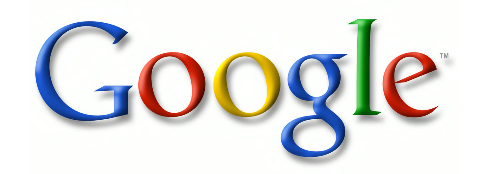

Google



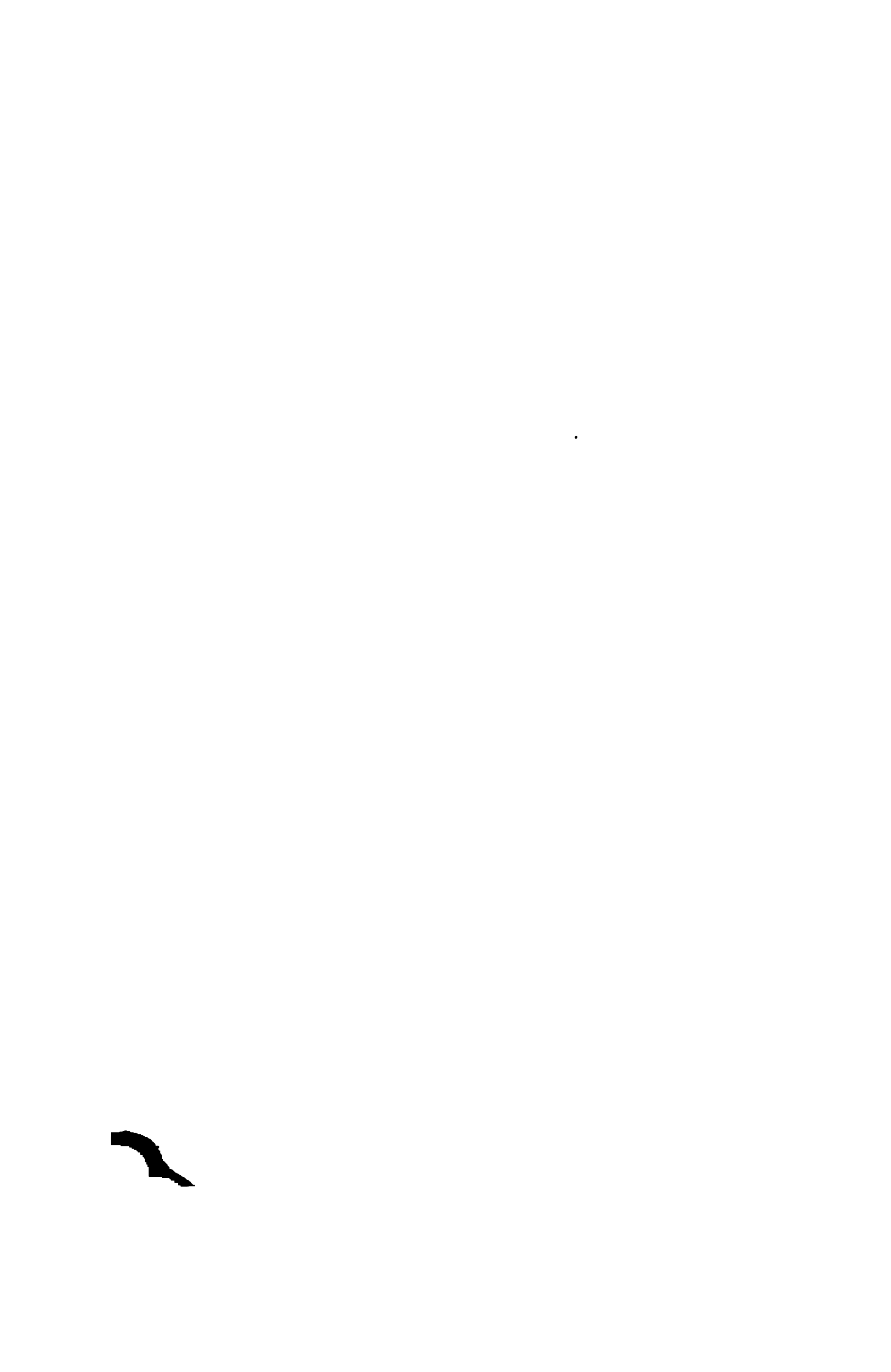

600022523K




600022523K







LE PEUPLE PRIMITIF.

GENÈVE. — IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie.

LE

PEUPLE PRIMITIF

SA RELIGION

SON HISTOIRE ET SA CIVILISATION

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

Etsi in mundo loquelæ dissimiles,
virtus traditionis una.
TERTULLIEN.

PREMIÈRE PARTIE

RELIGION

DOGMES, SYMBOLES, MYTHES ET RITES DU PEUPLE PRIMITIF, DÉDUITS DE CEUX DES PEUPLES PAÏENS,
OU ESSAI DE MYTHOLOGIE COMPARÉE ET CLEF DU LANGAGE SYMBOLIQUE.

TOME PREMIER

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1855

INTRODUCTION.

L'humanité, d'après la chronologie vulgaire, compte environ soixante siècles de vie. Mais ses biographes ne lui en donnent communément que quarante, et gardent sur les vingt premiers un silence presque complet. Les traditions relatives à sa naissance, à son éducation, à son adolescence, sont-elles donc si peu nombreuses qu'il ne vaille pas la peine de les recueillir, ou si incertaines qu'on doive se résigner à ignorer tout le premier tiers de sa vie?

Ces vingt siècles, qui finissent où commencent les temps qu'on appelle historiques, comprennent les origines de toutes les choses humaines. Chaque peuple ancien, comme le Nil, cache ses sources dans des contrées qu'on dirait inaccessibles : en remontant le cours des générations, on n'arrive point au berceau de la nation, on n'assiste point à la formation de son caractère moral, de son type physique et de sa langue, à la naissance de sa religion, de ses institutions sociales et politiques, de ses arts, de ses sciences, de son écriture. Chacun de ces peuples s'offre subitement à nous armé de toutes pièces comme Minerve, et le dieu qui les a conçus, se dérobe à nos regards dans la mystérieuse nuit de ces temps antédiluviens que Varron déjà désignait par le terme d'*inconnus*.

Cependant l'historien, le philosophe ne consent pas aisément à ignorer les premières destinées de l'humanité, le lieu de son enfance et son état primordial. Il supplée à la certitude par l'hypothèse. Deux seuls cas sont possibles : le Paradis avec Dieu, ou la forêt avec les brutes. Ces héros égyptiens, chaldéens, phéniciens, phrygiens, ariens, chinois, qui sont sur le seuil de l'histoire, tout resplendissants de beauté et de gloire, sont-ils issus de sauvages qui seraient lentement arrivés à ce haut point de culture intellectuelle, ou d'un peuple Primitif qu'aurait éclairé une révélation divine, et qui aurait tout inventé et tout transmis à ses successeurs ?

La première hypothèse, qui est en opposition évidente avec la tradition religieuse de l'Antiquité, et qui est née aux siècles de décadence dans les écoles des philosophes matérialistes, tire aujourd'hui sa principale force de l'histoire naturelle. Les races humaines, semble-t-il, ont des types trop différents et trop immuables pour être de simples variétés d'une même espèce : il existe trois, cinq, quinze humanités distinctes, et chaque peuple est autochthone.

Les partisans de l'autre hypothèse répliquent que, pour transformer en des espèces des races qui se mêlent sans cesse, et qui produisent en s'unissant une lignée indéfiniment féconde, il faut aller à l'encontre de tous les principes admis en histoire naturelle[1]. On cherche à expliquer par le concours de diverses causes cette multitude de types qui passent, par des gradations insensibles, de la beauté des Blancs à la laideur des Mongols et à la difformité des Nègres. Mais c'est sur l'étude comparée des langues et des religions que s'appuient spécialement ceux qui disent que tous les peuples proviennent d'une souche commune.

[1] Nos lecteurs connaissent tous l'excellent résumé qu'a publié tout récemment, sur ce sujet, M. le docteur H. Hollard : *De l'homme et des races humaines*.

La linguistique date d'hier. Elle avait trouvé tous les idiomes isolés, et déjà elle en a groupé le plus grand nombre en un petit nombre de familles plus ou moins étendues. Elle a même commencé à comparer les familles entre elles. A chaque étude nouvelle, les ressemblances se multiplient, les barrières s'abaissent ou tombent, les rangs se serrent. Toutes les langues convergent vers celles du peuple Primitif.

Mais les mots communs supposent des idées communes, et tout idiome est l'exacte image de ce que sait, croit et possède le peuple qui le parle. La linguistique peut donc fournir à l'histoire de précieux matériaux, et en particulier jeter quelque lumière sur la civilisation du premier monde. Aujourd'hui déjà l'on tente de déterminer, avec le secours de cette science, quels étaient les croyances et les mœurs, les ustensiles, les animaux domestiques, les plantes cultivées de ce grand peuple japhétique qui, en se divisant, a formé les Indiens et les Perses, les Grecs et les Italiens, les Slaves et les Lettes, les Germains et les Scandinaves, les Celtes et les Gaëls. Ce qui n'est encore possible que pour la famille, bien connue, des langues indo-celtiques, le sera plus tard pour toutes les autres.

Les résultats de la linguistique sont confirmés en plein par l'étude comparée des religions anciennes. En 1766, l'auteur de *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, Boulanger, disait déjà : « Dans ce chaos de « traditions, on ne reconnaît pas moins qu'il n'y a par toute la terre « qu'une mythologie. » Cette conviction s'impose involontairement à l'esprit de quiconque s'occupe de ce genre de recherches ; l'étude la plus persévérante ne fait que la fortifier, et chaque monument, chaque livre de l'antique Orient, qu'on découvre ou traduit, apporte à l'appui de cette théorie des preuves inattendues. Les peuples sauvages eux-mêmes, à mesure que les missionnaires apprennent à mieux connaître leurs croyances, attestent que les

différents continents ont tous les mêmes symboles, les mêmes mythes, et ces ressemblances, qui ne peuvent s'expliquer ni par les lois fondamentales de l'esprit humain, ni par le hasard, supposent nécessairement que tous les peuples sont issus d'un commun berceau.

Telle est aussi la conclusion à laquelle l'histoire de l'astronomie avait conduit Bailly. Il n'avait cependant point réuni tous les faits favorables à son hypothèse. En 1821, M. de Paravey a voulu établir devant l'Académie des Sciences que les constellations des Hindous, des Chinois, des Égyptiens et des Arabes ont de telles ressemblances qu'il paraît impossible qu'elles n'aient pas une source commune, et le rapporteur, qui était Delambre, a déclaré que « les preuves lui semblaient si variées et si nombreuses, que, quand même on parviendrait à en écarter la plus grande partie, l'assertion n'en resterait pas moins démontrée. » Or la sphère, dont toutes les autres ne seraient que des copies plus ou moins altérées, ne serait-elle point celle du peuple Primitif?

N'est-ce point aussi à ce peuple qu'il faut rapporter, d'après la brillante découverte de M. le professeur Boeck, de Berlin, l'invention de ce système métrique, qui était le même chez les principaux peuples de l'Antiquité, et qu'ils n'ont fait qu'appliquer chacun d'une manière particulière ?

Enfin, quelque incertaine que soit encore l'histoire de l'écriture, ce n'est pas se hasarder beaucoup que de prétendre que les alphabets, comme les sphères, ont une source unique, et que cette source est placée au delà de la dispersion des peuples dans la patrie de la nation Primitive. Nous pouvons signaler quelques lettres qui sont certainement universelles.

Palæographie, métrologie, astronomie, mythologie, linguistique, toutes ces sciences apportent donc leur contingent de preuves en faveur de l'hypothèse d'un peuple Primitif. Mais ces preuves sont la plupart encore fort incomplètes, et l'on ne peut nier

qu'il ne soit d'ordinaire très-difficile de mettre à l'abri de toute contestation la vérité et surtout l'âge des faits sur lesquels elles reposent. Ne serait-il donc point possible, sans négliger le secours de ces sciences, d'arriver au même but par une voie à la fois beaucoup plus directe et plus sûre? Le peuple Primitif, s'il a jamais existé, ne peut avoir disparu sans laisser dans la mémoire des nations subséquentes quelques traces de son existence. Il doit y avoir partout des traditions qui le concernent. Peut-être qu'en les recueillant, les critiquant et les comparant, on pourrait reconstruire son histoire par les mêmes procédés qu'on emploierait pour refaire celle des Étrusques ou des Chaldéens. N'a-t-on pas même, dans les neuf premiers chapitres de la Genèse, un récit, complet dans sa concision, de ce qui s'est passé de plus important pendant les vingt siècles qui ont précédé la grande dispersion, et ce récit ne peut-il pas expliquer les confuses traditions du monde païen en même temps qu'il recevrait à son tour de ces mêmes traditions une lumière toute nouvelle?

Nous avons tenté cette œuvre, et nous offrons ici au public des matériaux pour servir à l'histoire du peuple Primitif

Ce peuple, c'est l'humanité tout entière au temps de son enfance et avant sa division; c'est le tronc de cet arbre colossal, qui a pour branches les trois races, blanche, jaune et noire, et pour rameaux les innombrables nations, historiques ou sauvages, de l'Antiquité et du monde Moderne. Toutes les inventions les plus importantes sont dues au plus ancien des peuples; nos croyances fondamentales étaient déjà les siennes, et le Déluge qui l'a détruit, n'a point anéanti sa religion et sa civilisation, dont les descendants de Noë ont été les vigilants héritiers, et qu'ils ont transmises aux nations qui sont sorties d'eux.

Ainsi s'expliqueraient de la manière la plus simple les analo-

gies de toute espèce qu'offrent entre elles les nations les plus distantes. Naguère encore, pour en rendre compte, on faisait arriver les Grecs de Cachemire, les Chinois du Nil, les Égyptiens de l'Inde ou les Indiens de l'Égypte. Mais les traditions éthnogoniques les plus dignes de créance s'élevaient en témoignage contre tous ces voyages imaginaires. D'ailleurs, les ressemblances se multipliaient à tel point qu'il aurait fallu supposer plus de migrations partielles que les astronomes anciens n'avaient inventé de cycles et d'épicycles. Le peuple Primitif au contraire, en se dispersant, emporte partout avec lui les mêmes traditions, les mêmes symboles, et peut-être déjà les mêmes mythes, ainsi que les mêmes pratiques religieuses, les mêmes mœurs, les mêmes arts et sciences. L'identité de croyances et de civilisation deviendrait ainsi le point de départ, le fait primordial et régulier. C'est celui que nous aimerions à constater, laissant à d'autres le soin de déterminer soit les liens plus étroits qui, dès les temps même de la Dispersion, ont uni certains peuples les uns aux autres et les ont détachés de leurs voisins, soit les colonies qui, dans les siècles historiques, ont transporté en des régions parfois fort éloignées les mythes et les arts de nations dont le caractère propre était depuis longtemps tout formé.

Cependant ce peuple dont tous les peuples sont issus, a vécu deux mille ans au moins. C'est le tiers de la durée actuelle de l'humanité. En dehors de la foi chrétienne, ces temps sont aujourd'hui à peu près aussi *inconnus* qu'ils l'étaient de l'Antiquité. En rétablir l'histoire, ce serait compléter celle du genre humain; ce serait ajouter au *monde Moderne* et au *monde Ancien* un troisième monde, le *monde Primitif*. Ce dernier aurait eu, comme les deux autres, ses périodes de croissance, de splendeur et de ruine, ses grands génies, sa révélation avec ses hérésies; et, de *même que l'Europe* germaine et chrétienne a reçu au travers du

déluge des peuples barbares les trésors terrestres des Romains ou des Grecs et le céleste trésor de la foi des Hébreux, de même toutes les nations de l'Antiquité auraient reçu, au travers d'un déluge d'eau, la sagesse du peuple Primitif, qu'elles auraient plus ou moins modifiée en l'appropriant à leurs besoins.

Cette Égypte, donc, qui depuis la découverte à jamais mémorable de Champollion, attire sur elle les regards de tous les savants ; cette Égypte pour laquelle, au dire de certains écrivains, il faudrait bouleverser toute la chronologie de l'Antiquité ; cette Égypte qui aurait eu de nombreux rois avant Ménès, et qui depuis Ménès aurait marché seule en avant dans la voie de la civilisation, tandis que les peuples voisins auraient, pendant quelques milliers d'années, patiemment marqué le pas, cette Égypte aurait été si peu le berceau des arts et des sciences, que, si l'on voulait se laisser emporter par un vain esprit de contradiction et de paradoxe, on la nommerait bien plutôt le Bas-Empire de l'Antiquité, et les onze dynasties du premier livre de Manéthon ne seraient pas autre chose qu'une quadruple histoire du monde Primitif, selon la quadruple tradition de This, de Memphis, d'Éléphantine et de la ville d'Hercule=Sévec.

En recueillant chez les Égyptiens comme chez tous les autres peuples de l'Antiquité les débris de l'histoire, de la religion et de la civilisation du peuple Primitif, notre première pensée avait été de faire disparaître toute trace de nos recherches pour offrir au public, dans un récit historique, l'image aussi vivante que possible des premiers temps du monde ; car voici déjà de longues années que nous avons sur le métier un de ces livres qui sont l'œuvre de toute une vie. C'est une histoire universelle sous le titre des *Deux Cités*, cité de Dieu, cité du monde, une histoire où les enseignements de *la révélation* se fondraient avec ceux des

sciences, une histoire qui s'offre à nous sous l'image d'une immense épopée. Le peuple Primitif est le héros du premier livre, et ce livre était déjà fort avancé quand nous fûmes arrêté par le sentiment que nous ne pouvions exiger de nos lecteurs ni une foi implicite aux assertions d'un inconnu, ni assez de patience pour lire à chaque ligne du texte de longues pages de notes et de pièces justificatives. Laissant donc de côté cet ouvrage, nous en avons entrepris un autre, celui que nous publions aujourd'hui, et dans lequel se trouvent réunies toutes nos preuves, que nous avons et développées et complétées. Nous ne faisions d'ailleurs que remettre la main à un travail que nous avions ébauché en 1841. Le *Peuple Primitif* sera suivi immédiatement d'une courte *Histoire de la terre*, qui en est le complément. Nous verrons, en effet, que ce peuple a été le témoin de grandes catastrophes géologiques; et la Vision génésiaque des six jours, par laquelle s'ouvre la Bible, occupe une trop grande place dans les religions anciennes pour que nous n'en fissions pas l'objet d'une étude spéciale. Dans le but de simplifier un travail qui n'est déjà que trop vaste, nous avons détaché de l'histoire de l'humanité celle du monde physique.

Dans le présent livre, nous voulons faire juges nos lecteurs des procédés que nous avons suivis pour isoler des histoires et des mythes des peuples civilisés et sauvages les matériaux qui ont appartenu dans l'origine à cet édifice du monde primitif, que nous tentons de reconstruire. Nos procédés sont fort simples. Ils se résument en un mot, celui de comparaison.

Chacun sait quels services a rendus aux sciences naturelles et surtout à l'anatomie, la méthode de comparaison. C'est elle qui, entre les mains de M. C. Ritter, a fait subir à la géographie une transformation complète. Comment, appliquée à l'étude des traditions, n'aurait-elle pas conduit à quelque découverte?

Pour écarter autant que possible les chances d'erreurs, nous nous sommes imposé la double obligation de ne négliger les traditions d'aucun peuple et de les comparer non par fragments, mais par séries. La série de la Genèse commence au chaos, offre deux points de repaire, la création de l'homme et le Déluge, et se termine aux temps où commence l'histoire des Hébreux. Pour la plupart des peuples païens, l'ordre chronologique de leurs mythes nous était imposé par les généalogies et les histoires de leurs dieux, de leurs rois, de leurs patriarches, de leurs héros. Nous ne pouvions pas y faire le moindre changement. Or, à chaque nouvelle colonne de traditions que nous placions en regard de celles que nous avions étudiées déjà, les points de comparaison s'établissaient comme d'eux-mêmes, et les mythes s'expliquaient les uns les autres plus encore que nous ne les expliquions nous-même. Telle a été, souvent du moins, notre impression.

C'est par cette méthode de comparaison que nous avons acquis la conviction que, pour avoir la tête de l'histoire de l'humanité, il fallait décapiter les histoires des peuples particuliers; car toutes ces têtes offrent, à la première étude quelque peu sérieuse, si peu de différences, qu'on se persuade bientôt qu'elles ne sont toutes que des copies plus ou moins grossières, plus ou moins altérées par le temps, d'un seul et même modèle.

Parmi toutes ces copies, il en est une dont les traits sont si purs et si intacts qu'elle reproduit certainement le modèle avec plus d'exactitude qu'aucune autre. Elle est à la fois la plus ancienne et la plus intelligible; mais surtout elle est la seule qui se donne pour ce qu'elle est, pour la figure de l'humanité Primitive. Les Hébreux, qui nous l'ont conservée, ont eu seuls assez de bonne foi et d'humilité pour ne pas s'approprier la gloire d'autrui: leur père est Abraham *et non point* Noë ni Adam, et ils

sont les premiers à déclarer que les vingt siècles qui ont précédé le patriarche d'Ur, appartiennent à tous les peuples ensemble et à aucun d'eux en particulier.

Les Chaldéens, qui étaient frères des Hébreux par leur aïeul commun, Arphacsad, ont les mêmes dix patriarches antédiluviens et le même déluge. Il suffisait ici d'effacer le sceau babylonien qu'ils ont imprimé sur leur histoire primitive, pour y retrouver celle de l'humanité tout entière.

Le temple de la déesse Syrienne à Hiérapolis, grâce aux explications même de l'incrédule Lucien, enseigne les vraies origines de l'idolâtrie. Elle a sa triple source dans la foi au vrai Dieu transformé en un Jupiter imposant et sévère, dans l'amour de la nature personnifiée en une Bonne Déesse, et dans ces terreurs du Déluge, que Boulanger a fait revivre dans l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, livre étrange, où beaucoup de talent, une vaste et saine érudition et la vérité historique sont au service de la plus déplorable de toutes les erreurs.

L'histoire primitive des Phéniciens a été conservée par Philon de Byblos. Bien d'autres avant nous y ont cherché celle du monde antédiluvien. Elle y est en effet, mais sous une double forme : ce sont d'abord de simples traditions dans le genre de celles de la Genèse, puis vient un second récit de ces mêmes événements dans l'obscur langage des mythes. La découverte de ces deux histoires identiques, l'une légendaire, l'autre fabuleuse, illumina tout le champ de nos recherches. Les fragments de Philon ou de Sanchoniathon devinrent en quelque manière notre inscription bilingue de Rosette. Le texte *vulgaire* nous fournissait le sens des mythes du texte *sacré*, et ces mythes étaient simplement de l'histoire en hiéroglyphes parlés. Pour ne citer qu'un exemple, nous lisions à droite qu'il y avait eu de grandes sécheresses au temps *de Gen=Caïn,* et à gauche, que le Ciel avait tenté de faire périr les

premiers hommes,... sans doute par ces sécheresses. Ainsi se forma pour nous la première partie d'un dictionnaire de l'idiome mythique, qui se compléta peu à peu dans le cours de nos études; car à chaque pas s'offrait à nous une preuve nouvelle que toutes les nations ont connu ce même langage. Il devait donc être déjà plus qu'à demi formé lors de leur dispersion.

L'Égypte a, comme la Phénicie, ses deux séries parallèles de mythes et de traditions, de dieux et de rois. Son Panthéon est, à tout prendre, d'une interprétation facile; à côté de nombreuses divinités cosmogoniques apparaît Osiris, dont la vie est celle de l'humanité primitive. Mais l'histoire de ce peuple des énigmes nous a opposé longtemps une grande résistance. Ses dynasties, rangées en un si bel ordre de bataille, ses rois, dont les années sont comptées avec une si minutieuse exactitude, la nature des événements dont la mémoire est liée à tel ou tel de ces princes, l'autorité de noms aussi dignes de respect que ceux de MM. de Bunsen et Lepsius, tout était bien fait pour nous ôter l'espoir de retrouver dans les premières pages de ses fastes les destinées du monde antédiluvien. Toutefois, Ménès était manifestement le même que le Manou de l'Inde ou Adam, et son successeur Atet ou Tet ne pouvait être que Seth. La Chine nous donna la valeur des rois suivants. Mais ce ne fut que lorsque la prétendue histoire de Nitocris se fût changée pour nous en un mythe diluvien que la lumière pénétra dans les dédales du labyrinthe.

La Chine antique, monothéiste ainsi que la Judée, n'a pas de mythologie. Les souvenirs qu'elle a conservés du monde Primitif, elle les a déposés, intacts dans ses hiéroglyphes, altérés en tête de son histoire nationale. Après les travaux des missionnaires et de M. de Paravey, il était aisé d'enlever aux premiers empereurs leur masque chinois et de lire sur leur front leurs vrais noms, qui sont ceux *des patriarches antédiluviens* séthites et caïnites.

Le peu de mythes qui se mêlent à leurs biographies sont écrits dans cette même langue symbolique qui a été usitée en Égypte et en Phénicie. La Chine donc, toute mongole qu'elle est, s'accorde admirablement, par ses quelques fables, avec le paganisme occidental, par ses nombreuses traditions avec la Genèse, et jette une vive lumière sur les véritables destinées de l'humanité primitive.

Au Japon, la plus ancienne religion nous présente quelques mythes et fort peu de légendes. Mais les uns et les autres ne font que raconter, dans le style de la Chine et de l'Occident, cette même histoire des temps antédiluviens.

A la race mongole qui a peuplé le Japon et la Chine, appartiennent les Aborigènes du Nouveau-Monde, qui tous ont gardé avec une extraordinaire fidélité la mémoire du Déluge, et plusieurs, celle de la révélation cosmogonique et de la chute de l'homme. Au Mexique, les traditions indigènes se sont unies à celles du bouddhisme.

Les Malais de l'Océanie, qui sont, comme les Américains et les Chinois, pauvres en mythes, nous surprennent parfois, comme eux aussi, par l'exactitude et la clarté de leurs traditions relatives aux temps primitifs.

Chez les Nègres de l'Océanie, ni mythes ni légendes. Chez ceux de l'Afrique, quelques fables et quelques traditions, qui sont en une complète harmonie avec celles des autres races, et qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont moins nombreuses.

En mettant le pied sur le sol qu'occupent en Asie les peuples caucasiques, on entre dans le vrai domaine des mythes. Là, l'esprit symbolique et mythique s'est développé avec une telle puissance qu'il a pour ainsi dire étouffé la naïve et fidèle tradition.

C'est en particulier le cas des Ariens de l'Inde, tel que le Rig-Véda les fait connaître. En Allemagne, en France, en Angleterre,

on est présentement occupé à découvrir le sens de cette foule de mythes auxquels le recueil des hymnes sanscrits fait de courtes et insuffisantes allusions. Par voie de comparaison, et en appliquant notre dictionnaire des symboles, nous pensons que ces mythes sont presque tous historiques, et ont trait en majeure partie à des événements du monde antédiluvien. Cependant ils revêtent dans les autres écrits de l'Inde des formes si diverses, qu'il faudrait, en quelque sorte, suivre d'époque en époque les métamorphoses de chacun d'eux pour acquérir la certitude qu'on en a découvert la vraie signification. Mais ce serait là un travail immense qui exigerait le concours de tout ce que l'Europe compte aujourd'hui d'*Hindologues*, et dont les résultats n'auraient pour nous qu'une médiocre importance; car il nous suffirait au besoin du mythe d'Indrâ terrassant les Asouras et de celui des Ribhous, pour être certain que les Ariens de l'Indus avaient, eux aussi, leurs traditions antédiluviennes. Cependant l'indraïsme des Védas a fait place au brahmanisme, et l'hymne religieux à l'épopée. Un champ tout nouveau s'offrait dans cette même terre du Gange à nos recherches. Mais la multitude innombrable des mythes qui se pressaient de toute part autour de nous, leurs formes fantastiques, les ténèbres qui les enveloppent, tout nous détournait d'une étude qui nous aurait entraîné loin de notre but sans nous donner des lumières nouvelles sur le peuple Primitif. Nous nous sommes donc borné à signaler les mythes historiques les plus frappants, en établissant une distinction entre ceux des aborigènes de race éthiopienne ou cuschite, et ceux des Ariens civilisateurs qui sont descendus des plateaux de la Perse.

Nous laisserons de côté le bouddhisme, dont les origines sont l'objet de grandes discussions non encore terminées, et qui appartient, avec le christianisme et l'islamisme, aux religions des derniers temps qui aspirent à régner sur toutes les nations et sur toutes les *races*.

Les Ariens de la Perse ne nous ont légué, dans le Boundéhesch et le Zend-Avesta, que quelques pages, fort incomplètes, sur leur primitive histoire, qui doit être celle du monde Primitif. Mais ces pages acquièrent un très-grand prix par leur comparaison avec le Rig-Véda, dont elles expliquent et classent plusieurs mythes fort importants.

De la Perse, nous arrivons par l'Arménie en Asie Mineure, où les Phrygiens de la famille indo-celtique se mêlent sur le plateau avec les Lydiens sémitiques, et les Pélasges sur les rives occidentales avec les Phéniciens. La mythologie des deux premiers peuples contient une version de l'histoire du monde Primitif, qui est d'une remarquable clarté. En Troade, nous retrouvons le phénomène, que l'Inde nous avait déjà présenté, de deux peuples et de deux couches de mythes superposés comme les terrains tertiaires le sont à la craie, ou la houille au granit. Ainsi Dardanus et Érichthonius représentent les Pélasges fondateurs de Troie, tandis qu'Ilus ou El Élohim, est le dieu d'une colonie phénicienne, qui avait apporté avec elle au pied de l'Ida le mythe d'Hésione= Andromède.

De la Troade nous passons en Europe, où nous attendent avec leurs mythes les Grecs, les Latins, les Celtes, les Ibères, les Germains, les Slaves et les Finlandais.

Seuls de tous les peuples ouraliens et finnois, les Finlandais ont des chants épiques, qu'on a recueillis il y a peu d'années, et dont on a formé un poëme de cinquante chants, sous le nom de Kaléwala[1]. Les héros de ce poëme sont les dieux et les hommes du

[1] Je citerai le Kaléwala d'après la traduction allemande que M. Anton Schiefner (Helsingsfors, 1852) en a faite sur la seconde édition de l'original, qui compte 22,793 vers, tandis que la première n'en avait que 12000, en 32 chants. Celle-ci a été transportée en langue française par M. Léouzon Le Duc. (Paris, 1845.)

premier monde ; on les reconnaît sans peine en dépit de leurs travestissements, et leurs aventures romanesques sont des traditions et des mythes antiques dont le sens s'était entièrement perdu chez le peuple finlandais longtemps avant sa conversion au christianisme, qui ne date que du douzième siècle.

Dans son *Système scientifique du mythe slave*, M. Hanusch a fait connaître les dieux de ces peuples bien plus que leurs traditions et leurs fables, que Mone ne donne aussi que très-incomplétement, et qui, du reste, sont en très-grande partie perdues depuis longtemps. Nous n'avons donc ici que quelques épis à glaner. L'ouvrage tout récent, de M. Schwenck, sur la *Mythologie des Slaves*, nous est parvenu trop tard pour qu'il nous ait été possible de faire avec son secours une nouvelle étude de cette religion si obscure.

Quant à la race celtique, lorsque nous avons vu M. Thomas Stephens, dans sa *Littérature des Kymry* (London 1849), en Angleterre, et en Allemagne M. Albr. Schulz dans ses *Légendes de Merlin* (Halle 1853), incliner à croire que le grand dieu Hu n'a été imaginé qu'après la chute de Llywelyn ab Gruffydd mort en 1282, prétendre que la mythologie des néo-druides, telle que l'a exposée Davies, n'a jamais été une religion populaire et ne contient que fort peu d'éléments traditionnels, aller même jusqu'à dire que les fameuses Triades ont été tirées de cette mythologie d'initiés, nous avons supprimé la majeure partie des paragraphes où nous faisions usage des mythes kymris, et abandonné pour le moment, malgré les excellents travaux de M. de la Villemarqué, l'étude des religions celtiques. Nous n'étions, d'ailleurs, point d'accord avec M. Le Blanc sur l'interprétation du *symbolisme druidique*. Le peu de mots que nous avons dit des mythes et des dieux de l'Irlande est emprunté à l'ouvrage, bien connu, de M. Ad. Pictet sur le *Culte des Cabires chez les anciens Irlandais*.

Les Ibères ne figurent ici en quelque sorte que pour mémoire, tant leurs dieux et leurs mythes sont peu connus. Nous aurions aimé à suppléer à l'ignorance où l'antiquité nous laisse à leur sujet, par les légendes que M. Chaho a recueillies chez leurs descendants, les Basques. Mais de ses différents ouvrages nous n'avons pu nous procurer que son *Voyage en Navarre*.

L'Edda, quoique rédigé après la chute du paganisme et dans le onzième et le douzième siècle de notre ère, reproduit fidèlement les mythes des Scandinaves. Ces mythes sont dans leurs traits fondamentaux de la plus haute antiquité, et aussi fournissent-ils leur contingent à l'histoire du monde Primitif. Mais ils ont survécu si longtemps à ceux des autres pays païens, tels que la Grèce ou l'Égypte, sans être fixés par l'écriture, qu'ils se sont profondément altérés dans la suite des générations, et qu'ils nous sont parvenus à peine reconnaissables. C'est donc aux mythologies des autres nations à les expliquer par la méthode comparative, bien plutôt qu'à en recevoir des explications nouvelles.

Nous passerons de même rapidement sur les mythes de l'Italie; ils sont sans doute très-familiers à nos lecteurs, mais les historiens et les poètes qui en ont parlé, appartiennent à un siècle qui avait perdu le sens des antiques croyances; peu de ces traditions concernent le monde antédiluvien, et la plupart existent, plus distinctes, chez les Grecs.

La Grèce est, avec l'Inde, la terre la plus fertile en mythes de tout genre, et nulle autre mythologie n'est aussi obscure que la sienne, parce qu'elle provient de vingt sources diverses. La source principale est japhétique ou indo-celtique; c'est celle des Javanides qui se divisent en Pélasges et en Hellènes, peuples frères qui modifient, chacun à sa manière, les croyances et les traditions primitives, et qui finissent par confondre entièrement leurs eaux. Leur fleuve, dans son cours, voit d'autres Japhétites, des

Hyperboréens, des Thraces, des Phrygiens, lui apporter le tribut de leurs mythes, tandis que les Sémites de la Lydie et de la Syrie, et les Camites du Liban, de la Basse-Égypte et de la Libye versaient dans ses flots par de nombreux canaux toute leur science religieuse. Les Hellènes s'approprient ces éléments divers. Ils les coordonnent et amalgament; il les transforment à leur propre image, et ils en tirent quelque chose de tout nouveau, une religion anthropomorphique, où les antiques symboles et les vieux mythes sont dépouillés de leur sens original. Ce sens était déjà perdu pour Homère et Hésiode, qui vivaient cependant deux mille ans avant la rédaction de l'Edda, et pour le deviner aujourd'hui il n'y a, ce nous semble, qu'un procédé possible, celui de la comparaison des fables grecques avec celles de tous les autres peuples. Cependant au-dessous de la mythologie *générale* des Hellènes sont une foule de mythologies *locales* qui multiplient à l'infini les difficultés d'une interprétation quelque peu complète des traditions grecques. Ces fables innombrables, qui n'étaient pour ainsi dire pas connues hors du district, de la cité, de la bourgade qui les avait vu naître, ont été recueillies par Apollodore et surtout par Pausanias. C'est dans leurs pages que nous avons découvert jusqu'à cinq couches de peuples et de mythes superposées dans le même district. Tandis que dans l'Arcadie et dans l'Attique, le granit des Pélasges affleure partout à la surface, à Argos, au contraire, nous comptons du bas en haut les Pélasges d'Inachus, les Phéniciens du Nil représentés par Danaüs, les Phérésiens de Persée, les Éoliens de Bias et de Mélampus, les Lydiens de Pélops et enfin les Héraclides ou les Doriens. De même, la Laconie a été successivement peuplée par les Léléges, dont la patrie était l'Égypte, par des Pélasges de Lacédæmon et d'Amyclas, par les Éoliens de Périèrès et de Tyndarée, par les Pélopides de Ménélas, et enfin par les Doriens d'Aristodème. Or ces divers peuples arri-

vaient chacun avec leurs souvenirs du monde Primitif métamorphosés en faits récents et nationaux ; les mythes des nouveaux-venus se soudaient à ceux des indigènes, et l'histoire de Sparte ou d'Argos se formait ainsi peu à peu de plusieurs histoires du monde antédiluvien placées à la suite les unes des autres et merveilleusement altérées.

Nos lecteurs comprendront aisément quelle révolution cette découverte opérait à nos yeux dans toute l'histoire primitive de la Grèce, quelle foule de rois imaginaires tombaient subitement de leurs trônes, quels vides se faisaient dans ces siècles dont on ne savait autre chose que l'exacte série des souverains, et que de recherches chronologiques devenaient sans objet une fois que les hommes et les choses sur lesquels elles portaient étaient antérieurs au Déluge. Mais cette révolution grecque ne différait, à tout prendre, en rien de celles qui venaient de s'opérer sous nos yeux en Égypte et en Inde, en Phénicie et en Chine ; il fallait ou les déclarer toutes illégitimes, ou accepter la dernière qui n'était que la conséquence nécessaire des précédentes.

Nous le pouvions d'autant mieux que l'histoire de la Grèce y gagne beaucoup en solidité et en clarté. Une fois que vous êtes débarrassé de tous ces personnages mythiques, dont l'abbé Banier traduisait les destinées fabuleuses en événements ordinaires, et dont il cherchait même à déterminer la date, vous discernez aisément les vraies origines de chaque peuplade ; les fables humanitaires que vous rejetez, vous rendent encore le service de vous faire connaître les colonies qui se sont succédé dans chaque district; les mythes éthnogoniques se dépouillent aisément de leurs enveloppes, et les événements des premiers siècles qui ont suivi la fondation des cités, apparaissent sous une forme qui ne fait plus disparate avec les annales subséquentes de l'histoire.

Arrivé au terme de notre travail, nous avions devant nous, en quarante langues ou dialectes différents, quarante histoires parallèles et semblables du peuple Primitif, ou du monde antédiluvien et des Noachides. Chacune d'elles concordait dans les points essentiels avec les autres, et toutes celles des païens avec la Genèse. Accord dont nous sentions vivement le prix, car la Genèse seule n'aurait pu convaincre le savant si les traditions des Gentils ne l'avaient pas confirmée, et l'Église aurait rejeté tout notre travail, si ces traditions avaient témoigné toutes ensemble contre la Genèse, tandis que ces deux autorités se donnant une main fraternelle, nous pouvions nous réjouir d'une harmonie qui de nos jours n'est malheureusement que trop rare entre la science et la foi.

Cette harmonie, qui donne beaucoup aux peuples païens, n'enlève certainement rien à la Genèse. En plaçant les traditions profanes en regard de chaque verset des premiers chapitres du livre saint, nous ne faisions que suivre l'indication que Moïse lui-même avait donnée lorsqu'en parlant de Néphilim, il ajoutait que « ce sont là ces héros qui ont été de tout temps des hommes de renom. » (*Isti sunt potentes a seculo viri famosi.*) Il n'aurait pu inviter avec plus d'instance ses lecteurs à rechercher en tous lieux les traces de la grande réputation de ces hommes puissants, et à leur comparer les Géants et les Titans de toutes les mythologies. Mais ce point de comparaison en suppose nécessairement d'autres que nous avons tenté de découvrir, et il ne se peut qu'un commentaire pareil, tout de faits et non de raisonnements, ne jette sur le texte qu'il explique, quelque nouvelle lumière, ne montre les choses connues sous un aspect imprévu, et n'en mette en saillie d'autres auxquelles on n'avait pas suffisamment pris garde. Le texte de la Genèse, en effet, ne saurait être ni assez respecté ni étudié d'assez près ; il faut la loupe pour le bien voir.

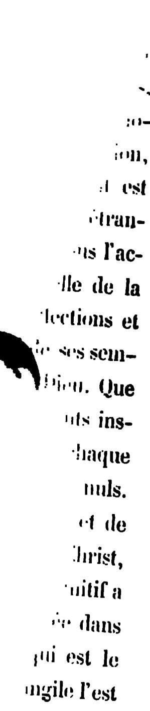
De même que dans une statue d'un grand maître, il n'y a pas un muscle, pas une boucle de cheveux, pas un pli du vêtement qui ne soit comme pénétré de l'idée qu'il a constamment présente à l'esprit pendant son œuvre, de même l'écrivain qui comprend son art, le sage de ces temps antiques où l'on était avare de lettres, le prophète inspiré pèsera-t-il avec soin tous ses mots pour donner à tous leur plus grande valeur ; et avec quel intérêt n'étudierions-nous pas ces premières pages de la Genèse, s'il était vrai, comme nous le croyons, qu'elles sont antérieures à Moïse, plus vieilles même qu'Abraham et peut-être même contemporaines des temps dont elles nous ont conservé la mémoire !

Ce profond respect que nous inspire le texte biblique rejaillit sur les traditions de l'Antiquité profane. Nous nous faisons un devoir de les accepter de sa main telles qu'elle nous les donne, sans nous préoccuper du plus ou moins de difficulté que nous aurons à les expliquer. Même, entre plusieurs versions d'un même mythe, nous nous attacherons de préférence à la plus bizarre, d'après la règle de critique qui prescrit de choisir entre diverses leçons la plus obscure comme étant celle qu'on aura remplacée avec le temps par une plus intelligible. Mais surtout nous apportons à l'interprétation des mythes la persuasion qu'ils renferment tous, parfois au milieu de beaucoup d'ordures, un peu d'or, de même que les fêtes les plus impudiques ont eu un commencement honnête. Les métamorphoses, les adultères, les incestes des grands dieux, leurs mutilations, leurs guerres, leurs meurtres, sont les images de faits cosmogoniques, physiques, historiques qui nous sont familiers à nous tous, et les fêtes de Babylone et de Phénicie en l'honneur de Vénus, ainsi que Lucien nous l'apprend, étaient dans l'origine des jours de deuil, de repentance, de saintes terreurs où toutes les femmes pieuses se coupaient leur chevelure. Celles qui, par mondanité, se refusaient à faire à la piété

le sacrifice momentané de leur beauté, étaient condamnées à se livrer pendant ce jour unique aux étrangers qui se trouvaient dans la cité. Mais avec le déclin de la foi et les progrès de la corruption, l'exception devint la règle, et la solennité redoutable se transforma en une épouvantable orgie. Les païens (on ne peut assez le redire) ont été des hommes comme nous ; nous devons nous retrouver en eux, autrement nous n'avons pas su lire au fond de leurs cœurs. Dans la vie ordinaire, la charité ne nous fait-elle pas un devoir de ne pas mépriser, même chez l'homme le plus corrompu, le moindre reste de foi et de moralité ? Souvenons-nous pareillement, en étudiant les fables païennes, qu'elles ont été la religion de nos pères, que de la religion la plus fausse à l'athéisme il y a encore un abîme, et que si dans les siècles de décadence apparaissent des individus qui appellent le bien mal et Dieu le démon, les nations du moins vivent moins encore dans le mensonge que dans la simple erreur.

Pour nous, nous avons remporté de nos études le sentiment que les hommes des temps anciens différaient beaucoup moins de nous qu'on ne le pense d'ordinaire. Certainement les grands mobiles de leur vie étaient, avec la soif du bonheur, le sentiment de leur culpabilité et le désir d'apaiser la justice de Dieu. C'est dans ces instincts les plus profonds de l'âme humaine qu'il faut chercher la source de tant de fêtes de deuil, de tourments volontaires, de sacrifices humains, de mythes sanglants, et le Dieu que, sans le connaître, ils adoraient dans tous leurs faux-dieux, était bien Celui qui se nomme l'Éternel[1]. Telle n'est pas sans doute l'opi-

[1] Je sens combien cette assertion semblera hasardée à la plupart de mes lecteurs, qui m'opposeront les uns Dupuis, les autres saint Paul. Mais je les prie de ne pas me condamner avant de m'avoir entendu, et de lire attentivement ne fût-ce que le chapitre Ier du deuxième Livre sur les noms des faux-dieux.

ro-
ion,
il est
étran-
ns l'ac-
lle de la
lections et
le ses sem-
Dieu. Que
nts ins-
chaque
nuls.
et de
Christ,
nitif a
ée dans
qui est le
ngile l'est

nion qui prévaut de nos jours; c'est dans la nature qu'on cherche de préférence l'explication des religions païennes. Nous sommes fort loin de nier l'immense action qu'exerçaient sur les païens les symboles et les analogies, et l'intime association qui s'établissait dans leur esprit, entre les idées de l'hiver, par exemple, de la mort de l'homme et de la fin du monde. Néanmoins, nous pensons qu'aussi peu que nous, ils se seraient impitoyablement privés par la mutilation de toutes les joies de la famille, parce qu'en hiver, dans les pays méridionaux qu'ils habitaient, les jours sont un peu moins longs et plus froids qu'en été, et que la végétation est alors quelque temps suspendue. Aussi peu que nous, ils auraient consenti à se faire une religion tout astronomique: ils pouvaient bien adorer dans le soleil la plus belle image de l'invisible Divinité; ils pouvaient bien encore croire que leurs destinées étaient réglées par une volonté insondable qui les liait aux mouvements des planètes; mais ce qui leur eût été impossible, c'était de se remplir pieusement la tête de mille histoires absurdes auxquelles auraient donné lieu les figures d'hommes et d'animaux que le caprice ou le hasard a attribuées aux constellations. Aussi peu que nous, enfin, auraient-ils pris un sérieux intérêt à toutes ces spéculations sur l'infini et le fini, sur l'esprit et la matière, qui peuvent plaire à des philosophes tels que ceux d'Alexandrie ou d'Allemagne, mais qui ne parlent point à la conscience des peuples. Qu'on ne s'y méprenne pas, les abstractions les plus profondes sont encore bien superficielles au prix de ces vérités morales qui rendent tout à coup pensif le front de l'insouciante jeune fille et font baisser les yeux aux Leibnitz. La vraie philosophie n'est pas où l'Europe moderne la cherche; Pythagore, Socrate et Platon étaient plus sages que Bacon, Descartes et Hegel. L'homme est volonté plus encore qu'intelligence; ce n'est pas tout de trouver la vérité, il faut la *vivre*, et qui s'y refuse, la manquera.

Ces instincts moraux qui sont le point de départ de l'idolâtrie, et qu'elle n'a pu complétement étouffer sous les montagnes d'erreurs et de vices dont elle les a recouverts pendant le cours de sa longue histoire, ne se seraient jamais développés s'ils n'avaient pas reçu du dehors et d'en haut une première impulsion. L'homme est ainsi fait : remis à lui-même, il est néant ; éveillé par autrui, ce néant est presque un dieu. Il en est de lui comme de ces grains de poudre noire qui semblent la plus inerte des matières, et qui, au contact de la moindre étincelle, renversent les plus fortes murailles. On a vu des sauvages de l'Afrique australe qui, depuis des milliers d'années, hurlaient de génération en génération les mêmes affreux chants de guerre, et qui auraient continué de même jusqu'à la fin du monde, apprendre, en peu de semaines, de leurs pieux missionnaires, à chanter les cantiques de l'harmonieuse Allemagne, et le faire avec tant de justesse et d'expression, que leurs maîtres eux-mêmes en étaient tout surpris ; tant est puissante la faculté latente, tant est nécessaire l'impulsion étrangère. La dextérité manuelle de l'homme se développe sous l'action de ses besoins physiques ; ses affections, sous celle de la famille ; son imagination poétique, sous celle de ses affections et de la nature ; son intelligence, sous celle de la société de ses semblables et du choc des idées, et sa foi, sous celle de Dieu. Que Dieu n'agisse pas le premier sur l'âme, et tous ces puissants instincts de la foi, qui ont fait le monde ce qu'il est (car chaque civilisation est fille d'une religion), resteront latents, inactifs, nuls. Or l'action directe du Dieu invisible est une révélation, et de même que le monde chrétien repose sur la révélation du Christ, et l'économie juive sur celle de Moïse, ainsi le monde primitif a reçu à ses origines une révélation qui nous a été conservée dans toute sa pureté au premier chapitre de la Genèse, et qui est le fondement de toutes les religions païennes comme l'Évangile l'est

de toutes les hérésies. Si nous parvenions à prouver cette assertion, qui, au premier abord, doit sembler bien hasardée, nous aurions mis fin, non par des raisonnements, mais par un fait dont la vérité peut se juger d'après les règles ordinaires de la critique historique, à la grande discussion sur l'état originel de l'humanité, que l'on se plaît trop souvent encore à assimiler à la vie des sauvages.

Nous accusera-t-on d'une folle présomption, si nous croyons que nos preuves ne sont point dénuées de toute valeur, et que la méthode de comparaison nous a conduit près de la vérité? Dans un temps où l'on interroge sur l'histoire de la haute Antiquité les temples de l'Égypte, les palais de Ninive, les briques et les cylindres de Babylone, les monuments littéraires de la Perse, de l'Inde, de la Chine, les inscriptions en caractères inconnus de l'Yémen, du Sinaï, des pays qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre, de l'Asie Mineure, n'écoutera-t-on point avec quelque bienveillance ce que disent sur le peuple.Primitif les traditions et les mythes des nations historiques et des tribus sauvages? En cherchant à reconstruire l'histoire du premier Monde, n'avons-nous pas établi, surtout au moyen des symboles, l'identité fondamentale de toutes les religions païennes, et par là même l'unité de l'origine de l'espèce humaine? En nous efforçant de retrouver ce que les mythes contiennent de vérité morale, de vérité historique, n'avons-nous pas relié par les instincts les plus profonds de l'âme le monde païen à la chrétienté, les hordes les plus abruties aux races les plus éclairées, et rétabli par l'esprit des mythes une sorte d'unité entre les membres isolés de l'humanité? N'avons-nous pas, sur le terrain spécial de la religion, indiqué comment la révélation primitive a été le fondement unique sur lequel se sont élevés les cultes polythéistes qui l'ont altérée, et le judaïsme qui l'a continuée sans la compléter? Ne

résulte-t-il pas aussi de nos recherches le parfait accord de la Genèse avec les traditions des Gentils sur le premier monde? En un mot, nous flattons-nous d'un vain espoir quand nous croyons avoir avancé quelque peu dans le domaine de la science, la cause de l'ordre, de l'harmonie et de l'unité?

L'unité ! Tel est certainement le grand objet de tous les regrets de la génération présente, de tous ses désirs? L'âge d'or, dont le doux éclat environne le berceau de l'humanité, n'est pas autre chose que l'âge où l'homme était *un* au dedans avec lui-même, un au-dessus de lui avec Dieu, un autour de lui avec ses frères, un au-dessous de lui avec la nature? Ce qui nous charme dans les beaux temps d'Athènes, c'est le spectacle d'une société où tout était paix et harmonie, où le culte des dieux nationaux se confondait avec l'amour d'une patrie qui portait le nom d'une de ces divinités, où les vertus privées se distinguaient à peine des devoirs du citoyen, où les Phidias ne concevaient pas de plus sublimes idéaux que les dieux qu'adorait la foule, où les Eschyle et les Sophocle, dans leurs inspirations les plus hardies, ne franchissaient jamais les limites extrêmes de la foi populaire, où Platon enfin trouvait à sa porte, chez les Doriens, la république parfaite? Et ce moyen âge, si décrié par les uns et tellement exalté par les autres, ne nous offre-t-il pas, lui aussi, le modèle d'une ère d'unité? L'État et l'Église se prêtaient un mutuel appui, et les plus grands rois, tel que saint Louis, étaient les plus fervents chrétiens; les Thomas d'Aquin conciliaient avec les dogmes de la religion les vérités et les erreurs des ignorantes sciences de leur temps; les temples qu'imaginait l'architecture étaient d'admirables symboles de la foi de tous, et les poëtes, du moins en Allemagne, chantaient avec une touchante naïveté la sainte Vierge, ou mettaient en action dans des épopées chevaleresques les plus intimes vérités de l'Évangile. Aujourd'hui,

tout est désuni et brisé ; les rouages de la société crient ou tournent seuls ; les membres se séparent du tronc, comme s'ils pouvaient vivre de leur propre vie ; la pensée *une* a disparu. Il s'agit de la retrouver. Le monde politique peut être sauvé de l'anarchie par l'autorité d'un seul ; le monde intellectuel ne le peut être que par la conviction, qui est la vraie autorité souveraine. Revenir par elle à l'unité, tel est, nous semble-t-il, l'énigme de notre temps et le mot de l'avenir.

C'est donc à résoudre cette énigme et à frayer le chemin à la science de l'unité, que nous voudrions avant tout concourir par la publication de ce livre. Comme dans le domaine de l'intelligence la grande lutte de notre siècle est celle de la science et de la religion, les principaux efforts des hommes de l'unité doivent tendre à réconcilier ces deux adversaires par une paix qui respecte la liberté de l'un et de l'autre, et qui soit avantageuse à tous les deux. Le *Peuple Primitif* est une tentative d'accorder la *Révélation et la Mythologie,* de même que dans notre *Histoire de la Terre* nous essayons, après beaucoup d'autres, de concilier la *Géologie et la Révélation.* Une brochure, à laquelle nous mettons la dernière main, présentera l'accord de la *Révélation et de l'Astronomie.* Ce sont là des matériaux pour nos *Deux Cités,* dont le premier livre tente l'union de *la Révélation* et de *la Philosophie,* et les suivants celle de *la Révélation* et de *l'Histoire.* Convaincre les esprits indécis ou égarés que l'unité, qui est le critère de la vérité, ne se trouve que dans le Dieu de l'Évangile, parce que seul il est à la fois sagesse et sainteté, lumière et force, et prouver qu'à ce but conduit, par une nécessité logique, la vraie méthode de la philosophie, celle de l'assimilation, qui est la synthèse de la déduction et de l'induction, et que nous nommerions la *conduction ;* dérouler les fastes de l'histoire en les expliquant à la triple et une lumière de la révélation d'Eden, de celle de Sinaï

et de celle de Golgotha, et démontrer comment les destinées de l'humanité sont tout lumière avec le Christ et tout ténèbres sans lui; tenter ainsi d'amener, et par les faits de l'histoire et par les raisonnements de la philosophie, notre siècle à respecter, à aimer, à saisir l'Évangile de paix qui se résume dans ces mots : Un monde qui se perd, un Dieu qui sauve! Voilà l'œuvre de notre vie. Elle dépasse infiniment nos forces, nous ne le savons que trop; mais échouer dans une telle entreprise est encore un gain.

Dans la *première Partie*, nous tentons de ramener à leur idée fondamentale et originaire les croyances, les légendes, les symboles, les mythes, les divinités et les principaux rites des peuples païens, anciens et modernes, sauvages et civilisés. Nous reconstruisons ainsi la religion du peuple Primitif, savoir sa théologie, sa doctrine des Intelligences célestes, sa cosmogonie, son système du monde et ses intuitions de la nature, ses traditions historiques en tant qu'elles ont fait partie de sa foi, ses vues sur la fin de l'homme et sur celle du monde, sa philosophie de l'histoire, qui, sous la forme des dynasties des dieux et des âges du monde, résumait toutes ses croyances, et enfin ses institutions ecclésiastiques et son culte.

La *seconde Partie* contient, au point de vue historique, l'étude spéciale des traditions humanitaires des Hébreux, des Chaldéens, des Phéniciens, des Égyptiens, des Chinois, des Hindous et des Perses, des Phrygiens et des Grecs. Le mythe de Bacchus et celui d'Hercule, qui sont, à deux points de vue différents, un abrégé de l'histoire sainte des Grecs, attireront tout particulièrement notre attention.

Nous traiterons, dans une *troisième Partie*, qui sera bien moins volumineuse que les deux précédentes, de la langue, de l'écri-

ture, de l'astronomie, du système métrique et des coutumes du peuple Primitif.

De ces trois Parties celle qui est, à nos yeux, la plus importante, est la deuxième, parce que les traditions de chaque grande nation, au lieu d'y être dispersées dans cent chapitres différents, y sont, au contraire, groupées en un seul tableau, et qu'elles y sont étudiées dans leur ordre historique. Les premiers mythes qu'on interprète, forcent en quelque manière l'explication des mythes qui suivent immédiatement, et la chaîne des énigmes à résoudre se convertit en une chaîne de preuves qui se soutiennent les unes les autres. Aussi aurions-nous aimé à commencer la publication de cet ouvrage par l'*Histoire*. Mais notre marche aurait été entravée à chaque pas par de longues discussions sur l'interprétation du langage symbolique que parlent les peuples anciens dans toutes leurs traditions. Il fallait donc que l'Histoire cédât le pas à la *Religion*, qui seule donne la clef de tous les symboles. La religion antique a d'ailleurs tiré des principaux événements de l'humanité Primitive une grande partie de ses croyances, de ses fêtes, de ses emblèmes, et il y avait pour nous plus d'un avantage à présenter d'abord notre système d'interprétation dans son ensemble, avant d'en poursuivre l'application dans les détails des mythologies nationales.

LIVRE PREMIER

LE MONOTHÉISME PRIMITIF, FONDEMENT DE TOUTES LES RELIGIONS SUBSÉQUENTES.

CHAPITRE PREMIER

L'Homme, être religieux.

Les deux éléments de la vie religieuse, l'un humain, l'autre divin. — De la méthode à suivre dans l'étude de toute religion.

L'homme pense, aime et agit. Il est doué de raison, de sentiment et de volonté. Par son intelligence il aspire à tout connaître; son cœur est si vaste que le monde entier ne peut le combler, et il commande en maître à la nature terrestre, dont il fait servir à ses fins tous les éléments.

Mais quelle que soit sa grandeur, il n'est à tout prendre que néant. La matière lui refuse à chaque instant l'obéissance; son cœur se consume rapidement au feu des passions, ou est de glace au prix de l'amour dont il porte en lui l'idéal; les lumières de sa raison sont pleines de ténèbres, et s'il peut à volonté user bien ou mal de ses différentes facultés, il ne saurait ni les agrandir, ni en changer les lois.

Il en abuse même d'ordinaire. Tout en voulant le bien, il fait le mal; et en faisant le mal, il bouleverse son propre cœur, la société et la nature. Il a soif de sainteté, et il s'abreuve à la coupe souillée des passions; d'amour, et il semble se complaire dans l'égoïsme et la haine; de vérité, et c'est d'erreurs et de mensonges qu'il se nourrit. Il demande à grands cris la joie et la vie, et lui-même crée partout en lui et autour de lui la douleur et la mort. De son berceau à sa tombe il souffre; il souffre dans son corps et dans son âme; il souffre dans son cœur, dans son esprit, dans sa conscience; il souffre des maux d'autrui non moins que des siens propres.

S'il était si grand que parfois il l'imagine, il ferait cesser tout cela. Mais il n'est que libre et n'est pas souverain. Il sent bien qu'il ne s'est pas fait lui-même, qu'un autre que lui a déterminé quelle serait sa nature, qu'il ne peut impunément violer les lois de son être, et que sa volonté est impuissante à repousser les maux qui le menacent sans cesse; il sent qu'au-dessus de lui, loin ou près de lui, dans le monde invisible, est un être mystérieux et suprême qui est à la fois son auteur, son maître et son souverain bien.

Aussi est-ce à Dieu qu'aboutissent, même à notre insu, toutes nos pensées. Quand nous parlons des décrets du destin, des coups du sort, des caprices de la fortune, des jeux du hasard, nous entendons, sans nous l'avouer, les volontés d'un Dieu qui nous cache les motifs de ses dispensations. Quand, saisis d'étonnement, nous nous arrêtons en face des Alpes gigantesques, ou à la vue d'un acte sublime de dévouement, ce que nous admirons sans nous en rendre compte, ce ne sont pas quelques rochers entassés les uns sur les autres, ce n'est pas la nature humaine dont nous ne connaissons que trop l'in*firmité, c'est* le Dieu dont la merveilleuse puissance éclate

sous des formes différentes dans toutes ses œuvres et dans toutes ses créatures. La conscience, qui nous impose des devoirs qui sont la plupart en une opposition directe avec nos secrets désirs, nous parle avec une telle autorité que nous devons reconnaître en elle la voix de Dieu même; et à chacune de nos fautes elle nous cite, non devant son propre tribunal, qui serait le nôtre, et qui ne nous inspirerait aucune crainte, mais devant celui de notre Seigneur et notre Juge invisible. Tout aussi peu trouvons-nous en nous-mêmes les forces morales que réclame l'accomplissement de notre devoir. Nous pouvons ne pas les désirer, parce que le devoir nous importune et que nous en avons secoué le joug; mais nous savons fort bien que ce serait en vain que nous les demanderions à la terre entière : elles n'existent qu'en Dieu, source unique de toute justice, et ne descendent du ciel vers nous qu'aux appels réitérés de la prière. Ce Dieu de sainteté, dont nous repoussons loin de nous la pensée, nous avertit dans le secret de nos cœurs, par les biens dont il nous comble, qu'il nous aime, et que notre cœur ne s'apaisera qu'en se donnant à lui. Mais nous le fuyons, parce que nos œuvres sont mauvaises. Nous voudrions l'oublier, croire qu'il n'existe pas, le faire disparaître du monde. Vains efforts! il nous poursuit de son amour, et afin de nous ramener à lui, il nous arrête dans notre fuite par la douleur. Alors nous lui demandons grâce, et nul sacrifice ne nous sera trop dur pour l'engager à suspendre ses coups, pour apaiser ce que nous nommons sa colère, pour obtenir son pardon. Qu'il nous le refuse, et notre vie, qui est déjà semée de souffrances physiques, sera, dans ses moments même de relâche, empoisonnée par la pensée d'un Dieu vengeur. Qu'il nous l'accorde, et notre conscience se calme, la paix rentre au dedans de nous, la joie du salut surmonte

les douleurs de la terre, la mort elle-même perd ses terreurs, Dieu devient notre souverain bien, et son amour s'épanouit dans notre cœur.

C'est ainsi que la pensée de Dieu, cachée ou manifeste, repoussée avec persistance ou saisie avec ardeur, est à la base de toute notre existence. Par notre intelligence, nous croyons en lui, et nous nous savons ses créatures, ses serviteurs, ses enfants; dans notre cœur, nous éprouvons pour lui des sentiments d'adoration, de reconnaissance, de crainte, d'amour; notre volonté règle nos actions selon ses commandements. Notre vie spirituelle se manifeste, dans le cours ordinaire de l'existence, par nos œuvres et nos paroles, et dans certains moments de la journée, ou à certains jours de l'année, par la prière et le sacrifice. Le culte extérieur, la fidélité au devoir, et, dans le fond du cœur, la piété, forment la moitié *humaine* ou *subjective* de la religion, et la religion repose tout entière sur la foi en Dieu.

La foi est manifestement une partie intégrante et la meilleure partie de l'âme humaine. Sans la foi, l'homme n'est plus qu'une brute intelligente qui voit autour d'elle d'autres brutes ses semblables, au-dessous d'elle la matière, au-dessus d'elle le néant; qui, ne dépendant plus que d'elle-même, doit substituer ses passions à ses devoirs, et qui est condamnée à ne rien admirer, imaginer, connaître, aimer de plus grand qu'elle. La foi, au contraire, offre à toutes nos facultés un idéal d'une beauté infinie, et leur ouvre une carrière incommensurable à parcourir; seule elle maintient l'équilibre entre les principes et la vie pratique, entre la raison et l'imagination, entre les devoirs et les plaisirs, entre la recherche des biens terrestres et l'amour de Dieu; seule elle fait converger toutes les diverses activités de notre âme vers cette unité qui est le caractère distinctif de la vérité et la condition absolue du bonheur.

La psychologie se confirme par l'histoire, qui atteste que la religion, comme la langue, est plus ancienne que l'Etat, et que ses origines se confondent avec celles mêmes de l'humanité, tandis que l'athéisme ne fait qu'apparaître sporadiquement aux temps de la complète corruption des peuples. Chez toutes les nations, c'est la religion qui est à la base de la civilisation; c'est elle qui, près de leurs berceaux, imprime son sceau à la morale, que parfois elle surcharge des devoirs cérémoniels les plus minutieux; c'est elle qui, la première, détermine les relations mutuelles des membres de la famille, des classes de la société, des organes de l'Etat; c'est elle qui dirige les sciences pendant leur enfance et qui éveille l'enthousiasme des poëtes. Elle a sans doute partout franchi les limites de son légitime pouvoir, prolongé sa tutelle au delà de l'âge de majorité des peuples, imposé ses opinions erronées aux disciplines qui ne relevaient que de l'observation et de la raison, tenté de s'asservir l'Etat, en un mot, différé de se retirer, aux temps marqués de Dieu, dans son vrai domaine, qui est celui des intérêts spirituels. Mais ses excès mêmes prouvent sa souveraine puissance, et n'anéantissent point ses bienfaits. L'homme n'est pas tellement déchu que tout ce qu'il a produit de plus grand et de plus beau, procède d'un pur mensonge, tel que le serait la foi sans Dieu.

Mais les sentiments qui forment l'élément humain de la foi et de la religion, seraient restés certainement, de siècle en siècle, latents dans le cœur de l'homme, si Dieu ne les avait pas éveillés en lui faisant connaître directement sa présence. D'ailleurs, le grand Être du monde invisible n'est vie et amour qu'à la double condition de ne pas se tenir immobile comme un mort derrière le voile épais *qui le dérobe* à nos regards, et de ne

pas garder un éternel silence envers nous qu'il a faits pour l'aimer et qui ne pouvons l'aimer sans le connaître. Enfin, le besoin de science, qui est l'un des besoins les plus nobles et les plus impérieux de notre âme, nous ferait cruellement souffrir si nous devions rester dans une complète ignorance sur la nature du Dieu de qui tout procède, en qui tout subsiste, vers qui tout se porte, et qui seul est l'unité que le philosophe cherche avec angoisse pour grouper autour d'elle la foule confuse de ses pensées. Il ne suffisait donc pas que Dieu nous fît pressentir sa puissance par les magnificences de la terre et des cieux, sa sagesse par les harmonies de l'univers, sa bonté par les joies temporelles dont il nous entoure, sa sainteté par l'intermédiaire de la conscience, sa justice qui s'irrite, par les maux dont il nous châtie, et l'efficace de son Esprit par les saintes pensées, les actions sublimes, les resplendissantes vérités, les poétiques créations, les découvertes merveilleuses qu'il nous inspire; car ces inspirations, nous les croirions nôtres si nous ne savions pas d'ailleurs quelle en est la vraie source, et tous les échos que les voix divines éveillent dans nos cœurs, n'auraient pas prononcé distinctement le nom ineffable, si Dieu lui-même ne nous avait adressé la parole. Il fallait qu'il se révélât en personne à nous; il fallait qu'il nous donnât des preuves directes et immédiates de son existence; il fallait qu'il nous fît connaître d'une manière formelle et précise ce qu'il veut de nous. Et c'est aussi ce qu'il a fait dès l'origine de l'humanité, comme l'histoire nous en fournira les preuves.

Elle enseigne que toutes les religions de l'Antiquité reposent sur la Vision génésiaque des Six Jours et sur le Protévangile, comme sur deux colonnes d'airain qui sont seules restées debout quand s'est écroulé le temple de la religion primitive.

Dans la Vision, Dieu s'était révélé aux hommes comme l'Eternel qui a créé toutes choses, qui a fait sortir d'un chaos le monde actuel par une voie lente et progressive, et qui veut que chaque septième jour les hommes suspendent leurs travaux pour se recueillir en sa présence.

Le Protévangile, qui ne se peut séparer des paroles de condamnation qui l'accompagnent, donnait à connaître la justice de Dieu, qui punit de mort la violation de ses lois, et surtout sa miséricorde, qui, pour amener le coupable à la repentance et le faire renaître à l'espérance, offre à sa foi l'image d'un Fils de la femme qui terrassera le serpent et mettra fin, quoique blessé, à l'empire du mal.

Ces deux révélations immédiates de Dieu créateur et de Dieu tout à la fois juge et sauveur, se complétaient par les divins enseignements de la nature et de l'histoire. Les cieux, en particulier, proclamaient la toute-puissance de Dieu ; et le Déluge apprit aux criminels que leur Seigneur ne recule pas devant la pensée d'engloutir dans le même tombeau l'espèce humaine tout entière.

L'humanité primitive savait en outre, par révélation ou inspiration, que Dieu est entouré dans les cieux d'Anges, dont une partie s'était révoltée contre lui, qu'il jugera après la mort les âmes pour les envoyer dans des séjours de souffrance ou de paix, et qu'il détruira le monde actuel par le feu.

Tel est l'élément *objectif* et *divin* de la religion primitive ; telle est la dogmatique de la première humanité.

Le dogme, la vérité révélée, c'est la lumière qui éclaire, réchauffe, vivifie le sentiment religieux. Le sentiment seul est une terre féconde sur laquelle pèsent d'éternelles ténèbres. La révélation seule est un splendide soleil au-dessus d'un désert de sable. Les deux réunis font germer dans l'âme humaine une magnifique

moisson de saintes actions, de sentiments profonds, de sublimes pensées.

Suspendons ici quelques instants notre marche, et examinons la méthode que nous sommes tenu de suivre dès que nous partons de la foi. Nous compterons en même temps les alliés, les indifférents ou les ennemis que nous rencontrons dans ces épaisses forêts de la mythologie, où l'on a jusqu'ici frayé vingt sentiers et pas une seule grand'route.

L'homme étant par essence un être religieux, et Dieu s'étant dès l'origine fait connaître à lui, la vraie méthode doit consister à prendre au sérieux chaque religion païenne, même la plus extravagante ou la plus informe, à y retrouver avant tout ces sentiments de foi et d'adoration sans lesquels elle ne serait pas une religion, à déterminer ensuite ce que la tradition orale a conservé des révélations primitives, et, après cela seulement, à mesurer les ravages que le péché a produits dans les sentiments et dans le dogme.

Nous dirons donc que Benjamin Constant avait raison de chercher dans le sentiment religieux l'une des origines de la religion, mais qu'il n'aurait pas dû rejeter l'action que Dieu exerce sur l'âme, et la réalité des révélations.

D'autre part, Lamennais, de Bonald, Eckstein, Fréd. de Schlegel ont fort bien reconnu la nécessité d'une révélation primitive immédiate; mais ils n'en ont pas précisé la nature, ou l'ont mal définie, et ils n'ont pas compris la grandeur du rôle réservé à la foi et à l'inspiration individuelle.

Dans son ouvrage tout récent sur *les Religions et leur interprétation chrétienne*, M. Le Blanc a admis l'existence *d'une* révélation primitive; mais il entend par là celle de

Dieu dans la nature, laissant ainsi dans l'ombre et les divins enseignements de l'histoire, et la Vision génésiaque et le Protévangile[1].

Comme, d'après notre intime conviction, l'âme vraiment chrétienne n'est pas autre que l'âme humaine délivrée du mal et replacée sur la voie de la perfection, nous croyons, avec M. Ernest de Lasaulx et avec son disciple, M. Lutterbeck, que la lumière de l'Évangile peut seule éclairer les ténèbres des religions païennes, faire saisir le vrai sens de leurs rites et de leurs mythes, et permettre d'apprécier, sans connivence comme sans rigorisme, la valeur morale des croyances de chaque peuple. Otfried Muller ne se trompait certainement pas quand il disait que « ce n'est que des hauteurs de l'intuition chrétienne que l'Antiquité se dévoile au philologue dans toute sa vérité et sa beauté. »

Au reste, la route où nous marchons est peu distante de celle qu'avaient ouverte autrefois Vossius, qui expliquait l'idolâtrie par la religion non moins que par l'histoire et la nature, et Cudworth, cherchant dans tous les dieux païens l'image altérée du seul vrai Dieu. De nos jours, nous sommes devancé par M. W. Rink, l'auteur de la *Religion des Hellènes*, et par M. Sepp, professeur d'histoire à l'université de Munich, qui vient de publier en trois volumes un écrit sur *le Paganisme et sa signification pour le Christianisme*[2]. Catholiques et protestants, Français et Allemands, se rencontrent ainsi sur le même champ de travail, qu'ils exploitent dans un même

[1] J'ai emprunté à M. Le Blanc, dont l'ouvrage m'est parvenu pendant que je mettais la dernière main à mon manuscrit, plusieurs mythes fort curieux du paganisme moderne.

[2] Qu'on me permette de noter que je n'ai pu encore que feuilleter l'écrit de M. Sepp, et que les vues qui nous seraient communes, ne sont pas des emprunts *que je lui aurais faits.*

esprit et une même foi, mais non toutefois encore d'après la même méthode, ni avec les mêmes résultats.

Notre méthode est opposée en tous points à celle des mythologues qui nient non-seulement toutes les révélations divines, mais l'existence normale, dans l'âme humaine, du sens religieux. Ils prétendent que la foi est une plante parasite qu'aurait fait naître la reconnaissance des hommes pour leurs premiers bienfaiteurs, ou qu'aurait implantée dans les cœurs d'une populace imbécile, la fourberie de quelques prêtres avides de pouvoir et d'argent, ou qui se serait subitement développée au milieu des terreurs du déluge. Mais tout en répudiant les principes athées des Boulanger, des Dupuis, des Dulaure, des Volney, nous rendrons pleine justice à leur érudition, qui nous a été plus d'une fois fort utile. Contre leur volonté ils ont souvent déjà servi et ils serviront encore la cause de la vérité.

L'évhémérisme voit se grouper autour de son drapeau, à côté des hardis incrédules des derniers siècles du paganisme grec et romain, la plupart des anciens Pères de l'Église, et plusieurs savants catholiques ou protestants des temps modernes, tels que Huet, Banier, G. Faber, qui, sans se rendre compte des fatales conséquences de leur opinion, ont pensé que le péché a dénaturé l'âme humaine au point que les Gentils ont rendu, soit à leurs premiers rois soit aux patriarches du monde primitif, le culte que réclamait d'eux l'Éternel. Admettre une aussi monstrueuse aberration du sens religieux équivalait à en nier complétement la présence dans le cœur des païens. Mais des païens aux Hébreux et aux chrétiens la différence n'est point si grande qu'il n'existe entre eux, dans leur vie religieuse et dans leurs dogmes, une foule d'analogies, et comme les *analogues* de gauche faisaient partie de religions qui n'étaient qu'absurdités et mensonges,

il devenait impossible de démontrer que les analogues de droite ont une origine divine. Aussi les incrédules se mirent-ils à battre en brèche la révélation chrétienne au moyen des rites et des dogmes qu'elle avait de communs avec le paganisme, et parce qu'on avait méconnu ce que les mythes renfermaient de vérité, on a vu les adversaires traiter toutes les vérités religieuses de fables puériles.

Enfin, il nous est pénible de devoir ajouter qu'en partant de la foi dans nos recherches, nous nous séparons, dès les premiers pas, de M. Creuzer qui, ainsi que le reconnaît son illustre traducteur, ne voit dans les religions antiques qu'un culte de la nature matérielle sans élément intellectuel, moral et métaphysique, tandis que M. Guigniaut admet que « l'homme prend dans son âme l'idée même de la Divinité pour la transporter au monde extérieur. »

CHAPITRE II

Première période du développement de l'humanité.

Origine du langage, qui doit sa forme à l'abstraction et à l'analogie, ou à la personnification et à la métaphore.

Nous reprenons le fil de nos déductions psychologiques et nous allons tenter de suivre la marche du développement de la religion dans l'humanité. Mais comme la religion n'est pas toute la vie intellectuelle de l'homme, et que l'intelligence ne peut concevoir une idée sans le secours des mots, remontons à l'origine du langage et des idées. Ce chemin, qui semble faire un immense détour, est de fait le plus direct.

L'homme reçoit une partie de ses idées: du monde extérieur par les cinq sens, du monde invisible par le sens religieux ou la foi, de sa propre nature par le sens intime. Le reste de ses idées, il les tire de son propre fonds par la réflexion, ou les découvre par une inspiration soudaine.

Ses idées se sont revêtues, à l'origine de l'humanité, de certains sons par un procédé instinctif, dont nous ne rechercherons pas ici la mystérieuse nature.

Mais nous insisterons d'autant plus sur la double transformation que l'esprit humain fait subir par l'*abstraction* et par l'*analogie* à toutes ses idées, tant à celles qui lui arrivent du dehors, qu'à celles qui lui appartiennent en propre.

Son esprit se peuple d'une multitude immense d'images, de faits, d'impressions, de pensées qui formeraient un vrai chaos, s'il devait leur donner à tous un nom particulier. Mais ils se groupent comme d'eux-mêmes, selon leurs affinités, en un certain nombre d'espèces qui comprennent sous un nom unique tel que celui de cheval, de rose, de plaisir, de courage, des myriades de choses pareilles. Cependant cet admirable travail de simplification ne s'arrête pas aux espèces : le cheval est un quadrupède, un animal, un être organisé ; le courage est une vertu, la vertu une des manifestations de la volonté, la volonté une des facultés de l'âme, l'âme une partie de l'homme, l'homme un des êtres intelligents. L'homme se crée ainsi à côté du monde réel tout un monde imaginaire qui est habité par des abstractions, par des *êtres de raison*, et ces êtres de son invention prennent un semblant de vie : le cheval bondit comme tous les chevaux concrets qui courent dans la prairie ; la vertu récompense les gens de bien, comme tel père son enfant docile. Le langage est donc une *personnification* continuelle, et cette figure, dont les traités de rhétorique disent quelques mots en passant, nous paraît indiquer fort bien le terme où vient aboutir le travail d'abstraction et de généralisation qui a présidé à la formation de tout idiome.

Mais les Peaux-Rouges de l'Amérique se sont demandé comme Platon et Anselme, si ces êtres de raison n'étaient point des êtres réels, et ont répondu affirmativement à la question. Ces sauvages, qui avaient pour fétiche un taureau, adoraient non point le taureau même, mais le *manitou* des taureaux, caché sous la terre, et vivifiant de son souffle tous les animaux de son espèce. Ils croyaient de même à un *manitou* des ours, à un *manitou* des hommes[1]. Cet exemple nous fait entrevoir

[1] Lafitau, *Mœurs des Sauvages américains*, t. I, p. 370.

comment la personnification a pu conduire à l'idolâtrie, en même temps qu'il rattache les naïves spéculations des sauvages aux sublimes méditations du divin philosophe d'Athènes, et aux longues disputes des théologiens réalistes et nominalistes du moyen âge.

Cependant, les êtres de raison, pour être de pures abstractions, ne sont nullement de vaines fictions. On peut même dire que l'esprit humain, en les formant, reconstruisait à son insu le plan divin de l'univers, et s'élevait par la voie de l'analyse, de l'infinie multitude des êtres réels, à l'idée une et synthétique que l'Éternel avait présente à l'esprit quand il créait l'armée innombrable des mondes. Cette idée est une; autrement l'univers ne formerait pas un tout organique, et ne serait que confusion. Or la confusion est incompatible avec la sagesse d'un Dieu. Mais si tout est harmonie dans la création, il faut que les lois du monde moral ne diffèrent pas radicalement de celles du monde physique, et qu'il existe de nombreuses analogies entre toutes les classes des êtres. On peut même dire que les trois règnes de la nature se résument dans l'homme, et qu'il est un *microcosme*. Cependant l'homme que Dieu a fait à son image, peut à tout aussi juste titre recevoir le nom de *microthée*. Quand donc il lève les yeux de l'esprit vers la Divinité, il se retrouve en elle autant que le néant peut ressembler à l'infini, et quand il abaisse ses regards vers la nature, il y découvre comme les linéaments, plus ou moins informes, de son corps et de son âme. Il est donc au centre d'une immense série d'analogies ascendantes et descendantes. Il en pressent l'existence, mais elles ne s'offrent pas immédiatement à lui; il faut qu'il les cherche, et tantôt il les saisit dans leur vérité, tantôt, faisant erreur, il en trouve d'imaginaires. Par ce travail ses idées originelles subissent une seconde modification non moins remarqua-

ble que celle que leur imprime l'abstraction. Selon certaines affinités vraies ou fausses, elles forment certains groupes, parfois fort bizarres, et à chacun de ces groupes répond dans la langue soit une famille de mots dérivés d'une même racine, soit les différentes significations d'un même mot. C'est ainsi que le terme d'esprit ou celui de lumière se dit à la fois de Dieu, de l'âme humaine, et de phénomènes physiques.

L'âme (ANIMA, ANIMUS) est un esprit, un souffle, un vent (ANEMOS, grec) par une métaphore. L'analogie aboutit donc à la métaphore comme l'abstraction à la personnification, et nous verrons que ces deux tropes, qui sont les principales clefs du langage, sont aussi celles de la mythologie.

Nous signalerons dans la langue deux grandes classes de métaphores.

La première comprend les métaphores qui identifient un fait moral avec un fait matériel. Ces deux ordres de faits offrent au premier abord des différences si grandes qu'on s'attendrait à voir l'esprit humain inventer des mots nouveaux pour les uns non moins que pour les autres. Mais il est aussi lent à créer des racines que prompt à saisir des analogies. Plaçant donc constamment en regard les deux séries, il s'est mis à lier deux à deux les termes qui lui semblaient avoir quelque ressemblance, et pour dénommer les choses invisibles, il a simplement donné un sens spirituel ou figuré aux mots du monde visible. *Apprendre,* c'est *prendre à* soi avec la main de l'esprit la pensée qu'un autre vous tend; la sagesse ou *sapience* est le sens spirituel du goût par lequel on discerne la *saveur* des idées vraies ou fausses dont on se nourrit; *penser* est une manière particulière de *pesr*, et l'on *aspire* Dieu (ou à Dieu) comme on aspire l'air. Par le même procédé, l'homme retrouve ses

affections, ses vertus et ses vices, ses idées abstraites, non-seulement chez les animaux, mais aussi chez les plantes, chez les objets inorganiques eux-mêmes, et jusque dans les couleurs et dans les nombres. De là mille comparaisons, métaphores et symboles, dont la langue atteste la haute antiquité. Elle divise, entre autres, tous les noms des choses concrètes et abstraites, selon leurs genres, en *masculins* et *féminins*, auxquels elle ajoute parfois des *neutres*, attribuant ainsi un sexe aux objets mêmes qu'elle n'ose pas dire animés, et retrouvant partout cette opposition d'énergie et de douceur, de force et de faiblesse, d'activité et de réceptivité qui caractérise la relation de l'homme et de la femme. Ce dualisme est à la base de la presque totalité des religions anciennes, et nous-mêmes, quand nous disons *le* ciel et *la* terre, nous sommes sans nous en douter sur les extrêmes limites du paganisme, qui les personnifie et qui célèbre leur hymen.

La seconde classe des métaphores qui ont puissamment influé sur la formation du langage, substitue l'un à l'autre deux objets empruntés tous les deux au monde matériel, et qui nous semblent, à nous modernes, n'avoir aucune analogie. Mais l'homme primitif voyait la nature avec d'autres yeux que nous : les bonds du bélier qui heurte de la tête, et les assauts des vents impétueux lui paraissaient se ressembler au point qu'il donnait au *bélier* et à la *tempête* le même nom (AÏX en grec); et tandis que nous nous bornons à rapprocher le *cours* des eaux et la *course* du cheval, il empruntait à la même racine le nom du *cheval* et celui de l'*eau* (EQUUS, AQUA en latin). La linguistique révèle ainsi le vrai sens de plusieurs des symboles les plus importants de la mythologie.

CHAPITRE III.

Deuxième période du développement de l'humanité.

Épanouissement de l'esprit humain, et formation d'une science poétique et d'une poésie philosophique, qui doit sa forme à la métaphore et à la personnification.

La langue une fois formée, l'esprit humain, qui a jusqu'alors plus reçu d'idées du dehors qu'il n'en a tiré de son propre fonds, se met à faire valoir son capital intellectuel avec une activité extraordinaire. L'enthousiasme poétique de la jeunesse le saisit tout entier; ses facultés déploient leurs ailes immenses, et du premier bond il prétend atteindre le dernier terme de sa carrière.

Dans le domaine de la pensée et de la science, il commence par où, peut-être, il ne finira pas sur la terre. Réunissant les enseignements de la révélation primitive à ses propres découvertes, il se fait un système complet de philosophie où se trouvent exposés la nature de Dieu, les rapports du monde à Dieu, le plan du monde, la place de l'homme dans ce plan, la philosophie de l'histoire de l'humanité, les harmonies des cieux et de la terre, et les causes des grands phénomènes de la nature, des grands événements de l'histoire. Comme il ne connaît qu'un fort petit nombre de faits, il ne se trouve arrêté par rien. Il prend au sérieux les apparences célestes, et la simple coïncidence est pour lui effet et cause. Mais

s'il commet pour ainsi dire une erreur à chaque pas, ses instincts ne le trompent pas, et les siècles postérieurs, en brisant son système, ne font qu'en consolider les bases, qui sont la foi en un Dieu créateur, rémunérateur et sauveur, le sentiment de la grandeur originelle de l'homme et de sa déchéance, la conviction que l'univers a été formé d'après un plan plein de sagesse, et certaines vues d'ensemble sur l'histoire ou les *âges* de l'humanité.

Les sentiments qui gisaient endormis dans le cœur de l'homme, s'éveillent successivement à chaque grand événement, et ils en jaillissent comme des fleuves impétueux [1]. Abel périt de la main de son frère : tous les cris de la douleur qui ont retenti de siècle en siècle autour d'un mourant, ne sont que de faibles et vains échos des indicibles souffrances d'Adam et de sa famille à la vue de ce cadavre et de ce premier sang. Les poétiques élans de l'enthousiasme religieux des Sethites retentissent encore à nos oreilles dans le nom de leur patriarche Mahalaléel, la *grande Louange de Dieu*, et les *jubilations* des profanes Caïnites, dans celui de *Jubal* qui avait découvert les instruments de musique. L'épouvante des hommes à la subite invasion des torrents diluviens a développé dans les cœurs une crainte de Dieu si profonde qu'elle est devenue le trait distinctif des religions postérieures. Ces mêmes religions nous enseignent avec quelle force s'était épanoui le sentiment de la toute-présence de Dieu chez l'humanité primitive. Elle le voyait, le touchait en quelque

[1] Notons ici un fait unique peut-être en éthnographie : Lorsque les sauvages Botocudos sont émus par quelque passion, ils ne parlent plus, ils chantent. Mais leurs chants sont sans doute fort grossiers, et M. de Saint-Hilaire ne peut mieux les comparer qu'aux plaintes monotones de nos mendiants, entremêlées de grands éclats de voix qui brisent le tympan. (*Voyage au Brésil*, t. I, p. 164.)

sorte dans les sombres retraites de la forêt silencieuse, dans l'immensité des mers, dans les astres resplendissants, dans les profondeurs des cieux, dans ce vide de l'air impalpable qui engendre le zéphyre ou l'ouragan, dans les noires entrailles de la terre, dans le chêne aux vastes bras, dans la source ombragée et paisible, et jusque dans l'animal aux mystérieuses allures.

La volonté, enfin, opérait des prodiges. Elle s'exerçait avec une énergie dont nous ne pouvons plus nous faire une juste idée, sur la nature, sur la société humaine et sur le monde invisible; mais elle était plus souvent au service du mal qu'à celui du bien. Le peu de mots que la Genèse nous dit de Lémec et des Néphilim, fait entrevoir quelle colossale oppression ces Géants du premier monde exerçaient sur leurs frères. Au temps de Caïn et de la grande Sécheresse, il y avait, d'après Sanchoniaton, quelque chose de magique dans l'ardeur avec laquelle les hommes se mirent à faire la guerre à la nature pour la contraindre à reprendre sa précédente fertilité. En effet, les Antédiluviens étaient tous des magiciens. Vivant malgré la chute près de mille ans, ils sentaient la sève de la vie physique et morale circuler à flots dans tout leur être; ils jouissaient encore en plein des facultés originelles de l'âme humaine, qui n'existent plus en nous que mutilées et comme anéanties, et sans doute ils faisaient un libre usage de ces forces occultes du somnambulisme qui, après un sommeil de plusieurs mille ans, semblent se réveiller dans les temps modernes pour nous ramener à une époque de prodiges. Aussi pouvaient-ils à juste titre se croire des dieux terrestres, et se glorifier d'une puissance qu'ils s'exagéraient certainement, mais que nous n'avons pas le droit de leur refuser complétement parce que nous ne la comprenons plus. Ils se croyaient assez près de Dieu pour se *mettre* à volonté en rapport direct

avec lui, et obtenir de lui, par la divination, la connaissance de l'avenir. Le monde des Esprits célestes et des Mânes ne leur était pas davantage inaccessible, et longtemps après eux, les peuples de l'Antiquité ont possédé des oracles des morts. De même, soit par l'efficace illimité de la prière, soit par l'action inexpliquée des forces magnétiques, ils prétendaient faire obéir à leur simple parole les éléments, conjurer les tempêtes, appeler la pluie, suspendre la marche des maladies, et même transformer pour un temps les hommes en animaux. Toutes les mythologies sont pleines des souvenirs d'une antique magie; dans les Védas, dans tous les livres hindous, l'homme saint peut, par la prière et la contemplation, suspendre le cours de la nature et devenir dieu. Il n'y a pas jusqu'aux prosaïques Chinois qui n'aient partagé cette croyance.

Il est aisé de concevoir combien cette triple activité de la volonté, du sentiment et de la raison, a dû augmenter le trésor intellectuel de l'humanité pendant les vingt premiers siècles de son existence. On peut bien dire qu'à la fin de cette période elle avait tout entrevu, tout inventé, et que plus tard les nations n'ont fait que développer et compléter, ou qu'altérer et laisser se perdre l'héritage de science, de poésie et de forces morales qu'elle leur avait transmis.

Cependant la poésie n'était point encore un art, ni la science une discipline. Elles se confondaient dans l'esprit de la jeune humanité qui, dans l'ivresse de ses découvertes morales, ne songeait point à les séparer, ni à leur imprimer une forme convenable, ni à les coordonner. Sa philosophie était des rêves de poëte, sa poésie était toute pleine des vérités les plus sublimes. L'une et l'autre, d'ailleurs, ne se transmettaient que par la tradition orale, l'écriture étant encore trop grossière pour se prêter à la rédaction de livres volumineux.

Si nous cherchons à nous rendre compte de la forme de cette littérature orale du monde primitif, qui s'interpose entre la création de la langue et celle des mythologies, nous reconnaîtrons bientôt que l'esprit humain y est resté fidèle à son double procédé d'analogie et d'abstraction, de métaphore et de personnification. Quelques exemples éclairciront notre pensée.

La vision cosmogonique des Six Jours dépeignait le chaos comme un *abîme d'eaux* au-dessus duquel *planait l'Esprit de Dieu*. Que faisait cet Esprit? Il fécondait le chaos, il le réchauffait, il le couvait; il était donc un oiseau, une colombe, un aigle, un cygne, et les eaux étaient son œuf. Cette double métaphore faisait plus que traduire la prose de la révélation en un langage figuré; elle la commentait à la manière des siècles primitifs, qui n'écrivaient pas de longues pages latines toute hérissées de citations en vingt langues différentes; elle déclarait d'une manière explicite que l'Esprit de Dieu était non point un simple vent qui agitait l'abîme du chaos, mais la puissance divine qui le façonnait et l'organisait. La métaphore mettait en saillie la cause du monde.

L'Esprit de Dieu est un être actif, un principe mâle. Le chaos, au contraire, est un être passif et féminin; son vrai nom, c'est *la terre informe et vide*, la matière primordiale, qui, dénuée par elle-même de toute vie, ne peut que la recevoir de l'Esprit et être fécondée par lui. Ici la métaphore de l'hymen s'impose en quelque manière à l'imagination, et la pousse à personnifier la terre, à faire d'elle une femme dont l'Esprit de Dieu sera l'époux. Cette image se trouverait dans une ode moderne sur la Création, qu'on n'accuserait peut-être pas le poëte d'avoir travesti le texte sacré.

Autre exemple. A quoi comparerons-nous les flots du Déluge se précipitant sur les terres et engloutissant

l'humanité? A un crocodile, à un cétacé qui s'élancerait du sein des eaux pour dévorer un homme sur le rivage. Quelle est la cause première de ce cataclysme? Est-ce le hasard? l'enfer? l'Eternel? C'est le Dieu trois fois saint, que l'humanité avait irrité par ses crimes. Aussi, dans le mythe, est-ce bien un dieu qui envoie le monstre exercer ses jugements. Mais la métaphore du monstre ne peut s'achever sans la personnification de l'humanité; aussi l'a-t-on représentée par une belle jeune fille dont la mère avait, par son orgueil, provoqué la colère divine.

Un fait aussi complexe que le Déluge a inspiré à l'imagination des Noachides cent tableaux différents, aussi remarquables par leur poésie que par la pensée profonde qui est au fond de chacun d'eux. Tous appellent l'attention sur les causes du cataclysme ; tous sont *ætiologiques.* L'esprit humain, en effet, dans cette première période de son existence, était tout occupé à saisir le sens intime des événements dont il était le témoin, des phénomènes qui l'entouraient; et comme il était tout rempli de la pensée de Dieu, il rapportait tout à Dieu : c'est Dieu qui a fait périr l'humanité dans les flots, c'est lui qui envoie les années fertiles et les famines, c'est lui qui est l'auteur de toutes les grandes découvertes, et qui, en quelque manière, vit dans les hommes de génie qui les ont faites. Non-seulement on voyait en tout et partout Dieu présent, Dieu agissant, mais on savait quels étaient les secrets mobiles de ses actes, quel crime il punissait par ce fléau, quelle vertu il récompensait par cette bénédiction extraordinaire. On faisait instinctivement alors ce que font de nos jours, dans leurs spéculations métaphysiques, les grands philosophes de l'Allemagne : on transformait les faits en idées. Mais ces idées éveillaient dans les cœurs des sentiments profonds et éminemment religieux. Point

de déductions logiques partant de principes abstraits; point non plus de fictions en l'air, de contes, de romans. C'était dans la contemplation des faits qu'on puisait et sa sagesse et sa poésie, qu'on découvrait et les vérités les plus relevées, et les images les plus brillantes. Toute la vie intellectuelle plongeait par ses racines dans la réalité, dans la nature, et surtout dans l'histoire et dans la révélation. C'est méconnaître complétement le caractère de la civilisation primitive de laquelle sont issues les religions mythologiques, que de la réduire soit à des spéculations abstraites et à des *philosophèmes*, soit aux connaissances positives et arides de l'astronomie et de la physique.

CHAPITRE IV.

Troisième période du développement de l'humanité.

Altération de la science poétique de la précédente période. — 1° La tradition devient légende. — 2° La métaphore ou le symbole produit le mythe. — 3° La personnification produit le polythéisme. — Classification des faux dieux. — Le polythéisme conduit à l'idolâtrie ; en même temps s'altèrent le culte et le sacerdoce. — Règles pour l'interprétation des symboles, des mythes et des dieux.

Cependant la personnification et la métaphore parlent avec tant de force à l'imagination, qu'elles pouvaient aisément éclipser la vérité et engendrer l'erreur, dans un temps où la révélation, ni l'histoire, n'étaient encore préservées de toute altération par l'écriture. L'erreur devait alors se glisser dans l'esprit de l'homme avec d'autant plus de facilité, qu'il se livrait avec plus d'enthousiasme que de prudence à ses poétiques spéculations, et qu'elles se portaient sur les plus profonds mystères de la foi et de la morale, sur la création du monde, sur l'état primitif de l'homme, sur l'origine du mal, sur les voies de Dieu dans le gouvernement de l'humanité. Or, à toutes les époques de son existence, l'homme, dont la chute a aveuglé l'intelligence en corrompant le cœur, est enclin à méconnaître la vraie nature de Dieu, du péché et du salut. Présomptueux ou rongé de remords, il exagère tantôt la miséricorde de

Dieu, tantôt sa justice; pélagien quarante siècles avant le moine breton que terrassa saint Augustin, il fait son possible pour atténuer ses fautes; et toujours prompt à oublier les révélations d'en haut, il veut arriver au ciel non par cette foi au Sauveur promis, qui opère par la charité et produit la sainteté, mais par de minutieuses cérémonies, ou par une audacieuse contemplation de la Divinité. Nous devons donc nous attendre à voir toutes les vérités fondamentales s'altérer profondément dès les temps du premier monde.

S'altérer, disons-nous, et non se nier ni même s'effacer complétement de la mémoire des peuples. L'incrédulité qui s'inscrit ouvertement en faux contre la nécessité du salut, contre la culpabilité de toute transgression de la loi, et contre l'existence de Dieu, est absolument étrangère à la haute Antiquité; et si l'excès de la misère a détruit tout souvenir de la primitive révélation chez certaines peuplades sauvages à qui la faim ne laisse pas un instant de relâche, la classe des tribus sauvages, prise dans son ensemble, n'a point entièrement oublié le Dieu vivant et la vraie vocation de l'homme. Chez les nations civilisées, la vérité fut voilée, tronquée, confondue avec le mensonge; mais partout elle est encore reconnaissable. Nous aurons fort souvent l'occasion d'admirer comment elle s'est conservée sous les informes enveloppes des mythes en apparence les plus absurdes. Rompez ce fil délié qui unit les fables à la vérité, et l'explication des religions païennes devient impossible.

La vérité s'est altérée de trois manières différentes : la tradition est devenue *légende;* la métaphore ou le *symbole*, et la personnification ont donné naissance au *mythe*; la personnification seule a produit le *polythéisme.*

1° La tradition est le souvenir exact qu'un peuple a conservé d'un fait ancien. Si ce souvenir, sans toutefois

changer de nature, s'est plus ou moins défiguré dans le cours des siècles, c'est une légende. La légende, comme la tradition, n'a rien de commun avec la philosophie ni avec les sciences physiques, et ne se rapporte qu'à l'histoire. L'histoire contient deux grandes séries parallèles de faits : les faits divins, par lesquels Dieu se révèle aux hommes et opère leur salut; et les faits humains. La légende est donc *sacrée* ou *profane*. La terre est pleine de légendes cosmogoniques, paradisiaques, diluviennes, qui ne diffèrent en rien d'essentiel de la tradition biblique.

Parfois, aux personnages historiques de la légende se joignent des êtres fabuleux. Alors nous aurons une *légende mythique*. Le Déluge chaldéen de Xisuthrus est une simple légende; celui de Manou, avec la métamorphose de Vichnou en poisson, est une légende mythique.

2° Certaines métaphores répondent si exactement aux objets dont elles tiennent la place, qu'il devient comme impossible de les appliquer à d'autres choses, et qu'elles reçoivent un sens unique et invariable. C'est ainsi que, dans le langage de l'Église chrétienne, un agneau ne peut être que le Christ, une colombe que l'Esprit Saint, l'huile que la communication de cet Esprit à l'âme fidèle, les clefs que la puissance d'ouvrir et de fermer aux hommes l'entrée du ciel. Une métaphore stéréotype est un symbole. Les religions de l'Antiquité sont pleines de symboles, dont l'universalité prouve qu'ils existaient déjà lors de la Dispersion des peuples. L'écriture hiéroglyphique avait-elle contribué à leur formation? Nous inclinons à le croire; mais nous pouvons laisser cette que tion indécise, puisque la poésie et la parole suffisent pour expliquer la transformation de ces métaphores en symboles.

Si nous n'hésitons pas à rapporter aux Noachides le

langage symbolique de l'Antiquité, nous n'osons pas affirmer que les êtres fictifs, hommes ou dieux, qui abondent dans les religions païennes, soient, comme les symboles, antérieurs à la Dispersion. On ne les retrouve pas, à l'instar de ceux-ci, chez les peuples sauvages aussi bien que chez les peuples civilisés, et ceux de ces personnages imaginaires qui ont le même sens, diffèrent assez d'une nation à l'autre pour faire croire que ces nations, ayant le même instinct de personnification et partant des mêmes idées ou des mêmes traditions, ont créé, chacune à part, des êtres analogues. Il est digne de remarque que les Malais, dispersés, de la Nouvelle-Zélande aux îles Sandwich, dans les nombreux archipels de la mer du Sud, ont partout les mêmes légendes et le même nom de Dieu, tandis que leurs nombreuses divinités ont, d'un groupe et parfois d'une île à l'autre, des noms entièrement différents. Les Pélasges, de même, dans les temps les plus anciens, possédaient déjà de nombreux mythes, quand ils n'avaient encore pour leurs dieux qu'un seul nom, celui de Dieu, et c'est aux étrangers qu'ils ont, plus tard, emprunté des noms particuliers pour chacune de leurs divinités. Le polythéisme serait donc plus jeune que la tradition, que les symboles et que la Dispersion.

Les symboles du monde primitif une fois transportés par la Dispersion dans un monde nouveau, le sens s'en sera bientôt obscurci et perdu. De leur côté, les personnages imaginaires, en passant dans le domaine de la réalité, se défiguraient au point d'être entièrement méconnaissables. Telle est la double source des fables, des mythes. Tout mythe est un symbole ou un être fictif dont on a perdu la vraie signification [1].

[1] Parfois aussi, le mythe est un simple mot, indigène ou étran-

Analysez le mythe de Léda : vous y trouverez le cygne de l'Eurotas, symbole de l'Esprit de Dieu planant sur les eaux ténébreuses du chaos; une vierge, qui personnifie ces ténèbres; un hymen, symbole de l'action de l'Esprit divin sur le chaos; et un œuf, symbole de la vie et de l'organisation que cette action a produites dans l'informe matière primordiale. Cet œuf comprend le monde diurne et le monde nocturne, Pollux et Castor. Remarquez bien la mémoire fidèle que le génie mythique conserve de la révélation génésiaque : ce cygne figure l'Esprit de l'Éternel, du Dieu suprême auquel correspond Jupiter chez les Grecs, et aussi cet oiseau n'est-il que la forme passagère qu'a prise Jupiter pour féconder le ténébreux chaos.

Que la poétique image du monstre diluvien qui va engloutir la jeune fille attachée au rivage, passe de Joppé, où les *Chéviens* l'ont inventée, chez les Grecs, qui n'en connaissent pas le sens : elle deviendra pour eux l'histoire très-réelle d'Andromède, fille de *Céphée*, roi de Joppé, et il se trouvera avec le temps des érudits qui discuteront la date de cette aventure.

Un voyageur a vu, dans un village indien de la Virginie, un cycle hiéroglyphique où l'époque de l'arrivée des blancs était marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à la fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avaient fait aux Peaux-Rouges. Que cet ingénieux symbole tombe entre les mains d'une tribu étrangère, et il donnera certainement naissance à quelque fable tout extraordinaire.

ger, dont le sens s'est perdu. Tels sont, en particulier, ces mythes grecs signalés par Bochart, qui proviennent de noms sémitiques apportés chez les Hellènes par les colonies d'Asie.

D'ailleurs, la métaphore et la personnification étant les formes nécessaires de la pensée dans l'enfance de l'humanité, le mythe doit tout embrasser, les choses divines, la nature, l'humanité, tandis que le champ de la légende est restreint à l'histoire. Les seuls sujets que dédaigne le mythe, sont ceux qui n'ont ni poésie, ni profondeur, qui n'émeuvent pas le cœur de l'homme, qui ne lui parlent pas de son Dieu; car le mythe rapporte tout à la Divinité. C'est en elle, nous l'avons vu, qu'il va chercher la cause de tout ce qui l'intéresse. Le mythe est donc un par son esprit, infiniment divers par son sujet.

3° Si les mythes avec leurs personnages fictifs et leur oubli du vrai sens des symboles, avaient simplement inscrit quelques noms de trop dans les pages vides de l'histoire ancienne, et introduit dans les sciences naturelles de puériles erreurs, ils auraient laissé intact le sens moral, et fait peu de mal dans le monde. Mais comme ils sont essentiellement religieux, la plupart de leurs êtres imaginaires étaient des divinités, et l'on voit l'humanité, qui était encore monothéiste avant la Dispersion, se prosterner bientôt après, d'un bout du monde à l'autre, devant les autels des faux-dieux. Comment l'esprit humain, qui a un besoin impérieux d'unité, a-t-il pu rejeter l'unité de Dieu pour peupler le ciel, la terre et les enfers, de myriades de déités mensongères? Évidemment il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait; il est tombé à son insu de la vérité dans l'erreur, et de spécieux sophismes lui ont voilé sa chute.

Sa chute a été probablement fort rapide; car les premières générations des Noachides croyaient certainement encore au seul vrai Dieu que servait sous leurs yeux leur aïeul, et les plus anciens monuments de l'Egypte nous offrent déjà les images des faux-dieux qu'ont

adorés les habitants de ce pays dans les derniers siècles de leur histoire. Il en est de même de toutes les autres contrées : la religion d'un peuple païen est, dans ses traits fondamentaux, partout aussi ancienne que le peuple même.

Nous pensons que le polythéisme est né d'une surabondance de vie religieuse et d'un excès d'enthousiasme poétique. En effet, le monothéisme du monde primitif était plein de sentiment, d'élan, de hardiesse. C'était alors la nature qui parlait de Dieu à l'homme avec le plus de puissance; et la toute-présence de Dieu était de toutes ses perfections celle qui faisait la plus vive impression sur les cœurs. Une telle religion aboutit aisément au panthéisme; Dieu est présent partout; Dieu vit en tout; Dieu est tout. Jusque-là l'on est encore dans la vérité, mais on en franchit les limites quand on dit : tout est Dieu; et l'on est en pleine erreur quand on ajoute : Tout est un dieu. Si Dieu est tout, on se prosterne à la vue des astres, des fleuves, des montagnes, des chênes, devant le seul vrai Dieu qui les a créés, et qui leur a imprimé la marque éclatante de ses perfections ineffables, qui les soutient de sa Parole et qui les anime de son Esprit. Mais si tout est Dieu, Dieu n'existe plus en dehors et indépendamment du tout; il est bien encore un, mais il est tout entier dans le monde. C'est là le panthéisme. Or, de là au polythéisme il n'y a qu'un pas : chaque chose, étant une portion de la divinité, devient un être divin, un dieu auquel on devra rendre un culte. C'est par cette voie, si nous ne faisons erreur, que les peuples antiques sont arrivés à diviniser les créatures, tout en s'imaginant croire encore au seul vrai Dieu, dont l'idée ne s'est d'ailleurs jamais effacée complétement de leur esprit.

Mais avant d'en venir à *diviniser* le monde, ils avaient

certainement commencé par *diviser* Dieu, et ici encore il est aisé d'expliquer l'erreur dans laquelle ils sont tombés. Dieu est l'Infini. Vingt noms n'expriment-ils pas mieux qu'un seul ses innombrables perfections? On les lui donnera tous en l'invoquant; car on ignore ceux qui lui sont le plus agréables. Mais chacun de ces noms pris à part le désigne d'une manière suffisante, et le Dieu unique, qui est à la fois sagesse, amour, justice, s'est insensiblement divisé en un Dieu-Sagesse, en un Dieu-Amour, en un Dieu-Justice. Puis, Dieu, qui, invisible, a créé le monde, s'est révélé sous une forme sensible aux hommes, et il envoie son Esprit dans tout l'univers. Ne convient-il donc pas de distinguer en Dieu plusieurs formes? Ne peut-on même pas admettre trois Dieux en un seul Dieu? Ou peut-être ces trois Dieux sont-ils isolés? Mais leurs fonctions ne seraient-elles point de présider l'un au passé, l'autre au présent, et le troisième à l'avenir? ou au ciel, à la terre et à l'enfer? ou bien à la création, à la conservation et à la destruction? Enfin, l'on n'était arrivé à diviniser les choses visibles, que parce que l'on sentait que Dieu, que l'Esprit de Dieu était présent en elles, et ici encore on n'avait fait que transformer le Dieu unique et universel en une multitude de dieux particuliers et locaux.

Cependant, ces aberrations multiples de l'intelligence n'auraient pas été possibles, si le cœur ne s'était pas égaré le premier; car, en toutes choses c'est le cœur qui entraîne la raison. Or il existe une intime relation entre l'état moral de l'âme humaine et l'idée qu'elle se fait de Dieu. Dieu l'a créée à son image. Étant semblable à Dieu, elle ne peut pas se connaître elle-même sans connaître en quelque manière Dieu. Elle est sans doute infiniment petite, et Dieu est infiniment grand; mais les cieux immenses réfléchissent leur pure image dans une

goutelette de rosée. Si l'âme est transparente comme le miroir d'une eau limpide, elle verra se dessiner nettement en elle l'image de Dieu ; mais si elle est agitée, si elle est bourbeuse, elle n'apercevra plus que de pâles et vagues reflets de la gloire divine, et comme le péché a bouleversé et corrompu le cœur de l'homme dès les temps les plus anciens, il n'est pas surprenant que la connaissance du vrai Dieu se soit altérée et perdue chez les peuples de l'Antiquité.

Le plus grand mal que le péché a fait à l'âme, c'est de lui ôter sa force morale en rompant ses relations avec Dieu, c'est de briser ce lien puissant de la foi qui retenait toutes ses facultés en un même faisceau. L'âme déchue tombe en pièces : la raison gît à droite, le sentiment à gauche, l'imagination s'égare dans les airs, la volonté rampe dans la boue. Or, l'unité morale de l'âme une fois détruite, le besoin d'unité qui est la loi fondamentale de l'entendement, s'affaiblit ; sa voix, originairement toute-puissante, ne réclame plus que faiblement l'unité de Dieu, et l'homme est ainsi amené à se donner plusieurs dieux comme il s'est déjà, en quelque sorte, donné plusieurs âmes.

Il y arrive d'autant plus aisément que, toutes mutilées qu'elles soient, les facultés de l'âme conservent encore les traces de l'image divine, qui est notre essence même. Au génie poétique qui se sent tout à coup saisi par une force surhumaine, correspondra, dans le monde invisible, un dieu de l'inspiration ; au génie des découvertes utiles, un dieu de la sagesse et des arts ; aux saintes affections domestiques, un dieu de la famille et du mariage.

Mais le péché altère le sens moral, et l'homme qu'il domine ne sait plus apprécier la valeur réelle de ses actions. Il ne verra plus dans le larcin que la merveil-

leuse adresse avec laquelle le voleur exécute ses ruses inépuisables ; dans l'amour physique qu'une force de la nature qui procure à l'homme des jouissances surhumaines, et il créera un dieu du vol et une déesse de la volupté.

Une fois que l'homme a perdu le sens religieux et le sens moral au point d'adorer le vice, nul ne peut dire le terme de ses égarements, nul ne peut sonder la profondeur de l'abîme dans lequel il s'est précipité. Il a ouvert son cœur à toutes les pensées les plus criminelles, à toutes les influences les plus redoutables. Il a, selon le langage de l'Apôtre, donné lieu à Satan. Il s'est livré sans défense aux puissances infernales, et saint Paul voyait plus loin et plus juste que nous quand il disait que les païens sacrifiaient aux démons. Mais nous n'avons pas à nous occuper ici des fruits empoisonnés du polythéisme ; ce sont ses racines que nous poursuivons dans la nuit des temps primitifs. Nous avons vu comment, au temps de la Dispersion, les peuples avaient divisé Dieu, divinisé l'univers, et nous devons maintenant dresser le tableau de toutes les espèces des faux-dieux.

Les faux-dieux se divisent d'abord en deux classes principales : les *dieux* qui proviennent d'un démembrement de l'idée du vrai *Dieu*, ou les *théothèes*, et les *ctisiothées*, c'est-à-dire des *dieux* dont l'idée a été empruntée à la *création*, et qui n'ont de divin que la gloire d'avoir Dieu pour auteur, de porter l'empreinte de ses perfections et de subsister par son Esprit [1].

A. L'idée du vrai Dieu a produit partout un dieu suprême, tel que Jupiter, Amoun, Brahm, et un nombre

[1] Voyez note A.

plus ou moins considérable de divinités spéciales qui représentent soit ses attributs, soit ses manifestations successives, soit ses fonctions simultanées. Ainsi, sa sagesse, c'est Thoth=Hermès=Mercure=Bouddha. Dans la série des temps on distingue chez les Grecs : l'Amour cosmogonique; Uranus ou le dieu de la nature; Saturne ou le dieu des Antédiluviens; Jupiter ou le dieu des temps historiques, et le dieu de l'avenir, Dionysus. L'empire du monde actuel se partage entre Jupiter, Neptune et Pluton.

B. L'univers comprenant des êtres spirituels et invisibles, les choses physiques et l'homme, les ctisiothées se subdivisent en *dieux-esprits* (*pneumatothées*), en *dieux de la nature* (*physiothées*), et en *dieux humains* (*anthropothées*).

1° L'homme savait que les cieux étaient peuplés d'anges, dont une partie s'était révoltée contre Dieu à l'instigation du plus puissant d'entre eux. De là, les divinités inférieures qui se pressent autour des grands dieux; de là, ces dieux du mal qui occupent une large place dans nombre de religions; de là, ces mauvais esprits subalternes qui inspirent, avec les âmes des morts, à certaines peuplades une telle frayeur, qu'elles n'ont plus de culte que pour eux.

A ces habitants réels du monde invisible, l'imagination humaine a ajouté d'innombrables légions de génies élémentaires et d'esprits familiers. Le culte des génies est le trait distinctif du paganisme mongol.

2° Les divinités de la nature se subdivisent en deux classes : celles du cahos et celles du monde organisé.

a) *Divinités cosmogoniques.* La matière primordiale étant inerte et réceptive, les divinités qui la personnifient, sont des déesses. Ces déesses sont toutes, comme Léda, les épouses du grand démiurge, et comme tout

est issu du chaos, elles sont les mères du monde. Elles devraient avoir pour père Dieu, qui a créé la matière. Mais les premiers mots de la Vision génésiaque : *Au commencement Dieu créa*, ne se lisent plus en tête de la plupart des cosmogonies païennes. Elles sont acéphales. L'âme de l'homme, énervée par le péché, n'a plus pu concevoir l'idée d'un Dieu assez puissant pour appeler du néant à l'existence cette masse immense de matière qui est devenue l'univers, et le système qui a prévalu chez les nations païennes, c'est ce dualisme de Dieu et de la matière informe que Platon a exposé dans son Timée. Ce dualisme est placé entre le monothéisme primitif de l'humanité, qui s'éclipse, et le monothéisme national des siècles postérieurs, qui cherche à se dégager des liens du polythéisme. Il est difficile, en plusieurs cas, de distinguer le Dieu unique de la tradition originelle, et celui de la renaissance.

Les déesses-mères personnifient les éléments et les qualités du chaos tel que le dépeint la Vision cosmogonique. Elles règnent d'ailleurs sur le monde actuel, qui est leur fils, leur nourrisson, et de même que le vrai Dieu a fourni en se divisant un dieu spécial à chaque période de l'histoire de l'univers, ainsi, la Terre informe et vide du chaos se transforme en une Terre organisée qui est l'épouse du Ciel, et en une Terre cultivée et labourée qui préside avec Saturne aux destinées de l'homme.

Nous dirons donc, avec Huet ou Faber, que les grands dieux et les grandes déesses se réduisent à un seul dieu et à une seule déesse. Mais ces deux grandes figures, qui resplendissent dans le sanctuaire de chaque religion païenne, sont à nos yeux, non point comme l'ont entendu ces savants, Moïse et Séphora, ni Noë et sa femme, ni Adam et Ève, *mais le vrai Dieu et* la nature. La nature et

Dieu ne sont-ils pas en effet pour l'homme les seules sources, l'une première, l'autre seconde, de tous les biens, ainsi que de toutes les douleurs?

b) *Dieux cosmiques*. Le monde actuel est le produit de l'action de l'Esprit divin sur le chaos, ou le fils d'un dieu démiurgique et d'une déesse cosmogonique. Il sera donc personnifié par un jeune dieu, tel qu'Horus.

Par la même raison, la jeunesse et la beauté seront l'attribut de toutes les divinités qui personnifient les différentes parties du monde, depuis Apollon et Diane qui président au soleil et à la lune, jusqu'aux nymphes des sources, des chênes et des montagnes.

Les fléaux de la nature sont représentés par des monstres.

3° Les dieux de l'homme se subdivisent en cinq classes : les dieux abstraits ou moraux, les dieux historiques, les dieux protévangéliques, les dieux infernaux et les âmes des morts.

a) *Dieux moraux*. L'homme, qui a divinisé la nature, se sent supérieur à elle, car il porte en lui l'image de Dieu. Poursuivant donc son œuvre de polythéisme, il doit personnifier ses facultés, ses affections, ses vertus, et mettre sa vie entière sous la protection d'un certain nombre de divinités spéciales.

Mais il faut distinguer dans l'homme entre son essence ou sa nature, qui est immuable et nécessaire parce qu'elle lui vient de Dieu, et sa liberté, qui lui permet de faire de sa nature un bon ou un mauvais usage. Par son essence, nous l'avons vu, il est à la fois semblable à Dieu et au monde physique. Sa liberté, au contraire, le fait différer radicalement, par sa responsabilité, des êtres qui sont au-dessus de lui, et par ses péchés, du Dieu de sainteté. Aussi les divinités qui se rapportent au cercle de la liberté, sont-elles tout à fait distinctes de celles qui

personnifient la nature humaine. On a inventé de toutes pièces les premières, ou les divinités *morales*, qui président aux vertus et aux vices, la Bonne Foi, la Pudeur, la Fraude, et qui n'étendent pas leurs fonctions au delà des étroites limites du domaine de la liberté, tandis que l'on a simplement emprunté aux vrais dieux (théothées) et aux dieux de la nature les secondes divinités auxquelles on a confié la surveillance des puissances de l'âme, des passions et des relations sociales. L'Amour qui unit les âmes, est le même que l'Amour cosmogonique; la déesse de la guerre, Enyo=Bellone, avant d'assister aux batailles meurtrières, présidait aux violentes luttes des éléments; l'Eternelle Sagesse, Thoth, qui a tracé le plan de l'univers, est la divinité des sages, des savants, des prêtres; celle qui distribue les récompenses et les châtiments parmi les hommes, est cette Némésis qui avait, au temps du chaos, séparé la lumière et les ténèbres; la cité, qui est l'image du royaume céleste ou de l'Olympe, a pour protecteur Jupiter même, le roi du monde; les neuf Muses elles-mêmes étaient dans l'origine les Saisons ou les harmonies de l'année. C'est ainsi que, d'après la grande loi des analogies, l'esprit humain, qui, en formant le langage, n'avait pas jugé nécessaire d'inventer des mots nouveaux pour les faits du monde intellectuel, n'a point non plus créé de divinités spéciales pour ce même ordre de faits.

b) *Dieux historiques*. La nature humaine ayant été divinisée, il ne se pouvait que les hommes éminents chez qui elle éclatait dans toute sa gloire, ne fussent aussi élevés par la postérité au rang des dieux. Mais jamais la démence humaine n'est allée jusqu'à les faire s'asseoir sur le trône du vrai Dieu, jusqu'à leur rendre le culte que l'Eternel seul a le droit d'attendre de nous. Nous avons un trop vif *sentiment* des misères de notre exis-

tence, nous souffrons trop de nos fautes, de nos maladies, de la mort, pour nous croire sérieusement la Divinité même. Nous rendrons un culte secondaire aux Saints, aux Héros, mais jamais ils ne se confondront dans notre esprit avec l'Être infini et parfait qui a tout créé. Quand les Césars, à leur mort, étaient mis au rang des dieux, les poëtes pouvaient bien, dans quelques vers élégants, les inviter à prendre le sceptre de Jupiter; mais la conscience nationale ne les faisait pas les égaux des divinités qui les admettaient dans leurs conseils ; et en Chine, où l'on adore les ancêtres, Confucius lui-même n'est point un dieu. Que l'identité de Dieu et de l'homme passe pour le fondement et le comble de la science de l'absolu aux yeux de ces philosophes panthéistes qui, dans les siècles de décadence, ont perdu, avec le sens moral, tout bon sens, et qui se croient la Raison absolue parce qu'ils ont réduit leur âme à n'être plus que raisonnement : c'est ce qui se conçoit à peine. Mais transporter une telle aberration de l'esprit humain aux origines de l'humanité, et en faire la croyance de tout un peuple et de tous les peuples, c'est ne comprendre ni l'homme, ni l'histoire. Evhémère, qui a été le Voltaire de son temps, n'aurait pas dû compter parmi ses partisans saint Augustin, Banier, Faber et tant d'autres. Ils auraient dû se souvenir de la distinction si tranchée que fait Hérodote [1] entre le culte des dieux et celui des héros.

Ce qui explique en quelque manière leur erreur, c'est que l'esprit mythique de l'antiquité, confondant le dieu avec ses adorateurs, a rapporté aux grands dieux (théothées) qui président sur l'humanité, tels qu'Osiris, Saturne, Jupiter, les destinées de l'humanité elle-même,

[1] 2, 44.

ses migrations, ses découvertes, ses institutions, ses revers et surtout sa destruction et sa palingénésie diluviennes. Les mythologies se sont ainsi remplies de dieux détrônés, de dieux qui meurent comme de simples mortels, et l'on comprend qu'au premier coup d'œil on puisse prendre Osiris pour un roi d'Egypte. Mais avec un peu d'attention on se convainc que les Egyptiens étaient trop hommes pour avoir fait d'un prince leur dieu suprême. On apprend en même temps à discerner, chez la plupart des nations, une double histoire du monde primitif, l'une *mythique* et *divine*, l'autre *légendaire* et *humaine*. Le grand fait de cette histoire est le Déluge, que nous nommerons *la Passion de l'humanité*, et qui a été pour l'Antiquité, comme la Passion du Christ pour l'Eglise, le fondement de toute la religion, le sujet des fêtes les plus solennelles, et le thème des plus profondes et des plus poétiques méditations, qui ont donné naissance à une foule innombrable de mythes.

Les peuples de l'Antiquité pouvaient d'autant mieux faire de l'histoire de la primitive humanité celle des dieux, qu'ils avaient conservé un vif souvenir de cette race colossale dont la vie était de près de mille ans. Sa taille grandissait à leurs yeux à mesure que leur stature et leur longévité se raccourcissaient; et plus les ténèbres s'épaississaient autour d'eux, plus sa gloire les éblouissait de son éclat. De là ces Elohim, ces Déwas et ces Souras, qui entourent le dieu suprême comme des sujets leur roi.

Cependant les hommes les plus célèbres du monde primitif sont devenus, dans l'Antiquité, l'objet d'un culte spécial, qui a beaucoup varié d'un peuple à l'autre, mais qui n'a partout occupé qu'une place subordonnée. Tantôt le héros *humain* conservait dans l'esprit de ses adorateurs sa vraie figure et son *humanité* : tel Scephrus=Abel,

en l'honneur de qui les Arcadiens célébraient une fête lugubre. Tantôt, au contraire, l'homme se confondait avec celui des dieux qui l'avait inspiré : le forgeron Tubal Caïn, avec le dieu démiurgique du feu, Phtha=Héphæstus=Vulcain; Jubal le musicien, avec Apollon, le dieu des harmonies universelles; Nahéma, avec Vénus; Seth, avec Thoth. A ces personnages *humanitaires* et primitifs, s'associent les héros *nationaux* des temps postérieurs, les fondateurs des cités, les grands rois, si tant est qu'ils ne soient pas des êtres fictifs.

Les êtres fictifs abondent dans l'histoire divine et dans l'histoire humaine des temps primitifs. Nous ne parlons ici que de ceux qui ont reçu un culte quelconque. Les uns sont le résumé, l'idée vivante, le Génie de toute une période : tel Prométhée, le caïnite hypocrite et industrieux. Les autres personnifient soit, comme Proserpine, fille de Cérès et mère de Bacchus, la beauté divine de la jeune humanité, soit, comme Hécate, les mystérieuses terreurs des âmes subitement précipitées dans les Enfers par le Déluge. Les êtres fictifs de cette dernière espèce sont les seules des divinités historiques à qui l'on ait rendu un vrai culte de latrie. Mais aussi ne sont-elles point des hommes déifiés, et tiennent-elles de fort près d'une part aux divinités morales, et d'autre part aux vrais dieux (théothées) et aux déesses cosmogoniques qui règnent sur l'humanité.

c) *Dieux protévangéliques.* La promesse d'un Sauveur faite à Adam après la chute, portait que le Vainqueur du serpent naîtrait de la femme, c'est-à-dire de la femme seule, sans le concours de l'homme et par un acte créateur de Dieu. Aussi les dieux sauveurs qu'a inventés l'impatience des païens, sont-ils tous soit le fils de Dieu et d'une mortelle, ou un *demi-dieu*, tel qu'Hercule, soit une *incarnation* de Dieu, tel que Vichnou=Crichna. Mais

la venue du Réparateur est précédée, est préparée par celle d'hommes d'élite qui travaillent à délivrer leurs frères du péché ou de la souffrance. Ces hommes étaient, pour les Hébreux, les *types* du Messie, pour les Gentils, des demi-dieux d'un ordre secondaire, des héros *divins* qui étaient censés devoir leur éminente nature au dieu qui aurait été leur père.

d) *Les dieux infernaux*. La période diluvienne a produit à la fois de grands changements dans la nature humaine et dans les croyances relatives à l'état des âmes après la mort. Tous les mythes et quelques-uns des dieux de l'enfer sont postérieurs à ce cataclysme. Les autres dieux infernaux, comme Osiris ou Proserpine, ne sont qu'un nouvel emploi de certaines divinités du ciel ou de l'humanité.

e) *Les ancêtres*. Tous les dieux que nous avons passés en revue jusqu'ici, sont des dieux *publics*, des dieux qu'adorent soit une grande nation, soit une peuplade, une cité, un bourg. Mais il existe aussi des dieux *particuliers*, dont le culte est circonscrit au foyer domestique. Ce sont les Ames des ancêtres, les Mânes, qui, du fond des Enfers, suivent avec amour les destinées de leurs descendants, et que leur famille invite chaque année à prendre part aux fêtes qu'on célèbre en leur honneur dans l'enceinte de la maison. Ce culte a pris un extrême développement chez plusieurs peuples civilisés ou sauvages, surtout chez les Chinois [1].

Telles sont les différentes classes de dieux qu'ont adorés les païens. La tâche du mythologue est de déterminer à quelle classe appartient une divinité par son

[1] Les Mânes se confondent souvent avec les Génies. Ceux-ci comprennent des génies publics de la cité et des génies particuliers de la famille et de l'individu. A ces derniers correspondent des Anges gardiens.

intime essence, et quelles transformations elle a subies, en traversant les phases du développement national ou en passant d'une contrée dans une autre.

Le polythéisme s'était solidement établi sur les ruines du culte primitif du vrai Dieu. L'âme, qui est le jouet de vingt passions différentes ou contraires, sentait au-dessus, autour, au-dessous d'elle mille divinités qui agissaient chacune à sa manière, ou qui se faisaient la guerre. Mais si l'idée d'un Dieu unique s'était trouvée trop vaste, trop haute, trop pesante, pour les forces humaines que le péché avait brisées, comment le culte spirituel d'un Dieu invisible aurait-il pu se maintenir dans sa pureté? Comment n'aurait-on pas éprouvé un impérieux besoin de représenter la Divinité par des signes palpables, et de la rappeler constamment par la vue au cœur, qui l'oublie si aisément? Ainsi est née *l'idolâtrie*, et par ce nom nous entendons *l'adoration des images* prises dans leur sens le plus général.

Toutefois l'histoire atteste que le culte des images ne s'est introduit dans plusieurs contrées que fort longtemps après celui des faux-dieux, et que même il ne s'est jamais développé chez certains peuples.

Les Ariens, adorateurs d'Ormuzd, avaient en horreur les représentations des dieux sous des figures humaines.

Cette aversion ne leur avait point été inculquée par Zoroastre, puisque fort longtemps avant lui l'idolâtrie était pareillement inconnue chez les Ariens de l'Indus. Les dieux que célèbrent les chantres védiques, ont non-seulement leurs fonctions particulières, mais déjà leurs attributs, qui sont même décrits dans un hymne spécial[1].

[1] T. 3, p. 295.

On voit que chacune de ces divinités s'offrait à l'imagination des poëtes sous une forme précise. Mais le Rig-Véda ne contient, si je ne fais erreur, pas la moindre allusion à quelque représentation visible des dieux. Les Hindous n'adoraient alors ni statues, ni lances, ni troncs d'arbres, ni animaux symboliques.

En Grèce comme en Inde, les poëtes polythéistes ont précédé de plusieurs siècles les sculpteurs qui ont taillé des idoles, et les Pélasges possédaient à peine quelques informes symboles de leurs dieux.

L'idolâtrie date, en Chine, de l'introduction du bouddhisme, vers l'ère chrétienne. Avant Confucius, on avait bien façonné déjà des statues de bois; mais elles ne représentaient point la Divinité et ne servaient que dans les funérailles. D'ailleurs, ceux qui avaient fait cette innovation avaient été privés de postérité [1].

Chez les Germains, les missionnaires irlandais et anglo-saxons trouvèrent des statues des dieux, ainsi que des chênes sacrés. Mais au temps de Tacite, ce peuple n'avait encore ni idoles, ni temples. Seulement ils consacraient des bois, et croyaient sentir la présence de leurs dieux à cette crainte indéfinissable dont les remplissait la silencieuse obscurité de la forêt.

Numa avait, comme Moïse, défendu d'attribuer à Dieu aucune forme d'homme ni de bête, et pendant cent soixante-dix ans Rome fut fidèle à cette loi. Ce fut Tarquin l'Ancien qui remplit cette ville d'idoles.

Les plus sages des Arabes, d'après Reland, et notamment les Coreïschites, qui se disaient le peuple de Dieu, n'adoraient qu'un seul Dieu, détestaient les idoles et ne mangeaient point de leurs sacrifices.

[1] Mencius, I, 1. 4. Les Chinois sont les Sères dont Bardésane dit que chez eux le culte des images est interdit par la loi. (Eusèbe, *Præp. Evang.*, 6, 10.)

Suivant Gumilla, l'idolâtrie n'existait pas en Amérique avant que les Incas et les Montézumas l'eussent introduite dans les lieux où ils ont porté leurs armes[1]. Mais ici l'absence des idoles provient de la barbarie des peuples, et le fait même n'est vrai que dans de certaines limites.

Les images des dieux sont ou des symboles ou des statues.

1° Le symbole le plus naturel et le plus ancien de la Divinité, c'est le feu. La *pyrolatrie*, c'est-à-dire le culte du vrai Dieu ou d'une déité suprême que rappelle aux sens l'image du feu, date des temps d'Abraham. On dit qu'elle a été établie par Nemrod dans la ville chaldéenne d'Ur. Les Mazdéens, qui détruisaient les idoles, passaient pour des adorateurs du feu. A Rome, le grand ennemi des images des dieux, Numa, n'avait point renversé l'autel de Vesta, où brûlait un feu perpétuel.

Le symbole du bétyle rivalise d'antiquité avec le feu. Le bétyle est un aérolithe. La pierre que le grand dieu de la nation lançait du haut des cieux et depuis le monde invisible sur la terre, était un témoignage palpable de son existence, un message muet qu'il adressait à ses adorateurs, un gage vénéré de sa faveur. On plaçait dans son temple le bétyle qui le représentait, mais qui n'était nullement le dieu lui-même, au moins dans l'origine.

En Egypte, les principaux symboles étaient des animaux vivants, tels que le bœuf, l'ibis, l'aigle, le crocodile. Que l'animal soit vivant ou qu'il soit sculpté, peu importe. Les ours que l'on garde dans les fossés de Berne ne sont que les armoiries vivantes de cet Etat; de même le crocodile de chair et d'os que les prêtres de Sévec

[1] *Histoire de l'Orénoque*, T. I, p. 362 sq.

nourrissaient près de son temple, était son simple emblème, et ne différait en rien à ce titre des crocodiles de pierre qui le représentent dans les bas-reliefs. Qu'aux temps de la complète décadence de l'Egypte, le symbolisme antique ait fait place dans le peuple à la grossière adoration des animaux eux-mêmes, c'est ce que nous ne songeons point à nier. Mais depuis les découvertes de Champollion, il est absolument impossible de prétendre que le fétichisme a été le point de départ d'une religion aussi spirituelle, aussi profonde, et dans un certain sens aussi vraie que celle d'Amoun et de Kneph, d'Osiris et de Thoth.

Ce que nous disons des animaux du culte égyptien, nous le dirons des lances, des hermès carrés, des troncs d'arbres de la Grèce et de l'Italie, des chênes des Germains, des pierres-levées des Celtes. Ces objets divers ne faisaient que rappeler aux hommes les grands dieux, qui recevaient, invisibles, leurs sacrifices et leurs prières.

2° La métaphore aboutit au culte des symboles matériels, la personnification, à celui des idoles ou des statues de forme humaine. En effet, qui dit personne, dit homme : nous ne pouvons concevoir sous d'autres traits que les nôtres un être divin que nous supposons doué de raison et de liberté. Le sculpteur ne fait donc que donner un corps de bois, d'argile, dè marbre ou de métal à la figure humaine que, longtemps avant lui, le dieu avait déjà dans l'imagination de ses adorateurs. Tel a été le cas, en Grèce et en Inde, comme nous l'avons dit tout à l'heure. En Egypte, par exception, la sculpture et par conséquent l'idole, paraissent avoir été aussi anciennes que la religion et le peuple.

D'ailleurs, les statues, comme les symboles matériels, ont donné lieu aux plus grossières superstitions. D'une part, les prêtres, abusant de la crédulité du peuple et

de leur habileté dans les arts mécaniques, ont inventé des idoles qui se mouvaient d'elles-mêmes et qui rendaient des oracles. D'autre part, les âmes simples et ignorantes ont pris l'image du dieu pour le dieu lui-même, et l'on a vu des peuples enchaîner pendant la guerre les statues de leurs temples pour empêcher leurs dieux de passer à l'ennemi [1].

Que les Egyptiens avec leur génie éminemment symbolique aient éprouvé de fort bonne heure le besoin de donner une forme visible, par des emblèmes ou des statues, à leurs divinités, qui étaient toutes d'un ordre purement intellectuel et moral, c'est ce qui s'explique aisément par la crainte que l'homme païen a d'irriter ses dieux en les oubliant, et par l'extrême difficulté qu'il ressent à penser sans cesse à eux sans les voir. Mais ce qui est fort étrange, c'est que les peuples qui adoraient les objets visibles de la nature, aient néanmoins représenté leurs dieux par des statues ou par des symboles. Il semble qu'ils auraient dû tous faire comme les Phéniciens et les Syriens, qui, si l'on en croit Lucien, ne représentaient par aucune figure le soleil et la lune, ces

[1] Esaïe (chap. 40) démontre la démence de l'idolâtrie populaire, qui fait d'un morceau de bois un dieu qui voit et entend. Le prophète hébreu est ainsi à égale distance de Porphyre et de saint Augustin. Le philosophe alexandrin, qui défend un paganisme idéal et veut excuser les superstitions de son temps par les demi-vérités des siècles anciens, dit que « les statues des dieux sont les livres qui font connaître aux hommes, par le moyen de la vue, la Divinité invisible, et que ceux qui prennent ces statues pour du bois et de la pierre sont aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne voient dans un livre que du papier. » (Eusèbe, *Præp. Evang.*, 3, 7.) Saint Augustin, par une erreur contraire, pense que « les génies ou les démons interviennent dans les prodiges qui se passaient dans les temples, et qu'on peut, par le moyen des charmes, attirer ces esprits et les déterminer à venir habiter ici-bas. » (*De civit. Dei*, 21, 6.)

dieux étant vus de tout le monde. Néanmoins le *sabéisme* ou le culte des astres a ses idoles aussi bien que la plupart des autres religions païennes. D'où nous concluons que les adorateurs du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles, adressent leurs hommages non à ces objets matériels, mais à des dieux qui y demeurent, qui les dirigent et qui en font les instruments de leurs volontés.

Ce que nous disons du sabéisme, est également vrai des cultes des éléments ou des autres objets de la nature terrestre : les hommages s'adressent aux dieux qui vivent invisibles dans l'air, dans le fleuve, sur la montagne, et qui tous sont censés avoir la figure humaine.

On nous contestera sans aucun doute la vérité de cette assertion, et nous ne prétendons pas non plus que, dans la suite des siècles et peut-être assez promptement, la divinité anthropomorphe ne se soit comme éclipsée aux yeux des multitudes, et que l'objet matériel du culte n'ait prévalu sur elle. Mais dans l'origine elle en était certainement distincte; car elle est une variété de l'idée de Dieu qui est latente dans tout cœur d'homme, et cette idée revêt nécessairement dans notre esprit la forme humaine.

On a confondu d'ordinaire avec les images des dieux érigées dans les temples et dans les places publiques certaines idoles qui appartenaient au culte domestique et qui servaient à la divination. Ces idoles sont les théraphins de l'Ancien Testament, qu'Osée distingue avec soin des statues de la religion nationale, et qu'il oppose à l'éphod, par lequel le souverain sacrificateur d'Israël lisait dans l'avenir. Ils remontent au temps des patriarches hébreux, comme le prouve l'histoire de Laban et de Rachel, et Rachel avait dérobé ceux de son père sans doute dans la crainte qu'il ne découvrît avec leur secours la route qu'avait prise Jacob. Les commentateurs juifs

entendent bien par les théraphins des idoles fatidiques de figure humaine. Ils ajoutent qu'en les fabriquant on les exposait, selon les lois de l'astrologie, à la lumière des étoiles les plus puissantes, et que ces statues, qu'animaient des esprits, parlaient avec les hommes. Or le culte privé des païens était celui des ancêtres, des mânes, des morts, et nous verrons plus tard que les oracles des morts sont un des éléments les plus importants du paganisme.

Quant aux peuples sauvages, il est fort difficile de se rendre compte de leurs croyances religieuses ; mais nous sommes convaincu que leur idolâtrie ne diffère point d'une manière essentielle de celle des nations civilisées.

Aux théraphins correspondent les fétiches[1] domestiques des Nègres ; seulement au lieu de figures humaines sculptées avec art, c'est une flèche, une coquille, un caillou, un fragment de poterie, un œuf cassé, un lambeau d'étoffe, en un mot, le premier objet qui tombe sous la main. Mais cet objet est devenu la demeure d'un esprit par la puissance magique du prêtre ou jongleur qui l'y a enchaîné.

Les indigènes du Brésil ont pour fétiche, dans chaque maison, une gourde dans laquelle sont des grains de maïs ou de petites pierres, et qui passe pour être la demeure d'un esprit qui répond à leurs questions.

Un assez grand nombre de peuples sauvages[2], au moins dans l'ancien monde, ont représenté par des idoles à figure humaine les grands dieux nationaux. Ces idoles sont informes, parfois hideuses ; mais on ne peut douter

[1] Fétiche est un mot portugais, FÉTISSO, qui vient du latin FABI, et qui signifie proprement : *ce qui prononce des paroles divines.*

[2] Voyez sur la religion des Nègres l'excellente dissertation qui se trouve dans le *Magasin pour l'histoire des Missions évangéliques*, Bâle 1851, 1er No (allemand).

ue si les artistes eussent été plus habiles, elles auraient essemblé soit aux statues régulières de l'Egypte, soit ux monstres qu'on adore dans les temples de la Chine.

D'autres peuples sauvages, surtout en Afrique, adoent des animaux vivants. Mais ces animaux sont, comme n Egypte, les symboles des dieux invisibles, ainsi que indiquent certains faits, que nous citerons ailleurs. arfois aussi l'emblème de la divinité est un arbre ou ême une simple pierre.

Enfin, si le culte des Sauvages s'adresse directement quelque objet de la nature qui les frappe d'étonnement, 'admiration, de terreur, tels qu'un rocher bizarre, un rbre colossal, la mer immense, le tigre féroce, le onstrueux crocodile, le serpent mystérieux, c'est ue le panthéisme est au fond de leurs superstitions. our eux tout est plein ou de Dieu ou d'esprits invisibles. Les Tartares sont simples, disait un Lama thibétain à L Huc[1]; ils se prosternent devant tout ce qu'ils renontrent; tout est Borhan (Dieu) à leurs yeux. Les Laas, les livres de prières, les temples, les maisons des amaseries, les pierres mêmes, et les ossements qu'ils moncèlent sur les montagnes, tout est mis par eux sur e même rang; à chaque pas ils se prosternent à terre et ortent leurs mains jointes au front, en criant : Borhan! orhan! » D'autres peuples sauvages, tels que les Nègres, n particulier, peuplent la terre de génies, d'ombres, ui hantent de préférence certains lieux, et d'où ils se ettent sur les malheureux mortels pour les tuer. D'ailurs les Sauvages n'adorent pas, à peu d'exceptions rès, le soleil, la lune et les étoiles, qui sont trop vastes our leur intelligence et trop loin d'eux pour leur foi.

[1] *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie*, t. I, p. 195.

Cependant, le culte spirituel du vrai Dieu ne pouvait faire place au culte matériel des faux dieux sans qu'il ne s'opérât une très-grande révolution dans les cérémonies et chez les ministres de la religion.

Le *prêtre* est l'intermédiaire entre le peuple et le ciel. Le peuple n'a besoin d'intermédiaires que lorsqu'il se sent trop profane, trop souillé pour oser se présenter directement devant la Divinité. L'Evangile, qui apporte à chaque fidèle l'assurance de sa réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ, a, comme de raison, aboli la sacrificature d'Aaron et la caste des Lévites. Il est fort probable que dans son enfance l'humanité, avec sa foi naïve, n'a pas eu de sacerdoce; les chefs de la religion étaient sans doute alors les pères de famille, les patriarches. Le patriarcalisme prévalait encore en plein chez les Hindous eux-mêmes pendant toute la période védique. Le sacerdoce appartient proprement aux temps de chute qui s'écoulent depuis la naissance du polythéisme chez un peuple, jusqu'à la conversion de ce peuple à l'Evangile. Si les Hébreux ont eu des prêtres sans être polythéistes, c'est que par leur caractère naturel ils ressemblaient à tous leurs voisins. Il ne faut pas d'ailleurs confondre avec le sacerdoce, qui s'interpose entre la foule et le ciel, le ministère évangélique, qui a été précisément fondé pour inviter tous les hommes à se mettre en relation directe avec Dieu.

Mais l'humanité primitive, avons-nous vu, était douée de facultés magiques extraordinaires. Elles s'étaient perdues plus tard, ou du moins considérablement affaiblies; toutefois le souvenir s'en était conservé d'un bout de la terre à l'autre, et le désir universel de connaître l'avenir et de commander à la nature, a fait naître partout des *devins* et des *magiciens*. Ceux-ci sont d'ordinaire étrangers au sacerdoce. Ce n'est que chez les peuples

sauvages que la prêtrise et la magie se réunissent chez le même individu, à qui l'on donne alors le nom de *jongleur*.

Quant aux fêtes du paganisme, les plus solennelles étaient originairement toutes diluviennes. Les unes attestaient par leurs victimes humaines ou par de cruelles mutilations quelle crainte de Dieu ce cataclysme avait inspirée aux mortels. Dans les autres on célébrait, soit avec des cris de douleur, la destruction de l'humanité, soit sa renaissance avec des transports de joie. Mais le génie symbolique de l'Antiquité n'a pas tardé à mettre en rapport ces deux grands faits historiques avec la mort de la nature en hiver et avec sa résurrection au printemps. Plus tard, le sens originaire de ces fêtes s'est perdu avec le souvenir du Déluge, et elles se sont transformées en de simples fêtes des saisons. C'est sous cette forme que nous les font connaître les écrits de l'Antiquité et les récits des voyageurs modernes. Dans les contrées de l'Europe où l'homme a déployé toutes ses forces morales, ces fêtes ont changé de nouveau de nature, ou se sont du moins mêlées à d'autres plus récentes, qui se rapportaient aux grands événements de l'histoire nationale.

Cependant les torrents de sang humain qui inondaient les autels dans de trop nombreuses fêtes, et les monstrueuses débauches qui en signalaient plusieurs autres, nous révèlent le véritable esprit des cultes polythéistes. L'erreur, à sa naissance, semble si légère, qu'on ne se sent pas le courage d'être sévère envers elle; mais laissez-lui le temps de produire tous ses fruits, et sa vue vous fait reculer d'horreur.

Suspendons ici de nouveau notre marche, et tout en jetant un regard sur nos compagnons d'œuvre, formulons les règles à suivre, d'après nos principes, dans l'étude des symboles, des mythes et des dieux du monde païen.

Symboles. — 1° Le champ du symbole est illimité. L'homme a revêtu de la forme symbolique ses intuitions de la nature et ses souvenirs historiques, aussi bien que ses sentiments moraux, ses vues d'ensemble sur le monde et ses croyances religieuses.

Il y a donc autant de classes de symboles que de classes d'idées; et si les symboles antiques sont essentiellement religieux, c'est que l'Antiquité rapportait tout à Dieu.

2° Le symbole est le résultat spontané de l'imagination; il s'offre inopinément à l'esprit, on ne le cherche pas. Pour en retrouver le sens, on doit apprendre à contempler le monde avec la naïveté de l'enfance et la vivacité d'esprit de la jeunesse.

3° Il faut distinguer les symboles du peuple primitif, que les peuples païens ont plus ou moins altérés, et les symboles que ceux-ci ont inventés depuis la Dispersion.

Nos meilleurs guides dans l'étude des symboles ont été MM. Lajard, Raoul Rochette et Creuzer. MM. Schwenck (dans ses *Emblèmes des anciens peuples*) et Nork (dans son *Dictionnaire étymologique, symbolique et mythologique*), nous ont fourni plus de matériaux que d'explications. Mais, ici comme partout, c'est en comparant sans se lasser les peuples aux peuples, que le sens des choses cachées se révèle ou se confirme.

Mythes. — 1° Le mythe, partie intégrante de la religion païenne, donne une cause divine à tout ce qui intéresse la foi. On n'en comprend le vrai sens que lorsqu'on a retrouvé la pensée religieuse qui en fait le fond.

Cette règle, si elle est fondée, condamne le système

les allégoristes français et allemands, qui ne voient lans les mythes que des phénomènes de la nature traluits, on ne sait trop pourquoi, dans un langage inintelligible. Le type le plus pur de cette école est Bergier, pour qui la religion des Grecs et des Latins est un cours le physique où les éléments et les corps ont reçu des noms de dieux sans que le peuple ait jamais cru sérieusement à l'existence de la Divinité. Voss, Herrman, MM. Lobeck et Schwenck se meuvent à peu près dans la même sphère que Bergier; rien n'égale l'horreur que eur inspire ce qu'il leur plaît d'appeler le mysticisme.

Les Evhéméristes n'accepteront pas davantage notre première règle de l'interprétation des mythes; car un homme divinisé n'est pas un dieu, et un peuple dont le Dieu suprême est un mort, ne croit à rien. Les païens seraient donc dépourvus de tout sentiment de piété; eur religion serait leur antique histoire, et leurs mythes les récits fabuleux. Puis, pour expliquer ces mythes, on s'est mis à inventer des rois et des guerres qui n'ont jamais existé, et après avoir prétendu que la théologie de l'Antiquité était un roman historique, on a transcrit le roman, en l'émondant un peu, dans les annales du monde. On a commencé par calomnier les païens en leur refusant la plus noble des facultés de l'âme, et fini par inonder de fictions toute l'histoire de l'Antiquité. C'est ce qu'ont fait entre autres Le Clerc et Banier. En Allemagne, Buttmann a le premier tracé la vraie limite entre le mythe et l'histoire, et renversé tout l'échafaudage de ces rois grecs et latins et de ces dates qu'on déduisait de fables cosmogoniques ou de légendes du monde primitif.

2° Religieux dans son essence, le mythe a, comme le symbole, un champ illimité. En effet, le génie éminemment religieux de la *haute Antiquité* cherchait directe-

ment en Dieu la cause de tous les phénomènes physiques, de tous les événements historiques, et de tous les faits de l'ordre moral.

Cette seconde règle a pour nous une très-grande importance. S'il est peu de mythologues avec qui nous soyons en complète harmonie de principes, il en est, au contraire, fort peu dont les travaux ne nous soient d'une grande utilité, aussitôt qu'on entre dans l'étude spéciale des mythes. Nous n'admettons point, avec Dupuis, que toutes les religions de la terre, y compris la révélation chrétienne, ne soient que du sabéisme; nous n'admettrions pas même avec lui que les constellations arbitraires de notre sphère soient antérieures aux mythes qui s'y rapportent, et qu'elles les aient produits; mais nous irons volontiers quelques moments à son école pour étudier auprès de lui tout ce qui, dans les religions païennes, a trait aux phénomènes célestes et en particulier à la marche des saisons. Nous ne nous associerons nullement à Creuzer pour nier tout élément intellectuel et moral dans les mythes de l'Antiquité; mais nous admirerons sa profonde intelligence du langage de la nature, son érudition immense, et l'art avec lequel il fait de mille fragments informes un tout harmonique. Nous rejetons sans hésiter l'hypothèse de Faber qui ne voit dans toutes les divinités que Noë et sa famille; mais sa vaste science, ainsi que celle de Bryant, nous a été d'un grand secours dans la rédaction de notre livre sur les mythes diluviens; et pour ceux qui se rapportent en général au monde primitif, nous avons profité non-seulement de l'écrit du pieux et savant Kaiser (*Commentarius in priora Geneseos capita*), mais aussi de ceux de Buttmann. Les interprétations de Pluche et de Court de Gébelin nous semblent en général peu heureuses; mais ils ont rendu service à la science en appelant l'attention

· les usages communs de la vie, sur l'agriculture sur le calendrier. Bochart et Fourmont ont abusé ; étymologies sémitiques ; mais tout n'est point faux as leurs explications. Enfin, si l'évhémérisme est à s yeux le plus dangereux des systèmes, nous ne nions s pour cela toute espèce d'apothéose ; nous croyons rtout qu'une foule de mythes ont trait aux grands énements de l'histoire primitive, et nous cherche-ns à notre tour, avec Buttmann et Otfried Muller, à stinguer des mythes humanitaires ceux qui s'expli-ient par les faits des histoires nationales. En un mot, après notre seconde règle, tous les systèmes d'inter-étation auraient sinon leur vérité, au moins leur utilité, uf celui qui fait des mythes et des symboles la forme igmatique que des prêtres auraient, par calcul, donnée des idées abstraites pour les faire adopter du peuple.

3° Il faut décomposer chaque mythe en ses éléments nstitutifs. Ces éléments sont : l'idée religieuse et fon-mentale ; le fait divin, psychologique, historique ou ysique qui fait le sujet du mythe ; et les symboles, imitifs ou nouveaux, dont l'idée et le sujet se sont veloppés.

Par exception, le mythe est parfois composé de plu-urs mythes qui, dans leur origine, étaient entièrement olés, et qui se sont ou fondus les uns dans les autres, 1 soudés, par des causes accidentelles, telles que les igrations des peuples. L'exception est en quelque sorte règle pour la mythologie grecque.

4° Nous croyons que plus on étudiera les origines des uples, plus on se convaincra que si les symboles sont très-grande majorité antérieurs à la Dispersion, les ythes, au contraire, sont (comme les dieux) à peu près us postérieurs. On doit donc expliquer le mythe d'après caractère distinctif du peuple qui l'a produit, et

d'après la topographie de la contrée que ce peuple habitait.

Dieux. 1° Déterminer à quelle classe appartient le dieu inconnu qu'on étudie, ou, en d'autres termes, ce qu'il est dans son intime essence, quel il était à son origine, quel il est resté au milieu de toutes ses transformations.

La chose est souvent fort difficile par trois causes différentes. Tantôt les écrivains anciens ou les voyageurs modernes donnent sur le dieu des renseignements incomplets. Tantôt, grâce au génie symbolique de l'Orient, le dieu s'identifie avec ses symboles au point qu'on ne sait plus comment l'en distinguer. Ainsi Osiris, qui fait vivre l'humanité, qui la bénit et qui l'éclaire spirituellement, est à la fois le soleil qui du haut des cieux verse sur elle la lumière et la vie physiques; le Nil qui ici-bas fertilise la terre qui la nourrit, et le taureau qui parmi les animaux figure la force créatrice. Originairement et dans son essence, Osiris est-il un taureau, ou le Nil, ou le soleil, ou le dieu suprême de l'homme? Tantôt, chez les peuples qui ont subi d'un âge à l'autre de profondes modifications dans leur vie intellectuelle, le même dieu a fini par avoir des fonctions si diverses qu'on ne voit plus quelle est la principale. Hercule est-il le soleil, ou un héros protévangélique?

Pour ne pas se tromper, tant dans la détermination des dieux que dans l'interprétation des mythes, il faut se représenter vivement les divers ordres de faits divins, pneumatiques, cosmogoniques, physiques, moraux, historiques, qui servent de bases aux classes des divinités, et n'avoir, si possible, de secrète préférence pour aucune de ces classes. Il faut, ensuite, avoir pareillement présents à l'esprit les caractères distinctifs de ces différentes espèces de dieux: en particulier, l'imposante ma-

jesté ou la sévérité redoutable des théothées; le sexe féminin, l'âge vénérable, les fonctions multiples des déités du chaos ou des Grandes Mères; la jeunesse des dieux du monde; la naissance mixte des dieux messies. Souvent il suffit de connaître le père et la mère du dieu pour ne plus avoir de doutes sur sa nature : fils de Zeus et d'une mortelle, Hercule est incontestablement un demi-dieu protévangélique; Apollon, issu de Zeus et d'une déesse du chaos, était le soleil avant de devenir le dieu de la poésie. On poursuivra ses recherches ou l'on en contrôlera les premiers résultats en étudiant les frères et les sœurs du dieu, ses enfants, et en particulier ses attributs, qui sont tous des symboles. Le nom est ordinairement de peu de secours, à cause des incertitudes de l'étymologie. La nature intime du dieu une fois constatée, l'ordre d'importance ou l'ordre chronologique de ses différentes fonctions se déroulera comme de soi-même devant vos yeux, et vous pourrez alors entreprendre à coup sûr l'explication des mythes où il joue le principal rôle.

2° Chez les théothées le divin est le premier, le physique le deuxième, l'humain le dernier. Zeus est le dieu suprême avant d'être le dieu du ciel ou de l'éther, et le dieu de l'éther avant d'être celui de l'Etat. Les déesses cosmogoniques ont présidé d'abord au chaos, puis au monde organisé, enfin à la société humaine. Les dieux du monde ne sont que subsidiairement les dieux de l'homme. Les dieux ou demi-dieux sauveurs, au contraire, ont été des hommes luttant pour leurs frères contre le mal, avant de se confondre avec les dieux de la lumière, qui, dans le monde physique, font cesser les fléaux et dissipent les ténèbres.

3° Le culte des héros ou des saints diffère partout de celui des dieux. Les quelques hommes du premier

monde qu'on a déifiés, se sont identifiés, nous l'a
vu, avec ceux des dieux dont l'esprit les avait inspi
Tubal-Caïn avec Vulcain, Jubal avec Apollon, Seth ou
avec Thoth. Mais lorsque des peuples ont péri ou
passé par de grandes révolutions, leurs grands di
sont peu à peu descendus au rang de simples mortel
sont devenus leurs premiers rois ou d'illustres hér
tels Castor et Pollux à Sparte, Picus et Faunus au
tium.

4° Les prophéties divines dont les païens ont gard
souvenir, se sont changées dans leur esprit en
passés. Ils ont pris leurs espérances pour des réal
Ainsi leurs Messies fictifs sont nés par un miracle, co
devait naître; d'après le Protévangile, le vrai Me
dans les siècles reculés de l'avenir.

CHAPITRE V

Les religions païennes.

Les trois races. — Les peuples sauvages et les peuples civilisés.

Nous voici parvenus aux extrêmes limites du monde primitif. Au delà commence l'Antiquité avec sa multitude de nations toutes différentes les unes des autres. Nous savons les vérités et les erreurs qui sont communes à toutes leurs religions. Il nous reste, pour achever de nous orienter dans nos recherches, à nous rendre compte des altérations que chacune de ces nations fera subir, selon son génie propre, aux traditions universelles.

Distinguons avant tout les trois races : les Noirs d'Afrique et d'Océanie; la race Mongole, ou jaune et cuivrée, d'Asie et d'Amérique; et les Blancs du sud-ouest de l'Asie, de l'Afrique-Nord et de l'Europe.

Les Noirs n'ont ni mythes ni légendes, ils sont comme muets; les Mongols ont des légendes qu'ils racontent en prose; les Blancs ont des mythes et chantent.

Sous les rayons ardents du soleil des tropiques, les Nègres vivent tout entiers dans les joies et dans les souffrances du présent. Ils aiment, rient, pleurent, ne se reportent ni vers le passé, ni dans l'avenir, ne sondent ni les mystères de Dieu, ni ceux du cœur humain, et ne s'élèvent point par l'imagination, de la prosaïque réalité dans

le monde de la beauté idéale. Comment donc auraient-ils gardé le souvenir des primitives révélations de Dieu et de faits plus vieux que le Déluge?

Ces mêmes souvenirs se sont conservés, au contraire, avec une exactitude extraordinaire chez les peuples de race mongole, tels que les Chinois dans l'Ancien monde, et dans le Nouveau, les Mexicains, les indigènes des Antilles, les Peaux-Rouges. Mais ces archivistes du paganisme n'ont fait aucun usage des précieux documents qu'ils ont en mains. Comme le serviteur paresseux de la parabole, ils ont enfoui le talent qui leur avait été confié, et s'ils ne l'ont pas altéré, c'est uniquement parce qu'ils n'y ont point touché. Monothéistes de croyance, les Chinois sont athées dans leur morale, et leur point de départ en philosophie est la co-éternité de la matière et de l'esprit. Leurs traditions humanitaires ne leur ont de même pas inspiré le moindre chant poétique; quand ils se hasardent dans le domaine des fictions, ils n'y trouvent que des contes fantastiques ou de prosaïques romans.

Seuls, les peuples de race blanche ont fait valoir tous les trésors que l'humanité primitive avait légués à l'Antiquité; ils se sont mis à ce travail avec une merveilleuse ardeur. A voir leurs poésies, leurs philosophies, leurs religions, présenter de l'un à l'autre des différences si frappantes, on pourrait croire que chacun d'eux a tiré de son propre fonds tout ce qu'il possède. Mais il n'en est rien; ces arbres si divers plongent tous leurs racines dans le même sol fécond du monde antédiluvien; et si les Mongols ont la tradition des faits, les Blancs ont celle de la vie. Les faits se sont altérés dans leur esprit au point d'en devenir méconnaissables; mais du moins n'étaient-ils pas restés ensevelis dans un complet oubli. *L'erreur qui* provient d'un zèle mal éclairé, vaut infini-

ment mieux que l'orthodoxie qui naît d'une apathie profonde.

Cependant les erreurs des peuples mythologiques aboutissant au mensonge, la vérité et la vie auraient fini par disparaître de la face entière de la terre, si Dieu ne leur avait pas assuré une retraite miraculeuse dans la famille d'Abraham.

Les caractères fondamentaux des trois races, tels que nous venons de les tracer, indiquent assez déjà sur quel degré de civilisation chacune d'elles doit se trouver. Rameaux détachés du grand arbre de l'humanité et gisant à demi morts sur le sol, les peuples noirs végètent tous misérablement à l'état sauvage, et ne comptent pas dans leurs rangs une seule nation civilisée. Parmi les Blancs, au contraire, c'est à peine si l'on découvre, vers l'Oural ou dans la Polynésie, quelques peuplades vraiment sauvages. La race mongole, qui garde en tout sa position intermédiaire, renferme une foule de tribus sauvages et quelques grandes nations plus ou moins civilisées.

Les sauvages sont, par leurs souffrances physiques, les prolétaires, par leur oubli de la tradition, les rationalistes de l'humanité.

Toujours en lutte avec la faim, ils n'ont plus gardé qu'un vague souvenir des antiques et communes croyances, et pour combler le vide qui s'était ainsi formé dans leur cœur, ils se sont adressés à leur propre raison, dont ils ont accepté pour vraies toutes les réponses. Ils ont mieux aimé tout adorer que ne croire à rien, et si leurs religions sont aussi nombreuses et aussi bizarres que peuvent l'être les caprices de l'esprit humain, au moins sont-ce des religions. Il y a bien chez certains peuples sauvages quelques athées, comme dans les pays

civilisés, mais partout ils font l'exception ; et les hordes les plus misérables, les plus abruties, savent qu'il est un monde invisible, et que ce monde est peuplé d'êtres tout-puissants, qui décident à leur gré du sort des peuples et des individus.

Ce que les Sauvages ont presque complétement oublié, c'est la promesse d'un Sauveur. Avec cette promesse ils ont perdu l'espérance de voir cesser un jour leurs misères, avec cette espérance la foi dans la bonté et la miséricorde de Dieu, avec cette foi l'énergie morale nécessaire pour changer leur genre de vie. C'est là le trait distinctif de la vie religieuse des Sauvages.

A d'autres égards il leur est resté quelques confus souvenirs des traditions primitives, et ces souvenirs ont pour nous un très-grand prix, car ce sont les anneaux d'airain qui relient toutes ces nombreuses hordes au grand tronc de l'humanité[1].

Souvenirs du chaos, d'Eden, d'Abel et surtout du Déluge ; fort nombreux chez les Mongols d'Amérique, fort rares, mais d'autant plus curieux chez les Noirs.

Souvenirs du langage symbolique primitif, qui se cachent soit dans quelques mythes, soit dans l'adoration de certains animaux, tels que le loup chez les Peaux-Rouges et le serpent chez les Nègres.

Souvenirs des forces magiques qu'avait possédées la première humanité, et que prétendent posséder encore les sorciers, qui sont à la fois faiseurs de pluie, médecins, thaumaturges, devins et interprètes des songes.

Souvenirs de l'isolement où l'homme est de Dieu par suite du péché, et d'où l'on tente de sortir par les initia-

[1] Voy. sur les peuples sauvages, Benjamin Constant, *De la Religion considérée dans sa source*, etc., t. I, liv. 2me. — Wuttke, *Histoire du Paganisme* (en allem.), t. I, p. 40, sq. — Klemm, *Histoire générale de la Civilisation* (en allem.), t. I-V.

tions longues, atroces et parfois mortelles, que doivent traverser ceux qui veulent devenir prêtres ou sorciers; car ce sont eux qui seuls ont le pouvoir de rétablir les communications de l'homme avec la Divinité.

Souvenirs de la justice de Dieu, qu'irritent les péchés de l'homme, et qu'apaisent les sacrifices humains, la mutilation, la circoncision, les macérations, le célibat volontaire.

Souvenirs des anges et surtout des démons, et foi en une multitude infinie de génies, la plupart malfaisants.

Souvenirs de l'immortalité de l'âme. La plupart des peuples sauvages rendent un culte aux mânes. Plusieurs ont un paradis et un enfer pour les bons et pour les méchants. Mais ils se font la plupart des idées très-inexactes du bien et du mal; ainsi, les habitants des îles Mariannes placent dans le lieu du bonheur ceux dont la mort est douce, et dans l'autre ceux qui périssent de mort violente [1]. Quelques-uns réunissent toutes les âmes dans un même endroit; car, disent les insulaires de Ticopia, *il n'y a pas de méchants parmi nous* [2]. Enfin, les plus abrutis supposent que les âmes errent autour des tombeaux [3]. Il n'en est aucun qui admette que l'âme meurt avec le corps. Seulement, dans l'archipel des Amis, les grands ou la race conquérante, se réservent le monopole de l'immortalité, et entendent ne pas retrouver dans l'autre monde ceux dont ils avaient fait ici-bas leurs esclaves [4]. Certains peuples, comme les Laos, ont, pour les

[1] Benj. Constant, t. I, p. 196.

[2] Dumont-d'Urville, *Voyage de découvertes à la recherche de La Pérouse*, t. V, p. 310.

[3] Gumilla, *Histoire naturelle*, etc. *de l'Orénoque*, t. I, p. 331.

[4] D'après Mariner, dans l'*Histoire des naturels des îles des Amis*, par J. Martin, *t. II, p. 169.*

méchants, substitué l'anéantissement à l'enfer [1], et les Groënlandais craignent pour leurs âmes une seconde mort, après laquelle tout serait fini pour l'homme [2].

Souvenirs enfin du vrai Dieu. Les peuples sauvages, en effet, ont une idée vague d'un Dieu qui a tout créé et qui gouverne le monde. Ils ne se demandent sans doute pas s'il a tiré du néant la matière elle-même, ou s'il a simplement donné la forme à la substance préexistante. Leur foi est trop naïve, leur esprit trop inculte pour s'élever à de pareilles spéculations, pour les comprendre si l'on tentait de les leur expliquer. Mais il y a certainement dans leur esprit une certaine notion d'un Être suprême qui est la cause première de tout. Or chacun sait que Platon ne croyait pas Dieu assez puissant pour créer la matière; on discute encore sur la personnalité du dieu d'Aristote, et Cicéron n'ose se prononcer en faveur de l'existence de Dieu. Si donc les Sauvages ont de la Divinité une idée en quelque sorte aussi vraie que les philosophes les plus profonds ou les plus honnêtes de l'Antiquité, ils la doivent manifestement non point aux propres efforts de leur raison, mais à la tradition de cette primordiale révélation qui avait éveillé avec puissance l'idée d'un Dieu unique qui gisait latente dans le cœur du premier homme.

Cependant leur vie est une longue souffrance, que ne tempère point l'espérance d'un Sauveur, et leur conscience leur reproche avec force des fautes réelles ou imaginaires, sans que rien les assure de leur pardon. Ils se représentent donc Dieu comme un être toujours irrité, qui n'est occupé qu'à les faire souffrir. Il est méchant; non toutefois comme Satan, pour le plaisir de nuire. C'est

[1] Marini, *Histoire de Tunquin*, p. 391 sq.

[2] *Benj. Constant*, t. I, p. 195.

m maître impitoyable, qui a quelque motif secret de lageller constamment ses serviteurs, et le malheureux auvage se sent, dans toute l'étendue du terme, un *enfant le colère*[1]. Son sort est lamentable plus qu'on ne peut e décrire : menacé sans cesse de mort par la faim, par es maladies, par ses ennemis, par les bêtes féroces, par es serpents venimeux, il se croit dans l'absolue dépenlance d'êtres invisibles, qui sont la cause de tous ses naux et dont il ne sait comment se concilier la faveur. lussi son grand dieu ressemble-t-il tellement au démon que les voyageurs lui donnent constamment ce nom. 'est ainsi qu'on raconte que les Indiens de la Terre-'erme n'adorent que le diable[2], et que les nombreuses euplades de l'Orénoque ont toutes un nom pour le déigner, tandis que trois seulement en ont un pour Dieu[3]. 'est ainsi que les Dacotas ou Sioux disent que le Grand-Esprit est méchant, qu'il envoie les tempêtes et tous les nalheurs[4]. C'est ainsi encore que les Nouveaux-Zélandais, elon quelques voyageurs, n'ont point d'idée d'un Dieu le miséricorde qui leur fasse du bien : « Il dévore nos entrailles, et nous fait beaucoup souffrir ; il ne nous lonne ni pain, ni habits, ni bonnes maisons ; c'est un être vindicatif, toujours prêt à nous punir et même à nous faire périr pour la moindre négligence dans nos cérémonies ; c'est un anthropophage invisible[5]. » C'est ainsi, enfin, que chez les Bassoutos, au sud de l'Afrique,

[1] Saint Paul, Ephés., 2, 3.

[2] Depons, *Voyage dans la Terre-Ferme de l'Amérique Méridionale*, t. I, p. 283.

[3] Gumilla, t. II, p. 157-180.

[4] *Information respecting the History, Condition and Prospects of the Indian Tribes of the United States, collected by* Schoolcraft. Philad. 1852, in-fol. T. II, p. 197.

[5] D'Urville, t. III, p. 245, 440, 446, 471.

l'expression proverbiale : *Vous êtes Dieu,* signifie : *Vous êtes un méchant*[1]. Quand donc Proudhon disait : « Dieu, c'est le mal, » il ne faisait que piller les Bassoutos, et tous ses efforts tendent à précipiter l'Europe civilisée dans ces abîmes du désespoir d'où montent jusqu'à nous les blasphèmes et les cris d'angoisse des Sauvages.

Mais un assez grand nombre de peuples sauvages, moins misérables que les autres ou moins abandonnés de Dieu, ont senti que le mal ne régnait pas ici-bas sans partage, et qu'il y avait lutte entre le mal et le bien dans le ciel comme sur la terre. Ils admettent donc l'existence simultanée et rivale de Dieu et du démon, de génies du bien et de génies du mal. Tels les Araucans avec leur Pillan et leur Goukoubou[2]; tels les Caffres Zoulas, avec leur Napoutsa et leur Kofané[3]; tels les Congues du Zaïre et du Loango avec leur Zambi, Dieu créateur, bon et beau, vengeur du parjure, et qui envoie la pluie, et Zambi-a-n'bi ou Codian Pemba, le dieu de méchanceté; tels encore les indigènes, d'ailleurs si abrutis, de la Nouvelle-Hollande, avec leur Koyan qui les protége contre les piéges de Potoyan[4]. Mais ce dualisme des Sauvages, comparé à celui de Zoroastre ou de Manès, n'est qu'une ébauche informe, une ombre insaisissable. Chez la même peuplade il revêt probablement vingt apparences diverses, et l'on ne saurait le préciser sans le dénaturer. Toutefois il témoigne, au sein de la plus profonde dégradation, de la grandeur originelle de l'âme

[1] Casalis, *Etudes sur la langue Séchuana.* Paris 1841, p. xx.

[2] Dumont-d'Urville, *Histoire d'un voyage au Pôle sud*, t. III, p. 20, 54, 275.

[3] Arbousset et Dumas, *Voyage au nord-est du Cap de Bonne-Espérance.* Paris 1842, p. 471.

[4] D'Urville, *La Pérouse*, t. I, p. 464.

ıaine, qui se sent engagée dans une lutte immense Dieu la garde et combat avec elle.

es peuplades sauvages sont des lampes qui s'éteignent ıment ; les nations civilisées sont des feux immenses de siècle en siècle s'élèvent et s'étendent toujours , jusqu'au jour marqué de Dieu où les flammes qui sent, l'éclat qui pâlit, rappellent que les choses de rre ne sont point éternelles.

ı civilisation repose sur la religion, la religion sur ıvélation, et les religions des nations païennes civili-, sur la révélation primordiale ou la Vision géné-ıe. La base de cette Vision, c'est le chaos, ou la ma- fécondée par l'Esprit de Dieu. L'Esprit et la matière été personnifiés l'un en un dieu, l'autre en une se, son épouse. Ce dieu et cette déesse sont les pa-ı sur lesquels ont été taillées toutes les autres s, dont la plupart ont été unies deux à deux par le age. Aussi toutes les religions païennes, même s de la Chine avant Confucius, et de la Perse avant astre, sont-elles *théogamiques*. C'est là leur premier ctère.

second est fourni par les espérances que tous les les païens civilisés ont gardées dans leurs cœurs, Sauveur, dieu ou fils de Dieu, qui fera cesser le sur la terre et régner la joie, la pureté, la vie. Leurs ions sont donc toutes protévangéliques, messiani-, et cette espérance est le premier moteur de tous rogrès que ces peuples font en civilisation. Elle leur e l'avenir, elle fait briller devant leurs yeux un el âge d'or.

utes leurs religions partent donc du chaos et abou-ıt au Messie. Mais elles ne comprennent pas chacune s les classes de dieux que nous avons passées plus

haut en revue, et c'est dans le choix que les peuples ont fait de leurs principales divinités, qu'apparaît en plein la diversité des caractères nationaux.

Ici, c'est la foi dans le vrai Dieu qui prévaut, et la religion est sinon monothéiste, au moins *théothéenne* (si l'on veut bien nous pardonner nos néologismes). Cette foi s'est maintenue assez puissante chez les Perses et chez les Chinois pour triompher, après quinze siècles d'oppression, du culte des faux dieux et des génies, et servir de base aux deux religions réformées de Zoroastre et de Confucius. Mais les Chinois de race mongole, après avoir inscrit dans leur ciel le beau nom de Chang-ti, ne se sont plus souvenus de lui, et les Perses ont opposé à leur Ormuzd un dieu du mal qui est presque son égal, et qui avec ses dews remplit les cœurs de superstitieuses terreurs. Le vain monothéisme de la Chine se poursuit en Amérique jusque chez les Iroquois. Le dualisme perse est intimement lié au culte du feu, que pratiquaient les Chaldéens, et que les Phérésiens de Persée ont apporté à Argos. D'ailleurs point de déesses et point d'idoles dans ces deux religions perse et chinoise.

D'autres peuples ont tout spécialement adoré le démiurge et la matière. Leurs religions sont *cosmogoniques*. Telle est celle d'Amun-Kneph et des Grandes Mères de l'Egypte ; telle encore celle de Bélus et de Mylitta, à Babylone ; telles peut-être aussi celle de Baal et d'Astarté en Phénicie, et celle d'Aesar en Irlande.

Les religions *physiques* sont nombreuses et diverses. Il y a la religion *astrale* ou le sabéisme des Arabes, qui paraît s'être répandue chez les Babyloniens, les Chaldéens et les Assyriens. Il y a la religion *solaire* ou *héliaque*, de peuples syriens, de nomes égyptiens, des Hyperboréens, des Incas au Pérou, et des Ariens védiques. Ces derniers,

ont douze dieux solaires, leur associent d'ailleurs s les autres dieux de la nature. Il y a la religion *cos-ɪue* des Hindous brahmaniques, qui déifie les forces ıérales de la nature et confond la Divinité et le monde. a la religion *physique* (dans son sens restreint), la-ılle accorde la première place, parmi les divinités, à ; déesse, à la nature personnifiée : c'est le culte phry-ı de Cybèle, le culte de Dercéto en Syrie, le culte de ıus en Chypre, à Cythère et ailleurs.

ɹes religions *humaines* sont de beaucoup les plus nom-uses et les plus importantes. Nous les diviserons en s classes : celles *du passé*, celles *du présent* et celles *l'avenir*.

. *Religions du passé*. La grande divinité des Finlan-s, Wäinämöinen, est par son histoire le représentant monde *primitif*. L'Indra des Védas est un dieu des ıps *antédiluviens* siégeant au milieu des dieux solaires. incarnations de Vichnou commencent au grand cata-sme et se prolongent très-avant dans l'ère historique. ɹes religions *diluviennes* comprennent celles des dieux rts et ressuscités, Adonis, Attis, Osiris, Zagreus-ınysus, et celles des dieux qui exigent des victimes naines, tels que le Baal des Phéniciens, le Moloc ; Ammonites, le Kémos des Moabites, le Saturne des ɔcs et des Italiotes primitifs.

2. *Religions du présent*. Les peuples à qui leurs tra-ıx, leurs exploits, leurs découvertes de tout genre, ırs pensées nouvelles, avaient fait oublier les temps uviens, ont produit des religions *des temps présents*, i sont éminemment *nationales* par le fond non moins e par la forme. Elles se distinguent des autres, et en rticulier des religions physiques et cosmogoniques, r l'absence de toute caste, ou même de tout ordre de

prêtres, par les modifications qu'elles subissent aux différents âges des peuples, par l'extinction progressive de l'antique esprit symbolique, par le peu d'importance qu'on met aux dogmes relatifs à la nature, et par le vif intérêt qu'excitent les vérités morales. Le type du genre, c'est la religion des Hellènes qui avaient ramené la foi de la nature vers l'homme bien des siècles avant que leur grand génie, Socrate, fit descendre la philosophie des cieux sur la terre. En Asie, les Tyriens avec leur dieu de la cité commerçante, Melcarth-Hercule, préludaient au culte grec du dieu de l'Etat, Zeus. En Italie, les Aborigènes agricoles se créaient des divinités des campagnes. Odin et ses Ases supposent une race de guerriers. Le sintoïsme de l'antiquité japonaise est le culte d'un peuple de race mongole, profane, terrestre, épicurien, qui veut n'être point tourmenté par la crainte de Dieu, qui ne célèbre que des fêtes joyeuses, qui s'est fait une morale toute sensuelle, qui ne croit point à l'enfer, mais qui aussi doit être gouverné par des lois draconiennes. Au Mexique, dont la religion était d'ailleurs un chaos de croyances indigènes et de bouddhisme, le grand dieu, Mexitli, était bien un dieu des temps historiques : c'était lui qui avait dirigé les Aztèques dans leurs migrations, et qui les faisait triompher de tous leurs ennemis.

3. La pensée de l'avenir, qui est l'un des caractères distinctifs de la foi des peuples civilisés, n'est absente d'aucune des religions du présent et du passé; mais la seule religion antique dont toutes les cérémonies et toutes les lois convergent vers le Messie promis, est celle de Moïse et des prophètes.

Si, non content de grouper les religions de l'Antiquité d'après le principal objet et l'élément objectif de leurs

›yances, nous voulions en pénétrer le sens intime, et
;erminer quelle est la faculté de l'âme à laquelle cha-
ıe d'elles doit plus spécialement son origine, ou
'elle met en jeu avec le plus de puissance, nous ren-
ıtrerions de très-grands obstacles, parce que les reli-
ns les mieux connues le sont, à tout prendre, fort
ı, et que rien n'est plus difficile que de se transporter
esprit dans un monde de mythes, de fêtes, de super-
ions, d'erreurs, auquel la foi chrétienne nous a ren-
; complétement étrangers. Toutefois l'entreprise n'est
; impossible, et à défaut d'une exposition complète du
et, voici du moins quelques aperçus sur la nature
ɔjective des religions païennes.

Disons d'abord que le souverain bien est, pour les
:ions païennes, le bonheur temporel. Le premier,
nique objet de leurs prières, ce sont des bénédictions,
des délivrances terrestres. L'homme déchu n'y a
; le moindre droit. Mais Dieu ne les lui refuse point;
ılement il ne les promet qu'à la repentance et à la
nteté, dont elles sont ou la conséquence naturelle ou
céleste récompense. Cette promesse, qui est conforme à
tat normal des choses, se lit, pour ainsi dire, à chaque
ge de l'Ancien Testament. Le livre de Job, en parti-
lier, nous expose quel fut le douloureux étonnement
l'humanité postdiluvienne à la vue du premier juste
uffrant, à la vue de l'homme le plus pieux de son siècle
;eint par la plus cruelle, la plus affreuse de toutes les
ıladies. Mais les païens, comme certains écoliers, font
la récompense le but de tous leurs efforts, et pré-
ndent l'obtenir par des moyens illégitimes : ils rem-
acent la repentance et la piété par de vaines cérémo-
es, et changent le culte divin en un marché. « Qui veut
ɔur dix vaches acheter Indra, » dit avec une naïve

effronterie un poëte védique. « Il est tel mortel qui, enchérissant sur le prix de ses marchandises, vient vous dire : Je ne me trouve pas suffisamment payé. Indra ne fait point de ces marchés frauduleux. Pauvres et riches, il nous traite tous avec bonne foi [1]. »

Le païen veut donc être heureux ici-bas et dans ses péchés. Tel est peut-être le dernier mot du paganisme; tel est au moins le secret désir de tout cœur d'homme. Ce n'est point à dire cependant que l'Antiquité ne crût pas l'âme immortelle, mais cette croyance restait morte dans les esprits (et quel est le chrétien dont la foi est assez vivante pour avoir le droit de s'en étonner?). Cependant les Celtes et les Scandinaves paraissent avoir fait de l'immortalité un des principaux mobiles de leurs actions. Au dire de Pomponius Méla, ce dogme était le seul qui fût tout à fait populaire chez les Celtes, et Horace définit la Gaule : « La terre où l'on n'éprouve point la terreur de la mort. » Le guerrier scandinave mourant souriait aux Valkyries qui venaient le chercher pour l'introduire dans le Valhalla.

Quand le bonheur temporel est le souverain bien, et quelques pratiques de dévotion le moyen de l'obtenir, la vertu n'est plus que cette honnêteté vulgaire [2] qui est trop facile à conserver pour qu'il vaille la peine de chercher auprès de la Divinité des forces morales extraordinaires. Aussi le païen qui demande sans se lasser aux dieux la fertilité, les richesses, la santé, la vie, la victoire, ne sait-il pas leur confesser son impuissance à faire le bien, ni puiser auprès d'eux, dans la prière, une énergie nouvelle pour triompher du mal. Sa pensée est

[1] Rig. Véda, t. II, p. 154.

[2] Pindare lui-même est inépuisable à exalter une vertu sans élan, sans idéal, sans grandeur.

ntôt : Que les dieux se chargent de mon bonheur, je
: charge de ma vertu[1]. Il ne sent pas combien est
blime la vocation de l'homme, à qui l'Eternel a dit,
r la bouche de Moïse : « Sois saint comme je suis
nt. » Il ne se doute pas du prix de son âme immortelle ;
ne comprend pas encore ce que c'est que la liberté, la
personnelle ; il se contente d'être ce que l'ont fait la
ture, son peuple et son siècle. Les liens de la solidarité
nveloppent de toutes parts. Il a fallu vingt siècles
x nations pour acquérir une existence indépendante
distincte de celle de l'humanité ; il en faudra vingt
tres pour que les individus se dégagent de la nation
s'assurent, au milieu et en dehors d'elle, une place
re où ils puissent se développer en plein. Chez les
breux eux-mêmes, l'antique principe de la solidarité
évalait encore au temps de la captivité de Babylone,
c'est Ezéchiel qui, le premier, a proclamé le grand
incipe des temps modernes : « L'âme qui péchera sera
lle qui mourra. »

Enfin, l'Antiquité n'était pas mûre encore pour la vie
tellectuelle et scientifique. Aussi toutes ses religions,
lle des Israélites non moins que celles des païens,
ont point de systèmes de dogmes. Les dogmes sont
ents dans les sacrifices, dans les hymnes, dans les
is ; mais ils sont très-rarement formulés en termes
écis, et jamais d'une manière complète.

[1] Horace, Epist. I, 18 :

Inter cuncta leges et percontabere doctos
Quâ ratione queas traducere leniter ævum,
. . . .
Virtutem doctrina paret, naturane donet ;
. . . .
Hæc satis est orare Jovem quæ donat et aufert ;
Det vitam, det opes : æquum mî animum ipse parabo.

Nous ne trouverons donc dans le paganisme aucune religion qui soit spécialement le produit soit de *l'intelligence*, soit de la *volonté*. C'est le sentiment qui, avec l'imagination, a été le plus actif dans la création des croyances et des cultes de l'Antiquité, et nous distinguerons les religions *de la crainte*, celles *de la dépendance*, celles *de l'extase*, celles *de l'amour*, celles *de la paix*.

1. Les *religions de la crainte* sont celles dont les fêtes sont diluviennes et les sacrifices des sacrifices humains. Nous les désignerons sous le nom de *saturniennes*.

2. Le sabéisme, qui aboutit à l'astrologie, doit, ce nous semble, reposer sur le sentiment de la *dépendance* absolue où l'homme est du destin et des astres, c'est-à-dire des immuables décrets de Dieu et des lois invariables de la nature.

3. Dans les *religions de l'extase*, l'homme lâche la bride à son imagination, s'identifie en esprit avec son dieu, meurt et ressuscite en quelque sorte avec lui, et s'abandonne avec ivresse à tous les sentiments de tristesse ou de joie que sa foi éveille en lui. Ce sont les cultes *orgiastiques* d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Chiwa.

4. Les religions *physiothéennes* de Vénus ou de Dercéto doivent leur existence à ces doux sentiments de joie que la vue d'une riche et chaude nature fait naître dans les cœurs sous le ciel du midi, mais qui endorment la vigilance, enivrent les sens, ouvrent l'âme à tous les feux de l'*amour*, et précipitent leurs victimes des bras de la volupté dans ceux de la débauche.

5. Le sentiment qui domine, à notre avis, dans la religion des Grecs, et qui la distingue de toutes les autres, est celui de la paix de l'âme et de sa réconciliation avec la Divinité. Réconciliation illusoire et passagère, mais qui *met* au grand jour les secrets désirs de l'humanité, et

ıi fait pressentir, par l'auréole de joie dont elle a en-
ıloppé quelques instants Athènes et la Grèce entière,
clatante félicité qui sera plus tard, et pour l'éternité,
magnifique part des rachetés du Messie.

Il y a cependant quelques religions de l'Antiquité
ïenne qui nous paraissent s'élever au-dessus du niveau
oyen, par l'action salutaire qu'elles exercent sur la
lonté et la vie pratique. Nous les désignerons par le
ım de religions *morales*. Quelle opposition n'y a-t-il
ıs entre le culte orgiastique de Bacchus et le culte pai-
ıle et sérieux d'Apollon, de ce dieu de la lumière qui
ut des adorateurs maîtres d'eux-mêmes, sages et purs?
ıus inclinons à croire que les peuples dont le soleil est
grande divinité, se distinguent de tous les autres par
s instincts moraux plus nobles et plus puissants. Il y
en effet, une manifeste affinité entre la lumière et la
ıreté, et ces deux mots résument tout le mazéisme,
ıi est une lutte incessante et universelle contre les té-
ıbres et la souillure. Nous rangerons encore au nom-
e des religions morales celle des Romains, qui inspi-
ıit à ses sectateurs un respect si profond pour le ser-
ent, que cette vertu fut leur plus grande gloire et
ıne des principales causes de leur puissance.

Quant à la religion révélée d'Israël, elle est celle *de la
ıinteté*. Elle ne parlait pas à l'imagination, elle n'invi-
ıit ni aux joies de la terre, ni à ce repos que l'âme ra-
ıetée trouve en Dieu; mais elle formait le sens moral
ar la crainte de l'Eternel et par l'obligation d'accomplir
ıute la loi, en même temps qu'elle excitait les courages
ans leur lutte contre le mal, par les brillantes perspec-
ves qu'elle ouvrait sur les temps du Messie.

Le christianisme, qui réunit toutes les vérités, fait en
ıême temps appel à toutes les facultés de l'âme : au
ens religieux, par la foi, qui est une vive représentation

des choses à venir qu'on espère, et une vraie démonstration des choses divines qu'on ne voit point; à la connaissance, par ses dogmes, que l'intelligence ne parvient pas à sonder jusqu'au fond; au sentiment, par l'amour qu'il inspire pour un Dieu sauveur et pour un Sauveur mis en croix; à la volonté, par la vue de l'abîme où le péché nous a jetés, et par celle des divines hauteurs où nous sommes appelés à nous élever; à l'imagination, par le plein épanouissement de tous les idéaux contenus dans l'âme humaine; à nos besoins de joie, par le pardon dont il nous donne la ferme espérance, et par la domination qu'il nous confère sur toutes les choses de ce monde.

CHAPITRE VI.

Histoire des religions de l'Antiquité.

Lois de leur développement : Judée, Égypte, Phénicie, Chaldée, Perse, Chine, Inde, Grèce. — Comment les religions se survivent.

Les religions que nous venons d'énumérer ne sont oint toutes de même date; toutes ne remontent pas u temps de la Dispersion, et nous ne devons donc pas es interroger toutes indifféremment sur les traditions lu monde primitif. La plupart ont, d'ailleurs, subi dans e cours des siècles de grandes modifications, et il faut e garder de confondre les croyances enfantées par un euple dans la dernière moitié de son histoire, avec elles que, dans sa première enfance, il a emportées du ommun berceau de l'humanité. Trop souvent les écri-ains de l'Antiquité nous laissent dans le doute sur l'âge les mythes qu'ils nous racontent. La critique interne eut rendre ici quelques services. Mais il faut pour cela u'elle s'appuie sur les lois du développement religieux les nations.

Écartons d'abord les peuples sauvages, qui restent, de iècle en siècle, stationnaires dans leurs mœurs et dans leurs croyances. S'ils changent, c'est en mal; ils devien-nent de plus en plus misérables, les nécessités de la vie matérielle finissent par les absorber entièrement, tout culte est suspendu, les traditions antiques s'oublient, la

faculté de croire se meurt faute d'exercice, la pensée de Dieu s'évanouit, et il ne reste plus dans l'âme que la peur des démons et des revenants [1].

Les peuples civilisés, au contraire, naissent, grandissent, fleurissent et déclinent, et leurs religions prennent, à chacun de ces âges, une forme nouvelle. Mais elles sont, la plupart, trop mal connues pour qu'on puisse suivre leurs transformations d'une période à l'autre, et l'on serait peut-être hors d'état de formuler la loi de leur développement, si les Saintes Ecritures ne contenaient pas l'histoire complète de la religion juive. Le peuple d'Israël, en effet, est resté soumis aux lois fondamentales qui régissent et les individus et les nations, et les interventions miraculeuses du Dieu vivant, en respectant constamment ces lois, ne font que les mettre en relief.

D'Abraham à Moïse, pendant que la famille devient une nation et que le peuple *se forme*, les dogmes, les rites et les préceptes moraux sont *les mêmes que ceux du peuple primitif;* car le fils de Tharé est l'héritier de toutes les vérités des siècles antérieurs, et ce que les révélations de Dieu lui enseignent ou ordonnent de nouveau, porte sur deux seuls points : la venue du Messie et la circoncision. Les eaux spirituelles du premier monde se sont donc doucement épanchées par Abraham sur la famille élue, qui s'y est abreuvée jusqu'à Moïse. Le culte, pendant cette période, était d'ailleurs patriarcal et domestique.

Moïse ouvre l'âge de la jeunesse en fondant le culte public et l'Etat. Sous les Juges, Israël tente de *se constituer* selon les lois civiles et religieuses de Sinaï; mais il retombe constamment dans l'idolâtrie, et la *foi*, qui

[1] Voyez note B.

st encore plus *nationale* qu'individuelle, et qui manque 'intimité, ne se manifeste que par des actes d'héroïsme.

Avec Samuel commence l'âge mûr, qui s'annonce par s premières écoles de prophètes et bientôt après par s cantiques de David. La loi religieuse de Moïse n'est lus une lettre morte, elle pénètre dans les cœurs, y rend vie et les transforme; *la foi devient intime* et vrai- ient personnelle; des sentiments tout nouveaux ravis- ent l'âme ou l'oppressent, l'inspiration la saisit et elle clate en chants d'adoration, de confiance, de supplica- on, de délivrance, de contrition. En même temps la gure du Messie se dessine plus distincte aux yeux des dèles. Elle se voile sous le règne de Salomon qui était puissant, si sage et si heureux qu'on pouvait difficile- ient imaginer un Messie qui lui fût supérieur. Mais uand Israël se fût séparé de Juda, alors que de longues uerres civiles, les victoires des rois voisins, les invasions e l'idolâtrie, la corruption des mœurs annonçaient à ous les esprits clairvoyants la ruine prochaine du peuple lu, les fidèles reportèrent leurs yeux vers le *Sauveur romis*, que de nombreux *prophètes* leur dépeignaient vec toujours plus de précision.

Enfin, pendant la quatrième période, de la captivité de abylone à la venue du Messie, la foi et l'espérance de âge précédent gagnent en piété, en moralité, ce qu'elles erdent en poétique éclat. Aux psalmistes, aux pro- hètes succèdent les scribes; mais les synagogues et les coles se multiplient de tous côtés, la loi écrite devient 'objet d'une étude minutieuse, la nation, *qui a tout ntière horreur de l'idolâtrie*, produit, sous Antiochus Épiphane, de nombreux martyrs, et les Juifs, répandus ar tout le monde, y *sèment* à profusion *la connaissance lu seul vrai Dieu*. Cependant, comme la religion est lescendue dans l'âme *jusqu'à la* conscience et à la vo-

lonté, la question du bien et du mal préoccupe plus que toutes les autres les esprits; tout ce que les Saintes Ecritures contenaient d'indirectes ou de partielles révélations sur les puissances malfaisantes du monde invisible, s'explique et s'illumine, et la dogmatique de l'Ancienne Alliance se complète par *de nouvelles vues sur la guerre que Satan et ses anges font aux hommes et à Dieu.*

Les phases de la vie religieuse d'Israël une fois connues, tentons de les retrouver chez les peuples païens, mais en nous souvenant que, de même que les fruits rongés par les vers mûrissent beaucoup plus vite que les fruits sains, de même les nations polythéistes sont plus hâtives que l'Eglise de Dieu.

Commençons par l'Egypte. La douzième dynastie, (nous le prouverons ailleurs), est celle des descendants immédiats de Mitsraïm=Amyrtée=Amménémès, et comprend l'enfance de l'Egypte. Alors l'Egypte adorait déjà Amoun et le Soleil, écrivait en hiéroglyphes, élevait des obélisques et des temples. Mais elle n'a fait que modifier et développer, selon son caractère particulier, *l'héritage du premier monde.* Elle a transporté chez elle le théâtre des traditions antédiluviennes, donné parfois un sens nouveau aux antiques symboles des Noachides, divinisé les acteurs animés ou inanimés de la Vision génésiaque, rendu un culte à l'astre du jour comme à la plus belle image du vrai Dieu, et imaginé un double empire des morts, tandis que Abraham et ses descendants attendaient dans une humble ignorance les révélations ultérieures qu'il plairait à l'Eternel de leur accorder. Autant donc l'enfance des Hébreux est pauvre en croyances nouvelles, autant celle des Egyptiens est riche en fictions

ligieuses, en erreurs et en fables, et nous sommes ›n en droit de désigner cet âge par l'épithète de *my-* *ogonique.*

La jeunesse des Egyptiens est le temps des Hycsos, où us placerions la *fusion* de la religion mitsréenne avec lle des peuplades de langue sémitique qui s'étaient ıblies dans le Delta. C'est ainsi que, sous les Juges, aël opprimé par les étrangers adoptait les dieux de s ennemis.

Au siècle de David et de Salomon correspondent ceux s Sésostris. Vers le Nil l'*éveil de la foi individuelle* se anifeste, selon le génie du peuple, moins par de su- imes poésies que par des temples magnifiques.

D'après l'analogie de l'histoire juive, la décadence de mpire de Sésostris a dû ranimer dans le cœur des ;yptiens les *espérances d'un sauveur,* auxquelles se ra jointe plus tard une vue toute nouvelle de la redou- ble *lutte* que se livrent ici-bas *le bien et le mal.* Or, le eu Sauveur des Egyptiens est Horus, leur Satan est phon, et le nom de Typhon ne se lit sur aucun monu- ent des antiques Pharaons. Nous sommes donc autorisé dire que le mythe dualistique de Typhon, d'Horus et Osiris ne s'est développé en plein que lors de la déca- nce ou de la captivité de l'Egypte, de même que les ıifs n'ont compris que sous le joug des Chaldéens la aie nature du mal.

Nous ne hasarderons aucune conjecture sur le déve- ppement de la religion des Phéniciens. Seulement nous irons, en passant, un mot des colonies que les Allophy- s (nom par lequel nous désignerons les Phéniciens et s autres peuples païens de la Syrie), ont envoyées par rre et par mer dans tout le monde occidental. Ce sont ux qui avaient ou peuplé ou conquis la Basse-Egypte,

les environs du lac Triton, l'Atlas, l'Ibérie, l'Irlande, les îles de l'Italie, la célèbre île des Phéaciens, les côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, les Cyclades, les Sporades. L'histoire ancienne les connaît, sur mer, sous le nom de Phéniciens, et sur terre, tant en Afrique qu'en Espagne, sous celui de Thérésiens, de Pharusiens ou de Perses. Le héros des seconds est d'ordinaire Persée, celui des premiers, Hercule. C'est à ces peuples que nous rapporterons le mythe du Bacchus libyen, celui des Amazones de l'Afrique, et celui des Atlantes avec l'histoire de leurs dieux, et c'est leur civilisation prématurée qui a, pour ainsi dire, illuminé les pays situés au sud et à l'occident de la Grèce, à une époque où les Hellènes sortaient à peine des ombres de la barbarie. Les Hellènes reçurent ainsi du couchant plusieurs de leurs dieux et de leurs fables, et à leur ouest les Phéaciens de Corfou rivalisaient de prospérité et d'industrie avec Sidon ou Tyr. C'est ainsi que, même au second siècle de l'ère chrétienne, l'Irlande, qui était comme perdue dans les ténèbres de l'Occident, mais qu'avaient colonisée des Ibères *phénicisés*, était mieux connue de Ptolémée et probablement plus civilisée que la Grande-Bretagne.

Revenons à l'histoire des religions païennes. Les Chaldéens ont reçu du *peuple primitif*, dans leur première enfance, leurs traditions des dix patriarches séthites et du Déluge, ainsi que les rudiments de leur astronomie. Mais c'est aux derniers siècles de leur histoire que doivent, *à priori*, appartenir les cylindres babyloniens qui représentent soit leur *dieu protévangélique*, Sandan, soit des *luttes* symboliques *entre le bien et le mal*.

En Perse, cette *lutte* est l'idée fondamentale de la re-

;ion d'Ormuzd. Mais cette religion est à peu près con-mporaine de celle de Typhon en Egypte, et du dogme : Satan en Judée. Zoroastre, en effet, n'est point un gislateur primitif comme Moïse; il est plutôt un res-urateur comme Esdras, un réformateur comme Luther. ›us ne devons donc mettre à profit ses écrits pour res-uer la religion primitive, qu'autant que nous pouvons ouver, par l'analogie ou par la comparaison, que les cits que nous lui empruntons sont *d'antiques tradi-ms* qui faisaient déjà partie des premières croyances s Perses.

Les Chinois sont, dans leur enfance, monothéistes ›mme Israël, et leur foi, comme la sienne, est un *héri-ge du peuple primitif.* Dans leur âge mûr, sous les :héou, ils se mettent à adorer les génies et les ombres, ›mme on vit se prosterner devant des faux-dieux Salo-on dans sa vieillesse, Roboam, plusieurs autres rois de ıda et tous ceux d'Ephraïm. Le quatrième âge de la ıtion chinoise s'ouvre par la réforme de Confucius, qui ›rrespond à celle d'Esdras et à celle de Zoroastre. Si onfucius n'aborde pas la question du mal et des puis-ınces infernales, il expose du moins dans un livre tout ntier la nature et l'œuvre du *saint des derniers temps* u du messie chinois; et tandis qu'il formulait ainsi les spérances que l'antique protévangile avait éveillées hez tous les peuples, les prophètes d'Israël, à l'autre xtrémité de l'Asie, déclaraient légitimes ces saintes spérances en annonçant de la part de Dieu la venue de elui qui devait les réaliser.

L'histoire de la religion des Hindous est enveloppée le beaucoup d'obscurités. Elle nous offre une anomalie 'ort extraordinaire dans le Rig-Véda, qui semble faire le

pendant du livre des Psaumes hébreux, mais qui date de l'enfance des Ariens, de l'âge où ils n'étaient encore ni établis dans leur patrie définitive, ni constitués en castes. En revanche, les *lois de Manou* ouvrent, exactement comme celles de Moïse, l'âge de la jeunesse. Le brahmanisme aura déployé pendant l'âge mûr toutes ses richesses mythiques, et alors se sera formulée la doctrine *messianique* des incarnations de Vichnou, qu'aurait suivie de près celle de *Moisassour* qui est le Satan de l'Inde. Mais l'exemple du Rig-Véda nous avertit que si la connaissance des lois du développement des peuples facilite l'intelligence des faits, ces lois sont sujettes à trop d'exceptions pour qu'on puisse recónstruire l'histoire avec leur seul secours.

Au reste, l'histoire du brahmanisme fait voir que l'esprit humain, après avoir épuisé l'idée de Dieu en le divisant à l'infini et en divinisant toutes choses, sent renaître en lui un vif désir d'unité, et s'efforce à *revenir du polythéisme au monothéisme*. C'est ainsi que les Chinois ont abandonné le culte des génies pour reprendre celui de Chang-ti au temps de Confucius. C'est ainsi que dans la religion de Zoroastre qui succédait à l'adoration de divinités cosmogoniques et physiques, Ormuzd est bien moins le simple rival d'Ahriman que le Dieu tout-puissant. Les écrits d'Hermès indiquent en Egypte un retour pareil vers l'unité de Dieu. Ce courant de retour est très-visible en Grèce, comme nous allons le dire, et nous l'avons déjà signalé en Judée, au temps des Macchabées.

Les Grecs sont, avec les Hébreux, le seul peuple de l'Antiquité dont l'histoire soit assez bien connue pour qu'il soit possible de retracer avec certitude les grandes phases de sa vie religieuse. L'opposition qu'il y a entre

;énie de l'Orient, monothéiste ou païen, et celui de Grèce, amène sans doute des différences importantes re le développement des Grecs et celui des Hébreux celui des Egyptiens, des Perses, des Hindous. En partiier, les consolantes espérances qui se rattachaient à promesse d'un Sauveur, ont produit, de fort bonne re, chez les Hellènes avides de paix et de joie, les thes d'Hercule et de Bacchus, et ce même peuple t trop léger pour s'élever jamais à l'intuition perse rmuzd et d'Ahriman. Néanmoins on ne saurait douter l'histoire de sa vie morale n'ait été soumise à la loi nous venons de signaler chez les peuples d'Orient. 'endant l'âge de l'enfance, s'opère chez les Grecs le ne travail *mythogonique* qu'en Egypte. Seulement, nme ils reçoivent au milieu d'eux une foule de plades étrangères, de langues et de croyances difféntes, il résulte de l'amalgame de tous ces éléments érogènes un chaos de dieux, de symboles et de mys, où les Hésiode et les Homère peuvent à grand'peine blir un peu d'ordre.

vec les premiers poëtes épiques commence la jeunse de la nation, et cesse probablement le travail mygonique [1]. On ne crée plus, mais on *chante les créais de l'âge précédent* [2]. On les embellit de tous les rmes que peut leur prêter la *phantasie ;* on les asso- aux souvenirs des exploits des héros nationaux; les nmes et les dieux vivent ensemble dans le monde al où se complaît la poésie, et la foi naïve de ces

[1] Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui prétendent qu'un the que ne mentionne pas Homère, s'est formé après lui.

[2] Le *poëte* grec (*créateur*) est pareil au dieu de Platon, qui ne point la matière, mais qui lui donne une forme d'une merleuse beauté.

temps produit l'épopée avec son intervention constante de la Divinité dans les événements de la terre.

Aux approches de l'âge mûr, la *foi descend* de l'imagination *dans le cœur*, et à l'épopée succède l'ode sacrée des Doriens, comme chez les Hébreux les cantiques de David aux récits du Pentateuque. Cependant la religion nationale contient tant de mythes contradictoires, absurdes, immoraux, que les plus pieux des sages, sans mettre le moins du monde en doute l'existence de l'Olympe, s'efforcent de *coordonner les croyances populaires*, de les épurer, de les *spiritualiser*, de les enrichir des conceptions les plus sublimes, et déjà d'y rétablir quelque unité soit en grandissant indéfiniment Zeus, soit en établissant de certaines synonymies entre les grands dieux. Telle a été l'œuvre du philosophe religieux Phérécyde, celle d'Onomacrite, le représentant de la secte des Orphiques, celle des Pindare, des Eschyle, des Sophocle. Mais *la raison* s'enhardit; elle cite à son tribunal la foi nationale, et la *déclare inconciliable avec les vérités éternelles* qui sont l'essence de l'âme humaine. Toutefois, si l'on voyait distinctement les erreurs des siècles passés, on ne faisait que pressentir la religion de l'avenir, et le pressentiment ne produit pas le martyre. Socrate ne l'avait pas prévu, mais il ne l'a pas fui; Platon, gardant un prudent silence sur la Divinité, se contente de bannir Homère de sa république; Euripide, sur le théâtre, n'attaque que quelques mythes isolés; accusé d'impiété, Aristote s'enfuit d'Athènes. Au reste, les philosophes des temps de la décadence d'Athènes, *prophètes sans inspiration d'une nation idolâtre*, et docteurs moins intelligents que Confucius, cherchaient le salut de leur patrie non dans le Saint de la promesse, mais dans des institutions politiques, et leur règne du *Messie était* une *république* dorienne où l'individu et la

ille étaient sacrifiés à l'Etat. Platon avait cependant ·evu que le Juste périrait sur une croix ; et l'on ne t méconnaître le parallélisme du temps des philoso- s grecs et de celui des prophètes hébreux.

la captivité des Juifs sur les rives de l'Euphrate, ·espond pour la Grèce la domination macédonienne ; glorieuse dynastie des Macchabées, les beaux temps a ligue Achéenne, et les deux pays finissent par subir ıug de Rome. Mais, tandis que la foi se relève et se ifie chez le peuple élu, elle *décline* de plus en plus : le peuple païen. Les philosophes désertent, tous, temples et les traditions, pour ne plus suivre que ' propre esprit, rejetant avec les dogmes absurdes de :ligion nationale toutes ces antiques vérités qui avaient révélées aux premiers hommes, et que la raison ne t retrouver par ses seuls efforts quand elle les a lues. Abandonnée ainsi à elle-même, elle conduisit :ure et Zénon au point où étaient arrivés depuis ı des siècles les plus anciens rationnalistes de l'hu- ıité, les hordes de Sauvages. La religion naturelle de tribus errantes et celle des deux dernières grandes les de la philosophie grecque oscillent l'une comme tre entre un dieu inactif qu'on n'adore point, et un ı-monde dont on ne peut constater l'existence per- nelle. Seulement les Sauvages ont sur leurs confrères antage d'une foi inébranlable dans l'immortalité et ı certain sentiment du péché, qu'ils doivent à un reste respect pour la tradition. Les vieux souvenirs des gines des choses se conservent mieux dans les forêts les déserts que dans les écoles philosophiques des ıps d'incrédulité. Parfois la même peuplade errante sède, à côté d'une légende qui provient de la Vision ıésiaque, une fable qui est tout entière de son inven- ı, ainsi que chez les *Grecs ou* chez les Egyptiens des

derniers temps avaient cours simultanément la cosmogonie traditionnelle du chaos, et l'hypothèse, déiste ou athée, d'un monde formé d'atomes flottant au hasard dans le vide, et d'hommes sortant de terre de toutes parts comme des champignons. L'*athéisme* est toujours le *produit d'un temps de corruption*, et l'on peut *mesurer à son degré d'intensité la distance où l'on est de la ruine finale du peuple*[1].

Epicure et Zénon n'attaquaient pas de front la religion nationale; mais, tandis que les Grecs *répandent sur tout le monde civilisé leurs trésors intellectuels*, l'incrédulité continue à les ronger au dedans, et les progrès de ce mal secret éclatent à tous les yeux dans les écrits d'Evhémère. En faisant de tous les dieux, ou des objets de la nature ou de simples mortels, ce philosophe déclarait la foi en un monde invisible une maladie de l'âme, une démence. Plusieurs sans doute lui reprochèrent son athéisme; mais ses idées furent accueillies avec empressement par les Epicuriens; des historiens, tels que Diodore de Sicile ou Denys d'Halicarnasse, les adoptèrent en plein, et elles prévalurent aussi chez les écrivains de Rome.

Les croyances nationales s'écroulaient ainsi tout à la fois sous les coups des philosophes et sous le poids de leurs propres contradictions; elles étaient abandonnées de la foule comme elles l'avaient été précédemment des penseurs. Mais l'âme humaine a horreur du vide, et quand la foi ne la remplit plus, les *superstitions s'y précipitent.* Vers les temps de la venue de ce divin Sauveur qui avait été promis au premier homme, apparaissent de toutes parts des légions de prêtres convulsionnaires, d'initiateurs

[1] Cette loi permet d'apprécier la date de l'athéisme de l'Egypte *dont parle Chérémon*, et celle des sectes athées de l'Inde.

sanglants mystères et d'astrologues; tous les cultes
:onfondent, et l'esprit humain erre avec angoisse
, les ténèbres qu'il s'est lui-même créées.
›utefois la vérité ne périt pas dans ce naufrage de la
›n : *le besoin d'unité surnage;* le sentiment de la
té du polythéisme s'agite dans les cœurs; les dieux
hées sont une tentative de ramener beaucoup de
x et les grandes divinités à une seule; les écrivains
chent à prouver que le dieu suprême de tous les
›les est le même sous vingt noms divers, et c'est
-être aux temps voisins de l'ère chrétienne qu'il faut
›orter ceux des hymnes orphiques où sont identifiées
léités en apparence les plus dissemblables. D'ailleurs
iété renaît dans les cœurs, et si le paganisme n'a
des martyrs du Dieu unique comme les Juifs du
le des Macchabées, au moins produit-il des écrivains
gieux et moraux, comme Plutarque, qui font le pen-
t de l'auteur de l'*Ecclésiastique* ou de celui du *Livre
a Sagesse*. Enfin, les foules se pressaient dans les
ples d'Esculape, confessant ainsi qu'elles étaient trop
ades pour que l'homme et la terre pussent les guérir,
u'elles plaçaient *tout leur espoir en un dieu médecin
auveur*.
e mouvement des esprits vers le monothéisme, qu'ac-
raient le spectacle permanent de l'Eglise chrétienne
›s apologies de ses habiles défenseurs, concourut à
ner l'école néo-platonicienne d'Alexandrie, qui tenta
complète réforme du paganisme. Elle voulut rendre
›olythéisme conséquent, moral et raisonnable, en re-
ıvant le sens profond de ses fables et en déchiffrant
symboles. Le but que se proposaient Jamblique et
phyre est légitime, et ils sont parfois très-heureux
ıs l'explication des emblèmes; mais ils ignoraient
›mme et Dieu, la vraie sagesse et l'histoire du premier

monde, et dans l'interprétation des mythes ils n'ont recours, le plus souvent, qu'aux phénomènes de la nature. Leurs adversaires, les Pères de l'Eglise, avaient en mains tout ce qu'il fallait pour leur prouver le néant de leurs explications et leur enseigner la vraie signification des mythes. Par ce procédé ils auraient terrassé le polythéisme en lui démontrant qu'il n'était que l'altération et la caricature d'antiques vérités, révélées et historiques, dont il avait perdu le souvenir, et qui servent de fondement à la religion chrétienne. Mais c'était là une voie toute scientifique, fort longue et très-ardue, où nul ne s'engage en temps de guerre. Les apologètes se bornèrent donc à répondre aux néo-platoniciens : « Vous venez trop tard avec vos belles explications de la fable ; des dieux qui naissent et meurent, sont des hommes ; Evhémère l'a prouvé, et ces hommes donnent du haut des cieux, à leurs frères d'ici-bas, les exemples de tous les crimes. » Une telle argumentation était accessible à toutes les intelligences, et elle a puissamment contribué à la chute du polythéisme. Mais elle a fait son temps, et elle est déplacée de nos jours. Notre siècle aspire à comprendre l'histoire de l'humanité, et il faut avant tout pour cela se rendre un compte exact des origines et de la valeur des religions païennes. Elles sont aujourd'hui ou anéanties ou condamnées sans appel; on peut donc les étudier avec calme et les apprécier avec cette équité qui emprunte son fond à la justice et sa forme à la charité. Nous voulons exécuter à la lumière de l'Evangile l'œuvre des néo-platoniciens. Mais nous le répétons, si leur projet mérite une pleine approbation, l'esprit qui les anime est un esprit d'erreur, et les prendre aveuglément pour guides, c'est se perdre à coup sûr.

Le paganisme grec se mourait quand il enfanta le

n. C'était alors pour la première fois que le génie ellènes se décidait à faire du nouveau. Jusqu'alors aient vécu des richesses intellectuelles de l'Anti- ; ils avaient tiré, d'abord, des traditions du peuple tif toute leur religion avec sa foule innombrable de :s, et plus tard, de la religion une fois formée, toute oésie, tous leurs beaux-arts. On ne les avait vus ni ettre à copier les écrivains étrangers, comme les ins, ni, comme les Chinois, se jeter dans toutes les vagances du conte. Aussi ne saurait-on assez ad- le peu de place qu'occupent dans leur littérature gorie, la fable et le roman. On cite : les Prières, ière ; Hercule au carrefour de la vie, du sophiste cus ; Psyché et l'Amour, dans Apulée. L'apologue c'est le phrygien Esope. Les contes milésiens ne ntent pas au delà du siècle d'Alexandre, et les :s se sont transformés en aventures amoureuses que les Grecs se soient décidés à inventer de toutes s un roman. Encore ce genre de production litté- leur était si antipathique que les quelques écrivains 'y sont exercés étaient natifs d'Asie ou d'Egypte. :rait donc méconnaître entièrement le génie des nes que de chercher dans leurs mythes de ces fic- qui sont, comme l'allégorie, le résultat de la réfle- et d'une volonté consciente.

s fables des Grecs et des Romains disparurent avec faux-dieux des souvenirs populaires, soit que la ouvelle se fût entièrement emparée de leurs esprits, que leurs descendants fussent tombés dans une olète apathie intellectuelle. Il n'en a pas été de même Celtes, des Germains, des Scandinaves, des Slaves et Finnois, qui n'avaient été convertis que très-superfi- ement au christianisme, et dont les croyances païen-

nes se sont maintenues, plus ou moins modifiées, soit dans des poëmes composés par des chantres qui, par le baptême, appartenaient à la foi nouvelle, soit dans les superstitions des habitants des campagnes. Ainsi, les Niebelungen transportent au temps d'Attila, Siegfried, héros protévangélique, et le grand incendie de la fin du monde. Ainsi, les épopées chevaleresques du cycle d'Arthur sont pleines de mythes qu'avaient chantés les bardes Kymris, qui étaient eux-mêmes, à ce qu'on assure, les successeurs et les héritiers des Druides de la Gaule. Il n'est pas jusqu'à nos contes de fées qui ne contiennent quelques débris des traditions du monde primitif.

Voilà comment le polythéisme, qui remplissait l'âme de nos ancêtres de ténèbres et de terreurs, apporte aujourd'hui en souriant son tribut aux pieds de nos enfants, qu'il amuse ne pouvant plus les égorger sur ses autels.

CHAPITRE VII.

stoire générale des religions païennes et de la religion révélée.

s du paganisme et de la révélation, et les diverses explications a en donne. — Religion primitive, souche de toutes les autres. La ersion. Le paganisme et ses chutes successives d'après saint Paul. judaïsme. (Le bouddhisme.) Le christianisme. (Le mahométisme.) — ité de nos recherches pour les études classiques et pour les missions s les païens.

us venons de constater que la vie religieuse des les s'est développée dans les contrées païennes ès les mêmes lois qu'en Judée. Mais il n'en résulte ment que la religion révélée d'Israël soit de la e nature que celle des Gentils : Fénelon et Voltaire nt point frères, pour avoir passé l'un et l'autre par nêmes âges de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge Cependant, comme dans tout le cours de nos re- ches nous ne serons occupé qu'à mettre au grand les vérités que le paganisme possède en commun l'Eglise de Dieu, nous devons, pour prévenir tout ntendu, nous expliquer ici sur les rapports mutuels eligions païennes et de la religion révélée.

acun sait assez le parti que le rationalisme et l'in- ulité ont tiré contre la révélation, de ses points de emblance avec les mythologies de l'Ancien et du eau-Monde. Ces *points sont* trop nombreux pour

être un simple accident, et trop extraordinaires pour s'expliquer par les lois fondamentales de l'esprit humain. Ce sont, entre autres : le chaos d'où le monde est sorti progressivement, tandis qu'il était plus naturel de supposer, avec Aristote, que le monde a toujours existé tel qu'il est, ou d'admettre que Dieu, tel que le Jupiter de la fable faisant sortir Minerve tout armée de son cerveau, a produit dès le commencement toutes choses à leur état de perfection : — le premier homme, d'où l'on fait sortir tous les peuples, en dépit de l'analogie qui devait plutôt induire à croire qu'ils avaient partout poussé de terre en grand nombre comme les arbres des forêts ; — l'âge d'or, ou le paradis, qui est en contradiction manifeste avec les présentes souffrances de l'humanité ; — la chute, que nos plus grands philosophes déclarent à l'envi être une pure fable, ou avoir été l'heureux passage de l'enfance naïve à l'âge de raison ; — le sacrifice sanglant, qui repose sur l'apparente injustice de la substitution de l'innocent au coupable ; — le sacrement du pain et du vin avec l'idée mystique de puissances divines liées à des éléments matériels ; — le baptême avec les diverses espèces d'ablution, et la circoncision, bien autrement inexplicable que le baptême ; — une division du temps en sept jours d'après les phases de la lune, mais avec un jour de repos et de culte, que la lune ne prescrit certes pas ; — des anges bons et méchants, un enfer et un élysée ; — la fin du monde par le feu, — et surtout l'idée du fils d'une vierge, ou du fils de Dieu, qui tuera un serpent et mourra de sa morsure ; — sans parler des quatre fleuves et des deux arbres du paradis, des dix patriarches antédiluviens, des Lémécides, de la destruction du premier monde par un immense cataclysme, de Noë avec l'arche, la colombe et le corbeau, des âges du *monde*, et de symboles aussi arbitraires que l'oiseau

l'Esprit de Dieu, ou que la croix pour la vie divine. mment ces symboles, ces traditions, ces rites, ces ıes se retrouvent-ils aussi bien chez les païens que les Hébreux ou les chrétiens, et forment-ils partout ıd et l'essence même des religions?

ant qu'on eût découvert l'Amérique, fait connaître urope la littérature de la Chine et celle de l'Inde, illi dans d'innombrables voyages les croyances des les sauvages, étudié les mythologies des Scandinaves, eltes, des Slaves, des Finnois, on pouvait croire que raits de ressemblance entre le paganisme et la révéı se bornaient à quelques détails sans importance, existaient que chez des peuples peu distants de la e.

s détails (c'étaient le baptême, le signe de la croix, tribution du pain et du vin), Tertullien et quelques s de l'Eglise les expliquaient, d'après les opinions ur siècle, par l'intervention des puissances infer- qui, sachant à l'avance quel serait le culte des iens, en avaient enseigné les rites aux Gentils pour ser avec Dieu et nuire à l'Evangile. Cette explica- qui nous fait sourire, tenait à une vue d'ensemble haute et très-vaste sur la nature et l'étendue de la re que le mal fait au bien dans le monde invisible moins que dans le monde visible, et sur l'insone corruption du paganisme au temps de l'établisset de l'Eglise chrétienne. Mais les plus grands admiırs de Guiraud, qui attribue à Satan la création des ıaux gigantesques qu'a découverts la géologie, ne diıt pas que c'est le père du mensonge qui a implanté œur des païens toutes ces vérités religieuses que avons énumérées plus haut, et qui rendent ces les accessibles à la voix des messagers du Christ.

ıns les derniers siècles, et de nos jours encore,

quelques savants catholiques ont tenté, à l'exemple de Huet, de démontrer que les croyances et les fables païennes de l'Asie occidentale, de l'Egypte et de la Grèce étaient des emprunts faits aux Hébreux et des travestissements de leur histoire. On a pareillement rendu compte du culte de la croix et des traditions bibliques des Américains par l'arrivée de prêtres chrétiens que les tempêtes auraient jetés sur les côtes du Nouveau-Monde. Tout récemment Letronne soutenait, d'une manière générale, contre M. Raoul Rochette, que les identités de culte entre des peuples païens, d'ailleurs assez distants les uns des autres, provenaient des relations que le commerce avait établies entre eux à une époque comparativement récente. Nous ne nions nullement que longtemps après la grande Dispersion et au milieu des temps historiques, les émigrations, les colonies, les voyages mercantiles, les missions, les tempêtes, aient pu transporter certaines pratiques, certaines croyances à d'immenses distances de leur patrie; mais ces cas-là ne sont que de rares exceptions, tandis que la règle est sans contredit la commune origine de toutes les religions et de tous les peuples.

Cette commune origine est le seul point important sur lequel tombent d'accord les mythologues qui croient à la révélation, et les mythologues qui la rejettent. « L'Antiquité vraiment dévoilée, » d'après M. Matter, « offrirait une unité de vues et une liaison de croyances « que les temps modernes auraient peine à comprendre[1]. » Boulanger, nous l'avons vu, ne mettait pas en doute l'existence d'une source unique de tous les mythes, et Benjamin Constant dit que de nombreux faits « ont donné, dans ces derniers temps, une vraisemblance

[1] *Gnosticisme*, t. II, 203.

ique irrésistible à l'hypothèse d'un peuple primitif[1]. »
e hypothèse a l'immense avantage, d'une part, pour
nythologues croyants, d'être en complète harmonie
: tout ce que la Genèse dit d'Adam, père unique de
manité, de l'universalité du Déluge, des Noachides,
parlaient la même langue, et de leur dispersion
ée ; d'autre part, les rationalistes sont ainsi dispensés
nontrer comment tous les peuples, supposés autoch-
ies, seraient arrivés, chacun de son côté, aux mêmes
es extravagantes, aux mêmes doctrines mystiques.
ime la vérité est une et l'erreur multiple, l'unité dans
'eur implique contradiction, tandis qu'il n'est pas
ılument impossible d'expliquer comment un peuple,
euple primitif, qui ne pouvait profiter de toutes les
disant lumières que la raison a acquises dans la lon-
série des siècles, se serait créé une religion quel-
que qu'auraient aveuglément adoptée les nations
es de lui. Il est seulement fort extraordinaire que
e religion se trouve être la plus irrationnelle de
es les croyances imaginables, et que Jésus-Christ
scellée de son sang. Mais on se console de ce double
heur en annonçant que la foi chrétienne, que toute
quelconque, va bientôt disparaître pour faire place
léisme, à l'athéisme.
ependant les mythologues qui nient les saintes Écri-
es, ont compromis leur cause en admettant le grand
de la Dispersion, que les histoires nationales des peu-
s anciens supposent, mais en le passant sous silence,
qui ne nous a été raconté que par Moïse et par Bérose.
effet, le livre de Moïse commence par une cosmogonie
t extraordinaire : on y voit la lumière briller quatre
rs avant le soleil, la création du monde s'opérer suc-

[1] Voyez à la note C le passage entier, qui est fort remarquable.

cessivement en plusieurs périodes, les plantes précéder les astres, tous les grands types de l'animalité apparaître simultanément le même jour, l'homme être créé après tous les autres êtres; et ce récit qui, pendant plus de trente siècles, était pour les savants une énigme insoluble, pour les esprits forts l'objet de mille plaisanteries, se trouve aujourd'hui, en très-grande partie déjà, hautement justifié par l'astronomie et la géologie. Voilà donc le premier chapitre de la Genèse confirmé par les sciences physiques comme le onzième l'est par les mythologues. Cependant l'histoire recueille constamment de nouveaux témoignages en faveur du dixième, qui contient la généalogie des peuples issus de Noë. Or, entre le premier et le dixième chapitre sont quelques pages qui, par un petit nombre de faits, rendent compte, à notre avis, de la manière la plus simple et la plus complète, de toutes les croyances communes au paganisme et à l'Eglise. Ces faits sont ou le détail et les conséquences immédiates du récit cosmogonique, ou les causes qui ont amené la destruction de la première humanité par le Déluge, auquel n'a échappé que Noë, l'aïeul de ce peuple primitif qui s'est répandu de Sennaar sur toute la surface de la terre. Quand on a reconnu que les deux extrémités d'une chaîne sont d'or, il est à présumer que les anneaux intermédiaires sont du même métal, et le refus de les éprouver, ou des plaisanteries à la Voltaire ne les transmuteront pas en argile.

Nous avons dit que les croyances de l'Antiquité avaient leurs origines dans les faits du monde primitif, qui se lisent dans la Genèse[1]. Nous en citerons un seul exemple. Le plus étrange de tous les mythes est celui d'un Sauveur ou d'un Vainqueur du serpent, qui naît d'une vierge

[1] Voyez note D.

d'une femme seule, contre toutes les lois de la nature ɪar une intervention miraculeuse de la Divinité. Ce he est universel, de l'aveu même de Boulanger. Que mythologues de son école expliquent comment une e aussi absurde a pris naissance chez le peuple pri- f, est devenue partie intégrante de sa religion, et t pieusement conservée chez toutes les nations de cien et du Nouveau-Monde. Pour nous, nous ouvrons enèse au troisième chapitre; nous y lisons que le Fils a femme (seule) terrassera le serpent, qui le blessera talon, et nous ajoutons que la bonne nouvelle du t, qui depuis la chute est la seule source de joies es et durables pour l'homme pécheur et misérable, a conservée comme le plus précieux des trésors, dans es les contrées de la terre où les peuples n'ont pas complétement abrutis par les nécessités physiques. protévangile est donc antérieur à la Dispersion. Si nous objecte que l'antiquité d'une chose n'en prouve ıt la vérité, et que cette espérance d'un Sauveur né ıe vierge est une vaine imagination du peuple primitif, ɔre faudra-t-il pour expliquer et l'origine et l'immense ortance de ce mensonge, produire quelque hypothèse puisse soutenir avantageusement la comparaison avec écit biblique de la chute. Mais ce protévangile est le ıd d'où est sorti le magnifique chêne de la prophétie e, et cette prophétie était le miroir où se reflétait à ınce la figure du Christ, fils de Marie, fils de Dieu, , depuis sa résurrection, règne du haut des cieux son Église invisible, et qui, vers la fin du temps ɪent, étendra aux yeux de tous son empire, d'une rémité de la terre jusqu'à l'autre. La folle imagination quelque rêveur antédiluvien est donc devenue le pivot 'histoire passée, présente et future de l'humanité.

e que nous venons *de dire* de l'espérance d'un Sau-

veur est vrai de toutes les croyances du peuple primitif, par lequel nous entendons ici spécialement les Séthites et les Noachides.

Ce peuple est né et a grandi dans la vérité et dans la foi. La vérité, il la puisait au dedans de lui, dans les profondeurs de l'âme, par le recueillement et par l'obéissance. Il la puisait en dehors de lui, soit dans les révélations directes de Dieu, par la vision et la prophétie, dont la tradition orale gardait le souvenir, soit dans les œuvres de Dieu, par la contemplation de la nature, soit dans les dispensations de la Providence, par sa vigilance à en comprendre le but.

La foi dominait sur toutes les facultés de l'âme, et les guidait dans leurs modes divers d'action ; la poésie et la science se confondaient encore avec la religion ; le plus puissant des sentiments était celui de la présence de Dieu, auquel, depuis le Déluge, avait succédé celui de la crainte ; et dans la vie pratique, l'œuvre principale était de lui plaire ou de l'apaiser. Mais la foi n'avait qu'une connaissance confuse et incomplète de la vérité; point de dogmes nettement formulés, plus de crépuscule que de lumières, et dans le champ des croyances, bien des espaces recouverts d'un voile impénétrable. Ainsi l'on possédait à peine les premiers linéaments de la doctrine de la Trinité ; on ne savait du Sauveur que ce que l'Éternel avait dit de lui après la chute, et le sort des âmes après la mort n'avait point été l'objet d'une révélation spéciale.

La grande Dispersion fut certainement précédée du départ prématuré d'un grand nombre de familles qui désertèrent avant que la nouvelle humanité se fût solidement raffermie dans la vérité, et qui, n'emportant que des traditions incomplètes, les perdirent bientôt dans

rudes combats qu'elles eurent à soutenir contre la
ure qui n'avait point encore repris son assiette depuis
Déluge. Elles auront donné naissance à la plupart des
iples sauvages sans traditions.

es grandes tribus qui se séparèrent au pied de la
r de Babel à demi détruite, possédaient toutes dans
r cœur les mêmes trésors de vérités morales, his-
iques et religieuses. Leurs cœurs différaient déjà
nme l'ont fait plus tard les nations issues d'elles, qui
eu chacune leur caractère propre et indélébile; mais
taient tous des cœurs d'hommes, faits à l'image de
u et pour Dieu, et ne pouvant vivre sans l'adorer.
utons le témoignage qu'Homère rend à ces intimes
irations de l'âme vers la Divinité, dans un vers que
lanchton disait être le plus beau qu'eût écrit ce poëte :
lémaque, qui vient de traverser les mers, arrive à
os; le fils de Nestor, Pisistrate, s'approche de lui en
présentant une coupe d'or pleine de vin, et l'invite
adresser, tout jeune qu'il est, ses prières aux immor-
els, car tous les hommes ont besoin des dieux[1]. » Le
oin d'adorer Dieu, de rendre un culte à un Être su-
ème, tout-puissant, invisible, se retrouve en effet chez
s les peuples païens; le sentiment religieux n'est
int mort en eux; ils portent encore sur leur front le
au de leur origine divine. Mais ils n'ont point perdu
n plus tout souvenir des antiques révélations de Dieu,
ses promesses de salut, de ses redoutables jugements
r le premier monde. Tout l'édifice du paganisme repose
nc non sur les mensonges des prêtres, ni sur la dé-
nce des peuples, ni sur les séductions de Satan, mais
r la vérité, sur la vérité humaine et subjective du sens

[1] Od. III, 48.

religieux, et sur des enseignements divins d'une objective vérité.

Cependant, comme l'humanité entrait dans sa jeunesse, Dieu ne la tint pas plus longtemps sous sa tutelle ; il ne lui fit plus entendre sa voix par des prophètes, et selon les expressions de saint Paul, qui va devenir notre guide, « il laissa les nations marcher toutes dans leurs voies. » Il était toujours leur Dieu [1] ; mais il ne leur parlait plus que dans leurs cœurs et par la nature. « Il ne cessait de « *leur* donner des témoignages de ce qu'il est, en *leur* « faisant du bien, en *leur* envoyant du ciel les pluies et « les saisons fertiles, en *leur* donnant la nourriture avec « abondance et en remplissant leurs cœurs de joie. » En même temps il leur « manifestait, » par la grandeur et la beauté de ses œuvres, « ce qu'on peut connaître de lui; « car les choses invisibles de Dieu, sa puissance éter- « ternelle et ses perfections divines se voient par l'esprit « dans ses œuvres depuis la création du monde. » Mais les païens n'ont pas su les voir, et « ils sont inexcusables [2]. » Non point qu'ils n'aient admiré de toutes les puissances de leur âme ce que la terre et les cieux ont de splendeurs, de pompe et de magnificences, et qu'ils n'aient « connu Dieu [3], » et su fort bien qu'en dehors et au-dessus de la nature existe un Être éternel qui est l'auteur et le maître de toutes choses. Mais au lieu de se recueillir en sa présence dans le sentiment de leur néant et de leur indignité, au lieu de « le glorifier comme Dieu » par leurs adorations, et de « lui rendre grâces » pour tous ses

[1] Actes des Ap. XIV, 16-17.

[2] Ép. aux Romains, I, 19 sq. Je profite dans ces pages d'une brochure de M. Tholuck : *Le Paganisme et la sainte Écriture*. Berlin 1853 (en allemand).

[3] David parle, Ps. IX, 18, des païens qui *oublient* Dieu.

ıits, « ils se sont égarés dans de vains raisonne-
; » sur les symboles les plus dignes de lui, sur sa
e une, triple, multiple, sur la convenance de per-
ier ses différentes perfections, sur la communica-
le sa divinité à la nature et à l'homme; « et leur
ır sans intelligence a été rempli de ténèbres; sou-
ınt qu'ils sont sages, ils sont devenus fous. » Tel a
ır premier pas vers les ténèbres de la fausse reli-
Mais leurs vaines pensées ne tardèrent pas à se
ire au dehors par des actes : ils se mirent à
ager la gloire du Dieu incorruptible en des images
eprésentent ou l'homme corruptible, ou des oiseaux,
quadrupèdes et des reptiles. » Dieu les punit de
veuglement en « les livrant au milieu de (toutes
liverses) convoitises de leurs cœurs à l'impureté. »
lte symbolique et idolâtre du vrai Dieu fut ainsi le
ème et immense pas qu'ils firent loin de la vérité
ive; mais ce ne fut pas le dernier, car le chemin
reur aboutit au mensonge. « Ils transformèrent la
té de Dieu en mensonge, » ou le vrai Dieu en faux-
, « et adorèrent et servirent la créature au lieu du
ıteur. » Alors « Dieu les abandonna à toutes les pas-
s les plus infâmes. » Ces malheureux, qui avaient
é Dieu en son contraire, firent subir à leur propre
e une altération analogue, « en changeant chaque
e en son contraire, » et « comme ils avaient méprisé
onnaissance de Dieu, Dieu les livra à un esprit
ırisable et réprouvé, ensorte qu'ils commirent tous
crimes imaginables quoiqu'ils sussent fort bien que
x qui les font sont dignes de mort. » Bien plus « ils
rouvent encore ceux qui se comportent ainsi, » et
eut dire d'eux « qu'ils retiennent la vérité captive
s l'injustice. » « Le prince d'un pareil monde »
les membres *rivalisent* d'effronterie dans le crime,

n'est plus le Dieu de sainteté, c'est le Père du mensonge et du meurtre, et les temples où l'on adore, le crime dans le cœur, des dieux coupables de tous les genres de crimes, seraient certainement dignes de servir de repaires aux légions des esprits impurs de l'enfer [1]. Toutefois le paganisme, au temps de sa plus grande corruption, comptait des brebis du Christ qui devaient se réunir à celles qui vivaient en Israël [2], des enfants de Dieu dispersés en tous lieux, qui appartenaient déjà, dans la prescience divine, au corps de l'Église [3], et les plus coupables des adorateurs des faux-dieux étaient plus hommes que ne le sont nos socialistes, en qui est mort le besoin d'adoration. Saint Paul, en annonçant à ces derniers l'Évangile, ne pourrait point leur dire qu'ils sont « pieux jusqu'à l'excès, » ni leur « annoncer le « Dieu inconnu qu'ils honorent sans le connaître [4]. »

Ce n'était pas au sein du polythéisme que pouvait apparaître le Sauveur du monde, et dès les temps de la Dispersion, Dieu lui avait préparé un peuple d'élite qui attendait sa venue et serait le sien. Abraham et ses descendants ont été les gardiens des vérités religieuses et historiques qu'avait possédées le peuple primitif, et que tous les peuples de la terre avaient connues aussi bien qu'eux à leurs premières origines, mais qu'ils dénaturèrent bientôt ou perdirent entièrement. Nous ne nous sommes point proposé spécialement la tâche d'établir cette transmission aux Hébreux des révélations et des traditions du premier monde, mais elle résulte certainement de

[1] 1 Cor. X, 20 sq.
[2] Jean, X, 16.
[3] Jean, XI, 52.
[4] *Actes* des Apôtres, XVII, 22 sq.

ıotre ouvrage. Elle suppose d'ailleurs celle de cer-
cérémonies religieuses, telles que les sacrifices
ınts, que les païens pratiquaient aussi bien que les
ux. En outre, ces derniers parlaient le même lan-
symbolique que les autres nations, parce qu'il
:elui de leurs communs ancêtres. C'est ce qui se
ıt du langage figuré des prophètes, et surtout du
cérémoniel du tabernacle, ainsi que l'a démontré
:hr dans sa *Symbolique*. Enfin, on ne peut contes-
ıx Abrahamides l'intelligence de la révélation indi-
de Dieu dans la nature; plusieurs des plus beaux
ıes de David l'attestent suffisamment. Le peuple
:omme les peuples païens, devait chercher à con-
: l'Éternel par ses œuvres.
qui distinguait les Hébreux, avant Moïse, des nations
mporaines, c'était, en premier lieu, la fidélité et
ilité avec lesquelles « ils glorifiaient Dieu comme
et lui rendaient grâces, » ne s'abandonnant point
e vains raisonnements » sur les mystères du nombre
ɔis, de la Parole et de l'Esprit, ne cherchant point
ancer les progressives révélations de Dieu par des
ctures hasardées, mais consentant à ne savoir de
que son unité, ses perfections et son œuvre créa-
, à l'adorer sans le voir, sans le représenter par
nages, sans arrêter leurs regards sur ses œuvres,
ester dans une ignorance presque complète sur les
nées des âmes après la mort. C'était, en second
la vigilance qu'ils déployaient à ne jamais franchir
mites du symbole, au delà desquelles commence le
e : on ne trouve pas dans les livres de l'Ancien
ıment un seul de tous ces récits fabuleux et énig-
ques que tous les autres peuples faisaient, ou de
vre cosmogonique, ou de la chute de nos premiers
nts, ou du *protévangile*, ou du Déluge; or, si les

Hébreux ont gardé dans toute leur vérité historique le souvenir d'événements aussi éloignés et aussi merveilleux que ceux des temps antédiluviens, comment serait-il possible de supposer qu'ils auraient rempli de fables leur propre histoire et l'histoire contemporaine? Nous sommes donc en droit d'affirmer que l'esprit mythique, qui est l'abus du génie symbolique, ne s'est point développé chez les descendants d'Abraham, ou qu'il ne l'a fait que dans les temps de décadence où ils sortaient de leur caractère et de leur rôle pour se faire païens. Mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici des Hébreux, serait vrai, dans certaines limites, de la Chine antique, et ils ne seraient point le peuple Élu, si Dieu ne s'était pas révélé à leurs patriarches, à leurs chefs, à leurs prophètes. Le besoin d'entendre de nouveau la voix de Dieu s'était réveillé d'un bout de la terre à l'autre; mais elle ne se fit entendre qu'aux Israélites, et les autres nations, trompées par l'ardeur de leurs désirs, se laissèrent séduire par les soi-disant révélations de faux prophètes et de faux oracles. Les Chinois seuls n'ont pas cru que leurs livres sacrés fussent les livres d'un Dieu.

L'Éternel donna par révélation aux Hébreux la loi et la prophétie, qui, avec le type, les distinguent et les isolent de toutes les autres nations de l'Antiquité.

Je ne rechercherai point ici quelle révolution s'opérait dans l'esprit de ces nations lorsque Dieu, retirant son peuple d'Égypte, le réunit au pied du Sinaï pour lui imposer par Moïse, au milieu des foudres et des tonnerres, les lois politiques, morales et cérémonielles dont la violation attirerait sur lui les plus redoutables châtiments. Il me suffit de rappeler que ces lois ne font toutes que répéter sur mille tons la même pensée : «Sois saint comme je suis saint.» Elles n'ont qu'un but, d'éveiller la *conscience,* d'aiguiser le sens du bien et du mal, de fortifier

onté en l'habituant à repousser le péché sous tou-
s formes, et de rendre à l'âme sa liberté par la
té, ou, si l'âme ne parvient pas au but qui lui est
sé, de la convaincre avec puissance de sa profonde
ption et de lui inspirer un ardent désir de salut.
s que chez les païens les législateurs religieux et
êtres frappaient l'imagination des peuples par la
ıre de leurs Élysées et de leurs Enfers, parlaient à
sens par la magnificence des temples et la pompe
ètes, amusaient leur intelligence par des spécula-
cosmologiques, endormaient leurs consciences dans
in formalisme, ou lâchaient la bride à toutes leurs
ıns, Moïse écarte avec la plus inflexible logique
e qui pourrait distraire ses frères de la seule chose
saire, la sainteté, tout ce qui ne s'adresserait pas
ement à leur sens moral. Il leur dit même à peine
ot en passant du Messie, tout en préparant en
; les esprits à sa venue par les types du culte et du
e.

ne fut que longtemps après Moïse que la prophétie
ompléter l'œuvre de la loi, en en exposant le sens
ıel, et en développant dans les cœurs les espérances
Sauveur. La plupart des peuples païens célébraient
s longtemps dans leurs fêtes ou chantaient dans
poëmes les exploits et la mort de leurs faux Mes-
qu'Israël avait à peine une confuse idée de son
e futur, dont tous les autres étaient des contrefa-
anticipées. Mais les derniers se trouvèrent être les
iers au temps fixé de Dieu pour l'accomplissement
s décrets; et ce fut Israël qui avait le plus tardé à
r ses regards sur l'avenir, qui vit naître chez lui le
ıueur du serpent, et crut en lui avant tout le reste
ıonde.

ant aux *types, qui ont à peine* leurs analogues chez

les païens, ils comprennent les personnages, les événements et les cérémonies du culte qui, dans la vie réelle, préfigurent et annoncent le Messie. Les personnages le préfigurent parce qu'ils approchent en quelque manière de l'idéal de la nature humaine, dont le Christ est la vivante réalisation; les événements, parce que le Dieu qui prépare longtemps à l'avance la venue du Sauveur, est le même qui dirigera les circonstances de sa naissance, de son ministère, de sa mort, de sa résurrection, et de l'établissement de son règne; les cérémonies, parce que Moïse les a réglées d'après le modèle des choses éternelles et futures que Dieu lui avait montrées sur le Sinaï.

Le Messie parut enfin. Mais plusieurs siècles avant lui, dans l'Asie ultérieure, qui forme un monde à part, tous les besoins religieux moraux, religieux et sociaux que le Christ venait satisfaire, s'étaient déjà follement satisfaits dans le rêve du bouddhisme. Cette religion parlait beaucoup d'une Trinité, d'une Église que l'Esprit forme de fidèles de toutes nations, d'une société sans castes ni priviléges, du sacerdoce universel, de la charité pour premier devoir, d'un certain pardon des péchés, et elle n'a finalement produit que d'extravagantes superstitions, au-dessus desquelles plane un Dieu-néant.

Dans le monde occidental, Jésus-Christ, qui par son sacrifice avait acquis à l'humanité la rémission de ses péchés, ramena les Israélites à la foi d'Abraham, les Païens à la foi de leurs premiers ancêtres, les uns et les autres à celle de Melchisédec, dernier représentant du monde primitif. Le Christ avait accompli, et en accomplissant, aboli la loi de Moïse, qui n'était, selon saint Paul, *que le sévère* pédagogue chargé d'élever Israël pour le

ie. La prophétie, dont le Messie avait été la fin prin-
e, n'avait, depuis sa venue, plus d'autre mission que
noncer le développement de son œuvre et les desti-
de l'Église. Les deux priviléges distinctifs des Israé-
s'éteignaient ainsi avec lui, et le peuple Élu ne
ervait plus dans le royaume des cieux que la foi
raham qui avait été nommé le Père des croyants.
le monde païen, l'Évangile renversait les faux-
x et les images symboliques du vrai Dieu, dissipait
nombrables légions des mythes, et ne laissait sub-
r dans l'âme que ces besoins indestructibles d'ado-
n, d'unité, de sainteté, de pardon, de paix, de foi,
uels le Christ satisfaisait aussi pleinement qu'aux
rances positives des Hébreux illuminés par la pro-
ie. Païens et Juifs entraient donc dans l'Église au
e titre, en vertu de leur foi dans le Sauveur qui
été promis à Adam avant sa sortie du paradis, et
aient un peuple nouveau, unique comme le peuple
itif, mais divers de langues, de nationalités et de
s ; car l'unité des origines est toujours enveloppée
milaire, et celle de la fin toujours développée, mul-
et variée. De même la foi naïve et incomplète du
nier monde reparaissait, dans l'Église, consciente,
chie, surtout enrichie de toutes les lumières d'une
ième et dernière révélation. Mais ce qui constituait
mense supériorité du nouveau peuple de la foi,
it le don du Saint-Esprit, qui communiquait aux
es la nature divine, les élevait du rang de simples
s vivantes à celui d'*esprits vivifiants*[1], et donnait à
ature humaine, anéantie par le péché, la force de se
ifester dans toute sa grandeur morale.

1 Corinth., XV, 45; Jean, VII, 37, sq.

Toutefois, si nous comprenons bien les révélations de saint Jean, l'Église de la foi nouvelle, au bout de deux mille ans, aurait à peine franchi les temps de son enfance. Aujourd'hui elle est encore captive en Égypte, et n'a point mis le pied dans la Terre de Promission. Elle a cru bien trop tôt que son règne était venu, que les cœurs lui étaient soumis, et que les nations lui obéissaient avec cette conviction intime et personnelle qui seule a quelque valeur. Elles étaient si peu convaincues, que Mahomet, en Orient et en Afrique, en a séduit plusieurs par un rationalisme saturé d'un fanatique enthousiasme ; et de nos jours, de vastes contrées ne tiennent plus à l'Église que par les liens de l'habitude ou par ceux de la superstition. Mais le jour approche où le vrai David montera sur son trône éternel, où le Christ reviendra, puissant et glorieux, pour détruire ses ennemis et régner avec les siens. Alors les peuples, chrétiens de cœur, formeront, comme aux temps primitifs, une unique famille, mais une famille où chacun d'eux déploiera librement et en plein son caractère propre ; et sous la direction ferme et sûre de la foi, on verra s'épanouir simultanément la poétique admiration et la savante investigation de la nature, qui sont les talents départis aux Gentils, l'intelligence des révélations divines, dans laquelle excelle la race d'Abraham, la crainte de l'Éternel, qui est à la base des religions sémitiques, la joyeuse confiance en Dieu qui caractérise les Japhétites, la pureté morale, la charité et la prière, qui sont la vocation de tous les hommes sans distinction.

Si de ces sublimes hauteurs de l'avenir nous redescendons dans les sombres vallées du présent, nous y trouvons plus des deux tiers de l'humanité prosternés encore devant les faux-dieux. Pour nous, nous consumons nos

s à comprendre les fables des païens, sans profit
ın pour ces malheureux esclaves de la superstition,
ıuvent nous revient à l'esprit ce proverbe persan :
pire de tous les hommes est un savant qui ne fait
int de bien par sa science. » Mais ne nous serait-il
t permis d'espérer que notre ouvrage fera quelque
en appelant l'attention des instituteurs de la jeu-
e, et surtout des missionnaires qui portent l'Évan-
aux nations, sur les vérités éternelles qui sont à la
de toutes les fausses religions?

les instituteurs voulaient quelques instants prêter
ille à nos paroles, nous leur rappellerions que, dans
tomie comparée, c'est aux organisations les plus
ıites à expliquer les inférieures, et que la même
doit être applicable à l'étude comparée des reli-
s. Or le Christ n'est-il pas l'homme saint par excel-
e? La parfaite sainteté ne peut se concilier dans le
ıe cœur avec l'erreur, avec le mensonge, et le
st est à juste titre appelé l'homme parfait, le vrai
me. C'est donc à sa lumière, à celle de sa religion
nous devons étudier les hommes qui lui sont infé-
rs, et les religions qui le sont à la sienne. S'il en est
i, pour bien comprendre les croyances et les litté-
res des païens, nous devons auparavant aller nous-
ıe à l'école du Christ, afin que notre âme s'y pu-
, notre raison s'y redresse, notre intelligence s'y
gisse au point de nous rendre spirituellement plus
ıds que ces géants de l'Antiquité, ces Homère, ces
lare, ces Eschyle, ces Sophocle, ces Socrate, ces
on, que nous devons expliquer à nos élèves. Qui
t expliquer, doit comprendre; qui veut comprendre,
être plus vaste que ce qui est compris, et l'unique
ɣen d'avoir plus de lumières et plus de foi que ces
ies, c'est d'*être un humble* et pieux chrétien. C'est

à cette condition seule qu'on pourra se transporter au milieu de leurs idées religieuses et morales, en apprécier la sublimité et la profondeur aussi bien que les lacunes ou les erreurs, et y retrouver la source de tout ce qu'ils ont dit, fait, écrit ou chanté de plus grand et de plus beau. Jamais le philologue qui rejette l'Évangile ne sentira tout le mérite littéraire de *Prométhée* ou des *Coéphores*, d'*Oreste roi* ou de *Philoctète;* jamais non plus, il ne découvrira le vrai sens du mythe d'Hercule ou de celui de Bacchus.

Aux missionnaires, nous leur demanderions s'ils ne sont pas les médecins de l'immense hôpital du paganisme, et si, au dire de certains médecins, tout l'art de guérir ne se résume pas à découvrir dans le corps malade l'organe sain qui servira de point d'appui pour déplacer et enlever le principe morbide. De même, quand on veut amener une âme à la vérité, ne faut-il pas avant tout chercher en elle tout ce qui lui reste d'instincts moraux, de sentiments religieux, de soif de bonheur et de respect pour les antiques traditions de l'humanité? Le premier devoir du missionnaire ne sera-t-il donc pas de s'enquérir de l'état spirituel et des croyances du peuple au milieu duquel il exerce son ministère, afin de lui présenter avant toutes choses la portion des enseignements divins qui correspond le mieux à ses besoins et à ses souvenirs? N'est-ce pas là la méthode qu'a suivie saint Paul devant l'Aréopage?

Il arrive rarement, en effet, que le christianisme soit accueilli tout entier et d'emblée avec faveur par une nation païenne. Un Mexicain disait à son alcade, peu de temps après la destruction de l'empire de Montézuma : « La loi de nos ancêtres était si déraisonnable et si sanglante, que pour nous décharger d'un tel joug, nous « aurions reçu, je ne dis pas la loi de Jésus-Christ, qui

bonne et sainte et nous conduit au ciel, mais tout re que c'eût été[1]. » De même, quand nos premiers onnaires débarquèrent aux îles Sandwich, le roi it de supprimer l'antique religion de ses pères, qui it point encore été remplacée par une autre[2]. Mais linaire les faux-dieux résistent longtemps au vrai , et dans cette lutte, il ne faut pas mépriser le se- s d'une sainte habileté. Quand, à l'ouïe des miracles Ancien et du Nouveau Testament, les Brahmines ient, avec le sourire du dédain sur les lèvres : « Nos toires sont bien plus merveilleuses et plus amu- ites que les vôtres, » pourquoi ne pas humilier leur eil et les forcer au respect en leur prouvant que s principales fables ne sont que d'absurdes travestis- ents des traditions primitives, qu'ils ont perdues, ue nous possédons dans un livre plus ancien que les leurs? Ou lorsque le disciple de Confucius ferme reilles à la prédication de l'Évangile, pourquoi ne ouvrir avec lui le Tchoung-Young de son maître, et montrer dans les prophètes hébreux et dans les giles la pleine réalisation de l'idéal du Saint que le chinois a tracé d'une main hardie dans ce plus aordinaire de tous les livres païens? Nous pouvons leurs citer des faits à l'appui des conseils que nous rdons. Ainsi M. Casalis dit expressément : « Cette i explicite (des Béchouanas) à l'immortalité de l'âme à l'existence du monde invisible, nous a servi comme

Gumilla, t. I, p. 370.

Les Dayaks, à Bornéo, ont demandé à nos missionnaires une ion parce qu'ils n'en avaient point encore et qu'ils ne voulaient le l'islam. Quand on leur a pour la première fois annoncé le st, ils étaient comme des gens qui se réveilleraient et qui auraient ut temps donné leur joyeux assentiment à cette bonne nou- . (*Magasin de Bâle pour l'hist. des Missions*, 1840, p. 133.)

« d'un puissant levier pour remuer la tribu des Bassou« tos [1]. » Tout récemment encore, dans ces mêmes contrées de l'Afrique australe, comme M. Lemue lisait un jour aux Béchouanas, dans la Bible, le fameux jugement de Salomon, et que, tout surpris, ils le devançaient (car ils connaissaient fort bien ce récit), l'un d'eux en fut si frappé qu'il assista ensuite plus régulièrement au culte. « Il me semble, ajoute le pieux missionnaire, que nous « devons nous réjouir de retrouver, même parmi ces « peuples plongés dans les épaisses ténèbres de l'ombre « de la mort, quelques faibles rayons de la divine lu« mière qui a autrefois brillé d'un si vif éclat dans le « voisinage de l'Egypte [2]. » Il y a longtemps déjà qu'en Chine, des lettrés convertis avouaient à leurs frères en la foi, « que la doctrine de l'Antiquité avait beaucoup « contribué à dissiper leurs doutes. » Le Père Cibot raconte qu'un empereur ayant ordonné aux Han-lin de réfuter les livres de la religion chrétienne, ces docteurs déclarèrent, après six mois d'examen, qu'ils ne le pouvaient sans tomber en contradiction avec les King, et sans s'exposer à la risée de tous les lettrés [3]; et nous lisons dans les notes du Père Lacharme, sur le Chi-King, que les mythes des Chinois sur leurs héros nés de vierges, facilitaient aux missionnaires la prédication du Verbe fait chair [4]. »

[1] *Langue Sechuana,* p. XXIX.

[2] *Journal des Missions évangéliques,* 28e année, p. 131.

[3] *Mémoires concernant les Chinois,* t. IX, p. 380. Comp. t. I, p. 267 sq.

[4] *Chi-King,* ed. Mohl, p. 303.

NOTES DU LIVRE PREMIER.

NOTE *A*. p. 33.

r
s.

- **Dieux du monde invisible.**
  - **Dieux.**
    - A. Théothées, dieux-Dieu.
    - B. Ctisiothées, dieux de la création.
      - 1. Pneumatothées, dieux-esprits.
        - *a*. Anges, êtres réels.
          - 1) bons.
          - 2) mauvais.
        - *b* Génies, êtres fictifs.
- **Dieux du monde visible.**
  - **Dieux.**
      - 2. Physiothées, dieux de la nature.
        - *a*. Dieux cosmogoniques.
        - *b*. Dieux cosmiques.
          - 1) généraux.
          - 2) particuliers.
      - 3. Anthropothées, dieux de l'homme.
        - *a*. Dieux moraux, des vertus.
        - *b*. Dieux historiques.
        - *c*. Dieux infernaux.
  - **Demi-dieux.**
    - *d* Demi-dieux ou dieux protévangéliques, héros divins.
  - **Héros.**
    - *e*. Héros humains.
      - 1) antédiluviens.
      - 2) postdiluviens.
      - 3) fictifs.

r
1-

  - **Hommes.**
    - *f*) Ancêtres ou Mânes.

ron distinguait les dieux (A. B. 2. 3. *b*. *c*.), les demi-dieux *e*.), et les Vertus (3. *a*.). Jamblique : les grands dieux

(les dieux de Cicéron), les archanges, les anges, les démons, les génies élémentaires, les génies terrestres (B. 1.), les héros (les demi-dieux de Cicéron), et les âmes des hommes (3. *f.*). La division de Vossius s'accorde aisément avec la mienne : adoration des substances spirituelles (A. B. 1.), des substances corporelles particulières, cieux, éléments, animaux, plantes, fossiles (B. 2. *b.* 2.), des substances corporelles universelles, ou du monde (B. 2. *b.* 1.), des substances mi-corporelles, mi-spirituelles (B. 3. *b. e.*) ; adoration des accidents (B. 3. *a.*).

NOTE *B.* p. 78.

Les Sauvages, tout stationnaires qu'ils sont dans leur vie de souffrances, font cependant des progrès dans l'abrutissement, l'incrédulité et l'oubli des vérités traditionnelles. « Les Bassoutos, « dit M. Casalis (p. XXII), parlent de Morimo, immolent des vic- « times sans paraître y attacher la moindre idée religieuse. *Nous « avons appris cela de nos pères, mais nous n'en connaissons pas « la raison.* Voilà la réponse qu'ils font aux questions qu'on leur « adresse sur ces matières. » Évidemment l'Antiquité a été, chez les Caffres comme ailleurs, plus pieuse et plus savante que les temps présents. Morimo signifie *celui* qui est *en haut*, et ce nom de Dieu, chez les Batlapis, est l'équivalent de sage et de puissant. Mais chez leurs voisins les Bassoutos et les Béchouanas, Morimo est un dieu méchant, qui habite en bas et non en haut, dans une caverne souterraine (Casalis, p. XX ; R. Moffat, *Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique,* p. 166). « Les plus éclairés « des Béchouanas, dit M. Arbousset (p. 77), reconnaissent dans « le ciel un Moréna qu'ils appellent le puissant maître des choses, « Mogalinto ; mais la multitude le nie. » Un autre missionnaire, M. Moffat, ayant demandé à un groupe d'indigènes s'ils n'avaient jamais rien su auparavant de Dieu, ne trouva parmi eux tous qu'une seule personne, une vieille femme, qui lui dit qu'elle avait entendu parler de Morimo dans son enfance, mais qu'on ne lui avait pas dit ce que c'était (p. 168). Ainsi l'ancienne foi s'en va,

vangile a été annoncé à ces peuples Caffres au moment où
ue tradition disparaissait et faisait place à l'incrédulité.
progrès de l'incrédulité chez les Hottentots ressortent de
nparaison des récits de Kolbe avec ceux des voyageurs
nes. Ce peuple, quand il était maître du pays, puissant,
en troupeaux et nombreux, croyait dans Gounja ou Tieqvoa,
fait toutes choses et ne cause de mal à personne, et en
ıôa, être malfaisant (Kolbe, t. I, p. 173 sq.; 187 sq.).
rd'hui, d'après Moffat (p. 165), les Hottentots ne connais-
lus que Uti'ko (Touquôa), et les Buschmens, qui sont des
ıtots réduits au dernier degré de la misère, ne croient de
qu'au diable qui a fait tout de la main gauche (Campbell,
a collection de Walkenaer, t. XIX, p. 303). Ce peuple est
, dans l'espace de deux à trois siècles, d'un dualisme voisin
vérité dans un monothéisme qui confond Dieu et le diable.
mérique-Sud possède de nombreuses tribus qui le cèdent à
en souffrances et en abrutissement aux Buschmens du Cap,
z qui le sentiment de la Divinité s'est pareillement tout à
scurci. Voici ce qu'on lit dans Gumilla (t. II, p. 178) :

e demandai à un Indien Salive, qui surpassait en bonté et
acité tous ceux de *Duya*, s'il avait eu quelque connaissance
u avant son baptême, et s'il avait jamais pensé à lui? Il
nsif pendant quelque temps, et il me répondit que non,
que contemplant un jour la lune et les étoiles dans un ciel
, et voyant qu'elles se mouvaient, il s'imagina que c'étaient
mmes; mais qu'ayant réfléchi sur les fléaux qu'il éprouvait
part des mosquites, des taons, des couleuvres, etc., il dit
-même : « Les hommes qui vivent là-haut, sont à couvert
ces incommodités; eh! pourquoi celui qui les y a mis, ne
mettrait-il pas aussi? » Telle fut à la lettre sa réponse, de
lle j'inférai que ces Barbares, quoique plongés dans les té-
s les plus épaisses, recouraient à leur première cause, qui
ieu, lequel leur communique sa lumière, malgré les efforts
font pour ne point la voir. »

cette réponse de l'Indien de l'Orénoque, nous pourrions op-
ce que Lafitau rapporte d'une femme huronne, à qui un
onnaire exposait les perfections de Dieu, et qui s'écria avec

admiration : « J'entends, et je m'étais toujours persuadé que notre « Areskouï devait être tel que le Dieu que tu viens de me dépeindre. » (T. I, p. 121 sq.)

Nous concluons de ces quelques faits qu'à la même époque, les peuples sauvages ne sont pas tous au même niveau en fait de religion, et que, dans le cours des siècles, le même peuple tombe de degré en degré dans un entier abrutissement.

NOTE *C*. p. 97.

« En parcourant l'Europe, l'Asie, et ce que nous connaissons de l'Afrique, dit Benjamin Constant, en partant de la Gaule, ou même de l'Espagne, et en passant par la Germanie, la Scandinavie, la Tartarie, l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Éthiopie et l'Égypte, nous trouvons partout des usages pareils, des cosmogonies semblables, des corporations, des rites, des sacrifices, des cérémonies, des coutumes et des opinions, ayant entre elles des conformités incontestables; et ces usages, ces sacrifices, ces cérémonies, ces opinions, nous les retrouvons en Amérique, dans le Mexique et dans le Pérou.

C'est vainement que l'on voudrait assigner pour cause à ces conformités des dispositions générales inhérentes à l'esprit humain. Il éclate dans plusieurs détails des ressemblances si exactes sur des points si minutieux, qu'il est impossible d'en trouver la raison dans la nature ou dans le hasard; et ce que nous apprenons journellement des antiquités de l'Inde, la manière dont les savants anglais reconnaissent dans les traditions de cette contrée les dates principales de l'histoire juive et les fables de la religion grecque, romaine et scandinave, l'espèce de concordance qui en résulte pour les annales de ces peuples, toutes ces choses ont redonné, dans ces derniers temps, une vraisemblance presque irrésistible à l'hypothèse d'un peuple primitif, source commune, tige universelle, mais anéantie, de l'espèce humaine. N'est-ce pas à ce peuple que nous devrions demander le point de départ de la religion, au lieu de le chercher chez quelques misérables hordes

elles nous n'accordons qu'avec peine une nature semblable ôtre ? Nous n'affirmons nullement qu'il soit impossible au et au génie d'arriver un jour à la connaissance de la vérité, du grand fait, du fait unique, qui doit servir à les fragments épars de la chaîne brisée dont nous soule-uelques anneaux. Nous aimons à rendre justice aux hommes ix, aux voyageurs intrépides qui se proposent cette décou- Nous admirons leur patience infatigable, et ce courage en ne rebute et qui brave des difficultés dont l'imagination vante. Car ce ne peut être qu'en étudiant chaque peuple es plus petits détails, en comparant les usages les plus eux et les traditions les plus confuses, en recueillant tous bris des langues antiques, nous ne parlons pas de celles nt anciennes pour nous, mais de celles qui, mortes déjà es hommes qui nous ont précédés sur cette terre, n'avaient chez les nations les plus reculées que des traces vagues et ble souvenir; ce ne peut être qu'en voyageant sur tout globe et en retournant, pour ainsi dire, les couches nom-s accumulées l'une sur l'autre par la succession des âges, rassembleront les matériaux indispensables au succès dont le espérance les soutient dans tous leurs efforts. »

(T. I, p. 114 sq.)

NOTE *D*. p. 98.

me je crois avoir réuni dans cet ouvrage un nombre de ıffisant pour établir l'existence d'un peuple primitif, souche s les autres, je n'ai pas cru devoir discuter longuement thèse contraire qui explique les croyances et mythes iden- par l'identique nature de tous les hommes. Mais je veux dire quelques mots pour prévenir les objections qu'on ne iera pas de me faire.

erminons d'abord ce qu'il y a de nécessaire dans la vie in-uelle de chaque homme, et ce qui doit donc se retrouver mément le même en tout pays.

st, en premier lieu, tout ce qui constitue la *nature humaine*, hysique que morale : naissance, âges de la vie et mort,

besoins du corps, instincts de l'âme, vertus et vices, passions et convoitises, pressentiments et idéaux, en particulier conscience morale, foi dans l'immortalité de l'âme, foi en Dieu.

C'est, en second lieu, tout ce qui fait les bases de la *société humaine*, et en particulier des sociétés civilisées : mariage et famille ; agriculture, arts et métiers ; guerres ; royautés et révoltes.

C'est, enfin, tout ce que donne à l'esprit d'images, de connaissances et de sentiments la vue de la terre et des cieux, de la succession des saisons, et de tous les phénomènes du *monde physique*.

J'admets ici que les instincts moraux de l'homme sont susceptibles de se développer par leurs seules forces. Je crois la chose fausse en psychologie, fausse en histoire. Mais je ne veux pas compliquer une question, de soi fort délicate, par des discussions philosophiques plus ardues encore, et je reconnais qu'on est en droit d'expliquer par le jeu nécessaire des facultés de l'homme les dogmes, les rites, les mythes qui parlent des faits physiques, sociaux et individuels que nous venons d'énumérer.

Voyons maintenant ce qui, dans la vie intellectuelle de l'homme, présente une constante et infinie diversité.

C'est l'*individualité*, soit nationale, soit personnelle. Il n'existe pas plus deux hommes que deux feuilles d'arbre, qui soient identiques, et chaque homme, ainsi que chaque peuple, imprime aux éléments immuables de la vie le cachet indélébile de sa nature propre.

C'est, de plus, la *liberté* en vertu de laquelle l'homme use bien ou mal de sa nature, de ses forces, de ses talents, de sa position sociale, du monde qui l'entoure.

L'individualité et la liberté produisent les *actions* dont la somme constitue, avec les *événements providentiels*, l'histoire de chaque peuple, l'histoire de l'humanité. Tout fait historique, tout acte est à la fois semblable à des milliers d'autres et unique. Il ne peut se répéter. Ainsi, par exemple, si l'on retrouvait chez tous les peuples de la terre l'histoire de Léonidas mourant aux Thermopyles, il ne viendrait à l'esprit de personne de prétendre que chacun de ces peuples a eu ses Thermopyles, son Léonidas, ses trois cents Spartiates et leur célèbre épitaphe. Il suffit même que

s du monde contiennent deux fois le même fait avec toutes ıes circonstances (comme l'histoire de la pomme de Tell), ıe le plus récent devienne suspect, ou que du moins il ıur avoir été inspiré par le plus ancien.

ns le cours des siècles, le retour de circonstances et de es semblables produit, en vertu des lois nécessaires qui t les choses humaines, deux événements qui paraissent ·er l'un de l'autre en rien d'important, on découvrira , en les étudiant attentivement, qu'il y a dans leur esprit, ırs causes, dans leurs effets, dans leurs détails, certains rticuliers qui établissent entre eux une dissemblance fonıle.

ainsi que dans la linguistique, où les éléments nécessailettres, sont peu nombreux, on signale parfois chez les les plus étrangers les uns aux autres des mots qui ont ellement le même son et le même sens. Mais cette idenanouit d'ordinaire dès qu'on recherche les racines de ces

dirons donc que les annales de tous les peuples mention- des milliers d'inondations, qu'encore n'y aurait-il pas peuples qui, dans les premiers temps de l'histoire, auéri, l'un et l'autre, tout entiers, à l'exception d'un homme ui, par l'intervention de Dieu, se serait réfugié avec les ıns une arche, et qui aurait lâché deux oiseaux. C'est t là le récit que font, avec quelques variantes insignifian- les peuples à traditions (et les peuples muets ne diffèrent ·s d'eux en rien d'essentiel). Les innombrables traditions nes doivent nécessairement avoir trait à un événement et comme le cataclysme a été, de l'aveu de tous, uniils ne peuvent avoir d'autre aïeul que le juste qu'ils disent é seul préservé. Ils sont donc tous issus d'une même fal'un même peuple, du peuple primitif.

conclusion se corrobore par leurs religions, qui sont ıleines des souvenirs du Déluge, et par leurs autres tradiistoriques, où les héros sont les Séthites, les Caïnites, dam. Ces traditions sont, il est vrai, moins nombreuses, miverselles, que celles du Déluge; mais elles ont au fond

la même valeur, puisqu'elles se rapportent, elles aussi, à des faits historiques qui ne sauraient s'être répétés plusieurs fois d'une manière identique.

Cependant la mémoire des événements passés ne constitue pas elle seule le trésor intellectuel d'un peuple. Le peuple primitif, dont l'existence est pour nous incontestable, avait ses dogmes, ses rites, ses symboles, et nous sommes certainement en droit de supposer que ceux qui, depuis la Dispersion, se retrouvent partout, sont un héritage du premier monde, car ils sont ou si simples, qu'on doit les dire aussi vieux que l'homme, ou trop bizarres pour que chaque peuple ait pu les imaginer de son côté.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que les symboles les plus généralement répandus, sont les plus étranges, les plus originaux. Peu de peuples ont fait du soleil dardant ses rayons un archer; tous, au contraire, l'appellent le loup. Quelle analogie y a-t-il entre cet animal et l'astre du jour? Cherchez-la, mais trouvez-en une si vraie, si frappante, que toutes les nations ont dû nécessairement la découvrir, et en faire un de leurs emblèmes de prédilection. L'énigme ne vous semble-t-elle pas indéchiffrable? Ne nous accorderez-vous pas que si tous les peuples en ont le mot, c'est qu'ils l'ont appris de leur grand devancier? Et pourtant, si nous vous le disions, l'association d'idées qui a produit ce symbole, vous semblerait si naturelle que vous nous retireriez peut-être ce que vous venez de nous accorder. Mais n'en est-il pas des énigmes comme de toutes les idées originales? Hier elles n'existaient dans aucun cerveau, aujourd'hui elles surprennent et éblouissent, demain chacun se les est appropriées parce qu'elles sont vraies et à tout prendre très-simples. C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Bien des métaphores, des symboles qui nous sont si familiers que nous n'y prenons point garde, étaient peut-être dans l'origine l'ingénieuse découverte d'un génie transcendant, ou ils datent de quelque événement extraordinaire qui avait vivement ému l'Antiquité, le monde primitif.

Ainsi, l'on pourrait dire que rien n'est plus simple que de symboliser le mal par le serpent malfaisant, et qu'il est bien inutile de recourir à la séduction d'Ève pour expliquer cet emblème? — Mais que de gens qui font du péché une imperfection nécessaire

tu, et qui se refuseraient formellement à le comparer à
n mortel! Et comment rendre compte de l'étroite relation
rpent est avec la femme dans un grand nombre de mythes
x mondes?
de plus simple que de comparer le Dieu créateur à un
car les animaux sortent d'un œuf; par l'analogie, on aura
ir d'un œuf le monde, et l'œuf du monde suppose un
ui l'engendre et le couve. — Mais est-ce donc chose si
e de se figurer la terre avec ses montagnes et ses lacs, les
ec leurs astres, sous la figure d'un animal contenu dans un
nense? Et surtout, pourquoi l'oiseau divin est-il repré-
inant sur les eaux? Qu'y a-t-il de commun entre l'eau et
, entre la mer et un nid? N'est-il pas infiniment plus
l'admettre que le peuple primitif croyait ou savait le
ssu d'eaux primordiales sur lesquelles planait l'Esprit de
qu'après avoir comparé cet Esprit à un oiseau, on a fini
ner à cet oiseau un œuf immense à couver?
de plus simple que de personnifier la fragilité de la vie
sous la figure de jeunes dieux ou héros qui meurent,
de tous, à la fleur de l'âge. Quelle nécessité y avait-il à
ces mythes l'histoire d'Abel? — Mais qu'on veuille bien
e pourquoi ces jeunes victimes de la mort sont des pre-
s, des laboureurs, blessés mortellement par un frère, par
berger?
le plus simple, dira-t-on encore, que de concevoir l'idéal
nme saint et bon qui se dévoue au bonheur de ses frères,
s méchants haïssent, persécutent et font mourir. Pourquoi
r à expliquer par le protévangile les sauveurs des religions
? — Mais est-il permis d'admettre que les Romains, les
, les Mexicains, les Sauvages de l'Amérique, ont dû tous
rement créer cet idéal du juste crucifié qu'avait entrevu
sublime des philosophes grecs, le divin Platon? Puis,
t se fait-il que les sauveurs des Gentils naissent d'une
miraculeuse, tuent, après un rude et dangereux combat,
ent redoutable, et meurent blessés au talon? Il faut, ou
ître avec nous dans ces traits des souvenirs de la promesse
Adam, ou supposer que l'homme, par les lois immuables

de sa nature morale considère le mal comme une puissance malfaisante, venimeuse, presque invincible, et invente la notion du miracle, d'une naissance miraculeuse, d'un être miraculeux né d'une mortelle et de Dieu. Mais dans cette dernière supposition, on devrait ajouter aux dogmes de la religion naturelle celui de l'Homme-Dieu ou de l'Incarnation, et en retrancher celui qui fait du péché une demi-vertu; on confesserait que la raison humaine est dans son intime essence antipélagienne et antirationaliste; on reconnaîtrait que notre âme est *naturellement chrétienne* selon l'expression de Tertullien, et j'aime autant ce résultat que le mien.

Quoi de plus simple enfin que de figurer le soleil d'hiver et du printemps par Osiris perdu et retrouvé, mort et ressuscité? et n'est-ce pas faire preuve d'une aveugle préoccupation que de substituer à cette explication si généralement adoptée celle de l'humanité périssant et renaissant au temps du Déluge? — Mais qu'on nous dise avant tout comment, en Égypte, le solstice d'hiver peut éveiller l'idée d'une mort du soleil, d'une mort du dieu suprême? puis, ce qu'il y a de commun entre cet astre et une arche? etc.

Pour nous, convaincu que nous sommes de la commune origine de tous les peuples, nous avons pensé que les grands événements du monde primitif avaient fortement impressionné les esprits. Il nous a même paru que les instincts moraux et les pressentiments de la vérité ne s'étaient d'ordinaire développés dans les cœurs que sous l'action d'une révélation divine ou sous celle d'un fait historique. Le domaine des mythes *subjectifs* nationaux, et comparativement récents s'est ainsi considérablement rétréci pour nous, et nous avons fait entrer dans notre inventaire de l'héritage religieux du peuple primitif les mythes et symboles dont nous avions constaté l'universalité, et qui, le plus souvent, joignaient à ce titre celui d'une frappante originalité. La partie la plus difficile de notre tâche était bien plutôt de démêler le sens fondamental de chaque mythe pour le grouper avec ses pareils. Nous avons ainsi tenté de composer un *système des mythes et des dieux*, *classés d'après un ordre* que nous croyons celui *de la nature*, en un certain nombre de *familles*, de *genres* et d'*espèces*.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER

Dieu.

me primitif : son caractère naïvement panthéiste. — Les noms du rai Dieu communs à plusieurs peuples : chez les peuples de langue que, et chez les peuples indo-celtiques, malais, mongols, américains nois; mais non chez les Camites. — Les dieux suprêmes des païens le vrais *théothées* d'après leurs attributs : Jupiter, le Destin, Indra, Chang-ti, dieux des Sauvages. — Toutefois les païens : fusent à Dieu le pouvoir de créer la matière; 2° exagèrent ou idrissent ses divers attributs; 3° en certaines contrées ne lui ren- aucun culte; 4° le divisent en plusieurs grands dieux.

est vrai que la Genèse contienne dans ses premiers res l'histoire véridique de la primitive humanité, iors de tout doute que le Dieu qu'adoraient Adam, t Hénoc, Noë, Sem et Héber, est bien le même elui des Israélites et de l'Église chrétienne. Le lu seul vrai Dieu a donc précédé et la religion dé- ou l'athéisme des Caïnites, et le polythéisme des s issus de Noë.

Les Antédiluviens savaient par révélation que Dieu a créé au commencement les cieux et la terre, que son Esprit a vivifié et ordonné les substances de l'informe chaos, et que par sa simple parole il a produit le monde en six jours. Ils savaient qu'il s'était révélé au premier homme pour lui imposer une loi morale dont il exigeait l'exact accomplissement, et dont toute infraction serait punie de mort. Ils savaient qu'Adam et Ève coupables avaient trouvé en lui un juge plein de miséricorde et de pardon : la mort n'avait atteint que leur corps, leur âme avait été sauvée par la foi, et le Fils de la femme devait les délivrer un jour de la puissance du Serpent. Puis l'histoire de Caïn et celle d'Hénoc avaient prouvé que Dieu récompense les bons, punit les méchants, et qu'il règne, invisible, avec puissance sur l'humanité et sur la nature. L'épouvantable catastrophe du Déluge avait fait connaître aux Noachides quelle est la colère du Dieu trois fois saint quand on lasse sa patience, et la nouvelle alliance de l'Éternel avec Noë et ses descendants contenait, elle aussi, des lois à observer, et une miséricordieuse promesse, celle que la terre ne serait plus détruite par un cataclysme. Éternité, puissance créatrice, sainteté et justice, amour et grâce, toutes les perfections de Dieu étaient donc connues des Noachides au moment de leur Dispersion : Même ils entrevoyaient confusément en lui le Dieu caché qui règne sur la nature, Élohim ; le Dieu qui se révèle à l'humanité, Jéhova ; et l'Esprit de Dieu qui a vivifié le chaos et qui alimente la vie de l'homme [1] comme celle de toutes les autres créatures.

Si, pour compléter cette esquisse que la Genèse nous trace de la religion primitive, nous nous adressons au raisonnement, et que nous voulions conclure de l'en-

[1] Genèse, VI, 3.

de tous les peuples à celle de l'humanité, nous
que la foi, pendant le premier âge du monde,
t sur les cœurs avec une puissance inouïe, mais
me, encore inhabile dans l'art de l'analyse, ne
uait point nettement l'esprit de la matière, l'âme
ps, le monde de Dieu. Dieu était la grande et ha-
; pensée des premiers hommes; ils entendaient
t sa voix; ils sentaient sa présence partout, au
ır la terre, dans les abîmes des enfers; sa gloire
ıdissait à leurs yeux dans chaque objet qui frap-
ırs regards; des torrents de vie et de feu se préci-
t de son trône sur toutes les régions de l'univers.
lonnait-on au Dieu de la nature un nom pluriel,
, pour marquer la multiplicité et la surabondance
rces qui jaillissaient de sa plénitude. Le mono-
ɜ primitif avait une teinte de panthéisme; mais ce
isme inconscient et naïf était celui d'une âme
de foi et d'imagination, qui se livre sans défiance
s ses impressions.

ı si, rejetant et la spéculation et la Genèse, nous
ɜ de déduire des religions des Gentils celle du
dont ils sont sortis, nous arriverons aux mêmes
ts que par les deux autres voies. Car chaque na-
son Dieu suprême qui est l'image, plus ou moins
, du seul vrai Dieu, et l'infinie multitude des déités
aires s'explique de la manière la plus simple par
i très-vive, qui reconnaissait en tout lieu la pré-
le l'Eternel, mais qui confondait l'Esprit de Dieu
ıtient et vivifie les créatures, avec les esprits finis
ıt la vie propre de chacune d'elles. Le polythéisme
ıltiplie les dieux à l'infini, ne peut être né dans
mps où l'on aurait à peine cru en un Dieu; ce
as un esprit prosaïque qui inventera tous les genres
les de poëmes et de strophes, et la jeunesse luxu-

riante suppose une enfance pleine de force et de sève.

Si l'on nie, contre l'évidence, le commun berceau des peuples, des langues et des religions, on rendra bien compte, d'une manière quelque peu spécieuse, par l'identité de la nature humaine, des notions identiques que les nations les plus distantes se sont faites de la Divinité; mais jamais on n'expliquera comment elle porte le même nom chez des peuples qui parfois n'appartiennent point à la même famille ethnographique, ou qui même habitent les uns l'Ancien monde et les autres le Nouveau.

1° Transportons-nous d'abord au milieu des peuples de langue sémitique. Tous ne désignent pas Dieu par le même nom; mais les noms divers qu'ils emploient, sont des synonymes. Ces noms sont, de plus, les mêmes que ceux qui étaient en usage chez le peuple hébreu, et qui se lisent dans ses Livres sacrés. Enfin on retrouve tous ces mêmes mots hors des limites du sémitisme et jusqu'en Amérique.

Le vrai Dieu s'appelle dans l'Ancien Testament : El, Élohim, le *Fort* qui a *créé* (BARA) toutes choses; Jéhova, *l'Éternel;* Adonaï, *le Seigneur*; Melec, *le Roi;* dans un passage d'Amos, Ba^gal, *le Maître*, et dans la bouche de Melchisédec, ^gElion, le *Très-Haut*, «qui *maintient* (QONEH) les cieux et la terre.»

El, Élohim est Il-us, le grand dieu des Phéniciens d'après Sanchoniaton, et Il, All, Allah, de Mahomet et de toutes les nations qui ont embrassé l'Islamisme. Ce nom d'Allah relie donc la foi des sectateurs du faux-Prophète, d'une part à celle des Cananéens, de l'autre à celle d'Israël et d'Abraham, et par cette double chaîne, à la foi de la primitive humanité. La vérité qui sert de base à la révélation mosaïque gît donc aussi sous les amas immenses d'erreurs dont l'ont recouverte Canaan et Ismaël.

lant quelque colonie phénicienne aura porté dans
ıde le culte d'Ilus, de cet Ilus qui figure parmi
ı de cette contrée, et l'Irlande, qui doit probable-
ıussi aux villes maritimes du Liban une partie de
ux, donne, entre autres noms, celui d'Alla à l'*Être*
ı. La racine EL, AL existe d'ailleurs dans la langue
avec le sens de *fort*, *puissant* (AHAL, AL), et dans
es Turcs avec celui de *grand :* (OLU, ULLU).
ɪn est le nom du Dieu créateur des Phéniciens,
anchoniaton. En chaldéen, ᵋILAÏ, ᵋILAAH a le même
très-haut. Ce mot n'a-t-il point la même racine
LIOS, *le soleil*, en grec?
les dieux suprêmes des Syriens, Adonis, qui était
ement adoré à Byblos, était originairement *le Sei-*
le maître des cieux et de la terre, comme l'Ado-
sraël.
Cananéens ou Phéniciens avaient pour première
é Baal; les Chaldéens de Babylone, Bel, qui dès les
les plus anciens fut aussi le dieu d'Édesse. A
re, on rendait un culte à deux Bélus : Aglibel, le
de la voûte circulaire du ciel qui *tourne* sur elle-
(ᵋAGAL), et Malachbel, le *Maître-Roi* de la terre[1].
éniciens avaient transporté leur Baal sur les côtes
trionales de l'Afrique, en Libye où se trouvaient
yrène la ville et le temple de Balis, à Carthage où
urs noms propres se terminent en *bal*; et c'est
tre à eux aussi que les Irlandais devaient leur dieu
Mais la racine BAL, BEL n'est point particulière aux
es sémitiques : BALLEN en phrygien signifie *roi*, et
t se lit avec le même sens dans les *Perses* d'Eschyle;
e WALI, *roi*, du sanscrit. BALA, persan et sanscrit;
us, latin; WEHLIG, germain; BOLD, anglais, ont le

[1] après Selden, *De diis syris*, s. 2, cap. I, contre Movers, *hœnizier*, t. I, p. 99.

sens de *force, puissance,* VALEUR[1]. Nous verrons d'ailleurs que l'Inde possède aussi son Baal sous le nom du *Grand Bali*, Mahabali. On a tout récemment découvert qu'en Australie Bool signifiait à la fois *Dieu* et *feu*, et que ce dieu était un vrai Moloc qui exigeait le sang de l'homme[2].

Melec ou le Roi, qui, nous venons de le voir, désignait en Judée l'Éternel et à Palmyre un des grands dieux, était devenu chez les Ammonites, sous la forme de Moloc, le nom particulier de leur principale, de leur unique divinité. Celle des Tyriens s'appelait *le Roi de la cité*, Melcarth, dans lequel les Grecs croyaient, à tort, reconnaître leur Hercule. Amathonte, ville sémitique, avait aussi son soi-disant Hercule sous le nom de Malica. Amilcas était une des déités de Carthage, et Silius Italicus parle d'un dieu africain, Milichus[3].

Les Ammonites étaient frères des Moabites, qui adoraient, eux aussi, un roi, un *dominateur*, Camos (d'après l'étymologie de Gésénius), et Camos est très-probablement le même que le *Seigneur* du mont *Péor*, Baalpéor ou Belphégor.

Nous venons de voir les Gentils de langue sémitique

[1] Pictet, *Des Cabires chez les Irlandais*, p. 101.

[2] Nous n'avons rattaché à Baal ni le dieu solaire de la Norique et des Gaules, Bélen, ni le dieu inconnu des Gaules et de la Bretagne, Bélatucadr, et ni le Béli des Kymris, ni le dieu subalterne des Scandinaves, qui porte le même nom. Ces mots appartiennent probablement à une racine, BEL, du sens de *lumière*. Dans le dialecte grec de la Laconie, BELA signifiait *éclat, splendeur*. Le dieu-soleil des Crétois s'appelait Abelius, et ce nom ressemble d'une manière frappante à l'Abellio des Gaulois. Dans le premier chant de l'Iliade, BELOS paraît signifier le *ciel*; ce mot avait du moins ce sens, d'après Eusthate, chez les Chaldéens sémitiques, et était synonyme de l'Olympe chez les Dryopes. (Voyez pour les citations Selden, II, I.)

[3] En irlandais, MAL, *roi*; chez les Mizdschégis du Caucase, MALCH, *soleil*.

ir tous la Divinité par l'idée de puissance. Idée saine
ıie, qui est la clef de leurs diverses religions, et
avaient reçue de la primitive humanité, qui ado-
out spécialement en Dieu l'être tout-puissant qui a
l'univers et qui est le maître absolu des cieux et de
re. Mais les Sémites, comme tous les autres païens,
èrent bientôt que le Dieu Fort est assez fort pour
tiré du néant la matière, et de plus, le sentiment
ependance et de crainte que devait naturellement
inspirer leur Seigneur céleste, leur Roi invisible,
nsforma, sous l'influence des souvenirs du Déluge,
e vague terreur, qui leur fit accepter, en plusieurs
ées, les rites sanguinaires par lesquels les Camites
iient la colère de la Divinité [1]. Cette double altéra-
le la vérité religieuse au sein des peuples sémitiques
ır sang et camito-sémitiques, met en relief le vrai
tère de la révélation mosaïque. Chez le peuple Élu,
ınserve dans son intégrité les traditions primitives et
, par l'intermédiaire de personnages inspirés, de
nouveaux enseignements, Dieu est non-seulement
ınce, mais aussi sainteté. Puissance infinie, car il
lu néant à sa seule parole toutes les créatures.
eté pleine de miséricorde : il veut la sanctification
upable et non sa mort.

es Chaldéens de Babylone, les Assyriens, les Araméens ou
s n'avaient pas de sacrifices humains. Ils étaient pareillement
us ou fort rares chez les Arabes. D'où nous concluons que les
vajites (2 Rois, XVIII, 30) avaient emprunté les leurs aux
es cuschites de l'Euphrate, les Ammonites et les Moabites aux
es issus de Canaan. Les sacrifices humains de la ville sémi-
l'Hiérapolis, dont parle Lucien, provenaient peut-être égale-
les Camites ou Indiens de la Syrie. Ceux qu'on offrait au dieu
al après Jésus-Christ (Selden, II, 1), ne remontaient proba-
ıt pas à une haute antiquité.

Cependant, si les peuples de langue sémitique avaient perdu presque entièrement[1] la mystérieuse doctrine de la création de la matière, ils avaient senti vivement, au moins à leur berceau, que le monde ne subsiste de siècle en siècle, de jour en jour, que par la volonté de Dieu. Melchisédec adorait El 8Elion, qui *tient debout*, soutient, maintient les cieux et la terre[2]. Le terme QONEH, dont ce roi-sacrificateur fait usage, est le nom de Dieu, sous les formes diverses de Coun, Con, Kewan, Kin, Kijon, Chauncaun chez les Phéniciens et les Carthaginois, chez les Chaldéens et les Arabes. Ce dieu se distingue à peine de Baal=Bélus, d'El=Ilus, et correspond au Saturne des Grecs et des Latins. Nous le retrouvons en Égypte, qui a été en partie peuplée et occupée par des Sémites; il s'y nommait Kyon, Chon, Gigon ; et si les Grecs ont cru reconnaître en lui leur Hercule, c'est qu'Hercule se confondait, sur les bords du Nil, avec Saturne, par des raisons toutes locales. En Asie Mineure, les Caucons de Bithynie se disaient issus de Conus, et la Carie avait une ville du nom de Caunus, qui est le même que celui de Coun ou Berythus en Phénicie. Caucon était le plus ancien dieu de la Messénie qui l'aura reçu des Léléges, sémites d'Égypte. Mais ce nom et ce Dieu s'offrent à nous à d'immenses distances de sa patrie. Les Péruviens adoraient Chun, qui les avait créés et civilisés; et en Chine,

[1] Nous disons : « *presque* entièrement, » car : 1° Elioun, dans Sanchoniaton, a pour épouse Bérouth, ou la *Création ;* 2° Protée, qui a la même étymologie, était adoré par les Sémites d'Égypte, qui en avaient apporté le culte à Thèbes, en Béotie, où étaient les Portes *Prætides;* et 3° la ville de Beyrouth se nommait, ou Coun (1 Gen., XVIII, 8), qui est un des noms de Dieu, ou Bérothaï, qui doit être la ville du *Créateur*.

[2] Et non : qui *a dressé, fondé*. Le temps du mot hébreu exclut le sens passé.

ereur Chun, qui vivait aux temps qui ont suivi le
e, n'est pas autre chose que le Dieu des Cent-
es dont est issue la nation chinoise.
te le nom de Jéhova, Jahvé, Jaho. Il est tout spé-
ent celui du Dieu d'Israël. Mais il existait proba-
nt, aussi bien que les précédents, avant la Disper-
Au moins Jao désignait-il le Dieu suprême en
e et en Phénicie, et il aura passé de Phénicie en
avec le culte de Bacchus, qui était appelé Jobac-
Adonis lui-même se nommait Jauas[1], et Sancho-
parle de Colpia, qui est l'esprit de Jah ou Jahvé.
nfins de la race sémitique, chez les Arméniens,
ux de culte recevaient le nom de Jasoniens. Le
de Jéhova ou Jahvé n'est point étranger au zend
sanscrit. Mais ce qui est fort étrange, c'est qu'en
le prédécesseur de Chun se nomme Yao. Yao
onc aussi un antique Dieu, qui sera tombé, comme
'autres, au simple rang d'un pieux mortel? Ce
erait-il bien Jéhova, et ne serait-ce point là la
origine de ce monothéisme si extraordinaire du
Chinois? Les Cent-Familles seraient la tribu de
=Elion, et elles auraient trouvé établis déjà dans
, des adorateurs d'Yao=Jéhova. Ces aborigènes
nment Miao-tse, San-Mino, Ja-Yao, Siao. Leurs
is, les Chinois de Chun, prétendent que MIAO est
cté de MU YAO, les *mauvais sujets*, que YAO doit
ici le sens d'*esclave*, et que les Ta-Yao et les
c'est-à-dire les *Grands* et les *Petits Yaos*, sont de
et de *petits esclaves*. Mais ce nom d'Yao n'est-il
plutôt celui du dieu qu'adorait originairement ce

tzès dit Gauas. La correction est de Movers, et l'interpréta-
P. Bœtticher. *Rudimenta mythol. semiticæ* (Berol. 1848),

peuple si remarquable par sa haute antiquité, et par le courage avec lequel il défend, depuis quatre mille ans, son indépendance dans Yunnan. Sa religion actuelle nous est sans doute inconnue; on sait seulement de lui qu'il se vante d'être issu des singes, comme le font aussi ses voisins, et ses frères ou ses descendants, les Thibétains, et qu'au temps de Marco Paolo l'Yunnan portait le nom de Karaïan. Or le Karaïan est le berceau des Karens, qui sont les aborigènes du Birmah ou de l'Indo-Chine occidentale [1], et ces Karens adorent, sous le nom d'Youva, un dieu éternel, immuable, antémondain. Ce peuple extraordinaire, dont les missionnaires anglais nous ont récemment fait connaître les traditions, raconte, en vers et en prose, sous une forme très-succincte : la révolte de Satan, l'arbre de vie, l'arbre de mort et la chute de la femme, la confusion des langues, et il attend le retour d'Youvah, qui les a maudits, mais qui les aimera de nouveau. Ces traditions sont chinoises tout aussi bien que juives, et c'est à tort que M. le missionnaire Mason (dans l'*Observateur chrétien de Calcutta*, mai 1834), a voulu faire des Karens une colonie d'Israélites. Ils sont certainement un rameau de la grande race thibétaine, de cette race que quelques savants disent issue de Sem.

Youvah-Yao est l'anneau qui relie Jéhova au Dieu de Saint-Domingue, Jaja [2].

[1] C. Ritter, *Géogr.* IV, p. 739 sq., 766 sq.; V, p. 187.

[2] Le Jéhova des Peaux-Rouges, et la nation des Jowas ou Ayouas dans la Louisiane, compléteraient la chaîne entre les Yaos ou Karens et le dieu Jaja. Mais les Jowas sont probablement aussi étrangers aux Yaos que les Gallas de l'Abyssinie à nos Gaulois, et tout ce que les anciens voyageurs racontent du culte de Jéhova chez les Peaux-Rouges, repose sur le refrain cabalistique d'un de leurs chants d'initiés ou de Wabénos. Dans ce chant (qui est transcrit tout entier dans le recueil de M. Schoolcraft, t. I, p. 369), le chœur répète,

nous jetons un rapide regard sur certains dieux
émites dont les noms ne sont point ceux que le
ieu portait en Judée, nous verrons que tous cepen-
ont comme lui le Seigneur ou l'Éternel :
is, Aldemius, le grand Dieu de Gaza, est un Dieu
nps sans fin (CHELED) ou des *mondes* (BA^EAL
DIM).
nas, que cette même ville de Gaza adorait dans les
qui ont précédé l'ère chrétienne, signifie, en
en, le *Seigneur*.
nérus, en Lycie où l'on sait que les Sémites
t pénétré, a pareillement le sens du *Seigneur*, de
adorable (THA^EAMIR), d'après M. Bötticher.
Chez les peuples indo-celtiques, issus de Japhet,
e noms de Dieu qui aient le sens de seigneur et de
atmosphère religieuse change : elle est plus légère
ins chaude. Ici l'on a de Dieu une crainte bien
grande que chez les Sémites, un sentiment de dé-
nce bien moins profond. La Divinité parle moins
is moral qu'à l'intelligence ou au cœur ; la foi se
stera par plus de mythes que d'actes, et par plus
ndes que de sacrifices et d'expiations. La Divinité
noins servie par ses adorateurs qu'elle ne devra les
; ils lui demanderont les biens de la terre en abon-
et les Latins, les Hindous, les Slaves feront déri-
1 nom de *Dieu* celui de la *richesse* : de DEUS ou
DIVITIÆ, DIVES ; de DEWA, DUVINA ; de BOG ou BOH,
TWY [1].
noms indo-celtiques de Dieu, celui qui se rappro-
plus par sa signification des noms sémitiques,

ntres mots inintelligibles, les trois syllabes *hi au ha*, dont
ont fait *J-ou-ah*, *Jéhouva*, et les autres *hao-ouih-iach*, qui
alut usité dans la principauté de Galles.
près Schaffarik, dans Hanusch, *Mythe slave*, p. 46.

c'est celui de Bhaga, qui marque celui qui a *faconné* le monde (BAGH sanscrit, FAC-*io*, *pro*-PAG-*o*, PANG-*o*), ou l'être *adorable* (BHAJ, sanscrit). Ce nom se lit sur une inscription cunéiforme dans l'ancienne langue des Perses; Bog est le dieu des Slaves, et dans le Rig-Véda, Bhaga est un des frères d'Indra, mais un frère fort peu connu.

Pour la race éminemment religieuse des Germains, *Dieu*, Gott, est l'être *bon*, GUT. Ce nom de Gott, anglais God, islandais Gud, teuton Kot, existe avec le même sens de Dieu, en sanscrit : CODAM (d'où le Dieu des Siamois, Sommona Codom); en persan, Khoda, Khuda, et chez les Ossètes, Chuzaw. C'est sans doute de la Perse que les Turcs, qui ne sont point indo-celtiques, auront reçu leur Chudai, Kutai; et les Turcs l'auront à leur tour transmis aux Samoyèdes, qui appellent, eux aussi, Dieu Chudai[1]. Mais d'où les Kamtchadales ont-ils leur Kut, Kutka?

Le nom de la Divinité le plus répandu chez les Indo-celtiques est celui même de *Dieu*, qui, étymologiquement signifie l'être *lumineux*, celui qui est lumière, qui a produit la lumière et qui illumine les corps et les esprits[2]. Dieu est le latin Deus. Les Grecs donnaient à leur Divinité suprême le nom de Zeus, dont le génitif est DIOS,

[1] Il existe plusieurs indices d'une propagande perse dans l'Asie centrale et septentrionale : les Mongols donnent à Dieu le nom de Chormuzd ou Ormuzd; les Toungouses ont le culte du feu; la coutume perse d'exposer les morts aux oiseaux et aux bêtes des champs se retrouve au Thibet, en Mongolie, en Sibérie.

[2] En sanscrit, DIV, DJU, DJOU, signifient *briller :* d'où proviennent, d'une part DIW, sanscrit, le *ciel* resplendissant, DIES, latin, le *jour;* et d'autre part, JU, latin, qui a le sens de *jour* dans Jupiter, *le père du jour,* l'auteur de la lumière. On voit par là comment Juno et Diana peuvent être un seul et même nom. L'identité de JU et de DIES se démontre par notre mot de JOUR, qui provient en droite ligne de DIES, dont l'adjectif est DIURNUS (prononcé *diournous*, *djournous*, d'où JOURNAL).

ieu celui de Théos, qu'à Sparte on prononçait sios. ths disaient Thiuths; les Islandais, Dia, et les Gal-ew. Chez les Ariens de l'Inde, Dew est *Dieu*, et Dé-sont les *Esprits célestes* (les anges fidèles). Mais chez ens de la Perse, Dew a pris le sens de *démon* depuis tre qui avait renversé l'ancienne religion de l'Iran. Diw a la même signification chez les Russes, et tout indiquer qu'il l'avait déjà chez leurs ancêtres , dont la religion se relierait par là à celle de la mazdéenne. En Lithuanie, reparaît le nom de Die-our *Dieu*, et celui de Déwaité pour *déesse*.

même nom nous conduit, à l'autre extrémité de n monde, chez les peuples de race malaise qui, s Bopp, se rattachent par leur langue au sanscrit. ttah ou Diwata est le *Dieu* des Battas ou des abo-s de Sumatra; celui des Biadjous et des Dayaks cupent l'intérieur de Bornéo; celui des Tagales, mpangos et des Bissaies dans l'archipel des Philip-. Le Watt des Papous de la Nouvelle-Guinée est tre un emprunt (Dé-*Wat*-ta) fait par ces Nègres liens aux Malais leurs voisins. Le même nom san-e retrouve, presque intact, au delà de l'immense Pacifique, à l'est des Andes, dans les plaines de oque, chez les Guajivas, qui nomment Duati le *dé-* ou plutôt le *Dieu* du ciel qui les accable de mille

s ces mêmes plaines habitent les Bétoyes, dont le oleil s'appelle Théos, exactement comme le Dieu ecs[3].

rsden, *Histoire de Sumatra*, traduite de l'anglais par Par-788. T. II, p. 104, 113.
milla, t. II, p. 180.
em, p. 158.

Ce Théos n'est pas plus extraordinaire que le nom de Dieu Téotl (Téot-l) ou Teut, chez les peuples toltèques et aztèques du Nicaragua et du Mexique.

Ce Teut se relie au Dew ou Deus des Hindous et des Latins par le Déoa des Mongols, par le Dai des Japonais, et par Tou ou Atoua, qui signifie *dieu* chez tous les Malais de la Polynésie [1].

Voilà donc les peuples de race jaune qui ont le même nom de Dieu que les peuples indo-celtiques. Une pareille conformité ne semble-t-elle pas indiquer que si les seconds sont issus de Japhet, comme on ne saurait le nier, les premiers doivent descendre du même aïeul ? Ce sont sans doute de bien grandes conséquences déduites de quelques noms ; mais nombre d'autres faits viendraient, au besoin, corroborer notre conclusion. En tous cas, c'est un spectacle digne d'attention que tous ces peuples de l'Antiquité et des temps modernes, qui, dans tout l'hémisphère septentrional, et dans le Nouveau monde non moins que dans l'Ancien, malgré la diversité de leurs langues, invoquent sous le même nom, du sein des ténèbres du paganisme, le même Dieu de la lumière, qui est le seul vrai Dieu. Tous l'ont connu au temps de la grande Dispersion, tous ont plus tard oublié ses attributs ; mais tous néanmoins l'adorent encore, et les missionnaires du Christ peuvent dire à tous, comme saint Paul aux Athéniens : « En passant et en regardant vos divinités, j'ai trouvé un autel : Au Dieu inconnu. Celui que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. »

[1] Nous aurions cité le Ti des Chinois, qui signifie *Seigneur*, et se dit de Dieu, si ce mot eut eu quelque rapport avec l'idée de *lumière*, de *jour*. Mais nous noterons ici le nom de Déo, au pluriel Deos, que l'on donne dans une partie de l'Himalaya (le Kamaun) aux esprits lutins qu'adorent les aborigènes. (Ritter, *Géogr. de l'Asie*, tome III, page 1053.)

s confins de la race mongole et de la race blan-
ɜn Russie et en Hongrie la famille ouralienne ou
Les Finlandais avaient pour divinité principale
Vieillard. Ce nom se retrouve dans l'Amérique-
ι les Hurons appelaient le Grand Esprit Okki. Oki
ıi une idole des Virginiens[1]. De nos jours encore,
kaui est le nom du Dieu suprême dans une des
ɿue parlent les peuples de l'Orégon[2]. L'idée de
est ici synonyme d'immense durée et d'éternité :
i que Daniel a vu l'Ancien des Jours s'asseoir sur
ı pour juger les nations ; c'est ainsi encore que les
ens et les Syriens, les Phéniciens et les Cartha-
loraient Belitan, BAAL ITHON, c'est-à-dire le *Maî-*
n, toujours le même, et que le dieu des Caraïbes
ıent est Tamoï ou Tamoussicabo, *l'Ancien du*
Indiens de l'intérieur du Pérou, qui habitent les
lel Sacramento, se représentent l'Être Suprême
gure d'un vieillard, qu'ils nomment Notre Père,
ɜul, et qui, après avoir créé le monde, a choisi
ıur sa demeure constante. Nous citerions ici en-
Temps incréé des Perses, Zervane akéréné, s'il
llement la divinité suprême du Mazdéisme, tan-
l'après M. Muller[3], ce n'est qu'une personnifica-
'idée abstraite de l'éternité. Mais nous pouvons
i les dieux-*temps* de l'Égypte et de la Grèce, Sev
s. Cronos=Saturne se distingue à peine de CHRO-
ɜmps, et tient au mot de *couronne*, grec KORONE,
le synonyme d'*anneau* et d'*année*. Le temps est
ɜ de périodes plus ou moins longues qui se bou-
l'éternité, AION grec, ÆVUM latin, n'est qu'un

u, t. I, p. 126, 168, 284.
ılcraft, t. III, p. 217.
ırches sur le commencement du Bundehesch (allem.).

âge sans commencement ni fin. Le dieu-temps est donc un dieu-éternel.

3° Si nous passons de la race de Japhet chez celle de Cam, nous la trouvons répandue en Afrique, en Australie, dans les régions maritimes de l'Asie méridionale, et divisée en une foule de peuples la plupart sauvages, que la mer ou les déserts ou leur dégradation ont complétement isolés les uns des autres. Aussi n'existe-t-il, à ma connaissance, aucun nom de Dieu qui, par son extension, atteste leur commune origine. Leurs religions sont d'ailleurs, la plupart, fort peu connues. Si l'on me demandait quelle en est l'idée fondamentale et primitive, je hasarderais de dire que c'est le sentiment que la conscience coupable a de la colère de Dieu, et le besoin de l'apaiser à tout prix, même par d'innombrables victimes humaines. Ces sacrifices sont le trait distinctif de la religion des Cananéens ; ils existaient chez les Mitsraïmites du Nil et chez les Cuschites chiwaïtes de l'Inde : ils ensanglantent aujourd'hui encore le sol de l'Afrique nègre.

Nous avons tenté jusqu'ici de constater, par les noms de Dieu en usage chez plusieurs peuples, quelle était la théologie de l'humanité primitive au temps de la Dispersion, et nous avons vu que Dieu était chez les Sémites le Seigneur tout-puissant, chez les Japhétites le Père de toute lumière, le Bon, l'Éternel, chez les Camites le Juge irrité et terrible. Nous croyons avoir en même temps établi que les dieux suprêmes adorés par ces trois races et par leurs innombrables tribus, étaient bien, à l'origine, le seul vrai Dieu, qui s'était révélé à Adam, à Hénoc, à Noë. Mais ce point est trop important pour ne pas être plus solidement démontré. Les preuves abondent ; d'autres *avant nous* en ont fait une ample récolte. Mais toutes

pas d'une égale valeur : les seules que nous de-
mettre sont celles que fournissent les croyances
es et primitives. Nous écarterons donc et les phi-
; tels que Pythagore et Platon, Jamblique et Por-
Lao-tseu et Confucius, ou les fondateurs des
indoues de la Mimansa, et les religions d'une
térieure, comme le Mazdéïsme et même le Brah-

t que le nom de l'Éternel inspire aux Juifs un
ct qu'ils ne le prononcent jamais. Il en était de
n Égypte du nom d'un dieu que Cicéron croit
th, Thoth trismégiste, la sagesse éternelle, mais
; plutôt peut-être Amoun, l'Être *caché*[1]. « Le si-
t Jamblique, était (en Égypte) l'unique culte rendu
indivisible. » De même à Hiérapolis, on adorait
ilence Jupiter ou le dieu suprême, et au Pérou,
le Pachacamac était tellement révéré qu'on ré-
à l'exprimer, et qu'on ne le faisait qu'avec les
ndes marques de vénération[2]. Ce profond respect
Divinité ne se manifeste pas toujours ailleurs
anière aussi frappante ; mais à un moindre de-
xiste certainement partout.
urait existé nulle part si l'humanité, à une épo-
lconque, avait cru qu'une pierre ou qu'un astre
vinité même. Entre ce dieu brut et inorganique
eu vivant et personnel, il y a un abîme que dix
cles de développement ne combleraient pas ; car
monde ne peut faire sortir d'un germe ce qui n'y
et la *réflexion*, la *raison*, la *sagesse* n'est point
ée dans le bétyle ou dans le soleil. Or Zeus a

lat. deor. III, 22. Cp. Rœth, *Histoire de la philosophie le*, notes, p. 36 (en allem.).
z note A.

pour épouse Métis; ce qui veut dire qu'il est un être conscient et non point une force aveugle. Ce vieux mythe d'Hésiode cache plus de vérité que n'en exposent avec apparat tous les systèmes panthéistes de l'Allemagne. Mais cette antique vérité provient certainement de la Révélation primitive. Elle se retrouve d'ailleurs dans le Rig-Véda où Indra=Zeus est l'époux de Satchi, la *Sagesse*.

Si Dieu est doué de sagesse et d'intelligence, il doit avoir créé le monde d'après un plan arrêté à l'avance et en avoir réglé dès le commencement toute l'histoire. Les saintes Écritures nous parlent fréquemment des décrets éternels de Dieu, ainsi que d'un livre que Dieu lui-même a écrit, et où se lisent les noms de tous ceux qu'Il a préconnus et prédestinés au salut. La métaphore du livre est fort ancienne chez le peuple Élu, car elle était déjà familière à Moïse[1]; mais elle n'est point étrangère aux païens. Voisins des Hébreux, les Phéniciens croyaient, d'après Nonnus, qu'Ophion avait écrit dans leur langue, sur sept tables consacrées aux sept planètes, les oracles qui contenaient les destinées du monde, et dont Harmonie avait la garde. Ophion est le dieu-*serpent*; son nom phénicien était Surmubel ou le *serpent de Baal*. Baal est le dieu suprême, et le serpent, nous le verrons, est le symbole de la Divinité. Harmonie s'appelait Thuro, la *Loi*, ou Chrusarthes, l'*Ordre*[2]. Le mythe signifie donc

[1] Exode, XXXII, 32.

[2] Dionys. XLI, 340. 351; XII, 31. 44. Movers, *les Phéniciens*, t. I, p. 108, 505 sq. THORAH, *loi*; CASCHERAH, CASCHERETH, *collection*, *ordre*. Philon de Byblos, fidèle à son point de vue matérialiste, fait de ces divinités antémondaines, des personnages humains. — Les livres divins des Hébreux et des Phéniciens sont bien connus des mahométans, qui disent que la plume de Dieu est faite d'une perle *dont la fente* distille la lumière, que les tables des décrets divins

ʉ a réglé la marche des événements par des *dé-*
muables, qui s'exécutent selon les *lois harmoni-*
; maintiennent l'*ordre* dans l'univers.

us objectera que Nonnus a rectifié les croyances iquité païenne, qu'en Grèce et en Italie, le Destin s ancien et plus puissant que Jupiter lui-même, e dieu, dans Ovide, oppose aux instantes prières s, non ses propres volontés, mais les tables de ouvrage immense de fer et d'airain, dont il ne les décrets que pour les y avoir lus, et qui sont dans la demeure des trois Parques[1].

i Jupiter était l'esclave du Destin, il ne se nom-as *le Très-Grand et Très-Bon*, et le Destin lui-e s'appellerait pas Fatum, car FATUM vient de dit Minutius Félix[2]. Jupiter a *parlé* selon sa onté, il a décrété selon sa sagesse souveraine et raine liberté, et sa parole, ses décrets font les du monde. La langue des Latins prouve leur et primitif théisme.

es Grecs, la Destinée, Moira, marque la *part*, le eus a assigné aux autres dieux non moins qu'aux et aux éléments. Eschyle a formulé la vraie pen-mère, quand il a dit : « Les Dieux (autres que t tout pouvoir, sauf la royauté ; nul d'eux n'est ce n'est Zeus[3]. » Il ne le serait pas si le Destin dessus de lui. Aussi, dans Hésiode[4], les Moires,

seule pierre précieuse et d'une grandeur immense, et iier jour, Dieu sauvera de la destruction universelle ces ette plume, ainsi que son trône, le paradis, l'enfer, etc. *La religion de Mahomet*, p. 26 sq.)

ı. 15, 807, sq.

ius Felix : *Fatum est id quod fatus est Deus.* V. Daunou, *de l'Acad. des Inscrip.*, t. XV.

. 49.

;. 904.

les Parques, sont les simples filles du Dieu suprême, et « quand un autel est dédié à Moiragètes ou au *Conducteur des Parques*, il est évident, dit Pausanias, que c'est un des surnoms de Jupiter ; car chacun sait qu'il est le seul à qui les destinées obéissent[1].

Dans Homère, quand Zeus revient de chez les Éthiopiens, tous les dieux se lèvent avec respect pour aller à sa rencontre[2]. Il les enlèverait tous dans les airs, avec la terre et les mers, si, saisissant l'autre bout d'une chaîne, ils voulaient lutter de force avec lui[3]. Seul de tous les dieux, il ne prend aucune part directe aux combats des Grecs et des Troïens. Mais il faudrait citer des pages entières d'Homère, de Pindare, de Sophocle et surtout d'Eschyle, si l'on se proposait de recueillir tous les passages où Zeus apparaît revêtu de la souveraine puissance, de la justice redoutable, de l'insondable sagesse, qui sont les attributs de Jéhova, le roi des anges et des hommes, et il faut rejeter tous les témoignages de l'histoire et toutes les lois du développement des peuples pour prétendre qu'à son origine et dans son intime essence le dieu suprême des Grecs était le ciel physique, ou le soleil, ou une force aveugle de la nature, ou un fétiche.

Si le Zeus d'Homère et d'Eschyle, le Zeus de la Grèce entière répond à Jéhova, les autres dieux qui ont reçu de lui leurs pouvoirs et leurs fonctions, peuvent, en quelque manière être comparés aux anges. Maxime de Tyr, qui était païen, résume l'idée-mère du paganisme ancien quand il dit : « C'est une opinion commune à toutes les nations de la terre qu'il existe un Dieu suprême père et roi de l'univers entier, et qu'il est un grand

[1] v, 15; I, 40.
[2] Il. I, 531 sq.
[3] Il. VIII, 5 sq.

d'autres dieux, ses ministres et ses enfants. Il n'y e voix là-dessus entre le Grec et le Barbare, enmme vulgaire et le philosophe. » « Dieu est plus que le soleil, antérieur aux temps, législateur ». » « Les dieux du second ordre (ou les Génies) s substances immortelles auxquelles il a donné nférieures à Dieu, supérieures à l'homme; miles volontés de Dieu, mais qui commandent aux de l'homme. *Il est sur la terre*, a dit Hésiode, *nilliers* (un nombre infini) d'*immortels fils de chargés de veiller sur les hommes*[1]. »

le Rig-Véda, le dieu du tonnerre est Indra, l'é- Satchi. « Indra est éternel[2], tout-puissant[3], t profond dans ses desseins; sa sagesse est im- Le ciel et la terre ne le peuvent contenir, car il eul, tout ce qui existe[5]. Personne ne fut, pere sera pareil à lui[6]. Les mortels ni les eaux ne mesurer sa puissance, et les dieux n'égalent pas ités divines[7]. Il paraît, et de crainte, les montaplus solides, le ciel et la terre ont tremblé[8]. qui a tout créé, tout formé à son image[9]. C'est divisé en deux parts le Ciel et la Terre, ces vé-

xvii,, 5; viii, 10; xiv, 8. trad. de Combes Dounous. — e B.
p. 122.
, p. 314.
p. 481.
p. 17. 101; puis 107, 118, etc. Cp. 1 Rois, viii, 27 : « Les me les cieux des cieux (dit Salomon) ne te peuvent contenir. »
. 13. 14. 102. 154. T. iii, p. 77.
». 192.
. 119. Cp. Psaume civ, 32 : « L'Éternel regarde la terre, mble. »
. 461 sq. (hymne fort remarquable) T. iii, p. 416. Dans la ieu ne crée à son image que l'homme.

nérables auteurs du monde [1]. C'est lui qui a étendu entre eux l'air et établi dans l'espace le vaste firmament [2]. Habitant aux frontières de l'éther resplendissant, maître du ciel immense que peuplent des dieux magnanimes, et remplissant de sa grandeur tout l'espace de l'air, c'est lui qui a, pour le bien de l'homme, fait à l'image de sa grandeur, la Terre qui est étendue comme lui et dont il est le modèle [3]. C'est lui qui a produit les fleurs et les plantes salutaires [4]. C'est lui qui est la vie de tous ; trouvant sa force en lui-même, il est notre vie, notre défense, notre bienfaiteur [5]. Il est le plus dévoué des amis [6]. Il commande, et l'abondance descend chez les mortels, la terre produit de nombreuses richesses [7]. Il repousse le riche, ami des méchants, et qui n'aime que son propre intérêt ; mais il introduit l'homme religieux dans un riche pâturage [8]. Il n'est méchant que pour frapper sans relâche le pécheur et l'impie, car il ne saurait pardonner à l'insolence [9]. Il est le plus magnifique des êtres ; en lui se trouve toute la création [10]. L'immensité du ciel et de la terre dans sa main, ce n'est jamais qu'une simple poignée [11]. Tous les mondes l'adorent [12]. » On dirait un can-

[1] T. I, p. 121.
[2] *Id.* p. 469. Cp. Genèse, I, 6 sq.
[3] *Id.* p. 101.
[4] *Id.* p. 465.
[5] *Id.* p. 15. 105. T. III, p. 190. Cp. Ps. XXXVI, 10 : « La source de la vie est avec toi ; » et Jean, I, 4.
[6] *Id.* p. 190.
[7] T. II, p. 74. Cp. Ps. XXXIII, 9 : « Il a parlé, et ce qu'il a dit a eu son être. »
[8] *Id.* p. 297.
[9] T. I, p. 461 sq. Cp. Ps. XVIII, 20.
[10] T. III, p. 258.
[11] T. II, p. 35.
[12] *T. I, p.* 194.

ıreu, tant le sentiment de l'unité de Dieu était chez les chantres védiques qui, néanmoins, nt leurs hommages à vingt divinités, et qui préau panthéisme de la religion subséquente, le ısme.

de quitter les peuples indo-celtiques, notons, Scandinaves, Allvater, *le père de toutes choses*; .ithuaniens, Pranzimas, *le destin*, « qui dirige, lois immuables, les dieux, la nature et les homlont la puissance ne connaît pas de bornes; » Slaves, Péroun, « le maître unique de toutes u sang (ou de l'essence) duquel sont sortis tous , dieux, qui sont d'autant plus excellents qu'ils près de ce dieu des dieux [1]. » Le dieu suprême ; est inconnu. Celui des Irlandais recevait vingt ırents qui auraient tous convenu à l'Eternel [2].

ı peuples de race mongole, les Chinois méritent .ion particulière.

ıvrons leurs livres sacrés, et en particulier leur ' *excellence*, le Chou-King, que Confucius a rééle secours des plus anciens documents historia patrie. On ne peut l'accuser d'avoir introduit extraits ses propres idées, car ils sont tout nom du Ciel et du souverain Seigneur, tandis ıuvrages à lui prêchent une morale dont Dieu :. Tout au plus pourrait-on dire qu'il a, dans le g, jeté un voile épais sur le culte de la Terre, . avoir été associé dans la Chine ancienne à cel ou Tien [3].

ːh, p. 234.

95 sq. 106, 109.

bles traces du culte de la Terre, la *Divine souveraine*, ı, 3. 4 et 6; IV, 1. 1. 3 (*Le ciel et la terre sont le père le tous les êtres*), et 10 (*la cérémonie* Y *à* l'honneur de

Tien, qui est synonyme de Chang-ti[1], et qui prend quelquefois le nom de Raison Éternelle et de Sort[2], est bien le Dieu vivant et éternel. « Il est le maître du monde[3]. » « Seul il est souverainement intelligent et éclairé. Il n'est rien qu'il n'entende, rien qu'il ne voie (il voit tout comme le soleil, il est tout oreille).[4] » « Tout est marqué distinctement (compté un à un) dans le cœur de Chang-ti (comme dans un rôle). »[5] « Le Ciel a pour le peuple l'amour d'un père et d'une mère[6]; il chérit les peuples[7], qui sont ses enfants.[8] » « Le souverain Seigneur (Chang-ti) conduit les hommes par la vraie douceur, avec un cœur plein de miséricorde[9]. » « L'auguste Ciel ne fait point acception des personnes, mais ses faveurs sont toujours pour l'homme vertueux[10]. » « L'auguste Chang-ti a donné à l'homme, avec la vie et les passions, la raison naturelle; si l'homme s'y conforme, son essence existera constamment[11]. » « Ce n'est pas le ciel qui perd les hommes, ce sont les hommes qui se perdent eux-mêmes, en transgressant ses lois éternelles[12]. » « Le Seigneur avait donné à Yu les neuf règles de sa sublime doctrine, alors que les lois universelles et invariables qui constituent les rap-

la terre); IV, 1. 3. 3; IV, 3. 2 (Héou-tou, le *prince de la terre*); III, 3. 6 (*Offenser le ciel et la terre*).

[1] IV, 12. 9; IV, 23. 5.

[2] III, 3. 3; — III, 7. 1. 2, et 7. 3. 7.

[3] IV, 4. 16.

[4] III, 8. 1. 2, passage classique; IV, 1. 2. 7; I, 4. 7.

[5] III, 3. 8, passage classique.

[6] IV, 4. 16; I, 3. 21. Cp. Esaïe, XLIX, 15.

[7] IV, 1. 2. 4.

[8] III, 9. 5.

[9] IV, 14. 5; IV, 12. 10.

[10] IV, 17. 4; III, 5. 3. 1.

[11] III, 3. 2; III, 2. 2

[12] *III, 9. 3.*

êtres furent mises en vigueur[1]. » Ces règles loctrine même du Seigneur[2]. » Mais « l'homme uivre le droit chemin sans le secours du Ciel; quoi le Ciel s'unit à lui et l'aide constamment r sur cette voie qui conduit seule au bonheur ıortalité.[3] » De son côté l'homme, ou du moins ɔ, prie le Ciel en pratiquant la vertu[4] » et « lui ɔxemple de Chun, des sacrifices qui lui sont ıgréables[5]. » « Sous les Hia, on s'appliquait à ɔt à respecter Chang-ti.[6] » « C'est par la seule ɔn peut émouvoir le Ciel[7], » et « l'oppression er aux innocents des cris qu'Il entend. » Il est ble, mais il est[8] propice à ceux qui ont le it[9]. »

ıverain Maître n'est point toujours le même à rd; ceux qui font le bien, il les comble de tes de bonheur; ceux qui font le mal, au con-es afflige de toutes sortes de maux. Ne mépri- vertu, c'est elle qui fait le bonheur de tous mes; le défaut de vertu détruit leur gloire[10]. » le Seigneur ne châtie qu'à regret: « il avertit les coupables) par des calamités; » « si les

2.
5.
l'ancien commentaire sur III, 2. 2; confirmé par IV, 16.
4, etc.
20 et 24.
; I, 2. 6; IV, 1. 1. 10.
2.
1.
2. 3.
6.
8, et pass. Cp. Prov. de Salomon, XIV, 34: *La justice ıation; mais le péché est l'opprobre des peuples.*

hommes ne se rendent pas vertueux, s'ils ne font pas l'aveu de leurs fautes, le Ciel leur manifeste sa volonté afin qu'ils se corrigent; car, sans cela, ils diraient : Quel est le jugement que le Ciel porte de nous[1] ? » On cite un roi à qui cinq années furent accordées pour qu'il revînt au bien[2].

« Si le Ciel ne châtiait pas par des peines sévères, le monde manquerait d'un bon gouvernement. C'est pour secourir les peuples qu'il s'est associé des juges[3] qui sont à la place du Ciel pour être les pasteurs du peuple[4], et leur a donné des princes qui sont les ministres de Chang-ti[5], des rois qui, vertueux, peuvent lui être comparés[6]. »

« Quand l'homme ne se conforme pas à la raison, le prince est le seul qui doive la lui faire suivre[7]. » Aussi, lorsque le roi ne remplit plus sa mission, le Ciel lui retire son mandat, c'est-à-dire la couronne, et la fait passer à un plus digne, et « son ordre ne peut varier[8]. » Telle est la pensée fondamentale du Chou-King, qui montre le souverain Seigneur élevant et renversant les dynasties selon les vertus et les crimes de leurs membres[9],

[1] III, 9. 4.

[2] IV, 18. 17.

[3] IV, 27. 11 et 21. Cp. Psaume LXXXII : *Dieu juge au milieu des juges, etc.*

[4] IV, 27. 12.

[5] IV, 1. 1. 7. Cp. S. Paul, Ep. aux Rom. XIII, 4 : *Le prince est le ministre de Dieu pour ton bien.*

[6] III, 5. 3. 3.

[7] III, 3. 2.

[8] III, 3. 5.

[9] Voyez entre autres les chap. 14. 16 et 18 du livre IV. Nous citerons le passage suivant, qui rappelle le langage de la Bible : Le roi Chéou « ..... ne faisait plus monter au Ciel l'odeur de la vertu *dans les sacrifices*; *le* Ciel n'entendait que les plaintes et les murmures

que, dans les Livres des Juges et des Rois, Jé-
aux mains des étrangers ou en retire les Israé-
ɪn qu'ils l'abandonnent pour suivre les faux
ɪu'ils reviennent à lui avec repentance.
ême pensée est exprimée en cent endroits dans
historiques du Chi-King ou du *Livre des Vers.*
s disent au roi : « Le Ciel te soit favorable, af-
on trône, fasse réussir toutes tes entreprises,
ɔle de tous ses biens[1]. » Sous les princes ver-
ɘ Ciel auguste, haut et très-intelligent, protége
agesse le monde d'ici-bas, se tient près de
notre droite, et veille sur l'empereur comme
[3]. » Le roi pieux, après sa mort, « reçoit dans
une gloire éclatante et se tient sans cesse à la
à la gauche de Chang-ti[4]. » « Aussi longtemps
ıastie Yn fut aimée du peuple, Chang-ti lui fut
; il commandait, elle obéissait, et il y avait une
armonie entre lui et elle. » Mais elle a par sa
u la faveur du Ciel, « à laquelle on ne s'élève
ravail et qu'il est difficile de recouvrer[5]. » « Ne
ɪue le Ciel est à une immense distance de nous
t plus élevé que les choses les plus hautes. Il
sous comme au-dessus de nous. Dans toutes
ɛs, il est chaque jour ici présent et regarde de

, et ne sentait que l'odeur d'une troupe de débauchés et
ɪngés dans le vin ; c'est pourquoi le Ciel a détruit la
.» IV, 10. 11. « Ce qui s'est passé parmi les peuples, a
ıbien le Seigneur est redoutable. » IV, 14. 4.

.

Cp. 4. 1. 1. 7 ; III, 1. 2. Voyez sur les bénédictions que
e aux princes vertueux, III. 1. 1 sq. et la majeure partie

.

. 8.

l.

.; II, 3. 2.

près ces lieux [1]. » En quelque lieu que nous portions nos pas, il s'y rend avec nous et s'y trouve. [2] » « Il nous instruit et le fait sans travail ; il dirige les esprits des mortels aussi aisément que l'on prend de la main et déplace un objet ; mais les hommes sont enclins aux vices, et ils ajoutent par eux-mêmes de nouvelles forces à leur nature mauvaise [3]. » N'attribuons donc pas au Ciel nos malheurs ; ce sont les hommes corrompus, insolents, inhumains, ce sont surtout les princes criminels qui les attirent sur les peuples [4]. Alors, « le Ciel, qui ne hait personne et qui se plaît à la miséricorde [5], oublie sa bonté ordinaire [6] ; il est plein de colères, inspire la terreur, ne pèse plus, ne regarde plus et frappe du même châtiment les bons et les méchants. Il n'écoute plus les prières, et ses voies deviennent inintelligibles à notre esprit [7]. Il nous accable de mille calamités. « On dirait qu'il craint ne pouvoir nous vaincre ; mais il n'agit ainsi que pour nous ramener sur le droit chemin [8]. » Quand sa colère s'apaise, Chang-ti ou le Ciel appelle au trône le descendant d'un de ces héros ou de ces sages qui sont nés d'une femme seule par un miracle [9].

Les hiéroglyphes chinois sont en pleine harmonie avec les Kings sur la notion de Dieu et sur l'antiquité de ce culte.

[1] IV, 1. 3, 3.
[2] III, 2, 10.
[3] III, 2. 10. Cp. III, 3. 1, ce qui est dit de la vertu qui est commencée de naissance dans chaque homme, et que personne n'achève.
[4] III, 3. 10 et 11 ; II, 4. 9.
[5] II, 4. 8. III, 3. 11.
[6] II, 4. 10 ; 2, 4. 7.
[7] II, 4. 10 et 5. 1. Cp. sur la colère de Dieu renversant les empires, II, 4. 7 sq. III, 2. 10 sq. ou frappant la terre de stérilité, III, 3. 4.
[8] II, 4. 8.
[9] *IV, 3. 3 ; II, 2. 1.*

e de *soi-même* mis sur celui de *Seigneur*, c'est
in *maître de toutes choses* [1].

ı caractère de *souverain* s'écrivait avec un *point*.
explication nous donne de ce point un des plus
crivains chinois? « Le point est le symbole de
unité est la substance de la vérité éternelle, le
e toutes les perfections du *Tien*, le principe de
ètres, le mystère incompréhensible du Grand
nère de toute lumière et un abîme de ténèbres,
iiversel qu'on ne peut voir si on ne le peint, et
peut peindre que symboliquement. » Il y a là, sans
ielques accents panthéistes, qui sont en com-
iarmonie avec la théologie du Chou-King et du
et qui proviennent probablement de la secte
eu ; mais cette glorification de l'unité n'en est
; fort extraordinaire [2].

t est parfois placé soit au-dessus des signes du
la terre, pour indiquer que Dieu règne sur le
oit au milieu d'un hexagone, qui doit être un
le l'univers [3].

u-dessus d'*enseignement*, c'est *culte*, *cérémonies*
ı. « Pourquoi le symbole *un*? dit le Glossaire.
il n'y a qu'un Seigneur et qu'un Maître [4]. »

Mémoires concernant la Chine, t. IX, p. 299.
ι, p. 314.

.

315. — Si parfois le signe du soleil est employé pour
m de la Divinité, il ne faut point se hâter d'en conclure
e a été le premier objet de l'adoration des Chinois; car
ous les peuples, par son unité, sa lumière et sa puissance,
symbole de Dieu; puis on voit par d'autres caractères
il avait le simple sens d'*éminent* (*Id.* p. 311), et enfin
lui associe pour signifier la Divinité, marque assez qu'il
soleil qui voit et pense. Il en est de même de l'expression
s King tout entiers attestent que le Ciel des Chinois an-
bien un *Dieu vivant et spirituel*. — Voy. note C.

Aux grands dieux des peuples civilisés, joignons ceux des peuples barbares et sauvages.

En Europe, les Ibères, d'après saint Augustin, croyaient en un seul Dieu, incorporel, incorruptible, principe de tout bien et auteur de toute créature.

En Afrique, les Ethiopiens, dit Strabon, adoraient un Dieu immortel, auteur de toutes choses (et un Dieu mortel). Les Guanches, aux Canaries, invoquaient, sur les pics les plus élevés, le Dieu trois fois grand, sublime, très-haut, conservateur de toutes choses. Zambi, au Loango, a tout créé, et il punit le parjure par une maladie spéciale. Le Dieu des Caffres, Koussas, s'appelle Utika, l'être *très-beau*, et Uhlanga, le *souverain*. Celui des Hottentots, Gounja le *chef*, ou Tieqvoa, a fait toutes choses, il les maintient, possède des perfections incompréhensibles, ne fait de mal à personne, et habite fort au-dessus de la lune[1]. Chez les Gallas, Wake est invisible et sait tout. D'après Oldendorp, tous les peuples nègres de la Guinée croient en un Dieu très-puissant et bienfaisant, qui a créé le monde et les hommes et qui les gouverne, qui punit les méchants de son tonnerre et récompense les bons en prolongeant leurs jours, qui guérit et sauve, qui se plaît aux prières qu'on lui adresse, et à qui sont soumis tous les autres dieux.

Nous ne citerons, en Asie, où prévalent l'islam, le bouddhisme et le brahmanisme, que les sauvages aborigènes du Décan, les Goands, dont le dieu suprême a produit la déesse de la terre ou créé le monde.

Dans les Philippines, les Tagales, de race malaise, ont pour principale divinité Bathala-mei-Capal, qui veut dire le *dieu créateur*. Il n'est pas jusques aux féroces habitants

[1] Kolbe, t. I, p. 173 sq.

idgi, ou Viti, dont le dieu, Onden-héi, n'ait créé . terre et tous les dieux[1].

ue dieu du Pérou, Pachacamac, est l'Etre qui *le rien* ou *vivifie* (CAMAC) la terre (PACHA). Au Téotl s'appelait Ipalnémoani, *celui qui existe ême*, Tloque-Nahuaque, *celui qui renferme tout* ui n'a pas entendu parler du *Grand Esprit* des uges[2]? Pour abréger, nous dirons, avec Lafitau, s les nations de l'Amérique, soit errantes, soit es, ont, pour désigner Dieu, des expressions énergiques, qui répondent à des idées vraiment lui; il est le Grand Esprit, le Maître et l'Auteur et les Outaouacs eux-mêmes, malgré leur abru-, le nomment, dans leurs invocations, le Créa-outes choses[3].

is-nous, cependant, avec soin, d'attribuer aux langage païen le sens plein, précis et profond t pour l'Église chrétienne. Quand les Sémites es, ainsi que nous l'avons vu, ne croient plus en ui a tiré du néant le monde et la matière, com-poser que la foi des Hottentots ou des Peaux-e soit maintenue à cette sublime hauteur? Cela ssible; et des tribus sauvages elles-mêmes nous ent, au besoin, de notre erreur, par les bizarres ns qu'elles mettent à la toute-puissance de leur rême, qui n'est que l'Esprit de Dieu, ou le Dé-açonnant la matière du chaos. Ainsi, le Grand Es-ioux a fait toutes choses, sauf le tonnerre et le riz

ille, *La Pérouse*, t. IV, p. 702.
. Schoolcraft, t. I, p. 17.
: Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. III, p. 343 sq.

sauvage[1]. Or, le riz, dans le langage hiéroglyphique de la Chine, figure, par sa petitesse, les atomes du chaos. Ce dieu n'a donc pas créé la matière primordiale, et si le tonnerre ne fait pas partie de ses œuvres, c'est que cette voix du ciel qui remplit d'épouvante le monde, est celle de la Divinité inconnue qui est plus ancienne et plus grande que le simple Démiurge. Celui-ci correspond à l'Esprit de Dieu qui, d'après la vision génésiaque, planait comme un oiseau sur les eaux de l'abîme; et l'emblème de l'oiseau était bien connu des Tagales, dont le dieu créateur, Bathala, porte le même nom qu'un oiseau bleu qu'ils adorent! Parfois même le dieu suprême d'un peuple sauvage a une mère, mais point de père; cette mère, comme nous le verrons plus tard, est le chaos, et le chaos a donc produit la divinité. Tel est le Grand Esprit d'après les traditions des Hurons; tel encore le dieu des Haïtiens.

Quant aux Chinois, en dépit des textes cités plus haut, nous ne voudrions pas affirmer que Chang-ti fut, même dans l'opinion de leurs sages, l'auteur de la matière. Un de leurs philosophes, antérieur à Confucius, semble le rabaisser au rang d'un simple démiurge, quand il dit: « Les cieux ne se sont pas faits eux-mêmes; ils ont besoin d'un créateur comme une maison d'un *architecte.* » Au moins, si le Dieu des Chinois a produit la matière, il l'a engendrée, et non créée[2].

Indra, enfin, est si peu créateur dans le sens propre du mot, que le nom de *créateur* ou *générateur* du monde, Savitri, est attribué à un dieu solaire qui occupe dans le panthéon védique une place fort subordonnée. C'est que le soleil, d'après l'intuition des Hindous, crée chaque

[1] Schoolkraft, t. II, p. 177.

[2] Voyez le passage de l'Y-King, cité plus bas, dans notre dernier livre.

nivers, en le dégageant des ténèbres de la nuit,
s.inguent à peine, à leurs yeux, de celles du
Nous verrons, d'ailleurs, plus bas que les Védas
e la matière comme étant coéternelle à Dieu, et
bien aussi la doctrine universelle du paganisme
résie fondamentale. Le seul de ses dieux vrai-
ateur, c'est Ormuzd, le dieu du réformateur Zo-
qui vivait dans les temps où, de la Grèce à la
s sages commençaient à ouvrir les yeux sur la
polythéisme; et encore, certains passages du
sta laissent-ils des doutes sur l'origine de la
qui semble plutôt apparaître spontanément avec
et à côté de lui, qu'être véritablement produite
role toute-puissante.

iens ne se bornent pas à restreindre la toute-
e de Dieu : ils altèrent, en outre, ses autres per-
soit en les exagérant, soit en les amoindrissant.
ient : si peu saint, qu'ils lui offrent hardiment,
ge de leur obéissance à sa loi morale, un culte
moins pompeux, des sacrifices, certaines priva-
uelques mortifications arbitraires ; si bon, qu'ils
ttent d'exiger de lui richesse, santé, gloire, en
de quelques misérables offrandes ; si sévère,
isent ne pouvoir l'apaiser que par des victimes
; si capricieux et si méchant qu'ils lui impu-
les maux qu'ils se causent à eux-mêmes par
hés.

s font bien plus que d'altérer ses perfections :
d'entre eux l'oublient, et ne lui rendent aucun
t qu'ils se tiennent pour tellement assurés de sa

ida, t. I, p. 10; t. II, p. 35, etc. Cp. Job. xxxviii, 14 :
lever du soleil) la terre prend une forme nouvelle, telle
e qui reçoit une empreinte. »

faveur, qu'ils jugent tout sacrifice, toute prière inutile, réservant ainsi leurs hommages pour l'Esprit malfaisant, dont ils cherchent à apaiser la colère, soit que l'excès des souffrances matérielles ait étouffé dans leurs cœurs tout sentiment religieux, et qu'ils vivent à la lettre « sans Dieu et sans espérance, » selon l'expression de saint Paul [1]. Pour les comprendre, il suffit de jeter un regard sur l'athéisme pratique de la classe des prolétaires dans nos grandes villes : quel culte rendent-ils à Dieu? que savent-ils de Dieu et du monde invisible? et cependant ils n'errent pas isolés dans des déserts immenses, ils ont été, à leur naissance, introduits par le baptême dans l'Église chrétienne, ils ont été élevés dans la foi en la révélation, et les temples leur sont constamment ouverts.

Nous citerons, d'entre les peuples sans culte, les Botocudos au Brésil, les indigènes de la Nouvelle-Hollande, et quelques peuplades malaises de la Polynésie. Les Japonais Sintoïstes n'adorent plus que des divinités secondaires : ils ont perdu leur Dieu suprême. Les Chinois de l'antique religion nationale en ont fait à peu près autant, tout monothéistes ou déistes qu'ils sont. Le déisme, en effet, sans la Révélation, est une croyance vaine et nulle, un pur oubli de Dieu. Dans notre Europe moderne, que de gens honnêtes et éclairés qui admettent l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et qui ne prennent aucune part quelconque au culte de leur Église! Leur religion est, sous le manteau du christianisme, celle des Chinois, pour lesquels plusieurs d'entr'eux ont et professent une grande admiration. En dehors de la chrétienté, une nation qui, au point culminant de son développement, n'adore qu'un seul Dieu, fait preuve d'une vie spirituelle excessivement faible (comme c'est en général

[1] *Ephés. II, 12.*

; la race mongole), et non point d'une profonde
ace de l'antique vérité traditionnelle. Ce dieu
le certains peuples païens n'est nullement aussi
à lui seul que tous les dieux ensemble de
l'autre des religions polythéistes ; il l'est même
moins que leur chef seul, leur Zeus, leur Jupi-
l est en voie de devenir une simple abstraction.
Gentils qui ont commencé par le monothéisme,
-ils par l'incrédulité, qui est le froid glacial de
tandis que les peuples polythéistes, qui, à l'ori-
raient Dieu et des dieux partout, aboutissent à la
ion, qui pèche, au contraire, par un excès de foi.
le monde païen, que nous venons de voir ou-
Divinité, altérer ses perfections et lui associer la
l'a divisée en un grand nombre de dieux. La
parlait d'un Dieu de la nature et d'un Dieu de
té, de la Parole ou de la Sagesse de Dieu, de
le Dieu façonnant le chaos, de Dieu faisant ap-
la lumière, de Dieu séparant les éléments pri-
x, et les nations ont isolé chacune de ces fonc-
de ces notions pour en faire autant de théothées
ers. Les chapitres suivants traiteront de tous ces
ieux, et, en même temps, nous indiquerons les
; de la Divinité, dont les uns sont fournis par
génésiaque, et les autres par la nature.



CHAPITRE II

Élohim-Jéhova et les dieux doubles.

Les dieux cachés et les dieux révélés. Les dieux sans culte et les dieux adorés, extramondains et intramondains.

D'après la Genèse, la primitive humanité donnait le nom d'Élohim au Dieu créateur qui ne se révèle point lui-même aux hommes, qui ne leur fait connaître son existence et ses perfections que par ses œuvres, qui règne, invisible et muet, sur le monde, surtout sur la nature, qui se cache et se dérobe aux méditations des mortels, et qui éveille dans les cœurs des sentiments de crainte et d'étonnement. Mais il peut, à volonté, sortir de l'obscurité qui l'enveloppe, parler à l'homme dans son sommeil ou dans sa veille, apparaître devant lui sous une forme visible, et, en s'abaissant ainsi, se faire aimer de lui. Son nom est alors Jéhova [1].

Cette distinction entre Élohim et Jéhova serait inexplicable si Dieu ne s'était pas révélé aux premiers hommes, et elle explique de la manière la plus simple certains points fort importants de la théologie païenne.

C'est ainsi que Saturne est Élohim et Jupiter Jéhova.

[1] Le Zohar des Cabalistes appelle déjà Élohim le dieu de la justice, *Jéhova celui* de la miséricorde.

er, qui s'est réfugié et *caché* dans le *Latium*, pablement son nom du verbe sémitique SATAR, même sens que le latin LATERE, *être caché*. En nez les Orphiques, Kronus=Saturne est, comme le Dieu qui crée le monde. Zeus=Jupiter, au , est le Dieu de l'humanité et de l'histoire, qui vivre parmi les mortels.

me distinction existait, mais plus voilée, chez léens : Bel Ier l'Ancien était l'ordonnateur du Bel II avait fondé Babylone. Mais ces deux di- distinguaient à peine, la première étant pres- rement éclipsée ou absorbée par la seconde.

it en dire autant d'Elion, le créateur, et d'El, le l'humanité primitive en Phénicie ; d'Allvater en Scandinavie.

ypte, ou du moins à Thèbes, Élohim est resté la ivinité nationale. Ammon, Amoun est l'être *ca-* vélé, d'après Manéthon et d'après le copte. C'é- que s'adressaient ces hymnes où les Égyptiens nt le principe unique de toutes choses par les Insondables. Un jour, raconte Hérodote, Her- lut absolument voir ce Dieu caché. Mais Amoun ait. Enfin, comme Hercule ne cessait de le prier, s'avisa de cet artifice : il dépouilla un bélier, en tête, qu'il tint devant lui, et s'étant revêtu de , il se montra en cet état à Hercule. Le bélier mbole de la primauté ; *Hercule* serait, selon *Harka-ré*, le fils d'Amoun, et la personnifica- monde. Le mythe signifie donc que le monde, hommes supplient le Dieu inconnu de se révéler qu'il semble s'y refuser de siècle en siècle, mais le temps où, cédant à leurs constantes prières, pparaît dans toute sa sublime grandeur. On di- ne, d'après ce qu'Hérodote ajoute du sacrifice

annuel du bélier et des pleurs des Thébains sur la mort de cet animal sacré, que le Dieu qu'il figurait, ne pouvait se montrer aux hommes qu'en devenant mortel comme eux. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il serait difficile d'imaginer un mythe qui exprimât mieux l'ardent désir que le paganisme éprouvait de connaître Dieu. Cependant les Égyptiens, à en juger du moins d'après le peu qu'on sait de leur mythologie, croyaient généralement que Dieu s'était déjà pleinement fait connaître par la création de l'univers ou par la nature. Leur Dieu manifesté était Horus, l'*Apparent*, le *Brillant*, qui est un dieu-monde, et qui ne répond nullement à Jéhova ou à Belus II=El=Jupiter=Zeus. Le rationalisme semble avoir prévalu chez eux sur la foi et sur la vérité traditionnelle.

Ces mêmes Égyptiens adoraient Sev et Osiris : Sev ou le Temps qui est un Cronos=Saturne=Élohim; Osiris qui est un Dieu de l'humanité, et qui s'assimile à elle au point de passer par la mort.

L'Osiris des Irlandais était Samhan, l'être *semblable au soleil*, brillant, puissant, bienfaisant comme l'astre du jour. Au-dessus de lui était un Élohim du nom de Comdhia, *Dieu avec* d'autres, le dieu multiple qui renfermait en lui la totalité des dieux particuliers. Comdhia s'appelait aussi A E, *le Lui*, celui qui est là-haut aux cieux, et qu'on ne peut définir. Tel est aussi le nom (Tad) que le Rig-Véda, dans un hymne cosmogonique, donne au Dieu qui organise le chaos. Les pronoms LUI, IL, en latin ILLE, seraient-ils étymologiquement identiques avec le nom sémitique El, Il-us, Élohim? Quand nous disons : Il tonne, il fait beau temps, il pleut, disons-nous, sans le savoir, que c'est Dieu qui tonne, qui fait le beau temps, qui envoie la pluie, et nos lèvres *sont-elles* plus pieuses que notre cœur?

ı est le ministre de Comdhia, de même que ; Kamtschadales est celui des Nioustitchit. ːernier correspond, chez les Lapons, Radien ı *Source de la puissance*, auquel on ne rend lte « parce qu'il a remis à son fils, Radien le soin de toutes choses. » *A son fils* : car le ıé, étant plus ancien, comme Bel Ithan, que le .é, peut aisément être envisagé comme son père. ımac est le fils de Chun, comme Osiris l'est de piter de Saturne. Le profond respect qu'inspire ɜ sera reporté sur le Fils, lorsque le culte de a fait place à celui de Pachacamac, dont on ıas à prononcer le nom.

u Mexique a un masque « parce que on ne peut et on ne lui élève ni temple ni autel. C'est donc, ıdien Atzhie, un dieu qui ne s'occupe pas des 'ici-bas, un dieu caché comme Amoun, un .e Jéhova des Aztèques était Tezcatlipoca, le ·*illant*, qui a créé toutes choses, qui voit tout passe dans le monde, qui descend parfois ici- lui préparait aux coins des rues des pierres où reposer), qui a la figure d'un jeune homme, ː le temps ne peut détruire sa force ni sa beauté, ıit tout spécialement adoré comme le juge des couvert d'un vêtement rouge où étaient peint ıents et des crânes.

, chez les Tahitiens, ne recevait, comme Téotl, lte. Leur dieu principal était son fils Oro.

le dieu caché est la première personne d'une ınt les deux autres reçoivent tous les honneurs 'on lui refuse. Tel Péroun chez les Slaves.

ː brahmanisme, Brahm, l'*Esprit* ou l'*Étendue*, réé, infini, invisible, que nul n'adore, se mani- la Trimourti.

Enfin, il est certains peuples barbares qui placent au-dessous d'un dieu inconnu qui n'a point d'autels, un nombre considérable de dieux-esprits ou de dieux-monde. Ainsi les Tartares idolâtres n'adoraient point Natigaï, ni les Toungouses Boa le créateur.

Distinguons donc parmi les grands dieux d'une partie des nations païennes le dieu ancien, inactif, *antémondain*, *extramondain*, qui ne reçoit aucun culte, sorte d'abstraction, ombre insaisissable, mais unique et immense, au-devant de laquelle se dessinent nettement les dieux réels et *intramondains*, qui lui sont postérieurs et qu'il a tous produits. Ceux-ci, toujours actifs, vivent au milieu de la nature et de l'humanité qu'ils gouvernent avec sollicitude, et attirent sur eux tous les regards et tous les vœux des hommes.

Nous verrons plus tard les dieux intramondains se diviser : en dieux de la nature, comme Uranus ; en dieux de la primitive humanité, tels que Saturne, et en dieux des nations historiques, tels que Melcarth , le *roi de la cité* de Tyr, ou Zeus, le dieu de la cité grecque.

CHAPITRE III.

Dieu triple.

r au peuple Primitif une connaissance du Dieu
>, semblable à celle que l'Église a reçue du
ait nier le développement progressif de l'esprit
de la révélation. Refuser à ce peuple toute
ce quelconque de ce dogme, serait rejeter la
se priver volontairement de tout moyen d'ex-
innombrables trinités et triades de l'Antiquité
Tous dirons donc que les Noachides distin-
en Élohim, le dieu caché, Jéhova, le Dieu ré-
sprit de Dieu, qui est la toute-présence sub-
le Dieu dans la nature et dans les âmes; mais
t et Jéhova étaient pour eux les simples for-
esquelles Dieu agit dans le monde, et non de
sonnes divines antérieures à la création, indé-
de l'univers. Ces trois noms d'un Dieu unique
lonc que les premiers linéaments de la vérité
être révélée plus tard à l'humanité. Mais déjà
plation, la spéculation pouvait s'emparer de
ents. Elle devait s'y sentir d'autant plus portée
nité est la catégorie fondamentale de l'esprit
e nombre *Trois* est le rythme de tout raison-
ı syllogisme, et que, ramenant la diversité et la

dualité à l'unité, il est le symbole nécessaire et universel de la perfection. Or, Dieu n'étant Dieu qu'à la condition d'être la perfection, il doit être triple aussi bien qu'un.

Cet élément psychologique du dogme de la Trinité est le moule vide, destiné à recevoir la plénitude de la vérité divine. Cette vérité n'a pu être connue de l'homme que par révélation. Elle est si peu le fruit de notre esprit abandonné à lui-même, qu'elle nous déborde de tous côtés, qu'elle nous accable sous le poids de ses insondables mystères, et que nous n'en comprenons à peu près que ce dont nous avons besoin pour notre vie spirituelle. Cependant les peuples, en qui la tradition primitive avait éveillé le vif sentiment de la haute valeur symbolique du chiffre trois, étaient ingénieux à l'appliquer de vingt manières différentes à la Divinité. Parfois ils se bornaient à répéter trois fois son nom ou ses attributs : ainsi Jéhova est le dieu trois fois saint, de même que Jupiter, Thoth, le dieu des Guanches est un dieu trois fois grand. Ou bien ils donnaient à leur divinité suprême trois yeux, pour marquer qu'elle voyait à la fois ce qui se passe au ciel, sur la terre et dans les enfers : tels Chiwa *trilokam*, Jupiter *triopthalmus* de Priam, et sans doute aussi le père de Pélasgus, Triopas, qui est quelque Jupiter déguisé. Mais si Dieu *voit* toutes choses, c'est pour tout régler selon sa sagesse, à sa *tête* ; Triglaw, que les Wendes de la Poméranie adoraient dans son célèbre temple de Stettin, était représenté par une statue tricéphale, parce que, disaient ses prêtres, il *gouverne* le ciel, la terre et les enfers [1].

Cependant un être à trois têtes est un monstre, et la puissance ou la sagesse de Dieu n'agissent pas d'une

[1] *Hanusch*, p. 99 sq.

entique dans les diverses régions de l'univers. era donc en trois dieux, dont l'un sera Dieu ou Jupiter; l'autre, Dieu sur la mer ou Nep-troisième, Dieu dans les enfers ou Pluton, la nt, ainsi que l'Olympe, le domaine commun

ois dieux ont chacun leur nom particulier, es fonctions de l'un diffèrent beaucoup de deux autres et qu'on a perdu de vue leur gine et d'essence. Il y a alors *trithéisme*. Mais est que *triple* quand il conserve son ancien sa forme multiple, comme c'est le cas par u Pérou. L'Égypte avait pareillement trois ois Amours cosmogoniques. La Parque, une is Homère, est triple dans Hésiode. Aux trois associent les trois Furies. Vénus était entourée râces, Apollon des trois fois trois Muses.

s peuples païens qui se souvenaient confusé-Dieu est un et trois, et qui ne pouvaient arri-r raison à découvrir ce mystère, trompèrent de le connaître en formant des *triades*, c'est-groupes de trois déités, dont l'une au moins rue et représente la matière. Ces triades diffè-ini. Les unes, cosmogoniques et physiques, fi-u tirant du chaos le monde; les autres, d'un relevé, ont trait au gouvernement moral du au salut de l'homme. Des troisièmes, triades produisent les triades divines dans le domaine visibles que Dieu a formées à son image. Les ailleurs, ne doivent que le chiffre des dieux mprennent, à l'élément purement psychologi-nous avons signalé la présence dans l'esprit

. xv, 187 sq.

humain; les dieux mêmes dont elles se composent, tirent la plupart leur origine, ou du moins leurs attributs, des révélations primitives auxquelles nous allons revenir.

Nous indiquerons d'abord, en très-peu de mots, comment le dogme de la trinité s'est formé et altéré chez les Hébreux et dans l'Église du Christ. Nous examinerons ensuite : la tradition de la Trinité en Chine; les dieux triples de l'Amérique; les fausses trinités des Hindous et des Malais, et les triades de l'Asie antérieure, de l'Égypte et de l'Europe.

I. Les Hébreux et l'Église.

Aux temps d'Abraham et de Moïse, le polythéisme, le trithéisme, avait envahi le monde. Ce n'était donc pas le moment de faire connaître au peuple Élu le mystère de la Trinité. Les Hébreux avaient assez à faire à sauver du naufrage universel la connaissance du seul vrai Dieu et à se plier à ses lois. Toutefois de fréquentes théophanies, la triple bénédiction que le Grand Pontife prononçait sur le peuple dans les fêtes solennelles, la page du livre des *Proverbes*, où Salomon personnifie l'Éternelle Sagesse, les prophéties fort nombreuses qui annonçaient et la venue en chair d'un homme-Dieu et la descente du Saint-Esprit dans les cœurs, préparaient les Israélites pieux à comprendre l'incarnation du Verbe et le grand miracle de la Pentecôte.

Jésus-Christ paraît. Au moment de retourner au ciel, il formule le dogme de la Trinité en ordonnant à ses Apôtres de baptiser les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les Apôtres, dans leurs enseignements, dans leurs Épîtres, distinguent et unissent constamment ces trois noms divins. L'Église, qui cherche à

›ompte de sa foi, ne sait d'abord comment con-
aroles inspirées. Enfin, après deux siècles d'hé-
. d'erreurs, le concile de Nicée expose dans le
: l'homme la vérité divine.

ınt Jésus-Christ, Israël avait produit des philo-
, dans leur impatience, voulaient devancer la
en se faisant leur Trinité à eux, et depuis le
s son Église, nombre d'hérétiques et de libres
ɔnt altéré la vérité révélée par leurs vaines
ıs. Les erreurs des Juifs et des chrétiens nous
nt celles du monde païen.

niens attribuaient au Fils la figure d'un homme
t celle d'une femme. Les cabalistes, de même,
nt en Dieu une triple Sagesse : l'une cachée,
Dieu ; l'autre illuminante, Esprit provenant
, et homme qui trace les lettres ou les formes
es du monde ; la troisième sanctifiante, eau
de l'Esprit, et femme qui façonne le chaos.
·femme est celui qui, dans la vision génésia-
e les eaux primordiales. Le terme qui, en
;nifie *esprit*, est ordinairement du genre fémi-
t en particulier dans le texte de la Genèse qui
chaos. Les théosophes hébreux ont déduit de
ılarité grammaticale toute une théorie méta-
ur la troisième personne de la Trinité [1].

les fausses Trinités du monde chrétien, nous
; celle de Sabellius et celles des philosophes
Le premier réduit les trois Personnes divines
ons diverses du même Dieu ; c'était revenir à
e rudimentaire du monde primitif. Les écri-
siastiques qui définissent les trois Personnes

ı brochure de M. Ad. Köster, sur *les traces de la doc-*
'rinité avant Christ. Francfort 1845 (en allem.).

par les trois perfections de puissance, connaissance et amour, tombent dans une erreur toute pareille à celle de Sabellius. De nos jours, des théistes allemands suppriment l'Esprit, et le monde est pour eux le Fils de Dieu, l'objet éternel de l'amour du Père qui l'a créé. La formule de la Trinité se prête d'ailleurs aux systèmes les plus mensongers, et même à l'athéisme; car, dans la philosophie de Hégel, le Père, c'est l'idée ou la logique; le Fils, c'est le fini; et l'Esprit, c'est l'esprit humain, qui est donc l'Absolu et le seul vrai Dieu.

II. La Trinité en Chine.

Seuls de tous les peuples païens, les Chinois avaient conservé la connaissance du vrai Dieu. Seuls aussi, ils nous semblent avoir gardé le souvenir du Dieu trois et un qu'adorait la primitive humanité, et s'il nous est permis d'exprimer notre opinion dans des matières où la critique des sources est aussi difficile, ce souvenir d'un Dieu trin, fort distinct dans leur haute antiquité, va s'affaiblissant ou se dénaturant dans la suite des siècles.

Autrefois (d'après le See-Ki), l'empereur sacrifiait de *trois* en *trois* ans à *l'Esprit Trois-un*, Chin-san-ye[1]. Le Dieu trin aurait donc été celui que les Chinois auraient adoré dans les temps anciens.

C'est aussi ce que paraît confirmer leur écriture. Dans le Choue-ven, ou le recueil des anciens hiéroglyphes, le *triangle* signifie *la grande union*, *l'union des trois en un*, *l'unité*. On le retrouve dans plusieurs caractères composés : *deux triangles* juxtaposés, c'est *impiété*, *scélératesse*, sans doute opposition d'un faux dieu au

[1] *Mémoires relatifs à la Chine*, t. 1, p. 300.

)ieu. Un *triangle* sur une *barrière* signifie *doc-*
', c'est-à-dire *défense et loi divine*. Le *triangle*
ne de *droit* : *juste*, *bon*; car ce qui est droit,
ı, constitue la justice, la bonté humaine. Le
côté de *parole* : *raisonnement*, la parole in-
de l'homme étant l'image de la raison divine.
des traditions obscures, le trépied aurait été
la plus ancienne adoration des Chinois. Il leur
dit-on, une triade composée du principe du
elui du mal, et d'un médiateur qui convertit
ıise l'autre[1]. Cette explication du trépied n'est
l'analogie des croyances des Chinois ; mais
ı moins remonter jusque vers leur berceau
: d'un Dieu triple.
ıs de Confucius, la doctrine traditionnelle de
n'était pas encore complétement oubliée ; au
n les mots suivants dans un livre canonique
ent attribué à ce sage, le Hiao-King, qui traite
; filiale : « Les rapports immuables de père et
ulent de l'essence même du Tien et offrent la
dée de prince et de sujet. » Les commenta-
iècles postérieurs ne savent comment retrou-
e ciel ou en Dieu, la source des relations ter-
père et de fils, et quelques-uns, dans leur
ont eu recours à ce que Lao-tseu a écrit sur
.

[rinité céleste a été éclipsée longtemps avant
enne par une triade terrestre formée du ciel,
et de l'homme, ou des trois *principes fonda-*
:sai). Déjà le Choue-ven, expliquant le *trian-*
Rien de créé ne porte en soi la nécessité ab-

ant, t. IV, p. 173, sans sources citées.
'*es*, t. IV, p. 46.

solue d'union; mais elle est inséparable des trois Tsai et découle de leur nature. » Or les Tsai sont le monde créé lui-même, qui est ainsi divinisé. Aussi le *triangle*, qui paraît bien avoir été formé dans l'origine de trois lignes égales, a-t-il été écrit plus tard tout autrement. On l'a décomposé en deux caractères, dont l'un est celui de JOU, *entrer*, *pénétrer*, et l'autre YE, *un*. D'où l'on a conclu que le sens du triangle était *trois pénétrés*, *fondus en un*, ou *l'union des trois Tsai qui, unis, dirigent ensemble, créent et nourrissent*. Ce qu'exprime plus clairement la figure de trois lignes horizontales et parallèles traversées au milieu et unies par une ligne verticale [1].

Aujourd'hui les Tsai forment la triade de la religion indigène. Par celui de l'homme, on entend spécialement « les sages qui parlent pour le ciel et la terre muets, perçoivent toute vérité et expliquent toutes choses [2].

Cependant, à côté de la religion de l'Etat, est la secte des Tao-sse, qu'a fondée Lao-tseu peu de temps avant Confucius, et qui a développé avec beaucoup de sagacité un système basé sur une trinité. Lao-tseu sait qu'il est le père d'une nouvelle doctrine, mais en même temps il déclare ne faire qu'enseigner ce que d'autres hommes ont enseigné avant lui. Sa trinité se rattache donc à d'anciennes traditions, qu'il n'a d'ailleurs nullement respectées. Il aura emprunté à la religion nationale l'idée d'un Dieu trois-un, mais il aura défini Dieu comme on

[1] *Mémoires*, t. I, p. 299.

[2] Medhurst, *China, its State and Prospects*, p. 191. Ce dieu des sages rappelle le dieu du stoïcien Chrysippe, qui est la raison, l'âme du monde, et qui comprend (d'après Cicéron), avec le monde physique, « les hommes imitateurs du monde sacré. » D'après la Cabale, le monde est un homme gigantesque dont « les Saints sont les forces intérieures. » (Le Blanc, *les Religions*, t. II, p. 98.) Dans la doctrine chrétienne le Saint-Esprit habite dans le cœur des fidèles.

point fait avant lui. C'est ainsi que Hégel, pan-athée, parlait le langage de la dogmatique :. Au premier abord, en entendant les Tao-sse Dieu, on croirait que leur langage est celui sophe de notre Europe :

son produit —, *Un* ou l'*Unité*, c'est-à-dire « la ernelle, qui est par elle-même ce qu'elle est, son propre modèle, se produit elle-même té ; » car « l'origine de l'Unité est la suprême *n produit* =, *Deux*, ou « l'Unité en parlant à (en se contemplant elle-même) forme avec lui *ux produit* ≡, *Trois* ; d'après les commentai- ix avec Un produit Trois, ou les Deux premiè- nnes divines engendrent la Troisième. » Enfin *produisent tous les êtres*. Ailleurs Lao-tseu dit Celui qui, quoiqu'il frappe l'oreille, n'est ce- as entendu, est *Hi* ; celui qui, quoiqu'il ait fait t cependant pas vu, est *Y* ; celui qui, quoique ie peut cependant être tenu, est *Ouei*... Les joints ensemble et sont un... Ses ténèbres sont , lumière..... » Un autre écrivain dit : « Par ihe — (Y, *un*), on entend le Grand Un ; par = :), son coparticipant ; par ≡ (San, *trois*), celui rtit. Le Grand Un est la Racine, Tsai ; le co- t est le Tronc ; celui qui convertit est l'Esprit. axiome : Tout a été fait par l'Un, façonné par perfectionné par le Troisième [1]. »

us on pèse attentivement tous ces termes ob- is on se convainc que cette doctrine est celle

[1] ié Sionnet, *Vestiges des dogmes chrétiens retrouvés dans livres chinois* (d'après le P. Prémare). Paris 1839, p. 33 17, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*). — ent article de M. Pauthier sur la philosophie chinoise, *ne moderne*, 2e partie.

d'un panthéiste qui rejette le Dieu vivant, et qui substitue aux Personnes réelles de la sainte Trinité de vaines et arbitraires abstractions.

III. Les dieux triples de l'Amérique.

L'Esprit-trois-un de la Chine antique était probablement déjà un dieu triple, et non plus le Dieu trin des primitives traditions. Le génie mongol les avait conservées sans les comprendre ; il sauvait la forme et perdait l'essence. Chez les Mongols de l'Amérique, nous allons pareillement trouver des dieux triples et pas une trinité. Le même dieu, soit créateur du monde, soit seigneur de l'humanité, s'y divise en trois êtres semblables par un simple effet de l'attrait instinctif que le nombre *trois* exerce sur l'esprit humain. Richesse est ici pauvreté.

Dans le pays des Iroquois, on a trouvé une statue à trois têtes entre lesquelles était un vase, que je crois être l'emblème des eaux du chaos[1], et qui ferait de ce dieu inconnu un créateur ou démiurge.

Bochica, le civilisateur des Muyscas, ou plutôt leur dieu, était pareillement tricéphale.

Les habitants de Cuba disaient que trois dieux avaient créé le ciel et la terre.

En Californie, le dieu des Cochimies, « *Celui qui est vivant*, sans être marié, a un fils dont le nom est *La Perfection de la terre*, et un second fils, *Celui qui fait les dieux*. Ces trois ne font qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre. » La terre appartient donc tout spécialement au second Dieu, et le ciel, où demeurent les dieux ou les anges, au troisième.

[1] Une coupe est le symbole de l'*eau*, de la *mer*, dans l'écriture *idéographique* des Peaux-Rouges. — Voy. Schoolcraft, t. I, p. 408.

disant trinités du Pérou ne sont pas de meil-
ıue celle de la Californie.
nte que la ville de Chuquisaco avait un temple
lorait une grande idole nommée Tanga-Tang,
Un en Trois et Trois en Un. Ce Dieu triple
elle le Chin-san-ye des anciens Chinois, et
ons reconnaître en lui l'Être suprême d'une
ades du Pérou. D'autres Péruviens, identifiant
Dieu avec l'astre du jour, représentaient le
trois images, qu'ils appelaient Apomti ou *le
oleil*, Churunti ou *le fils-soleil*, et Intiquaoquoi
il-frère[1]. Ils lui attribuaient des perfections
et ils regardaient le tonnerre, l'éclair et la
mme les exécuteurs de sa justice. Cette triple
tion matérielle de sa puissance était à son tour
en un dieu triple: Chuquilla, *le père-tonnerre*;
e fils-tonnerre, et Intyllapa, le *frère-tonnerre*.
enfin était représenté sous une triple forme.
ıe autre tradition qui s'était transmise de père
temps immémorial, et qui est sans doute celle
e tribu particulière, Ataguju, qui a créé et
rne le ciel et la terre, se voyant seul, créa deux
ux qui gouvernent le monde avec lui, Sagad-
aungabrad. Tous trois n'ont qu'une volonté et
d'épouses. Ce dernier trait, qui est fort re-
e, signifie, selon nous, que ces Péruviens n'as-
point à Dieu la matière, et qu'ils étaient de
stes. Ils adoraient d'ailleurs, après Ataguju, le
mme le faisaient leurs voisins[2].

le Churunti et non d'Apomti, d'après les trois dieux de la
dont les deux derniers sont fils du premier.

la Véga, *Hist. des Incas*, 1724, t. II, p. 3 sq. 45. —
Faber, *The origin of pagan Idolatry ascertained from
Testimony and circumstantial Evidence*. London 1816,

On sait, par le P. Acosta, que les Mexicains avaient aussi leur trinité, dont il rapporte l'invention au démon; mais il ne nous la fait pas connaître. Elle n'était sans doute pas d'une autre nature que celle des Cachimies et que celles des Péruviens.

La trinité la plus étrange de l'Amérique est sans contredit celle des Manacicas, au Paraguay. Ils comptent au ciel plusieurs dieux, entre autres trois : le Père, qui parle d'une voix haute et distincte ; le Fils, qui parle du nez, et l'Esprit, dont la voix approche beaucoup du tonnerre. Le Père est la justice, et les deux autres intercèdent pour les hommes auprès de lui.

IV. Les fausses Trinités des Hindous et des Malais.

Inde. La Trimourti du brahmanisme, qui est parfois figurée par une statue tricéphale, est composée, comme chacun sait, de Brahma qui crée et qu'on adore aussi peu que Brahm, de Vichnou qui conserve, anime et s'incarne, et de Chiwa qui fait mourir et renaître.

Le bouddhisme, qui renverse les castes du brahmanisme, son sacerdoce, son culte cérémonial et toute sa mythologie, et qui a pour grand dieu un saint, ne peut avoir emprunté à son ennemie la Trimourti, et n'a pas non plus créé une trinité nouvelle. Si certains peuples bouddhistes adorent des dieux trins, ces dieux sont de date comparativement récente, et ils se sont sans doute formés sous l'influence simultanée de l'Inde brahmanique et de la Chine. Telle est la trinité de Bouddha, de Dharma, la *Loi* ou le Verbe révélé, et de Samgha, la *société des*

t. I, p. 269. Ternaux Campans, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

l'Eglise invisible [1]. Au Thibet, Coneioa, le Dieu est à la fois : Om, la Puissance; Ha, la Parole; ıour. Ou il comprend Sanghkiè, le Saint; Cio, Kédun, l'Eglise. Ces trinités n'ont trait qu'au oral; ceux des bouddhistes qui les mettent en rec l'origine des choses disent : Dieu, la Loi, et 'ormé d'après la Loi.

brahmanisme est une transformation du vé- de l'indraïsme que professaient les Ariens · les rives de l'Indus. Les Védas devraient donc aîne qui relierait la Trimourti au triple Dieu ides. Mais la chaîne n'existe pas. Je sais bien mmentateurs hindous du Rig-Véda, dont les ns vivaient déjà cinq siècles avant Jésus-Christ, tous les dieux de l'ancienne religion, soit à un ıe du monde, Pradjapati, Mahan-atma, soit à ›u, l'Air et le Soleil. Je n'hésite pas néanmoins cette triade est aussi étrangère à l'esprit et à ı Rig-Véda que ce monothéisme panthéistique. des Ariens de l'Indus comme de ceux de la e Zoroastre, chez lesquels on ne peut signaler tige, quelque peu positif, du dogme du Dieu n. Placée entre les trinités de l'Orient et les l'Occident, cette race arienne paraît n'avoir les unes ni les autres, et avoir reçu en com- la charge de développer la doctrine du Verbe iateur.

traditions trinitaires qu'ont oubliées les Ariens peut-être, en Inde, conservées chez les peuples qu'ils ont conquis, et avec lesquels ils ont fini

ɔ. 172, le troisième membre de la trinité populaire de · Les Thibetains invoquent dans leurs serments Kandja- *ıu triple*, et les *Trois Précieux* sont leur dogme fonda- . *Foë-Kouë-Ki*, p. 42 et pass.

par se mêler. Ces peuples, éthiopiens et mongols, adoraient sans doute avant l'arrivée des étrangers, Chiwa et Bouddha, dont le nom ou le culte sont étrangers au védisme, et qui n'auront pris qu'après la fusion des deux races la place qu'ils occupent aujourd'hui dans la religion hindoue.

MALAIS. Les Malais de l'archipel Indien, qui se rattachent aux Hindous par le nom de Déwata, semblent avoir comme eux aussi des dieux triples. Mais leur théologie est ou si confuse ou si mal connue, que le sens en échappe à qui veut le saisir. Je ne sais même s'ils ont la conscience de leurs trinités; au moins ne les représentent-ils par aucune image, et ce sont plutôt les voyageurs et les mythologues qui, en formant de leurs croyances un système, ont cru retrouver chez eux des dieux un et trois.

Ainsi les Battas de Sumatra ont un Dieu suprême, Déwata-Hasi-Asi, qui, après avoir créé le monde, est rentré dans son repos, et qui dort toujours et ne mange qu'une fois l'an. Ce Brahm a laissé le gouvernement de l'univers à ses trois fils, Batara-Gourou, le dieu du ciel et de la justice; Sori-Pada, le dieu de l'air et de la grâce, et Mangala-Boulang, le dieu de la terre, qui cherche sans cesse à nuire aux mortels. Ce dernier, qui est le plus puissant des trois, empêche constamment ses frères d'exécuter le bien qu'ils projettent. Il ressemble donc bien moins à Chiwa qu'à Typhon, et quelques voyageurs ont même cru que les Battas croyaient, comme les Perses, en deux divinités ennemies [1].

[1] Outre Raffles et Stuhr, voy. *Magasin* de Bâle *pour l'histoire des missions*, 1836, p. 216; 1840, p. 66. Le nom de *Batara* est, dit-on, l'*Awatara* des Hindous, et il attesterait donc l'influence du brahmanisme sur les Battas; mais il me paraît plus simple de l'identifier avec le Batala des Tagales.

s célèbres des Malais de la Polynésie sont les Tous leurs dieux sont enfants de la Nuit, c'est- chaos ténébreux de la Vision génésiaque. Cette fait la matière plus ancienne que l'esprit, n'a é le caractère des divinités suprêmes. Le pre- dieux, Taaroa, qu'on n'adore pas, ou le Père, é Oro, le Fils, qui est le dieu des combats, et ıtre prennent la forme d'un Oiseau pour com- avec les hommes. Or le Père est le dieu caché,)ro est la grande divinité nationale, la divinité , Jéhova, et le dieu-Oiseau est certainement ınant sur les eaux du chaos [1].

ıe, dans la Nouvelle-Zélande, Maoui-Atoua est ɪre qui habite dans le ciel; Maoui-Moua, Dieu i règne dans l'air, et qui est surnommé le dieu cause des victimes humaines qu'on lui offrait, ıa, Dieu-oiseau, dont la terre est la demeure [2].

'. LES TRIADES DU MONDE OCCIDENTAL.

Le temple d'Hiérapolis nous offre la triade la le, et par là même la plus ancienne. Deucalion, ntant de l'humanité postdiluvienne, est placé iter ou le vrai Dieu, imposant et sévère, et la Vénus=Dercéto, qui sourit et intercède. Ce e que l'homme s'avance dans la vie, sentant à l'Éternel, son seigneur et son juge, dont la

ı les premiers missionnaires, et d'après Ellis, qui, en et corrigeant leur version, la confirme à son insu. Voy.

ologie des Nouveaux-Zélandais est mal connue et fort e. L'analogie nous a fait admettre la version qui leur ıx aussi, une trinité.

pensée le remplit de crainte, et voyant à sa gauche la terre qui l'invite à la joie.

A Edesse on adorait, dès les temps les plus anciens, Bel et ses deux parèdres Monénus=Mercure et Aziz=Mars, c'est-à-dire Dieu (Bel) qui a formé et qui gouverne selon son éternel sagesse (Mercure) le monde, qui est constamment troublé par les guerres de ses éléments et de ses habitants (Mars).

CHALDÉE. A Babylone, on voyait sur le haut du temple de Bélus trois statues colossales de Jupiter, de Rhea et de Junon. Nous croyons y reconnaître : Dieu qui gouverne et semble parcourir sans cesse le monde, la Nature encore brute avec ses forces indomptées, et la Nature soumise à l'homme. Jupiter ou Bel était debout dans l'attitude d'un homme qui marche : immobile, il aurait été un dieu extramondain. Rhéa ou Mylitta était assise sur un char, qui signifie les mouvements des astres dans les cieux, des éléments sur la terre, de la vie dans les êtres organisés. Elle avait sur ses genoux deux lions, symboles de la lumière que Bélus, dieu solaire, fait reposer sur le sein de la nature. Près de Rhéa, à ses pieds, étaient sur le sol deux grands serpents, qui figuraient la vie divine, la vie qui procède de la Divinité (dont le serpent est avant tout le symbole), la vie que la nature ne possède point par elle-même et que Dieu seul peut lui donner. Junon, forme secondaire de Mylitta, était debout comme le dieu, et elle tenait d'une main un serpent par la tête, pour marquer qu'elle avait reçu de Dieu la vie divine, de l'autre un sceptre chargé de pierreries, signe de l'empire bienfaisant qu'elle exerçait sur la nature pour l'homme et par l'homme. Nous retrouverons la même triade en Grèce et à Rome [1].

[1] *Voyez note D.*

E. Nous ne connaissons, chez les Phéniciens, nple consacré à trois divinités à la fois. Néanaal, Astarté et Melcarth formaient une vraie reille à celle d'Osiris, d'Isis et d'Horus, et comdu dieu Saturne, qui a créé toutes choses et ié sur le monde Primitif; 2° de la Nature, et ι des cités phéniciennes [1].

. Le pays du Nil est celui des triades. Le voyaétudie les ruines de ses temples y découvre s groupes de trois divinités, dont l'une est inent mâle, l'autre femelle et la troisième un en- A côté de chaque temple était un petit édifice ammisi, le *lieu de l'accouchement*, qui offrait ırs le tableau de la naissance de ce dieu-enfant. . est le Créateur ou plutôt le démiurge; la la terre informe et vide de la Vision génésiaune dieu est le monde que le démiurge a fait la matière chaotique. Le sens des triades est ıle et clair. Mais en Égypte comme à Tahiti, la assait pour la mère de l'Esprit démiurgique. que par une certaine association d'idées que iquerons plus bas, l'Égypte, comme l'Antiquité lentifiait les eaux du chaos avec la lune.
·ra, c'est-à-dire le Dieu *caché* (Amoun) qui apresplendit comme le *soleil* (rà), a de Tamoun, ɜ *cachée* et invisible, Harka, sur lequel on ne ucun renseignement, et qui doit être le monde : monde qu'éclaire l'astre du jour.
ıes, Amoun-ra, « l'époux de sa mère, » a de est-à-dire de la *Mère* ou la matière primordiale,

: pour mémoire les idoles tricéphales de Sardaigne, qu'on e d'origine phénicienne et représenter Baal.

Chonsou, qui est la lune, le monde nocturne issu des eaux lunaires du chaos.

Ombos avait pour dieu suprême Sévec, qui est un Élohim et un dieu-temps. Son épouse est, soit Thermouthis, la *Grande-Mère*, qui est identique avec Mouth, soit Hathor, la Vénus=Mylitta du Nil, la Nature d'abord informe et ténébreuse, puis bien ordonnée et riante. D'Hathor naît Chons-Hor, c'est-à-dire le monde lunaire et nocturne (Chonsou) qui est la *manifestation* (Hor) ou la révélation du dieu caché, de Sévec.

Sévec se distingue à peine de Sev. L'épouse de Sev est Netpé, qui correspond à Thermouthis. Leur fils est Seth, le dieu du monde, du monde envisagé comme le théâtre de la guerre incessante que se font les éléments.

Le démiurge portait en Égypte, comme dans la Vision génésiaque, le nom d'*Esprit*, Kneph. A Esné, la triade était formée de Kneph, de Neith, qui est une autre forme de Mouth, et du jeune Hâké.

Kneph n'est pas le seul démiurge de l'Égypte. Mendès ou Menth, dont le nom, d'après Rœth, signifie celui qui *façonne*, et qui a pour attribut le bouc emblème de la force divine qui produit le monde, avait pour compagne Rétho, la Léto, Léda, Latone des Grecs, ou les Ténèbres du chaos, et pour enfant Harphré (Haroueris), le dieu *manifesté* (har) sous la forme *du* (ph) *soleil* (ra).

Un autre dieu-bouc c'est Khem, le générateur, le Pan des Grecs. Époux de sa mère comme Amoun-ra, il est associé à une déesse léontocéphale, qui est sans doute Rétho. Son fils nous est inconnu.

« C'est par le Verbe, dit saint Jean, que toutes choses ont été faites. » Le Verbe en Égypte, portait, d'après Champollion, le nom de Harhat, qui serait Thoth trismégiste. A Edfou, la triade comprend Harhat, Neith et Harsont-tho, et ces trois noms propres signifient que le

Verbe a fait sortir de la matière (Neith), le *monde* (tho) dont le *soutien* (sont) est *Dieu manifesté* (Har, Horus).

Cependant, la Vision génésiaque nous apprend que la première œuvre de Dieu a été la production de la lumière. La lumière a été l'agent physique dont Dieu s'est servi pour former le monde. Si on la déifie, son dieu sera le formateur, l'ouvrier, le potier, l'architecte, le forgeron du monde ; il sera Phtha=Vulcain. Phtha a d'Hathor, le Soleil ; de Pascht ou Bubastis, qui personnifie les eaux lunaires du chaos, Atmou le soleil nocturne ; de Méréphtha, la grande déesse de Memphis et l'Héphæstobule des Grecs, Hobs ou Nofré-Atmou.

Mais Horus, jeune dieu du monde, n'est pas le monde même ; il le *soutient* et le gouverne. Il agit au nom et en la place de son père, et l'on conçoit aisément que les Égyptiens aient eu la pensée de rapporter au dieu appui du monde la formation même du monde. Ils ont donc imaginé un Hor-Amoun, époux de sa mère et père de Malouli, qui a tous les attributs de Chonsou.

Toutes les précédentes triades sont cosmogoniques. Celle d'Osiris, d'Isis et d'Horus l'était certainement aussi dans l'origine. Mais elle a perdu son premier sens et a fini par ne plus se rapporter qu'aux choses humaines. Osiris est le dieu qui gouverne, bénit, civilise l'humanité et qui s'identifie avec elle ; Isis est la terre habitée et cultivée ; Horus est le fils de Dieu qui lutte contre le mal, le sauveur dont l'emblème est le soleil dissipant les ténèbres et vivifiant tous les êtres. Les Égyptiens n'ont pas eu d'autre triade morale que celle-là.

Cette triade, chose étrange, se retrouve chez les Nègres de la Guinée. Les Aminas, d'après Oldendorp, adorent Borriborri qui est le créateur, son épouse Jankommaago, et leur fils Jankombum, qui est l'avocat des hommes auprès de Dieu, et à qui l'on demande entre autres choses la pluie.

GRÈCE. Les Hellènes, le peuple le plus mythique et le moins symbolique de l'Antiquité, possédaient des divinités qui répondaient exactement à celles dont étaient formées les triades du Nil : un dieu-père, Zeus ; des déesses mères, comme Latone ou Héré, les *ténèbres* ou l'*air* du chaos, et des dieux-fils tels qu'Arès, le monde et ses luttes de tout genre, ou Apollon et Diane, le soleil et la lune. Mais, si nous ne faisons erreur, jamais la famille complète n'a été adorée en commun et réunie dans le même temple[1]. La Grèce a des triades comme elle a des dyades, des tétrades, des ogdoades, des dodécades, et ses groupes de trois déités, loin d'être tous jetés dans le même moule comme ceux de l'Égypte, se rattachent par leur grande diversité à ceux de la Syrie.

Tantôt les Grecs, comme dans le temple de Junon à Olympie, placent à côté de la déesse, assise sur son trône, Zeus debout : Dieu auprès de la Nature. Tantôt, comme dans l'édifice où se rassemblait la diète de la Phocide, Jupiter était assis entre Junon à sa droite et Minerve à sa gauche, l'une et l'autre debout, c'est-à-dire entre la déesse qui préside aux forces anciennes et nouvelles de la nature, et celle qui représente le jeune monde que Dieu a conçu avec une souveraine sagesse.

Le sens de la triade reste à peu près le même quand on substitue à Junon soit Vénus, comme à Ægium en

[1] C'est ainsi que des statues avaient été érigées en l'honneur d'Apollon, de Diane et de Latone : à Sparte, sur la place publique; en Argolide, dans le temple de Diane Orthia; en Phocide, chez les Abantes, etc. Mais Jupiter fait partout défaut. Le chaos et le monde sont bien là, mais Dieu est absent. Les Égyptiens, au contraire, ne l'oubliaient point. Les habitants de l'Attique, à Zoster, voulant ajouter à ces trois déités une quatrième, ont fait choix d'Athéné, qui était sans doute leur grande déesse nationale, mais qui n'est, dans son essence, que la personnification du monde.

Achaïe, soit Diane, comme dans un petit édifice en bronze à Argos; car Vénus = Hathor et Diane = Bubaste sont, elles aussi, des déesses du chaos et de la nature[1].

L'élément théiste disparaît quand le groupe est formé de trois déesses. Ainsi, à Mantinée, Junon était assise sur un trône dans son temple, en sa qualité de maîtresse souveraine de la nature, et à ses côtés étaient, debout, Hébé sa fille, ou le monde toujours jeune, et Minerve, ou le monde plein de la sagesse de Dieu.

Mais le paganisme des Hellènes s'élève presque à la hauteur de la religion révélée quand il supprime Junon, et met à côté de Jupiter, assis, Minerve debout, c'est-à-dire auprès de Dieu qui règne, le monde qu'il a fait sortir, à lui seul, de son intelligence. Ainsi, au Pirée, à Patras, à Ægire. Dans un des temples d'Athènes, la dyade était formée de Vulcain, et de Minerve, ou du monde que la lumière vivifie.

La triade de Lébadée est la seule, à ma connaissance, qui comprend deux théothées : Saturne ou Élohim, Jupiter ou Jéhova, et Junon ou la Nature.

Quand les triades, au lieu d'être cosmogoniques, président aux destinées du genre humain, c'est Cérès qui en devient le membre principal.

Cérès est la terre-mère, la terre qui nourrit l'homme. Sa fille, Proserpine, est l'humanité primitive. Plusieurs temples ne contenaient pas d'autres statues que celles de ces deux déesses. Mais souvent aussi la dyade se complétait soit, comme à Patras, par la Terre du chaos et des temps cosmogoniques, qui est assise, tandis que les

[1] A l'Acropole de Corinthe étaient, dans le temple le plus élevé, les statues de Vénus armée, du Soleil et de l'Amour armé de l'arc. L'idée primitive était probablement l'Amour cosmogonique, occupant la place de Jupiter; Vénus ou la matière; Apollon ou le monde diurne.

deux autres divinités sont debout, soit par Bacchus ou Jacchus, le consolateur de l'humanité souffrante, soit par Pluton qui a ravi Proserpine dans les enfers au temps du déluge[1].

Les triades grecques contiennent certainement de précieux débris de la tradition primitive; mais il n'en est aucune que l'on puisse comparer à la Trimourti. Il nous paraît même que la plupart d'entre elles appartiennent au culte des Pélasges. Non-seulement les Hellènes ont laissé se perdre les antiques germes du dogme de la Trinité; mais la symbolique des nombres, dans laquelle se complaisait l'esprit systématique et réfléchi de l'Égypte, répugnait à leur génie avide de liberté et de poésie, curieux de toutes choses, insouciant et léger. Dans la doctrine des Orphiques qui étaient en relation avec l'Égypte, nous n'apercevons que des triades cosmogoniques : le Temps=Dieu, l'Éther=l'Esprit démiurge, et le Chaos; ou (d'après Clément Romain) le Chaos, le Verbe, et Éricapée androgyne=le Monde; ou le Chaos, l'Éther, et l'Érèbe=la nuit du chaos; ou la Nuit (du chaos), la Terre et le Ciel (issus du chaos).

Après les Orphiques, et sans doute sous l'influence des Pythagoriciens qui spéculaient sur le sens symbolique des nombres, Platon distingua vaguement en Dieu l'Intelligence (Nous), le Verbe (Logos) et l'Ame du monde. Le Verbe de ce philosophe s'est confondu, chez les Juifs hellénisés d'Égypte, avec la Sagesse de Salomon, ainsi que le prouvent soit les livres de Sirach et de la Sapience, soit les écrits de Philon. Ce dernier puisait d'ail-

[1] Cérès et sa fille, seules : à Phlionte, à l'Acropole de Corinthe, à Pyrée près de Sicyone, à Potnies, etc. Cérès et Proserpine, avec Bacchus, à Pyrée, sur le Ladon; avec Jacchus, à Athènes; avec Pluton, à Mysie en Argolide. Toutes les triades et dyades que je *cite dans* ces pages, sont prises dans Pausanias.

leurs aussi dans les spéculations de l'Orient qui s'enrichissait alors des fictions de la cabale[1]. C'est au milieu de ce confluent d'idées analogues, vraies et fausses, que s'est formulé le dogme chrétien de la Trinité, tandis que les gnostiques se livraient à tous les écarts de leur imagination, et que les néo-platoniciens d'Alexandrie imaginaient leur triade métaphysique. Enfin, les attaques de Mahomet contre les trois dieux des Chrétiens, n'ont pas pu empêcher les philosophes rationalistes et mystiques de l'Islam d'accueillir avec une faveur marquée l'antique dogme de la Trinité[2].

SAMOTHRACE. Avant de passer de Grèce en Italie, faisons une courte excursion dans l'île de Samothrace, célèbre par ses mystères cabiriques et par sa triade dont on a donné nombre d'explications différentes. Elle se composait d'Axiéros, d'Axiokersos et d'Axiokersa, ou de Pothos, de Phaëton et d'Aphrodite[3], c'est-à-dire, dans le langage de l'Égypte, de Kneph, d'Horus et d'Hathor, et dans celui de l'Italie, de l'Amour, de Mars et de Vénus. Axiéros est le suprême ou *digne* Amour, dont le synonyme est Pothos, le *désir*, et qui est le démiurge. Axiokersos s'explique par Phaëton, le dieu *brillant* et manifesté, l'Horus du Nil, l'Arès des Grecs, le monde. L'épouse d'Arès est Aphrodite=Axiokersa, qui est la nature aimante et gaie, née des eaux du chaos.

[1] Voyez pour les citations du Zend-Avesta, de Philon et des Apocryphes, la brochure de W. Bäumlein, *Essai sur la signification du Logos de saint Jean*, etc. 1828 (en allem.).

[2] Tholuck, *la Doctrine spéculative de la Trinité, dans l'Orient mahométan, monographie de philosophie religieuse, d'après les sources manuscrites des bibliothèques de Leyde, d'Oxford et de Berlin*, 1826 (en allem.).

[3] La triade d'Eros, Himèros et de Pothos, est une simple subdivision du premier terme Axiéros=Pothos.

ITALIE. Les dieux des Étrusques se groupaient en triades comme ceux du Nil; car les temples de ce peuple se distinguaient par leurs trois cella les unes à côté des autres et en travers du temple. Celle du centre était consacrée à la divinité principale à laquelle le temple était dédié; les deux cella latérales appartenaient à des divinités secondaires, en relation avec la divinité principale[1].

C'est ainsi qu'était construit le temple du Capitole à Rome. Jupiter y avait à sa droite Minerve, à qui l'on donnait ainsi la place d'honneur, et Junon à sa gauche. C'est la triade de la Phocide.

PEUPLES CELTES. La théologie des Gaulois et des Bretons est trop peu connue pour que nous puissions savoir si ces peuples avaient emporté de Sennaar les rudiments de la doctrine de la Trinité. On voit seulement quel était leur respect pour le chiffre trois, par la forme des traditions des Kymris qui nous sont parvenues groupées trois par trois dans des *triades*.

En Irlande, le nom du dieu multiple Comdhia a été employé autrefois pour désigner la Trinité chrétienne. Les trilithes, groupes de trois grandes pierres dont l'une sert d'entablement aux deux autres, semblent être le symbole de triades divines pareilles à celles de l'Amérique. Près de Droghéda, dans la caverne de New-Grange, se voient trois autels en l'honneur de l'Être sans nom, *le Lui*, et trois lignes spirales qui ont servi plus tard d'emblèmes de la Trinité. Enfin les Irlandais avaient un trigramme monosyllabique Oiw, qui rappelle celui de la Trimourti hindoue, Aum.

PEUPLES GERMANIQUES. Les Francs adoraient Thunaer (le dieu *tonnant*), Woden et Saxnote; et lors de l'intro-

[1] D. Ramée, *Manuel de l'histoire de l'architecture*, t. I, p. 416.

lu christianisme en Suède, le temple d'Upsal trois statues, celle de Thor au milieu, d'Odin e de Thor, et de Frico à sa gauche. Germains maves affectionnaient donc dans leur culte, es Égyptiens, la forme ternaire. Mais chez eux physique et l'élément moral prévalent sur l'élémogonique. Les triades de la création sont reje- l'ombre, ou plutôt encore elles n'ont jamais oc- remier plan, et la main qui brandit la foudre et les puissances malfaisantes est, non pas celle e créateur du monde, mais celle de son fils, ui est le protecteur de la nature et le libérateur me.

Edda, Thor est encore subordonné à son père à Frigga, sa mère. Cette triade rappelle celle l'Isis et d'Horus. Dieu, la nature et le Sauveur, nt donc les trois mots qui résumaient la religion dinaves.

lle avait subi en Suède une réforme qui avait Sauveur au-dessus de son père. Nous venons de Upsal Thor avait la place de la Divinité suprême, ne Odin ne présidait plus qu'à la guerre. La rigga s'était changée en un être androgyne et , qui personnifiait le monde dont les êtres sont femelles. La formule était donc : le grand dieu le dieu belliqueux d'un peuple de guerriers, et hermaphrodite.

s Francs, comme chez les Suédois, Thor est le et Odin le second. On n'est pas d'accord sur la les fonctions de Saxnote.

ES FINNOIS. Le culte d'Upsal a certainement ne certaine influence sur les voisins des Scan- es Lapons, qui, eux aussi, adorent une triade

dont la première divinité est Tiermès, qui, ainsi que Thor, a pour arme le tonnerre et pour principale fonction la protection de l'homme. Les deux autres divinités n'ont d'ailleurs rien de germain : ce sont Seité, ou l'*Esprit* de Dieu, et la déesse Baiwé, ou le soleil qui représente le monde. Le triple objet des adorations des Lapons est donc Dieu, le maître de l'humanité, qui vivifie par son Esprit le soleil, et par le soleil le monde entier[1].

La triade des Finlandais, telle qu'on la déduit de leur mythologie, se compose d'Ukko, *le vieillard*, *le dieu* (Kawe) par excellence, le dieu suprême ; de Wäinämöinen, le dieu des harmonies universelles qui a inventé l'instrument à cordes nommé kantèle, le protecteur et le représentant de l'humanité, le grand médecin et sauveur, et d'Ilmarinnen, qui a forgé le ciel, qui, dans la grande crise diluvienne, a fabriqué un soleil nouveau, qui est le dieu des forgerons, et qui règne aussi sur l'air et les vents.

Les Tchouwaches, entre le Wolga et l'Oural, révèrent, outre Thor leur dieu suprême, qu'ils ont sans doute emprunté aux races germaniques, Kérémet Asch, le père, Kérémet Amshé, la mère, et Kérémet Ouevli, le fils. C'est la formule égyptienne dans toute sa pureté.

Plaçons ici un peuple TURC, les Jakoutes qui adorent trois dieux invisibles, dont Strahlenberg ne nous a fait connaître que les noms.

PEUPLES SLAVES. Les Slaves, dont la religion nous est malheureusement fort peu connue, paraissent, comme les Scandinaves et les Germains, avoir adoré à la fois trois divinités principales, qu'ils représentaient dans leurs temples par autant de statues. Mais leurs triades sont fort

[1] Voyez note E.

nombreuses, parce que chaque peuple avait la sienne, et que le tronc commun de cette race puissante avait produit un grand nombre de branches qui avaient grandi isolées les unes des autres. D'ailleurs, on peut observer ici comme partout ailleurs, un progrès assez marqué dans les croyances, qui deviennent de plus en plus morales et spirituelles.

A Thor, à Tiermès correspond, chez les slaves Obohitrites, Radégast qui est le protecteur de l'homme et le grand champion du bien dans la guerre incessante que lui fait le mal. Le paganisme entier contient peu de divinités aussi remarquables que ce Radégast. Originairement il est l'Esprit démiurgique, car son nom signifie, dit-on, celui qui *produit* ou *façonne*. A ce titre, il a pour attributs un oiseau aux ailes déployées, l'oiseau cosmogonique, et un taureau qui est le symbole de la puissance créatrice ou productrice. Mais il est, en outre, un Mercure ou la Sagesse éternelle qui a formé le monde et qui révèle l'avenir aux mortels, et un Horus=Apollon, ou le soleil qui illumine et vivifie le monde, comme la sagesse illumine l'âme de l'homme, et comme le démiurge vivifie le chaos.

Radégast, le dieu suprême des Obotrites, serait, d'après Hanusch, le Vichnou d'une Trimourti slave, dont le premier dieu serait Péroun, et dont la troisième place serait occupée par une déesse de la nature, Siwa.

Substituons à la matière primordiale, à Siwa, le monde organisé, et nous aurons, au lieu d'une déesse, un dieu, peut-être un dieu solaire comme Horus Ier ou comme Ra. Chez les Moraves, la triade était formée de Péroun, de Radégast, et de Witislaw ou Svantovit qui, sous la forme du soleil, résume le monde visible, œuvre des deux premiers dieux. A côté de leur triade, les Moraves adoraient d'ailleurs la déesse Krasopani, qui est une forme de Siwa.

Les Sorbes, dans la Lusace et la Misnie, avaient supprimé Péroun, élevé au premier rang Radégast (comme les Scandinaves d'Upsal ont fait Thor), gardé Svantovit, et associé à ceux-ci Czernobog, *le dieu noir*, qui est peut-être moins le dieu du mal, Ahriman, Typhon, que le dieu des noires demeures, des enfers. Ces trois statues figurent donc le dieu qui a formé et le monde supérieur et lumineux, et le monde inférieur et ténébreux où règne le mal. Ici l'attention commence à se porter vaguement sur les questions morales.

Le dieu noir en suppose un blanc. Chez les Wendes, Radégast avait à sa gauche Czernobog, et à sa droite Belbog, vieillard vêtu de *blanc*. Les sentiments moraux l'emportent bien ici sur les intuitions de la nature et les traditions cosmogoniques. Mais ce dieu blanc n'est point un Ormuzd luttant contre les ténèbres. La couleur blanche marque, dans ce cas spécial [1], la vieillesse, l'antiquité, l'éternité. Comme le dieu ancien est Élohim = Saturne, qui a fait périr l'humanité par le déluge, et qui semble ne pouvoir être apaisé que par des victimes sanglantes, le Bjelbog des Russes avait le visage plein de sang (et couvert de mouches). Aussi les prêtres wendes de Julin considéraient-ils l'humanité comme protégée par Radégast à la fois contre la mort ou Czernobog, et contre la justice de Belbog. Au reste, à Julin, ce dernier avait abjuré son ancien courroux; car, au lieu d'avoir la face ensanglantée, il tenait dans ses mains une branche de laurier et une autre de palmier [2].

La triade des Wendes a très-probablement pris pendant les premiers siècles du moyen âge la forme sous la-

[1] Comp. Révélation de saint Jean, I, 14. Les Arabes donnaient pareillement à Dieu et au roi la couleur blanche, d'après Reland. (*La religion de Mahomet*, p. 278.)

[2] Hanusch, p. 129; Mone, t. I, p. 121.

quelle nous la connaissons, et c'est sans doute de temps plus récents encore que date celle des Porusses, qui exprime avec autant de délicatesse que d'originalité les sentiments de crainte, d'espérance et de profonde tristesse qui remplissent le cœur d'un païen vraiment religieux. Le grand dieu est Perkun, le maître de la nature et le juge redoutable de l'homme. Ses regards sombres et sévères se portent à sa gauche sur le jeune Potrimpos, *le pauvre, l'indigent*, qui lui sourit, et qui tente par son sourire de désarmer sa colère. Mais il y réussirait qu'il n'échappera pas à Pikollos, vieillard au pâle visage, qui est le roi des enfers et des ombres, et qui a pour attribut trois têtes de mort[1].

Pikollos et Czernobog répondent à Pluton, à Chiwa et nullement à Typhon, à Ahriman. Ils sont de vrais dieux régnant sur les ombres et non des génies du mal. Nous ne connaissons pas de peuples qui aient groupé en une triade Dieu, Satan et le Médiateur[2].

[1] Voyez note F.

[2] C'est Görres qui a introduit dans la science mythologique la triade d'Ormuzd, de Mithras et d'Ahriman. (*Histoire des mythes de l'Asie*, p. 255.) Tout autant vaudrait dire que la Trinité chrétienne est formée de Dieu, de Jésus-Christ et de Satan. L'ennemi de Dieu ne peut en aucune manière être placé à côté de Dieu et du Médiateur qu'on adore seuls.

CHAPITRE IV.

Le Verbe.

Les nombreuses triades et trimourtis du paganisme que nous venons de passer rapidement en revue, ne contenaient, sauf Radégast et Monénus, aucun dieu qui répondît au Verbe ou à la seconde Personne de la très-sainte Trinité.

Cependant l'Antiquité n'ignorait point la toute-puissance de la Parole divine, et possédait même plusieurs dieux-Verbe. Mais ces dieux occupaient, chacun dans sa religion, une place subordonnée à côté et tout près des déités principales, dont ils étaient les messagers et les interprètes.

Ces dieux-Verbe et leurs mythes attestent, comme nous le verrons bientôt, que l'humanité a su, dès les temps anciens, qu'au commencement l'univers avait été fait par la simple parole de Dieu, et que Dieu avait ensuite parlé aux peuples pour leur révéler sa volonté. La terre entière est pleine de la gloire du Verbe.

Sa gloire s'est même communiquée au verbe humain. Créé à l'image de Dieu, l'homme a cru remarquer dans sa parole quelque chose de la toute-puissance que possédait celle de son auteur; il lui a semblé que par ses prières, ses chants, ses bénédictions et ses malédictions, par ses évocations et ses exorcismes, il pouvait à volonté *ébranler* les cieux, la terre et les enfers; il s'est ima-

giné, comme les Finnois, qu'avec les *trois paroles originelles du Créateur*, il guérirait tous les maux, ou, comme l'Hindou, qu'en répétant sans se lasser le nom sacré, Aum, que Dieu avait prononcé le premier, il s'identifierait avec Dieu lui-même.

Quand serait née la magie, si l'humanité n'avait pas passé son enfance dans l'extase et les rêves d'une foi qui, dans sa surabondance de forces, ne se comprenait pas elle-même? Et comment l'homme, dont les mots sont des sons impuissants, aurait-il eu l'idée d'attribuer aux mots divins une énergie incommensurable et des effets qu'il ne peut concevoir, s'il n'avait pas appris par la révélation que *Dieu dit, et la lumière est*. La phrase de la cosmogonie de Moïse qui excitait l'admiration de Longin n'est point une de ces expressions sublimes que trouvent une fois dans leur vie les poëtes; c'est de la simple prose, mais de la prose de Dieu, que l'homme n'aurait jamais inventée.

Nous distinguerons la parole de Dieu et la Sagesse de Dieu. La première est impersonnelle, et la seconde est une personne divine. L'une et l'autre ont pour sphère d'action les temps de la création et ceux de l'histoire, la nature et l'humanité.

I. La parole impersonnelle.

C'est par plusieurs paroles que Dieu a fait le monde en six jours, et c'est par d'autres paroles qu'il s'est révélé à Adam, à Moïse et en Jésus-Christ. La parole de Dieu, orale ou écrite, a été la lumière, le salut, la vie des premiers patriarches, d'Israël et de l'Église. Elle ne retourne jamais à Dieu sans effet[1]; car, épée à deux tran-

[1] Esaïe, LV, 11.

chants, elle pénètre jusqu'aux dernières profondeurs des consciences, jugeant des pensées et des intentions des cœurs[1], et elle fait mourir qui la rejette. Telle est, dans sa sublime grandeur, la doctrine de la parole impersonnelle de Dieu, force spirituelle de la suprême Intelligence, instrument à la fois de création et de révélation, puissance de vie, puissance de mort. Mais nous prêtons si peu l'oreille à la voix de Dieu dans nos cœurs, nous nous enquérons si peu ou si mal de sa parole, nous songeons si rarement à poursuivre son action dans le monde, que la doctrine dont il est ici question nous est fort peu familière, malgré nos saintes Écritures. Aussi nous étonnerons-nous bien plus de la retrouver, altérée sans doute, mais fort reconnaissable, chez trois peuples païens, que de la chercher en vain chez tous les autres. Et même, quelques tribus sauvages exceptées, les peuples païens ont tous cru que Dieu leur parlait par des oracles, par des prophètes, par vingt sortes d'augures. Tous ont eu, comme les Péruviens, leur Rimac, leur Dieu *qui parle*. Seulement, les paroles divines étaient rares, isolées, incomplètes, peu puissantes sur les cœurs ; elles ne se rattachaient point dans le passé à celles de la création, elles n'aboutissaient point dans l'avenir à celles du grand jugement. Trois nations seules, qui avaient comme les autres perdu le sens de la primitive révélation, mais qui éprouvaient plus vivement le besoin d'une révélation nouvelle, trop impatientes d'ailleurs pour attendre celle du Christ qui devait bientôt venir, se persuadèrent que la Divinité leur avait fait connaître toute sa volonté, qu'elles la possédaient écrite dans des livres inspirés, et qu'elles vivaient au sein de la même parole divine qui avait produit l'univers. Les Hindous eurent leurs Védas et leurs *Lois de Manou* ; les

[1] Hébr. IV, 12.

Perses, leur Zend-Avesta ; les Égyptiens, leurs livres de Thoth [1]. En Chine, les Kings sont bien sacrés, mais ils ne sont pas inspirés ; Chang-ti ne s'est point révélé en plein à ses tièdes adorateurs.

En Inde, le monosyllabe sacré AUM, est « le premier mot qu'a prononcé le Créateur quand il est sorti de son silence et de son recueillement, et ce trigramme contenait les trois dieux de la Trimourti, les trois mondes et les trois Védas. Il est la forme visible ou le corps de Brahm. Il est son nom ou son essence. Il est Brahm lui-même [2]. » Le quatrième et plus récent des Védas commence à personnifier ce Verbe qui devient « le Créateur, le grand Fils du Créateur, son premier Fils visible. » Mais les Hindous de race arienne ne comptent point Aum parmi leurs divinités, et n'ont point de dieu-Verbe. Seulement ils avaient fait, dans leurs hymnes védiques, de la parole divine, Vatch, une de ces déesses abstraites qui n'ont guère plus de réalité qu'une figure de rhétorique. Ils parlaient d'ailleurs d'elle en termes magnifiques : « Universelle, partout présente, je pénètre tous les êtres, je remplis les cieux et la terre, et ma tête touche le ciel... Quiconque vit et ne me connaît pas, est perdu... Celui que j'ai choisi, je le fais fort, je le fais Brahma, saint et sage... Créatrice première de tous les êtres, je passe comme une brise légère. Je suis au-dessus des cieux, par delà la terre; et l'infini, c'est moi [3]. »

[1] Ceux du Taaut phénicien sont sans doute un emprunt que Philon de Byblos a fait à l'Égypte, et n'ont jamais existé. Nous ne connaissons ceux d'Oannès que par quelques mots de Bérose. Les Gaulois auraient aussi quelques faibles titres à être rangés parmi les *peuples du livre*, selon l'expression du Coran.

[2] D'après l'Oupnékat, dans Bäumlein. Cp. Lois de Manou, II, 74 sq.

[3] D'après Guigniaut, t. I, p. 603.

Les Hindous sont émanatistes et panthéistes ; chez leurs frères de l'Iran, pour qui le terme de Créateur a son plein sens, la doctrine du verbe divin diffère à peine de celle de la Bible. « Avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant les hommes purs, et les Dews, et les hommes méchants, était Honover, la parole de vie, pure, sainte, puissante, rapide, inappréciable, royale. C'est par elle qu'Ormuzd a créé les êtres purs, par elle qu'il a fait disparaître Ahriman, par elle qu'il répand l'abondance sur la terre, par elle qu'il maintient le monde jusqu'à la résurrection. C'est par elle seule que l'homme devient digne du paradis et que son âme s'élève librement vers les demeures du ciel. Elle est la loi pure, la loi écrite des Mazdéiens. Elle est l'âme d'Ormuzd. Elle est Ormuzd même. » Zoroastre tient un langage trop semblable à celui des Hindous pour qu'on puisse rendre compte de vues si vraies et si profondes autrement que par la tradition primitive et universelle. S'il les avait reçues d'Ézéchiel ou de Daniel, quel serait le prophète hébreu qui les aurait enseignées aux chantres védiques ?

Ces mêmes vues se retrouvent dans les écrits apocryphes de l'Hermès Égyptien. Elles se déduisent trop naturellement du peu que nous savons de Kneph, de Thoth, de Phtha par les monuments des Pharaons, pour ne pas mériter quelque créance. Hermès parle de la voix du Père, de la parole première et unique qu'il a prononcée ou qui émane de son sein, créatrice, formatrice, infinie, etc. Mais les termes dont cet écrivain grec fait usage ne reproduisent certainement pas fidèlement les pensées de l'Égypte.

II. La Sagesse ou les dieux-Verbe.

La parole est un acte puissant, mais un simple acte que l'imagination transforme difficilement en un être. La sagesse, au contraire, est une qualité permanente, qui se prête fort aisément à la personnification, et les païens feront d'elle une déesse comme de la justice ou de la mémoire. Que Zeus ait donc pour épouse Mnémosyne ou Thémis ou Métis, il n'y a là rien qui ne s'explique de soi-même, le polythéisme une fois admis avec ses théogamies.

Mais, si l'on réfléchit qu'un Israélite n'est vraiment de son peuple qu'à la condition de ne pas porter la moindre atteinte à l'unité de Dieu, il paraîtra fort étrange que le plus sage de ces Israélites, dans un écrit que les prophètes des siècles postérieurs ont reconnu pour inspiré, ait fait de la Sagesse une fille de l'Éternel, « engendrée et non créée, antérieure à l'univers, ointe dès l'origine, assistant à la création, faisant les délices de son Père, se jouant dans le monde et parmi les hommes. » Ici le monothéisme absolu des Hébreux se tempère, le Dieu un n'est plus seul, et son « nourrisson, » c'est sa propre sagesse, c'est lui-même (et non le monde, comme le disent nos philosophes théistes).

Cependant, ce qui n'est guère moins remarquable, c'est que le peuple Primitif, avant sa dispersion, eût déjà entrevu confusément l'existence d'un être divin qui serait à la fois la sagesse de Dieu et sa parole, par qui Dieu créerait l'univers et se révélerait aux hommes, et qui recevrait le nom de Fils de Dieu. Tels sont, en effet, les caractères fondamentaux de tous les Mercures de l'Antiquité, et tels sont aussi ceux du Messie que nous

créance.
première
de son sein,
etc. Mais les termes
ne reproduisent
de l'Égypte

de Dieu telle [illegible]
s. dans l'organisation [illegible]
u des *eaux* [illegible]
se mouvait sur [illegible]
'a pas [illegible]
monde.

rdonne [illegible]
s. Thot [illegible]
x brins [illegible]
le surnom [illegible]
aleur des eaux [illegible]
u milieu des eaux [illegible]
ur sa [illegible]

[illegible]





savons être le Fils unique de Dieu, la Sagesse dont avait parlé Salomon, et le Logos ou le Verbe que Platon avait nommé sans le connaître. A deux mille ans de distance, une telle conformité entre le Verbe de la primitive humanité, dont Mercure est l'informe copie, et le Verbe incarné, est un frappant exemple de toutes les découvertes que les patriarches et les prophètes du premier monde faisaient dans le domaine des croyances religieuses, soit par des inspirations directes, soit par la simple méditation des choses antérieurement révélées. A ce point de vue, Jésus-Christ devient réellement le Sauveur de l'humanité tout entière ; s'il est l'accomplissement des prophéties d'Israël, et des types historiques qu'avaient produits ce peuple, il satisfait pareillement à tous les confus pressentiments de la vérité, qui faisaient battre les cœurs des païens, et il leur expliquait tous les types imaginaires qu'ils s'étaient formés de sa personne et de son œuvre.

Les dieux-Verbe des païens sont : Thoth des Égyptiens, Taaut des Phéniciens et Teutatès des Celtes ; Monénus des Syriens, Oannès et Nébo des Chaldéens ; Hermès des Hellènes et Mercure des Romains ; Cadmillus de Samothrace et de l'Italie ; Radégast et Zélou des Slaves ; Narada, Ganésa et Bouddha des Hindous ; Wuotan des Germains, Odin des Scandinaves ; Wodan au Mexique ; Hun-ytzanna dans l'Yucatan, Manabosho chez les Peaux-Rouges.

Thoth est fils de Kneph d'après une inscription égyptienne, d'Agathodæmon d'après Manéthon, du Nil dont le nom est ineffable d'après Cicéron. Ici se manifeste en plein, dès l'abord, la différence radicale qui existe entre la doctrine inspirée d'Israël et les spéculations des païens. Dans les Proverbes de Salomon, la Sagesse, fille de l'Éternel, est antérieure au chaos et à la matière. Thoth, au

contraire, est la Sagesse de Dieu telle qu'elle se donne à connaître depuis le chaos, dans l'organisation du monde. Il a pour père soit le dieu des *eaux* primordiales, Nilus, soit l'*Esprit* de Dieu qui se mouvait sur les eaux, Kneph = Agathodæmon. Mais il n'a pas de mère, parce que Dieu seul a conçu le plan du monde.

La Sagesse divine a ordonné le monde selon des lois exactes, *justes* et *vraies*. Thoth est souvent figuré avec la plume d'autruche aux brins égaux, qui est l'insigne de Ma = Thémis, et il porte le surnom d'*Écrivain de la vérité*.

La lune étant l'équivalent des eaux, et Thoth ayant commencé son œuvre au milieu des eaux ténébreuses du chaos, ce dieu porte sur sa tête le disque de l'astre des nuits ou le croissant.

Thoth, qui a tout spécialement réglé les mouvements des astres qui mesurent le temps aux hommes, est le dieu de l'astronomie, de l'année et du calendrier. Le premier mois de l'année porte son nom, et l'un de ses symboles est la branche de palmier qui signifie le mois ou l'année.

Maître des paroles divines, « possesseur, selon Horapollon, de toute intelligence et de toute connaissance, » c'est lui qui a enseigné, inspiré aux hommes la langue et l'écriture, le culte des dieux, les sciences et les arts.

L'écriture hiéroglyphique est une copie des objets extérieurs ; elle *singe* la nature, et l'animal consacré à Thoth est le cynoscéphale[1], qui le remplace fréquemment sur les monuments, et reçoit parfois son titre de *maître du roseau* ou de l'écriture.

Thoth préside aux fêtes religieuses, dont le nom égyptien est HEB. Mais HEB est aussi le nom de l'ibis, qui était

[1] Toutes les fables qu'Horapollon raconte sur le cynoscéphale sont des fonctions de Thoth attribuées à cet animal, qui sait écrire, connaît le temps des éclipses, marque les heures, etc.

avec l'épervier l'animal le plus sacré dans la terre du Nil. La religion, étant un sentiment, réside dans le cœur, et l'ibis, emblème tout particulier du culte, se trouve ainsi signifier le *cœur*.

La sagesse de Dieu agit dans le monde entier, et dans la demeure des morts non moins que dans celle des vivants. Thoth assiste devant Osiris, le juge suprême, à la pesée des *cœurs* ou des âmes.

Isis, qui a enseigné aux hommes plusieurs arts, les avait elle-même appris de la sagesse divine; aussi certains mythes la faisaient-ils fille de Thoth.

Mais le monde est malade, et la Sagesse divine, pour lui rendre la santé, doit s'associer à la divinité dont la charge spéciale est la guérison des maux. L'Hygiée du Nil se nommait Nahimeu, *celle qui guérit*, la *maîtresse de la ville d'Aschmounein* qui est celle de Thoth, Hermopolis. Ptolémée Evergètes II avait élevé à Thèbes un temple, où on le voit adorer, d'abord, Amoun, Mouth et Chonsou ou les déités des origines du monde, et ensuite Thoth et sa compagne Nahimeu, à qui cet édifice était spécialement consacré. Les Pharaons ne consacraient pas des temples à Thoth, qu'ils n'avaient fait entrer dans aucune de leurs grandes triades.

Thoth était un dieu thébain ; son père Kneph est une forme d'Amoun, le grand dieu de la ville aux cent portes. A Memphis, la place de Kneph était occupée par Phtha. Le grand fils de Phtha était Imouteph, *celui qui apporte la science*, et qui, d'après les écrivains grecs, présidait à la philosophie et spécialement à la médecine. Il est le Thoth de Memphis, la Sagesse divine qui se propose pour but principal la guérison de l'homme, et il correspond à l'Esculape des Hellènes. Mais cette personnification fictive de la Sagesse éternelle n'est-elle pas un *type du* grand médecin de l'humanité, Jésus-Christ?

Le Taaut des Phéniciens, s'il a jamais existé, est mal connu, et le peu qu'on sait de lui se rapporte à l'histoire de l'humanité primitive. Nous y reviendrons ailleurs.

Le Thoth des Syriens se nommait Monénus, M'ǴONAN, *celui qui parle* (du verbe sémitique ǴANAH, *répondre*, et de la racine indo-celtique, GAN, CAN, *chanter*). Il était la seconde divinité dans la triade d'Édesse, et cette place convient tout à fait au Verbe, qui est le fils de Dieu (ou de Bel) et par qui le monde (Aziz) a été formé.

Monénus donne le sens d'Oannès [1] qui a enseigné aux Chaldéens l'écriture, les arts, les sciences, et leur a remis leurs livres sacrés. Il avait le corps complet d'un poisson avec une tête et des jambes d'homme. La tête d'homme marque l'intelligence et la parole ; les pieds d'homme, l'habitation du Verbe divin parmi les mortels qu'il instruit et sauve ; le corps de poisson, les eaux primordiales, dont Thoth porte sur la tête le symbole lunaire.

Oannès a, étymologiquement, à peu près le même sens que Nébo, *celui qui parle, chante avec enthousiasme.* Nébo est le nom d'un des dieux des Chaldéens, que les Moabites adoraient certainement aussi. Ce dieu-Verbe présidait à celle des planètes (Mercure) qui porte chez plusieurs peuples le nom du dieu-Verbe.

D'après le Dabistan, source il est vrai bien récente et fort suspecte, lorsque le culte des astres s'introduisit

[1] Oannès rend par deux voyelles le 'AÏN de 'ANAH. Oen abrége le mot à la manière des Chaldéens, qui disent QAM au lieu de QADAM. Annus supprime le 'aïn. Euahdnès doit sans doute se lire Euahanès ou Eualhanès : EU se trouve en tête d'un grand nombre des noms propres chaldéens que nous ont transmis les Grecs, et répond peut-être au pronom démonstratif HOU ; AH, AL est l'article ; HANÈS est le nom du dieu sous sa forme la plus correcte.

dans l'Iran sous les Mahabadiens qui en furent les premiers rois, Mercure fut figuré par une idole à corps et queue de poisson, à tête de verrat, et à bras d'homme tenant une écritoire et un stylet. Ces derniers emblèmes rappellent le roseau de Thoth, le corps de poisson la figure d'Oannès, et par la tête du porc il faut entendre, comme nous le verrons plus bas, le déluge au milieu duquel le dernier Thoth a sauvé l'écriture, les sciences et les arts.

L'Asie Mineure n'a pas de dieu-Verbe. Mais dans les mystères de Samothrace, à côté de la grande triade, était un Hermès dont le nom, Cadmillus, signifie en langue sémitique, le ministre qui se tient *devant Dieu*, QADAM EL.

On croit que le Mercure des Étrusques s'appelait aussi Camillus. Chez les Romains, les Camilles étaient les jeunes gens qui servaient les prêtres sur la terre comme le grand Camille servait les dieux dans le ciel.

Hermès était le dieu-Verbe des Pélasges et des Hellènes, Mercure celui des Latins.

Thoth a pour père Kneph; Hermès est fils de Zeus=Kneph-Amoun. Thoth n'a pas de mère; Hermès en a une, Maia, les *Eaux-Mère* du monde ou la grande *Accoucheuse* [1]. Faire procéder le Verbe de Dieu et de la matière, c'est une grave erreur. Mais les Égyptiens et les Chaldéens n'étaient pas loin de la commettre, eux qui plaçaient sur la tête de Thoth l'emblème des eaux du chaos, et qui disaient qu'Oannès–poisson sortait chaque matin du sein de la mer.

[1] Hermès est aussi fils d'Uranus, le grand dieu des cieux, et de Dia, la Terre informe et vide. Les deux généalogies sont identiques.

Hermès est le *compagnon* et l'*aide* de Dieu dans l'œuvre de la création, d'après son nom sémitique de Socos (SOUKAH).

Hermès est le Verbe créateur plus encore que la Sagesse de Dieu. Il a (à ses talons) des ailes comme les démiurges. En ses mains est la harpe avec laquelle Dieu sépare les éléments du chaos. La création étant pour les païens une production, Hermès est, comme Khem, un dieu générateur ou ithyphallique.

Pour épouse, il a naturellement la matière primordiale, qui porte ou le nom d'Aphrodite, ou celui d'Artémis, la déesse lunaire des eaux du chaos, ou celui de Pénélope qui brode la toile du monde. Pénélope lui donne pour fils Pan, ou l'univers; Artémis ou Aphrodite, l'Amour cosmogonique, qui est une simple forme du Verbe créateur.

Ce dieu générateur, qui s'était métamorphosé en bouc pour surprendre Pénélope, n'est point emporté par une aveugle passion. Il est la sagesse même, et fait tout avec mesure. C'est lui qui a réglé toutes les harmonies du monde, dont le symbole est, soit le chalumeau aux tuyaux d'inégale longueur dont il est, avec Pan, l'inventeur, soit la lyre, qui a trois cordes, comme l'année trois saisons. Son surnom de Cyllénien marque, en langue sémitique, celui qui *amène tout à la perfection* (CALAL), ou qui *mesure et embrasse tout* (COUL, CULLAN [1]).

Quand la paix de la nature est troublée par de redoutables fléaux, il la rétablit par son habile et puissante intervention. Nous le verrons rendre à la terre les nuées fécondes que le soleil avait dérobées.

Verbe révélateur, il est le messager de Zeus [2], dont il

[1] Cyllenus était d'ailleurs un dieu des Mysiens. Apoll. Rhod. I, 1125.

[2] Comp. l'*Ange* (le messager) *de Dieu, de l'Eternel*, dans l'Ancien Testament.

apporte les ordres aux dieux et aux hommes. Sur la terre, où les rois représentent le grand Roi de l'Olympe, leurs hérauts sont sous sa protection.

La parole de Dieu est pleine de vie, de sève, de beauté, de puissance ; elle est un *chant* (GANAH), une *prophétie* (NABA). Hermès est l'éloquence même, et comme la parole de l'homme est le reflet de celle de Dieu, il est le dieu du langage, le génie qui inspire le grand orateur.

Comme Thoth, Hermès a certainement inventé l'écriture, l'astronomie et les cérémonies du culte. On lui a consacré : la grue, qui tient la place de l'ibis[1]; le bélier du sacrifice ; le coq, qui annonce l'aurore, et les serpents du caducée, dont les replis figurent le mouvement annuel du soleil le long de l'écliptique[2]. Mais l'astronomie occupe une aussi petite place dans les mythes de Mercure que dans la pensée des antiques Hellènes ; la Grèce n'avait point de caste de prêtres qui le reconnût pour son chef, et la gloire d'avoir découvert l'alphabet lui avait été dérobée par Cadmus, qui est sans doute un Cadmillus, un Hermès sémitique.

La principale invention que les Grecs rapportaient à la sagesse d'Hermès, était celle des poids et mesures, avec celle de la géométrie. Il devint ainsi le dieu du commerce. Mais les Hellènes, qui étaient doués de plus d'intelligence que de sens moral, virent quelque chose de merveilleux, d'inspiré, de divin dans l'adresse ingénieuse du marchand à tromper son acheteur, dans l'iné-

[1] Il est fort étrange que la grue blanche soit, en Chine et au Japon, le symbole des lettrés. Pour les Kalmouks (bouddhistes), la grue est l'oiseau le plus pur, tandis qu'un esprit malin réside dans le flamant contre lequel ils prononcent mille exécrations. (Pallas, *Voyage en Russie*, trad. par de la Peyronie, t. II, p. 331.)

[2] Explication douteuse, trop savante pour les Hellènes. Mais je n'en connais pas une meilleure.

puisable fertilité d'invention ou dans la téméraire hardiesse du voleur, et le dieu du commerce devint celui du larcin. Sparte faisait de l'art de dérober une vertu.

La Sagesse de Dieu une fois ravilie à ce point, il n'est pas surprenant qu'Hermès, le fils toujours jeune de Zeus, passât pour avoir fondé les jeux gymnastiques où les jeunes Hellènes déployaient la beauté de leurs formes, la souplesse et la force de leurs membres.

Cependant, de même que Thoth remplissait certaines fonctions dans l'Amenthès, ainsi Hermès régnait dans l'Hadès. Il y conduisait les âmes des morts, et pour l'apaiser on lui faisait à Athènes certaines offrandes en commémoration du déluge. Hermès diluvien, souterrain, psychopompe, passait pour fils de Zagreus et de Proserpine, et ces deux divinités personnifient en effet l'humanité qu'a détruite le cataclysme de Noë.

Hermod, fils d'Odin, messager des Ases et psychopompe, est le Mercure des Scandinaves. Mais ici le dieu-Verbe a perdu avec la suite des siècles ses principales fonctions, qui étaient, en effet, trop sublimes, trop spirituelles pour un peuple qui n'aimait que les combats.

Chez les Slaves-Obotrites, Radégast, démiurge et prophète, semble être un dieu-Verbe. Ce que confirme son surnom de Dobropan, le *bienfaiteur*, qu'il partage avec la planète de Mercure. Cette même épithète était attribuée à Zélou, dieu des Slaves de la Bohême, qui est le ministre de Péroun, et dont le nom signifie *tortue*. La tortue, emblème des harmonies du monde, a fourni à Mercure sa lyre[1].

[1] Wäinämöinen a bien une espèce de lyre. Mais la lyre à elle seule ne constitue point un dieu-Verbe. C'est ainsi qu'Apollon n'a, dans son essence, rien de commun avec Hermès.

Revenant sur nos pas, nous nous rendons en Inde où l'on adore trois Verbes : Bouddha, Narada et Ganésa.

Ganésa est fils de Chiwa et de Parvati, précisément comme Mercure l'est de Jupiter et de Maia, c'est-à-dire de Dieu et de la matière. Son nom signifie le *Seigneur de l'assemblée*, de même que Thoth l'est des panégyries. Comme lui, il porte la lune sur sa tête et préside à l'année et à l'astronomie. Sa monture est un rat, qui est, avec la lune, un emblème des ténèbres du chaos. Sa sagesse est figurée par sa tête d'éléphant. Il est tout spécialement le grand docteur et le dieu des écrivains.

Narada est né de Brahma et de Saraswati. Cette déesse, fille et femme du dieu, personnifie la parole et la sagesse divine qui a produit et les harmonies du monde, et celles des âmes pieuses louant Dieu dans des chants pleins de poésie. Elle se nomme la Parole, la Science, la Prière, la Voix harmonieuse, l'Éloquence ; son fils, qui a inventé la *vina* ou harpe d'Éole, préside à la sainte musique des cieux et de la terre, de la nature et de l'humanité. Il est, de plus, astronome et législateur, comme Thoth.

Bouddha, le *sage*, le *savant*, le *voyant*, préside à la planète de Mercure et au quatrième jour de la semaine, mercredi. Il est parfois figuré, comme Ganésa, avec une tête d'éléphant. Son père est Brahma, et sa mère porte le même nom de Maia que celle d'Hermès. Ce Bouddha s'est confondu avec le sage du même nom qui a fondé la religion qui compte aujourd'hui encore le plus grand nombre de sectateurs.

Le grand dieu de la race teutonique est Wuotan ou Odin. Son nom rappelle celui de Bouddha ; le mercredi lui a été aussi consacré, et Tacite le désigne par le nom de Mercure. Mais nous ne voyons pas dans ses at-

tributs et fonctions la preuve que primitivement il ait été réellement un dieu-Verbe.

Nous en dirons autant du dieu suprême des Gaulois, dans lequel César a reconnu Mercure, et qui doit être Teutatès, dont le nom semble identique à celui de Thoth. Teutatès portait la couronne de l'empire universel, la barbe du plus ancien des êtres, les ailes du démiurge-oiseau, le caractère androgyne de certaines divinités cosmogoniques, et on lui offrait des sacrifices humains comme à Saturne=Baal=Moloc.

Au Mexique, les habitants de Chiapa comptent parmi leurs ancêtres un Wodan mythique, qu'on a supposé être un Bouddha=Wuotan, et qu'ils auraient adoré au temps de la construction de la tour de Babel et de leur trajet de Sennaar dans le pays d'Anahuac.

L'Yucatan a son Thoth, Hun-ytzanna, l'inventeur de l'écriture et le chef de la tribu sacerdotale. Son père est Hunab, dieu-suprême ou démiurge, comme Zeus=Brahma qui a pour fils Hermès=Bouddha, et sa mère est Yxacal-voh, déesse cosmogonique pareille à Maia.

Chez les Peaux-Rouges, Manabosho, fils du Grand Manitou, et d'une femme qui est la Nature, enseigne aux hommes tous les arts, et est le premier initié aux mystères de la religion qui est censée guérir l'humanité de tous ses maux. Mais il est un Osiris plus encore qu'un Thoth, et nous le retrouverons ailleurs au nombre des messies.

Si nous résumions en un tableau et sur une carte géographique nos présentes recherches, nous diviserions le monde antique en cinq régions :

1° La région de la parole impersonnelle et de la Sagesse personnelle : la Judée.

2° Celle de la parole impersonnelle seule, de l'Honover et de l'Aum, ou de la race arienne.

3° Celle des dieux-Verbe subordonnés au dieu suprême : la Chaldée, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Grèce, l'Italie et peut-être les peuples slaves.

4° Celle des dieux-Verbes devenus le dieu suprême : es Bouddhistes primitifs de l'Inde, les Germains et les Scandinaves, les Celtes des Gaules et peut-être les Chiapanèses [1].

5° Celle des religions sans parole impersonnelle et sans dieux-Verbe : la Chine, le Japon et les peuples sauvages. Nous rangeons ici la Chine malgré ses Tao-sse ou adorateurs de la Raison ; car cette raison divine n'est point le Logos de Dieu, elle ne provient point de Dieu, elle est Dieu même, le même Dieu que nous avons vu se diviser en Un, Deux et Trois. Le Tao correspond donc plutôt à la Raison de la philosophie hégelienne qu'au Verbe de la révélation chrétienne.

[1] Faber oppose, d'un bout de la terre à l'autre, le culte des Bouddhas à celui de Brahma=Chiwa=Osiris=Bacchus. L'hypothèse d'un bouddhisme primitif, exposé par M. C. Ritter dans ses *Propylées*, contient certainement un élément de vérité. Cette question est, ce me semble, la plus obscure de la période ethnogonique.

CHAPITRE V.

L'esprit de Dieu planant sur les eaux.

D'après nos saints Livres, Dieu qui, par son Verbe, *crée* le monde et se *révèle* aux créatures intelligentes, se *communique* par son Esprit aux choses créées. Pour que l'Esprit fasse son œuvre, il faut que le monde soit dans son essence même différent de Dieu ; autrement, le monde étant identique à Dieu, l'Esprit n'a rien à lui communiquer que celui-ci ne possède déjà. Mais les païens ont tous attribué aux hommes, aux choses et aux dieux une commune origine, et par là fait disparaître la radicale différence entre l'Éternel qui seul *est*, et ses créatures qui ne sont pas. Dieu, qui ne crée plus, se fait monde ; il est tout et tout est lui ; il s'est communiqué tout entier et de tout temps à tous les êtres, et son Esprit est un hors-d'œuvre. Aussi, les religions païennes ne le connaissent-elles point. Dans les trinités et les triades, il a cédé d'ordinaire sa place à une divinité, mâle ou femelle, qui représente la Nature. Les Lapons seuls semblent l'adorer sous le nom de Seïté. Pour le retrouver ailleurs, il faut le chercher sous le nom d'Ame du monde. Mais cette Ame n'a jamais été une déité ; elle est une simple abstraction des siècles postérieurs, comme en Inde où elle apparaît dans les Lois de Manou et dans quelques hymnes védiques d'une date sans doute assez récente, ou

comme en Grèce, qui ne la connaissait pas avant ses philosophes.

Mais, par un singulier contraste, ces nations qui ignorent l'existence de cet Esprit divin qui entretient la vie physique et morale de tous les êtres, savent toutes, ou du moins ont toute su à leur origine, que c'était lui qui avait façonné le monde ! Lorsque si peu d'entre elles ont adoré le Verbe par qui le monde a été créé, comment ont-elles toutes dans leurs cosmogonies un Esprit démiurgique ?

C'est que la Vision génésiaque leur avait comme peint aux yeux l'Esprit de Dieu planant sur les eaux, tandis qu'elle n'avait point donné une existence personnelle au Verbe créateur.

C'est sans doute attribuer à cette Vision une influence immense sur le développement de la religion et de l'esprit humain. Mais que nos lecteurs veuillent bien ne pas nous condamner avant d'avoir écouté nos preuves.

Nous prétendons même que les deux lignes de la Vision, qui tracent l'image du *chaos* agité et réchauffé par l'*Esprit* de Dieu, sont la double et très-petite clef d'or avec laquelle seule on ouvre les lourdes portes des immenses temples païens.

Ce texte dit, en toutes lettres ou implicitement, que Dieu a ordonné le chaos par son *Esprit* qui *soufflait* et se mouvait sur les eaux, et qui, tel qu'un *oiseau* qui couve avec *amour* ses petits, reposait sur elle pour les réchauffer et les vivifier.

Les nations païennes, poursuivant l'œuvre mythique qu'avait commencée déjà le peuple Primitif, ont fait de cet Esprit de Dieu un dieu-esprit et souffle, un dieu-oiseau et un dieu-amour.

I. Dieu-esprit et souffle.

Certains commentateurs de la Genèse ont prétendu que par l'Esprit de Dieu planant sur les eaux il fallait entendre simplement un vent impétueux. Telle n'a pas été l'opinion de l'Antiquité.

En Phénicie, l'époux de Baaut ou Bohu, la terre *vide*, est Colpia, c'est-à-dire *la Voix* (col) ou le souffle *de la bouche* (pi) *de Jéhova* (Iah, Iahvé, Iao).

En Finlande, la déesse de l'air ou du chaos est fécondée par un vent impétueux.

L'Égypte distinguait à peine d'Amoun ou du grand dieu irrévélé Kneph ou Nou le démiurge, qui n'a ni commencement ni fin, d'après Plutarque, et dont l'attribut est le bélier, symbole de la primauté. Or Nou, Noum, Nmou signifie *Esprit*. Nef, en copte comme en arabe, a le sens de *souffle* (noum, en hébreu, *couler* ; neo en grec a le même sens). Le souffle de Dieu était donc bien pour les Égyptiens la principale forme du Dieu caché, et non une agitation de l'air. Aussi leur mot de noum, qui est la racine du grec anémos, *vent*, a-t-il produit en latin le nom même de la *divinité*, numen.

II. Dieu-oiseau.

Il s'agit ici pour nous d'établir par des légendes authentiques que les mythes qui transforment un dieu créateur en un oiseau, et que les oiseaux que les peuples ont donnés à leurs dieux suprêmes pour attributs, ne peuvent s'entendre que de l'Esprit de la Vision planant sur les eaux primordiales. C'est là la pierre angulaire de tout

notre système d'interprétation, et nous la signalons aux attaques de nos adversaires, s'ils jugent cet écrit quelque peu digne d'une critique sérieuse.

Cependant nous devons nous garder de confondre l'oiseau démiurgique des théothées avec d'autres oiseaux cosmogoniques qui appartiennent aux Grandes Mères, avec les oiseaux qui servent d'emblèmes à des dieux secondaires, comme l'ibis et la grue à Thoth=Hermès, et avec les deux oiseaux diluviens, la colombe et le corbeau.

Nous commencerons notre enquête par les Malais, dont nous connaissons déjà trois dieux-oiseaux, et qui nous fournissent la légende suivante.

Aux îles Sandwich, on racontait (d'après Ellis) que dans le temps où tout était encore mer, un immense oiseau s'abattit sur les eaux et pondit un œuf, duquel sortit bientôt l'île d'Haouaï.

Cette tradition n'était point propre aux îles Sandwich; car, d'après Marsden, les Tagales disent que dans l'origine le monde était composé de ciel et d'eau, entre lesquels volait un milan. Ce milan, ajoutent-ils, fatigué de voler et ne trouvant point de lieu pour se reposer, mit la discorde entre l'eau et le ciel ; alors le ciel, pour contenir l'eau dans ses limites, y jeta un certain nombre d'îles, afin que le milan put s'y établir et les laisser en paix. Puis cet oiseau ouvrit de son bec un roseau dans lequel était caché l'homme et la femme. Le milan qui plane dans le chaos, qui en ébranle les éléments, qui fait apparaître les aïeux du genre humain, peut-il être autre chose que l'emblème du démiurge, de « l'Esprit planant sur les eaux de l'abîme? »

Nous ne citerons pas ici le mythe plus diluvien que cosmogonique des Battas, où l'hirondelle de mer joue avec un hibou le premier rôle.

S'il restait le moindre doute sur le sens du milan des

Tagales et du grand oiseau des îles Sandwich, nous rappellerions ce que nous avons dit plus haut de ces mêmes Tagales, dont le grand dieu s'appelait Bathala mei Capal, et qui adoraient un oiseau bleu de la grosseur d'une grive, auquel ils donnaient également le nom de Bathala [1]. L'oiseau est bien donc le dieu suprême et créateur.

Il l'est également à la Nouvelle-Zélande, où le même nom de Toui, Tou, Atouée désigne la Divinité, et son oiseau qui est une espèce de bouvreuil [2], auquel on ne rend d'ailleurs pas de culte. Mais nous avons vu que le troisième des grands dieux de cette même île, Oui-doua, était un dieu-oiseau.

Tahiti a aussi le sien, dont la fonction répond assez exactement à celle de l'Esprit de Dieu dans la religion révélée. Les oiseaux qu'on y révère sont : l'hirondelle de mer, comme chez les Battas; le héron, autre oiseau aquatique qui convient aux eaux primordiales, et le pivert dont nous parlerons plus bas [3].

Les Indiens de l'Amérique du Nord ont conservé de l'oiseau cosmogonique un souvenir non moins distinct que les peuples de race malaise.

Les Chippewais racontent, d'après Mackensie, qu'au

[1] Si l'on nous objecte que l'oiseau bathala est une grive et non le milan, nous répondrons que l'Esprit de Dieu dans la Vision peut aussi bien être comparé à un aigle qu'à une colombe, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long.

[2] D'Urville, *La Pérouse*, t. III, p. 21. Cook, *Second Voyage*, t. II, page 130.

[3] Les deux figures d'oiseau et de poisson que Cook vit au sommet d'un moraï de Tahiti (Hawkesworth, t. II, p. 422), signifient pour nous, et jusqu'à un certain point aussi pour les indigènes, que le dieu (l'oiseau) qui a vivifié les eaux du chaos (symbolisées par le poisson), vivifiera de même le chaos de la mort.

commencement la terre n'était qu'une mer immense et déserte ; le seul être vivant était un oiseau puissant dont les yeux étaient de feu, les regards des éclairs, et le bruit des ailes un éclatant tonnerre. Il descendit sur l'Océan, et aussitôt qu'il le toucha, la terre s'élança au-dessus des eaux et s'y tint en équilibre.

D'après les Moenitarris, tout était eau dans l'origine des choses, et de l'eau sortit un grand oiseau avec un œil rouge (le soleil), qu'avait envoyé le Seigneur de la vie, et qui éleva la terre à la surface.

Les Indiens de l'île de la Reine-Charlotte et de Sitka[1], sur la côte nord-ouest de l'Amérique, disent que d'après la tradition des vieillards c'est une corneille qui est le créateur du monde, et ils ont en effet un respect superstitieux pour cet oiseau.

Vers l'embouchure de l'Orégon, les quatre tribus voisines d'Astoria croient en un Esprit bienveillant et puissant, créateur de toutes choses, qui habite ordinairement le soleil, mais qui vole aussi par toutes les régions de l'air et voit tout ce qui se passe sur la terre ; il prend à volonté toutes les formes, plus habituellement celle d'un énorme oiseau[2].

Dans le langage symbolique des Peaux-Rouges, l'oiseau est l'emblème du Grand Esprit, qui descend sous cette forme dans la hutte du prêtre-médecin[3].

[1] *Magas. de Bâle pour l'hist. des Missions*, 1834, p. 631 (allem.).

[2] Wash. Irwing. *Voyage dans les contrées désertes de l'Amérique du Nord*, t. II, p. 119. Les Indiens de la Virginie avaient un respect extrême pour je ne sais quel oiseau du nom de Pacorance. Ils croyaient qu'il était l'âme d'un de leurs princes. Mais les rois sont souvent des dieux dans les mythes ; ce petit oiseau va toujours seul, comme Dieu, et il ne paraît qu'à l'entrée de la nuit, qui est l'image de la grande nuit primordiale. (*Hist. génér. des Voyages*, t. XIV, p. 521.)

[3] Schoolcraft, t. I, p. 362. 394.

Les Mexicains ne nous ont pas transmis leur cosmogonie; mais on possède d'eux un tableau qu'on dirait bien plutôt égyptien ou grec qu'aztèque, et où l'aigle est le symbole du démiurge. Un aigle vomit un fleuve rouge (de vie) dans la gueule d'un loup, et devant les parties viriles de ce dernier est un petit homme rouge[1]. Le loup, qui est l'animal d'Apollon, figure la lumière, et le sens du tableau est que l'Esprit de Dieu, qui planait comme un aigle sur le chaos, a communiqué à la lumière la puissance de produire des êtres vivants et en particulier l'homme.

En Chine, dans le langage hiéroglyphique, un oiseau qui vole, marque l'union des éléments contraires dont est formé l'univers, et un oiseau qui descend (du ciel sur le chaos), une œuvre parfaite (comme doit l'être celle de Dieu)[2].

A l'autre extrémité de l'Ancien monde, chez les Ibères ou les Basques, le ramier bleu, qu'ils nomment OURZO, *l'oiseau d'eau*, joue un grand rôle dans leur cosmogonie, au dire de M. Chaho.

Éclairé par les légendes des Ibères, des Peaux-Rouges, des Malais, nous pouvons nous hasarder dans les sombres dédales des mythes de la race blanche, et déjà nous sommes en état d'expliquer le choix que les peuples ont fait de certains oiseaux pour symboliser l'Esprit démiurgique.

Ils ont choisi le cygne, parce qu'il est le plus grand et le plus beau d'entre tous les oiseaux qui se promènent,

[1] *Antiquities of Mexico*, t. III, p. 29. Comp. dans Creuzer. Guigniaud, la planche XLVIII, fig. 187.

[2] KIAO-KËU et TSCHI, d'après l'analyse de leurs caractères, telle que la donne M. Piper dans ses *Origines du monde et de la vie d'après l'écriture hiéroglyphique des Chinois*. Berlin 1848, p. 14 et 35 (allemand).

comme le faisait l'Esprit, sur la surface des eaux; l'aigle, le roi des oiseaux, car l'Esprit de Dieu est Dieu même, le grand dieu, le roi de l'univers; l'épervier, dont on vantait l'extrême rapidité, la longue vie et la vue puissante; l'aimante et pure colombe, image délicate de cet Esprit qui aime la terre informe qu'il veut ordonner; le coucou, qui annonce le printemps de l'année, comme la présence de l'Esprit dans les eaux chaotiques annonçait le printemps du monde; le pivert, enfin, parce que de son bec ou de sa hache[1] il perce les troncs d'arbre, comme l'Esprit pénétrait et déchirait la matière chaotique.

Les symboles du coucou et du pivert sont indo-celtiques; les autres sont, on peut le dire, universels.

Au reste, en prétendant que ces emblèmes désignent l'Esprit de la Vision génésiaque, nous ne nions point les sens dérivés qu'ils ont pu revêtir. Une fois affecté à tel ou tel dieu démiurgique, l'oiseau le suivra dans toutes ses fonctions et dans toutes ses aventures.

Parfois, dans les mythes, l'oiseau lui-même disparaît, et il ne reste de lui que des ailes aux épaules du démiurge, de Saturne en Phénicie, de Nérée chez les Grecs, de Teutatès chez les Celtes des Gaules, de Hu chez ceux des îles Britanniques, de l'Amour et de Némésis en Grèce. Kneph avait ses ailes à la tête, et Mercure aux talons.

On ne doit pas non plus être surpris de voir plusieurs oiseaux démiurgiques passer pour connaître l'avenir[2]; car l'Esprit qui a façonné le monde, sait à quelles lois il l'a soumis, et quelles destinées attendent les êtres qui le peuplent. Pour une raison semblable, le paganisme ran-

[1] Vossius, *De theologia gentili*, L. III, chap. 86 : PICUS, grec PELEKUS.

[2] *Aves Deus movet*, a dit Sénèque. L'oiseau symbole de Dieu avait communiqué à tous les oiseaux quelque chose de la nature divine.

geait parmi les divinités fatidiques plusieurs des déesses cosmogoniques, la matière du monde renfermant en elle tous les germes des choses, des êtres et des événements qui doivent apparaître dans le cours des siècles.

Enfin, l'âme de l'homme étant un esprit, le symbole de l'Esprit divin sera aussi celui de l'âme. Mais elle en aura d'autres qui lui seront propres, et qui exprimeront soit son amour et son immortalité, comme le papillon, soit ses souffrances, comme certains oiseaux aux cris plaintifs, soit sa beauté future, comme le colibri.

Cygne.

Que le cygne soit un oiseau démiurgique dans les croyances des peuples de race blanche, c'est ce qu'attestent la légende, la langue et le mythe.

Dans la légende cosmogonique des Finlandais, un canard (au lieu d'un cygne) vole sur la mer du chaos, cherchant en vain, comme le milan des Tagales, une place où se poser et où construire son nid.

Dans les langues germaniques, le même mot ELF a le triple sens de *cygne*, d'*eau* (l'Elbe), et d'*esprit* aérien (sylphe).

En Grèce, Zeus, le dieu suprême, se change en un cygne pour féconder Léda, le ténébreux chaos.

Nous comprenons maintenant pourquoi le Zeus de l'Inde, Brahma, qui est surnommé Narayana, *celui qui se meut sur les eaux*, a pour attributs le cygne et l'oie, et pourquoi, déjà dans le Rig-Véda, Ansa ou le *cygne* (en all. GANS, l'*oie*) est un des noms d'Indra.

Mais Indra est un Zeus solaire comme l'est Apollon, le dieu des Hyperboréens que nous croyons avoir été les ancêtres des Celtes, et qui lui avaient consacré le cygne.

Les médailles phéniciennes de Marathus offrent sur le revers un cygne, et sur l'autre face le dieu suprême, *ailé, et tenant dans ses mains* le globe du monde.

Cependant les déesses du chaos ont fréquemment éclipsé l'Esprit démiurgique et empiété sur ses fonctions. De là, les cygnes attelés au char de Vénus. De là, le mythe d'Onuava, la grande déesse cosmogonique des Gaulois qui la représentaient sous la figure d'un oiseau nocturne à tête de femme. Quand elle prend le nom de la reine Pedauque, elle a un pied de femme et un pied d'oie, et son fils a une tête de canard[1].

L'oie rouge, nous apprend Pallas, est dans les croyances des Kalmouks le prêtre des oiseaux.

Coucou.

Héré ou Junon avait, à Argos, un coucou sur son sceptre. Elle est la Léda de l'Argolide; mais elle figure moins les eaux ténébreuses du chaos que l'air, l'abime primordial. Aussi Zeus, son époux, se change-t-il non en un cygne, mais en un oiseau du printemps, qui symbolise cette vie nouvelle, cette douce chaleur qui se répand dans les airs à la fin de l'hiver. Voici le mythe de l'hymen de Zeus-coucou et d'Héré. Le dieu n'était pas encore son époux, et il la poursuivait de son amour; mais elle le repoussait, comme le chaos a résisté à l'action ordonnatrice de l'Esprit divin. Le dieu fait tomber enfin une grande pluie, image, en Grèce et en Inde, de la fécondation, et, en Chine, de l'influence toute-puissante de la divinité sur la nature. Il se transforme en un coucou, vole vers Junon, et parvient ainsi au but de ses désirs : les substances stériles du chaos sont fécondées, et

[1] Peut-être aussi les Walkyries des peuples germaniques, déesses de la *mort* et de la *rosée*, aux vêtements de *cygne* qu'elles déposent en se *baignant*, étaient-elles dans l'origine des êtres cosmogoniques. Les *eaux* du chaos sont la *mort* ou le tombeau du monde de l'aurore, non moins que le berceau du monde actuel.

l'union de l'Esprit démiurgique et de la matière primordiale est consommée.

Les Polonais croyaient que le maître suprême de l'univers s'était métamorphosé dans le coucou pour leur faire connaître l'avenir. Aussi y avait-il peine de mort pour qui tuait cet oiseau. On lui attribuait le même don prophétique chez les Germains et les Scandinaves, ainsi que chez les Finlandais.

Pivert.

Le pivert était consacré à Mars. Mars est le Zeus, le dieu suprême des Latins. Mais il est un dieu solaire comme Indra et comme l'Apollon des Hyperboréens. Son oiseau doit donc être démiurgique aussi bien que ceux d'Apollon, d'Indra et de Zeus. En effet, le pivert a dans son bec une hache, une *harpé*, pareille à celle que nous verrons entre les mains des dieux suprêmes séparant et et fendant les substances du chaos. De plus, le pivert de Mars rendait des oracles, comme plusieurs divinités cosmogoniques [1]. Mars est donc bien le démiurge planant sur le chaos et le façonnant.

Le pivert est sacré dans les îles de la Société.

Aigle.

Le sens cosmogonique de l'aigle et de l'épervier est, ce nous semble, suffisamment établi par les mythes américains et malais, où nous avons vu planer sur le chaos soit un oiseau immense et sans nom, soit un oiseau de proie, un milan, une corneille.

[1] Kanne (*Premiers documents de l'histoire*, 1808, t. I, p. 55, all.) fait venir PICUS de l'hébreu PHAQACH, PAQACH, *ouvrir, ouvrir les yeux*, d'où en chaldéen, arabe, etc., *perspicace, prophète*.

Chez les Aztèques, l'aigle est synonyme de leur dieu suprême. C'est un aigle qui leur a montré le lieu où ils devaient terminer leurs migrations. L'Aigle était leur enseigne nationale : ils marchaient aux combats sous la protection et au nom de Dieu.

Dans les antiques ruines mexicaines de Zachila, le voyageur Dupaix a vu, sculpté, un aigle (Dieu) tenant dans ses serres un serpent (le mal), dont il déchirait la tête.

Au nord du Mexique, les Indiens de la Californie ont une grande vénération pour l'aigle, parce qu'un homme étant tombé dans un puits (dans les eaux du déluge), l'aigle (Dieu) l'en avait retiré[1].

Le condor était, au Pérou, le symbole de la Divinité, ainsi que l'attestent les portiques monolithes de Tiaguanaco. Il passait même pour l'aïeul (pour le créateur ou le père) de la nation péruvienne (de tout le genre humain)[2].

Dans l'Ancien monde, l'aigle, si je ne fais erreur, n'a son sens cosmogonique qu'en Égypte, où le dieu des eaux primordiales porte le nom de cet oiseau, Ocam.

Mais il est chez plusieurs peuples l'attribut du dieu suprême, du roi de l'univers, qui se confond avec l'Esprit formateur. Ainsi il est consacré, chez les Grecs et les Romains, à Jupiter, qui se métamorphose en cet oiseau pour ravir et Ganymède, et la mère d'Eaque, Égine; chez les Sabins, à Sangus ou Sancus, qui est, dit-on, le Ciel; chez les Kymris, à Hu; chez les Scandinaves,

[1] Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille, exécutée pendant les années 1840, 1841 et 1842*, t. II, p. 373. — Quant à l'emblème diluvien du puits, il se retrouve dans le Rig-Véda.

[2] D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique-Méridionale*, t. II, p. 419; *III, p. 339.* Picard, *Cérém.*, t. I, I, p. 191.

à Odin, qui porte entre autres surnoms celui d'*à tête d'aigle*; au dieu suprême des Arabes de l'Yémen, Nasr, l'*aigle* ; à celui des Assyriens, Nisroc, figuré à Khorsabad par un homme à tête de percnoptère. On y voit aussi l'image d'un aigle ou d'un épervier porté sur les épaules des guerriers assyriens, et l'étendard des Perses était un aigle d'or. A Thèbes, en Égypte, on vénérait l'aigle royal, si l'on en croit Strabon.

En Inde, Vichnou, comme Jupiter, a pour monture un aigle (ou un autour) qui porte dans ses serres la foudre ; seulement Garouda n'a que le corps d'un oiseau ; sa tête est celle d'un homme[1].

Les Scandinaves figuraient le monde par le chêne Yggdrasil, à la cime duquel est Odin sous la forme d'un aigle, et cet aigle se querelle avec le serpent Nidhöggr ou Neidhauer qui, plein *d'envie*, *ronge* au pied l'écorce de l'arbre.

En Phénicie, l'île mythique et paradisiaque de Tyr était gardée par un aigle, dont la mort seule pouvait la rendre de nouveau accessible aux mortels.

Dans l'épopée finlandaise, c'est le dieu suprême qui, sous la forme d'un aigle, vient en aide au dieu de l'agriculture Wäinämöinen, et met le feu aux forêts qui recouvraient le sol[2].

L'aigle est donc, en tout lieu, le symbole de Dieu, du dieu suprême, du dieu souverain qui a formé et façonné le monde sur lêquel il règne. Aussi est-il devenu un oiseau de bonne augure tant chez les Grecs qu'à Rome, l'or-

[1] Chez les Perses, où l'oiseau sacré est l'épervier, l'aigle est seulement, (dans le Zend-Avesta) , « le gardien des deux portes du monde. » Il y avait donné son nom à l'un des grades des mystères de Mithras.

[2] Kalévala, 2e Runa.

nement du sceptre des rois, un insigne des légions et l'armoirie de nos monarchies modernes.

Épervier.

Si l'aigle symbolise plus spécialement la puissance souveraine du Créateur, l'emblème de l'épervier nous paraît avoir trait à la lumière que l'Esprit démiurgique a fait resplendir dans le chaos, et par laquelle il a remporté la victoire sur les ténèbres primordiales.

Les langues témoignent de la haute antiquité de ce symbole. En grec IERAX, l'*épervier*, a donné son nom à tout ce qui est *sacré*, IEROS. Iérax, lui-même, est identique de son et de sens avec l'ÉOROSCH, ou l'oiseau *lumineux* d'Ormuzd.

De même en hébreu NETS, l'*épervier*, est l'oiseau *lumineux*, *brillant*, *glorieux*, *vainqueur*, *permanent*, *éternel* (tels sont les sens de NETSACH). Mais, dans cette langue, il se distingue aussi par son *vol* (NATSA). NATSATS réunit les deux sens de *voler* et de *briller*.

En Égypte, où l'épervier est le signe habituel de la divinité et le symbole de la victoire, il figurait plus particulièrement soit l'astre lumineux par excellence, le soleil, qui traverse les airs comme un oiseau rapide [1], soit le dieu Horus, qui est la manifestation de l'Être suprême dans le monde étincelant de lumière.

Dans les Védas, Indra est à la fois Ansa et Syéna, cygne et *épervier* ; cygne comme ayant agité les eaux du chaos, épervier comme ayant produit la lumière dans l'abîme ténébreux. Mais nous ne prétendons pas que les Ariens védiques eussent gardé le souvenir du sens primitif et cosmogonique de ces deux symboles.

[1] Comp. Odyssée XV, 526.

Adonis se nommait aussi l'épervier, Kirris [1]. Or Adonis est Adonaï, le Seigneur dont l'Esprit a formé le monde et le vivifie sans cesse.

Des cylindres babyloniens présentent l'épervier tantôt planant au-dessus d'un arbre, symbole du monde tantôt reposant sur la croix ansée, qui a à peu près le même sens que l'arbre.

Si dans les hiéroglyphes de l'Égypte l'épervier, quand il a les ailes déployées, a le sens de *vent*, c'est que l'Esprit de Dieu agitait le chaos comme aurait fait un souffle puissant [2]. Lorsque vers le solstice d'été s'élevait le vent du nord, et que les peuples du Nil voyaient l'épervier s'avancer les ailes étendues vers le midi [3], ils croyaient sans doute que leur grand dieu venait les visiter sous cette forme visible, et renouveler dans leur corps et dans leurs campagnes la vie physique qu'il avait créée au commencement dans les substances inertes du chaos. Les mêmes sentiments faisaient certainement battre, et les cœurs des Hyperboréens quand arrivait la saison où les troupes des cygnes chanteurs passaient sur leurs têtes, et les cœurs des Basques ou des Ibères quand les ramiers bleus venaient s'abattre par milliers, et avec un fracas étrange, dans les grandes forêts de hêtres. De nos jours encore, aux îles de la Société, les dieux pour visiter les hommes prennent la figure d'un oiseau.

Cet épervier des Égyptiens, qui vient du nord sur les ailes du vent, nous rappelle que dans l'Edda le vent, le vent du nord, est produit par un géant qui a la forme d'un aigle, et qui bat l'air de ses ailes immenses aux extrémités septentrionales de la terre.

[1] *Etymol. magn.* KIRRIS est un mot sanscrit.

[2] Voyez plus haut, p. 213, et plus bas, le livre des *Légendes cosmogoniques.*

[3] Job, XXXIX, 29.

Selon plusieurs peuples de l'Amérique du Nord, c'est une espèce extraordinaire d'oiseau qui produit le tonnerre[1].

Cependant, en égyptien, BAIS est le nom de l'*épervier*, BAI celui de l'*esprit*, de l'*âme*, et si l'épervier est l'Esprit de Dieu, l'âme de l'homme est un épervier, parce qu'elle est l'image de l'esprit de Dieu. Nous ne faisions donc pas erreur quand nous reliions au dieu-oiseau les âmes-oiseaux, et les uns et les autres à la Vision génésiaque.

Enfin, l'épervier était sacré chez les Bohêmes, et le faucon chez les Gaulois[2].

Colombe.

La colombe exprime l'amour de l'Esprit de Dieu pour la terre informe et vide qu'il veut vivifier et ordonner, et ce symbole répond plus exactement qu'aucun autre au sens intime de la Vision qui représente l'Esprit *couvant* les eaux. Aussi a-t-il reçu la sanction de la révélation chrétienne. L'Esprit qui a créé la nature, reparait sous la forme d'une colombe pour créer le vrai homme dans le sein de Marie, et pour descendre dans sa plénitude sur l'Homme-Dieu.

A en juger d'après les commentaires des Juifs sur le second verset de la Genèse, la comparaison de l'Esprit de Dieu à une colombe couvant ses œufs aurait été de tout temps familière à ce peuple.

Les autres peuples sémitiques, Syriens, Assyriens, Arabes, avaient pour la colombe une vénération extraordinaire Mais, comme plusieurs d'entre eux adoraient les

[1] Lafitau, t. I, p. 126.

[2] Hanusch, p. 318; Mone, t. I, p. 137, 168; t. II, p. 381. La France compte un très-grand nombre d'endroits du nom de Montfaucon.

Grandes-Mères de préférence aux théothéès, cet oiseau est devenu chez eux l'attribut d'une déesse. De plus, la déesse de la nature qui avait tiré le monde du chaos étant aussi celle qui l'a sauvé du déluge, la colombe du déluge ou de l'arche s'est confondue avec celle de la création, à tel point qu'il est aujourd'hui fort difficile de les distinguer. Nous croyons cependant que, quand cet oiseau est l'attribut distinctif de la grande déesse de la nature, Dercéto=Vénus, c'est le sens cosmogonique qui est le plus important. Dans les villes de Syrie où l'on adorait cette divinité, on ne mangeait pas son oiseau et on l'élevait dans des colombiers consacrés. Vénus, sous le nom d'Alilat, était aussi la principale déité des Arabes, dont le jour sacré était déjà le vendredi ; il n'est donc pas étonnant qu'aujourd'hui encore à la Mecque se voie une colombe d'or dans la Caaba, qu'on laisse dans cette ville ces oiseaux nicher où ils veulent, et qu'il soit défendu de les tuer [1].

En Grèce, le Zeus des Pélasges de Dodone avait pour épouse Dioné, qui est une Vénus, une Grande-Mère, et pour prêtresses des femmes qui se nommaient les *Colombes*. N'y a-t-il point là quelque allusion à la colombe démiurgique du chaos ?

L'allusion est manifeste dans le mythe basque du ramier bleu, qui est l'*oiseau des eaux* primordiales.

Le latin, le grec, l'allemand s'accordeut avec le basque pour faire de la colombe un oiseau aquatique.

COLUMBA vient du grec COLUMBAO, *nager*. PELEIA, en

[1] C'est sans doute le mahométisme qui a inspiré aux habitants de Boukhara un tel respect pour les pigeons, que celui qui serait surpris en tuant à la chasse un vendredi, serait aussitôt assis sur un chameau et montré dans les rues avec le pigeon mort suspendu au cou. (Burnes, *Voyage à Lahore*, t. II, p. 271.)

grec *colombe*, vient du grec PLEO, *naviguer*, auquel répondent en latin PLUO, *pleuvoir*, FLUO *couler*. TAUBE, en allemand, de TAUFEN, TAUCHEN, *plonger dans l'eau*.

En Égypte, où le démiurge passait pour être à la fois le fils et l'époux de la matière primordiale, la colombe avait fini par être l'hiéroglyphe de l'ingrat qui fait la guerre à ses bienfaiteurs. Le mâle, disait-on, chassait d'auprès de sa mère son propre père, dont il prenait la place. Ce n'est pas le seul cas en histoire naturelle où le mythe, en passant du dieu à son symbole, ait donné naissance à une fable puérile.

Dans le Nouveau monde, une colombe, ou l'Esprit de Dieu, dans un tableau hiéroglyphique du Mexique, distribue après le déluge des langues aux hommes muets[1].

Les Phénix.

L'Esprit de Dieu qui a formé le monde, ne s'est point retiré de lui après avoir terminé sa première œuvre ; il plane sans cesse, invisible, sur lui, et il fait sentir aux peuples sa présence soit dans les temps où il les comble, par l'intermédiaire de princes vertueux, de ses bénédictions les plus précieuses, soit dans ces époques de révolutions où les sociétés humaines périssent et renaissent.

De là, en Chine, le mythe du Fong-hoang, oiseau mystérieux qui n'apparaît que sous les bons empereurs. Nous reconnaissons en lui le démiurge qui volait sur les eaux primordiales, à sa tête de coq, à son bec d'hirondelle (ou de colombe) à son corps d'oie (ou de cygne), à sa queue de poisson. Son cou de serpent atteste qu'il est une

[1] Comp. l'oiseau lumineux (l'épervier?) rendant aux diluviens *pétrifiés* leur forme première dans le mythe basque.

forme du Dieu suprême. Il offre en même temps l'image du monde sortant pur des mains de Dieu; car il brille de différentes couleurs, naît dans un antre de pierre rouge (la voûte éthérée), ne boit que de l'eau (pure) des fontaines et ne mange que du fruit de bambou. Sur chaque partie de son corps est écrit le signe de *vertu*, d'*obéissance*, de *justice*, de *fidélité* ou de *charité*.

De là, surtout, le mythe célèbre du Phénix égyptien qui avait la grandeur et la forme d'un aigle, et qui apparaissait, disait-on, au renouvellement de certains périodes astronomiques qu'on supposait correspondre aux grandes phases de la vie des nations. D'après quelques savants, le mot de Phénix signifierait *la colombe* (PI, article copte, et IONAH, hébreu); ce qui identifierait complétement cet oiseau avec l'Esprit de Dieu planant sur les eaux. Son nom hébreu, CHOUL, qui se lit déjà dans Job[1], a le sens de *révolution*, *cercle*, *cycle*. Le Phénix meurt sur un bûcher et y renaît de ses cendres, parce que le monde actuel doit périr par le feu pour renaître à une nouvelle existence.

On prétend avoir retrouvé le Phénix dans les mythes de l'Irlande. Il y aurait été sans doute transporté par les Phéniciens ou les Carthaginois. Ceux-ci allumaient chaque année, en l'honneur de Melcarth, un bûcher d'où s'envolait un aigle, image vivante du Phénix.

Tout l'Orient est aujourd'hui encore plein des souvenirs du Phénix. Le Simurgh des Persans « a été déjà témoin de douze catastrophes, et il ne sait combien il doit en voir encore. » Il a fait son nid sur les cimes du mont Kaf, et, perché sur les branches du gogard (l'arbre de vie), il prédit le bien et le mal aux mortels.—Le Rokh des

[1] XXIX, 18. « Je mourrai dans mon nid et je multiplierai mes jours, *comme le Phénix*, » et non : *comme le sable*.

Arabes, qui apporte dans son nid, à ses petits, des éléphants, laissa tomber un jour de sa haute demeure un de ses œufs, qui, en se brisant, inonda trente-six villes et villages, c'est-à-dire la totalité de la demeure des hommes, lors de la révolution diluvienne. — Le Sémenda des Hindous, à l'approche de sa mort entonne, comme le cygne et le Phénix, un chant plein de douceur (le chant du monde qui périt pour renaître plus pur et plus heureux). Il allume de ses ailes son bûcher. Mais de ses cendres sort un ver qui produit un nouvel oiseau.

Les Juifs ont leur oiseau Tsits, *Beauté*, *Splendeur*, qui, en marchant dans l'Océan, n'a de l'eau que jusqu'au haut des jambes, et qui doit à la fin des temps servir de nourriture aux élus. Ce qui signifierait qu'alors les élus se nourriront de l'Esprit de Dieu.

Les Oiseaux-âmes.

La croyance qui fait de certains oiseaux non-seulement les symboles de l'âme, mais les âmes mêmes des morts, est une des croyances les plus répandues.

L'Égypte nous en a fait connaître l'origine avec son épervier dieu et âme à la fois.

Les Arabes prétendent qu'un oiseau du nom de Manah s'échappe du cerveau au moment où une personne meurt.

Les Béchuanas ont un conte où le cœur d'un mort se change en un petit oiseau au chant timide et plaintif[1].

L'aigle est pour les Wendes et les Scandinaves l'image de l'âme. Les Serviens pensent que les coucous sont les âmes de leurs parents. D'autres Slaves et les Lombards

[1] Cazalis, *Langue Séchuana*, p. 96.

croyaient que c'étaient les colombes, et une association d'idées analogues existait chez les premiers chrétiens.

On la retrouve chez les Hurons.

Au Mexique, les âmes des guerriers étaient transformées en colibris par la déesse des combats, qui les introduisait dans la *Maison du Soleil* ou le Paradis.

Quelques peuples de l'Amérique du nord, qui se font de l'état des âmes après la mort une idée plus lugubre que les Mexicains et les Hurons, prennent pour les âmes de leurs parents des canards d'une espèce particulière qui volent de nuit par grandes troupes en poussant des cris plaintifs. Les âmes, disent pareillement les Patagons, se logent dans le corps d'animaux aquatiques qu'on distingue à leur vol pénible et à leurs sifflements lamentables. Les âmes affectionnent donc, après la mort, les grandes eaux, qui proviennent de celles du chaos d'où sont issus tous les êtres. Les Indiens du Brésil, vivant loin de l'Océan, ont transporté leur respect religieux sur certains vautours et autres oiseaux dont les cris lugubres se font entendre pendant les nuits, et dans lesquels ils voyent les messagers de leurs morts [1].

III. L'Amour.

L'idée d'amour contenue dans l'expression de l'*Esprit couvant*, pouvait tout aussi bien être personnifiée en un dieu spécial de l'Amour que figurée par la métaphore de la colombe. Aussi, la plupart des cosmogonies païennes assignent-elles à l'Amour ou au Désir une place parmi les divinités du chaos.

Tel est l'Apason (*Désir*) que les philosophes de la

[1] Hanusch, p. 277. 319. Humboldt, *Vues des Cordillères*, II, 155. Lafitau, II, 429. Klemm, I, 277; II, 165. Benj. Constant, I, 204.

Chaldée disaient être l'époux du Chaos, et le père de la Vie et de l'Harmonie, ou du monde.

Tel est, dans la cosmogonie de Sidon, le Désir, qui a pour compagne la Nuée ou la matière confuse du chaos, et qui produit la Vie et l'Œuf cosmogonique.

Tel est encore, dans un sens plus métaphysique, l'Amour qui s'éveille chez le dieu sans nom du Rig-Véda, au moment où celui-ci va faire jaillir de lui la vie qui donnera une forme au chaos.

Tel est, enfin, l'Eros ou Amour d'Hésiode, qui n'a ni père ni mère, et qui est contemporain du Chaos, de la Terre (informe) et du Tartare (l'abîme).

L'Antiquité savait donc, par révélation, que c'était dans son amour que Dieu avait fait le monde. Cette profonde et sublime pensée, à laquelle la philosophie, après plus de vingt siècles de spéculations, n'est point encore revenue, ne pouvait rester stérile dans l'esprit des peuples, et voici les développements qu'elle a reçus en Égypte et en Grèce.

Plutarque attribue trois dieux de l'Amour aux Égyptiens : 1° Le premier est certainement Kneph, ou l'Esprit-démiurge, qui aime Neith ou les eaux primordiales. L'Esprit éveille dans les eaux, dans le chaos inerte et mort, la vie. 2° La vie, qu'on a personnifiée, a formé un second dieu. Elle émane de l'Esprit : il sera donc fils de Kneph. Puis, comme elle est l'Esprit divin même sous une forme nouvelle, le fils de Kneph sera Amour à l'instar de son père, ou Amour II. Enfin, la vie se manifestant par la production de tous les êtres particuliers qui constituent le monde, Amour II sera un dieu générateur ou, dans le langage symbolique, ithyphallique. C'est Khem, le Pan des Grecs, ou Har-seph, *le dieu manifesté qui engendre.* Si Khem est l'époux de sa mère Neith, c'est que la puissance de vie qui, par l'action de l'Esprit (Kneph), s'était

développée dans le sein de la matière (ou de sa mère Neith), emprunte à cette même matière les formes ou les corps de tous les êtres particuliers. Autrement, ces êtres seraient tirés du néant, et le chaos n'aurait plus aucun sens. 3° Cependant, la vie divine qui fécondait le chaos, s'est manifestée d'abord par la lumière, qui, dans la Vision, est l'œuvre du premier jour[1]. La lumière du soleil, sans laquelle rien ne vivrait sur la terre, est l'image visible de la vie invisible; c'est cette vie même sortant de son état de latence et se manifestant avec splendeur. Aussi Ré, ou le Soleil, est-il le fils de Har-seph et de Neith, et le troisième Amour.— Les Égyptiens se sont arrêtés au seuil de la nature ; ils n'ont pas traversé son domaine pour arriver dans celui de l'humanité où l'amour, sans changer d'essence, prend la forme d'une affection consciente, d'une passion toute-puissante, d'un délire de l'âme et des sens. Ils n'ont donc pas de dieu qui corresponde au Kama des Hindous, à l'Amour-enfant des Grecs et des Romains.

Chez les Grecs, l'Amour passait à la fois pour le premier et pour le dernier des dieux. Il est leur aîné comme dieu du chaos, leur cadet comme dieu moral, et dans l'histoire de la religion grecque, le dieu cosmogonique a précédé celui de la passion humaine. En effet, ses ailes sont celles de l'oiseau démiurge; ses flèches marquent probablement, comme celles de Neith, la lutte du démiurge contre les eaux rebelles, et c'est aux eaux qu'appartiennent le cygne ou le dauphin avec lequel il joue, ainsi que la conque marine qui est son berceau, son lit, son char, son hochet. Les généalogies, fort diverses,

[1] Comparez dans le domaine des choses spirituelles les premiers versets de l'Evangile de saint Jean : « Au commencement le Verbe était avec Dieu, et ce Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui. En lui était la *vie*, et la vie était la *lumière* des hommes. »

qu'on lui donne, prouvent pareillement sa nature cosmogonique. S'il n'a pas de père, il répond à Kneph. Comme Har-seph, il est fils du démiurge, Jupiter, et de l'air primordial, Junon. Substituons au démiurge la Sagesse divine qui le dirige dans son œuvre, et Mercure sera le père de l'Amour, qui aura pour mère soit Diane qui préside à la lune et aux eaux (aux eaux du chaos), soit Vénus qui est ici la nature informe et non encore ordonnée. Si l'on incline vers l'athéisme et qu'on ne croie plus qu'à l'éternité de la matière, l'amour n'aura plus de père, et il naîtra de Vénus seule, ou d'Ilithyie, la grande mère et accoucheuse du monde. Enfin, comme la matière informe a résisté à l'Esprit qui a dû lui faire la guerre, et que dans le monde toute union suppose une lutte, une résistance et une victoire, l'Amour sera le fils de Mars et de Vénus.

Les sages de la Grèce ont poursuivi dans leurs spéculations le travail naïvement philosophique des temps antérieurs. Platon, quand il parle, dans son *Banquet*, d'un Amour qui s'est produit lui-même, marche sur les traces d'Hésiode. Le monothéisme éclairait d'un de ses rayons Phérécyde, disant que Jupiter, à la veille de former le monde, se métamorphosa en l'Amour, c'est-à-dire que Dieu se fit tout amour pour tirer le monde du chaos. Les Orphiques aussi sont, la plupart, théistes : la cause première de tout est le Temps (le Temps incréé, l'Éternel), qui produit ou engendre le Chaos et l'Éther (la matière grossière et la matière subtile); ceux-ci prennent, en s'unissant, la forme d'un œuf, et de l'œuf qui se brise, sort l'Amour. L'Amour est ici la lumière, de même que l'Amour III de l'Égypte; il se nomme Phanès, le Premier-Né, qui a brillé du sein de l'éternelle nuit.

Lorsque les Orphiques donnent à l'Amour le nom de *multiforme*, il est, à leurs yeux, l'Esprit de Dieu

qui, pour former le monde et tous ses êtres, imprime à la matière mille formes différentes. Cette idée a donné naissance, par voie de personnification, au dieu des eaux, Protée, qui peut à volonté changer de figure.

La Grèce donnait parfois à l'Amour pour frère, Priape, qui s'explique très-simplement par Khem ou Har-seph, et qui personnifie la puissance créatrice ou productrice de Dieu.

Nous avons associé le Kama des Hindous à l'Amour des Grecs. Kama, en effet, a pour mère Maïa ou les eaux primordiales.

CHAPITRE VI.

Dieu faisant sortir des eaux la lumière.

Dans la Vision, après que l'Esprit de Dieu eut plané pendant un temps indéfini sur les eaux du chaos, Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut.

Nous venons de voir le démiurge être dans toutes les religions païennes en relation intime avec l'eau, et s'identifier, en Égypte et en Grèce, avec la lumière.

Mais l'antiquité se plaît à décomposer la Divinité et à personnifier chaque résultat de son analyse. Nous pouvons donc prévoir que les peuples auront compté parmi leurs dieux suprêmes un dieu spécial des eaux primordiales, et un autre dieu cosmogonique de la lumière.

A ces deux divinités répondront deux écoles de philosophie, dont l'une fera de l'eau, et l'autre de la lumière ou du feu, le premier principe de toutes choses. L'eau, c'est Thalès ; le feu, c'est Héraclite.

1. Le dieu des eaux primordiales.

En Égypte, Hopi-moou, ou l'*Abîme des eaux*, porte le titre de *père des dieux*, ou même de *père des pères des dieux*[1]. Les eaux du chaos sont représentées sur la terre par le Nil. Le dieu du Nil s'appelait primitivement Océa-

[1] Bunsen, *Égypte*, t. I, p. 478 (en allem.).

mès, Ocam. En égyptien, OCAM signifie *aigle*. L'aigle est le symbole du démiurge, et le Nil ou Hopi-moou est donc l'Esprit planant sur les eaux.

Okam est l'Océan des Hellènes qui, dans Homère ainsi que dans un hymne orphique, est le père de tous les dieux.

Les Pélasges avaient pour dieu cosmogonique des eaux Pontus, ou son fils le vieux Nérée. Celui-ci est parfois représenté avec la barbe d'un dieu ancien, avec les ailes du démiurge, avec la queue d'un congre qui rappelle les eaux primordiales, et près de lui sont des plantes aquatiques, une oie et un dauphin [1].

Nérée a cédé la place et donné sa fille Amphitrite à Poseidon, qui, comme amant de Molioné, est un vrai démiurge.

Acheloüs, d'après Macrobe, est l'eau en général. Nous voyons en lui l'Océan, l'Hopi-moou des Etoliens.

Les Allophyles sémitiques de la Basse-Égypte avaient aussi leur Océanus, du nom de Protée. On disait de lui qu'il pouvait prendre, sans changer de nature, toute espèce de formes ; car les eaux ou les matières primordiales qu'il représente, ont subi, dans la formation du monde, des myriades de métamorphoses, en devenant mer, terre, air, feu, minéraux, plantes, animaux et homme. Dans le temps présent, Protée est le pasteur des habitants des eaux, et en particulier des cétacés. Il rend des oracles, parce qu'il a tiré de l'eau le monde dont il connaît les lois. Dans un hymne orphique il est le Premier-né, puisque l'eau est le principe de tout. Les Grecs l'avaient d'ailleurs admis dans leur panthéon en le faisant fils soit d'Océanus et de Téthys, soit de Neptune. Dans les traditions de l'Égypte, ce dieu des étrangers de langue sémitique était devenu un de leurs rois, qui vivait au temps de la guerre de Troie.

[1] D'après M. Panofka, *Antiq. du cabinet Pourtalès.*

Dans la religion toute solaire des Védas, le seul dieu qu'on puisse comparer à Océanus, c'est Varouna, qui règne sur les eaux ténébreuses où il a frayé au soleil une route de son couchant à son levant. Une de ses épithètes est Sindhou, la *mer ;* c'est lui qui, pendant la nuit, rassemble les nuages et forme la rosée ; c'est lui qui remplit les ténèbres de terreurs pour les mortels, et qui les punit de leurs péchés. Quelques chantres védiques lui attribuent la création du ciel et de la terre [1]. Si le védisme, comme on l'a prétendu, n'est que la transformation d'une religion plus ancienne, Varouna pourrait bien avoir occupé dans celle-ci la place du dieu cosmogonique des eaux primordiales.

Brahma, dans les *Lois de Manou*, reçoit le surnom de Narayana, ou d'*aquatique*, qui est pareillement donné à Vichnou. Ces deux divinités ont en commun l'attribut du lotus, plante des marais qui est un des symboles des eaux bourbeuses du chaos.

Dans l'Amérique-Nord, les Dacotas ont un dieu des eaux, Unk-ta-hé, qui nous paraît être une déité cosmogonique ; car sa principale fonction n'est point d'envoyer la pluie ; c'est de lui que les prêtres médecins sont censés recevoir leur pouvoir surnaturel ; c'est lui qui préside à toutes ces pratiques de sorcellerie, qui constituent la majeure partie de la religion de ce peuple. Les Chippewais placent dans le Lac Supérieur un dieu hommepoisson, qui rappelle Nérée et Dagon [2].

Viracocha, forme de Pachacamac, est l'*Enflure de la mer*, ou *l'écume de la mer*, un Vénus mâle.

Au reste, les eaux étaient plutôt l'élément passif sur

[1] Rig-Véda, t. III, p. 155 sq.; t. II, p. 186 sq. Sama-Véda de Benfey, p. 195.

[2] Schoolcraft, t. III, p. 483. 485. Comp. t. I, p. 417.

lequel agissait l'Esprit de Dieu, que la forme que cet Esprit revêtait. Aussi en a-t-on fait généralement des déesses, des mères, comme nous le dirons plus bas.

II. Dieu du feu-lumière.

Nous ne distinguons pas ici lumière et feu parce que les langues les confondent, et comme le feu est la première œuvre de Dieu, la même racine désigne cet élément et l'origine.

	Lumière.	Feu.	Origine.
Hébreu.	OR	OUR	
Copte.	EIERHÉ, *éclat.*		
Latin.	AURORA.	URO, *brûler.* ARDEO, *id.*	ORIOR, *naître.* ORIGO.
Grec.	ÔRAÏZÔ, *briller.* OURANOS, *ciel.* ORAÔ, *voir.*		
Irlandais.		UR, *feu.*	UR, *origine.*
Allemand.			UR, *primitif.*
Basque [1].		ERRÉ, *brûler.*	ERROA, *racine.*
Polynésien.	ARRÉ, HÉRA, *lumière.*		

Considérée en elle-même, la lumière est de toutes les choses visibles la plus semblable à Dieu. Elle est, comme lui, une dans son essence, impalpable, présente partout, très-puissante et très-efficace, bienfaisante, et elle éveille dans l'âme les idées de pureté morale et de vérité. Chez la race Élue, le psalmiste représente « Dieu s'enveloppant de lumière comme d'un vêtement, » et pour désigner la parfaite sainteté de l'Éternel, saint Jean dit aux chrétiens : « Dieu est lumière, marchez dans la lumière [2]. »

[1] OUR, en basque, a le sens d'*eau*, et l'eau a plus de droits encore que le feu à passer pour l'origine de toutes choses.

[2] Psaume CIV, 2. 1 Jean, I, 5 sq.

Ormuzd aussi était lumière, mais ici la métaphore est prise à demi dans son sens littéral. Ailleurs, dans le monde païen (comme nous l'avons vu), le nom de *Dieu*, que connaissait même l'Amérique, marque l'éclat resplendissant du jour et du ciel.

Première œuvre de Dieu, la lumière devenait son auxiliaire dans la suite de son travail cosmogonique. Elle était la force physique avec le secours de laquelle il sépara les éléments du chaos et produisit les êtres vivants. Mais les païens ne distinguant pas nettement entre l'esprit et la matière, entre Dieu et la nature, la lumière fut pour eux le démiurge lui-même se révélant aux sens, et ils le personnifièrent en un dieu créateur particulier, tel que Phtha, Héphæstos, Vulcain.

Le dieu de la lumière pouvait avec d'autant plus de raison être envisagé comme le vrai démiurge qui façonne à son gré la matière, que l'Antiquité confondait la lumière avec le feu, et que le feu *infatigable* (selon l'expression homérique), change la forme de tous les corps dont il s'empare.

Phtha, d'après Rœth, est le *sculpteur*, l'artiste du monde. Il est générateur comme Khem, il se nomme *créateur* (THORÉ, SEPH), comme Har-seph ; père des dieux, comme tous les démiurges ; père des pères des dieux, comme Hopi-moou. Son épouse ne peut être qu'une des Grandes-Mères, que la matière chaotique : c'est Hathor. Leur fils est le corps lumineux par excellence, le soleil.

En sa qualité de dieu qui forme le monde selon un plan bien arrêté, et qui lui donne sa stabilité, Phtha a pour attribut le symbole de la permanence, le nilomètre. Mais au point de vue essentiellement païen, le monde est de la même substance que le Dieu qui l'a produit et avec lequel il se confond, et Phtha, qui est la *lumière* qui a précédé le *développement* du monde, est

figuré *enveloppé* et comme caché dans son vêtement [1]. Ou bien, il est le monde même à sa première origine, le monde nouveau-né, et il prend la figure d'un enfant qui vient de naître, à la tête grosse et chauve encore, aux membres informes, un de ces Patæques ou pygmées qui excitèrent les rires moqueurs de Cambyse.

Vulcain est le Phtha des Grecs et des Romains. Dieu de la lumière, il est fils de Jupiter, le démiurge, et de Junon, le chaos; ou selon les principes de la grande hérésie physicothéiste, il est né de Junon seule, comme l'Amour de Vénus. Auxiliaire du démiurge dans l'œuvre cosmogonique, quand le moment est venu où le monde (Minerve) qu'a conçu l'Intelligence divine (Jupiter), doit apparaître dans le monde phénoménal, c'est Vulcain qui fend de sa hache le crâne de Jupiter, d'où Minerve s'élance tout armée. C'est lui encore, c'est la lumière, qui jette sur le monde entier son brillant réseau, sous lequel s'opère l'union de l'Esprit divin et de la matière (de Mars et de Vénus). Enfin, de même que Phtha a pour compagne Hathor, de même l'épouse de Vulcain ne peut être que Vénus, c'est-à-dire la nature que féconde la lumière.

Cependant le feu des origines du monde est le même que celui du monde actuel : Vulcain, dans le cours ordinaire de la nature, fournit le feu de la foudre à Jupiter, et nous le verrons, lors de la grande sécheresse de Caïn, se précipiter du ciel sur la terre pour la consumer.

[1] L'esprit symbolique des Égyptiens était singulièrement ingénieux : Chonsou, le dieu lunaire du jeune monde, du monde non encore développé, a le corps serré dans une gaîne comme Phtha; mais il porte la boucle de cheveux, qui est le symbole des jeunes dieux cosmiques. Elle n'orne jamais la tête de Phtha, parce qu'il est proprement un vieux dieu cosmogonique.

Mais le feu qui amollissait et fondait les métaux dans la forge de Tubalcaïn, est le même feu qui circule dans tout le présent monde, et Vulcain est le dieu-forgeron.

Dans le Rig-Véda, Twachtri est le feu de la nature actuelle plutôt que le feu cosmogonique et que le feu de la forge. Il est dit de lui qu'il revêt toutes les formes, enfante et embellit diversement les êtres, façonne tous les animaux, et jette dans le sein de la femme le germe de l'enfant. C'est lui qui a su appareiller les deux grands vases du monde (la voûte céleste et la terre). C'est lui qui forge les foudres d'Indra[1].

Ilmarainen, chez les Finlandais, a forgé la voûte des cieux, et il est sur la terre le grand forgeron.

Znicz serait le Vulcain des Slaves[2].

D'après M. Pictet, le démiurge des Irlandais est Æsar, *celui qui allume le feu*, le magicien qui, avec le secours du feu, donne à la matière mille formes différentes. Au-dessous d'Æsar se rangent, d'une part, Céaras, le feu céleste qui ouvre l'existence à toutes choses, et qui est, lui aussi, un grand artiste, un forgeron ; d'autre part, Ain, le feu terrestre qui dévore.

Le feu peut, en effet, être envisagé comme une puissance malfaisante, qui ne sait que détruire. A ce point de vue le dieu du feu sera le dieu du mal : tel le Loki des Scandinaves.

Au dire de M. Chaho, Léhéren des Basques serait le feu, le démiurge et le dieu des combats, c'est-à-dire le feu qui dort dans le sein de la terre, qui la détruit et la crée de nouveau, qui produit les volcans et qui prélude

[1] Rig-Véda, t. I, p. 22, 33, 100, 162, 434 ; t. II, p. 87 ; t. III, p. 20.
[2] *Hanusch*, p. 288.

par les combats et les fléaux de la nature à ceux des nations.

Le dieu cosmogonique du feu est le forgeron du monde. Le forgeron est le plus ancien et le plus célèbre des artisans, et il les représente tous. Dans un monument égyptien de l'époque romaine, le forgeron Phtha a changé de métier : il est assis auprès d'une roue de potier, et se nomme « Phtha Tatane, le père des origines qui façonne l'œuf (le globe) du soleil et de la lune. » Un bas-relief du temps des Ptolémées représente Kneph dans la même attitude, « formant sur la roue les membres divins d'Osiris (qui règne) dans la brillante demeure de la vie. » Quand Kneph reçoit l'épithète de « formateur d'hommes et de femmes, » c'est-à-dire de toute l'humanité, les hiéroglyphes figurent un homme qui construit les remparts d'une ville. Ici le dieu-ouvrier est un maçon, un architecte, et cette image n'a rien d'étrange pour nous, qui disons, d'après le langage biblique, que Dieu a *fondé* les cieux et la terre. Le monde est ainsi pour nous un immense édifice. Il l'est aussi pour les Lapons, qui prétendent que Radien-Kiddé est devenu le monde sous la forme d'une maison que soutiennent à ses extrémités, tels que des colonnes, les bras du dieu. D'autres peuples, tels que les Grecs et les Romains qui avaient un Zeus Myleus (*meunier*), un Jupiter Pistor (*boulanger*), ou tels que les indigènes d'Hispaniola, qui comparaient la voûte céleste à un four, ont fait de Dieu un boulanger dont la terre est le pain, et la matière la pâte. De là peut-être les homophonies de pain et de terre[1] :

[1] D'après Kanne, *Premiers documents de l'histoire,* 1808, p. 64 (en allemand). Timée de Locres dit aussi que la matière est la pâte du monde.

Terre.	Pain.
ARETZ, hébreu. ARD, persan. ERDE, HERTHA, allemand.	ARTOS, grec.
LEHM, *argile*, allemand. LIMUS, *id.* latin. LIMON, français.	LEHEM, hébreu.
SCHLAMM, *argile, boue,* allemand.	SLAMA, *blé, paille,* slave.
GLEBA, *motte de terre,* latin.	CHLEB, CHLEBA, *pain,* slave CLIBANOS, *four,* grec.
BÔLOS, *glèbe,* grec.	BOLETUM, *champ inculte,* moyen âge. BOLUS, *morceau de pain.* BOULENT, BOULANGER.

CHAPITRE VII.

Dieu séparant les éléments.

Dans la Vision génésiaque Dieu sépare les ténèbres de la lumière, les eaux supérieures des eaux inférieures, la terre ferme de la mer, le jour de la nuit.

L'idée de séparation est le caractère distinctif de la cosmogonie des Chinois.

Les Grecs ont personnifié cette même idée dans leur Némésis, la déesse de la séparation, de la *distribution*, de la justice.

Chez les Chaldéens, Bélus coupe en deux la déesse du chaos, et fait d'une moitié la terre et de l'autre les cieux. Puis il ordonne aux autres dieux de lui trancher la tête et de former de son sang, c'est-à-dire de sa propre substance, la race humaine.

Brahma a été décapité comme Bélus.

Mais ces exécutions supposent un glaive. Dans l'écriture hiéroglyphique de la Chine, le couteau a le double sens de *blesser* et de *commencer*, de commencer l'œuvre de la création par des blessures faites au chaos.

L'arme tranchante est : la faux d'Ilus et de Saturne, qui sont le même dieu que Bélus; celle de Persée, que nous croyons avoir été la grande divinité des Phérésiens et le représentant de ce peuple; la harpé de Mercure, le Verbe créateur; le glaive de Némésis; le cimeterre du mandarin créateur chez les Laos.

Nous ne déciderons pas si la hache dans les mains du grand dieu des Assyriens, du Jupiter de Labranda en Carie, de l'Apollon de Ténédos, de Twachtzi, est une simple variante de la faux du démiurge, ou si elle marque simplement la domination. Ce derniers sens est celui que ce symbole a en Chine, où la hache s'écrit par les signes de *métal* et d'*homme*. Elle est en effet pour l'homme l'instrument de métal avec lequel il exerce le plus puissamment son empire sur la nature. La bipenne ou la double hache est l'attribut d'un dieu double, de la double autorité des dieux-déesses, des divinités androgynes, telles que Neith. La hache des consuls romains ne peut signifier que la puissance.

Cependant si l'homme et les animaux sont faits du sang de Bélus décapité, pourquoi ses membres ne deviendraient-ils pas les diverses parties du monde? La création du monde se transforme ainsi en un sacrifice de Dieu, d'un dieu à forme humaine, d'un géant. Le dieu qui est immolé se nomme Pouroucha dans le Rig-Véda. Aux îles Mariannes, on attend la mort du dieu Puntan pour le démembrer. Chez les Chinois, la métamorphose du dieu ou du grand-homme, Puan-kou, s'opère de son vivant. Brahma conserve sa forme humaine, mais de ses yeux émanent le soleil, de sa poitrine la lune, de son nez l'air, etc. On disait la même chose de Crichna, et les Thibetains, qui sont bouddhistes, ont reçu de l'Inde un mythe pareil. Il n'était point inconnu en Grèce, où les Orphiques, d'après Eusèbe, faisaient naître le monde des différentes parties du corps de Jupiter. Ce mythe se lit dans l'Edda, mais complétement altéré : la création du monde est transportée au temps du Déluge, et le dieu mis en pièces est le géant Ymir, qu'on a confondu avec les géants caïnites. Enfin, Hearne raconte une cos*mogonie* des Indiens de l'Amérique boréale, où le dieu

qu'on démembre est remplacé par un chien que nous croyons être le symbole de la chaleur solaire, du feu, de la lumière et de la vie.

Nous expliquerons plus bas le mythe perse de Mithras immolant le taureau cosmogonique.

Nous notons enfin, en Laconie, le taureau d'Idas et de Lyncée, qui a été partagé en quatre morceaux d'après les poésies cycliques cypriennes qui ont puisé leurs mythes dans l'Orient.

CHAPITRE VIII.

Symboles de la Divinité.

En exposant la *théologie* du peuple Primitif et de la haute Antiquité, nous avons montré comment la Révélation (*apocalypse*) génésiaque avait fourni les deux symboles *apocalyptiques* de l'*oiseau* et de la *faux*. Ils sont manifestement plus anciens que la Dispersion. Mais on ne peut pas en dire autant des autres que nous avons déjà mentionnés, et qui ne sont en usage que chez un peuple ou chez deux au plus.

Les Slaves et les Arabes seuls ont exprimé l'éternité de Dieu, de l'Ancien des jours, par le blanc [1];

Les Égyptiens seuls, la stabilité des décrets divins par le nilomètre;

Les Hindous seuls, l'intelligence divine par l'éléphant;

Les Mexicains et les Égyptiens seuls, la nature insondable de Dieu par le masque;

Les Chinois et les Hindous seuls, la triplicité en Dieu par le triangle isocèle.

Il n'était besoin que d'un regard élevé vers les cieux pour que le bleu devînt de soi-même et sans le secours d'une commune tradition, l'emblème du Dieu inconnu, profond, immense, qui habite dans les cieux. Le bleu est la couleur d'Amoun, le dieu irrévélé, tandis que le vert

[1] Dans les Révélations de saint Jean, Jésus-Christ apparait avec *des cheveux* blancs, symbole de son existence éternelle; I, 14.

est celle de Kneph, qui féconde les vertes eaux primordiales.

De même les Babyloniens, les Égyptiens, les Phrygiens, les Grecs, les Romains, les Celtes, les Slaves, ont pu, sans entente préalable, signifier l'autorité suprême de Dieu par le sceptre des rois ou le fouet.

Mais il y a certains symboles de la Divinité qui, par leur étrangeté unie à une grande extension, s'expliquent plus naturellement par la commune origine des peuples que par la commune nature de l'homme. Ce sont : le *serpent* et l'*anneau* pour l'éternité de Dieu; le *bélier* pour sa suprématie; le *bouc*, le *taureau* et le *phallus* pour sa puissance de production ou de création; le *lion* pour la lumière par laquelle il se manifeste; la *tortue* et la *lyre* pour la sagesse avec laquelle il a réglé les lois de l'univers; la *croix ansée* et le *dieu difforme* pour la vie qu'il communique au monde.

I. Symboles de l'éternité et de la vie divine.

Le serpent et l'anneau.

Dans le langage symbolique de l'Antiquité, le serpent est, en premier lieu, *le plus intelligent de tous les animaux*, comme dit la Genèse. C'est dans ce sens que Jésus-Christ disait à ses disciples : « Soyez prudents comme des serpents. » De même, le nom grec du *dragon* signifie *celui qui voit*, et en Chine, Long ou le dragon ailé est *l'être qui excelle en intelligence*. A ce titre, le serpent peut devenir le symbole aussi bien de l'Intelligence divine que des anges, de Dieu que de Satan qui a fait de cet animal l'instrument de la séduction d'Ève. Cet emblème a donc deux sens contradictoires[1], mais

[1] Sur le monument mithriaque de Slavéni, Mithras dans sa lutte

nous n'avons ici à nous occuper que du premier de ces sens. Le dieu spécial de l'intelligence, Thoth = Hermès = Mercure, et celui de l'intelligence qui guérit, Asclépius = Esculape, ont le serpent pour attribut. Les Intelligences célestes sont des *serpents* ou séraphins[1]; et chez les Grecs, les esprits des morts, des héros, apparaissaient sous la forme de serpents.

Mais ce sens symbolique du serpent est fort restreint: en Chaldée, cet animal (CHIV'JA) est l'être *vivant* (CHAIA) par excellence. Sa vie est fort longue; on ne remarque en lui aucun signe de vieillesse, il ne fait, au contraire, que croître toujours plus, et chaque année il semble se rajeunir en changeant de peau. Aussi figure-t-il de préférence Dieu qui a en lui la plénitude de la vie, ou la vie que Dieu donne au monde.

Il avait d'ailleurs vivement frappé les hommes du premier monde par l'excessive rapidité de son corps privé de pieds et d'ailes, et par sa souplesse, qui lui fait décrire cent figures différentes. On sentait quelque chose de royal, de divin, dans la puissance de tuer par le souffle seul, qu'on attribuait en Égypte à l'uræus, et qui lui donnait un droit de vie et de mort sur tous les êtres vivants. Enfin, cet animal, qui dort enroulé sur lui-même,

contre le serpent Ahriman qui enlace l'homme de ses replis, est secouru par un autre serpent qui s'élance contre leur commun ennemi. Au Mexique, le Sauveur se fait serpent pour terrasser le serpent infernal.

[1] La racine de SARAPH n'existe plus en hébreu; mais elle s'est conservée dans les langues indo-celtiques: SRIP, sanscrit; HERPO, grec; SERPO, latin, *ramper*. Les deux noms de séraphins-*serpents* et chérubins-*bœufs*, qui ont perdu dans la Bible leur sens étymologique et symbolique, sont deux fort curieux monuments du monde Primitif. Comment les Hébreux, qui identifiaient Satan et le serpent, auraient-ils eu l'idée d'emprunter à cet animal le nom d'une classe *d'anges*?

peut former, en se mordant la queue, un *anneau* sans commencement ni fin, qui est un excellent emblème de l'éternité [1].

Le dieu suprême des Chaldéens, Bel, était adoré sous la forme de ce serpent ou dragon qui est connu de tous par un des livres Apocryphes de l'Ancien Testament.

Nous avons déjà parlé d'un des théothées des Phéniciens, Ophion, le serpent de Baal.

L'uræus, qui est l'attribut de plusieurs divinités de l'Égypte, l'est tout spécialement de l'Esprit démiurgique, Kneph ou Agathodæmon, qui, « sous la figure d'un serpent aux ailes d'*épervier* et de l'aspect le plus doux, illumine, en ouvrant les yeux, tout l'espace, et en les fermant, le replonge dans les ténèbres [2]. »

Chez les Orphiques, le démiurge est, au point de vue théiste, le Temps Illimité, dragon qui produit le chaos et y dépose l'œuf du monde.

Au lieu de dire, avec la Bible, que l'Éternel soutient le monde par sa parole puissante, l'Inde peint le monde reposant sur un serpent qui se mord la queue ; l'Égypte enveloppait d'un serpent ou de Kneph une croix grecque, emblème du monde, et la Phénicie en enroulait un autour de l'œuf cosmique [3].

Si l'aigle était les armes des Mexicains, les Incas avaient le serpent, qui figure certainement ici le dieu

[1] Sanchoniaton d'Orelli, p. 46. Horapollon, I, 59-64.

[2] *Id.*, p. 47. Sur les monuments, Kneph est un serpent porté sur deux jambes d'homme ; ou un homme dont la tête est remplacée par l'uræus ; ou un serpent à tête de lion. — L'uræus, serpent venimeux qui figure la divinité, explique pourquoi les Siamois, tout en craignant comme les autres hommes les serpents venimeux, n'osent leur faire du mal, et sont aises qu'ils fixent leur demeure sous leurs maisons, comme d'un signe de bonheur. (Turpin, t. I, p. 346.)

[3] Proclus ; dans Faber (t. I, p. 461), qui cite d'autres emblèmes analogues chez les Celtes et en Chine.

suprême. On avait peint aussi de grandes couleuvres dans toutes les maisons appartenant à ces rois du Pérou [1].

Quand les Goands de l'Inde ont une religion éminemment théiste, on doit reconnaître des symboles de la Divinité, et non de simples fétiches, dans les serpents qu'adoraient les autres aborigènes antérieurement à la propagation du brahmanisme et du bouddhisme.

C'était assurément dans la même pensée que les indigènes de l'Abyssinie faisaient des serpents le principal objet de leur culte, et nous ne saurions en attribuer arbitrairement une autre à tous les ophiolâtres de l'Afrique moderne, dont nous parlerons en détail ailleurs.

Le nom de Vieux, de Grand-Père, que les Mönnitaris (dans l'Amérique du Nord) donnent à un serpent bienfaisant, d'une grandeur immense, qu'ils supposent vivre dans le Missouri et avoir été autrefois un homme (un être intelligent), indique suffisamment que l'objet réel de leur culte est Dieu même, le Grand-Esprit.

Cependant, la matière primordiale étant devenue dans le paganisme l'épouse et l'égale de Dieu, le serpent est aussi devenu, comme l'oiseau et la harpé, l'attribut des Grandes-Mères. Hathor prend parfois la forme d'un serpent. En Chine, Niu-va, qui est une Hathor, a le corps d'un serpent. Rhéa, poursuivie par son fils Jupiter (qui est un Khem, Har-seph), se métamorphose, pour lui échapper, en un serpent ; ce qui signifie que la matière primordiale (Rhéa), malgré la vie divine qui la remplissait (le serpent), résistait aux efforts du démiurge (Jupiter) qui voulait la rendre féconde.

Cependant le serpent signifie plus habituellement la vie que Dieu communique à la matière qui est par elle-même morte, inerte. Tels les serpents qui entourent les

[1] *Lettres d'un religieux Augustin*, de 1555, publiées dans les *Nouv. Annales des Voyages*, par M. Ternaux-Compans.

déesses de la nature. Quand Neith est androgyne et léontocéphale, et qu'elle tient d'une main la tête, de l'autre la queue d'un grand serpent qui se roule autour d'elle en servant d'appui à ses pieds, cela veut dire que la nature, qui est ici confondue avec Dieu (ou androgyne) et qui est censée lumineuse par elle-même (léontocéphale), est en possession d'une vie éternelle (le serpent) qui est sa base et qui circule de toute part autour d'elle.

Les replis du serpent marquent peut-être d'une manière plus spéciale la route tortueuse du soleil, qui est la source visible de la vie physique. Tel est, fort probablement, le sens du serpent quand il entoure un dieu solaire, tel que Mithras léontocéphale. Le vase placé entre les jambes de ce dieu, et dans lequel le reptile plonge sa tête et sa queue, figure le principe humide qui est indispensable à la reproduction de la vie. C'est là, pareillement, le sens de la coupe que Minerve, ou Hygie, présente au serpent d'Esculape. Ce serpent symbolise moins encore l'intelligence divine que la vie que ce Dieu entretient chez les mortels.

Parfois le serpent est double, solaire et lunaire, pour exprimer le principe actif et le principe passif de la vie. Ainsi, sur un cône asiatique, on voit Vénus androgyne tenant d'une main un serpent mâle dont la tête est ornée des rayons du soleil, et de l'autre un serpent femelle qui a la tête surmontée d'un croissant.

Enfin, le monde organisé ayant pris dans le paganisme la place de Dieu, le serpent devint son emblème. Son changement annuel de peau figurait et le renouvellement annuel de la nature terrestre, et les successives palingénésies de l'univers. Ses écailles représentaient les astres, et on le disait lourd comme la terre, glissant comme l'eau [1]. C'est ainsi que s'exprimaient en particulier les Égyptiens.

[1] *Horapoll.*, I, 2.

Les Grecs symbolisaient plus spécialement la terre par le serpent, quand ils donnaient des serpents au lieu de pieds aux autochthones qu'ils supposaient nés de la terre, ou au premier homme formé d'argile.

Les Chinois ont fait du serpent, qui est pour eux avant tout l'être intelligent, un monstre symbolique, qui est devenu en quelque manière leur armoirie. « Le dragon peut à son gré se rendre visible ou invisible, se rapetisser ou s'allonger (car il est dieu). Dans le printemps, il est au-dessus des nues (pour donner à la terre la pluie qui est sa vie), et en automne au fond des eaux. Les cornes qui chargent sa tête, marquent sa force. Oiseau démiurgique comme Kneph, il a des ailes d'oiseau et des griffes d'épervier. Sa queue, démesurément longue et couverte d'écailles, est celle du crocodile, qui est en Égypte l'attribut de Sev=Saturne=Élohim [1]. »

Quant à l'anneau, il signifiait l'éternité chez les Égyptiens, les Perses et les Hindous. Symbole de Dieu, il a participé à sa toute-puissance, et acquis des forces magiques; d'où les bagues enchantées.

L'*année*, en revenant à son point de départ, forme un cercle, un *anneau*, analogue à celui de l'éternité. L'anneau est une couronne, et la couronne de fleurs, chez les Slaves, est l'emblème d'une longue vie. Les prêtres, image vivante de la Divinité, placèrent, dès les temps les plus anciens, sur leur tête une couronne, et les rois en

[1] C'est le Louou-Khan des Kalmouks, il habite dans les eaux pendant l'hiver : au printemps il s'élève dans les airs, pour servir de monture à un des génies malfaisants qui les remplissent; lorsqu'il fait des éclairs, il vomit des flammes, et quand il tonne, c'est que son cavalier lui fait sentir si bien le fouet que la douleur le fait mugir. (Pallas, *Voyages*, trad. par de la Peyronie, t. II, p. 214.)— Le symbole est en voie de se changer en un conte populaire.

firent autant. Cet insigne parait les convives dans les grands festins, qui se célébraient tous, dans l'origine, en l'honneur d'un Dieu. On couronna enfin les guerriers vainqueurs, les poëtes, les orateurs, tous les hommes qui, par leurs brillantes actions ou par leurs talents extraordinaires, attestaient la présence en eux d'une vie éternelle et divine.

Notons en terminant que l'anneau passé au nez a un tout autre sens symbolique que l'anneau emblème de l'éternité. Il marque la dépendance de l'homme et sa consécration à Dieu. Il provient de la coutume de mettre une boucle aux narines des chameaux et des bœufs pour les conduire. En Perse, au temps de Chardin, toutes les femmes, guèbres et autres, portaient un anneau à la narine gauche, et les poissons sacrés en avaient aussi, au nez, de cuivre, d'argent ou d'or. Les femmes de l'Inde et celles de plusieurs contrées de l'Afrique portent ce même ornement, qui, primitivement, avait certainement un sens symbolique.

II. Emblèmes de la primauté.

Bélier.

Jérémie, s'adressant aux Juifs qui sont retenus captifs à Babylone avec une foule d'autres peuples, dit : *Sortez de la Chaldée* les premiers *et soyez comme des béliers qui* marchent *en tête du troupeau* [1].

C'est en leur qualité de dieux suprêmes qu'Amoun et Kneph sont des béliers. Ils ouvrent la marche, et tous les autres dieux les suivent.

Le bélier qui montre une source à Bacchus dans les déserts de la Libye, est Amoun en personne.

[1] Jérém., L, 8.

Sur certaines médailles de la Cilicie, le bélier et la croix ansée figurent le Dieu suprême, et la vie qu'il donne au monde.

Les Védas nous parlent de plus d'une métamorphose du dieu suprême, Indra, en un bélier.

Dans Hésiode, celui des fils du Ciel et de la Terre qui porte le nom de Crius, est un *bélier*, c'est-à-dire le dieu suprême de quelque peuple pélasge.

Dans le zodiaque, le Bélier est le premier des signes.

III. Emblèmes de la puissance créatrice.

Phallus.

Ce symbole qui nous révolte par son indécence, ne parlait à l'esprit des peuples primitifs que de la puissance de vie que Dieu a déployée en produisant l'univers. Naïfs comme la nature qui expose fréquemment à nos regards chez les animaux les mystères de la génération, toujours enclins à saisir entre des faits en apparence étrangers les uns aux autres d'intimes analogies, et plus préoccupés des choses de Dieu que nous ne le sommes de celles de la terre, ils avaient cru ne pouvoir mieux comparer la naissance du monde qu'à celle de l'homme, et le Dieu créateur qu'au père de l'enfant. Le nom même de *créer*, dans la langue hébraïque, semble rappeler cette association d'idées : BARA signifie étymologiquement ou *engendrer* (PARIO, les PARENTS), ou *tailler*, *fabriquer* (PARO, PRÉPARER), et Moïse, voulant parler des *origines* des cieux et de la terre, dit : leurs *générations* (THOL'DOTH), tant les idées panthéistes étaient puissantes chez la race même des patriarches chaldéens, de laquelle était issu Abraham. Nous souvenant donc que,

suivant l'expression de saint Paul, au pur tout est pur, nous devons, pour un instant du moins, nous familiariser avec le culte du phallus et du lingam, en nous transportant au milieu des idées des Anciens, et nous bien persuader que ces symboles avaient pour ceux qui les avaient imaginés, un sens profond et sacré.

Ce symbole, d'ailleurs, était étranger aux Chinois et aux Japonais, ainsi qu'à tous les autres peuples mongols. Parmi les Blancs, les Malais, les Ariens de l'Indus et de l'Iran, les Chaldéens et les Assyriens, les Hellènes, les peuples du nord de l'Europe ne le connaissaient pas non plus. Sa patrie, c'est, vers l'Orient, l'Inde, l'Inde chivaïte et camite, d'où il s'est répandu avec le bouddhisme dans toute l'Asie ultérieure [1], et vers l'Occident, l'Égypte, qui l'a transmis aux Hellènes avec les mystères d'Osiris-Bacchus. Cependant il existait déjà chez les Pélasges de la Grèce, qui adoraient un Mercure générateur, ainsi que chez ceux de l'Italie. On le retrouve aussi en Lydie et en Phrygie.

Les Hindous le mettent dans le cercueil de leurs morts, sans doute comme un emblème de la vie divine qui est dans l'homme et que la mort ne peut détruire, et les Grecs exprimaient probablement la même idée quand ils disaient que Bacchus, le dieu libérateur et sauveur, l'avait planté aux portes de l'Hadès.

Bouc.

Le bouc a le même sens que le précédent symbole.

En Égypte, Kneph, qui est une forme d'Amoun et qui produit le monde, porte à la fois des cornes de bélier et

[1] Stuhr (*Orient*, p. 212 en allem.), croit que le culte du lingam est postérieur à l'ère chrétienne et doit son origine à l'action puissante exercée sur l'Inde par l'Asie occidentale.

des cornes de bouc. Mais le bouc est spécialement l'attribut de Khem, le dieu générateur, et de Menth, le dieu-bouc par excellence, le Mendès d'Hérodote qui le range parmi les huit grandes divinités du Nil.

Menth, c'est le Pan des Pélasges, aux pieds de bouc. Pan, amant de la Lune, c'est l'Esprit de Dieu fécondant les eaux (lunaires) du chaos.

Le Pan des Italiens, c'est Faune, autre dieu-bouc. Ses prêtres, *Crepi* ou les Boucs, dans la fête des Lupercales, frappaient d'un fouet de peau de bouc les femmes qui désiraient avoir des enfants.

Le Triglaw des Slaves avait, dit-on, trois têtes de bouc.

La chèvre a un sens analogue à celui du bouc. Elle est l'attribut des déesses qui ont enfanté soit le monde, telles que Junon à Sparte et au Latium, Artemis à Brauron, soit l'humanité, telle qu'Amalthée, la mère du Bacchus libyen.

De nos jours, les Nègres d'Angola adorent des chèvres grossièrement sculptées en bois.

Les Guanches, dans la Grande Canarie, avaient une idole en bois représentant une femme nue (la Nature), devant laquelle était une chèvre (son symbole) qu'un bouc (le dieu créateur) allait féconder.

Le Taureau.

Le taureau symbolise la puissance créatrice de Dieu comme le bouc et le phallus. Ainsi Har-seph, le démiurge, est un taureau, *le taureau* ou l'époux *de sa mère*. Mais cet emblème a de plus le sens spécial de la primauté, ainsi que ceux de la chaleur et de l'humidité qui sont les causes secondes par lesquelles Dieu répand la fertilité sur toute la surface de la terre.

1° En hébreu, le taureau prête son nom d'ALEPH au

prince, ALOUPH ; car il marche, comme le bélier, à la tête de son troupeau, et à ce titre il figure fort bien le Premier des êtres, l'Être suprême. Chez les Perses, les taureaux étaient consacrés, d'après Xénophon, à Jupiter, c'est-à-dire à Ormuzd.

Ses cornes sont devenues, en Judée, en Perse, en Chine et jusque chez les Peaux-Rouges[1], l'emblème de la force.

2° Mais ses *cornes* (QEREN en hébreu) sont semblables aux rayons qui *resplendissent* (QARAN) autour de la tête du soleil. Le taureau figurera donc le dieu créateur agissant sur la terre par l'astre du jour, qui est sa brillante image.

De là, la tête de taureau qu'avait Moloc, le grand dieu des Ammonites ; le Moloc crétois, ou minotaure; le dieu à corps de taureau de la Campanie et de la Sicile, Hébon.

De là, encore, le taureau Mnévis consacré en Égypte au soleil ; et comme le Soleil-Taureau produit les jours, les jours sont à leur tour des taureaux qui forment, au dire d'Homère, dans l'île de Trinacrie, un troupeau de trois cents cinquante bêtes, divisé en sept bandes de cinquante chacune, et gardé par les deux nymphes, Brillante et Resplendissante.

3° Mais l'humidité est, tout autant que la chaleur, la cause seconde de la fécondité, et comme la vache était devenue par son lait le symbole de la terre d'où jaillissent les sources, de la terre humide, de la terre aquatique du chaos, le taureau fut plus souvent pris pour l'emblème du principe humide que pour celui de l'ardente chaleur du soleil que figurait tout spécialement le lion.

Le taureau prête sa forme aux démiurges qui règnent sur les eaux primordiales, tels qu'Océanus, Acheloüs,

[1] Schoolcraft, t. I, p. 406.

Neptune, et, en seconde ligne, aux dieux des fleuves qui fécondent la terre actuelle.

Dans l'Asie antérieure, la déesse de la matière et de la nature, Mylitta, Diane tauropole, est d'ordinaire debout sur le taureau, que Porphyre appelle le taureau de Vénus. Mais à Hiérapolis elle se tenait sur des lions, tandis que Jupiter avait sous ses pieds des taureaux. Ici, par un ingénieux échange, le dieu de la lumière et du lion est porté par l'emblème de la féconde humidité, et la déesse de l'humidité et du taureau par celui de la lumière et du feu.

Le taureau, quand il est seul, marque la matière et le monde. L'Inde et l'Égypte ont représenté l'histoire du monde et ses quatre âges par un taureau qui se tient successivement sur quatre, trois, deux et un pieds. Chez les Perses, l'œuf cosmogonique contient, au lieu du monde, le taureau Aboudad.

Aboudad, qui renferme en lui les germes de tous les êtres particuliers, meurt, frappé, d'après le Zend-Avesta, par le poison d'Ahriman. Ici la matière et le monde ont été créés originairement purs, et le mal y est introduit par Satan. Dans l'Inde, qui n'a ni l'idée de création ni un Ahriman, le taureau aurait été Dieu même, Pouroucha, Brahma, et il se serait sacrifié de son plein gré pour que ses membres devinssent les différentes parties de l'univers. Mais dans le culte de Mithras, qui est dérivé de celui d'Ormuzd sous l'influence des doctrines qui ont produit dans l'Église les sectes gnostiques, le taureau cosmogonique nous paraît être la matière humide, chaotique, ténébreuse et impure qu'immole son adversaire, Mithras, le *Soleil Invincible*, et sa mort est l'emblème de celle que l'âme solaire et ignée doit infliger au corps matériel et souillé[1].

[1] Voyez note G.

Aboudad se retrouve en Indo-Chine, chez les Laos; mais nous ne savons s'il l'ont reçu avec le bouddhisme, ou s'il fait partie de leur religion indigène : « Un buffle naquit autrefois le plus défectueux qui se soit jamais vu, boiteux, mal fait, extrêmement faible et ombrageux extraordinairement (en un mot, semblable au monde actuel, rempli de maux de tout genre). Il tomba du ciel dans la mer (du chaos), et il se remplit l'imagination de tant d'espèces différentes que, sans autre accouplement, il conçut un monstre et produisit une citrouille remplie d'hommes blancs et noirs [1]. »

Les Peaux-Rouges ont un respect tout particulier pour le buffle, qui, dans un mythe des Mandans, joue manifestement le rôle du Dieu créateur.

IV. Emblème du Dieu-Lumière.

Le Lion.

Étymologiquement le lion est l'animal *fort* et *igné*.

Laïsch, hébreu.	lisch, *être fort*, hébreu.
Laïth, chaldéen.	
Lis, grec.	
Labi, hébreu.	labbah, *flamme*, hébreu.
Lœwe, allemand.	labab, *briller*.
Leôn, grec.	
Leo, latin.	
Mouï, copte.	moue, *éclat, splendeur*, copte.
	maïe, *la vigueur de l'âge mûr*, copte.
Singh, sanscrit.	seng, *brûler*, sanscrit.

Cet animal passait « pour recevoir sa substance du soleil, et l'emporter sur tous les autres animaux par son ardeur et son impétuosité comme le soleil sur les étoi-

[1] Marini, p. 386.

les[1].» D'une nature aride et ardente, selon l'expression de Tertullien, il devait sa parenté avec le feu et la lumière à sa couleur fauve et solaire, à sa crinière qui simule les rayons de l'astre du jour, aux déserts qui sont sa demeure, à sa force irrésistible qui dompte et dévore comme le feu.

En Égypte, Phtha, le dieu du feu-lumière, reçoit le surnom de *lion*, et il est parfois figuré par une tête de lion implantée sur un corps humain. Sont aussi léontocéphales ses épouses cosmogoniques Méréphtha, Pascht ou Bubastis, Tafné. L'attribut du père, qui est devenu celui de la femme, est aussi celui du fils, Hobs ou Nofré-Atmou.

Amoun qui, en sa qualité de dieu suprême, est aussi le feu et le soleil, et Haroueris, fils d'Amoun, sont réprésentés avec cette même tête de lion.

Osiris, dont le culte était le plus répandu dans les différents nomes de l'Égypte, a quelquefois une tête de lion surmontée ou non du disque du soleil, ou deux lions à ses pieds. A Hermonthis, Isis est léontocéphale. Leur fils, Horus, est un lion à deux faces, dont l'autre est celle d'un homme ; ou il est accompagné d'un lion ; ou simplement des lions supportent son trône.

Les Orphiques faisaient du démiurge un serpent à tête de lion, c'est-à-dire l'Éternel qui est lumière.

Mithras, qui est un dieu solaire, était représenté avec une tête de lion. Dans ses mystères, le second degré était celui des lions. Plus tard, les armoiries de la Perse qui est le pays du feu et de la lumière, ont été un lion sur le dos duquel se lève le soleil, et le shah distribue à ses premiers serviteurs l'ordre du lion.

A Ceylan, qui est l'île des *lions* (SINGH), les dynasties

[1] Macrobe, Saturn., I, 21. Cp. Ælien, de nat. anim. XII, 7.

souveraines ont chacune pour aïeul un lion, c'est-à-dire dieu lui-même.

Vichnou se nomme parfois Narasinhas, *l'homme-lion*. Dans les temples en ruines de l'Inde, le lion qui terrasse l'éléphant signifie sans doute Dieu, dans sa juste colère, détruisant les sages lois qui sont le fondement du monde, et s'apprêtant à consumer la terre.

Adad, le dieu des Syriens, était assis sur le dos d'un lion qui indiquait sa nature solaire

Si c'est la déesse de la nature qui est debout ou assise sur le lion, comme Dercéto à Hiérapolis ou à Yasili-Kaia [1], et Bhavani à Mahabalipoura, le sens est que le feu lumière (qui vient de Dieu) est le fondement du monde physique.

Les lions attelés au char de Cybèle ou à celui de la déesse de Carthage, Junon=Astarté, signifient que le feu-lumière est le grand moteur de la nature.

Quand la déesse est léontocéphale et qu'elle n'est point l'épouse d'un dieu-lumière, comme c'est le cas de Neith et d'une déité babylonienne, la matière est censée lumineuse par elle-même. Elle a attiré à elle les prérogatives de Dieu.

Dans les mythes historiques, le lion symbolise une religion solaire. Vichnou-lion combattant Mahabali, c'est le culte épuré, calme et lucide, du soleil sauveur, luttant contre le culte sanguinaire et orgiastique d'un Baal=Moloc.

Enfin, le Lion dans le zodiaque est la demeure du soleil pendant un des mois ardents de l'été.

Notons qu'en Égypte, où l'été est le temps du débordement du Nil, le lion est devenu le signe de l'eau [2]. Il se

[1] Voyez note H.

[2] Dans cette même Égypte, le lion, symbole du Soleil qui, pen-

nomme MOOUI; *l'eau* MOOU. Le lion de Némée, qui est tombé de la lune, laquelle symbolise les eaux du chaos, doit être une image du déluge.

En Amérique, c'est le jaguar qui est, au lieu du lion, le symbole du dieu-lumière, ainsi qu'on peut le voir par les mythes des Yuracarès. Chez leurs voisins les Moxos, les prêtres tiraient leur nom de célui de cet animal, et pour devenir prêtre du jaguar, on se vouait à la chasteté et au jeûne le plus rigoureux. Ces Moxos immolaient jusqu'à leurs femmes et à leurs enfants. A Tabasco, les premiers navigateurs trouvèrent un lion sculpté à qui l'on faisait des sacrifices humains, dont le sang coulait dans un réservoir, au bord duquel était un homme de pierre regardant attentivement le sang [1].

V. EMBLÈMES DES DIVINES HARMONIES DU MONDE.

La Tortue et la Lyre.

La tortue doit son sens symbolique d'harmonie soit à la symétrie des dessins de sa carapace, qui éveillent l'idée de la loi, ou de l'unité dans la diversité, soit aux premières lyres, qui paraissent avoir été faites avec son écaille.

La tortue est l'attribut d'Hermès=Mercure, le dieu-Verbe par qui le monde a été formé, et de son fils Pan qui règne sur le monde organisé. Apollon, dieu solaire

dant notre sommeil, éclaire un autre hémisphère, passait pour dormir les yeux ouverts et pour veiller les yeux fermés, et marquait ainsi la vigilance. Ici encore, le symbole avait donné naissance à une fable en histoire naturelle.

[1] D'Orbigny, t. III, p. 138. Picard, t. I, 1, p. 166. — Quel est le sens de l'idole de Campêche, qui représentait un serpent de marbre de quarante-sept pieds de longueur, qui engloutissait un lion.

qui a parfois la puissance d'un dieu suprême, s'est métamorphosé en tortue auprès de Dryope, la Léda des peuples de l'Œta[1].

Apollon et Mercure ont la lyre, Pan le chalumeau, Narada la vina, Wäinämöinen le kantèle, c'est-à-dire ces dieux président tous aux harmonies du monde.

Dans la cosmographie hindoue, sur le serpent est posée une tortue, qui porte à son tour quatre ou huit éléphants, sur le dos desquels s'appuie l'univers. Ce qui signifie que le monde est fondé sur l'Éternel (le serpent), que toutes ses lois sont pleines d'une divine harmonie (la tortue), et qu'il est soutenu de toutes parts par l'intelligence d'un être tout-puissant (les éléphants).

Quand, après le déluge, les lois de la nature eurent été bouleversées, Vichnou, le sauveur, les rétablit en prenant la forme d'une tortue et en se glissant sous la terre qui s'abîmait dans les eaux.

Cependant, le chaos une fois harmonisé, la tortue peut devenir l'attribut des déesses de la nature. Ainsi, en Élide, la Vénus Uranie de Phidias avait ses pieds posés sur le dos de cet animal[2].

Les ingénieuses pensées des Grecs et des Hindous se retrouvent chez les Iroquois. Dans leur cosmogonie, la terre était, dans l'origine, une petite île qui s'était formée sur le dos d'une tortue.

Entre les Iroquois et les grands peuples de race blanche est la Chine. On y lit que la tortue n'a pas de mâle et qu'elle s'unit au serpent; ce qui signifie que la nature doit ses harmonies et ses lois, non point à un être son sem-

[1] Dryope *au visage de chêne* est le chêne cosmique, la nature. Une autre Dryope est l'épouse d'Hermès, le dieu-Verbe, et la mère de Pan, l'Univers.

[2] Pausan., VI, 25.

diable ou à elle-même, mais à Dieu, dont le serpent est l'emblème. « Le dragon volant, sur lequel s'appuie le monde, est né d'une tortue. » Ce mythe contredit le premier, car le dragon est sans doute synonyme du serpent divin, et la nature est ici la mère de Dieu. D'ailleurs, à notre connaissance, nul hiéroglyphe chinois n'associe au signe de la tortue celui de musique et de loi, et nous nous demandons si ces mythes ne sont point arrivés d'Inde en Chine avec le bouddhisme.

Cependant la tortue figure dans l'histoire de l'antique et grande déesse de la nature, Niu-va, qui a redressé, après le déluge, les quatre points cardinaux avec les pieds de cet animal.

Cette déesse a aussi sa lyre. « Elle a fait les cieux et formé de terre jaune l'homme. Avec les instruments qu'elle a inventés, elle accorde le soleil, la lune et les étoiles, et produit *l'harmonie pleine.* Sa guitare était à cinq cordes (selon le chiffre chinois des éléments). Elle en jouait sur les collines et les eaux ; le son en était fort tendre. Elle augmenta le nombre des cordes jusqu'à cinquante, afin de s'unir au ciel et pour inviter l'esprit à descendre ; mais le son en était si touchant qu'on ne pouvait le soutenir. C'est pourquoi elle les réduisit à vingt-cinq, pour en diminuer la force ; et alors il n'y eut plus rien dans l'univers de si caché ni de si délicat qui ne fût dans l'ordre. » Mythe ingénieux et profond qui nous montre la Divinité qui, après avoir posé les lois fondamentales de la nature par la création des cinq éléments, cherche bien au-dessous d'elle le niveau de relative perfection jusqu'auquel peuvent s'élever les êtres finis.

Cet idéal que ne peut atteindre la réalité, est étranger au génie grec, pour qui le monde est l'exacte empreinte du modèle divin, le fidèle écho du Verbe éternel. Pan créateur, aux pieds de chèvre, parle, et son amante Écho

répète mot pour mot chacune de ses paroles. Telle est, à peu près, l'explication que donnait déjà de ce mythe le païen Macrobe.

VI. Emblèmes de la force vivifiante de Dieu.

Croix ansée.

La croix ansée se voit : en Égypte, à la main de tous les dieux ; sur les cylindres de Babylone et de Perse, soit à la main d'une divinité, soit isolée ; sur les médailles de Marathus en Phénicie, de Chypre, de Cilicie, et probablement aussi de Pisidie et de Pamphilie ; sur celles de l'île phénicienne, Cossura ; sur les cippes funéraires, tant carthaginois que numidiques, de l'Atlas ; enfin sur quelques monuments de l'Étrurie qui a été peuplée et civilisée en partie par des Lydiens de race sémitique[1].

La croix ansée est formée de deux symboles : l'anneau, qui est proprement le serpent de la vie éternelle, dont la tête mord la queue, et la croix.

La croix qui, avec ses quatre bras, marque les quatre dimensions de l'espace et les quatre points cardinaux, a, dans le langage symbolique, le même sens que le nombre quatre : le sens du monde, de la création, du fini. Nous avons vu les Égyptiens figurer le monde par une croix dans un serpent en rond, et en Chine, on lit dans l'inscription nestorienne de Singan-fou : « Dieu a formé une croix pour déterminer les quatre parties (du monde). »

Si nous voulions donc figurer les rapports de Dieu au monde, nous placerions l'anneau au-dessus de la croix, ou, ce qui aurait le même sens, le chiffre un ou trois au-dessus de quatre.

[1] D'après M. Raoul Rochette, dans sa réponse à M. Letronne, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVI.

Or l'anneau sur la croix est une des formes de la croix ansée.

Mais si le premier symbole est simplement superposé au second [1], nous n'avons que la domination de Dieu sur le monde sans aucune relation intime de l'un à l'autre. Telle n'est pas l'antique doctrine de l'humanité ; la vie divine que figure l'anneau-serpent se communique aux choses finies, descend, s'étend, se prolonge vers elles, aboutit à elles. Le cercle se change en ovale, l'ovale en un triangle dont le sommet tient à la croix, et le triangle est cette équerre qui, au dire de Proclus, représente ceux d'entre les dieux qui donnent la vie. A ce symbole géométrique correspondrait, non plus celui de 3 ajouté à 4, ou de 7, mais de 3 multipliant et pénétrant 4, ou de 12.

Ainsi un dieu égyptien qui approche la croix ansée du visage d'un roi, lui communique la vie divine. Sur un cylindre babylonien, où l'on voit un roi qu'un prêtre bénit et qu'un dieu vivifie, le dieu tient à la main la croix ansée, et le pontife, placé entre deux autres croix pareilles et la tête couverte d'une tiare pointue, élève la main vers le roi, qu'on reconnaît à son chapeau droit. Certaines médailles de l'Asie Mineure ont sur le revers la croix ansée, et sur l'autre face le symbole du dieu suprême, un lion ; ou d'une part le bœuf et la croix ansée, et de l'autre la colombe du démiurge. Cette croix sur les cippes est le signe de l'immortalité.

La croix ansée est le signe de la planète consacrée à Vénus, la Grande-Mère qui a enfanté le monde et qui lui communique sans cesse de sa vie. L'astre du dieu-Verbe, Mercure, a pour emblème la même croix, mais avec les ailes du démiurge qui a engendré le monde et qui le vi-

[1] *Il* en est même isolé sur des médailles ciliciennes.

vifie. La planète de Mars est figurée par l'anneau et la lance, car ce dieu donne au monde une vie divine féconde en combats.

La croix seule est un hiéroglyphe bien connu des Chinois. Elle marque la perfection et le chiffre dix, et s'associe à l'idée d'adoration. Ce peuple aurait-il donc adressé son culte au monde sans élever ses regards plus haut jusqu'à Dieu ? Nullement ; mais la Divinité, au lieu de se montrer sous la forme de l'anneau, s'est cachée aux regards vers le centre de la croix, et c'est à l'Être suprême et invisible que se portent en réalité les hommages qui semblent s'adresser au monde. Aussi la croix figure-t-elle non plus le fini, mais la perfection, c'est-à-dire Dieu habitant dans le fini, et correspond-elle, dans le langage des nombres, à dix.

Mais ce qui est fort étrange, c'est que dix s'écrit en chiffres romains par la croix, et Court de Gebelin a prétendu que la croix, ou l'ancienne forme du *thau* hébreu, a signifié partout *dix* et *perfection*.

L'idée de placer la divinité au centre du monde est assez naturelle pour que nous ne devions pas nous justifier longuement de l'attribuer sans preuves directes aux Chinois. Sanchoniaton nous dit que les Égyptiens figuraient le monde par un cercle enflammé, au milieu duquel était Kneph sous la forme d'un serpent-épervier. Pythagore plaçait le feu au centre des sphères célestes. Parmi les cromlechs des Celtes, il en est de formés de quatre pierres orientées, symbole du monde, et d'une au centre qui doit signifier la Divinité. A Babylone, le monde était représenté par six rayons partant d'un point central et terminés chacun par un point ; or le sens de ces sept points nous est enseigné par un hiéroglyphe tout pareil où les points sont des étoiles, et qui nous est fourni précisément par la Chine. L'astre cen-

tral ne peut être que le soleil, considéré comme la resplendissante image de Dieu, et les six autres sont les cinq planètes avec la lune.

Cependant la croix, avec Dieu au centre des quatre bras, donnait le chiffre de cinq et non celui de dix. Mais il y avait une contradiction manifeste entre cinq, qui est un nombre incomplet, et le sens du symbole qui figure l'infini dans le fini et forme un ensemble complet et parfait. *Cinq* (en hébreu CHAMISCHAH) n'est en effet que la *moitié* (en grec HÉMISU) des doigts des deux mains ou de la première dizaine. C'est dix qui est le nombre entier. Dix, était pour les Pythagoriciens *le monde*, pour les Rabbins *le nombre qui embrasse tout*, pour les Cabalistes le nombre des nombres. La croix, symbole de la perfection, est ainsi devenue, en se pliant en sautoir, le chiffre romain X, d'où l'on a formé, en le divisant par la moitié, celui de V[1].

Les peuples sémitiques firent choix de ce même signe de la croix pour leur dernière lettre, le *thau*, qui complétait leur alphabet et l'amenait à sa perfection. A cette lettre s'associèrent les idées de bonheur, et, la superstition aidant, elle devint une sorte de talisman. Dans la vision d'Ézéchiel, l'Ange marque au front d'un *thau* (d'après les Septante) les pieux Israélites qui seront épargnés lors du sac de Jérusalem. Les Arabes imprimaient à chaud un signe en forme de croix sur la cuisse ou le cou de leurs chevaux pour les préserver de tout accident. Cette dernière coutume existait déjà du temps d'Alexandre en Inde, bien au delà des limites de la race sémitique. On y marquait de la croix les taureaux, et, aujourd'hui encore, les Chiwaïtes la portent sur leur poitrine.

[1] Il nous paraît probable que L et C sont pareillement dérivés de X, et que D l'est de X et de I; en sorte que toute la numération romaine, jusqu'à M, serait formée des deux seuls éléments I et X.

En Perse, dans les mystères de Mithras, et avant l'établissement du christianisme, les prêtres faisaient sur le front des initiés le signe du *thau* ou de la croix, c'est-à-dire les déclaraient arrivés à la perfection et rendus participant de la vie divine.

Si l'on peut en croire Charlevoix, les premiers missionnaires qui auraient abordé au Japon, auraient vu ces insulaires faire sur eux, principalement le matin en se levant, le signe de la croix, de la croix grecque[1].

Suivant le même écrivain, les habitants du Iesso mettaient sur leurs habits des ornements en forme de croix, pour montrer qu'ils sont toujours de bonne humeur (parce qu'ils possèdent la vie divine)[2].

On prétend que le nom des grands-prêtres bouddhistes, *lama*, signifie *croix*, et les Mandchoux qui, en 1644, conquirent la Chine, avaient toujours des croix sur eux, qu'ils appelaient aussi *lama*, et pour lesquelles ils avaient un respect tout à fait extraordinaire[3].

La croix ornait pareillement les vêtements des Étrusques.

On la voit sur la poitrine des Vestales, aux cymbales des Corybantes, au thyrse de Bacchus, aux mains d'Astarté[4].

Les gâteaux sacrés des mystères de Cérès étaient marqués de divers signes mystiques[5] : le soleil ; le croissant de la lune ; la barre verticale, qui est peut-être le symbole du Dieu unique, et la croix simple, double, cantonnée de quatre points, qui signifierait ici le monde plein de Dieu.

[1] *Histoire et description du Japon*, t. I, p. 123.
[2] *Id.*, t. II, p. 250.
[3] Lafitau, t. I, p. 449.
[4] *Id.*, t. I, p. 441 sq.
[5] Dubois de Montpéreux, *Voyage aut. du Caucase*, t. V, p. 171 sq.

La croix avait certainement ce dernier sens dans l'antique Grèce, où deux pièces de bois formant une croix étaient adorées, au dire de Tertullien, à Athènes sous le nom de Minerve, à Paros sous celui de Cérès. Cérès et Minerve sont deux déesses-monde.

Les croix qu'on découvre sur les monuments des Scandinaves et sur ceux des Celtes de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des Gaules, sont très-probablement antérieures au christianisme; mais nous ne saurions en déterminer exactement le sens mystique.

Passons en Amérique. La croix avait incontestablement son sens normal de vie divine et immortelle chez les sauvages des Pampas du Sacramento. Chez les Conibos, les Sétébos, les Sépibos, quand un enfant a atteint l'âge de dix à onze ans, de vieilles femmes préparent, en jeûnant, une bandelette où elles inscrivent des caractères bizarres, et le père fait d'un même morceau de bois une canne et une croix qu'il peint en rouge (le rouge est la couleur de la vie). Ces objets se gardent précieusement pendant toute la vie de l'individu. A l'approche de la mort, on peint le corps du moribond en noir, on le revêt d'une robe blanche (symbole de la pureté et du salut), on lui fait embrasser la bandelette, on lui met dans la main gauche le bâton (qui sera son appui pendant son voyage au royaume des ombres), et dans la droite la croix (signe de l'immortalité)[1].

Cette cérémonie si remarquable explique de la manière la plus simple les croix grecques attachées à un rosaire, qu'on voit représentées sur des figurines trouvées dans d'antiques tombeaux péruviens[2], et peut-être aussi la fameuse croix des Incas à Cuzco. Elle était de

[1] De Castelnau, t. IV, p. 384.
[2] *Ibidem.*

jaspe cristallin, de deux pieds de long et d'un poli admirable. On en ignorait l'origine. On ne l'adorait pas, mais on avait pour elle beaucoup de vénération, et on la gardait dans un appartement sacré[1].

Au reste, la croix était au Pérou plus ancienne que les Incas et leur religion; car, dans les ruines de Tiaguanaco, un grand nombre de pierres en offrent la figure parfaitement régulière, à branches égales[2].

On mentionne aussi une croix miraculeuse qu'on aurait trouvée au Paraguay.

Il est vrai de dire que certaines traditions du Pérou parlent de chrétiens dont l'arrivée aurait devancé celle des Incas[3], et l'on ne peut nier que des serviteurs du Christ, jetés par la tempête de l'Ancien monde vers le Nouveau à travers l'Atlantique, n'aient pu apporter le culte de la croix au Paraguay, d'où ils auraient passé dans le Pérou. Mais si le christianisme eût, à une époque inconnue, trouvé quelque accès chez les Péruviens des Andes et des Pampas, il aurait laissé bien d'autres traces de son action que l'usage de la croix sur le lit des mourants.

Les autres croix des Américains aborigènes sont d'une nature fort équivoque.

A Palenque, on a trouvé dans un des temples une croix extrêmement ornée et compliquée, sur laquelle était sculpté un coq à très-longue queue, qu'admirent et adorent quatre hommes, dont deux sont à droite et deux à gauche. Cette croix latine pose sur une sorte de piédestal comme celle de Singan-fou; mais elle n'appartient pas à la classe des symboles de la vie divine qui nous occupent ici : elle est plutôt un arbre, l'arbre du

[1] G. de la Véga, t. II, p. 8.

[2] De Castelnau, t. III, p. 394.

[3] Lettre d'un Augustin, de 1555, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

monde, dont nous parlerons plus bas. Le sens de cette figure est d'ailleurs fort simple : Sur le monde repose le dieu-oiseau[1], qui l'a fait et qui le conserve, et c'est vers ce dieu que se dirigent les regards, les cœurs et les prières des hommes.

Dans l'Yucatan, les premiers Espagnols qui y abordèrent virent, dans une grande ville peu distante de la mer, quelques croix de bois et de pierre, et on leur dit qu'un personnage, dont la face resplendissait comme le soleil, avait érigé les plus anciennes en mémoire de son passage, et qu'il était mort après cela. Des croix semblables existaient dans d'autres parties de l'Yucatan, dont la religion est, d'ailleurs, enveloppée tout entière des plus profondes ténèbres.

A Cholula, dans le Mexique, le dieu de l'air, Quetzalcoatl (qui était un Jupiter) avait un manteau parsemé de plusieurs croix rouges. La croix est ici le symbole de la vie divine.

Dans l'île d'Acuzamil ou de Cozumel, on adorait, sous la forme d'une croix, le dieu de la pluie (ou peut-être, comme à Palenque, le dieu suprême, Jupiter *pluvius*, au sommet d'une croix-monde).

Les Cumanais possédaient quelques idoles, entre autres une croix de Saint-André, qui les garantissait des spectres et des mauvais esprits.

A Saint-Domingue, les indigènes rendaient un culte à plusieurs pierres en forme de croix, pareilles à celle d'Acuzamil. Ils les appelaient Zémès, et tel était le nom de leurs divinités secondaires qui, sous l'empire des deux grands dieux, le soleil et la lune, présidaient aux astres, aux saisons, aux travaux des hommes.

En Gaspésie, où les Indiens adoraient d'ailleurs le so-

[1] Comp. dans l'Edda l'aigle sur le frêne Yggdrasil.

leil, ils avaient placé des croix dans les huttes, sur les canots, sur les vêtements, à la suite d'une peste pendant laquelle leurs ancêtres avaient vu dans un songe cette figure.

Enfin, la croix n'était point inconnue des Malais. Cook, dans son premier voyage, en vit une exactement semblable au crucifix, mais ornée de plumes, que les Nouveaux-Zélandais avaient élevée en mémoire d'un des leurs qui était mort[1].

Cependant, à la vue de ces croix ansées, de ces croix grecques à bras égaux, de ces croix latines, de ces *thau* qui s'offrent à nos regards dans tout le monde païen, on ne peut qu'être saisi d'un sentiment d'étonnement pareil à celui qu'éprouvèrent les chrétiens d'Égypte, lorsqu'en renversant le temple de Sérapis, qui était un dieu médecin et sauveur, ils découvrirent sculptés sur les murs des signes en forme de croix ? Ou croirons-nous que ce soit par un pur effet du hasard que les Chinois aient fait naître Hoang-ti, le premier Adam, sur la colline de la croix, quand nous savons que le second Adam est mort sur une croix au sommet de Golgotha ? Il y a là de mystérieux pressentiments de l'avenir, et la Providence y a mis la main. Certainement, le genre de mort qu'a subi le Sauveur du monde n'est pas un accident.

Mais quelles relations secrètes et intimes y a-t-il entre l'instrument de ce supplice infâme et le symbole du monde ? Sans prétendre nullement approfondir ce sujet, nous présenterons les quelques aperçus suivants.

La croix est l'emblème de l'univers.

L'homme est, par sa double nature physique et morale, un abrégé de la création ; et, en étendant les bras, il forme une croix ou un symbole vivant du monde.

[1] Hawkesworth, t. III, p. 194.

Cette croix vivante serait l'emblème de la perfection, si l'homme était pur et portait Dieu dans son cœur.

Mais l'homme est déchu, et il souffre pendant tout le temps de son séjour en ce monde, sans pouvoir se dégager des liens de la douleur. Dieu l'a cloué sur le rocher du monde et mis en croix en punition de ses péchés, comme Zeus Prométhée. Ou l'homme est sans cesse exposé à mille morts : « Nous sommes comme frappés de malédiction, dit le sombre et profond chantre védique, Sounahsépa. Agni, sois toujours le maître chéri des pauvres mortels. Varouna, délie les chaînes qui nous serrent d'en haut, d'en bas, du milieu (comme si nous étions crucifiés) ; brise nos fers ; défend-nous contre l'ennemi (la mort) qui nous perce le cœur (tandis que nous ne pouvons nous défendre)[1]. »

Sounahsépa mis en croix est l'image de l'humanité déchue, qui souffre dans le monde et par le monde. Mais la croix est devenue un bois infâme depuis qu'un des rois de l'antique Orient, alors que régnait en plein l'esprit symbolique, a eu la pensée de faire périr sur deux bois disposés en croix le criminel qui avait violé toutes les lois divines et humaines, et dont la présence souillait le monde. On expose le supplicié pendant quelques heures sur le symbole déshonoré du monde aux regards des cieux et de la terre, qui sont ainsi témoins de son juste châtiment, et l'on se hâte bientôt après de détruire, si possible, jusqu'à son souvenir.

Le fils de Dieu a été, lui aussi, élevé par les Juifs sur une croix au sommet de Golgotha, et offert en spectacle comme le plus vil des criminels au monde entier. Mais ce criminel venait mettre fin au crime, au péché, à la mort, à la souffrance, rétablir dans leur primitive pureté et

[1] *Rig*-Véda, L. I, lect. 2, hym. 5-11. — Voyez note I.

l'homme et le monde, rendre de nouveau Dieu présent dans les cœurs ; et la croix, que le péché avait rendue infâme, a repris ainsi son sens primitif et normal de perfection. L'histoire de cet emblème est donc une image en miniature de l'histoire de l'humanité, et la religion du Christ crucifié ne pouvait avoir d'autre symbole que celui de la croix.

Dieu difforme, ou l'homme-monde.

Revenons à la croix ansée, symbole de la vie divine qui se communique au monde. Le monde, qu'on supposait sphérique, est l'œuvre de l'intelligence suprême ; l'intelligence réside chez l'homme dans la tête, et comme au point de vue panthéiste la créature est de la substance même de Dieu, le monde sera le corps de la tête divine. Substituons donc cette tête à l'anneau, à la croix un corps sphérique, et nous aurons un symbole nouveau pour exprimer la même idée. Ce symbole offre l'image d'un homme au corps, au ventre énorme, dont les jambes sont dissimulées. Telle est, d'après l'explication très-ingénieuse de M Le Blanc, le sens des hideuses idoles de la Chine, de la Tartarie, de la Polynésie, d'une foule de peuples sauvages. Au moins est-il certain que les philosophes chinois aiment à figurer le monde par deux cercles superposés l'un à l'autre, dont le supérieur et le plus petit renferme la triade divine, et l'inférieur le monde. Ces deux cercles sont unis par un canal ou un cou qui conduit la vie de la tête dans le corps.

Les Hindous, avec leur imagination effrénée, ont représenté la même idée par une figure très-compliquée. Elle a les apparences d'un homme sans jambes, qui serait entouré de nuages d'où sortiraient des flammes. Le nez et les yeux sont formés d'une plante de lotus, emblème

des eaux du chaos, ou le nez par l'arbre de vie, et les yeux par le soleil et la lune. De la bouche s'élancent trois rayons lumineux qui représentent la Trimourti. Une main tient le cratère cosmogonique d'où l'eau déborde, l'autre la foudre. La sphère inférieure, qui correspond au corps, offre dans son sein l'œuf du monde qu'entoure le serpent de l'éternité et sur lequel s'abaisse un des trois rayons de lumière qui émanent de la bouche de Dieu.

M. Le Blanc explique par cet Aum de l'Inde les Canopes de l'Égypte, ou vases sphériques, d'où sort soit une tête humaine, soit une tête de bélier, et qui servaient à rafraîchir l'eau du Nil, image de celle du chaos. Le nom de Canope est le même que celui de Kneph, le dieu-bélier, que les Grecs appelaient Bon Génie, et la ville de Canope était précisément située sur le bras du Nil qui se nommait *le Bon Génie*. Il est donc fort probable que les vases en question étaient bien réellement une image de l'Esprit de Dieu produisant et pénétrant le monde.

NOTES DU LIVRE DEUXIÈME.

NOTE *A*. p. 141.

Les mythes du Pérou que nous citons dans cet ouvrage sont tellement incohérents, que nous devons entrer dans quelques explications sur cette religion.

On n'arrivera probablement jamais à reconstruire l'histoire primitive du Pérou. La publication récente de l'ouvrage de Fernando Montésinos n'a fait qu'augmenter les ténèbres, en contredisant sans cesse celui de Garcilaso de la Véga. L'étude des monuments paraît cependant indiquer que le peuple des Incas, les Aymaras ou Quichuas (si l'on veut adopter la division des Péruviens proposée par M. de Tchudi), ont trouvé chez les Chinchas de la côte et chez les Huancas des Andes une civilisation au moins égale à la leur, et l'on suppose que, ne pouvant extirper les anciennes religions, ils les laissèrent subsister à côté de leur culte du soleil. C'est ainsi qu'à Lurin, ville située à cinq lieues au sud de Lima, ils érigèrent un temple du Soleil près de celui de Pachacamac, où l'on se rendait en pèlerinage depuis les contrées les plus éloignées. Pachacamac était évidemment la divinité suprême des Chinchas; ils le disaient fils de Chun (comme Ilus est fils d'Elioun); mais les Incas, pour le faire entrer dans leur système théologique, lui donnèrent pour père le Soleil.

Le temple de Pachacamac était situé vers la mer. Ce dieu avait donné son nom à la vallée de Lurin. Celle de Lima portait le nom de Rimac, le dieu qui *parle :* dans son temple était une

idole fatidique très-célèbre. On adorait sur cette même côte une Grande-Mère, Mamacocha, et la religion primitive était donc théogamique. Elle comptait en outre quelques divinités inférieures, telles que Tumpal, dieu de la guerre, dont le temple, dans l'île de Lampana, était construit en pierres de couleur noire, et avait ses murailles couvertes de figures horribles qu'on distinguait à peine dans les profondes ténèbres de l'intérieur. Le dieu du mal était Supay, l'ennemi acharné des hommes; on lui offrait pour l'apaiser des sacrifices de petits enfants, à ce qu'on assure; mais il était subordonné à Pachacamac (comme Typhon à Osiris).

Au reste, avant les Incas, chaque province, chaque ville, chaque rue, chaque famille, avait ses dieux différents. On cite entre autres la province de Puerto-Vigo, où l'on adorait une émeraude d'une grosseur extraordinaire, le tigre, le lion, la couleuvre. Ce culte est symbolique et nullement fétichiste; car l'émeraude, dans les mythes mieux connus des Muyscas, est un enfant qui a pour père le Soleil; le jaguar est l'emblème du soleil dans le Nouveau monde, comme le lion dans l'Ancien, et la couleuvre représente partout le dieu suprême. Les Collas, peuple pasteur de mœurs fort déréglées, qui habitait au sud du Pérou, immolaient des agneaux au Mouton blanc, chef de tous les autres dieux. Ce Mouton ne serait-il point le Grand-Lièvre des Algonquins? Sous l'Equateur, les habitants des côtes avaient dans chacun de leurs temples, outre certaines figures de serpents, deux statues de boucs noirs, devant lesquelles brûlait un feu perpétuel. Quels que soient les animaux d'Amérique que les premiers Européens ont pris pour des boucs ou pour des moutons, les premiers sont certainement l'emblème du dieu créateur Mendès=Pan, et les seconds sont peut-être celui du dieu sauveur. D'ailleurs, dans tout le Pérou, les sacrifices d'hommes, de prisonniers étaient assez communs; parfois les pères livraient leurs propres enfants. Comme au Mexique, on offrait à l'idole le cœur sanglant de la victime.

Quant au culte du soleil, il est si répandu dans toute l'Amérique-Sud, qu'on peut bien supposer qu'il était déjà celui des Aymaras longtemps avant que Manco Capac, le fils du soleil et le premier Inca, sortit du milieu d'eux pour fonder Cuzco. Les

monuments de Tiaguanaco qui sont antérieurs à ceux des Incas, offrent des bas-reliefs où le soleil est adoré par des génies agenouillés; ces génies ailés ont les uns des têtes d'homme, les autres des têtes de condor, c'est-à-dire de dieux. Les Incas auront relevé et réformé la religion ancienne après une longue barbarie. Leur culte du soleil est simple comme leurs monuments : ceux-ci contrastent, par leur absence presque complète de sculptures, avec ceux de Tiaguanaco ou des Aymaras primitifs, qui se distinguent par l'extrême complication des figures. (de Castelnau, t. III, p. 392 sq.; d'Orbigny, t. III, p. 338 sq.)

Les religions solaire, zoolatrique, théogamique des Péruviens ne diffèrent manifestement en rien d'essentiel de celles de l'Ancien monde. Leurs soi-disant trinités ressemblent de même à plusieurs autres de l'Amérique et de l'Asie mongole; et j'incline à croire qu'elles faisaient partie des cultes antéincasiens. Je n'entrevois pas d'ailleurs pour le moment la possibilité de renouer d'une manière intime les croyances des Péruviens à celles de telle nation spéciale de notre Ancien monde. Peut-être le bouddhisme, qui a sans contredit pénétré chez les Aztèques, a-t-il étendu son influence jusque sur la patrie des Incas. Les Aymaras, d'après M. Tschudi, ont le crâne pareil à celui des Guanches, et ils embaumaient, comme eux, leurs morts.

NOTE *B*. p. 145.

Nous ne sommes point les premiers à comparer Zeus à Jéhova, et les autres dieux des Grecs aux Anges. On trouvera cette idée exposée fort au long par Lamennais dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion,* t. III, p. 109 sq. Lactance ne voyait déjà dans tous les dieux secondaires que les ministres du Dieu suprême, et Maxime de Tyr, s'accordant sur ce point, comme sur bien d'autres, avec Platon, subordonne complétement à Dieu et réunit en une seule et même classe tous les êtres invisibles qui peuplent les cieux. Cette classe comprend les dieux qui, sous les noms de Junon, de Mars, d'Apollon, etc., peuplent l'Olympe, et la foule immense des génies qui n'ont point de noms personnels.

Les premiers sont nos théothées, nos physiothées et une partie de nos anthropothées, les seconds correspondent proprement aux anges. On peut identifier ceux-là avec les génies éthérés et divins de Platon et de Varron, ceux-ci avec les génies inférieurs et aériens.

Que des païens aient confondu les uns avec les autres, et pris pour des anges des abstractions personnifiées, c'est ce qui ne peut nous surprendre puisque ces êtres fictifs étaient devenus pour eux des êtres réels, des divinités. Mais Lamennais n'aurait pas dû tomber dans une erreur aussi palpable. Dans son *Essai*, il est arrivé à des résultats trop semblables aux miens, et il a fourni trop d'armes à ses disciples contre certaines croyances qui sont les nôtres, pour que je puisse garder ici le silence sur cette portion de ses travaux.

Lamennais partait du principe que *ce que tous attestent ne saurait être faux* (t. III, p. 465), qu'il n'y a de vrai que *ce qui a été cru toujours, partout et par tous,* et que *l'antiquité, l'universalité et le consentement,* sont le triple critère de la vérité (t. IV, p. 109).

Son but était de prouver que le christianisme remonte aux origines de l'humanité, et les témoignages historiques qu'il a recueillis en faveur de sa thèse suffisent certainement pour l'établir solidement, quoiqu'il cite trop peu les mythes nationaux et beaucoup trop les opinions des philosophes. Il tient même pour authentique l'Ezour-Védam, qui est une fraude pieuse du jésuite Robert de Nobilibus. Mais en somme, les dogmes et les traditions qui constituent, selon lui, la religion primitive, font tous partie du système que j'ai reconstruit de mon côté et sans son secours; car, pour garder ma complète indépendance, je n'ai rouvert l'*Essai* que mon manuscrit achevé. Il y a d'ailleurs entre son travail et le mien cette différence essentielle, que la révélation primitive est pour lui la mineure d'un syllogisme, et pour moi un simple fait historique, que je livre à la critique des savants, aux spéculations des philosophes, aux méditations des théologiens.

Cependant le christianisme était pour Lamennais le catholicisme. Le catholicisme comprend, avec le culte du seul vrai Dieu, l'invocation des anges et des saints (t. III, p. 349). Il fallait donc prouver que le culte des saints et des anges est aussi ancien que

elui du vrai Dieu. Mais comme la religion primitive se conclut es croyances communes à tous les peuples païens, la preuve u fait en question n'était possible qu'autant que toutes les religions païennes, issues de la religion primitive, se résumeraient u culte des anges, c'est-à-dire des *dieux,* et à celui des saints, 'est-à-dire des *héros* (t. III, p. 82, 109).

Pour justifier cette double assertion, Lamennais eut recours 'abord à l'évhémérisme, et répéta avec Cicéron que *le ciel était resque tout entier rempli d'hommes.* Jupiter ne fut pour lui qu'un i de Crète (t. III, p. 129 sq.). Mais cet éloquent défenseur du ristianisme avait ailleurs fort bien démontré que toutes les ations païennes ont conservé la tradition du vrai Dieu, et que upiter en particulier a tous les attributs de Jéhova. Or il implique ue Jéhova soit un roi de Crète, qu'un mortel soit le vrai Dieu. amennais détruisait ainsi d'une main ce qu'il édifiait de l'autre.

Il chercha ensuite l'autre grande source de l'idolâtrie dans *adoration* coupable des anges que le monde primitif avait légitimement *invoqués* (t. III, p. 70 sq.). C'était accepter avec une veugle confiance les vues de Lactance, de Maxime de Tyr et de laton, sur la réalité et les *fonctions ministérielles* des dieux des iens; c'était méconnaître le rôle immense que le panthéisme a ué dès les temps les plus anciens, et dans l'Orient et dans Occident; c'était transformer l'adoration de la nature elle-même ui parle de mille manières à nos sens, en celle d'esprits invisibles qui sont censés commander à la nature; c'était ignorer olontairement toute la puissance et la surabondance de foi, de oésie et de spéculation que l'âme corrompue de l'homme a éployée pour sa ruine dans la création du polythéisme; c'était, ur ce point comme sur tous les autres, réduire l'intelligence umaine à son minimum d'énergie.

Mais en altérant ainsi le paganisme, Lamennais arrivait à ce illogisme :

Tout culte d'invocation ou d'adoration qui est commun à tous s peuples, est un culte vrai.

Le peuple primitif, tous les peuples païens et les peuples chréens, c'est-à-dire tous les peuples, adorent ou invoquent les nges et les saints.

Donc le culte des saints et des anges est un culte vrai, que les protestants rejettent contre toute raison.

Ce raisonnement a survécu au système philosophique et religieux de Lamennais, et M. Nicolas l'a répété récemment sans en examiner lui-même la valeur. La mineure cependant en est erronée, et Lamennais, en la formulant dans son esprit, avait oublié le peuple hébreu, et s'était mis en flagrante contradiction avec lui-même. En effet il avait posé (t. III, p. 53) le principe, parfaitement vrai, que *ce que le peuple juif a de commun avec tous les autres peuples*, est *l'antique religion du genre humain, la vraie religion*. Or ce peuple a de commun avec tous les peuples la *croyance* aux anges et celle en l'immortalité de l'âme, et non point l'*adoration* ni même l'*invocation* des morts et des anges; et si ce double culte fait défaut dans la religion mosaïque, ce n'est point qu'il ait été aboli par Moïse, c'est qu'il n'a jamais existé chez la nation Élue. Abraham ne l'avait point emporté de la Chaldée, point reçu du peuple primitif.

Que résulte-t-il de là? Que toute l'argumentation de Lamennais tourne contre lui-même, et que nous disons :

Ce qui a été cru toujours et de tous, est vrai. (C'est sa propre majeure.)

Le peuple primitif, les juifs, les païens et les chrétiens, ont cru qu'il existe des anges et que l'âme survit au corps.

Donc ces deux croyances sont vraies.

Et comme tout ce qui n'est ni antique ni universel est faux, le culte des anges et des morts, que ne connaissaient ni le peuple primitif ni le peuple Élu, et qui ne se trouve point ordonné ni même mentionné dans les écrits des Apôtres, est une perversion de la vraie religion. Donc, les protestants qui l'ont rejeté sont dans la vérité, car ils s'appuient à la fois : sur la tradition apostolique, qui est plus ancienne que le catholicisme romain avec ses honneurs rendus aux anges, ses messes pour les morts et son purgatoire; sur la tradition des patriarches hébreux et la loi mosaïque, qui sont antérieures aux pratiques superstitieuses du temps des Macchabées, et sur la tradition du peuple primitif, qui a précédé le paganisme avec son culte des dieux-anges et des héros.

Au reste, je n'accepte point le consentement universel comme critère unique de la vérité : pour être certain que je dois servir Dieu, honorer mes parents et ne pas mentir, je n'attends pas d'avoir vérifié, par la lecture de quelques milliers de voyages, que tous les peuples sont d'accord avec moi sur ces trois devoirs, et je serais seul de mon avis que je ne les remplirais pas moins de mon mieux. Que si j'ai attaqué le catholicisme, je ne l'ai fait que pour repousser les attaques très-vives de Lamennais et de ses disciples Je ne cherche ni n'évite la polémique, et je crois qu'à la lecture de tel des chapitres de cet ouvrage, du chapitre, par exemple, *de la croix*, tout lecteur impartial reconnaîtra que je n'ai point apporté dans mes études de préoccupations dogmatiques. Autrement, en parlant de la date relativement récente du culte des idoles (p. 42 sq.), j'aurais ajouté que, dans l'Église chrétienne, l'usage des images est de même postérieur à l'établissement du christianisme, et que cette innovation est (tout aussi bien que l'idolâtrie) une détérioration, en vertu du principe de Lamennais qu'il n'y a de vrai que ce qui est ancien. La réforme de Luther a détruit les fausses réformes du catholicisme, et par cette négation récente d'une négation antérieure, rétabli l'antique affirmation.

NOTE *C*. p. 153.

Les noms et les attributs de tous les dieux suprêmes des païens ne peuvent certainement s'expliquer qu'en supposant que les peuples polythéistes ont, dans l'origine, cru en un seul et même Dieu et au vrai Dieu. Mais cette supposition se convertit en un fait incontestable quand on voit que ce Dieu a bien réellement été adoré, dès les temps les plus anciens, d'une part en Judée et de l'autre en Chine. Il était donc pour nous d'une extrême importance d'établir solidement le grand fait du monothéisme chinois, et pour cela nous devions multiplier nos preuves, que nous avons empruntées non aux écrits des philosophes, mais aux Livres sacrés et à la langue elle-même. Nous ne prétendons pas toutefois que ce culte du vrai Dieu se soit conservé pur de tout mé-

lange depuis l'arrivée des Cent-Familles dans le Chen-si, et les temps d'Yao et de Chun, jusqu'au siècle de Confucius. Nous voyons, au contraire, pendant toute cette longue période, le monothéisme lutter, avec des succès divers et de grandes défaites, non-seulement en Chine, mais aussi en Judée, et peut-être même en Perse. Toutefois, la foi en un seul Dieu était ancrée si avant dans le cœur des Chinois, qu'après deux mille ans de bouddhisme, elle éclate de nouveau dans nos temps avec une puissance irrésistible. Le chef de l'insurrection actuelle, Hung-Sew-Tseun l'a proclamée hautement dans une série de documents officiels (que M. Medhurst a traduits dans le *North-China Hérald;* voyez *Journal de la Société orientale allemande,* t. VII, p. 628 sq.). Il y raconte brièvement l'histoire du monde, et après avoir emprunté à la Bible (qu'il connaissait par les missionnaires protestants), la création en six jours, et omis le paradis et la chute, il met en parallèle les Juifs monothéistes, mais souvent rebelles à leur Dieu et idolâtres, et les Chinois monothéistes que des empereurs insensés ont entraînés à adorer d'abord les Génies (220 ans avant Jésus-Christ), et ensuite Bouddha (72 ans avant et 25 ans après Jésus-Christ). Il se donne d'ailleurs pour le fondateur d'une religion nouvelle, et pour le frère cadet de Jésus. A l'en croire, le monothéisme de la Chine aboutirait à lui, comme celui de la Judée l'a réellement fait au Fils de Marie. Quel que soit le sort définitif de la présente insurrection, elle nous révèle le caractère du peuple chinois sous une face toute nouvelle : l'antique tradition de la foi primitive est aujourd'hui encore vivante dans son cœur, et nous pouvons déjà prévoir qu'il rejettera, une fois ou l'autre, le bouddhisme, qui lui est antipathique et par la multitude de ses dieux et par l'usage qu'il fait des symboles et des idoles. Voilà donc plus de trois cent millions d'hommes qui, par leurs instincts religieux et par leurs souvenirs historiques, sont en quelque sorte acquis à l'avance au culte du vrai Dieu ; et comme dès les temps les plus anciens ils sont accoutumés, ainsi que les Hébreux, à ne point représenter Dieu par des images, il nous paraît que les pompes du catholicisme ont moins de chances de réussir auprès d'eux que le culte sévère, mais tout spirituel des chrétiens évangéliques ou protestants.

NOTE *C bis*. p. 179.

ait le grand dieu des belliqueux habitants de l'île de et son culte avait été introduit à Tahiti peu de temps rivée de Cook. La nouvelle religion, toute théothéenne, otre explication de ses trois dieux principaux, avait reme religion théogamique. Le dieu suprême de celle-ci aussi Taaroa, dont le nom complet, Taa Roa Téay signifierait, selon Forster, la *Grande Tige génératrice*. lement après lui venait son épouse Tapuppa. Elle passait d'une autre nature que Taaroa, d'une substance matélure comme le rocher : ce qui s'explique aisément puisit manifestement une personnification de la matière pri-, une Grande-Mère. Ce premier couple (d'où doit naître) a engendré la déesse de la lune, celle de l'année, le a déesse qui a créé les étoiles, le dieu des mers, celui , et enfin un fils et une fille qui sont devenus les aïeux humain. Cette théogonie tahitienne avait ses incestes elle de l'Égypte : Taaroa s'unissait à sa fille l'Année, nait la mère des Mois. Le dieu suprême, sous le nom de oduit les tremblements de terre, et Mawi, après avoir oleil, saisit l'immense rocher Tapuppa, sa femme, qu'il l'ouest à l'est à travers la mer ; des îles se détachèrent her, et le dieu le laissa à l'est (où il forme le continent rique). Parmi les dieux inférieurs qu'on n'adorait pas, mptait deux de malfaisants, qui tuaient les hommes : l'un s cimetières ; on ne s'adressait à l'autre qu'en sifflant. pte, les théurges, dans leurs pratiques magiques, sif- invoquant une certaine divinité.) Si nous reproduisons nseignements recueillis par Cook et Forster, de préfée plus récents, c'est à cause de la vérité interne qui nous ractériser les premiers, et de la facilité avec laquelle ils nt par notre méthode de comparaison. (Hawkesworth, 47 sq.; *Second Voyage* de Cook, t. II, p. 419 ; v, p. 443; *yage*, t. II, p. 301, 307, 316.)

NOTE *D*. p. 180.

Les idées fondamentales de la théologie chaldéenne se retrouvent, d'après Macrobe (I, 17), à Hiérapolis, mais non sous la forme de triade. Le dieu suprême est un dieu solaire, aux pieds duquel est une déesse. Cette déesse est la Terre, que le soleil éclaire d'en haut. A la droite et à la gauche de la Terre sont les statues de deux autres déesses, dans lesquelles Macrobe reconnaît la Matière et la Nature, qui servent ensemble la Terre. Le dragon qui entoure des replis de son corps ces deux déesses, me paraît indiquer la Divinité, l'Éternel, qui vivifie la matière et la nature. Les symboles du Soleil sont, d'ailleurs, très-faciles à expliquer : sa barbe indique que ce dieu est l'Éternel qui a formé cet astre, et non le jeune astre issu de l'Ancien des jours. « Le *calathus*, qui s'élève au-dessus de sa tête, désigne le haut éther qu'on croit être la substance du soleil. » La cuirasse qui le recouvre, la pique dans sa main droite et la petite statue de la Victoire au-dessus de la pique, font de ce dieu solaire le guerrier invincible qui triomphe de toutes les puissances malfaisantes et ténébreuses. De sa main gauche il tient une fleur, symbole de la végétation qu'il développe. Le voile bordé de serpents qui pend de ses épaules sur son dos, signifie sans doute les nuées qui voilent les cieux, et d'où partent les foudres telles que des serpents de lumière. Par les aigles qui sont auprès de lui, prêts à s'envoler, on doit entendre la surveillance universelle que le dieu-soleil exerce sur la nature.

NOTE *E*. p. 190.

Il n'est pas sans intérêt de voir les symboles les plus profonds et les plus ingénieux figurer dans le culte grossier d'un peuple aussi peu civilisé que le sont les Lapons. Tiermès, *le Tonnant*, l'Ancien de la Montagne, le Père, qui de son marteau (la foudre) et de son arc (l'arc-en-ciel) tue les mauvais esprits, et qui règne

cialement sur l'homme, avait derrière chaque maison sa sta-
, buste informe de bois, sur lequel était une pierre à fusil,
nbole du feu qui existe partout latent, et que Dieu fait jaillir
on gré. Seité, dont le nom est le même que celui de l'âme
naine (Sitté), est l'âme du monde, l'esprit divin qui est ré-
du en tous lieux et qui vivifie tous les êtres; il préside aux
x, parce que tout est sorti des eaux primordiales, et que l'eau
croître les plantes; aux cataractes, qui, telles que la vie divine,
bent des hauteurs des cieux sur la terre; aux montagnes, qui
chent aux cieux, et d'où descendent les eaux des fleuves; aux
maux, qui ont une âme comme lui, et à la nourriture de
mme. Il se nomme *le puissant Seigneur* (Storjunkare, nom
wégien), le Grand, le Saint. Comme il est esprit, on ne lui
se aucune statue; on lui consacre des pierres brutes de figure
nge, et les sacrifices qu'on lui offre se célèbrent sur une
ntagne sainte. La déesse Baiwé est la douce lumière du soleil,
alimente la vie des animaux. Nous pouvons l'appeler l'image
ble de Tiermès et de Seité. Comme elle s'offre aux sens dans
cieux, elle n'a point d'image sur la terre, et l'on se borne à
ser pour elle, derrière la maison, une table où l'on range
rond les os des victimes, pour imiter la forme du soleil. On
sacrifiait de jeunes rennes femelles. (Mone, t. I, p. 21 sq.)

NOTE *F*. p. 193.

'erkun est un Jupiter tonnant. Les douze flammes qui entou-
sa tête marquent le feu de sa colère; comme il voit tout et
dans tous les cœurs, il se nomme l'*Œil*, *Okko*-Piorun (ou
kun). On reconnaît en lui le dieu qui produit toutes choses,
aureau sur lequel il s'appuie d'une main, tandis que de l'au-
il tient un flambeau, symbole de la vie physique qu'il alimente
cesse. Potrimbos, comme dieu de l'humanité qui laboure
iblement la terre, a la tête couronnée d'épis. Le serpent qui
urait en spirale sa statue, et le serpent vivant qu'on gardait
on honneur, sont les symboles de la vie qu'il communique à
ture. Sous le nom d'Atrimpos, il préside aux eaux, et Vichnou,

[illegible] le protecteur, le sauveur [illegible] veut du sang humain, [illegible] les mines et sur les métaux [illegible] de la terre. (Hanusch, [illegible]

[illegible]

[illegible] célèbres pour que nous [illegible]. Il est hors de doute [illegible] la vie du monde avant [illegible] sortent des épis, qui [illegible] en qui se résument [illegible] avidement le sang qui [illegible] de sa substance la meilleure, [illegible] le représentant des animaux [illegible]. Mais le taureau symbo[illegible] dans le Zend-Avesta; il [illegible] sauveur, et doit donc être [illegible] le scorpion qui mord [illegible] de la nature sont empoison[illegible] spectateur du sacrifice, [illegible] vraiment divin que ren[illegible] de Mithras. Autour de la [illegible] symbolique du monde actuel, [illegible] l'été et l'hiver, le bien et le [illegible] de Mithras à combattre [illegible] mort et le mal. On voit en effet, à [illegible] deux génies, dont l'un tient levé [illegible] de la vie. Puis à gauche du specta[illegible] qui monte dans les cieux (de [illegible] d'été), emportant sur ses [illegible] de la saison pluvieuse dont il [illegible] tandis qu'à droite le lion, emblème de l'été, se précipite, altéré, du haut du ciel sur le cratère des pluies de l'hiver. Ce dernier lion est la triste image des âmes qui, malgré

ur nature solaire, se jettent de leur ciel azuré vers la coupe et
ans la fange des voluptés, de même que l'ascension du dieu leur
prend à triompher des séductions de la matière (du taureau),
'il a immolée dès la création du monde. Quelques monuments
frent à gauche un taureau à tête d'homme (Kaiomorts ou l'hu-
anité née d'Aboudad), sur lequel est monté Mithras, (qui est le
igneur et le maître de l'homme). Toutes ces figures sont placées
ns une même grotte, qui est la voûte céleste. Au-dessous de la
ène principale que nous venons de décrire, sont trois tableaux
tincts qui se rapportent spécialement à la vie humaine. A
uche, dans une grotte, est Mithras levant le poignard sur un
mme à genoux, c'est-à-dire prêt à frapper le corps souillé de
omme avec le même poignard dont il a immolé le taureau
smogonique. Au milieu, dans une autre grotte, sont assis deux
rsonnages qui paraissent être Mithras et l'homme, l'homme
ès de son juge. A droite, on voit Mithras sur le char du soleil,
lancer, en sa qualité de sauveur resplendissant, vers un homme
i se débat avec effroi dans les replis du serpent ou d'Ahriman,
i dirige sa tête contre les coursiers de son ennemi. Enfin, au-
ssus de la grande scène du sacrifice, est un autre comparti-
nt qui a trait manifestement au ciel, mais qui est parfois sur-
rgé de figures dont le sens est fort douteux. On y discerne le
eil avec ses coursiers, qui monte, et la lune, qui descend sur un
r attelé de deux taureaux : ces astres se font opposition dans les
ux comme la vie et la mort, l'été et l'hiver, sur la terre, comme
hras et le taureau, ou Dieu et la matière, dans l'univers. Entre
deux astres, sont rangés sept autels avec leurs feux, qui re-
sentent les sept planètes, ou groupés des figures humaines et
animaux, qui ont le même sens, et au milieu desquels s'élève
licule du Capricorne, qui est la porte par laquelle les âmes
ntent au ciel. Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des
criptions,* t. XIV et XV, les excellentes dissertations de M. La-
l qui nous pardonnera sans doute de n'avoir pas suivi en tout
nt son interprétation.

NOTE *H*. p. 263.

Voici l'explication que nous proposons, d'après notre clef des symboles, du célèbre bas-relief découvert à Yasili-Kaïa. La femme est une Dercéto=Cybèle, une déesse de la nature. Elle est debout sur un lion dont les pieds reposent sur quatre cimes de montagnes, et qui figure la lumière qui repose sur les plus hauts monts, d'où elle descend dans les vallées. En face d'elle est un théothée, un dieu suprême, un dieu de l'humanité : aussi se tient-il debout sur la nuque de deux hommes, qui marchent sur un sol bas et uni. Près de ce dieu, qui est le principe mâle et créateur, est un taureau; près de la déesse, un lièvre, symbole de la fécondité et de la maternité. Le dieu est armé de la massue pour terrasser les puissances malfaisantes, et sa lyre marque que c'est à lui que le monde doit ses harmonies ; la déesse tient d'une main un bâton surmonté d'un croissant, ou de la lune qui est le symbole des eaux primordiales, et sa thiare crénelée rappelle qu'elle règne non-seulement sur la terre informe du chaos, mais aussi sur la terre actuelle et ses cités. L'une et l'autre divinités ont dans la main gauche une fleur de l'arbre de vie ; mais la fleur du dieu est plus grande que l'autre, ce qui signifie que Dieu et la nature possèdent en commun, mais non en égale abondance, la vie qu'ils communiquent au monde. Ils sont suivis de leurs prêtres et de leurs prêtresses.

NOTE *I*. p. 276.

Le mythe de Sounahsépa, ainsi que la parole de Platon sur le juste mis en croix, nous avertit d'être fort circonspect dans l'étude des mythes de crucifiement.

Nous dirons ailleurs par quelle étrange association d'idées les Chinois sont arrivés à faire mourir leur Saint sur le bois.

C'est par le Saint des Chinois ou par Sounahsépa qu'il faut probablement expliquer le dieu crucifié des Kalmouks bouddhistes.

e troisième Bourkhan qui soit venu sur la terre pour corriger s hommes, ou le dieu du troisième âge du monde, Guerel Saktchi, est représenté avec des incisions aux mains et à la plante s pieds [1].

Le mythe hindou de Salivahana est au contraire une fiction cente à laquelle le christianisme a fourni son contingent. Ce rsonnage, qui est censé avoir vécu vers l'ère chrétienne, naît une vierge et d'un serpent, comme Bacchus-Zagreus, terrasse s dragons, comme Crichna=Hercule, est tenté dans le désert, mme le Christ, et meurt sur une croix entre des brigands. tte croix est une preuve de l'influence que l'Évangile, soit dictement par les chrétiens de Saint-Thomas, soit indirectement r les mahométans, a exercée sur les religions indigènes de nde.

Thévétat est, à Siam, un ennemi de Dieu qui est puni dans les fers d'un supplice analogue à celui de la croix. D'après La ubère, à qui nous devons sa biographie, il était frère de uddha ou Sommona-Kodom. Il s'était fait talapoin et avait tenu la puissance d'opérer des miracles. Mais jaloux de la ande gloire de son frère, il se mit à le persécuter avec fureur, se fit chef d'une religion nouvelle, beaucoup plus sévère et étique que la sienne. Les prédications d'un disciple de Somna-Kodom lui enlevèrent tous ses adhérents. Il tomba malade, et enseveli vivant aux enfers, où il est sans pouvoir se remuer, ite d'avoir aimé le fondateur de la vraie religion. Sur sa tête une grande marmite de fer toute rouge du feu de l'enfer; il es pieds dans le feu; deux broches de fer le traversent dans largeur et une autre dans sa longueur. Après un nombre esque infini d'années et de transmigrations il sera dieu (c'est-à-e purifié). J'ai d'ailleurs omis toute la partie merveilleuse de vie, qui ne donne aucun éclaircissement sur sa vraie nature. rpin (*Hist. civile et natur. du royaume de Siam,* t. I, p. 150) de plus que le nouveau culte de Thévétat fut embrassé par s princes et des rois, et que le monde fut ainsi divisé en deux

[1] Pallas, *Voyage en Russie*, traduit par de la Peyronnie, t. II, 206.

factions; que Thévétat, dans les enfers, a la tête couronnée d'épines, que son corps n'est qu'une plaie, et qu'un brasier ardent le dévore sans le consumer. « Les Siamois, ajoute Turpin, ont l'imbécillité de croire qu'il est le même que Jésus-Christ, et c'est ce qui leur inspire tant de mépris pour l'Évangile. » Dans Tachard (*Deux Voyages au royaume de Siam,* t. I, p. 304), Thévétat est le disciple et non le frère de Sommona-Kodom. Enfin, il lui est entièrement étranger d'après l'abbé de Choizy (*Journal d'un Voyage à Siam,* p. 411) : « Sommona-Kodom étant talapoin, il vint des pays orientaux (?) un autre Talapoin, envieux de sa réputation, pour le tuer; il le laissa approcher de fort près, et tout d'un coup, par son ordre, la terre s'ouvrit, et le méchant Talapoin fut précipité dans les enfers, lié de chaînes et dans une posture assez semblable à un homme crucifié. Cette fable donne aux Siamois quelque éloignement de la croix. »

Peut-être l'identité de Thévétat et de Jésus-Christ est-elle dans un certain sens plus réelle que ces voyageurs ne le supposaient. Je crois retrouver dans l'histoire du premier celle d'une lutte que le bouddhisme aurait eu à soutenir, peu après son établissement à Siam, contre une religion qui serait issue du christianisme, et qui se serait distinguée par une morale plus sévère et par des pratiques plus rudes. Ce qui m'a conduit à cette hypothèse, c'est le passage suivant de l'*Histoire générale des Voyages* (t. IX, p. 470) :

« Au Pégu, du temps de Mendez Pinto, étaient des prêtres d'un *dieu des malades* (ou d'un dieu médecin et sauveur), dont la religion était à peu près celle des Juifs : ils avaient la création, le paradis, le péché originel, le déluge, toute la doctrine de l'Ancien Testament, et de plus, la tradition d'un Tomé Modéliar, qui avait été mis à mort pour avoir prêché que Dieu s'était fait homme et qu'il avait souffert le dernier supplice pour le genre humain. Cette doctrine s'était fait un parti dans le Pégu; mais ensuite elle avait été réprouvée parce qu'elle faisait mourir Dieu sur une croix. »

Ce dieu crucifié de Tomé n'est-il pas Thévétat? Mais Tomé est l'apôtre Thomas, et nous concluons de ces traditions indo-chinoises *que les* chrétiens de Saint-Thomas avaient annoncé, depuis le

can, l'Évangile dans les royaumes de Pégu et de Siam, et qu'ils avaient eu assez de succès pour que les bouddhistes aient fait Jésus-Christ le frère et presque l'égal de leur dieu. Il y aurait nc là toute une page fort curieuse à ajouter à l'histoire du ristianisme dans l'Asie Ultérieure, et cette page aurait plus d'un it de ressemblance avec celle qu'écrit, à l'heure qu'il est, en ine, le chef des insurgés, qui se dit le frère cadet de Jésus-rist.

LIVRE TROISIÈME.

Les Anges.

La langue française comprend sous le nom d'*esprits* s anges, les âmes des morts, et les génies qui habitent, ı sont censés habiter, le monde invisible. La même consion existait déjà dans la haute Antiquité : ici, l'âme gagée du corps, se mêle aux anges; là, c'est l'ange upable qui vient expier ses fautes dans un corps huain ; ou bien, l'ange protége la terre, l'âme du mort ille sur ses survivants, et l'un et l'autre se trouvent oir les mêmes fonctions que les êtres imaginaires dont génie poétique de la primitive humanité avait peuplé ; éléments terrestres. Il est ainsi fort difficile, d'ordiire, de déterminer à laquelle de ces trois classes aprtiennent ces innombrables légions d'esprits qui, au re des peuples païens, entourent les grands dieux, vont dans les airs, vivent au milieu des forêts et des serts, s'établissent dans les demeures de l'homme. ıus ne nous arrêterons donc pas longtemps à des reerches qui promettent si peu de résultats positifs, et

notre troisième livre sera fort court. Il traitera spécialement des anges ; nous parlerons ailleurs des mânes.

Dans les seuls documents authentiques que nous possédions sur le monde primitif, et que nous a conservés Moïse, il n'existe aucune trace d'une révélation positive qui eût trait aux anges. La vision génésiaque garde même le silence sur leur création. Seulement le récit du Paradis fait allusion à des ennemis inconnus contre lesquels Adam devait *garder* le jardin, et suppose l'existence d'un génie séducteur dont *la postérité ferait la guerre à celle de la femme*[1]. Cependant les livres inspirés des Hébreux et les religions païennes ont en commun la croyance que le ciel contient des êtres spirituels, bienheureux, immortels, qui veillent sur l'homme, et dont une partie s'est révoltée sous la conduite d'un chef puissant. Cette croyance, qui existe partout, est trop arbitraire et trop circonstanciée pour être un produit nécessaire de l'esprit humain. Il faut donc qu'elle soit antérieure à la Dispersion.

Avant de rechercher les débris de cette croyance chez les grandes nations du paganisme, jetons un rapide regard sur les tribus sauvages des deux mondes. Les voyageurs modernes semblent s'être donné le mot pour signaler chez la plupart d'entre elles l'existence d'un dualisme tout pareil à celui de Zoroastre. Ce n'est pas à nous à nier l'identité de leurs dieux suprêmes avec Ormuzd et Élohim, de leurs dieux du mal avec Ahriman et Satan, et si nous parvenons à prouver que les sauvages ont bien réellement puisé dans la tradition primitive leurs cosmogonies et toute l'histoire de leurs origines, on ne nous contestera pas que leur pneumatologie ne provienne aussi de

[1] Les chérubins qui gardaient l'entrée du paradis avaient sur la terre une fonction toute spéciale, et leur apparition jetait peu de jour sur la nature des Intelligences invisibles et célestes.

ette même source. Mais nous tenons à faire ressortir la fférence radicale qui existe entre l'esprit du dualisme s sauvages et l'esprit du mazdéisme. Zoroastre a fondé le *religion* vraiment *morale*[1], qui tend à éveiller dans s cœurs des hommes de bien cette haine du mal qui iflamme Ormuzd, cette sainte ardeur avec laquelle il tte dans le ciel contre le dieu des ténèbres, tandis que même dogme n'inspire aux sauvages ni courage, ni nfiance, et les livre à toutes les terreurs que fait naître pensée d'un être tout-puissant qui n'est occupé qu'à iré.

Ces mêmes tribus adorent la plupart des esprits bons mauvais qui sont aux ordres des deux grandes divités. La première origine de ce culte doit se chercher ns la croyance du peuple Primitif en l'existence des ges. Toutefois nous devons convenir que les dieux balternes des sauvages semblent être plutôt des mânes e des intelligences célestes[2]. Mais la distinction à faire tre ces deux classes d'êtres est ici tellement difficile, e le mieux est, sans contredit, de réunir en un seul sceau toutes ces religions informes et ambiguës que voyageurs, d'une commune voix, réduisent aux trois gmes suivants : Un seul dieu, un génie du mal, et des prits d'un rang inférieur.

D'après Muller, les Tchérémisses, les Votiaques et les houvaches ont : 1° Un dieu au ciel qui donne le bonur, écarte les maux, et mérite d'être adoré, qu'on irе en péchant et qui fait miséricorde à qui le prie ; un être malfaisant qui habite dans les eaux (du monde sent, qui proviennent des eaux ténébreuses et empoi-

[1] Voyez plus haut, p. 75.

[2] La pneumatologie des Sauvages est formée de quatre éléments : anges, les mânes, les génies élémentaires, et des abstractions sonnifiées, comme nous l'avons dit page 13.

sonnées du chaos), et qui dresse aux hommes des embûches dont Dieu seul peut les préserver ; 3° quelques divinités subalternes (anges ou mânes), que les Tchouvaches choisissent pour patrons de leurs villages, et qu'ils comparent aux saints des Russes[1].

De même, selon Lesseps[2], les Koriaques, les Tchouktches et les Kamtchadales croient : 1° En un dieu suprême et bon, qui a tout créé, qui habite le ciel et qu'on n'adore pas ; 2° en des dieux subalternes des monts, des bois, des rivières, ou du foyer domestique, et 3° en un esprit malfaisant qui a une puissance égale à celle du dieu suprême, et qu'on apaise par des sacrifices.

Carver[3] résumait, pour ainsi dire, dans les mêmes termes la religion des Peaux-Rouges : 1° Le Grand Esprit ; 2° des dieux inférieurs qui sont constamment occupés du bien des humains, qui président aux monts, aux lacs, aux rivières, aux végétaux, aux animaux, et qu'on adore, et 3° un méchant Esprit d'où proviennent tous les maux, et dont on détourne la colère par la prière. Tout récemment encore, M. Schoolcraft[4] a retrouvé dans les croyances de ces Indiens : 1° Le Grand Esprit qui a créé toutes choses, mais qui n'est pas juste (et en effet la justice ne règne point ici-bas) ; 2° le Mauvais Esprit, Matchi-Manitou, qui a pour symbole le serpent, qui habite la terre ferme, et à qui l'on fait des offrandes, et 3° les esprits ou manitous, que le Grand Manitou laisse libres de troubler le monde de leurs guerres continuelles. Chaque Indien s'assure la protection de l'un d'eux ; mais, comme tous ces génies n'ont pas la même puissance, il vit dans la crainte continuelle que ceux de ses ennemis ne soient plus

[1] Pallas, t. VII, p. 28 sq.

[2] *Voyage du Kamtchatka en France*, t. II, p. 91 sq.

[3] *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, p. 280.

[4] *T.* I, p. 17, 34 ; t. III, p. 492.

forts que le sien. Ces manitous (mânes) sont d'ailleurs censés habiter sous terre, et comme en hiver l'épaisseur des glaces qui recouvrent le sol leur intercepte les bruits qui se font sur la terre, les Indiens se permettent dans cette saison de l'année, sur le compte de leurs patrons, toute espèce de récits peu révérencieux et de critiques parfois fort sévères.

Les Péruviens, d'après M. de Tschudi[1], seraient un peuple éminemment dualiste; ils auraient (comme les Perses) divisé en deux camps ennemis, constellations, éléments, animaux, plantes, pierres et hommes. Le monde invisible serait plein d'êtres à formes corporelles, et chaque objet matériel serait le siége d'un de ces esprits. Mais la foi en un Dieu unique se serait éteinte chez ce peuple, et avec elle la liberté : chaque action, chaque pensée de l'homme est soumise par une fatalité immuable à l'influence de l'une ou l'autre des deux forces qui se partagent l'univers. Aussi la crainte domine-t-elle au cœur du Péruvien et lui dicte-t-elle tous ses actes religieux. A la tête des puissances bienfaisantes serait le soleil; on ne sait si quelque dieu est à la tête des autres. Mais l'*incasisme* est une transformation récente des antiques croyances du Pérou, qui étaient certainement bien autrement fidèles à l'antique tradition, et qui devaient être fort semblables à la religion actuelle des Araucans.

Les Araucans adorent : 1° Un être suprême, Pillau ou l'*Esprit*, qui se nomme aussi l'Esprit du ciel, le Grand Être, le Créateur de toutes choses, l'Éternel, l'Infini, le Tonnant; 2° des dieux subalternes, auxquels il confie l'administration du monde : ceux-ci sont mâles et femelles, mais ils ne s'unissent pas par le mariage, parce

[1] T. II, p. 236 sq.

qu'il n'y a pas de génération dans le monde spirituel; 3° un ennemi de Pillan, du nom de Goukoubou[1].

Les Nègres de la Guinée, au dire d'Oldendorp[2], rendent un culte à un Dieu créateur, rémunérateur et sauveur, dont le nom est d'ordinaire le même que celui du ciel, et à des génies protecteurs, les uns des peuples, les autres des familles, qui font l'office de médiateurs entre l'homme et Dieu. Ils habitent dans des choses visibles, animaux, arbres, rochers, dont ils s'absentent en un certain temps de l'année pour rendre compte de leur gestion au dieu suprême, qui les dépose ou les confirme. Enfin, les Nègres croient tous au démon, sans jamais l'adorer; seulement, ils cherchent à apaiser sa colère en lui offrant des objets de grand prix, qu'ils lui jettent en l'invoquant.

Chez les Congues et les Caffres, l'opposition entre les deux Principes semble être mieux accusée que dans la Guinée, et l'on sait positivement qu'au nombre de leurs dieux subalternes et tutélaires sont les âmes des ancêtres.

Les Madécasses admettent aussi deux principes: Janhar, *grand dieu tout-puissant*, qui n'a ni temple ni idole, et son ennemi, Angot, à qui ils réservent une partie des victimes qu'ils immolent au premier. Mais ils ne paraissent pas croire à l'existence des anges, et les morts deviennent, d'après eux, des esprits malfaisants[3].

Il n'est pas jusqu'aux indigènes de la Nouvelle-Hollande qui ne réclament une place parmi les peuples dualistes. Mais ici c'est à peine s'il y a lutte entre les deux Principes. Ils ne se trouvent jamais en présence; ils ne se sont jamais mesurés. Koyan répare de son côté les maux que fait Potoyan, et celui-ci détruit du sien les œuvres du

[1] Maltebrun, *Annales des Voyages*, t. XVI.

[2] *T. I*, p. 318 sq.

[3] *Sonnerat, Voyage aux* Indes Orientales, t. II.

premier. Je ne sais d'ailleurs si les Australiens croient en des dieux ou esprits subalternes.

Revenons aux nations historiques, aux religions mythiques.

I. Les bons Anges.

La croyance primitive paraît s'être maintenue le plus pure chez les Ariens de l'Iran. Leurs Izéds sont les Anges; ils président aux jours de chaque mois. Leurs sept archanges ou Amschaspands ont chacun leurs fonctions spéciales, qui se rapportent surtout au monde physique.

En Égypte, les jours des mois étaient sous la protection de Décans. La Chaldée et l'Inde avaient aussi leurs Décans. Ils sont subordonnés à des dieux d'un rang supérieur, comme les Izeds aux Amschaspands.

Le Rig-Véda nous parle de Sages qui assistent le dieu suprême dans la formation du monde, précisément comme, dans le livre de Job[1], les Esprits célestes célèbrent par des cris de joie et des chants de triomphe la création de la terre. Les lois de Manou rangent les Ladhyas ou Parfaits parmi la foule des dieux secondaires, Déwas. Ce sont là les Génies qui faisaient entendre leurs chants de louange, tandis que Vichnou retirait la terre du fond des abîmes diluviens.

Ces Génies, ces Sages, ces Dieux nous expliquent *les autres dieux* qui, d'après Bérose, forment l'homme du sang de Bélus, et *tous les dieux* que Sanchoniaton nous représente saisis d'épouvante à la vue de Saturne faisant périr (par le déluge) son fils Sadid.

Les autres dieux des Chaldéens et les Sages des Védas

[1] XXXVIII, 7.

sont, traits pour traits, les dieux immortels de Platon, aidant le Père du monde dans la formation de l'univers.

Les Anges sont donc devenus des dieux chez les nations païennes, tandis que la Bible ne leur donne jamais le nom d'Élohim[1]. La croyance en une multitude d'intelligences quasi-divines a contribué sans doute, dans de certaines limites, au développement du polythéisme. Dans Homère, Jupiter est Jéhova, et les autres divinités de l'Olympe lui sont subordonnées comme les Anges au Dieu vivant. On a fait la même remarque au sujet du polythéisme des Nouveaux-Zélandais[2], et elle peut s'appliquer à la plupart des religions.

Cependant, si les Anges ont été divinisés par certaines nations, d'autres les ont confondus avec les âmes des hommes et les esprits élémentaires, comme l'ont fait plusieurs des tribus sauvages que nous avons citées plus haut.

Les Chen des Tao-ssé président, comme les Izeds et les Décans, aux jours, aux divers objets de la nature et aux hommes; mais ils ne sont pas des Anges. L'âme du juste monte vers Dieu et devient Hien, celle du criminel est reléguée parmi les Kouei, et les Chen sont les âmes de la classe intermédiaire. Ils peuvent se conduire bien ou mal; l'empereur les charge nominativement de la protection de tout ce que renferment ses États, et il les dépose, les dégrade s'ils se montrent négligents dans leurs fonctions[3]. Les Chen oisifs et errants pourraient rentrer en grâce en consentant, par la métempsychose,

[1] Au Psaume VIII, 6, Élohim a son sens ordinaire de Dieu.

[2] D'Urville, *La Pérouse*, t. II, p. 511. Voyez plus haut, p. 145 et la note B.

[3] L'empereur fait en Chine ce que Dieu fait en Guinée : voyez plus haut, page 302. — Il est remarquable que les Nègres et les *Chinois* s'accordent aussi dans leurs revers à jeter et briser leurs

à redevenir hommes. Mais la crainte de mal supporter l'épreuve de cette seconde vie terrestre, et de tomber au rang des Kouei, fait que peu d'entre eux prennent ce parti. Les Chen sont en général amis de l'homme; invisibles, ils lui rendent de nombreux services, et souvent, quand il les évoque par la magie, ils accourent à sa voix [1].

Nous permettra-t-on de retrouver les *Chen* dans les *Génies* des antiques habitants du Latium et dans les *Gen* ou *Djin* des Arabes mahométans?

Nous croyons que le culte des Génies, à Rome, était formé de deux éléments, dont l'un était étrusque, c'est-à-dire lydien, *tyrrhé*nien (de *Tharé*, père d'Abraham) et chaldéen, et dont l'autre ne peut être que latin. Le Génie est d'abord l'Ange, l'Ized, le Décan protecteur de chaque homme, ainsi que de chaque lieu et de chaque chose. Mais il se confond avec les Mânes et les Lares, qui sont les âmes des morts comme les Chen. Les Larentalies se célébraient à la fois en l'honneur des Lares et des Génies.

Les Djin sont des Anges qui ont habité un premier monde antérieur au chaos. Mais ils n'ont pas supporté leur félicité. Après plusieurs révoltes, les plus méchants d'entre eux ont été précipités dans l'abîme, et les autres ont été relégués dans le Djinistan, qui est le mont Kaf qui entoure le monde, et d'où ils se répandent sur toute la terre. Ils peuvent prendre à volonté la forme d'un homme, d'un animal, d'un monstre; leur vie, qui dure plusieurs siècles, finit par la mort. Les uns croient à Mahomet, les

idoles ou fétiches, dans lesquels demeurent leurs dieux tutélaires. M. Tchihatcheff (*Voyage scientifique dans l'Altaï oriental*, p. 46) a retrouvé la même coutume chez les Kalmouks, aujourd'hui bouddhistes.

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, t. xv, p. 208 sq.

autres sont méchants, et se nomment Efrit. Mais ce nom est aussi celui des âmes des morts, et les Mânes et les Anges se confondent maintenant en Arabie comme ils le faisaient jadis en Italie.

Les Efrit des Arabes donnent la main aux Vampyres des Grecs et des Hongrois, qui se nourrissent comme eux de cadavres et dévorent les hommes vivants.

Les Djin et les Chen forment une classe intermédiaire entre les Anges ou les hommes purs, et les Anges ou les hommes criminels. Il en est de même en Perse des Péris, Anges tombés qui se repentent et se relèvent, et chez les Scandinaves et les Germains, des Elfes, Anges déchus qui ne sont pas tombés jusqu'aux Enfers.

Ces fables, sous leurs formes actuelles, ne remontent pas sans doute à une haute antiquité; mais elles sont les rameaux d'un tronc unique, dont les racines plongent dans les temps les plus reculés de l'histoire de l'humanité.

II. Les mauvais Anges.

Si le Shastra d'Holwel méritait réellement le degré de confiance que plusieurs lui accordent, il nous fournirait la preuve la plus convaincante que l'Inde connaissait la chute du grand archange Moisasur (MAH, *grand*, ASURA, *démon*), son règne sur les démons et sur les hommes méchants, ses luttes contre Dieu et sa défaite finale. Cette doctrine est sans doute en harmonie avec celle des Hindous et des Égyptiens sur la destruction des mondes antérieurs et les migrations des âmes ; mais la ressemblance entre la tradition de l'Inde et celle de l'Église est si grande, que nous craignons que le livre sacré qu'a fait connaître Holwel ne soit d'une date récente.

Ine telle crainte serait déplacée à l'égard de ce singu-
mythe qui identifie l'Archange déchu avec la pla-
de Vénus. Ésaïe y fait allusion dans sa sublime pro-
tie sur Babylone. Dans le Rig-Véda, Ousanas est un
ie à la fois bon et mauvais, qui se confond avec l'é-
du matin. Tantôt on le voit « chercher à dérober à
ure où le soleil se lève, les vaches célestes (les nuées), »
itter avec les Asouras contre Indra. Tantôt, au con-
re, « il donne à ce dieu sa foudre contre eux, ou
tablit Agni (le dieu du feu du sacrifice) pour être prê-
en faveur de Manou[1] » (d'Adam et sa postérité). Lors-
le védisme a fait place au brahmanisme, Ousanas
t transformé en Soucra, le dieu de la sphère de Vé-
qui est à la fois le modèle des pénitents et le gou-
ou docteur des mauvais génies. En Chine, Tchi-yeou
pareillement très-beau et très-laid, une étoile res-
idissante et un vil insecte.

e Diable, précipité du ciel dans les enfers, en est
é *boiteux* dans les croyances populaires de notre
ope. Mais la Grèce avait aussi un dieu boiteux des
es d'une chute pareille, et ce dieu c'est Vulcain, le
qui dévore tout, qui doit détruire le monde, qui brûle
enfers. Dans un mythe homérique bien connu, Até,
aute, le *Péché*, a été précipitée par Jupiter hors du
où elle ne rentrera jamais.

chi-yeou est, de tous les génies du mal que compte le
nisme, celui qui ressemble le plus au Satan des Hé-
ix et au Diable de nos nations chrétiennes. Il est « le
nier des rebelles » et a des ailes de chauve-souris.
'a enchaîné, mais il n'est point mort. Il a surtout
ifesté sa puissance de destruction lors du fléau de la
de sécheresse antédiluvienne, et il a laissé à Kong-

[1] T. I, p. 98. 157. 320 et 244 ; t. III, p. 280.

Kong, à la face d'homme et au corps de serpent, le soin de faire périr l'humanité par le déluge [1].

Dans le Rig-Véda, Ahi ou le *Serpent* est le père, le chef des Asouras ou Rakchasas qui ont dérobé les nuées pendant ce fléau du feu des temps primitifs. Indra le découvre dans sa retraite et le foudroie.

Ahi des Ariens de l'Inde est Ahriman des Ariens de l'Iran, qui, lui aussi, est un grand serpent, et qui est entouré de ses Dews ou démons. Mais, tandis que le panthéisme hindou a, peu à peu, fait oublier l'antique tradition de l'Ange déchu et du serpent infernal, Zoroastre, qui sentait très-vivement, avec son siècle, la puissance du péché, a donné dans sa religion la seconde place au génie du mal. Ce sage a même dépassé de beaucoup la vérité en attribuant à Ahriman la création des êtres malfaisants. Toutefois il l'a soumis à Ormuzd, et le dualisme qu'il prêche n'est ni absolu ni éternel.

En Syrie, Typhon est un serpent d'après son étymologie (araméen TEPH⁸ON, hébreu TSEPHA⁸, TSEPH⁸ONI), et d'après son mythe. On ne sait, d'ailleurs, que fort peu de choses de lui.

Il nous conduit en Égypte, où son nom cependant ne s'est encore trouvé dans aucun texte hiéroglyphique, mais qui avait d'ailleurs son serpent-géant sous le nom d'Apop.

Nous indiquerons, en traitant de la chute d'Ève, les différents peuples de l'Ancien et du Nouveau monde qui,

[1] C'est sans doute à Tchi-yeou qu'il faut rapporter le passage suivant de l'Y-King : « Le dragon s'est révolté, il a lieu de s'en repentir. L'orgueil l'a aveuglé ; il a voulu monter dans le ciel, et il a été précipité dans les abîmes. » « Il s'est ignoré lui-même, » dit la glose, « et il est devenu aveugle. Au commencement il était placé dans un haut lieu, mais il a perdu la connaissance de ce qu'il était. Il s'est nui à lui-même et s'est vu frustré de la vie éternelle. »

s posséder de dieu du mal, ont gardé le souvenir du pent séducteur.

'yphon de l'Égypte est bien le dieu du mal, le dieu des ux de la nature comme des maux du corps et de l'âme, s'il n'est pas enchaîné vivant comme Tchi-yeou, au ins a-t-il été le prisonnier d'Isis qui l'a relâché. Mais a fait de lui le fils du dieu ancien, Sev, et le frère du u de l'humanité, Osiris ; ce n'est plus un démon qui l'enfer vient nous attaquer, c'est un Caïn qui tue son 'e. Le mythe égyptien reproduit fidèlement l'image la société humaine, où les bons et les méchants sont is d'un même père et vivent les uns au milieu des au- ;. Le spectacle toujours présent de l'état moral du nde a prévalu sur l'antique tradition de l'Archange hu, et tout indique bien, en effet, que le mythe de hon n'est point très-ancien.

in Scandinavie, Loki est, sinon le frère, au moins le npagnon habituel d'Odin. Son nom signifie plutôt le ι (LOHE) que le *Mensonge* (LÜGE). Il n'a point la forme serpent, quoiqu'il soit le père du serpent immense vit dans l'Océan et entoure la terre entière. Par son e et sa mère, on le dirait sorti de l'arche. Meurtrier plus beau des dieux, il a été enchaîné par les Ases, et e restera jusqu'à la fin du monde, où, brisant ses is, il enveloppera dans une ruine commune, mais pas- ère, la terre et le ciel, les hommes et les dieux.

i Vulcain est devenu Satan chez les Scandinaves, le ı Noir des Slaves, Czernobog, était primitivement un ple dieu des mânes, un Pluton.

orsque les Allemands donnent à leur Teufel une nd'mère, ils font remonter son origine au chaos qui, voie de personnification, a fourni aux peuples païens rs déesses suprêmes sous le nom de Grandes-Mères. nom même de Teufel paraît venir, non du grec DIABO-

LOS, mais de l'allemand TIEFE, l'*abîme*, la *profondeur*. Le proverbe *der Teufel ist los* (*le diable est déchaîné*), atteste que les Germains, comme les Scandinaves, croyaient que les dieux l'avait lié pour un temps.

Nous ne connaissons chez les Celtes ni chez les Romains aucun personnage mythologique que nous puissions comparer à l'Archange rebelle. Mais en Grèce, Prométhée est, comme Loki et Tchi-yeou, enchaîné par l'ordre du Dieu suprême pour avoir enfreint ses lois. Seulement ce Titan est tout spécialement la personnification de la race hypocrite et ingénieuse de Caïn.

Zohak, que le héros perse, Féridoun, enchaîne vivant sur le mont Demavend, et qui avait sur ses épaules deux serpents qu'on nourrissait de cervelles humaines, était sans doute, sous sa forme première, le Moloc=Baal=Mahabali des antiques habitants de l'Iran, issus du sémite Elam. La réforme mazdéienne aura métamorphosé ce dieu qui réclamait des victimes humaines, en un Satan.

En Amérique, nous citerons le Satan du Mexique, Tlacatecslolotl, ou le *Hibou doué de raison*, et le Grand-Tigre des Algonquins. Celui-ci est, comme le Satan des Tchérémisses[1], le dieu des eaux (désordonnées et ténébreuses du chaos), et s'oppose, en vrai Ahriman, au Grand-Lièvre qui veut former le monde. Les peuples sauvages adorent, d'ailleurs, différents dieux du mal ; mais ces dieux sont trop peu connus pour que nous citions ici leur noms barbares[2].

[1] Voyez plus haut, page 299.

[2] Pour constater que l'idée que les Sauvages se font du démon est bien conforme à celle des nations civilisées, nous transcrirons du *Magasin des Missions*, de Bâle (1836, p. 638) les lignes suivantes : « Le Wiro des Nouveaux-Zélandais est un vrai Satan : menteur, il *pousse* les hommes au meurtre, à l'adultère, au vol, à la sorcellerie,

Satan est entouré d'Anges déchus comme lui, qui s'ap-
llent : en Chine, les Tchi-moei ou *mauvais Génies*, les
ou les *Noirs*, et les soixante-douze frères de Tchi-
ɔu ; en Égypte, les soixante-douze conjurés de Ty-
ɔn ; en Perse, les Dews ; en Inde, d'après le Rig-Véda,
Asouras et les Rakchasas. Les Titans, qui veulent es-
ader le ciel, sont l'exact pendant des Asouras.
l faut distinguer des mauvais Anges les Géants, ou les
ediluviens qui étaient de haute taille, ainsi que les
gerons et les mineurs de Tubalcaïn. Ceux-ci se sont
nsformés, chez les Étrusques, en des génies infernaux
nés de marteaux, et chez les Scandinaves, en des Elfes
rs célèbres par leur habileté à travailler les métaux.

III. Symboles du Génie du mal, ou du mal en général.

.e Génie, ou le Dieu du mal, a pour symbole le ser-
ıt, comme nous venons de le voir, et comme nous le
rons plus bas encore. Symbole historique ou prove-
ıt de la chute de nos premiers parents ; universel ; et
es deux titres, antérieur à la Dispersion.
.'emblème du scorpion qui blesse l'homme au pied,
talon, a la même origine que le précédent.
.es autres emblèmes sont la plupart trop simples et
urels, ou trop restreints sur la carte de la terre pour
on ait le droit de les faire remonter au peuple Primitif.
'e sont les animaux qui vivent dans les ténèbres : le
ou des Mexicains, la chauve-souris des Chinois et de
re Europe chrétienne.

uicide, à toute espèce de crimes ; il ne se commet pas de péché
l ne l'ait mis au cœur de l'homme. Il rit si les hommes pleu-
, le sang humain est sa boisson la plus agréable, etc.

Ce sont les animaux carnassiers, terrestres ou amphibies : le crocodile et l'hippopotame en Égypte ; le tigre chez les Algonquins, ainsi qu'en Inde où il est l'attribut de Chiwa, le dieu qui tue ; le lion, dont l'Apôtre a dit que « Satan rôde autour de nous comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer » et qui est l'animal d'Ahriman et de Czernobog ; le loup, entre autres le loup Fenris, né de Loki.

C'est, chez les Perses, le Martichoras, lion à tête d'aigle, emblème de tous les animaux ahrimaniens ; il terrasse la licorne qui représente les animaux d'Ormuzd, et il est à son tour vaincu et poignardé par le roi.

Ce sont les animaux des déserts. Le désert avec ses ronces, ses bêtes sauvages, ses serpents venimeux, est, d'après les saintes Écritures, un résultat de la chute d'Adam, une image du monde dépourvu de toute vie spirituelle, et comme la demeure des esprits immondes. Les Perses voyaient dans les déserts une des œuvres d'Ahriman. En Égypte, le désert était la demeure de Typhon, qui en soulevait les sables par le samoun, et qui avait pour attributs les animaux qui y demeurent, entre autres l'oryx. L'oryx et l'autruche étaient pareillement à Babylone des animaux typhoniens, comme le prouvent de nombreux cylindres où l'on voit ces animaux soit se jeter sur des emblèmes et des dieux du bien, soit être contenus par ces derniers. Cette dernière scène se retrouve sur des vases étrusques : ainsi des vases noirs de Chiusi offrent une déesse tenant de chaque main une autruche.

C'est l'immonde et dégoûtant crapaud chez les Perses, les Slaves et les Allemands.

Ce sont enfin le frélon, la guêpe, le taon, la mouche, habitants de l'air, dangereux ou incommodes ennemis de l'homme et des animaux, qui partent on ne sait d'où, *dont* on ne sait comment se préserver, et qui, malgré

ır petitesse, peuvent tuer par leur nombre, ou qui ap-
rtent les maladies contagieuses d'une contrée dans
e autre. Ahriman, pour exercer son œuvre de mort,
change aussi bien en mouche qu'en serpent, en lion.
ns la gageure avec le forgeron Sindri, Loki, sous la
me d'un taon, pique trois fois douloureusement le
n qui devait souffler le feu sans la moindre interrup-
ı, et quand il voulut tromper Freya, il se métamor-
›sa en une mouche. Une fable des Lombards parle
ısi d'un mauvais esprit qui s'était posé sur une fenê-
en la forme d'une mouche, et à qui l'on a coupé une
ıbe. Le Loki des Finlandais, Herhiläinen, est un frelon
mêle au fer, qu'avait découvert un des grands dieux,
iel du dragon [1]. Le taon qui poursuit Io en tous lieux
certainement un Loki=Ahriman. Le dieu de Hécron,
ıl-Zébub, *le Seigneur des mouches*, est le dieu suprême
protége le pays contre toute espèce de maux physi-
ıs et contre les puissances typhoniennes. Achor, dans
Cyrénaïque, repousse spécialement les mouches qui
ıortent la peste. Jupiter, Hercule, Apollon, chasseurs
mouches ou de sauterelles, ainsi que le héros d'Ali-
ıre en Arcadie [2], à qui l'on attribuait la même charge,
t les derniers échos de symboles antiques dont les
ıcs avaient perdu le sens. Quant au Bjelbog russe,
ıt le visage était couvert de sang et de mouches, il
ıit le dieu suprême que le mal assaille de toute part,
ıui réclame des sacrifices sanglants.

Mone, t. I, p. 54 sq.

Stark, *Gaza et la côte des Philistins*, Iéna, 1852 (en allem.),
61 sq.

LIVRE QUATRIÈME

Le Chaos.

lans les deux livres précédents, le théisme éclairait ant nos pas de son brillant flambeau les ténèbres du anisme. Tous les grands dieux que nous y avons contrés, portaient sur leur front une lettre au moins nom de Jéhova-Élohim. Mais ici finit la simple erreur commence le mensonge; ici s'associent à l'Éternel la ıre, à l'esprit la matière, aux dieux des déesses. Sur ône de l'univers s'assied à côté du seul vrai roi une e son égale, une reine qui n'a, comme lui, ni com- ıcement ni fin, et qui même tente partout de le faire ser pour avoir été son enfant. L'éternité de la ma- e, l'adoration de la nature : tel est le grand opprobre 'Antiquité païenne. Mais l'esprit de ténèbres qui s'é- emparé d'elle, n'a pas été assez puissant pour lui faire lier complétement ou renier ouvertement la vérité. lques mythes théistes viennent contredire les mythes zoïques, et les grandes déesses ne sont toutes que personnifications de ce chaos que la Vision avait fait naître au monde Primitif.

Les cosmogonies des païens étant trop compliquées et trop obscures pour qu'il nous fût possible de les expliquer ni dans le texte, ni dans des notes, nous les avons toutes réunies dans un livre dernier et supplémentaire, où ceux de nos lecteurs qui prennent un intérêt spécial aux recherches mythologiques pourront contrôler la vérité de nos interprétations.

Nous diviserons ce livre en trois chapitres : les traditions des païens sur le chaos ; les symboles qui répondent au chaos de la Vision ; les déesses du chaos. Un quatrième chapitre sur l'œuf cosmogonique fera la transition du chaos au monde organisé.

CHAPITRE PREMIER

Traditions des Païens.

haos d'Hésiode et des autres cosmogonies païennes. — Baaut et Tauthé. — Le chaos tombeau et berceau, résultat d'un incendie ; souillé et ıalade ; formé d'atomes. — Les deux systèmes sur les origines de notre ıonde. — La matière, cause du mal chez quelques peuples sauvages

ıi nous comparons les cosmogonies des païens avec 'ision primitive, nous voyons que les Étrusques et les ses seuls avaient gardé un souvenir quelque peu dis-:t de l'œuvre des six jours. Partout ailleurs, la tradi-ı orale a laissé se perdre les détails de ce vaste ta-ıu, et n'en a conservé que le commencement et la le chaos et l'homme formé de terre. Les mythes ne tiennent, à cet égard, rien de plus que la tradition ou légendes. Mais, au livre de l'astronomie primitive, s recueillerons les indices de la haute antiquité de la ıaine, institution qui repose sur la Vision génésiaque. ous traiterons plus bas de la création de l'homme, et ivre quatrième, qui devrait être celui de la cosmogo· se trouve réduit au chaos, dont la nuit fait place à la ière, et dont Dieu sépare les éléments.

xaminons de près le second verset de la Genèse. Nous scernons : une *terre*, c'est-à-dire des substances soli-, des molécules, des atomes ; une terre *informe et* : (THOHOU et BOHOU), ou ces substances dans le plus

entier désordre; des *eaux*, ou ces substances offrant l'image d'une mer dont chaque partie est semblable à toutes les autres (nous dirions dans notre langage moderne une nuée, une nébuleuse); un *abime*, un espace sans fond et sans limites, plein de substances impalpables ou gazeuses; des *ténèbres*, et enfin, dans ces ténèbres, au-dessus de ces abimes à la fois aquatiques et terreux, l'*Esprit de Dieu* qui les couve avec amour.

De ces six grandes images, cinq s'offrent à nous, fort distinctes, dans les premières lignes de la théogonie d'Hésiode: le Chaos, ou la matière informe; la Terre, qui se distingue déjà dans le chaos; le Tartare, qui est l'abîme sous sa forme mythologique; l'Amour, ou l'Esprit de Dieu; l'Érèbe, ou les Ténèbres. Les eaux font seules défaut; mais Homère, qui ne connaît pas le chaos, fait, en revanche, procéder toutes choses d'Océanus.

L'Érèbe est le nom hébreu du *soir* dans la Vision. Les deux mots THOHOU VA BOHOU ont produit deux déesses du chaos : l'une en Chaldée, Tauthé; l'autre en Phénicie, Baau ou Baauth. Celle-ci est probablement la même que la Vénus Boeth de la ville syrienne d'Aphaca. Les Chaldéens disent BOHOUTH, d'où le nom grec de l'*abime*, BUTHOS, et le Baoth des Gnostiques.

Le chaos est décrit en des termes qui rappellent ceux de la Genèse : dans Bérose de Chaldée ; dans Philon de Phénicie ; dans un hymne védique et dans les lois de Manou ; dans le chant de la Vole chez les Scandinaves ; dans les hiéroglyphes de la Chine; puis aussi chez les Finlandais, au Japon, chez les Chippewais et les Moenitarris, chez les Tagales et aux îles Sandwich.

Nous ne possédons pas de légendes cosmogoniques de l'antique Égypte, du Latium, des Celtes, des Slaves, des Mexicains, des Péruviens, des Tahitiens. Mais leurs

ades, leurs dieux-oiseaux, leurs mythes, nous ont déjà ouvé ou nous démontreront bientôt que le chaos de Vision était, pour eux aussi, un dogme fondamental. rtout les eaux, l'air, la terre, les ténèbres, sont antéures à la lumière et, d'ordinaire, elles sont coéterlles avec Dieu. Nous verrons ailleurs que dans la plurt des calendriers, comme dans les mythologies, la it est plus ancienne que le jour.

Les traditions païennes nous donnent en outre, de la ion, un commentaire qui serait fort précieux par sa ute antiquité quand il ne le serait pas par son origina- é et par sa fidélité.

Ainsi quelques nations païennes ont admis que le aos, à la fois tombeau et berceau, était le résultat de ruine d'un monde antérieur qui aurait péri par le feu. terme même de chaos, que nous avons reçu de la èce par les Romains, est d'origine sémitique, et vient CAHAH qui signifie *s'éteindre*. Les hiéroglyphes chis, qui unissent intimement la naissance et la mort, ivent avec le signe du *feu* la matière primitive, et les yptiens disent que « la mer, corrompue et maladive, té séparée du feu[1]. »

Pourquoi donner de pareilles épithètes à la mer? ce que « la mer n'est point une partie intégrante et élément de notre monde, mais un résidu hétérogène » eaux du chaos, et que le chaos, résultat d'une ruine, nécessairement souillé ; car toute ruine suppose un ne antérieur dont elle est le châtiment. La mer était ure non moins pour les Hindous (aborigènes et caes) que pour les Égyptiens. L'Edda dit plus positivent encore que les fleuves du Niflheim étaient empoisnés. Chez les Celtes, la déesse du chaos, Onuava, ale deux crapauds, emblème du mal.

[1] Plutarq. de Isid. 7.

Si les substances du chaos sont souillées, on peut bien dire qu'elles sont malades, et la formation du monde est donc une guérison. Aussi les Égyptiens comptaient-ils, d'après Proclus, au nombre de leurs déesses cosmogoniques une Hygie, Nahimeu, qui a rendu la santé à l'univers.

A ces spéculations de haute métaphysique, qui contiennent en germe toute une philosophie de la nature et de l'humanité, s'en ajoutent d'autres qui ont été le point de départ de nos sciences physiques.

Dès les temps les plus anciens, on s'est demandé ce qu'étaient les substances primordiales dont l'univers a été formé. Tous les peuples ont répondu, d'après la Vision, que c'étaient des eaux. Mais quelques-uns, trouvant sans doute les eaux bien lourdes, bien grossières pour être les origines de tous les êtres, les ont remplacées par la nuée ou par l'air : tels les Phéniciens (d'après Philon et d'après la cosmogonie sidonienne), les Grecs (Héré est l'air), les Orphiques, les Finlandais (la Fille de l'air est une Héré), les Scandinaves (Niflheim), les Chinois (d'après certains hiéroglyphes). Enfin, ces mêmes Chinois se sont représenté la substance première sous la forme de grains de riz, et les Égyptiens sous celle de grains de sables[1], c'est-à-dire sous celle d'atomes, que le phénicien Mochus passait pour avoir le premier introduits dans la cosmogonie, et que les Chaldéens faisaient aussi se heurter et se choquer dans la leur. Cependant, comment méconnaître dans ces divers commentaires de l'antique Orient sur la Vision primitive, la source où Thalès a puisé son dieu-eau, Anaximène son dieu-air, Anaximandre son dieu sans forme, et Leucippe sa théorie des atomes, qui est venue aboutir à la chimie moléculaire?

[1] Dans les séries druidiques qu'a recueillies M. de la Villemarqué, *la farine de l'air* signifierait les atomes.

De même Héraclite ne faisait que s'approprier une an- nne tradition quand il disait que la terre avait été for- še des cendres d'un feu *éteint* (CAHA)[1].

La philosophie d'Héraclite et le sens étymologique du m du Chaos dans Hésiode semble indiquer que la na- n des Hellènes avait conservé, comme à son insu, le ivenir d'un monde antérieur au monde actuel. Mais si n n'a égard qu'à leurs croyances populaires, on ran- a les Grecs dans la classe, fort nombreuse, des peuples i ont admis que la Terre informe et vide était le pre- er commencement de la création. Les Égyptiens, les idous brahmanistes et bouddhistes, et peut-être les tes, ont seuls professé ouvertement l'opinion que no- monde avait été précédé d'un autre, dont la ruine au- t été amenée par la révolte et le péché de ses habi- ts. Cette dernière hypothèse nous paraît s'appuyer sur tradition très-ancienne, qui se serait formée à côté et explication de la Vision génésiaque, et qui la complétait une addition bien hardie, mais fort plausible, que le te semble même réclamer impérieusement. Nous di- is ailleurs[2] les raisons qui militent en faveur de cette nion, qui compte de nos jours plusieurs défenseurs mi les plus célèbres commentateurs de la Genèse, et se rattacherait, suivant nous, à l'enseignement oral patriarches de la primitive humanité.

lous avons expliqué plus haut, par l'hypothèse du os qui serait la ruine d'un monde antérieur, la souil-

L'opposition entre les cosmogonies et religions de l'eau, et s du feu, a donné naissance à la fable que nous raconte Eusèbe *toire ecclésiast.*, XI, 26), d'un prêtre égyptien prouvant à un re chaldéen la supériorité de l'eau sur le feu en éteignant son au moyen d'un canope poreux qu'il avait enduit de cire. De nos s, la géologie a ses neptunistes et ses plutonistes.

Dans notre *Histoire de la Terre.*

lure que certains peuples anciens ont attribuée à la matière, et dont le démiurge l'a purifiée. Mais il est d'autres peuples, et ce qui est fort extraordinaire, des tribus sauvages, qui, sans admettre cette souillure et cette ruine, ont posé comme un des premiers articles de leur foi que la matière était la source et la cause du mal. On est surpris de retrouver ainsi dans des religions informes du Nouveau monde et de l'Ancien les premiers germes de la philosophie des Gnostiques, qui, dédaignant les vieilles traditions et s'abandonnant sans retenue à leurs imaginations, construisaient de vastes systèmes sur l'identification du bien et de l'esprit, du corps et du péché, et sur l'absolue opposition de ces deux termes.

Les religions auxquelles nous faisons ici allusion sont celle des Goands, celle des Peaux-Rouges et celle des Groënlandais.

A l'angle nord-est du Décan, dans des montagnes impraticables, habitent les Goands, aborigènes au teint noir, aux cheveux crépus, sur lesquels les Ariens indraïstes et brahmanistes n'ont exercé aucune influence. Leur dieu suprême, Bùra-Pennou, qui est un dieu solaire, a produit une déesse de la terre, Tari-Pennou, qui est devenue sa compagne, et qui déjà, lors de la création, a apporté dans le monde la semence du mal[1]. Cette déesse de la terre est une personnification de la nature entière, tant organisée que chaotique; et c'est bien ainsi du chaos ou de la matière que procède le mal, au dire de ces sauvages Goands. Ce mythe est d'ailleurs fort remarquable par son théisme; car il appartient à la classe fort peu nombreuse de ceux qui font de la nature et de la matière une production de Dieu.

Les Groënlandais ont aussi une Tari-Pennou. Comme

[1] *Journal de la* Société orient. allem., t. VII, p. 452 (allem.).

utes les nations de race mongole, ils admettent une finité de génies bons ou méchants. Le chef des pre-iers est Torngarnsuk, qui a créé le monde et qui a empire sur toutes choses. Le mauvais Principe est 1 esprit femelle. Elle n'a pas de nom, et habite sous mer dans un vaste palais, dont les portes sont gardées ir des chiens de mer et le seuil par une espèce de erbère.

Ce Cerbère se retrouve chez les Hurons et chez les oquois, dont la grande déesse, Ata-Entsik, est d'un ès-mauvais naturel, ne se nourrit que de serpents et éside à la mort.

Cette même déesse était adorée, sans doute sous un itre nom, chez les Indiens de la Louisiane, qui disaient, après Hennepin, que le monde a été créé par une mme et qu'il est gouverné par son fils, que le fils est principe du bien, et la femme la cause du mal.

L'authenticité de ce dogme des Peaux-Rouges se con-me par le témoignage de Lescarbot, qui attribue aux inadiens la théologie suivante : « Un dieu a créé toutes ioses ; outre ce dieu, il y a un fils, une mère et le so-il ; ce qui fait quatre. Dieu est par-dessus tout. Le fils le soleil sont bons ; mais la mère ne vaut rien et les ange. Le père, ajoutent-ils, n'est pas trop bon. [1] »

[1] Voyez plus bas le livre des *Traditions*, et Picard, *Cérém. relig.* I, I, p. 13. 80.

CHAPITRE II

Symboles apocalyptiques.

Les eaux du chaos sont figurées par les *poissons;* les eaux bourbeuses, par la *grenouille* et par le *lotus;* elles sont contenues dans une *coupe.*

Les ténèbres du chaos ont pour emblèmes le *crocodile* et la *musaraigne.*

La lumière du premier Jour a resplendi dans ces ténèbres comme brillent dans la nuit les yeux du *hibou*, du *chat* et du *loup.*

Le chaos étant tour à tour, dans l'esprit des peuples, la ruine souillée d'un monde antérieur, et la matière primordiale, éternelle et divine, les symboles du chaos peuvent recevoir les sens les plus contradictoires. En outre, les animaux dont les yeux étincellent dans l'obscurité, signifieront aussi bien les ténèbres primordiales, que les astres qui les ont dissipées de leurs brillants rayons.

Les eaux du chaos.

Poisson.

Le chaos est de l'eau. Le symbole de l'eau est le poisson. Mais l'eau du chaos étant impure, le poisson qui la représente doit l'être aussi. En effet, il signifiait, en Égypte, *crime* et *haine*, et cette association d'idées entre

oisson et le mal moral est si ancienne, et par là
ie si générale, que nous disons, d'après les Latins,
er et *pêcher* (*peccare* et *piscari*), et qu'en chinois ces
verbes s'expriment par un seul et même caractère[1].
ı Égypte, les prêtres ne devaient manger ni poisson
l, car le sel est aussi un produit de la mer. A leur
ıtion, les Pythagoriciens et, dans certaines fêtes, les
s aux mystères de Cérès, s'abstenaient de ces ani-
x. Manou interdit aux Brahmines toute espèce de
ons sauf cinq.

pendant, si l'on considère les eaux primordiales
ne étant la matière dont a été formé le monde ac-
le poisson devient le symbole des grandes divinités
ogoniques et un animal sacré. Toutefois, les eaux
éluge paraissent s'être confondues dans l'esprit des
les avec celles du chaos, et les origines de notre
actuelle qui est sortie des flots de la grande inon-
n, avec celles de la première terre qui est née de la
primordiale. Suivant Artémidore, les Syriens qui ne
ent pas de poissons, sont ceux qui adorent Astarté
est une déesse cosmogonique), tandis que, d'après
ı, ils s'abstenaient de ces animaux parce que Vé-
Dercéto s'était métamorphosée en poisson lors-
le était poursuivie par Typhon (au déluge). Sans
prononcer sur la principale cause du respect des
ns pour les poissons, rappelons qu'ils en gardaient
les temples dans des étangs, et que cette coutume
vécu au paganisme jusqu'à nos temps. Elle existe
eulement en Asie Mineure, mais en Perse, en Inde,
n et au Japon[2].

[1] rap. I, 44; de Paravey, *Essai sur les lettres*, p. XXVI.

[2] Chiras, à Komicha, où les poissons sont gardés dans des ré-
s près d'un tombeau ou d'une mosquée, le saint fait mourir
nent qui les touche, et ils ont au nez des anneaux d'argent ou

L'antiquité voulait-elle rappeler que Dieu a fait sortir des eaux le monde, qui y plonge aujourd'hui encore ses racines : elle imaginait une figure humaine dont la moitié inférieure est le corps d'un poisson. Tel Janus; tel Dagon; tel au Japon, Canoun, dieu bouddhiste, qui a formé le soleil et la lune (ou le monde), et qui sort de la gueule d'un monstre marin jusqu'à mi-corps. Telles Atergatis à Ascalon, Eurynome à Phigalie en Arcadie, Onuava dans les Gaules. Ces déesses-poissons ne diffèrent, dans leur idée fondamentale, ni de la Vénus grecque née de l'écume de la mer et sortant des flots, ni de la Vénus syrienne née d'un œuf qui, tombant du ciel dans l'Euphrate, avait été roulé sur le rivage par des poissons et couvé par des colombes.

Voulait-on indiquer que le Verbe de Dieu a exercé sa puissance ordonnatrice au milieu des eaux du chaos, on donnait (nous l'avons vu) à Oannès et au Mercure du Dabistan, un corps de poisson; ou bien on faisait Boud-dha=Hermès=Mercure fils de Maia, la déesse des eaux primordiales.

Les Slaves ont aussi un dieu homme-poisson, Makos,

d'or, en signe de consécration et de dépendance. (Chardin, *Voy. en Perse*, t. VIII, p. 199 sq., 430.) Burnes a trouvé aux sources du Caboul deux étangs où étaient des poissons sacrés (t. II, p. 164). A Madhoura, c'est un acte de piété que de nourrir les habitants des flots de la Jumna, et une loi sévère interdit de leur faire le moindre mal. (Turner, *Amb. au Thibet*, t. I, p. 227.) A Siam, de gros poissons sans dents se rassemblent en grand nombre près d'une pagode, lors des inondations du Ménam; on va les voir par curiosité; qui les blesserait ou en prendrait se ferait assommer par les prêtres. (Turpin, *Hist.* etc., t. I, p. 16.) Le Japon a aussi ses poissons sacrés dans un réservoir, près d'une pagode. (Picard, *Cérém.*, I, II, p. 304.) Des bassins d'eau, pleins de poissons à anneaux, décorent les palais de l'Inde, de la Chine, du Japon (Chardin, *ibid.*), et ce genre d'ornement a passé récemment d'Asie en Europe.

que sa forme range parmi les divinités cosmogoniques. Plus tard, il présida simplement à la pluie, et on l'invoquait dans les temps de sécheresse. Mais il avait fait partie des dieux *noirs* et malfaisants, sans doute comme personnification des eaux désordonnées du chaos, des pluies diluviennes et des tempêtes dévastatrices [1].

Nous parlerons plus bas du mythe diluvien où le poisson est tantôt le monstre qui engloutit les hommes, et tantôt le dieu qui les sauve.

En l'absence de tout mythe, on ne peut dire si c'est par quelque tradition des eaux primordiales et de leur symbole, ou par une superstition tout arbitraire, que les Malais de Ticopia ont le respect le plus profond pour la murène, qui est leur dieu de la mer, et pour la raie. A Ualan, ainsi qu'en Irlande, cette terreur religieuse se porte sur les anguilles [2].

Grenouille.

Le chaos est à la fois terre et eau dans la Vision ; c'est une eau bourbeuse, un étang, un marais, et à ce point de vue son symbole est la grenouille.

En Égypte, elle était bien certainement, comme l'a reconnu Champollion [3], *l'emblème de la matière première, humide et informe*. Aussi la déesse à tête de grenouille, Hec, est la grande *reine* qui préside aux eaux terreuses du chaos. De même les dieux démiurgiques qui façonnent ces eaux, Phtha et Harseph-Pékié, sont figurés avec une tête de grenouille. Chonsou ou la lune, qui est issu de ces mêmes eaux, compte parmi ses attributs cet animal, qui était certainement aussi celui du soleil. Au

[1] Hanusch, p. 293.
[2] D'Urville, *La Pérouse*, t. IV, p. 119. 195.
[3] *Notice du Musée Charles X*, p. 40.

moins, en Lycie, la mère d'Apollon et de Diane changea-t-elle en grenouilles des bergers insolents.

Mais le chaos est le commencement de toutes choses. La grenouille pourrait donc fort bien servir d'hiéroglyphe pour désigner le *premier*, *un*. Tel est aussi le sens qu'elle a, non pas en Égypte, mais dans l'Amérique du Sud, chez les Muyscas de Bogota. Ajoutons qu'ils disent *un* ATA. Mais ATA est évidemment le mot mexicain AT-L, qui a le sens d'*eau*, et dans le zodiaque chinois le premier signe est celui de l'*Eau*[1].

Le commencement chaotique du monde se reproduit en miniature dans celui de l'homme qui, avant sa naissance, s'agite dans les eaux ténébreuses du sein maternel. De là vient que les Égyptiens représentaient par une grenouille l'*homme non formé*. La même association d'idées se retrouve en Chine.

Au commencement du monde correspond celui de l'année, le printemps, et Plutarque (dans son *Banquet*) prétend que cette saison a pour emblème la grenouille.

Cependant, le chaos étant souillé, la grenouille peut, comme le poisson, devenir un symbole du mal, et chez les mêmes Égyptiens elle figurait parfois l'homme *impudent au regard effronté*. Dans les Révélations de saint Jean, c'est à elle que ressemblent certains esprits immondes[2].

Lotus.

Le lotus, qui est la plante des étangs, est, comme la grenouille, le symbole des eaux du chaos. Ce symbole a

[1] Humboldt, *Vues des Cordillères.* — Il est vrai de dire que les *eaux* de ce zodiaque sont plus spécialement celles du Déluge.

[2] Horapollon, I, 25; II, 101. Apoc. XVI, 13.

été en usage surtout en Égypte et en Inde. Brahma, le créateur, est assis sur une fleur de lotus, c'est-à-dire repose sur les eaux dont il va faire sortir le monde. Le jeune Horus, qui sort et s'élève du milieu de cette fleur, c'est le monde qui naît du chaos. Le lotus est le berceau et le lit nuptial d'Osiris le démiurge, et d'Isis la matière. Priape, poursuivant la nymphe Lotis[1], c'est Khem fécondant le chaos. Le symbole du lotus a d'ailleurs été transporté, par le bouddhisme, d'Inde en Chine et jusqu'au Japon, où Quanwon (Canoun) est figuré assis sur un nymphæa[2].

Il n'était pas inconnu de l'Asie antérieure, d'où les Lydiens l'ont transporté en Étrurie. Il y pare de ses fleurs les sépulcres de Veies et de Cæré, et y marque l'immortalité; car le monde qui avait péri dans les eaux primordiales en était ressorti brillant de jeunesse et de beauté.

Coupe.

L'eau suppose un vase qui la contienne. Le vase est l'eau dans les dessins informes des Peaux-Rouges comme dans les hiéroglyphes de l'Égypte. La coupe aux formes arrondies symbolise spécialement les eaux primordiales d'où le monde est sorti. Même en Chine, elle a cette signification.

La coupe est l'attribut des grandes déesses du chaos, Dercéto, Mylitta, Vénus; de Némésis; des Grandes-Mères, et par conséquent un des symboles de la maternité.

Nous le retrouvons entre les mains des dieux des eaux primordiales : de Nilus ou Hopi-moou, d'Océanus, de Nérée, de Néptune, d'Achéloüs qui est l'Océanus des Étoliens, de Vichnou.

[1] Ovide, *Métam.*, IX, 347.
[2] Picard, t. I, II, p. 311.

C'est dans cette coupe que, d'après les Orphiques et Platon, le dieu suprême a mêlé les diverses substances dont sont formés tous les êtres.

Cette coupe est celle de Bacchus où s'enivrent les âmes qui sont condamnées à quitter leurs demeures célestes pour se revêtir d'un corps, et à venir se plonger dans les eaux de la matière primordiale.

Au premier chaos répond celui du déluge, et la coupe de la naissance du monde est aussi celle de sa renaissance et de son rajeunissement, ou le vase d'airain dans lequel sont jetés les membres de Zagreus, de Mélicerte, d'Æson, d'Ithys, de Pélias. On parle d'un cratère immense qui se voit aujourd'hui dans le Turkestan, près de l'Ararat des Bouddhistes et du lieu où l'Arche, à les en croire, se serait arrêtée [1].

Le chaos contenait le monde comme le gland renferme le chêne, ou comme le présent est gros de l'avenir. Qui comprendrait bien son époque pourrait prédire les choses futures, et les reines de la matière, les mères du monde, connaissent les destinées de tous les êtres; elles rendent des oracles, comme c'était en particulier le cas en Égypte. La coupe cosmogonique se transforme ainsi en une coupe prophétique, et l'on a cherché à découvrir les secrets de l'avenir soit dans quelque *liquide* versé dans un vase, soit dans les *eaux* des sources. De là la coupe magique de Joseph en Égypte, et la fameuse coupe de Dschemschid, le Noë de la Perse, qui pouvait y lire le sort de la nouvelle humanité. De là les bassins sonores de l'oracle de Delphes; les vases sacrés du temple de Sadini (Stettin?) au moyen desquels les Slaves interrogeaient l'avenir; l'immense cratère des Cimbres; enfin

[1] C. Ritter, *Les Propylées de l'histoire*, p. 347 (en allemand).

les chaudières des sorcières de notre Europe christianisée [1].

Nous ne savons ce que signifiaient : le vase colossal d'airain qu'un roi des Scythes fit avec les pointes des flèches de ses sujets ; les très-grandes coupes que les antiques Hellènes offraient à leurs dieux ; chez les Sabins, la *coupe* fort ancienne d'Hercule, qui avait ses prêtres particuliers, les *Cup-enci*. Mais ces vases étaient certainement ou cosmogoniques, ou prophétiques, ou diluviens.

Cependant les eaux du monde actuel sont les restes de celles du chaos, et de même que nous parlons du *bassin* du Rhin ou de la Méditerranée, ainsi les Scandinaves désignaient la mer immense par le vase du géant Hymir, qui était si lourd que Thor seul put le porter. La chaudière de Céridwen a le même sens.

Au vaste bassin des mers correspondent les bassins en miniature des sources. Le cratère, dit Porphyre, est l'emblème des sources.

Chez les Grecs, qui avaient perdu le sens des symboles, la coupe des eaux du chaos et de l'Océan devient le vaisseau sur lequel le soleil se rend, pendant la nuit, de son couchant au lieu de son lever, et c'est sur ce même navire qu'Hercule est arrivé dans l'île d'Erythie.

Enfin, la coupe, attribut des dieux au Japon comme en Égypte, est devenue en Chine, où les grands seuls ont le privilége d'offrir du vin sur les autels, un symbole de noblesse et d'honneur parmi les mortels [2].

Ajoutons que le nom de la coupe, dans la langue des

[1] Le saint Graal des épopées du moyen âge, dans lequel Jésus-Christ a bu le vin de la Cène, et Joseph d'Arimathée a reçu le sang du Sauveur crucifié, est une transformation de la coupe cosmogonique du paganisme.

[2] De Paravey, *Essai sur les Lettres*, p. XXVII.

Noachides, semble s'être conservé dans les termes suivants :

MING, *pot*, en chinois.
MUG, *pot, gobelet*, en anglais.
MAGIS, *grand plat*, en latin.
MAGGANA, *tonneau*, dans la Grande Grèce.
MAGEIREION, *vase* de la cuisine grecque.
MOKI, *vase, cratère*, en copte.
MACHA, *grosse cuillère*, MOUTCHEN, *chaudière*, chez les Mongols et les Tongouses.
MANGKOK, *coupe*, chez les Malais.

II. Les ténèbres du chaos.

Crocodile.

Animal amphibie, il pouvait aussi bien que la grenouille figurer les eaux primordiales, et en effet, chez les Égyptiens, il signifiait, dit Eusèbe, *l'eau* (*potable*). Les eaux du chaos étant ténébreuses, il n'est pas surprenant que la queue de cet animal fût l'hiéroglyphe des ténèbres, tandis que par ses yeux on peignait le lever du jour, c'est-à-dire l'apparition de la lumière dans la profonde nuit du chaos.

Que le crocodile ait été dans l'origine le symbole des ténèbres et des eaux du chaos, c'est ce qui résulte du dieu Sévec dont il était l'attribut. Ce dieu est un Saturne qui a fait sortir le monde du sombre abîme primordial. Mais, comme le crocodile est un être malfaisant et Sévec un dieu bon, on a donné à celui-ci pour emblème une espèce de crocodile ou grand lézard qui n'attaque point l'homme. Le lézard *souchis* a même prêté son nom à Sévec ou Souch.

Sévec est le Temps, et Clément d'Alexandrie dit que

le crocodile (souchis) marque le temps. Or, un des plus anciens cycles astronomiques est celui de soixante ans, et, d'après Ælien, le crocodile était adoré en Égypte, parce qu'il passait pour vivre soixante ans, compter soixante jours de gestation, pondre soixante œufs et avoir soixante dents et soixante os.

Sévec est un dieu bon qui fait la guerre au mal, dont un des emblèmes est le scorpion, et, d'après Horapollon, la lutte de deux hommes d'égale force se figurait par un crocodile (souchis) et le scorpion.

C'est ce même dieu qui a sauvé Noë, car le Noë d'Égypte, Ménas, échappe à la mort avec le secours d'un crocodile qui le transporte au delà de l'eau.

D'Égypte, où l'on figurait le soleil sur la tête d'un crocodile (souchis) ou d'un lézard, passons en Grèce, qui donnait le lézard pour attribut à Apollon. Cet animal marque d'abord simplement (comme Latone) les ténèbres du chaos d'où a été tiré le soleil, et que cet astre dissipe, détruit, fait périr par ses rayons; c'est-à-dire Apollon tue le lézard. Mais ces mêmes ténèbres contiennent les lois du monde et la source de toute prophétie; aussi l'Apollon hyperboréen a-t-il de Thémisto, la déesse des oracles, un fils nommé Galéos (*le Lézard*), qui s'est établi en Sicile où ses descendants, les Galéotes, ont formé une race de devins.

En Inde, comme en Égypte, le crocodile prête sa forme à l'un des dieux suprêmes, Chiwa=Sévec, et désigne symboliquement le déluge. Il est aussi consacré à Yama, qui préside aux victimes de ce cataclysme.

Les Mexicains, qui n'ont pas de crocodile, donnaient cependant à leur monstre diluvien la tête de cet animal.

Chez les Malais, l'alligator a certainement été dans les temps anciens l'emblème du dieu suprême comme en Inde. Les naturels de Sumatra le regardent comme sacré et n'osent le détruire, malgré les incroyables rava-

ges qu'il cause parmi eux [1]. Les Javanais, quand ils tombent malades, offrent des aliments aux crocodiles de la rivière voisine [2]. A Timor, jadis, le roi de Simao leur livrait une jeune fille sur le bord de la mer; de nos jours encore, la distinction la plus flatteuse pour une famille est le titre héréditaire de *fils de crocodile* [3], et la dynastie royale de Coupang se dit issue de caïmans. De Timor et Céram à Java, à Sumatra règne la croyance que les femmes accouchent souvent, avec leur enfant, d'un jeune crocodile, nommé Sudara, que la sage-femme porte sur-le-champ à la rivière, et son frère jumeau va lui porter à certain temps des aliments. A Célèbes, plusieurs habitants nourrissent des crocodiles dans leurs familles. Les Bougis et les Macassars célèbrent chaque année, sur des bateaux, une fête en l'honneur de leurs parents crocodiles, chantant et pleurant alternativement et les invoquant jusqu'à ce que l'un d'eux apparaisse, auquel ils jettent du bétel [4]. Les Tagales leur font des offrandes et les appellent *nono*, ou grands-pères [5]. D'autres Malais, ceux de la Nouvelle-Zélande, où l'on n'a point constaté l'existence de cet amphibie, ont une frayeur superstitieuse fort remarquable pour les lézards, qu'ils ne voudraient pas toucher pour rien au monde [6]. Enfin, dans l'archipel des Carolines, les habitants d'Yap adoraient une espèce de crocodile [7].

1 Marsden, *Histoire de Sumatra*, t. I, p. 279; t. II, p. 107. 110.

2 Macartney, *Voyage en Chine*, t. II, p. 63.

3 Péron, *Voyage de découv. aux Terres australes*, t. II, p. 266.

4 Hawkesworth, t. IV, p. 280.

5 Marsden, *Histoire de Sumatra*, t. I, p. 279; t. II, p. 107. 110.

6 D'Urville, *La Pérouse*, t. II, p. 517. 586. Comp. Cook, *Trois. Voyage*, t. I, p. 180 : « Les Nouveaux-Zélandais parlent d'un lézard de huit pieds, qui mange les hommes et se tapit dans des creux creusés sous terre. »

7 *Hist. des navig. aux Terres austr.*, t. II, p. 480.

Le respect superstitieux de la race malaise pour le crocodile se retrouve, sur la côte de Sofala, chez certains Caffres qui portent leurs morts dans une caverne qui est habitée par un grand nombre de ces animaux, et qui est un lieu saint. Les âmes sont censées passer dans le corps des crocodiles et s'y purifier[1].

Au Japon, mais dans le culte bouddhique, le dieu des sciences est figuré, dans son temple de Miaco, par une figure énorme de lézard, dont la queue repliée en rond faisait plusieurs tours, et qui occupait presque tout le plafond. On l'y avait placée, dit-on, afin que les étudiants s'accoutumassent, en invoquant la Divinité, à lever les yeux vers le ciel[2]. Mais cet animal est bien plutôt ici l'emblème d'un Mercure cosmogonique, d'un Oannès, du Verbe coordonnant, selon les lois de la science éternelle, les éléments ténébreux du chaos.

Cependant le crocodile, symbole des ténèbres cosmogoniques, pouvait aisément devenir, comme tous les animaux carnassiers, l'emblème du péché, du mal, de l'enfer. En Égypte, il était l'attribut de Typhon. De son cadavre naissait le scorpion, dont l'aiguillon est plein d'un venin mortel, et que tue l'autre crocodile. De plus, il était le hiéroglyphe de l'impudence, de toute espèce de méchanceté. Dans le langage ancien des songes, il signifie un brigand, un meurtrier, un extravagant.

Musaraigne et rat.

Que l'un et l'autre de ces animaux soient des emblèmes de la nuit, c'est ce qu'attestent leurs noms même. RAT, en allemand RATTE, vient d'une antique racine qui s'est conservée dans le sanscrit où RAT signifie *être som-*

[1] Picard, *Cérém. relig.*, t. I, II, p. 66.
[2] De Charlevoix, *Japon*, t. I, p. 311.

bre, RATREM, *la nuit*. Dans cette même langue, MUSH, qui a le sens de *rendre invisible*, a produit le mot latin MUS, l'allemand MAUS et notre *mus*-araigne.

La nuit dont la musaraigne était le symbole en Égypte, c'est la *nuit* cosmogonique, celles des *eaux* du chaos, celle de Léto, Réto, Buto, Athribis. En effet, ce petit animal, non-seulement habite des trous *ténébreux*, mais se plaît près des *eaux* et se nourrit de poissons. Il peut être en quelque manière associé au crocodile amphibie et à la grenouille. Le sens symbolique qu'on lui avait attribué l'a fait passer dans l'antiquité pour aveugle[1].

Bubaste fait la chasse aux rats parce qu'elle est Diane ou la lune qui dissipe de ses rayons les ténèbres de la nuit.

Cependant, de même que la coupe cosmogonique est à la fois coupe prophétique, ainsi la déesse-musaraigne de l'Égypte avait à Buto un oracle célèbre.

Enfin la musaraigne, comme le crocodile, la grenouille et le poisson, tout en étant l'attribut d'une divinité bienfaisante, signifiait aussi le mal, la ruine, la mort. C'est ainsi qu'elle figurait, dans certains bas-reliefs égyptiens, la destruction de l'armée de Sennachérib. Au Khotan, on raconte pareillement que, ce pays ayant été envahi par les Hioungnou, le roi fit un sacrifice aux rats du désert, qui rongèrent de nuit, dans le camp ennemi, les cordes des arcs et les courroies des cuirasses[2].

De même, en Chine, le rat se nomme HAO-TSE, *le fils de la destruction*, et dans le zodiaque chinois, le Verseau qui est Deucalion=Noë, a pour correspondant le rat, qui indique donc la ruine du premier monde par le déluge.

Chez les Tartares de Kasan, c'est un présage de malheur qu'une musaraigne soit venue faire son nid dans

[1] Plutarque, Sympos. IV, 5.

[2] Klaproth, *Tableaux histor.*, p. 184.

leur maison ou leur jardin. Ils en font même un terme d'exécration et disent : « Qu'il te vienne des musaraignes dans ta maison[1] ! »

La musaraigne de l'Égypte a fait place, en Grèce, au rat, comme le crocodile au lézard.

Associé à Cérès, à Minerve, à Apollon, il figure les ténèbres cosmogoniques d'où sont sortis la terre, le monde, le soleil. Une médaille de Métaponte présente d'un côté la tête de Déméter, avec le voile (du chaos) rejeté en arrière, et de l'autre un rat. Minerve, déesse du monde bien ordonné et lumineux, a pour attribut le grand ennemi des rats, le hibou. Sur quelques médailles d'Alexandrie le rat s'oppose hardiment à Apollon, ou les ténèbres à la lumière ; sur celles de Ténédos, il est figuré simplement à côté de la tête de ce dieu. Mais, d'ordinaire, Apollon est le grand destructeur des rats comme des lézards ; et ici le rat prend son troisième sens, d'être malfaisant, ténébreux, infernal. Ainsi s'explique le mythe de Glaucus qui meurt en jouant avec un rat : cet animal marque dans ce cas spécial la plus grande de toutes les ruines, celle du déluge.

Apollon-rat, Smintheus, était un dieu des Teucriens qui étaient venus d'Égypte par la Crète en Troade. Aussi retrouvons-nous chez eux le rat rongeant le cuir de leurs armures, et le rat prophétique.

III. La lumière apparaît dans les ténèbres.

Chat.

Bubastis, ou la déesse à tête de chat, est une des Grandes-Mères de la religion égyptienne, et répond à

[1] Pallas, *Voyage en Russie*, t. VII, p 66.

Diane, qui est à la fois la lune et Lucine. Le chat est ici le symbole de la nuit du chaos, de la lune, qui est l'œil brillant de nos nuits, et, dans un sens accessoire, de la fécondité, parce que sa déesse préside aux accouchements.

En Béotie, Galinthias, la déesse-*chatte* (GALÉÊ) ou *belette*, qui abrége les couches d'Alcmène en trompant adroitement Junon, est la Bubastis d'Égypte, dont les Cadméens auront apporté avec eux le culte, et qui sera devenue avec les siècles une servante d'Alcmène, métamorphosée en une belette.

La Bubastis des Scandinaves, c'est Freya, dont le char est traîné par deux chats. Le chat, aujourd'hui encore, joue un grand rôle dans les pratiques magiques des Lapons, ainsi que dans les superstitions populaires et les contes des Allemands.

Hibou.

Le hibou doit pareillement son nom grec, GLAUX, à une racine dont le sens est *briller*. Minerve *aux yeux de hibou* (et non aux yeux brillants et d'un bleu clair), personnifie le monde sortant subitement de l'intelligence divine au milieu des profondes ténèbres du chaos, et ressemblant à un oiseau de nuit dont les yeux resplendissent comme des astres dans l'obscurité.

Le déluge est un second chaos plus moral encore que physique, où Ascalaphus, *le hibou*, tente de rétablir l'ordre.

Mais si le hibou appartient au monde de la lumière par ses yeux, il n'apparaît que de nuit, et la nuit c'est le mal. Cet oiseau sera donc à la fois l'attribut de la déesse de la sagesse, et un être redoutable, un prophète de mort chez les Romains, une incarnation ou du moins

le symbole du mauvais esprit chez les Mexicains et chez les Slaves[1], l'âme des hommes assassinés chez les Arabes.

Loup.

Nous n'affirmons point que les symboles du chat et du hibou aient existé déjà lors de la Dispersion ; mais on ne peut douter qu'il n'en ait été ainsi de celui du loup. Cet animal, en effet, joue un rôle dans une foule de mythes, la plupart fort obscurs, qui n'appartiennent point tous à l'Ancien monde. La clef en est fournie par Pline, qui range parmi les animaux de nuit et joint au chat « le loup dont les yeux brillent et jettent de la lumière[2]. » Il est ainsi tour à tour l'emblème de la nuit et celui de la lumière, et il a parfois aussi, comme le hibou et le crocodile, le sens d'un être malfaisant.

Le loup emblème de la nuit. La mère d'Apollon et de Diane, Latone, est une louve, parce qu'elle figure les ténèbres du chaos d'où sont sortis le soleil et la lune. Son fils Apollon porte le surnom de *né d'une louve* (LUCOGÉNÈS).

Mais, comme le soleil dissipe les ténèbres, Apollon est un *tueur de loups.*

Cependant les ténèbres du chaos avec tous leurs fléaux n'ont point été anéanties par la formation du monde. Elles poursuivent bien au contraire sans relâche, sous la figure d'un ou de deux loups, leurs deux grands ennemis

[1] Hanusch, p. 284. Chez les Kalmouks, la chouette blanche est un grand présage de bonheur et de malheur, selon qu'elle prend son vol à droite ou à gauche. La tuer serait un crime. (Pallas, *Voyage en Russie*, t. II, p. 228.)

[2] *Hist. naturelle*, II, 55.

le soleil et la lune, et quand elles les atteignent, ils perdent leur lumière ; il y a éclipse. Telle était la croyance des Scandinaves.

Un autre loup des mythes scandinaves se nomme Fenris. Enchaîné maintenant (comme Satan dans l'Apocalypse), il brisera un jour ses liens, déchirera le monde et engloutira Odin lui-même. Son père est Loki, le dieu du mal, dont il est ainsi l'une des formes.

Le loup, WOLF en allemand, se confond dans le langage symbolique avec le renard, VULP-ES en latin, 'ALOPEX en grec. Au Japon, le renard est une sorte d'incarnation du génie du mal.

Le loup emblème de la lumière. La lumière cosmogonique est figurée au Mexique (nous l'avons vu déjà) par un loup recevant de l'aigle démiurge le fleuve de la vie, et produisant les êtres animés.

En Italie, Mars, le grand dieu des Sabins, était un dieu solaire. Il a le loup pour attribut, et sur les vases étrusques une tête de loup.

Le dieu Lupercus, qu'il soit Mars ou Pan, est un *loup-bouc* (LUPUS-HIRCUS), et préside au soleil (loup), source de toute fécondité ou resplendissante image du dieu générateur (bouc).

Le loup, HIRPUS, qui a conduit les Hirpins dans les hautes vallées des Apennins, est un dieu solaire comme le Mars des Sabins, un dieu suprême comme l'aigle qui a dirigé les Aztèques vers Mexico.

Des loups, emblème de quelque grand dieu, de Zeus, guident les Deucalionides au Parnasse, où ceux-ci fondent une ville des *loups*, Lycorée.

En Arcadie, près de la ville de *la queue du loup* (Lycosure), on adorait dans les fêtes du *loup* (lycéennes), sur le mont du *loup* (Lycæon), Zeus-*loup* (lycéen), qui

ses ailes d'aigle nous reconnaissons pour un démiurge et qui aura fait briller la lumière au sein du chaos.

Le Zeus des Scandinaves, Odin, a de même pour attribut le loup. Son fils Thor a le renard, qui est en quelque sorte un diminutif du loup.

Mais le vrai dieu de la lumière ou du loup, c'est celui du soleil, c'est, en Grèce, Apollon. Dans son temple, à Delphes étaient deux loups d'airain, et le pays qui lui était tout spécialement consacré était, en Asie Mineure, la Lycie.

Un des noms grecs de l'année est LUCABAS, *la carrière du loup* ou du soleil.

Chez les Slaves, à la fête du printemps, on promenait un loup en signe du retour du soleil qui triomphe de l'hiver[1].

Dans le cours ordinaire de la nature, le soleil dissipe par la force de ses rayons les nuages qui couvrent le ciel. Les nuages sont, en Inde et en Grèce, des vaches ; l'astre du jour qui les disperse est donc un loup qui se jette sur un troupeau de bêtes à cornes. De là, la fable de Danaüs érigeant dans Argos un temple à Apollon Lycien ou loup, à la suite des ravages qu'avait fait un loup dans un troupeau de bœufs. Les Sicyoniens expliquaient par un mythe tout semblable le culte qu'ils rendaient à Apollon Lycéen.

La victoire du soleil-loup sur les nuées expliquerait-elle peut-être pourquoi, chez les Germains, la rencontre d'un loup était de bon augure, et présageait en particulier une victoire ?

Le soleil, brillant dans un ciel sans nuage, consume la terre de ses feux, et les noms du loup, en hébreu et

[1] A moins que le loup ne symbolise ici les ténèbres de l'hiver et la puissance malfaisante de Czernobog.

en chaldéen, Z'EB, D'OB, semblent tenir au radical sémitique et indo-celtique DAB, TAP, TEP, *brûler*. Le renard se substituant au loup, il faut entendre d'une grande sécheresse le mythe du renard qui ravageait les campagnes de Thèbes au temps d'Amphitryon.

Le déluge avait ravi à la terre la lumière du soleil, et l'humanité était là, gisant sur le sol, abîmée dans la douleur et la souffrance. Telle était Iduna (dans l'Edda) quand les dieux jetèrent sur elle une peau de loup, c'est-à-dire quand, après le cataclysme, ils firent briller de nouveau les doux rayons du soleil sur la terre et sur l'homme.

Tel est aussi le sens de la Louve qui réchauffe et allaite Romulus et Rémus, que l'inondation diluvienne avait déposés sur le rivage dans leur arche ou berceau.

Les Turcs ont pareillement leur louve qui nourrit de son lait un enfant qui avait seul échappé à la totale destruction de sa nation (dans la guerre du déluge contre l'humanité). Plus tard, il rendit la louve mère de dix fils, dont le plus puissant fut Asséna, ou le *loup*, qui plaça des têtes de loup au haut de ses étendards. Les Mongols racontent à peu près de même et leur propre origine et celle de la famille de Gingis-Khan [1]. La branche principale des Ouigours se dit issue de deux princesses, d'une beauté parfaite, que leur père résolut d'offrir au ciel et qu'il plaça sur une haute tour (où elles étaient exposées aux rayons fécondants du soleil). Elles eurent commerce

[1] Les écrivains chinois disent que l'ancêtre de la famille de Gingis-Khan était un homme de haute stature et de couleur bleue, qui avait épousé une femme triste et délaissée, ou un loup bleu de ciel qui épousa une biche blanche et féroce. (Klapr. p. 159.) Ce loup bleu, ce géant bleu est le dieu du soleil traversant la voûte azurée ; cette biche féroce, cette femme triste, c'est la terre dévastée par le Déluge.

avec un loup (le soleil) qui avait établi sa tanière au pied de la tour, et qu'elles prirent pour une divinité métamorphosée. Les Ou-Sun, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, ont aussi le mythe d'un prince dont le fils fut miraculeusement conservé par une louve qui venait l'allaiter, et par un oiseau qui lui apportait de quoi vivre [1].

Dans une légende diluvienne des Peaux-Rouges, le loup ou le renard qui nage ou court pendant un an autour de la terre, symbolise incontestablement le soleil. Ce mythe nous explique pourquoi, sur l'Orégon, les Tchinouks (tribu des Têtes-Plates), professent un respect particulier pour le loup des prairies, qu'ils sculptent à la tête de presque tous leurs canots [2]. Cet animal est d'ailleurs sacré pour plusieurs autres peuples indigènes de l'Amérique-Nord. Une famille des Iroquois se dit issue d'un loup.

Dans l'Amérique-Sud, le jaguar paraît avoir pris la place du loup et du renard dans le langage symbolique des indigènes. Chez les Yuracarès, c'est un jaguar femelle qui sauve l'enfant diluvien, leur Asséna, leur Romulus. Les indigènes de la Trinité croyaient que leur dieu suprême, le soleil, faisait sa course traîné par des tigres (jaguars), qu'ils vénéraient, et auxquels ils abandonnaient leurs morts [3], et les Moxos, qui révèrent d'ailleurs le Dieu de la nature, craignent surtout le jaguar, à qui ils dressent des autels et font des offrandes. Pour devenir ses prêtres (nous l'avons déjà dit), ils se vouent à un et deux ans de jeûnes rigoureux et de chasteté [4].

[1] Klaproth, *Tableaux histor.*, p. 114. 125. 164.

[2] Mofrat, *Californie*, t. II, p. 354.

[3] Picard, *Cérém. relig.*, t. I, 1. p. 175.

[4] D'Orbigny, t. III, p. 226. Voyez plus haut, p. 265 : le loup ayant à peu près le même sens que le lion, le jaguar correspond à la fois au lion et au loup.

Cependant l'aurore que produit le soleil peut être aussi une louve ou un loup comme son père. Elle l'était pour les Ariens de l'Indus, d'après le mythe suivant du Rig-Véda et l'interprétation des indigènes[1] : *Un passereau*, l'aube du jour, *courait le risque d'être dévoré par un loup*, l'aurore, qui s'avançait à l'orient ouvrant sa gueule embrasée. L'oiseau *invoqua les Aswins*, les premiers rayons du soleil levant, *qui le délivrèrent de la gueule du loup. Sur leur char ils ont gravi le haut de la montagne*, de la voûte céleste, où les douces teintes de l'aube, qui ont disparu à l'horizon, colorent les nuées, tandis que des lueurs de plus en plus éclatantes enflamment tout l'orient. Mais, *l'être qui remplit tout de ses rayons*, le soleil depuis son lever, *a vu son fils* (le loup) *expirer sous l'influence d'un fluide mortel*, c'est-à-dire le ravissant spectacle de l'aurore, qui était sa propre œuvre, s'évanouir comme par l'action d'une divinité malfaisante.

Des deux loups de l'Edda, dont l'un poursuit le soleil et l'autre le précède, le dernier doit être celui du Rig-Véda, l'aurore.

Dans l'expression *entre chien et loup*, qui désigne le crépuscule du soir, le loup est au contraire, selon son premier sens, la nuit qui approche, et le chien, l'ardeur (caniculaire) du jour qui s'éloigne.

Les deux sens contraires de notre symbole sont confirmés par les langues. LUCOS, *loup* en grec, est le nom latin de la *lumière*, LUC-IS. Mais ces deux mots ne diffèrent pas de LUC-US, le *bocage* sombre, ténébreux, et de LUC-TUS, LUG-ERE, *deuil*.

[1] D'Orbigny, t. I, p. 230. 234.

CHAPITRE III.

Les déesses.

L'Antiquité, qui ne croyait pas en un Dieu assez puissant pour créer le monde, et qui tenait la matière pour éternelle, a fait de la terre informe et vide une grande et suprême déesse, qui a reçu cent formes différentes. Elle est la personnification soit des eaux primordiales, soit de l'abîme, ou de l'air du chaos, soit de ses ténèbres, soit de la lutte de ses éléments, soit de leur séparation, soit de leur accord, soit de la sagesse qui présidait à leur coordination, soit de la vie et de la chaleur qui les pénétrait. On fait de cette déesse multiforme la sœur et l'épouse de Dieu, parfois sa mère, fort rarement sa fille, et de même que les dieux se divisent en *anciens* et en *nouveaux*, suivant les temps de leur domination, ainsi les déesses du chaos changent en plusieurs lieux de nom quand elles déposent leurs antiques fonctions pour régner sur la nature organisée et sur l'humanité.

I. Les Grandes-Mères.

La terre informe étant la matière dont a été formé le monde, la déesse du chaos doit être la mère de toutes les choses visibles, la première mère, la Grande-Mère.

C'est sous ce nom que la désignaient les Phrygiens, les Grecs, les Latins, les Égyptiens, les Hindous, et sans doute tous les peuples païens sans exception.

Mer et Mère.

Le chaos est un abîme d'eaux, une mer : la *mer* est donc la *mère* du monde, ou la *mère* universelle est une *mer*. Ce jeu de mots se reproduit dans une foule de langues : en latin MARE[1] et MATER ; en allemand MEER et MUTTER ; en celte MUIR, MOR et MATHOIR. Le grec a perdu le nom antique de l'eau. En sanscrit MA, MATAR, MADTRA signifie à la fois *mère* et élément, *matière*. Dans les langues sémitiques, même racine MA pour les deux mots d'eau et de mère : hébreu MAÏ et EM ; arabe MA et OM, OUM ; syriaque MAIO et EMO ; pehlvi MIA et AM , et la correspondance dans ces mêmes langues n'est pas moins frappante si au lieu de MAÏ l'*eau*, l'on prend JAM la *mer*. En Égypte, JAM, JOM *mer*, MOOU, MAU *eau*, et MAU, MEOU *mère*. Ces deux monosyllabes s'offrent pareillement à nous chez la plupart des peuples de race mongole : MOU, MOUKE *eau*, et AMA, EME, ENIE, ONI *mère*, en mandchou et tongouse ; MI *eau*, et UMI, ME, MAU *mère*, dans l'Indo-Chine. La langue japonaise a perdu le MA de mère, mais elle dit UMI la *mer*, AME la *pluie*, MIDS l'*eau*. En chinois MOU signifie bien *mère* ; mais l'eau, la mer c'est HAÏ. Toutefois cette langue ne fait exception à la règle universelle que pour la mieux confirmer par l'écriture : HAÏ s'écrit par les deux signes de *mère* et d'*eau*. Le fil d'Ariadne, que nous avons trouvé, ne nous abandonne pas

[1] Peut-être MA, mère, et REÔ, couler. L'eau de la mer est *amère*, et la mère sait *aimer* ; en latin, AMARE, AMARUS ; en copte, MAU, *eau*, *et* MAI, *aimer*.

même au milieu des peuples sauvages de l'Ancien et du Nouveau monde. Chez les Noubas, au sud de l'Égypte, AMANGA *eau*, et ANEINGA *mère*; chez les Berbers de l'Atlas, AMAN et YEMMA ou MAMMA ; chez les Foulahs, GHIUM et IMAMA ou IOUMMA. Ces peuples africains semblent être sous l'influence du copte et des langues sémitiques. Pénétrons jusque chez les Congues : MAZA ou MENHA *eau*, MAMMA et MANHA *mère*, et chez les Caffres : MAASI, MOOTZOO *eau*, et MAU, MACHO *mère*. En Amérique, chez les Péruviens, MA (en viléla), HUMA (en aïmara), TOMI (en mobimi) signifie *eau* ; MA (en mobimi) *mère*. Chez les Groënlandais, IMAK *eau* (c'est le MOU, MOUK des Mandchous), et AMAMA *mère*. Chez les Samoyèdes JAM et AMMA. Mais il y a plus encore : il arrive parfois que lorsque la racine *ma* est remplacée par quelque autre, celle-ci remplit le même double emploi. Chez les Malais, à Florès, WAI *eau*, VEH *mère* ; à Tonga, VY et FAE ; chez les Madécasses, RANOU et REINE ; à Célèbes, RANO et INA ; à Satahouan (Polynésie occidentale), RALL, RALOU et RILLÉ. Au Pérou, en xamuca, YOT et OTÉ. Au Mexique, ATL et NANTLI en aztèque, AHTI et TITÉ en cora. Chez les Sioux-Osages, NINAH et NAHNI. Chez les Tchougatches et Aleutes, TANAK et ANNAK. En Afrique, chez les Somaulis, BEYOO et OYU, et dans le dialecte saabe des Hottentots, T'KOHAA et CHOA.

Cette page de mots suffirait à elle seule pour démontrer la commune origine de tous les peuples. Ajoutons à la mer-mère le symbole de la lune pour désigner les eaux auxquelles cet astre était censé présider ; rappelons-nous que l'idée d'*accoucher* est inséparable de celle de mère, et nous verrons s'expliquer comme d'eux-mêmes les mythes relatifs aux Grandes Déesses.

En Chaldée, les eaux du chaos étaient soumises aux lois de Thalath, « qui, au dire de Bérose, signifie en grec la Mer (THALASSA), et qui est aussi la Lune. » La

Lune est ici l'emblème de la mer primordiale; le mot grec Thalassa vient peut-être de Thalath, qui est une contraction, d'après Movers, de THOLDATH, *la génération*, et Tholdath a la même racine que MOLDATH, ou MILIDTHA, Mylitta. L'épouse de Bélus, Mylitta=Junon, la reine du monde actuel, est donc une simple forme de la déesse génératrice du chaos, de la grande Accoucheuse, qui ne se distingue pas de la déesse des eaux primordiales [1].

La Mylitta de Babylone est, d'après Hérodote et d'après l'étymologie, l'Alitta des Arabes (VALIDTHA), qui est peut-être à son tour la même qu'Allat, la *déesse* par excellence des habitants de l'Yémen.

L'autre déesse des Arabes, Alilat [2], qu'Hérodote assimile à Vénus=Uranie, et qu'il associe à Ourotal le soleil, est la *lune naissante*, *l'astre qui brille dans la nuit*. Or Mylitta est la Lune, et la Lune désigne les eaux du chaos.

Alitta nous donne probablement l'étymologie d'Éleutho, Eilèthyia, Ilithyie des Grecs, qui est l'Accoucheuse ou la Génératrice du monde.

Hérodote assimile à Alitta et à Mylitta la déesse Mythra, qu'adoraient les Perses avant et après la réforme de Zoroastre.

[1] Mylitta est, comme Vénus=Hathor, la grande déesse de la nature. Nous devons supposer que l'astre du soir et du matin était consacré à cette Vénus babylonienne. Les Chaldéens le nommaient Déléphat. Or DELPHAH signifie *goutte*, *écume*, et Vénus est née de l'*écume* de la mer. (Selden, de Syr. diis, II, 3.) Salambo, autre nom de Mylitta, signifie aussi *née de la mer*, d'après une étymologie sanscrite. (P. Bötticher, *Rudim. myth. semit.*, p. 19.)

[2] Alilat est Lilith, la *Nuit*, qu'a épousée, d'après le Talmud Adam pécheur. Alilat, jusqu'à Mahomet, a été la *Grande* (KABAR), déesse des Sarrasins ; c'est elle qui a donné à l'Islam pour son jour sacré le vendredi, et pour ses armoiries le croissant, qui paraît être déjà mentionné Juges, VIII, 21. 26.

Nous supposons qu'avant la réforme de Confucius, les Chinois avaient pour Grande déesse Niu-va, qui préside aux luttes des éléments, combat les désordres de la nature et rend aux lois leur empire. Comme Pallas-Athéné, elle fait la guerre, elle aime la paix.

Nous associerons à Niu-va=Athéné la Grande déesse des Arméniens, Nahat ou Anahid (Anaïtis), la mère de toute sagesse, la déesse tutélaire du pays, la bienfaitrice des hommes. Le culte de cette déesse, à qui la vache était consacrée, se répandit dans la Perse et dans la Cappadoce, et il s'est confondu plus tard avec celui de Vénus [1].

Dans la Cappadoce et dans le Pont, les deux villes du nom de Comane étaient célèbres par le culte d'une déesse armée et lunaire, que les Grecs et les Romains comparaient à Vénus armée, à Bellone, à Minerve, à Diane ou à la Lune, et qui est, comme Niu-va, la divinité du chaos qui dompte les éléments rebelles, les contraint à s'unir pour former le monde, et réprime constamment leurs tentatives de révolte.

La déesse de Comane était la même que la Diane tauropole de la Tauride.

Vénus armée était la déesse de Chypre, de Cythère et de Corinthe.

La Grande-Mère de la Phrygie, Cybèle, Rhéa, Agdestis, ne différait de Vénus armée et de Bellone que par son caractère pacifique. Elle personnifie moins la nature en travail du monde que la nature toute achevée. Telle est aussi la Diane d'Éphèse; telle la déesse syrienne d'Hiérapolis, Dercéto.

[1] Le second livre des Macchabées parle (I, 13) d'un temple perse de Nanea, qui est une Alilat=Artémis=Diane, ou une déesse lunaire cosmogonique. Les inscriptions carthaginoises font connaître une déesse de l'*Etendue* (ou de l'abîme du chaos), Thanith.

La Dercéto d'Ascalon, Atergatis, et l'Atergatis de Phigalie, Eurynome, avec leur corps de poisson, sont l'une et l'autre, au contraire, plus cosmogoniques que physiques.

Chez les Phéniciens, Astarté correspond à tous égards à Mylitta. Les Grecs la comparaient à Junon, car elle est l'épouse de Baal, Baaltis; à Vénus, car elle est la grande déesse de la nature; à Uranie, qui est la traduction en grec de son nom sémitique BAALETH SCHAMAJIM, la *reine des cieux* (dans Jérémie); à Diane ou à la Lune, qui préside du haut des cieux aux nuits, qui sont l'emblème de la grande nuit du chaos.

Nous pourrions ajouter, à ces *désses de l'Orient*, Io, qui est bovicorne comme Astarté, et que Stace dit être *numen orientis*. Belisama, sur une inscription d'Aquilée, semble être une *Beltis des cieux*. Ptolémée place sur les côtes du Lancastre le golfe de Belisama où se trouve aujourd'hui le Ribell, c'est-à-dire le *Rhin*, la *rivière* (RHIE, en anglo-saxon) de *Bel* ou *Baal*.

Telle est cette Mère des dieux, dont Cicéron disait que « l'Antiquité, que les Perses, que les Syriens, que tous les rois qui ont possédé l'Europe et l'Asie, l'ont toujours adorée avec une suprême vénération. »

Les peuples que nous venons de passer en revue n'avaient tous qu'une Grande Déesse cosmogonique. Si nous en trouvons plusieurs en Égypte, en Grèce, en Italie, en Inde, c'est sans doute parce que les mythologies de ces contrées se sont formées de la fusion d'un certain nombre de religions locales qui avaient, chacune, saisi sous une face différente l'idée unique de la Grande Déesse.

L'Égypte donnait pour attribut aux Mères le vautour, qui fait le pendant de l'aigle et de l'épervier des démiurges. Il fallait bien que les épouses des dieux-oiseaux fussent elles-mêmes des oiseaux.

Ces mères sont :

Mouth, *la Mère*, la Maîtresse des ténèbres (du chaos), et l'épouse du dieu suprême, Amoun ; ou Thermouthis, *la Grande-Mère*, qui est la compagne de Sévec, autre dieu souverain ;

Tamoun, la déesse *cachée*, invisible comme l'impalpable et ténébreux chaos ; seconde épouse d'Amoun ;

Neith, la Mère, la Mère des dieux, la *Grande* et *Puissante* (TOUER), *l'Antique* (IS, Isis) ; celle qui, d'après Plutarque, procède d'elle-même ; celle qui est tout, le passé, le présent, le futur ; celle qui, d'après les hiéroglyphes de son nom, préside aux eaux et tisse la toile de l'univers ; déesse guerrière qui combat avec l'arc contre les éléments indomptés du chaos ; l'épouse à tête de *bélier* de Kneph qui est l'Esprit *premier;*

Okéamé, *l'Aigle*, l'Antique Mère, la Nourricière du monde, la déesse de l'humide, la compagne d'Hopi-moou qui est *l'Abîme des eaux* primordiales ;

Pascht, Bubastis, à tête de chat, la déesse de la lune et des accouchements, c'est-à-dire des eaux qui ont enfanté le monde ;

Souven, l'Accoucheuse du monde comme Mylitta ; elle est armée de l'arc à l'instar de Neith ;

Réto, qui est Léto, Latone, Léda, l'épouse du grand dieu et la mère du Soleil et de la Lune ;

Hathor, *la demeure d'Horus* ou du jeune monde, et sa Nourrice ; la dominatrice des deux hémisphères, mais tout spécialement de l'inférieur où se perpétuent les ténèbres du chaos ; et en même temps la déesse de la nature présente dans ce qu'elle a de plus aimable ;

Enfin, Netpé, l'épouse de Sev, qui préside aux eaux, et qui allaite aussi l'enfant Horus.

A ces divinités égyptiennes correspondent, chez les Pélasges et les Hellènes :

Gé, *la Terre*, qu'Hésiode fait la contemporaine du Chaos et la mère du Ciel (du Ciel du deuxième Jour dans la Vision);

Déméter, *la Terre-Mère*, la terre informe et vide, et la terre habitée par l'homme;

Pallas-Athéné, comme Neith, déesse de la guerre et des arts de la paix;

Maia, les *Eaux* primordiales que Zeus féconde;

Téthys=Okéamé, l'épouse d'Océanus=Hopi-moou, à la fois mer et terre, ainsi que le chaos, et la mère de toutes choses;

Diane=Bubastis, qui fut la Junon des Pélasges;

Ilithye, l'Accoucheuse, qu'Olen nommait l'habile fileuse, identifiait avec la Destinée (ou les Lois de l'univers), disait plus ancienne que Saturne même, et faisait mère de l'Amour (cosmogonique);

Léto ou Latone, qui est Réto, la déesse des ténèbres;

Vénus=Hathor;

Rhéa=Netpé, l'épouse de Saturne=Sev;

Héré ou Junon, qui était dans l'origine la personnification de l'air ou de l'abîme du chaos;

Dioné ou la *Déesse* par excellence, l'épouse du Zeus pélasgique de Dodone, ou du Démiurge; la fille d'Océan ou des eaux primordiales; la mère de Vénus ou de la nature actuelle;

Eurynome, fille de l'Océan, comme Dioné; comme elle, l'épouse de Jupiter; à Phigalie, femme-poisson; dans Hésiode, la mère des Grâces, c'est-à-dire de l'ordre harmonieux qui règne dans le monde physique et dans le monde moral.

Les peuples de l'antique Italie ont eu, comme les Grecs, plusieurs déesses du chaos; mais elles ont la plupart perdu leurs formes primitives, leurs attributs, leurs fonctions, et ce n'est que par des conjectures as-

sez hasardées qu'on peut déterminer leur sens originel.

Saturne=Amoun, le dieu *caché*, a pour épouse Ops, la déesse de toutes les *forces* et les *richesses* (OPES) de la nature, et qui présidait aux naissances et aux accouchements.

Camasène, la déesse *cachée* (de l'hébreu CAMAS), est une Tamoun [1]. Elle est la sœur et la femme de Janus, le dieu suprême, le démiurge à corps de poisson, le dieu des dieux avant que Jupiter Capitolin l'eût détrôné, le dieu de tout commencement, parce qu'il a créé les cieux et la terre à l'origine des temps, le dieu qui a ouvert la série des siècles et qui dès lors ouvre et garde toutes choses.

Il avait pour épouse Jana ou Diana, la Lune, qui est la déesse de ces mêmes eaux primordiales, et qui répond à Mylitta=Alilat.

Ces eaux étaient celles d'une mer. Elles étaient donc *salées*, et Salacia est le surnom d'une autre épouse de Janus, Vénilia, qui est une forme de Vénus=Hathor. De leur hymen est née la nymphe Canens, *la chanteuse*, qui personnifie les harmonies du monde ; or, le monde est issu en effet de Dieu et des eaux du chaos.

Juturne est une autre déesse des eaux et des étangs. Ces eaux sont celles du chaos, car le père de Juturne était Vulturnus, le dieu-vautour, et le vautour est en Égypte l'emblème des divinités du chaos. Elle fut, soit la seule amante de Jupiter dont Junon ne fut pas jalouse, soit l'épouse de Janus, dont elle eut pour fils Fontus, le dieu des sources (des eaux du monde organisé).

Moneta, *celle qui avertit*, est certainement aussi une déesse cosmogonique et prophétique ; car elle est

[1] Camasène est la *cachée* en hébreu, et en grec l'*abîme* (KAMASOS, Hæs.) ou la femme-*poisson* (KAMASINES, espèce de poissons, Hæs.).

l'épouse de Jupiter, et la mère de Maia (les Eaux primordiales), de cette Maia qui donne le jour à Mercure, ou à la Sagesse divine qui a produit le monde.

Le monde est personnifié dans Minerve, qui passe pour la fille de Vacuna. Vacuna est, comme Junon, la déesse du *vide* ou de l'abîme primordial.

Junon et Diane sont des Lucines, c'est-à-dire des Ilithyies, des Mylitta, des Souven.

Comme l'Italie et la Grèce et l'Égypte, l'Inde brahmanique a sept ou huit Mères.

La première en dignité est Maia qui, d'après son étymologie sanscrite ou sémitique, est la déesse des *Eaux*, et qui est devenue celle de l'Illusion, ou de ce monde qui n'a qu'une existence trompeuse, et dont la substance, sans cesser d'être toujours la même, passe par mille formes différentes qui s'évanouissent comme de vains songes. Maia, comme Minerve=Neith, a tissé l'univers ainsi que l'araignée tisse sa toile, et on la figure au milieu d'un voile où se voient les images de tous les êtres. Épouse de Brahm, elle est la mère de Brahma, de Vichnou et de Chiwa, ainsi que de Cama, qui est l'Amour-démiurge, et de Bouddha=Mercure, qui est un dieu-Verbe.

L'épouse de Vichnou, Lakchmi, déesse de la beauté et de la joie, née au sein des eaux, est Aphrodite=Vénus=Hathor. Comme Hathor=Netpé, elle allaite sur ses genoux un dieu enfant, ou le jeune monde.

Mais la nature a ses fléaux et le chaos ses ténèbres. La riante Lakchmi n'est pas la seule compagne de Vichnou : la *Grande Déesse*, Mahadévi, est un être malfaisant qui envoie la douleur et la mort, et dont les attributs sont le noir corbeau et l'âne typhonien.

Chiwa, le *producteur* (Bhava) de l'univers, est uni à Bhavani, qui préside à la fois aux accouchements comme Souven=Ilithyie, à la Lune comme Diane=Bubastis, aux

eaux comme Netpé, et, sous la forme de Dourga, aux combats comme Neith=Pallas.

Dans l'Europe septentrionale, la Grande Déesse se nomme Frigga, l'épouse d'Odin chez les Scandinaves, et Siwa chez les Slaves. Ceux-ci avaient aussi leur Ilithyie, Zlota-Baba; les Porusses l'appelaient Laima. Chez les Irlandais, la Mère des dieux portait vingt noms différents, entre autres ceux de Mamman, d'Eire ou *la Nuit* et *le Désir*, de Jath ou *la Terre* (informe), d'Ire ou *la Lune*, d'Anith ou *la Terre de l'eau*. Cette déesse correspondait à l'Onuava des anciens Gaulois, que Toland dit signifier *la mer*, et qui était figurée comme une femme avec un corps de poisson ou d'oiseau nocturne, parce qu'elle nage dans les eaux ou vole dans les airs ténébreux du chaos. Céridwen des Kymris était certainement, dans l'origine, une Cérès cosmogonique. La déesse du chaos, chez les Finlandais, est la Fille de l'Air, que le Vent (l'Esprit de Dieu) rend mère de Wäinämöinen.

L'Amérique avait, comme l'Ancien monde, ses Grandes-Mères. Nous donnerons sans balancer ce titre à la principale divinité des Péruviens anté-incasiques, Mamacocha, à qui ils immolaient des victimes humaines, comme les Tauriens à leur Diane. Cette Mamacocha était sans doute quelque divinité lunaire comme Mylitta; car, malgré le triomphe du culte incasique du soleil sur les religions antérieures, la Lune, qui n'avait point de temple spécial et ne recevait aucun culte, passait non-seulement pour la sœur et l'épouse de l'astre du jour et pour la mère de la dynastie royale, mais pour la Mère de toutes choses. Elle se nommait Mamà Quilla, *mère-lune*.

Au Mexique, Centéotl était la *Grande Déesse*, la *Déesse Primitive*. Elle devait un jour mettre fin aux sacrifices humains qu'on offrait à Mexitli, et rétablir les simples offrandes des prémices des moissons.

Ata-Entsik, que les Iroquois font la cause du mal, est la lune, d'après leur propre explication[1], savoir la déesse lunaire du chaos et de la nature.

C'est de cette lune-là que sont issus les Chiquitos du Paraguay[2].

On ne peut d'ailleurs douter que la plupart des religions de l'Amérique, en particulier celles des Peaux-Rouges, ne soient théogamiques comme celles de l'Égypte ou de la Grèce.

Ainsi, d'après Oviédo, les Indiens de Nicaragua, de race mexicaine, croyaient que la terre et les cieux avaient été faits par le dieu Famagostad et par la déesse Zipaltonal[3].

Chez les Dacotas ou Sioux, le Grand Esprit a pareillement une femme[4], et cette femme ne peut être que la déesse de la nature. Le dieu suprême des Canadiens a aussi une épouse, dont le nom indique assez le caractère : elle s'appelle la Mère. Les Mœnitarris disent le monde créé par le Seigneur de la vie et par la Grand'-Mère ou la Vieille ; et les Indiens de la Californie, par un frère et une sœur.

Chez les Manacicas, le Père a une femme du nom de Quipoci.

Même Grande-Mère et même hymen cosmogonique chez les Malais. Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, le dieu su-

[1] Schoolcraft, t. I, p. 316.

[2] Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. II, p. 236.

[3] Ils adoraient, en outre, un dieu de la pluie, Quiatéot, fils du dieu Home Atelite et de la déesse Home Ateciguat, qui n'ont pas pour père et mère Famagostad et Zipaltonal ; car « ce qui se rapporte à l'eau, est tout autre chose, et nous n'en savons presque rien. » Quiatéot n'a pas d'épouse, et passe pour égal à son père et à sa mère. Nous voyons ici une fausse trinité et une famille d'Océanides entièrement distincts du théothée et de la Grande-Mère.

[4] Schoolcraft, t. I, p. 197.

prême Mawi a pour épouse Hina, dont les deux fils marquent les origines du monde. Le Mawi des Tahitiens est Tatooma, qui est uni à un rocher femelle ou à la matière.

La plupart des déesses dont nous venons de parler n'ont, ou du moins n'avaient originairement, ni père ni mère; et elles sont les épouses du dieu suprême ou du démiurge en vertu de ce dualisme de l'esprit éternel et de la matière coéternelle, qui est la doctrine orthodoxe de l'hérétique Antiquité.

Déesses filles du dieu suprême.

Les traces d'un théisme qui ferait naître de Dieu le chaos sont fort rares. Nous avons signalé plus haut quelques vestiges de l'idée de création en Phénicie, en Perse, en Chine. Ici nous citerons : Maia, ou les eaux primordiales, qui est d'ordinaire la sœur, mais parfois aussi la fille de Brahm; Tari Pennou, fille du dieu suprême des Goands, et Minerve ou le monde, qui s'élance tout armée de l'Intelligence de Dieu.

Déesses mères du dieu suprême.

Partis du monothéisme, les peuples païens ne se sont retournés vers le vrai Dieu qu'aux temps de leur décadence, et après être tombés, plus bas encore que le polythéisme, dans ces abîmes du mensonge où l'on croit la matière plus ancienne que l'esprit, et le chaos antérieur à Dieu.

Hésiode place en tête de sa théogonie le Chaos, et le grand Zeus lui-même est un petit-fils de la Terre.

En Phrygie, Cybèle était certainement la mère de tous les dieux, et il doit en avoir été de même de la déesse de Comane et de Diane Tauropole, qui étaient, elles aussi, des divinités suprêmes.

Amoun lui-même porte parfois le nom d'*époux de sa mère*, et il était donc alors le fils de Mouth ou de la matière, comme Har-seph est le fils et l'époux de Neith. Mais il est vrai de dire que ces fils des Grandes-Mères ne sont que des formes du dieu suprême, qu'ils le supposent, et qu'il y a dans ces mythes plus de théisme qu'on ne pourrait le croire à la première vue.

Notons que ces mariages cosmogoniques d'une mère avec son fils ont donné lieu au mythe grec de l'inceste d'Iocaste et d'Œdipe.

Dans l'Edda, la vache Audumbla, ou la terre, est l'aïeule d'Odin.

Chez les Lithuaniens, Perkunatélé, qui est une Téthys, est, comme Neith, à la fois la mère et l'épouse de Perkun.

Kawe, la divinité suprême des Finlandais, est sorti par ses propres efforts du sein de Kunottaris (la Nature)[1].

Au Japon, le premier Esprit sort et pousse, comme une épine, de la terre chaotique.

Aux Antilles, les indigènes d'Haïti croyaient en un être suprême immortel, tout-puissant, invisible, qu'ils n'invoquaient jamais que par la médiation des Zémès ou divinités inférieures, et qui avait, disaient-ils, une mère et point de père. Le nom de ce dieu, Jocama ou Guamanocon, rappelle celui du dieu-fils, chez les Amintas de la Guinée, Jankom-bum.

Le Rio-Grande, qui se jette dans le golfe d'Uraba, devait son nom de Dabcuba à la mère du dieu créateur. C'était ici-bas, prétend-on, une femme très-vertueuse, qui fut déifiée après sa mort, et qui, lorsqu'elle s'irrite, envoie des éclairs et des tonnerres[2].

[1] Mone, t. 1, p. 34. Le Kaléwala raconte la même fable de Wäinämöinen et de la Fille de l'air.

[2] *Picard*, t. I, 1. p. 169.

D'après une tradition déjà citée plus haut, les Peaux-Rouges prétendaient que le premier être avait été une femme (la déesse du chaos), une femme méchante (le chaos ténébreux et empoisonné), mais que son fils (le démiurge) ne lui avait point ressemblé et avait produit tout ce qu'il y a de biens dans le monde.

Les Tahitiens font naître tous leurs dieux de la Nuit primordiale.

On voit comment les sauvages expriment dans le même langage mythique les mêmes croyances, les mêmes erreurs que les nations les plus civilisées de l'Antiquité.

Déesses androgynes.

Cependant, pour que la matière primordiale soit la mère des dieux, il faut non-seulement qu'elle soit éternelle et divine, mais qu'elle renferme en elle-même ce principe actif, ce pouvoir générateur, cet esprit démiurgique, qui est l'essence des dieux mâles. Il faut, en d'autres termes, qu'elle soit à la fois déesse et dieu, femme et homme, androgyne.

Telle était, en effet, chez les Égyptiens, Mouth, qui a, dans un texte hiéroglyphique, trois têtes : de lionne, de dieu et de vautour. Le vautour était l'emblème des déesses mères; on lui avait attribué leur caractère androgyne, et l'on prétendait que ces oiseaux étaient tous femelles et se reproduisaient d'eux-mêmes.

Neith, suivant Horapollon, réunissait les deux sexes, et sa double nature est exprimée sur les médailles d'Oxyrinque par la bipenne.

Souven, aussi, était androgyne ; au moins revêt-elle les formes d'un vautour, d'un serpent ailé, d'un vautour à tête de serpent. Le serpent l'identifie avec Kneph ou l'Esprit-démiurge.

Dans l'île de Chypre, une statue de Vénus était mi-

vieillard et mi-femme. Le haut du corps était le vieux dieu (Belitan=Ukko) ou l'Éternel : le bas, la déesse de la nature. Cette Vénus barbue était adorée à Rome, et l'antique Italie avait son *Vénus almus*.

Cybèle, sous le nom d'Agdestis, était androgyne.

Mais si le théisme l'emporte sur l'adoration de la nature, c'est alors le dieu-démiurge qui absorbe en lui la matière primordiale, ou qui devient femme. Chiwa prend le nom d'Ardha-nari, *l'homme-femme*, et Viradj, qui est une forme de Pouroucha ou de Brahma, se divise en un être mâle et en un être femelle. En Grèce, le dieu des Orphiques est un dieu-déesse.

Il en est de même de Phtha, à qui était consacré le scarabée, symbole théiste qui fait opposition au symbole hylozoïque du vautour. Si les vautours sont tous femelles, les scarabées sont tous mâles, et ils représentent le démiurge formant seul le monde, comme les vautours représentent le monde produit par la matière seule. Aussi, d'après Horapollon, les Égyptiens dessinaient un scarabée pour marquer le *père* (du monde), le *mâle* (le dieu générateur), la *naissance* (du monde), le *monde*, et le (monde) *fils unique* (de Dieu). Cependant le démiurge était censé renfermer en lui la matière, être androgyne, et de même que Minerve=Neith était figurée par un vautour et un scarabée, ainsi Héphæstus=Phtha l'était par un scarabée et un vautour.

Que le dieu et la déesse se fassent équilibre, et que le peuple hésite entre l'Esprit-Matière et la Matière-Esprit, on adorera dans le même temple, comme dans celui de Sébaste en Cappadoce, la Lune et Pharnacès qui est un dieu Lunus ; ou la même divinité sera tantôt une déesse, tantôt un dieu, comme Siwa et Siwi chez les Slaves[1].

[1] En hébreu la lune a deux noms, l'un masculin, JERACH, l'autre féminin, LEBANAH.

Enfin, le monde, étant le produit de l'Esprit et de la tière et le résultat des deux principes mâle et femelle i se sont combinés en lui, peut à son tour être figuré · un être androgyne. Il est un Hermaphrodite, c'est-à-e le fils de la Sagesse créatrice (Hermès) et des eaux mordiales (Aphrodite) [1].

Le philosophe phénicien Mochus a dit pareillement e le monde, qu'il nomme Oulomos, était androgyne, les Orphiques font de même mâle-femelle leur Phanès. Toute déesse androgyne en qui s'unissent l'idée de Dieu celle de la nature, doit être la principale divinité du uple qui l'a inventée, et ses prêtres, selon le génie nbolique de l'Antiquité, seront habillés en femmes, ou prêtresses en hommes. Ces travestissements, que ïse interdit dans sa loi, conduisaient, en effaçant la férence des sexes, à d'effroyables déréglements. Au ste, le culte des déesses androgynes différait peu des ligions où le grand, l'unique objet de l'adoration était e Mère des dieux. On peut certainement envisager mme les plus déchus des peuples païens ceux qui aient oublié Dieu au point de porter tout leur encens la Nature; la crainte salutaire de la Justice éternelle vait disparaître plus promptement de leurs cœurs, et passions sensuelles secouer plus complétement le ıg de la loi parmi eux que partout ailleurs. La région ı *physiothéisme* a été l'Asie Mineure et les pays voisins, Syrie, l'Arménie, la Tauride, la Thrace, Chypre et quel-les contrées de la Grèce.

Les déesses avaient été bannies du culte par les deux ands réformateurs perse et chinois. Dans l'Indraïsme,

1 Hermapollon est le monde du Verbe éclairé par le soleil; rmhercule, ce même monde délivré du mal et sauvé par le ros protévangélique; Hermathéné, le monde issu de l'intelligence du cerveau de Dieu sous l'action du Verbe.

elles sont de vaines ombres qui font de courtes et rares apparitions au milieu des dieux védiques. Plus puissantes dans le brahmanisme, elles n'y sont cependant point les rivales des trois grands dieux de la Trimourti. Chez les Grecs doriens, la gloire d'Apollon faisait pâlir la leur. Partout ailleurs, elles marchaient à peu près les égales des grands dieux. Mais, comme eux, elles se divisaient en divinités anciennes et modernes, et subissaient certaines transformations selon les temps où elles étaient censées exercer leurs fonctions.

Fonctions multiples des Grandes-Mères.

Quelques-unes d'entre elles régnaient sous le même nom, à la fois sur le chaos et sur les temps historiques.

Telles Neith et Niu-va qui, après avoir fait sortir du chaos primitif le monde, l'ont retiré de celui où l'avait plongé le déluge.

Telle Héré=Junon. Comme déesse cosmogonique, elle est la *maîtresse* (HÉRA latin, HERRIN allemand) ou la Déesse par excellence; l'Accoucheuse qui préside à la naissance de tous les êtres, sous les noms d'Héré-Ilithyie à Argos, de Junon-Lucine à Rome; Curitis, la grande déesse des Sabins, qui était armée de la lance; la déesse de l'air et des ténèbres du chaos; la mère de Vulcain ou de la lumière du premier jour, et celle de Mars ou du monde. Elle est une déesse cosmique, quand elle préside soit à la nuit étoilée qui fait suite à la nuit profonde et vide du chaos, soit à l'atmosphère qui est la forme nouvelle qu'a prise l'air du grand abîme : ses attributs sont alors le paon avec sa queue parée d'astres brillants, ou le voile qui figure les nuages qui couvrent les cieux, et elle devient la mère d'Iris, l'arc-en-ciel. Enfin, ses noces cosmogoniques avec le Démiurge, ou le Dieu suprême, se re-

roduisent chaque printemps lorsque le ciel féconde de ouveau la terre, et sont le type de la solennelle et sainte lliance qui unit dans la société humaine le jeune homme sa fiancée. Héré est ainsi la gardienne de la foi conjuale et l'implacable ennemie de l'adultère, la déesse sévère, imposante, redoutable, à qui la haute Antiquité 'attribuait aucune faiblesse, qui s'oppose à l'apothéose es fils des mortels, et qui, seule dans l'Olympe des Hellènes, représente en manière quelconque la sainteté du rai Dieu.

Telle encore Aphrodité=Vénus. A Corinthe, à Thespie t chez les Arcadiens, elle se nommait la Noire, en mémoire des ténèbres du chaos et à l'instar d'Hathor. Dans 'Attique et à Rome, son surnom était la Génératrice (*Geneyllis*, *Genitrix*), et l'identifiait avec toutes les Grandes-Mères. Athènes l'adorait sous le nom d'Uranie, l'aînée des arques : la voilà une fileuse comme Ilithyie et Neith. A ythère, à Corinthe, à Sparte, elle était armée comme eith ou Junon Curitis. Partout elle a pour attribut la olombe ou l'oie du démiurge. Elle est née soit de eus et de Dioné=Junon, soit des eaux primordiales. es trois époux attestent qu'elle est bien une déesse cosogonique. Le premier a été Hermès ou le Verbe, qui a is l'ordre dans la confusion du chaos, et a fait apparaître la lumière. Le deuxième, c'est Vulcain qui est cette mière même, et qui, avec le secours de cet agent, a rmé le monde. Le monde, sous le nom de Mars, est le oisième et dernier dieu qui se soit uni à Vénus, et leur nion a eu lieu sous le filet de Vulcain, c'est-à-dire sous brillant réseau que la lumière jette sur la nature enère. Mais cette déesse de la matière informe et de la atière ordonnée devient, sans changer de nom, une es déesses de l'humanité. Elle emporte du paradis deux tributs nouveaux, la pomme et le myrte, et à mesure

que les antiques traditions perdent de leur intérêt pour les Hellènes, ses fonctions se transforment, et finissent par ne plus se rapporter qu'à l'amour et à la beauté.

Vénus explique Maia des Grecs et des Latins. Épouse de Jupiter, épouse aussi de Vulcain, elle est la Terre, qui est née des eaux du chaos par la puissance de Dieu et sous l'action de la lumière ; la Bonne Déesse, ou la terre comblant les hommes de ses bienfaits ; la terre dévastée par le déluge dont le symbole est la truie, animal qu'on lui offrait en sacrifice[1].

Ces métamorphoses que subissent dans l'esprit des païens les Grandes-Mères, s'expriment d'ordinaire par certains changements dans leur figure ou dans leurs attributs. En Grèce, la Vénus des temps postérieurs n'a plus la couleur noire, ni les armes de la Vénus cosmogonique, et cette dernière n'était pas barbue comme celle de Chypre. On ne confondra pas Hathor I ténébreuse avec Hathor II, *la déesse de la danse et des ris*, ni Atergatis, femme-poisson, déesse du chaos, avec Dercéto qui, sous la forme complète d'une femme, règne sur le monde actuel. Les Irlandais avaient pareillement leur Ith I, qui est l'eau, l'abîme, la lune, et Ith II, qui est la Terre nourricière, la mère du blé. Chez les Slaves et les Lettes, dont la mythologie est enveloppée de ténèbres, on dirait que toutes leurs grandes déesses, Siwa, Baba, Krasopani, Lada, Lithua, Laima, sont à la fois cosmogoniques, physiques et historiques.

Chez les peuples qui ont le mieux analysé leurs idées religieuses, la déesse de la nature actuelle ne porte plus le nom de celle du chaos. A la déesse Thalath=Mylitta de Babylone, succède une Beltis, qui est l'épouse de Bel, et qui tient en main, comme Dercéto et comme Junon, le

[1] *Macrobe, Saturn.*, I, 12.

ceptre de la nature présente; elle prend le nom de Saambo quand elle pleure Adonis ou l'humanité détruite ar le déluge. Si Frigga est l'épouse d'Odin, leur fils Thor pour compagne Sif, qui est la terre parée de tous ses égétaux. Ith Il prend les noms de Céara, la déesse de agriculture, et de trois déesses de la végétation.

Attributs des Grandes-Mères.

Ces déesses nouvelles et anciennes, qui toutes sont des randes-Mères cosmogoniques, ont pour attributs soit s symboles du chaos lui-même, que nous avons expliués plus haut, soit d'autres symboles qui figuraient les nctions qu'on attribuait à ces divinités dans la formaon du monde. Nous mentionnerons ici les *armes* et la *avette*, ainsi que le *miroir*.

Les armes. Il ne faut pas confondre la faux ou le glaive ont Dieu se sert pour séparer les éléments du chaos, rec les flèches (lumineuses) de Neith, de Souven, d'Ilityie, de Vénus, ou la lance d'Enyo, de Pallas, de Belne, de Junon, qui sont les emblèmes de la lutte imainaire que les déesses démiurgiques ont soutenue cone ces mêmes éléments qui se refusaient à entrer dans composition du monde, et qui, une fois domptés, cherent à chaque grande crise de la nature à briser leur ug.

Neith victorieuse du chaos et du Déluge se nomme itocris. Vénus armée portait le même surnom. L'idée laquelle il répond a produit plus tard une déesse éciale de la Victoire.

Si l'on rapporte à Dieu même ou au démiurge la vicire sur le chaos, la déesse de la guerre fera place à un eu des combats, Bellone à Mars, Enyo à Arès, Neith à th.

La navette et le voile. Les déesses cosmogoniques qui triomphent du chaos ne font la guerre que pour fonder la paix. De là le double caractère de Pallas=Athéné, de Neith, de Niu-va, de Bhavani=Dourga. Si l'arme est le symbole de leurs exploits, quel sera celui de l'ordre et de la tranquillité qu'elles ont créés dans le chaos et qu'elles maintiennent dans le monde? Elles sont femmes. La femme, dans la paix du foyer domestique, tisse et brode. La broderie reproduit sur un voile les scènes de la terre et des cieux. Le monde peut donc être comparé à un voile immense, chargé de magnifiques broderies. De là, le voile dans lequel est enveloppée la Maya des Hindous; celui dont était parée la statue de Minerve à Athènes; celui que tissait Neith avec sa navette; celui de Mithras et de l'Hercule tyrien, qui était semé d'étoiles; celui que Jupiter a jeté, d'après Phérécyde, sur le chêne ailé, ou sur le monde qui vole et plane dans le vide; enfin les voiles d'Astarté, de Diane tauropole, d'Europe tauropole et d'Isis Pharia[1].

Pénélope, l'épouse de Pan, défait chaque nuit son ouvrage, et à Sumatra l'on dit qu'il y a dans la lune (ou dans les eaux du chaos) un homme (le démiurge) qui est continuellement occupé à filer du coton (à tisser la toile du monde), mais que chaque nuit un rat (symbole de la destruction) vient ronger le fil, ce qui l'oblige à recommencer son ouvrage[2].

La navette de Neith est l'attribut d'Ilithyie, *la belle fileuse* et l'accoucheuse du monde; de Némésis, qui en sépare et ordonne les éléments; de la Parque ou des Parques, qui en déterminent les lois, et dont la plus ancienne

[1] Le voile cosmogonique a d'ailleurs pu se transformer en un symbole de l'air agité et de la navigation.

[2] Marsden, t. 1, p. 295.

est Vénus Uranie ; de la Dercéto d'Hiérapolis, qui était, elle aussi, une Vénus cosmogonique. Dans le Rig-Véda, c'est un dieu, le démiurge Pouroucha, qui tisse la toile cosmique. La grande déesse des Scandinaves, Frigga, est aussi une fileuse. La *quenouille* qui, au dire des Suédois, est la constellation qui s'appelle chez nous le Baudrier d'Orion, ne diffère point de la quenouille d'Omphale et d'Hercule. En Amérique, Yxacal-voh, la grande déesse de l'Yucatan, est une fileuse et tisseuse.

Que l'industrieuse araignée soit devenue, dans la patrie de Platon, un des attributs de Minerve, ou que Bacon ait comparé à cet insecte la déduction qui tire de soi-même tout son système, cela se conçoit aisément. Mais comment, sans la tradition, des Nègres de la Côte-d'Or auraient-ils inventé qu'une grande araignée noire, nommée Anansio ou Naunj, a fait sortir d'elle-même les hommes, et qu'elle en produisit un si grand nombre qu'elle fut complétement épuisée?

Les déesses du chaos ayant été les premières épouses, tout mariage terrestre fut considéré comme une image du leur. Aussi, le voile devint-il l'ornement obligé de la jeune épouse. Il était à Rome de couleur de feu, et se nommait FLAMMEUM ; car le feu est le principal élément qui entre dans le tissu du monde, et cette couleur jaune-safran était aussi celle du *péplos* de Minerve. Notre mot de *noces* nous arrive en quelque manière directement du peuple Primitif, car il dérive du latin NUBERE, *voiler* et *se marier*. Le terme grec *nymphe* a la même origine.

LE MIROIR. Le miroir n'est pas, comme la toile et l'arme, un symbole primitif; mais il est assez important pour ne pas être omis ici.

Il figure de la manière la plus heureuse l'intelligence divine qui se voit elle-même et se connaît, qui se con-

temple en formant le monde et le crée à sa ressemblance. Mais, objet de toilette, il n'est bien placé que dans la main d'une déesse. Il faut donc que la déesse dont il deviendra l'attribut ait au moins concouru au plan de l'univers. Or, Vénus est en effet une Grande-Mère, ainsi que Junon dont les prêtresses devaient tenir devant elle un miroir ; et, en entrant dans le temple d'Isis, les femmes portaient dans leur main gauche ce même objet, tandis que de la main droite elles jouaient du sistre, dont les quatre bâtons figuraient les quatre éléments.

Le symbole du miroir est d'ailleurs susceptible de plusieurs applications. Dans les temples du Japon, qui ne contiennent aucune statue, il marque la toute-science de Dieu, et au Mexique, Tezcatlipoca tient un éventail, poli comme un miroir, sur lequel il voyait se refléter tout ce qui se passe dans l'univers. En Grèce, les Erinnyes obligent Oreste, teint du sang de sa mère, à se regarder dans un miroir, dans celui de la loi morale dont parle saint Jacques dans son Épître. Le miroir de Bacchus a de même un sens tout psychologique, qu'il n'a perdu que dans les derniers siècles du paganisme, où Bacchus était devenu le démiurge; alors aussi son miroir fut un ouvrage de Vulcain, c'est-à-dire de Phtha, le feu et la lumière qui a formé le monde.

II. Les autres déesses cosmogoniques.

Nous réunirons ici quelques déesses qui sont autant d'exemples frappants du parti que chaque nation sut tirer des idées communes qu'avait transmises à toutes le peuple Primitif.

Déesses de la sagesse et de l'harmonie.

Mercure est Dieu même se révélant par sa sagesse et sa parole. Conception profonde et hardie où l'on découvre un confus pressentiment de la Trinité. Mais cette même sagesse divine pouvait être envisagée simplement comme un des attributs de Dieu et devenir, par le procédé de personnification, une déesse d'un rang plus ou moins élevé. Satchi est l'épouse d'Indra, et Métis de Zeus. Les Grecs racontaient que Zeus l'avait bue (se l'était assimilée), et qu'il avait ainsi conçu dans son cerveau Minerve (ou le plan du monde et le monde lui-même).

Une autre épouse de Jupiter est Thémis, qui est la Mé ou Tmé de l'Égypte, *la Vérité* et *la Justice*, et qui représente l'ensemble des lois physiques et morales auxquelles Dieu a soumis l'univers. C'est de l'idée de Mé ou de Thémis que proviennent les mythes des Parques et des Muses qui personnifient les destins immuables et les harmonies du monde.

En Italie, les Muses sont les Camènes, déesses des sources, c'est-à-dire des eaux primordiales où sont les origines du monde, ainsi que les germes prophétiques de l'avenir. La plus célèbre des Camènes est Carmenta, qui avait découvert l'art de prédire les choses futures, et dont le nom se rattache étymologiquement à celui de *carder* la laine ou de préparer le fil des Parques. Carmenta est la fille de Mercure, ce qui signifie que les harmonies cosmiques ont été établies par le Verbe éternel, et c'est elle qui dirige Evandre=Adam. Ou bien, Carmenta est l'épouse de Mercure et la mère d'Evandre. Mais nous connaissons déjà une autre Carmenta, la Chanteuse, Canens, née de Janus et de Vénilia ou de Dieu et du Chaos. Elle a pour époux Picus, c'est-à-dire le pivert,

qui est l'oiseau-démiurge, l'esprit du Dieu suprême, et qui lui inspire des chants fatidiques, pareils à ceux des Camènes.

Les peuples sémitiques ont eu aussi leurs déesses de l'harmonie, mais elles sont mal connues. Ce sont, d'après M. Bötticher[1]:

Harmonah, dont les Grecs ont fait Harmonie, l'épouse de Cadmus ;

Siga, la *compagne* et l'*aide* (SOUᵍAH, SIᵍAH, *accompagner*) de Dieu dans la création du monde ;

Saosis, les *Délices* de Dieu ; c'est le nom même que la Sagesse se donne au huitième chapitre des Proverbes de Salomon (SCHAᵍASCHUᵍIM) ;

Némanus, qui a à peu près le même sens (NAᵍAMAM, *aménité*)[2] ;

Onca, la Minerve des Phéniciens et des Cadméens, et peut-être l'Anuké des Égyptiens, celle qui a *pesé à la balance* les substances du monde (d'après Photius et le mot CHON'CAH) ;

Doto, qui est la *Loi*, comme Thémis.

Nous plaçons ici les Sirènes, qui sont d'origine sémitique, mais dont le mythe s'est développé chez cette nation italienne qui avait inventé les Camènes et Canens. Les Sirènes sont la Vénus-Uranie ou l'Astarté[3] de quelque colonie phénicienne de l'Italie. Leur nom signifie les *Chanteuses* (de SCHIR, *chanter*, en hébreu), et elles président, comme Niu-va, aux harmonies de la nature. Aussi, à Coronée, la statue de la grande déesse de la nature,

[1] *Rudim. mythol. semit.*, p. 10 sq.

[2] NA'AMITHA, le *hibou*, consacré à Minerve.

[3] L'Astarté carthaginoise est représentée avec des ailes d'oiseau, une colombe sur la main, et pour pieds des arabesques qui ont une ressemblance éloignée avec une queue de poisson.

Junon, les portait-elle sur sa main, et elles sont unies soit à l'Amour, qui est le démiurge, soit à Minerve, qui est le monde plein de sagesse et d'harmonie. Elles sont postérieures au chaos et, comme le monde, issues de lui, c'est-à-dire elles ont pour mère la Terre informe et vide, et pour père Achéloüs, qui est l'eau primordiale ; ou la partie inférieure de leur corps est un poisson. Au nombre de trois, elles chantent l'une de la voix seule, l'autre sur une lyre ornée de têtes de cygne (le cygne est l'oiseau démiurgique), la troisième joue d'une flûte double. Femmes à corps d'oiseau, elles doivent leurs chants, comme le monde ses harmonies, à l'Esprit qui planait tel qu'un oiseau sur le chaos. D'après Homère, « elles savent tout, elles connaissent le passé et l'avenir, » en leur qualité de déesses cosmogoniques, et comme rien n'élève plus l'âme que la contemplation des harmonies de l'univers, Platon a pu dire des sirènes « qu'elles inspirent l'amour des choses célestes et divines et l'oubli des choses mortelles. » Elles étaient les compagnes de Proserpine ou de l'humanité antédiluvienne, qu'elles ont cherchée partout sans la trouver. Mais, lorsque le génie humain, le génie des Hellènes eut découvert les chants de l'âme, qui sont bien autrement sublimes que ceux de la nature, et qu'il les eut personnifiés dans les neuf Muses, les Sirènes, vaincues par leurs jeunes rivales et dépouillées de leurs ailes, se jetèrent dans la mer. Ce qu'on raconte des ossements humains qui couvraient les rives de leur île, s'explique par les sacrifices que les Phéniciens faisaient à Baal=Moloc [1].

Le mythe de la Sirène qui séduit les matelots se retrouve encore dans les chants actuels des Basques.

[1] Pour les citations, voyez Panofka, dans les *Antiquités du Cabinet Pourtalès.*

On voit à Cuzco, sculptées sur les monuments des Incas, de vraies Sirènes, des figures d'oiseaux à corps écailleux et à têtes de femmes. Elles sont accompagnées de monstres qui ont la queue enroulée en hélice, un corps écailleux et une tête de chien, ou le corps sillonné de losanges et la tête d'un oiseau, et que nous comparerons à Nérée. Ils symbolisent les eaux primordiales comme les Sirènes représentent les harmonies du monde issu de ces eaux[1].

Déesses du feu.

Le feu primordial que l'Esprit divin a allumé dans les eaux du chaos, fut représenté dans les mythologies par un dieu puissant qui forge le monde, Phtha=Hephæstus=Vulcain=Twachtri. Mais ce feu a réchauffé la terre informe et vide, il s'est allumé à son tour en elle, et le feu dans la terre ou la terre pleine de feu sera une déesse, Hestia, Vesta.

Il se pourrait toutefois que, selon l'esprit du physiothéisme, la terre possédât de toute éternité le feu qui la pénètre. Hestia serait alors, comme le dit Pindare, la première des divinités, et de là le proverbe : *depuis Hestia*, pour dire : *de toute antiquité, dès le commencement*. Cette déesse reçoit le nom caractéristique de *mère*, et on la compare parfois à Cybèle. Mais Vesta, en Italie, était simplement la fille de Saturne et d'Ops, ou de Dieu et du chaos.

Cette déesse du feu terrestre habite au centre du monde, au centre de l'Olympe, au centre de la cité, au centre de chaque demeure. Elle est la vie de tous les êtres, et de même

[1] De Castelnau, *Expédition dans la partie centrale de l'Amérique du Sud*, t. IV, p. 236. 242.

que son feu circule et agit sans cesse dans la nature, ainsi le feu qui brûle sur son autel ne doit jamais s'éteindre. Elle répand, elle protége partout la fécondité jusqu'au sein des eaux. Et pourtant elle est vierge, car les êtres qu'elle a trouvés sur la terre sont la clôture de la création ; Vesta elle-même ne doit pas en produire de nouvelles espèces. C'est donc en vain que Priape ou le dieu générateur cherchera à la surprendre dans son sommeil.

Déesses de la séparation des éléments.

Bélus a partagé en deux moitiés la déesse du chaos, et, d'après M. P. Bötticher, ce mythe expliquerait la signification des noms des trois déesses: Omoroca (AM'ROQAH la *partagée*, la *brisée;* d'après Movers, la *mère* de *l'étendue*, AM RAQIAG); Dercéto ou Atergatis ou Athara (THAR'GATHA), et Astarté ou Aschthoreth.

Quelle que soit la valeur de ces étymologies, on ne peut contester que Némésis ne soit une déesse de la *séparation* et d'une séparation cosmogonique. L'œuf de Léda est aussi celui de Némésis. Poursuivie par Jupiter, Némésis qui représente ici la terre informe, vide, stérile, et qui veut rester dans cet état, revêt, pour échapper au démiurge, toutes les formes d'êtres animés, poissons, oiseaux, quadrupèdes, que prendra plus tard la matière primordiale. Elle était oie quand Jupiter l'atteignit, et de son œuf sortirent le Soleil et la Lune. Comme déesse cosmogonique, Némésis était représentée à Smyrne avec des ailes, avec celles de l'oiseau démiurge, et Hésiode la dit fille de la Nuit, ou des ténèbres qui enveloppaient les eaux du chaos.

Cependant l'œuvre de la séparation des éléments aboutit au Paradis, où l'homme jouissait de tous les biens en abondance, mais où l'arbre de la connaissance du bien

et du mal fut l'occasion de sa chute. C'est là ce qu'exprime Némésis quand elle tient d'une main la corne d'abondance et de l'autre une branche d'arbre. La divinité cosmogonique et physique se transforme ainsi en une divinité morale ; elle va désormais opérer parmi les hommes la *séparation*, le jugement entre les actions pures et lumineuses et les actions de ténèbres ; elle va verser de sa corne la richesse sur les bons et préparer des châtiments aux méchants. Elle mesurera avec impartialité la part des uns et des autres, et on la représentera pensive, tenant à la main une balance, et le plus souvent, relevant contre son sein son vêtement avec le bras gauche, qui est la coudée et le symbole de toute mesure.

Mais le bien disparaît rapidement parmi les hommes, le mal prévaut, et Némésis, avec la Pudeur, quitte la terre pour monter au ciel.

Désormais Némésis est tout occupée à punir les crimes des mortels ; elle devient Adrastée, ou *celle à qui l'on ne peut échapper*, « la plus amère des divinités, le fléau des mortels. » Elle a pour attribut la roue, symbole des vicissitudes de la fortune au moyen desquelles elle renverse les méchants, ou la rêne qui lui sert à retenir les esprits superbes qui s'emportent. Elle se confondrait entièrement avec les Furies si elle ne rencontrait point encore quelques hommes vertueux à bénir. Dans les derniers temps du paganisme, où le désir d'un avenir plus pur et plus heureux que ne l'était le présent, agitait les esprits, on fit de Némésis une grande et toute-puissante divinité qui venait au milieu des mortels avec le serpent et la coupe d'Hygie, ou la guérison de tous les maux.

CHAPITRE IV.

L'Œuf cosmogonique.

L'Esprit de Dieu qui planait sur les eaux primordiales, yant pour symbole un oiseau, les eaux qu'il couvait deaient nécessairement être un œuf, et comme la forme arondie et régulière de l'œuf ne convenait pas au désorlre du grand abîme, cet emblème devint celui des eaux léjà réchauffées par l'Esprit, des ténèbres illuminées par e démiurge, de la nébuleuse à son premier état de conlensation, du monde présentant l'aspect d'un sphéroïde esplendissant de lumière. L'œuf marque donc le passage du chaos au monde bien ordonné.

D'où provient l'œuf?

La matière informe devant sa première organisation à 'action de Dieu et de son Esprit, l'œuf proviendra soit e la divinité suprême, ou des animaux symboliques qui ı remplacent, tel que le serpent, soit de l'Esprit de Dieu u de l'oiseau démiurgique.

Dans le Rig-Véda, l'œuf apparaît sur l'ombilic de l'Être ıcréé, après la création des Eaux, du Ciel et de la Terre à l'état chaotique) et avant la formation des mondes.

Pareillement, d'après les Lois de Manou, Brahma déose dans les eaux primordiales un œuf brillant comme 'or.

En Égypte, un mythe qui appartient au théisme le plus

pur, mais dont la haute antiquité n'est pas prouvée, portait que Kneph (ou l'Esprit) avait émis de sa bouche (produit par sa seule parole) l'œuf du monde.

Aux îles Sandwich, c'est l'aigle qui dépose l'œuf dans les eaux primordiales; chez les Finlandais, c'est un canard, un oiseau aquatique.

Les Celtes disaient l'œuf produit par un serpent[1]. Ce serpent est celui des Orphiques, l'Éternel, qui a enfanté un œuf tout rempli de la force de son père, ou qui a placé dans l'humide Éther et dans le ténébreux Érèbe, un œuf enveloppé d'un vêtement blanc et brillant, c'est-à-dire d'une nuée lumineuse. Les Celtes, qui savaient que le monde devait périr un jour, ajoutaient que le serpent n'avait pas plutôt façonné son œuf que, jaloux de sa production, il cherchait à le dévorer[2].

Le théisme, qui prévaut dans tous ces mythes, est moins puissant dans ceux qui font naître l'œuf d'une déesse, épouse ou amante du démiurge.

A Sidon, cette déesse se nommait la Nuée ou la nébuleuse du chaos, et le démiurge l'Amour.

[1] De nos jours, dans les Cévennes, on prétend qu'au fond des puits se tient le basilic, espèce de serpent issu d'un œuf de coq. Cette superstition populaire est le débris d'un mythe antique, dans lequel le coq figurait la divinité créatrice, et le serpent, le monde plein d'une vie divine.

[2] Ainsi s'explique le dieu énigmatique de Brescia dans la Gaule Cisalpine, Tyllinus, qui avait la tête couverte de lauriers, le pied droit sur le crâne d'un mort, et dans la main gauche une pique de fer, terminée en haut par une main ouverte et étendue, sur laquelle on voyait, entre l'index et le pouce, un œuf que venait mordre un serpent entortillé dans la main. Ce dieu est (par sa pique) le roi du monde (l'œuf) qu'il soutient de sa main, et qu'il protége contre le dieu suprême (le serpent) qui veut le détruire. La mort ne cesse sans doute de le désoler, mais cependant le dieu l'a vaincue (soit en conservant les espèces, soit en ramenant les morts à la vie).

En Laconie, le couple divin était Jupiter-cygne et Léda, ou Jupiter-cygne et Némésis-oie, ou Jupiter et Némésis-poisson. La déesse du chaos est ici ténèbres et eaux plutôt que nuée. On disait aussi que l'œuf était tombé de la lune, et la lune est l'emblème de ces mêmes eaux primordiales. Hésiode donne pour mère à Hélène une Océanide au lieu de Léda; mais cette Océanide figure la mer immense du chaos. Chaque variante du mythe laconien en constate mieux le vrai sens.

A peu de distance de la patrie terrestre de Léda et des Dioscures était l'Élide, qui avait aussi ses deux héros nés d'un œuf d'argent (lumineux), les Molionides[1]. Leur mère Molioné est la déesse de la *fatigue*, comme l'Anar de l'Edda, la personnification du travail du démiurge. Elle a pour amant Neptune, qui est Océan=Hopi-moou, le démiurge des eaux.

Le Pérou avait aussi sa Molioné, sa Léda : Une vierge, séduite par un dieu, accoucha de deux œufs ; dans l'un était Apo-catéquil, le prince du mal et l'idole la plus révérée dans le pays, et dans l'autre, Piguérao-catéquil, qui ressuscita sa mère[2].

En Corée, une fille du Hoang-ho (ou des eaux primordiales), que tenait étroitement enfermée le roi d'une province, conçut un jour qu'elle se trouva exposée aux rayons du soleil (ou de la lumière qui, en illuminant les eaux du chaos, les a rendues fécondes), et mit au monde un œuf d'où sortit un enfant, qui reçut plus tard le nom du *Bon Archer*[3].

[1] Nous suivons ici Schwenck : MŌLOS pour MŎLOS; MŎLIS; en latin LESTUS.

[2] Lettre d'un religieux Augustin de 1555, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

[3] Le roi qui enferme la jeune fille serait un dieu qui ne voulait pas que le chaos fît place au monde. Voici d'ailleurs la fin de ce

Le théisme remplace l'androgynisme à Carrhes (Caran de Tharé et d'Abraham), où l'on adorait sous le nom du dieu Lunus un œuf surmonté d'un croissant. L'œuf, c'est le monde ; le croissant figure la divinité qui règne sur le monde, le dieu-déesse de la lune ou des eaux primordiales.

Chez les mêmes Syriens, on disait que l'œuf de Vénus (Némésis=Léda) était tombé du ciel, (de la lune), sans qu'on s'expliquât d'ailleurs sur sa provenance.

Au Canada, l'œuf cosmique, que réchauffe le soleil, est celui d'une carpe. La carpe symbolise, comme la lune, les eaux du chaos.

Dans une des cosmogonies des Orphiques, la matière éternelle prend d'elle-même la forme d'un œuf.

Au Japon, l'œuf, dont on ne dit pas l'origine, nageait dans une coupe ou dans les eaux primordiales.

Nous ignorons aussi d'où provenaient et l'œuf de Puan-kou, mythe chinois qui appartient sans doute à la secte de Tao-sse, et celui dans lequel, d'après un mythe perse, était enfermé le taureau Aboudad.

L'Edda nous offrira une faible trace de l'œuf cosmique dans son grand mythe d'Yggdrasil.

mythe, qui se lit dans Du Halde, et qui est le seul que la Corée nous ait fourni : « Le roi lui donna l'intendance de ses haras (c'est-à-dire des eaux). Mais jaloux de son habileté à tirer de l'arc, il résolut de se défaire de lui, et envoya contre lui des assassins. Mais il pénétra ses intentions et prit la fuite. Dans sa fuite il arriva sur les bords d'un fleuve (du fleuve diluvien, comme Crichna ou Ménas), et il allait périr, quand il adressa une prière à son père le Soleil. Elle était à peine terminée, que tous les poissons, s'élevant à la surface de l'eau, formèrent un pont sur lequel il passa le fleuve (comme Ménas sur le crocodile de Sévec).

Que renferme l'œuf ?

Le moment vient où l'œuf se brise, se *sépare*. La moitié supérieure forme les cieux (ou les eaux supérieures du second Jour dans la Vision génésiaque); l'autre moitié, la terre (les eaux inférieures). Ainsi en Phénicie, en Inde; ainsi en Finlande; ainsi au Japon; ainsi à Lacédémone, où le bonnet de Pollux était primitivement un débris de la coquille de l'œuf dans lequel il avait été enfermé; ainsi chez les Orphiques.

L'œuf contient « tous les germes des êtres, » nous disent un hymne védique et un mythe japonais.

Il contient, d'après les croyances des peuples panthéistes, Dieu même, qui se fait monde : Brahma=Pouroucha, en Inde; un dieu suprême tricéphale, qui est sans doute bouddhiste, au Japon.

Dans l'œuf de Kneph est Phtha, ou la lumière du premier Jour cosmogonique.

Dans celui des Perses est un taureau, emblème du monde.

L'œuf de la Vénus syrienne contenait aussi le monde, mais figuré par une jeune et riante déesse; l'œuf de Léda, le monde mi-diurne, mi-nocturne; celui de Molioné, la terre sous le double nom de Ctéatus, ou les *richesses* que le sol fournit aux hommes, et de son frère Eurythus, ou les *beaux cours d'eau* qui arrosent notre globe en tout sens; celui des Malais d'Hawaii, l'archipel des îles Sandwich, abrégé du monde.

Le jeune archer, fils de la Léda coréenne, est le dieu solaire et sauveur du monde antédiluvien, Apollon par son arc et par son père, Pollux par sa mère, Crichna et Osiris par ses destinées.

Au Pérou, il y avait dans l'œuf, comme à Sparte, deux êtres : mais au lieu de personnifier l'opposition physique de la nuit et du jour, ils représentaient celle du mal et du bien, de la mort et de la vie : l'un est un Ahriman, l'autre un sauveur qui enlève au premier sa proie, un Bacchus ramenant des enfers sa mère Sémélé.

Dans l'œuf du Canada était une jeune femme (la Vénus syrienne), qui fut la mère de l'homme.

La citrouille du buffle cosmique, dans le mythe du Laos, renfermait des hommes blancs et des hommes noirs, c'est-à-dire les aïeux des deux races, mongole et nègre, qui peuplent le sud-est de l'Asie.

Les cent œufs de la princesse tunquinoise, Au-Co, contenaient cinquante habitants des montagnes et cinquante habitants des rives de la mer [1].

Certains Orphiques placent dans l'œuf le monde sous la figure de Phanès, mâle-femelle, ayant sur la tête un serpent, emblème du démiurge, sur ses épaules des têtes de taureau pour indiquer sa puissance productrice, et enfin des ailes d'or pour se mouvoir dans l'espace et le temps.

Sens dérivés de l'œuf.

Le monde actuel doit périr par le feu, selon une croyance universelle. Cette ruine sera un second chaos,

[1] Au Tunquin, « la princesse Au-Co accoucha de cent œufs entourés d'une membrane, d'où sortirent autant d'enfants mâles. Pour prévenir les querelles, le père et la mère se séparèrent et se retirèrent, chacun avec la moitié de cette lignée, l'un d'un côté de la mer et l'autre sur les montagnes.... La marée montante est la guerre que le père fait à son épouse ; le fleuve qui se précipite avec furie dans l'Océan, c'est la mère qui donne la chasse à son époux. » (Marini, *page 4 sq.*)

où sortiront des cieux nouveaux et une nouvelle terre. Esprit de Dieu, qui a tiré le monde actuel des eaux ·imordiales, doit nécessairement aussi tirer des cen- ·es de cet incendie le monde à venir, et tel est, avons- ›us vu, le sens du Phénix s'élançant de son nid consumé. ıis si le premier monde est sorti d'un œuf, comment euf ne reparaîtrait-il pas dans le mythe du Phénix? ıssi Hérodote raconte-t-il que cet oiseau symbolique sevelissait le corps de son père dans une masse de yrrhe de la forme d'un œuf.

Tout œuf que pond un Phénix est un monde, et tout ›nde commence par un chaos. L'antiquité assimilait le luge au premier chaos. Voilà pourquoi un œuf du ›kh a produit en se brisant le Déluge.

Aux Antilles, l'œuf qui cause le Déluge est une im- ›nse gourde[1].

Nous retrouverons l'œuf multiplié par cinq cents dans conte japonais qui a trait au grand cataclysme.

Enfin, ce symbole perd complétement son sens cosmi- e pour entrer dans des fables dont je ne puis deviner sens[2].

Le mythe de Jaja est fort obscur, et nous n'affirmons point que gourde soit une transformation de l'œuf cosmique. On a bien ıvé, dans l'État de l'Ohio, un ouvrage en terre qui a la ne d'un immense serpent, long de mille pieds, et entre ses mâ- ires entr'ouvertes est un tertre ovale qui semble être un œuf ıoolcraft, t. I, p. 32). On dirait la représentation sur le terrain, mythe des Celtes, d'après lequel Dieu-serpent va engloutir le ıde. Mais ce genre de monuments, qui est assez commun dans terres celtiques, a donné lieu à des interprétations si hasardées ıi contradictoires, que nous n'osons faire fond sur celle du ›ent et de l'œuf de l'Ohio.

Ainsi chez les Arabes, Nouh (Noë) a une sœur dont la fille, éka, va se baigner dans un lac; elle en ressort grosse (comme ıère de Sosiosch, le messie futur des Perses), et elle accouche

L'œuf dans les rites.

Le symbole qu'avait inventé la primitive humanité, après avoir produit une foule de fables chez les peuples anciens, se survit à lui-même dans des fêtes et des superstitions populaires. Les Persans s'envoient des œufs peints à la fête de Nourouz, qui se célèbre au printemps en mémoire du coup de corne dont Aboudad a brisé l'œuf qui le renfermait[1]. Cette même coutume existait déjà chez les Slaves au temps du paganisme. Elle est aujourd'hui répandue dans notre Europe occidentale non moins que chez les chrétiens grecs, et les Rabbins font aux Juifs un devoir de manger des œufs dans la nuit de la Pâque, qu'ils prétendent être l'anniversaire de celle de la création.

Cependant la puissance divine qui crée est la même qui recrée et fait renaître. Aussi les Juifs des États Barbaresques servent-ils des œufs dans les repas des funérailles. Les Russes de Narwa en mangent de peints dans leurs grands jours de deuil qu'ils célèbrent auprès des tombeaux, et les œufs de Pâques sont pour tout le peuple russe un emblème de résurrection.

d'une outre qui tombe à terre, crève, et d'où sort un intestin grêle, qui s'étendit peu à peu jusqu'à la longueur de quinze cents coudées, et enfin prit la forme humaine ; c'était Awdj, roi des Amalécites, qui survécut de quinze cents ans à Noë, et fut tué (sous le nom d'Og) par Moïse. — *Journal asiatique*, 3e série, t. v, p. 497 sq. (article de M. Fresnel).

[1] Le roi des Perses buvait dans un vase d'or qui avait la forme d'un œuf.

LIVRE CINQUIÈME

La Nature.

Autant il est aisé de rendre compte des croyances et
s symboles que la haute Antiquité avait déduits de la
sion génésiaque, autant on éprouve de difficultés à se
niliariser avec les idées qu'elle se faisait de la nature.
faut pour cela que nous sortions pour ainsi dire de
us-mêmes, de notre temps, de notre Europe, de notre
lise, pour nous transporter brusquement dans un
onde où tout nous est étranger; et ce n'est qu'après
oir deviné le sens de mille énigmes et constaté d'in-
mbrables erreurs, que nous pouvons reconstruire
ns notre esprit le système de profondes vérités, que
ssédait le peuple Primitif, et qui seul explique les
errations du paganisme.

Pour nous, chrétiens de l'Europe moderne, la nature
chose profane, et les choses saintes sont la sainte
lise et les Saintes Écritures. Le peuple Primitif, au
ntraire, aurait dit la sainte Nature, car elle était sa
le et son Église.

Créée de Dieu, elle était toute pleine de lui, et parlait
s cesse aux hommes de ses diverses perfections, de

sa toute-puissance, de sa sagesse, de son amour, de sa justice.

Elle ne subsistait que par son Esprit qui la pénétrait dans tous les sens et circulait constamment dans tous ses membres. Elle était le corps de Dieu, comme l'Église en qui vit l'Esprit saint, est le corps de Jésus-Christ, selon l'expression mystique de saint Paul.

Dieu habitait au-dessus de la terre dans les cieux, à peu de distance des hommes, auxquels il se révélait lui-même, ou faisait connaître sa volonté par ses prophètes. Cette terre était tout entière son royaume, et longtemps après la grande chute de l'humanité devenue païenne, quand il n'y avait plus ici-bas d'autre royaume de Dieu que la Judée, les nations idolâtres croyaient encore être au bénéfice du peuple Primitif. Chacune d'elles construisait ses cités, divisait sa patrie, fondait ses institutions sociales et politiques, réglait les pompes de la cour, traçait le plan de ses temples d'après les idées qu'elle se faisait du plan divin du monde, de la cour de Dieu, de ses lois éternelles et de ses chiffres de prédilection.

De même que l'Église est en lutte avec le monde, et que chez tout fidèle l'esprit combat contre la chair, de même le peuple Primitif découvrait de toutes parts dans le monde physique une guerre incessante entre des forces contraires, dont les unes procédaient directement de Dieu, tandis que les autres dérivaient leur origine de la matière et du chaos. Les unes et les autres faisaient sans doute partie intégrante de l'économie actuelle de la nature, qui ne subsiste que par leur jeu continuel et leur harmonie. Mais il y avait là comme une image de la lutte du bien contre le mal, du ciel contre l'enfer, et lorsque dans la suite des siècles le sentiment du péché se fût développé avec force au sein du paganisme, l'antique dualisme physique représenté par les dieux de la

uerre, fit place au dualisme moral d'Osiris et de Typhon, 'Ahriman et d'Ormuzd.

Théâtre de la guerre que Dieu fait au mal, royaume ; Dieu, corps de Dieu, création de Dieu, la nature était ı outre pour le peuple Primitif la loi de Dieu et sa proıétie. Elle lui disait par ses magnificences : adore ton ieu ; par ses bienfaits : aime-le; par ses fléaux : crains- ; par les mille objets qui frappaient ses regards étonnés : ›uviens-toi de lui. Les couleurs avaient, comme les nom-'es, leurs sens symboliques; les minéraux, les plantes, s animaux rappelaient et les perfections divines que ıomme devait contempler, et les vertus morales qu'il ;vait pratiquer. Le langage des fleurs, qui n'est plus ıjourd'hui qu'un puéril jeu de l'esprit, était alors une ngue sacrée. Enfin, le triomphe du jour sur la nuit, du intemps sur l'hiver, était le type consolant et la brilnte prophétie de la grande victoire que le Dieu sauveur mportera un jour ici-bas sur les ténèbres du péché et r la mort. La nature, vraie Bible de ces siècles reculés, ait ainsi son sens littéral et son sens profond.

Tel était, dans sa pureté originale, le naturalisme la primitive humanité. Il était plus incomplet qu'ernė. Mais il n'était fait que pour l'enfance du genre main, et les nations païennes eurent le double tort de re vivre ce système au delà de son temps, et de rendre a nature même le culte que réclamait d'elles la Divié. Chez le peuple Élu, Moïse avait de bonne heure bstitué, par l'ordre de l'Éternel, la sévère discipline la loi morale et cérémoniale, à ce naturalisme qui ı fourni à la religion juive que les symboles de son lte, les figures de ses visions prophétiques et les métaores de ses poëtes. Au reste, le monde païen avait ;onnu longtemps avant le Christ l'insuffisance de son ɔration de la nature; les cœurs que cette religion

laissait vides, inquiets, malheureux, cherchèrent un peu de paix dans le culte des dieux sauveurs. Après la chute du paganisme, la nature n'occupa qu'une fort petite place dans le cœur des chrétiens, qui était plein de Jésus-Christ, de sa mort et de sa résurrection, et c'est ainsi que le monde physique a perdu pour l'Europe moderne jusqu'aux derniers rayons de son antique sainteté. Mais lorsque l'œuvre de la rédemption sera arrivée, dans le royaume de Dieu, à son terme par la première résurrection [1], les vérités qui sont à la base du naturalisme patriarcal, seront remises de nouveau en évidence, et l'Église millénaire formée d'Hébreux, de Chrétiens et de Gentils qui tous auront la même foi, puisera la lumière et la vie dans la triple Bible de la nature, de la loi et de l'Évangile.

L'élément naturaliste des religions antiques a été le plus, mais non le mieux étudié. Il se prête sans grande résistance aux interprétations les plus arbitraires, les plus divergentes. Ne repoussant personne, il s'est vu maltraité par chacun; et les incrédules en particulier, tels que Dupuis, l'ont soumis à leur analyse avec une affection fort équivoque. Pour nous, qui recherchons avant tout les croyances et les symboles plus anciens que la Dispersion, nous serons ici, toute proportion gardée, d'une brièveté qui surprendra sans doute plusieurs de nos lecteurs. Mais comme la nature parle à tous les hommes le même langage, l'identité d'intuitions entre les peuples les plus éloignés n'atteste un commun berceau que lorsqu'elle s'allie à des dogmes trop relevés ou à des associations d'idées trop bizarres pour avoir pris naissance spontanément chez tous ces peuples à la fois.

Nous étudierons le monde dans son ensemble, dans l'espace et dans le temps.

[1] Saint Paul, Rom. VIII; Apoc. XX.

SECTION PREMIÈRE.

e monde considéré dans son ensemble.

Nous traiterons ici :

1° Des dieux qui règnent sur le monde entier, et qui sont us des enfants du Dieu suprême et d'une Grande-Mère. ls tiennent plus de leur mère que de leur père, ils sont cturnes, lunaires et peu puissants ; mais si c'est la na- re divine de leur père qui est censée prévaloir en eux, sont lumineux, solaires, pleins de force, de sagesse et bonté. Cependant quelques-uns de ces derniers per- nnifient spécialement les luttes physiques des forces ines et des forces matérielles, et ils peuvent aisément transformer en des êtres belliqueux, violents, sangui- res, typhoniens.

2° Le dualisme des forces qui constituent le monde ysique formera le sujet du deuxième chapitre, où nous pliquerons en particulier le double symbole du taureau lu lion.

3° Le dernier chapitre contiendra l'exposition des sym- es par lesquels la haute Antiquité a représenté le nde dans sa totalité, et dont plusieurs remontent cer- nement au peuple Primitif.

CHAPITRE PREMIER.

Les dieux-monde.

Tous les peuples païens n'ont pas imaginé des divinités spéciales pour le gouvernement du monde. Les Chaldéens, les Phéniciens, les Arabes, les Phrygiens, les Perses avant Zoroastre, les Chinois avant Confucius, avaient simplement admis que le dieu suprême et la déesse du chaos, qui avaient produit le monde, présidaient eux-mêmes à toutes ses destinées. Mais telle n'avait pas été la pensée des Égyptiens, des Grecs, des Latins, des Scandinaves, des Hindous, et sans doute aussi des Slaves et des Celtes, ainsi que de plusieurs autres peuples moins importants ou peu connus.

Égypte.

Les dieux-monde de l'Égypte, que nous avons tous fait connaître déjà en traitant des triades de l'Occident, offrent le type le plus pur de cette classe de divinités. Leurs généalogies prouvent de la manière la plus évidente que l'humanité primitive savait d'une science positive et révélée que le monde avait été tiré du chaos par la force créatrice de Dieu, car leurs pères sont le Dieu suprême, le Temps Éternel, l'Esprit de Dieu, le Verbe de Dieu, le Dieu générateur, le Dieu de la lumière, et leurs mères sont chacune une forme spéciale de la *terre informe et vide* de la Vision.

Le dieu-monde est un jeune dieu, un dieu enfant que ı mère tient sur ses genoux et allaite : tels Horus et Isis. e qui signifie que les puissances du chaos, qui ont fourni ıx choses visibles leurs substances matérielles, alimen- nt sans cesse en elles la vie physique. Le sens du groupe vin reste exactement le même quand Isis est remplacée ır la vache, son symbole, et Horus par le veau.

L'emblème de l'allaitement n'est point particulier à Égypte. On a retrouvé jusqu'ici le groupe de la vache du veau : en Assyrie dans les ruines de Ninive (sculp- re en ronde-bosse), en Lycie dans les bas-reliefs d'un mbeau de Xanthus, dans la sémitique Étrurie sur un ıse de Cæré, où les deux animaux sont dessinés dans un ›is de lotus. Un cylindre babylonien présente, avec un ns peut-être différent, une gazelle, emblème de la uie, allaitant son faon. En Grèce, c'est Junon qui donne sein à Mars, dieu du monde; et si elle n'avait pas ›urri un instant par surprise Hercule, ce fils d'une ›rtelle n'aurait pu être admis au rang des dieux.

A Præneste, la Fortune, qui est ici quelque grande esse cosmogonique et fatidique, allaitait Jupiter et Ju- n, rabaissés au rang des divinités-monde.

Chez les Slaves, Baba ou la matière, qui est l'épouse Péroun, le dieu suprême, porte dans ses bras son ; le Firmament, et Swantowid ou le Soleil, son petit- ;.

Onuava tenait fixés à ses mamelles soit deux serpents, ıblème de la vie des dieux, des hommes et de la na- ·e, soit un crapaud énorme, qui marque que le mal a source dans le chaos empoisonné.

C'est ainsi qu'en Égypte on a figuré deux crocodiles x seins de Bouto=Neith=Hathor.

C'est ainsi encore que, sur une tablette babylonienne à ractères cunéiformes, la déesse léontocéphale de la

nature allaite une laie et un chien, symboles des eaux et du sec. Elle est debout sur un taureau couché qui figure le monde actuel issu de l'humide chaos, et elle tient dans ses mains un serpent mâle et un serpent femelle, double emblème de la vie.

Nous trouvons dans l'Inde brahmanique un enfant sur les genoux soit de Maia, soit de Lakchmi, qui l'allaite, et qui sont l'une et l'autre une Isis. Ce mythe a reçu, chez les adorateurs de Vichnou, une application toute nouvelle. L'enfant est non plus le monde nouveau-né, mais Crichna, le Messie de l'Inde, et la déesse est la mère de Crichna, Dévaki. La tête de l'un et de l'autre est ceinte d'une auréole. L'adoration de la nature fait ici place à celle d'un dieu sauveur, et dans cette transformation des idées religieuses, l'antique symbole prend un sens tout nouveau sans changer de forme.

Ce sens nouveau prévaut, comme on devait s'y attendre, dans le bouddhisme. Ainsi, en Chine, Shing-moo, la Sainte Mère ou la Mère de l'entendement parfait, est représentée, exactement comme la Vierge Marie, dans une niche derrière l'autel, un enfant dans les bras ou sur les genoux, et une auréole autour de la tête.

Cette ressemblance entre Marie et Shing-moo, qui frappe d'étonnement tous les Européens qui visitent la Chine, s'explique d'une manière fort simple : Le catholicisme en Occident a, comme le bouddhisme en Orient, conservé en le spiritualisant le langage symbolique du naturalisme primitif. L'Église chrétienne, lorsque les nations naguère païennes se précipitèrent en masse dans son enceinte, crut bien faire, crut se faire toute à tous, selon le précepte de saint Paul, en leur laissant de leurs antiques coutumes religieuses tout ce qui n'était pas en opposition manifeste avec la vérité révélée. Ce fut ainsi que le culte de la Vierge se développa sous l'influence

es souvenirs des grandes déesses cosmogoniques. L'hum le fille de David devint la reine des cieux, comme Baals, et l'étoile de la mer, comme Vénus. De même que Véus et Cérès se transformaient parfois en déesses *noires*, nsi l'on consacra à Marie, depuis l'Éthiopie jusqu'en ussie et en France, des statues *noires*[1]. Mais surtout on représenta avec l'enfant Jésus sous la forme d'Isis avec orus. Les saintes Écritures ne sont pas responsables ces accommodations de l'Église aux croyances païen- s; car, dans les Évangiles et les Épîtres, c'est Jésus ucifié et non Jésus enfant dans les bras de Marie, qui t proposé à l'adoration de l'Église; c'est Jésus crucifié le saint Paul veut seul connaître et prêcher.

Nous revenons aux dieux-monde de l'Égypte.

Le monde peut être envisagé ou quant à sa substance atérielle et grossière qui lui vient du chaos ténébreux, ueux, lunaire, ou quant à la vie qui l'anime et qu'il a çue de Dieu par l'intermédiaire du feu-lumière du preer Jour. On aurait pu faire naître du Démiurge et de Grande-Mère deux frères, dont l'un aurait figuré le onde sous sa face nocturne, et l'autre sous sa face luneuse. Mais les Égyptiens se le représentaient dans n unité, et ils donnaient pour fils à leurs divinités suêmes ou un Dieu nocturne et lunaire, Chonsou, Chonsr, Malouli, ou un dieu solaire et diurne, Horus, rph-ré, Hor-son-tho, Ré.

Horus est une abstraction : c'est le monde manifestant r sa lumière et sa vie la nature irrévélée du Dieu suême. Ré est au contraire le *soleil*, le dieu de l'astre i montre aux yeux de tous, mieux qu'aucune autre

D'après Görrès, *Hist. des mythes*, etc., p. 360 : « Hathor, la ius ténébreuse s'est perpétuée comme Madone noire jusque dans temps les plus récents du christianisme. »

des choses visibles, la splendeur de la Divinité, sa toute-puissance, sa force vivifiante et sa bonté. Aussi Ré était-il le dieu suprême d'On ou d'Héliopolis, comme Phtha ou le feu-lumière était celui de Memphis, et Amoun ou l'être caché celui de Thèbes. Le nom de Ré s'ajoute fréquemment à celui d'Amoun : Amoun-Ré est Dieu se faisant connaître aux hommes par le soleil. Dans un texte hiéroglyphique, Ré « s'est produit lui-même du sein de sa mère Neith. »

Cependant Ré, qui est une des parties du monde, ne peut pas représenter, comme Horus, le monde dans sa totalité. Horus n'a pas d'enfant, car toutes choses sont comprises en lui, et sa naissance est celle de l'univers. Ré au contraire poursuit l'œuvre de la formation du monde; il a une nombreuse postérité, et elle atteste qu'en vrai fils de Phtha et d'Hathor, il est à la fois lumière et ténèbres, esprit et matière. Sa famille comprend d'une part une Hathor inférieure, qui est la nuit, Pascht, qui est l'astre de la nuit, Malouli, qui est le monde nocturne et lunaire, et d'autre part Ehou, le jour, Nephthys, la terre habitée, Tmé [1], la justice, c'est-à-dire les lois du monde physique, Mou, le dieu solaire de la poésie, et sa compagne léontocéphale ou lumineuse, Taphné.

Ré est le soleil éclairant de jour notre terre; Atmou est ce même astre traversant pendant nos nuits un monde opposé au nôtre et inconnu. L'un règne sur l'hémisphère supérieur, l'autre sur l'hémisphère inférieur, et leurs domaines réunis forment le monde. Le monde est ici considéré non plus comme mi-divin et mi-matériel, mais

[1] Tmé est, d'après les textes hiéroglyphiques, fille ou de Ré, ou de Phtha, le père de Ré, ou de Pascht, la matière ténébreuse, ou d'Atmou, le soleil nocturne. C'est-à-dire, la nature a reçu ses lois soit du démiurge qui a produit la lumière et le soleil, soit de la matière primordiale dont le monde a été formé.

omme tout entier divin, lumineux, solaire; seulement l n'est jamais à la fois éclairé tout entier par le soleil; ne moitié est toujours obscure et noire quand l'autre st brillante et blanche. On retrouve cette même intuiion symbolisée en Laconie par Castor et Pollux, et, dans Inde védique, par le dieu solaire Pouchan, qui a deux rmes, l'une blanche et l'autre noire.

Cependant il y a dans la nature bien d'autres opposions que celles du jour et de la nuit, de l'esprit et de la atière; notre terre est le théâtre des guerres violentes, rribles, pernicieuses que se font les éléments, et qui mblent même former l'essence du monde. On aura onc des dieux-monde qui présideront aux combats. el est le Seth des Égyptiens, que nous croyons identiue avec le Scheth des Moabites. Seth, en copte, signifie *lui qui renverse, qui terrasse, qui règne par la vionce*; Scheth, en hébreu, a le sens de *tumulte*, de *uerre*[1].

Seth, qu'on adorait à Paprémis, y avait pour attribut monstrueux et dangereux hippopotame. Le dieu (ou n symbole) passait pour avoir tué son père Sev. En fet, le monde une fois créé, le dieu qui l'a formé rene dans un repos pareil à la mort, et si la mort de Sev t violente, c'est que les fléaux de la nature semblent imés d'une haine implacable contre le Créateur dont détruisent les œuvres.

Meurtrier de son père, Seth fait *violence à sa mère*, nsi que le rappelait une fête annuelle que décrit Hérote. Nous n'avons pas ici un Khem, un Har-seph, qui nt en quelque manière les légitimes époux de leur

[1] Nombres, XXIV, 17: « Un sceptre s'est élevé d'Israël; il transrcera les chefs de Moab, *et il détruira tous les enfants de Scheth.* »

mère : les temps cosmogoniques sont passés, et la création est terminée ; mais le dieu de la guerre veut la continuer pour donner l'existence à toutes les bêtes féroces, à tous les êtres venimeux, à tous les fléaux qui désolent la terre. En Perse, c'est Ahriman qui les crée, et il le fait après la chute d'Adam. A ce point de vue, le mythe de la fête de Paprémis s'explique assez aisément. Seth *avait été élevé loin de sa mère*, Netpé, la terre nourricière, la bonne déesse sous laquelle la nature, avant la chute, jouissait d'une paix profonde. Il grandit on ne sait où, et subitement *dans l'âge viril il vient voir sa mère. Les prêtres qui la servaient*, et qui figurent les dieux secondaires, les génies protecteurs de la nature et de l'humanité, les Anges, *le repoussèrent une première fois. Mais il alla chercher des aides* (les soixante-douze compagnons de Typhon) *dans une autre cité*, qui est pour nous celle des Ténèbres. *Il s'ouvrit ainsi un passage jusqu'à* Netpé, et la Terre enfanta, malgré elle, tous les êtres malfaisants, dont le père, semble-t-il, ne peut avoir été que Seth ou Satan.

Seth se nommait Sout, Soutech (en grec, Sothis) *grand destructeur*, et Sout est l'étoile du chien, Sirius, qui se dit aussi Seth, et qui semble produire les ardeurs dévorantes de la canicule.

Mais le soleil est bien plus que Sirius la cause de cette grande destruction de la nature par les chaleurs de l'été. Aussi Seth-giraffe, Bor-Seth, est-il figuré quelquefois avec la tête de Ré.

Seth=Typhon est donc, comme le veut Plutarque, l'ennemi de l'humidité, la force qui brûle et dessèche tout.

Aussi son domaine est-il le désert : Seth est appelé Bor-Ombte ; Ombte est l'Antée des Grecs qu'étouffe Hercule, et le mythe d'Antée peint la lutte des sables du désert contre l'Égyptien, qui le repousse avec le secours du dieu sauveur.

Du désert souffle sur la vallée du Nil le pestilentiel
amoun, que les Grecs appelaient Typhon, Typhos, et
u'Hæsichius définit « le grand vent du génie igné,
yphon. »

Par une association d'idées qui n'a pour nous plus rien
'étrange, le dieu du désert aride était aussi celui des
ıux, non point des eaux douces et fécondantes du Nil,
ıais des eaux stériles et salées de la mer. Car la mer est
résidu souillé de l'abîme du chaos, tandis que le Nil est
ne incorporation de Kneph et d'Amoun. Le sel était
our les prêtres égyptiens l'écume de Typhon (qui a pris
place de Seth), et ne paraissait jamais sur leurs tables;
s n'adressaient point non plus la parole aux marins, et
s poissons, dont ils ne mangeaient point, étaient pour
ıx, nous l'avons vu, l'emblème de la haine.

Le plus grand des fléaux de l'humanité, c'est la guerre.
th devait présider aux combats des peuples comme il
faisait aux luttes des éléments. Mais la guerre était de-
nue, dans l'organisation de l'État égyptien, l'occupa-
on d'une des castes, de celle qui fournissait à la nation
s rois et qui ne le cédait en dignité qu'aux prêtres.
ıssi Seth, *le protecteur des guerriers*, reçut-il les titres
s plus honorables : il fut *le maître du* roi *victorieux*,
vigilant, *le grand gardien qu'aime Ré*, *le grand dieu*.
ı le voit épancher, avec Hat, la vie et la puissance sur
s rois, et nous pouvons bien lui donner pour épouse
lle de Typhon, Nephthys, qui est la terre couverte de
meures en pierres (de cités, de cités fortifiées).

Cependant une révolution religieuse, que M. de Bunsen
ıce vers le treizième siècle avant J.-C., a fait disparaî-
de tous les monuments, sous le marteau, le nom de
th, qui a été remplacé par celui d'Osiris. Nous suppo-
ns que, dans la suite des générations, le sentiment de
nmense puissance du mal, de la gravité du péché et

de l'intime liaison qui existe entre ce dernier et les fléaux de la nature, se développa au point de rendre impossible l'adoration d'un dieu aussi équivoque que Seth, qui se trouvait à la fois protéger les guerriers et les rois, et présider à tout ce qu'il y a de mal physique [1]. Il fut donc banni du panthéon du Nil, et son double rôle se partagea entre Osiris, le dieu bienfaisant de l'humanité, et Typhon, qui était chez les Sémites de la Syrie le dieu de tout mal.

Seth explique Arès, qui explique à son tour Mars, Tyr et Cartikéja. Mais Arès n'est pas le plus ancien des dieux-monde de la Grèce, et nous devons, avant d'arriver jusqu'à lui, nous arrêter quelques moments parmi les antiques divinités des Pélasges.

Grèce et Italie.

La Grèce nous a légué dans la Théogonie d'Hésiode trois cosmogonies fort distinctes, dont deux appartiennent aux plus antiques habitants de cette contrée, et la troisième aux Hellènes. Elles se mêlent sans doute et

[1] Peut-être cette chute de Seth a-t-elle été en partie causée par l'invasion des Hycsos, parmi lesquels étaient certainement des Moabites, adorateurs de Scheth. Les Égyptiens avaient vu leur dieu Set=Scheth favoriser leurs ennemis. Ils firent aussi de Seth=Typhon le père et le dieu des Hébreux, qu'ils ne distinguaient pas des Hycsos, et qui avaient d'ailleurs régné par Juda sur Moab (1 Chron. IV, 22; Esdr. II, 6; Néhém. VII, 11) : « Dans le sanctuaire des Juifs, disait-on, se voyait l'image d'un âne (le symbole de Typhon), et Typhon, qui, après sa défaite, s'était enfui sur un âne dans le désert, et qui l'avait traversé en sept jours (en une semaine), avait eu ensuite deux fils, Hiérosolymus et Judæus. (Plut. de Iside, 31; *Tacite*, *Hist.*, V, 4, etc.)

s'entrelacent les unes dans les autres ; mais rien n'est plus aisé que de les isoler.

1° La première, qui est la plus légendaire, commence (avec la Genèse) par le Chaos, la Terre, le Tartare et l'Amour.

Du Chaos naissent l'Érèbe et la Nuit.

La Nuit (primordiale) et l'Érèbe produisent l'Éther resplendissant et le Jour (qui correspondent à la lumière et au premier matin dans la Vision révélée).

La Terre, à son tour, produit seule : le Ciel étoilé (ou les cieux du deuxième et les astres du quatrième Jour); les hautes Montagnes (qui apparurent au troisième Jour avec les continents), et la Mer, Pontus (du sein de laquelle ceux-ci s'étaient élevés).

Mais ce Pontus se trouve être plus bas un dieu cosmogonique tout pareil à Océanus=Okam=Neptune. Époux de sa mère comme Khem, il a plusieurs enfants : Nérée, autre dieu des *eaux* et forme secondaire de Pontus ; Thaumas, l'*Admirable* ; Phorcys, Céto et Eurybie. Eurybie est au fond identique avec sa mère, la Terre informe du chaos. Phorcys et Céto appartiennent au cycle des mythes de Persée, que nous expliquerons ailleurs. Thaumas, qui, uni à l'Océanide Électre, a pour enfants Iris ou l'arc-en-ciel, et les Harpyes ou les vents de tempête, représente donc la merveilleuse nature de l'air qui nous surprend par ses phénomènes mystérieux et imprévus.

Le vieux Nérée a de Doris, qui est une autre Océanide, les cinquantes Néréides ou déesses de la mer et de ses rivages [1].

[1] Les noms des Néréides sont expliqués dans Bergier d'une manière ingénieuse, par les langues sémitiques et les langues modernes. Leur mère Doris a laissé son nom à une foule de rivières : Douro, Adour, Dor, Dur. Sao, *vase profond*, en hébreu ; *seau*, Save. Agaué : Gave des Pyrénées, *gué*, etc.

Cette première généalogie s'arrête aux éléments et n'aboutit pas à l'homme[1].

2° Vient ensuite toute une généalogie de dieux cosmogoniques et cosmiques, qu'il faut briser en petits fragments pour en découvrir le véritable sens. Nous voulons parler de l'hymen de la Terre primordiale et du Ciel, dieu suprême et démiurgique, qui sont les parents des six Titans, Océan, Cœus, Crius, Hypérion, Japet, Cronus, et des six Titanides, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé et Téthys[2]. Ces douze *Titans*, ou, d'après Hæschius, ces douze *Seigneurs* et *Rois* sont probablement les débris d'antiques cultes pélasgiques, et leurs enfants sont tous des dieux-monde qui appellent spécialement notre attention. Au lieu de la sagesse de l'Égypte qui se complaisait à embrasser le monde dans son unité, nous allons voir le génie poétique de la race grecque le décomposer pour en contempler isolément et avec curiosité chaque trait distinctif, chaque partie intégrante, le ciel et la terre, le soleil, la lune et les étoiles, le jour et la nuit, les vents, la mer et les fleuves, l'humanité. Puis à ces êtres réels, se mêlent d'autres personnages purement abstraits et allégoriques, qui personnifient les lois du monde, les décrets qui le régissent, les modes d'agir de la divine Providence.

Océan, le démiurge des eaux primordiales, a, de Téthys, la terre-eau du chaos, les dieux des fleuves et trois mille Nymphes des mers.

[1] L'histoire, si ce n'est la naissance de l'homme, est vaguement indiquée dans la généalogie de la Nuit, où l'on voit les Hespérides, personnifications du Paradis, précéder le Chagrin que cause le péché, et Némésis qui punit le crime. Le mal moral provient ici non de Satan ou d'un être libre, mais de la matière, du chaos, de la Nuit.

[2] Schœmann, *De Titanibus hesiodeis*, 1844.

Cœus, dont le nom s'explique par le latin (COEVUM pour ELUM) et indique que le dieu du *ciel* épouse Phœbé, la esse lunaire des ténèbres et des eaux du chaos, qui vient mère de Latone et d'Astérie. Latone est ici non nuit primordiale, mais nos nuits qu'éclairent les étoiles : sa sœur Astérie.

Crios, ou le *Bélier*, est le premier des dieux comme noun ou Jupiter, l'*être royal et souverain*, selon le holiaste. Sa compagne est une fille de Pontus, Eurybie, ii étend sa *domination* sur la *vaste étendue* de la *mer* aotique. Leurs enfants sont Astræus, le ciel étoilé, llas et l'habile Persès. Le sens de ces deux derniers eux est fort contesté [1]. Nous entendrions par Persès la *nétrante* sagesse avec laquelle Dieu a fait le monde : t Hermès de quelque tribu pélasgique s'unit à Astérie ii règne dans le ciel étoilé, et a d'elle Hécate, la déesse notre bas monde avec ses terres et ses mers. Pallas, re de Persès, est, comme Pallas-Athéné, une personfication du monde fait avec une divine sagesse. Il a ur épouse l'Océanide Styx, qui figure les lois immuaes inhérentes à la matière ténébreuse et aqueuse du aos. De cet hymen sont nés Zélos ou la *rivalité*, le alisme des éléments, la Victoire des puissances dies sur les puissances contraires, la Force avec laquelle eu maintient l'ordre dans le monde, et la Violence à

[1] M. Braun (*Théologie des Grecs*, 1854, en allem.), qui voit et it la nature en vrai Hellène, et qui explique les divinités cosmies de la Grèce avec une poésie qui enchante, entend par Pallas *an*, la force centrifuge des astres, que tempère Styx, ou la force itrale d'attraction, et par Persès, la chute des astres sous l'horizon ils disparaissent comme s'ils étaient *détruits*. Si cette explication idait compte de l'épithète de Persès, *celui qui excelle dans tous les vaux*, nous aurions supprimé la nôtre.

laquelle il a recours quand on lui résiste. « Ces quatre Divinités, ajoute Hésiode, ne marchent sur aucun chemin où Dieu ne les précède, et se tiennent toujours auprès de Zeus aux foudres retentissants. »

Hyperion, le *Très-Haut* ou, si l'on veut, *celui qui marche dans la hauteur*, a de Théa, la *Brillante*, ou d'Euryphaessa, *celle qui resplendit dans la vaste étendue*, le Soleil, la Lune et l'Aurore. Cette famille est à peu près la même que celle bien connue de Zeus et de Latone, parents d'Apollon et de Diane. Seulement le chaos est, ici, encore ténébreux, et là, déjà illuminé. Le Soleil et la Lune viennent d'ailleurs s'ajouter aux astres que représentaient Astræus, fils de Crius, et Astérie, fille de Cœus. L'Aurore, Eos, est par son nom le même personnage que l'Égyptien Ehou, le Jour, issu de Ré. Elle devient l'épouse d'Astræus et lui donne pour fils les quatre Vents, Zéphyr, Borée, Notus et Eurus, l'Étoile du matin et les Étoiles.

. Thémis, la Tmé de l'Égypte, la loi ferme et permanente du monde, est devenue l'épouse de Zeus et la mère des Heures et des Parques. Les Parques président aux destinées des individus, que règlent dans nos croyances chrétiennes la providence et les décrets particuliers de Dieu. Le sens des Heures est assez indiqué par leurs noms : Eunomie maintient l'*ordre*, l'*empire de la loi*, Dicé, la *justice* et Eiréné, la *paix*, soit dans la nature, soit dans la société humaine.

Mnémosyne, autre épouse de Zeus, représente la *permanence* des espèces au milieu de la succession des individus, et l'identité des individus, hommes ou peuples, *qui se souviennent* de leur passé malgré toutes les pha-

s qu'ils traversent. Les Muses, ses filles, président à la is aux harmonies de la nature et à celles des arts et s sciences.

Japet, qui était originairement Japhet, le père de Javan de la race grecque, est devenu l'aïeul de tout le genre main, lequel est représenté par quatre personnages égoriques : Prométhée et Epiméthée, Atlas, Menœtius. ométhée est le père de Deucalion=Noë.

Voilà bien l'humanité avec les lois qui la régissent, ec le ciel qui s'étend sur sa tête et les astres qui l'é-irent. Mais où est la terre qui la nourrit? où est le eu qui règne sur elle? La terre fertile c'est Rhéa; le eu suprême c'est Cronus=Élohim.

Mais Cronus et Rhéa, par qui Hésiode termine sa gé-alogie des Titans, sont identiques avec leur mère, la rre, et leur père, le Ciel, dont ils ne sont que des for-s spéciales. Ils ne devraient donc pas avoir de posté-é, car la cosmogonie mythique que nous venons d'a-lyser est complète; on ne saurait rien y ajouter d'im-rtant, rien surtout qui fût digne de parents tels que onus et Rhéa, les deux grandes divinités de la haute tiquité.

Et cependant Hésiode leur donne une nombreuse fa-lle formée de Zeus, Poseidon, Hadès, Héré, Déméter Hestia. Mais ces noms nous sont déjà bien connus; ce sont point des dieux-monde, ce sont bien au contraire l'exception d'Hadès qui règne sur les morts, et dont npire est donc postérieur à la création de l'homme) grandes divinités démiurgiques et cosmogoniques des llènes[1]. Hésiode, arrivé à Saturne et Rhéa, revient

[1] Neptune, père des Molionides, est un démiurge tout pareil à us, père des Dioscures.

ainsi en arrière vers les origines des choses et ouvre une troisième et dernière cosmogonie, qui est celle des Achéens. Zeus et Junon avec leurs frères et sœurs ne sont les enfants de Saturne et de Rhéa que parce que le culte achéen et hellène de Zeus avait succédé au culte phénicien et pélasge de Cronus=Élohim. Leur vrai père est Océan=Okam, leur mère Téthys=Okéamé[1].

3° Passons en revue les enfants ou les œuvres de Zeus démiurge. Nous en connaissons déjà plusieurs.

Par Maïa, Zeus est le père du dieu-Verbe, Hermès.

Amant de Némésis, qui revêt, comme Protée ou la matière, mille formes différentes, il crée à chaque métamorphose une nouvelle classe d'êtres.

De Dioné, la *Déesse* par excellence, il a pour fille Aphrodite, qui est ici le monde né du chaos.

Eurynome, Grande-Mère qui, par sa forme de femme-poisson, est, à Phigalie, une Atergatis, et dont le nom a précisément le même sens que celui de l'épouse de Crius, Eurybie, a de Zeus les trois Grâces, qui sont la triple personnification de la beauté dont la jeune nature était parée au temps de la création. Aglaié, la *Brillante*, Euphrosyne, la *Joyeuse*, Thalie, la *Verdoyante* ou *Fleurissante*, diffèrent donc à peine d'Aphrodite. Aussi Héphæstus a-t-il pour épouse tantôt Aphrodite, tantôt Aglaié. Mais l'idée de *grâce* étant moins concrète que celle de la

[1] Rhéa est la terre organisée, Héré, l'air du chaos. Il ne se peut faire que la seconde ait été originairement la fille de la première. Saturne, qui est en Grèce le dieu des temps antédiluviens, ne saurait être le vrai père du démiurge Zeus. Il y a donc ici un certain *désordre* dans les généalogies d'Hésiode.

'acieuse et riante nature, les trois filles d'Eurynome ıt pu présider, dans l'antique cité d'Orchomène, aux ırmonieuses relations mutuelles des classes de la soété civile et au jeu aisé des institutions politiques. Avec telles fonctions, on les distingue à peine des trois ures, filles de Thémis. Plus tard, les Grâces sont desndues au rang de simples suivantes d'Aphrodite.

Nous avons vu souvent déjà la lune symboliser le aos, et Séléné donne à Zeus une fille nommée Pandie, i personnifie la nature *toute divine* du monde, dont laié représente la grâce et Aphrodite la beauté.

Uni à Latone ou aux ténèbres du chaos, Zeus devient re d'Apollon et d'Artémis, ou du Soleil et de la Lune, dont ıs parlerons en détail dans le chapitre suivant. Nous rons seulement noter ici qu'Apollon, comme Horus-leeil, Haroueris, ou comme Horus II, est devenu, en sa alité de vainqueur des ténèbres, l'un des dieux sauırs de l'humanité.

De Léda, qui est Latone=Séléné=Dioné=Némésis, ssent, enfermés dans l'œuf cosmogonique, Hélène, llux et Castor[1]. Ces divinités sont celles des Lélèges, plus anciens habitants de la Laconie, qui étaient des niciens ou Allophyles de l'Égypte. Hélène est leur hor, leur Aphrodite, leur déesse de la jeune et riante ure. Mais elle personnifie de plus l'humanité primi-, et nous la verrons, de même que Proserpine, être ie par un personnage diluvien. Pollux et Castor corpondent traits pour traits à Ré et à Atmou, au monde

[1] Voyez dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, t. XV, part. 2, 32 sq., la Dissertation de M. Lajard.

diurne et au monde nocturne, ou, suivant Julien, à l'hémisphère inférieur et à l'hémisphère supérieur : l'un est au ciel quand l'autre est aux enfers [1].

Mais les dieux solaires sont des dieux sauveurs qui font la guerre au mal. Aussi, sur les bas-reliefs du trône d'Apollon Amycléen, voyait-on les Dioscures terrassant des Sphynx, se défendant contre des bêtes féroces ; et, armés de la lance, ils sont toujours prêts à délivrer qui les invoque dans le danger. Comme ils sont issus des eaux ténébreuses du chaos, ce sont les navigateurs qui ont tout spécialement recours à eux. Cependant le nocturne Castor-Atmou ne peut *lutter* contre le mal avec autant de force que le *très-brillant* Pollux. C'est Pollux qui excelle à la *lutte* ; c'est lui que Stasinus dans ses Cypriaques nommait le rejeton de Mars. Pollux est un lutteur comme Palémon, qui est Mélicerte ou Melcarth, l'Hercule tyrien, et, sur des médailles de Lacédémone, les Dioscures sont associés à Hercule, qui est un dieu protévangélique. Pollux semble parfois se confondre avec lui ; il devient un dieu-homme, à l'instar de sa sœur Hélène qui s'identifie avec l'humanité, tandis que Castor n'est plus qu'un simple mortel. Alors les deux frères représentent non plus les deux moitiés, diurne et nocturne, du monde, mais l'un la race terrestre et ténébreuse des hommes déchus, et l'autre leur divin et lumineux Sauveur. Le mythe primitif, en se spiritualisant ainsi, devait nécessairement se modifier. Castor ne pouvait plus avoir Zeus pour père comme Pollux ; il devint le fils d'un simple mortel, Tyndarée. Mais qu'aurait fait l'enfant d'un simple homme dans l'œuf cosmogonique de Léda ? Il fallut en imaginer un second, et comme le premier renfermait un frère et une sœur, Hélène et Pollux, on plaça

[1] Voyez note A.

ıns l'autre, à côté de Castor, une Clytemnestre. Cepen-ınt Castor et Pollux prennent part aux événements du onde antédiluvien. Le premier meurt et descend aux ıfers ; le second, le Messie, allait expirer d'une bles-ıre qu'un homme lui avait faite, quand Zeus l'enlève ıns l'Olympe. Mais il aime trop son frère mortel pour pas partager avec lui les joies célestes. Le mythe pri-itif ne permettant pas aux deux frères d'habiter en ême temps le même hémisphère, Pollux obtient au oins de son père la faveur de remplacer, de deux jours ın, Castor aux enfers. Plus tard, lorsque l'on eut ou-ié et le sens physique et le sens spirituel du mythe, on passer aux deux frères six mois auprès de Pluton et mois dans l'Olympe, et l'antique religion des Léléges, ıi dans le cours des siècles s'était élevée jusque vers sublimes hauteurs de l'Évangile, aboutit à une insi-de allégorie des six mois d'été et des six mois d'hiver[1].
La famille de Léda et de Jupiter nous a entraînés bien in des origines du monde. Mais il nous importait d'in-quer par un nouvel exemple quels trésors de senti-ents pieux et d'idées religieuses le théisme révélé de la imitive humanité avait légués aux nations païennes.

Les filles que Jupiter a eues de Thémis et de Mnémo-ne, et qui sont, comme nous l'avons vu, les Heures,

[1] Nous avons vu que les Dioscures étaient des Cabires. Le mythe Cabires de Memphis appartient aux Allophyles de la Basse-ypte. Protée, le dieu (allophyle) de la matière, est père de Cabira, *Grande* (la Grande-Mère, comme Neith ou Hathor). Son époux est tha, le démiurge (égyptien) de la lumière. Ils ont pour enfants, t trois Cabires et trois Cabirides, dieux et déesses du jeune monde, t Cadmilus=Hermès=Thoth, ou le dieu-Verbe, qui est le père de is Cabires de qui naissent les trois Cabirides. Les Cabires, comme Dioscures, deviennent des dieux humains, et leur histoire est le des Antédiluviens.

les Parques et les Muses, personnifient, non plus le monde dans son ensemble, ni le soleil ou la lune, mais les lois générales et particulières d'après lesquelles Zeus a formé et gouverne le monde, et les principaux effets de ces lois tant dans la nature que dans l'humanité.

Comme créateur du genre humain, Zeus a de Déméter Proserpine, qui représente spécialement les Antédiluviens. Le Messie, qui sauve l'homme, est, au dire des Grecs, soit Hercule, soit Dionysus, qui ont pour père Zeus, et pour mère une mortelle, Alcmène, Sémélé. Le fils de Zeus et de Danaë, Persée, est probablement aussi un demi-dieu protévangélique, celui des Phérésiens d'Argos. Mais, pour expliquer tous ces mythes, il faut être plus avancés dans nos recherches que nous ne le sommes encore.

Les amantes ou épouses de Zeus, que nous venons de réunir en un même groupe, nous ont conduits du Verbe à l'homme et nous ont montré la nature sous ses faces les plus diverses. Reste Héré avec ses quatre enfants, et Métis qui, avec Athéné, nous a déjà plus d'une fois occupés.

Les enfants d'Héré sont : Héphæstus, ou le démiurge du feu-lumière ; Ilithyie, ou la grande Accoucheuse du monde, simple forme secondaire de Junon-Lucine ; Hébé, qui personnifie l'éternelle jeunesse du monde, comme Aglaié en représente la gracieuse beauté, et Arès, qui est le Seth des Hellènes, le dieu des guerres que se font et les éléments et les hommes.

Qu'en lisant l'Iliade on ait présent à l'esprit le mythe égyptien de Seth, et l'on sentira que cet Arès, si sanguinaire, si vindicatif, si rebelle, qui est déjà odieux à son père, se serait transformé en un vrai dieu du mal, en

n Typhon, si le génie des Grecs n'avait pas faibli dans n élan vers la vérité. Ils ont entrevu la haine de Dieu ur le péché, mais ils en ont détourné les yeux , autre- ent leur Olympe se serait écroulé, et il aurait fallu re- nir aux religions austères du symbolique Orient.

Qu'Arès ait été un dieu cosmique, c'est d'ailleurs ce ii résulte de son amour pour Vénus, ainsi que nous vons vu plus haut, de la prison d'airain (la voûte cé- ste) où l'ont enchaîné les Aloïdes (lors du fléau du feu), de la peste dont Sophocle le fait l'auteur.

Les Grecs identifiaient, à tort ou à raison, Arès avec dieu suprême des Thraces, dont la vraie nature nous : inconnue. Au delà des Thraces étaient les Scythes, i adoraient le dieu des combats sous la figure d'une ée. Une lance représentait Mars chez les Sabins.

Mars doit au démiurge, son père, le don de prophétie le pivert. Comme Horus=Pollux=Apollon, il est dieu aire et, en cette qualité, le loup lui est consacré. Le is qui ouvre le printemps lui doit son nom de Mars; u de l'agriculture, il protége les récoltes, les trou- ux, les familles. Ses prêtres, les Saliens, portent des icliers dont la forme arrondie imite celle des cieux brille le soleil. Mais c'est lui aussi qui brûle de ses ons trop ardents les moissons (comme Seth-Ré). Chez Romains, qui avaient déposé sa lance dans le temple Vesta, le père de Romulus marchait au combat avec rs légions sous le nom de Gradivus.

Quant à Pallas-Athéné, elle est à la fois une Grande- re et une simple fille de Zeus, une déesse suprême ou mogonique, et une déesse secondaire ou cosmique. te double nature, qui est attestée par des mythes itradictoires, ne lui est point particulière; elle la par- e avec Aphrodite et avec Artémis.

En sa qualité de déesse du chaos, Athéné était, dans l'Attique, l'épouse d'Héphæstus et la mère d'Apollon, précisément comme Ré était né de Phtha et d'Hathor. En Béotie et en Thessalie, on l'adorait sous le nom d'Itonienne ou de l'*Ancienne*[1], et ce titre est celui d'Isis, de Neith, des Grandes-Mères de l'Égypte. Ses attributs étaient, sur les médailles attiques, le hibou, symbole des ténèbres du chaos, la diote, petit vase à deux anses qui figure les eaux primordiales, le croissant de la lune, autre allusion à ces mêmes eaux, et l'olivier qui donne, disaient les Anciens, la matière de la lumière, et qui figure ici la lumière s'éveillant au sein de ces eaux et de ces ténèbres. Son péplus, sa navette, sa quenouille font d'elle l'ouvrière du monde qui a enseigné aux hommes tous les genres d'ouvrages. Ses armes, qu'elle a, comme sa navette, en commun avec Neith, lui ont servi à dompter les matières rebelles du chaos, et lui servent depuis lors, comme à Mars, à terrasser les ennemis des dieux et du monde. Elle a pour compagnes trois déesses de la santé, qui nous rappellent Nahimeu guérissant le chaos de ses souillures, et Isis qui a inventé l'art du médecin. Orphée fait Athéné androgyne, ainsi que l'était Neith. Enfin, comme Neith, elle a, sous le nom d'Alalcoménie, fille d'Ogygès, réparé, par sa persévérance dans le combat, les désordres causés par le déluge[2], et après avoir pacifié la nature, elle maintient avec puissance la paix dans la société humaine.

Mais les Grecs, tout en laissant à Athéné les fonctions et les attributs d'une grande déesse cosmogonique, d'une Neith, lui avaient assigné leur patrie pour sphère d'acti-

[1] Comp. Bel et Bel-ithan.

[2] Des colonies des Allophyles auront transporté du Nil en Libye, vers le lac Triton, le culte diluvien de Neith=Isis=Athéné.

'avaient subordonnée à leur dieu suprême, dont devenue la fille, conformément à l'un des my- plus remarquables de l'Antiquité. Zeus, le dieu personnel, a pour épouse Métis, l'*Intelligence*. ymen, semblait-il, ne faisait courir aucun dan- habitants de l'Olympe. Mais le vague sentiment Grecs avaient du néant de leur religion, leur in- ı crainte que Zeus, qui avait détrôné Cronus, ne sé du ciel par un être qui lui serait à tous égards ır. Et de qui ce maître futur de l'univers pour- aître si ce n'est de Métis, la divine Sagesse, qui hors de Zeus, à côté de lui, et qui pouvait ou lui dèle et se tourner contre lui, ou même avoir de ls qui, puissant comme lui, serait par sa mère plus e lui? Pour écarter un tel danger, Zeus trompe qui consent à prendre la plus petite dimension, ıvale. C'était au moment où il voulait produire et il la conçut en effet dans son cerveau : ce qui que Dieu se traça avec réflexion et avec une sou- sagesse le plan du monde. Quand arriva le temps écuter, la lumière apparaissant la première ou- hemin au monde, qui s'élança tout armé du cer- e Zeus, que Héphæstus=Phtha avait entr'ouvert up de hache.

bien apprécier tout ce qu'il y a de théisme dans ne, il faut le comparer à celui d'Aphrodite, ou du naissant, sans l'intervention de Dieu, de l'écume x primordiales, et à celui d'Héré, ou du chaos en- sans père, sans le concours de Zeus, soit Hé- s qui est la lumière du premier Jour de la Vision que, soit Arès ou le monde [1].

[1] ıp. ce que nous avons dit plus haut de Phtha-scarabée et -vautour, p. 360.

D'après certains écrivains de l'Antiquité, Cronus et Rhéa auraient compté Pan au nombre de leurs enfants, et le dieu suprême des Pélasges de l'Arcadie, leur Zeus, aurait été le frère de celui des Hellènes. Nous avons, en effet, reconnu en lui un vrai démiurge, tant à ses pieds de bouc, qui l'identifient avec Mendès=bouc, qu'à cet autre signe qu'il a en commun avec Khem générateur. En sa qualité d'ouvrier du monde, il est l'amant de Syrinx, la déesse des marais du chaos, qui se métamorphose en roseau sur les rives du Ladon (dont le nom est le même que celui de Léda).

Mais d'autres mythes font de Pan un dieu-monde. Alors il a pour père Hermès, le dieu-Verbe; pour mère soit Pénélope, qui est une Neith=Athéné, soit Dryope, qui est la substance du monde ou du chêne cosmique; pour nourrice Sinoïs, la nymphe des *marais* du chaos (d'après l'hébreu).

Dieu cosmique ou démiurge, ses attributs sont les symboles des harmonies du monde, la tortue, et surtout le chalumeau qu'il a formé des roseaux de Syrinx, ou l'image de la vie indestructible de la nature, le feu éternel; et comme il préside aux révolutions des sphères célestes, il excelle entre tous les dieux dans l'art de la danse.

Mais il n'a pas su maintenir ses droits contre le Zeus des Hellènes, et il est peu à peu descendu au rang d'un simple dieu des bergers.

Pan est Faune des Latins; leurs origines, leurs fonctions, leur déchéance est la même. Mais pour ne pas s'égarer dans les généalogies divines de l'Italie, il faut distinguer avant tout le peuple aborigène qui avait pour dieu suprême Janus, et l'autre peuple qui adorait Sa-

ırne. Leur alliance sur la terre a produit dans les cieux ımitié de Janus pour l'étranger Saturne, avec lequel il ırtagea le gouvernement du monde. Janus=Élohim 'ait eu de Vénilia=le chaos, Canens=les harmonies du onde. Saturne=Élohim avait eu de son côté un fils, cus, qui est l'oiseau prophétique et démiurgique ou sprit de Dieu planant sur les eaux. Or Picus épousa nens, qui lui donna pour fils Faunus ou le monde. unus, dieu fatidique comme son père, s'unit à Fauna, i se nomme aussi Fatua, la *prophétesse*. Elle se distin-e à peine d'Ops et de Carmentis, formes secondaires Rhéa et de Canens. De Faunus naît Latinus, le père s Latins, leur Adam. Mais ce grand dieu du monde ıit déchu de sa gloire première au point de ne plus ésider qu'aux champs et aux forêts.

Scandinavie.

Nous avons rejeté dans notre dernier livre l'explica-n de la cosmogonie légendaire de l'Edda, où la tradi-ı primitive est à peine reconnaissable, et qui place en ticulier après le déluge la naissance d'Odin. Ici, nous ons connaître les dieux-monde de l'Olympe scandi-e, autant que nous le permet l'obscurité des mythes les noms propres. Ces dieux forment quatre groupes allèles, dont trois appartiennent aux Ases et le der-r aux Vanes.

° Le dieu suprême des Vanes, le *sombre* Njord, est Océanus=Nérée ; sa demeure est dans les eaux (du os), et la pêche est son unique occupation.

a pour épouse, soit sa propre sœur, dont on ne nous pas le nom, mais qui ne peut être qu'une déesse des x primordiales, une Téthys, soit Skade, l'*Ombre*, les ıbres du chaos, l'équivalent de Latone=Léda.

Leurs enfants sont, comme ceux de Latone, le soleil sous le nom de Freyr, et la lune sous celui de Freya. Freyr règne sur les plantes, sur la chaleur et la pluie, envoie les années fertiles et la paix, enrichit les mortels, rend aux jeunes filles leurs amants, aux femmes leurs époux. Ses attributs sont le cheval solaire, le sanglier dont les poils resplendissent comme l'or, et un vaisseau qui rappelle celui d'Apollon. Freya est une Artémis-Aphrodite, une Bubaste=Hathor, une Lune-Vénus. Elle a des ailes de faucon comme les déesses-mères du Nil en ont de vautour, des armes comme Neith=Athéné, des vêtements d'homme et de femme comme Vénus Barbue, un collier pareil à celui de Vénus=Astarté d'Amathonte, et son époux Odur, qu'elle perd bientôt et qu'elle cherche par tout le monde, est un Adonis. Déesse de la beauté et de l'amour, du printemps et des fleurs, elle a donné son nom dans les calendriers germaniques au Vendredi, au jour de Vénus. Ses enfants sont Hnos, la *Belle*, et Gersémi, la *Gracieuse*.

2° Loki était, dans l'origine, un démiurge du feu-lumière, un Phtha, un Héphæstus. Il épouse Sigyn ou la Justice, comme Zeus Thémis, ou forme le monde selon des lois exactes. Ses enfants sont Narvi et Vali, que nous comparerions à Caïn et Abel. Vali, changé en loup, déchire son frère que chérissait Sigyn, et dont les entrailles servent aux Ases de liens pour enchaîner Loki, meurtrier de Baldur.

3° La troisième généalogie est, au contraire de la précédente, toute relative au monde physique. Un géant, c'est-à-dire un être malfaisant, du nom de Norvi, a pour fille Nott, la *Nuit* du chaos. Elle s'est mariée trois fois; d'abord avec Naglfari, l'*air* de l'abîme primordial, dont elle a eu Audur, la *matière* palpable; puis avec Anar, le *travail* de la création, qui l'a rendue mère de Jörd, la

rre ; enfin avec Dellingur, le *crépuscule*, qui est père
Dagur, le *jour* ou la lumière qui, dans la Vision gé-
ésiaque, est bien en effet née de la nuit.

4° Le groupe des dieux-monde les plus célèbres chez
s Scandinaves est, sans contredit, celui qui procède
Odin.

Comme Zeus, Odin a plusieurs épouses.

Nous le savons déjà père d'Hermod en qui nous avons
u reconnaître un dieu-Verbe. Sa mère n'est pas men-
nnée dans l'Edda.

De Jörd=Déméter, Odin a Thor, que nous compare-
ns à Indra, le dieu qui *tonne* dans les cieux, et qui fou-
oie les ennemis des Ases et des hommes en les frappant
son marteau. L'épouse de ce dieu du ciel est Sif aux
eveux d'or, ou la terre parée de ses plantes verdoyan-
. Il avait été précédemment marié à une fille des géants
tédiluviens) d'une ravissante beauté, Jarnsaxa, qui le
dit père de Magni, qui déjà après trois hivers était
s fort que tous les Ases. Magni est l'image de son
e, quoique sa mère soit, non point une déesse, mais
simple mortelle de la race gigantesque du premier
nde. Homme-dieu, intrépide dans les combats, il se-
devenu l'Hercule des Scandinaves ou leur Messie, si
père n'avait pas déjà terrassé toutes les puissances
rnales, et qu'il lui eût laissé quelque chose à faire.

tinda, la terre hivernale, a donné pour fils à Odin,
i, dieu du printemps et bon archer. Ses flèches sont
rayons du soleil qui dissipent après l'hiver l'obscurité
longues nuits.

e dieu de la jeune année rappelle Hébé, la déesse du
nde toujours jeune. Vithar, le fils de Gridur, person-
le rajeunissement du monde qui existera *de nouveau*
EDER) après le grand incendie. Jusqu'alors Vithar de-
re oisif, silencieux.

De Frigga, qui est la Grande-Mère des Scandinaves, leur Neith, leur Héré, Odin a : Tyr, qui est le dieu de la guerre, comme Arès ou Seth; Bragi, qui préside à l'enthousiasme poétique comme Apollon, qui a inventé l'écriture comme Thoth, qui est âgé et barbu comme Esculape, et dont la vraie nature est indiquée par sa jeune épouse Iduna (la vierge de l'Éden) qui a la garde des pommes d'immortalité ; Baldur, le plus beau des dieux, qui est un Abel idéalisé, et son meurtrier Haudur, le *haineux* Caïn.

Heimdall, qui a pour père Odin, et pour mère neuf filles des géants qu'il avait trouvées sur les bords de la mer, est un dieu diluvien, chargé de défendre contre les puissances malfaisantes le monde actuel. Il maintient l'ordre et dans la nature et dans l'humanité ; il entend croître la plante et la laine, et c'est lui qui (depuis le cataclysme) a fondé les trois grandes classes de la société scandinave, les nobles, les libres et les esclaves. A la fin des temps, il sonnera du cor d'Odin quand Loki brisera ses liens.

Inde.

Dans les théogonies des Scandinaves, des Grecs et des Égyptiens, les dieux du monde étaient fils de Dieu et du chaos dont l'humanité primitive avait légué la tradition à l'Antiquité païenne. Cet élément traditionnel a presque entièrement disparu chez les Ariens de l'Inde. Les chantres védiques ont bien sans doute célébré dans deux ou trois hymnes les origines des choses selon la croyance orthodoxe et universelle ; mais leurs dieux, qui sont tous des dieux du monde actuel ou des dieux du sacrifice, ne se rattachent en manière quelconque au chaos et au démiurge. On dirait que la nature tropicale a comme

bloui de ses splendeurs les colons de l'aride Iran à leur escente dans les plaines de l'Indus et du Gange, et u'elle les a remplis d'un si vif sentiment de la toute-résence de Dieu au ciel et sur la terre, qu'ils n'ont plus ›ngé à ces grands dogmes cosmogoniques qui for-aient la base des autres religions païennes. Pour eux, monde n'a point de passé, comme il n'a point non us d'avenir. L'histoire même de la primitive humanité a laissé dans leur esprit qu'un seul imposant souvenir, lui du fléau du feu. Ce qui les occupe, ce sont les uyants orages de la saison des pluies, les jeux des nts dans les nuages, la beauté des aurores, la puis-nce bienfaisante du soleil, ainsi que les moindres phé-›mènes du sacrifice [1].

La tradition cependant n'avait point péri chez les Hin-ius. Elle reparaît dans le brahmanisme sous la forme dinaire de généalogies divines et sous celle de luttes ›lentes. Bhavani ou Dourga fait la guerre aux puissan-s malfaisantes à l'instar d'Athéné=Neith=Niu-va, et le u de la guerre, Cartikéya=Seth=Arès a pour père iwa=Sev=Zeus, et pour mère Parvati=Netpé= non.

Les grands dieux des nations.

Les dieux-monde complètent le chiffre des divinités ncipales des nations païennes. C'est à peine si les an-opothées l'augmentent d'un ou deux personnages nou-ux. Nous pouvons donc jeter ici un rapide coup d'œil les systèmes théologiques de la gentilité.

Chaque peuple paraît en effet avoir tenté de mettre de dre dans son Olympe, qui s'était successivement peu-d'un nombre de plus en plus grand de divinités in-

1 Voyez note B.

digènes, auxquelles venaient s'associer, par la guerre ou par le commerce, celles des pays voisins. On se mit donc à distinguer des dieux inférieurs les grands dieux, et le nombre de ces derniers fut déterminé d'après la valeur symbolique que la primitive humanité avait donnée aux chiffres.

Un est Dieu dans l'unité indistincte et confuse de ses perfections.

Deux marque l'opposition de deux termes qui doivent se compléter, ou qui cherchent à se détruire.

Trois, qui ramène la dualité et la diversité à l'unité, est l'emblème de la perfection et par là de la Divinité.

Quatre est le chiffre du monde, qui compte quatre points cardinaux, quatre dimensions, quatre saisons.

Cinq, en tant que formé de 4 + 1, signifie Dieu dans le monde.

Six aspire à sept et n'y atteint pas. Il est donc le signe du mal. On sait que dans l'Apocalypse le chiffre de la bête est 666. Celui des Asouras est pareillement dans le Rig-Véda 6066. Dans les conjurations de la sorcellerie, on évoque avec Béelzébuth, 6666 légions, formées chacune de 6666 diables, et le chiffre 6 est en général le grand multiplicateur cabalistique.

Sept est 4 + 3, ou le monde uni à la Divinité parfaite, le monde sur lequel elle agit avec la plénitude de ses forces.

Huit est encore un chiffre sacré; mais la raison en est obscure. Représente-t-il les planètes avec le ciel des étoiles fixes et de la Divinité (7 + 1), ou le monde (4) recevant une valeur double par la vie que Dieu lui donne? Nous ne savons.

Neuf aspire à dix sans y atteindre, et caractérise le péché. Ainsi dans le Rig-Véda qui donne aux Asouras quatre-vingt-dix-neuf villes.

Dix, qui est le nombre total des doigts des deux mains, et qui termine la série des nombres fondamentaux, marque d'une manière toute spéciale l'accomplissement de l'œuvre du Créateur et du Souverain seigneur. Il représente à double (2×5) le monde au sein duquel habite Dieu.

Onze était, pour des raisons à nous inconnues, un chiffre divin chez les Ariens de l'Indus.

Douze enfin, qui est le chiffre des douze mois de l'année ou des douze signes du zodiaque, exprime la complète soumission du monde à la divinité qui en triple à ce prix la valeur (4×3)[1].

Voulant déterminer avec précision le nombre de leurs grands dieux, les peuples païens avaient le choix entre trois, cinq, sept, huit, dix, onze et douze.

Plusieurs d'entre eux n'ont pas franchi le chiffre de trois, ou ils y sont revenus après s'être livrés en plein aux séductions du polythéisme. Nous connaissons déjà et les triades des uns et les trimourtis des autres.

Tous les peuples, pour ainsi dire, ont fait usage du symbole de la croix, qui correspond aux nombres cinq et dix ; mais aucun d'eux n'a fixé à l'un de ces nombres le chiffre de ses grands dieux.

[1] Nous ne faisons qu'esquisser ici la symbolique des nombres, qui mériterait, comme celle des couleurs, une étude toute spéciale. Les matériaux abondent; mais la difficulté consiste à déterminer le vrai sens que le nombre a dans chaque cas spécial, et à distinguer le sens traditionnel et antique au milieu de tous les sens différents ou des coïncidences fortuites. Nous avertirons seulement ici que, d'après Clément, dans ses *Stromates* (VI, 16), les Pythagoriciens regardaient six comme un nombre parfait, et que celui de neuf est sacré pour les Chinois et les Mongols (d'après Macartney, t. V, p. 145). Mais si trois symbolise la perfection divine, la perfection ne se doit multiplier ni par deux ($2 \times 3 = 6$), ni par elle-même ($3 \times 3 = 9$), et les Chinois comme les Pythagoriciens auraient ainsi fait fausse route.

Les Ariens védiques adoraient trente-trois dieux : onze au ciel, onze sur la terre, onze dans les ondes [1]. Mais ils ont perdu depuis fort longtemps le secret de cette division, et l'Oupnékat compte douze Adityas, huit Vasous, onze Roudras et les deux Aswins. Les Adityas sont des dieux solaires ainsi que les Aswins ; les Roudras, des dieux atmosphériques ; nous ne savons comment définir les Vasous.

L'Égypte comptait, d'après Hérodote, huit dieux de premier ordre, douze du second et plusieurs du troisième [2]. A Rome, il y avait douze dieux du premier ordre et huit du second. Les Étrusques avaient, longtemps avant les Romains, huit dieux *involuti* et douze dieux *consentes*. Les Pélasges donnaient pour fils au Ciel et à la Terre douze Titans et Titanides. Douze grands dieux habitaient l'Olympe des Hellènes ; douze Ases principaux avec douze grandes Asines, celui des Scandinaves [3]. Héphæstus, Cabire et leurs six enfants forment un système de huit dieux. A Bornéo, huit dieux accompagnent dans le ciel Tuppa.

Le tableau suivant mettra en lumière les bases communes et l'élément traditionnel des théologies de la Grèce, de l'Italie et de la Scandinavie, avec leurs douze grands dieux.

[1] Rig-Véda, t. I, p. 46, 85 sq. 341. T. III, p. 79, 294, 296, 309, 318.

[2] Nous supprimons notre reconstruction de ces trois ordres, après avoir lu la dissertation *sur le premier ordre des dieux égyptiens*, de M. Lepsius, qui abandonne Hérodote pour suivre Manéthon et les monuments eux-mêmes.

[3] On ne possède pas une liste authentique des douze Ases, et nous renonçons à déterminer les douze Asines.

EXPLICATION DES DIEUX.	PÉLASGES.	HELLÈNES	ÉTRUSQUES.	ROMAINS.	SCANDINAVES.
Le père et la mère des douze dieux.	Le Ciel et la Terre.	Océan et Téthys.			
Le vrai Dieu { Elohim.	1 Cronus.				
Jéhova.	. . . .	1 Zeus.	Tina.	1 Jupiter.	1 Odin.
Dieu du ciel.	2 Cœus.	. . . .	. . . .	. . . .	2 Thor.
Le Premier	3 Crius.				
Le TrèsHaut	4 Hypérion				
L'esprit de Dieu { agissant dans les eaux.	5 Océan.	2 Poseidon	? Neptune.	2 Neptune	3 Njord.
produisant la lumière.	. . . .	3 Héphæstus.	Vulcain.	3 Vulcain.	4 Loki.
Le Verbe.	. . . .	4 Hermès.	. . . .	4 Mercure.	5 Hermod.
— poëte. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	6 Bragi.
Le monde.	. . . .	5 Arès.	Mars.	5 Mars.	7 Tyr.
Le soleil	. . . .	6 Apollon.	. . . .	6 Apollon.	8 Freyr.
— du printemps.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	9 Vali.
Le chaos et la nature. .	. . . .	7 Héré.	Junon.	7 Junon.	Frigga.
la terre informe et vide.	6 Rhéa.	8 Déméter.	. . . .	8 Cérès.	Jörd.
les eaux primordiales.	{ 7 Téthys. 8 Phœbé.				
Le chaos illuminé. . .	9 Théa.	9 Hestia.	. . . .	9 Vesta.	
Le monde.	. . . .	{ 10 Athéné. 11 Aphrodite.	Minerve.	10 Minerve 11 Vénus.	{ Freya.
La lune	. . . .	12 Artémis	. . . .	12 Diane.	
Les lois physiques et morales du monde.	10 Thémis. 11 Mnémosyne.	. . . .	. . . .	. . . .	Sigyn.
L'humanité	12 Japet.				
Eden	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	Iduna.
Abel idéalisé et divinisé.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	10 Baldur.
Le monde postdiluvien protégé contre un nouveau déluge	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	11 Heimdall
Après l'incendie final, le monde renouvelé. . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	12 Vithar.

Les Japonais comptent bien aussi douze Esprits qui se sont succédé sur le trône du monde. Mais le nombre douze n'a pas ici son sens ordinaire de 3×4; il est le produit de $7+5$.

En Irlande, le dieu solaire du monde, Crom-cruach, à tête d'or, était environné de douze dieux, qui sans doute représentent simplement les douze mois de l'année. On n'a d'ailleurs pas de renseignements authentiques sur le sens des cercles de douze pierres qui sont si fréquents chez les peuples celtes. A Tahiti, où l'année se divisait en treize mois, le soleil avait treize fils qui leur donnaient leurs noms. Les Mexicains comptaient dix-huit mois de vingt jours, et cependant leurs grands dieux étaient au nombre de treize. Leur affection fort extraordinaire pour ce chiffre provient-elle peut-être de ce qu'il était pour eux le signe du temps, ou des douze mois de l'année que dirige le Dieu suprême ?

Le nombre douze est d'ailleurs, avec sept, celui qui se retrouve le plus fréquemment dans les mythes secondaires, dans le culte et dans les institutions politiques des grandes nations païennes.

Nous nous plaisons à retrouver, jusque chez les peuples les plus sauvages, le génie symbolique de la haute Antiquité. M. Péron a découvert en Australie, vers la côte de la Terre de Leuwin, un lieu consacré, semi-circulaire, dont la circonférence était formée de *douze* gros arbres, et le point central occupé par *un* autre arbre qui était situé au bord même de la rivière et beaucoup plus orné que les autres. L'espace intermédiaire offrait *trois* demi-cercles concentriques, dont le plus grand était un banc de gazon avec *vingt-sept* siéges, le second un espace libre couvert d'un sable noir, et le troisième un autre espace de sable blanc où l'on avait planté des joncs en grand nombre qui formaient des figures régulières, des

ngles, des losanges, ou des polygones irréguliers, ; quelques parallélogrammes (sans carrés réguliers ercles).

. de Blosseville a vu dans la Nouvelle-Guinée une idole ératrice, noire avec du blanc et du rouge, ayant à sa te un poisson, à sa gauche un chien, et assistée de idoles d'un côté, de cinq de l'autre, et par derrière e douzième figure, voilée, qui est la plus respectée. e dernière semble un Amoun, un dieu caché, et la nière un Khem créateur qui règne sur la mer ou les sons, et sur les cieux et le soleil ou le chien.

ıx îles Sandwich, Cook, que les indigènes prenaient · un dieu, fut conduit en un lieu consacré où douze ›s étaient rangées en cercle autour d'une autre qui au centre, et qui seule était couverte d'une étoffe ;e.

CHAPITRE II.

Le dualisme.

Nous avons jusqu'ici constaté que les peuples païens de tous les siècles et de toutes les zones ont cru le monde issu du chaos et de Dieu. Leurs religions reposent donc sur le dualisme cosmogonique de Dieu et de la matière, et elles l'ont rendu absolu en attribuant à la matière une existence éternelle.

Cependant le monde, qui est né de l'union ou de l'hymen de ces deux premiers principes, doit nécessairement être à la fois divin et matériel; et ici s'offre à nous un dualisme physique, formé de principes d'un ordre secondaire, dont l'un est actif ou mâle, et l'autre femelle ou réceptif: le feu et l'eau, le jour et la nuit, le chaud et le froid, le sec et l'humide, l'été et l'hiver.

La nature aboutit à l'homme, qui la résume et qui doit donc être double comme elle. Vrai microcosme, il est formé d'un corps et d'une âme. L'âme devait gouverner le corps et le spiritualiser; mais le péché est survenu, et le dualisme primitif et normal s'est transformé en une guerre violente du corps, dont le péché a fait sa demeure de prédilection, contre l'âme, qui est sans cesse vaincue, et qui se matérialise. Cette lutte morale, qui a le cœur de l'homme pour théâtre, est une image terrestre de celle qui a lieu dans le monde invisible entre les puissances des cieux et celles de l'enfer.

e dualisme anormal de la chair et de l'esprit, du bien u mal, ne s'est révélé que fort tard dans toute sa gra- et son universalité aux yeux des païens[1]. La haute iquité n'a saisi et symbolisé que le dualisme physi- . Mais elle l'a fait avec tant d'unanimité que l'on peut conclure que cette doctrine remontait plus haut en- e et n'était pas étrangère au peuple Primitif.

Dualisme cosmogonique.

'après la révélation génésiaque, le dualisme n'exis- qu'entre l'Ésprit de Dieu et la terre informe. Dieu nême, de qui cet Esprit procède et qui avait créé e terre, est au-dessus de l'un et de l'autre, et il est . L'Éternel est un premier terme qui n'en admet pas second, puisque rien ne peut lui être comparé, op- , ni son Esprit, ni ses œuvres. On n'oppose pas à on ses dialogues, à Shakespeare ses drames. Mais il est pas de l'Esprit de Dieu comme de Dieu ; l'Esprit en réellement trouvé une matière chaotique à façon- et nous serions certainement en droit de chercher ces deux termes, dont l'un est actif et l'autre passif, rincipe fondamental de toute la philosophie des cho- terrestres. Il nous serait également permis de dire l'Esprit de Dieu aimait la terre informe et vide, qu'il aait en vue de l'homme pur et saint qui devait l'ha- à la fin des six jours; car la révélation n'isole point ionde physique du monde moral comme le fait très- ent l'aveugle raison. Les saintes Écritures établis- un intime rapport entre le rajeunissement, la purifi- on de la nature souillée par le péché, et la rédemp-

Voyez p. 79 sq.

tion de l'humanité. Quand elles nous parlent de l'amour de Jéhova pour Israël, de celui de Jésus-Christ pour son épouse, l'Église, elles n'entendent nullement exclure le monde physique de cet amour. Les Païens ne s'étaient ainsi point écartés de la vérité en concevant sous la forme d'un saint et mystérieux hymen les rapports de l'Esprit de Dieu et du chaos. Mais ils avaient commis la double et monstrueuse erreur de prendre leur métaphore humaine pour une réalité divine, et de supposer le chaos éternel ou divin. C'était nier l'existence de Dieu créateur de toutes choses, c'était transformer un dualisme relatif en un fait absolu.

Ce dualisme, absolu et relatif, de Dieu et de la matière, n'a peut-être été nulle part formulé avec plus de précision qu'en Chaldée, où Bélus représentait l'esprit, la lumière, le chaud, le sec, et Mylitta la matière, la nuit, le froid, l'humide. Or les Chaldéens sont d'entre tous les Gentils les héritiers les plus directs de la sagesse primitive.

Nous ne reviendrons pas ici sur les innombrables mariages de dieux suprêmes et de Grandes-Mères, que nous avons signalés par toute la terre, ni sur les jeunes dieux-monde issus de ces unions.

Cet hymen cosmogonique se reproduisait sous une forme secondaire, dans le monde actuel, par l'hymen du Ciel et de la Terre, qui semble chaque printemps produire des myriades de plantes et d'animaux, et chaque matin rendre l'existence à la terre entière.

Mais cette image physique de la famille invisible des divinités suprêmes était bien moins fidèle, bien moins pure que celle qu'offraient parmi les hommes une jeune mère, son époux et leur enfant.

Tels sont les analogies et les symboles que la primitive humanité avait laissés à l'Antiquité, et qu'il faut avoir

sents à l'esprit pour comprendre les solennelles céré-
nies qui entouraient le mariage chez la plupart des
ples païens.

Dualisme physique.

i nous envisageons d'une manière très-générale la
ble nature du monde, nous verrons l'intime union
principe divin et du principe matériel exprimée par
maphrodite, et la prépondérance de l'un ou de l'autre
Horus ou par Chonsou.
ette double nature se manifeste, d'abord, par l'oppo-
on du jour, qui provient de la lumière qu'a produite
prit divin, et de la nuit, qui représente dans le monde
iel les ténèbres du chaos. Mais si ces ténèbres et cette
ière primordiales sont deux ennemis mortels dont
doit anéantir l'autre, il n'en est pas de même du
et de la nuit qui se succèdent sans relâche, et qui sont
fond deux moitiés d'un même tout. On ne peut pas
ne dire qu'ils soient d'égales forces, car le jour a son
e en propre, et la nuit n'est que l'absence momenta-
du soleil qui est descendu sous l'horizon pour éclai-
d'autres contrées. Chacun des deux hémisphères ap-
ient donc, à titre égal, au dieu du jour, qui se divise
r ainsi dire entre les deux. De là, Varouna et Mithra,
ou et Ré, Castor et Pollux, et, en Étrurie, Summa-
et Jupiter, dieux solaires, dont les uns sont noctur-
et les autres diurnes.
es ténèbres de la nuit sont d'ailleurs éclairées par un
e qui rivalise sinon d'éclat, au moins de grandeur
l'astre du jour, et qui appartient donc, par sa lu-
re, à la série des êtres divins. Artémis, loin de s'op-
er à Apollon, agit constamment, dans les mythes, en

parfait accord avec lui. Toutefois, la lune est d'ordinaire, à cause de son nocturne empire, un représentant du ténébreux chaos, comme nous le verrons plus bas.

La seconde opposition dans laquelle se manifeste la double nature du monde est celle du feu et de l'eau.

Les Hindous symbolisent parfois la création par l'hymen d'un dieu et d'une déesse, dont chaque doigt, chaque boucle de cheveux se change, chez l'un en jets de flammes, chez l'autre en ruisseaux. Ou bien, du cratère cosmogonique jaillissent, d'un côté des fleuves, de l'autre des flammes.

Pareillement, la Genèse de l'Edda commence par une région des froids et humides brouillards, Niflheim, à laquelle est opposée celle du feu, Muspelheim.

La Vision génésiaque est en quelque manière d'accord avec les Scandinaves et les Hindous. Le feu-lumière du premier jour vient éclairer les ténèbres du chaos, qu'il dompte et dissipe, et pénétrer les eaux primordiales. Le monde est donc formé de feu et d'eau, de chaleur et d'humidité. Tantôt ces deux éléments s'unissent paisiblement pour le bien de toutes les créatures terrestres, ou se succèdent régulièrement dans le cours des années sous les noms d'étés et d'hivers, et tantôt ils se livrent de violentes guerres qui jettent la perturbation dans l'économie de la nature.

Cependant le symbole du feu et de la lumière, nous le savons déjà, est le lion, celui de l'eau le taureau. Le premier de ces emblèmes est parfois remplacé par le tigre ou la panthère, par un lion-aigle ou griffon [1], par un lion-femme ou sphinx [2], et par le chien de la canicule; le

[1] L'aigle désigne sans doute le dieu suprême, et le griffon est le grand dieu de la lumière et du feu.

[2] Le sphynx est imberbe et ailé en Babylonie, Assyrie, Béotie et Étrurie; barbu et sans ailes en Égypte.

ond l'est par le veau, puis aussi par la chèvre ou la elle[1].

Ious avons là les éléments d'un langage mythique fort ıarquable,. que le peuple primitif a légué aux Assyıs, aux Arabes, aux Phéniciens, aux Égyptiens, aux ples de l'Asie Mineure, aux Grecs, aux Étrusques, aux dous.

'antôt, pour désigner l'intime union ou l'accord paie du feu et de l'eau, on figurait, en Égypte, sur des ılettes en terre cuite, la partie antérieure d'un lion, t la crinière affecte la disposition des rayons du soleil, dée à la partie antérieure d'un taureau portant entre cornes le disque de la lune. Ou le lion alternait avec ıureau, comme on le voit sur les tombeaux et les pades rois Achéménides de la Perse. Ou les deux aniıx sont en face l'un de l'autre, en opposition paisible, Égypte, dans l'Asie Antérieure, et sur les médailles a ville macédonienne d'Acanthe. Parfois aussi, sur lques dariques, ils sont lancés à toute course en sens ›rse. En Inde, Ardhanari, ou Chiva-Bhavani, androe, est représenté au sommet du Cailasa ou du mont ou, d'où descend le Gange, avec un taureau à sa gauet un tigre à sa droite.

antôt, au contraire, le lion terrasse le taureau ; ce signifie que le feu-lumière cosmogonique a triomphé eaux ténébreuses du chaos, ou que le soleil au prinps a remporté la victoire sur les froides pluies de ʼer. Ce groupe se voit sur des cylindres trouvés dans ie Antérieure et en Perse, sur les bas-reliefs de Ni-, sur des médailles phéniciennes, sur les tombeaux

[1] Voyez la dissertation de M. Raoul Rochette, dans le *Journal des ınts*, 1850, et celle de M. Lajard, dans les *Mémoires de l'Acae des Inscriptions*, t. xv, part. 2.

de Xanthus en Lycie et sur d'autres monuments des villes grecques de l'Asie Mineure, sur des amphores, des miroirs et des scarabées d'Étrurie. Parfois le lion est remplacé par un griffon ou un chien, et le taureau par le daim ou la biche. Quand cette lutte est sculptée sur un tombeau, elle marque la victoire de l'âme lumineuse et ignée, ou de la vie, sur le principe matériel, aqueux, grossier, mortel, qui réside dans le corps. Nous pensons que le taureau des Mithriaques qu'immole le démiurge, signifie la matière primordiale, et rappelle aux initiés le devoir de la mortification de la chair. En Inde, le buffle est l'emblème des puissances infernales elles-mêmes ou de Moisasur=Satan, dans le tableau qui le figure terrassé et percé d'une lance par Dourga monté sur un lion.

Lorsque c'est le lion qui est dompté par la divinité, il marque la désolation que l'été, par ses excessives chaleurs, produit dans les pays méridionaux, et son vainqueur est, ou la Nature qui met un terme à ce fléau, ou quelque héros protévangélique qui vient en délivrer les hommes. Ainsi, sur une figurine de terre cuite de Capoue, est une déesse, un diadème sur le front, sa tunique parsemée d'étoiles, qui serre de ses mains une panthère contre sa poitrine. Les Étrusques donnaient des ailes à cette déesse, que M. Raoul Rochette rapproche de la Diane ailée qui, sur le coffre de Cypsélus, tient d'une main une panthère et de l'autre un lion. Mais plus ordinairement c'est un dieu qui étouffe le lion, et parfois deux lions, entre ses bras. Ce dieu se nommait sans doute Sandan à Babylone, à Ninive. Nous ne savons quel nom il portait à Persépolis. En Grèce, Hercule porte sur ses épaules la peau du lion de Némée. La même scène se reproduit en Étrurie (où le héros porte une fois des ailes, comme les dieux de l'Euphrate et du Tigre). Le chien solaire accompagne le Sauveur et à Babylone et

s cette même Étrurie. Les sculptures de Ninive offt (sur les broderies d'un vêtement royal) le tableau ingénieux d'un dieu à quatre ailes, tenant par une e de derrière deux lions qui déchirent chacun un eau, ce qui signifie que Dieu contient dans de justes tes l'action de la chaleur solaire sur l'humidité.

u lion est souvent substitué le sphinx, qu'un dieu pe de la harpé sur les monuments de Ninive. Ce istre, dans les fables grecques, « ravissait (par les adies qu'engendrent les ardeurs de l'été) les enfants Thébains. » Il est figuré (imberbe et ailé) avec un be radié (solaire), sur un vase de la Sabine [1].

DUALISME SPIRITUEL.

e taureau de Mithras, le buffle de Dourga nous avaient introduits dans le domaine de la lutte, morale et ituelle, de l'esprit contre la chair, et de Satan contre l.

a lutte morale, suivant une opinion très-probable, la principale doctrine des mystères d'Éleusis, tanque les Grecs, et dans leurs sectes et dans leur reli- nationale, ont perdu tout souvenir quelque peu dis- de l'antique tradition des anges déchus et de leur nanente révolte contre Dieu.

ous avons vu plus haut comment le dieu égyptien des x de la nature, Seth, s'était transformé en un en- i du bien et de Dieu, en Typhon.

ı même révolution s'était opérée chez les Perses, qui

Sur un vase Blacas, Hermès entre deux sphinx marque la na- dont l'harmonie est menacée sans cesse par des fléaux pareils x de la canicule.

ont abouti au mazdéisme, où Ahriman fait la guerre à Ormuzd dans le monde moral plus encore que dans le monde physique.

Il est difficile d'apprécier jusqu'à quel point le dualisme spirituel avait été compris par les Slaves avec leurs dieux blancs et leurs dieux noirs.

Les Scandinaves l'avaient confusément entrevu.

Il n'a été enseigné dans toute sa vérité que par le Christ, et seul aussi, le Christ a vaincu Satan et donné à ses disciples les forces nécessaires pour surmonter tout mal.

Le manichéisme, qui est le retour d'une partie des chrétiens d'Orient aux erreurs de Zoroastre, a exercé sur l'Occident une action très-grande et très-diverse par saint Augustin, par les Albigeois, par les Réformateurs.

En dehors des religions païennes et de l'Église, l'antique doctrine du dualisme, tant physique que moral, a été recueillie et développée : en Europe, dans les temps anciens, par Empédocle ; dans les temps modernes, et sous une forme mitigée, par Schelling ; en Asie, par les philosophes chinois qui ont commenté l'Y-king. Ce livre sacré contient, non point une religion et une tradition antique, mais de simples spéculations métaphysiques. La ligne droite non brisée signifie le ciel, le principe mâle, le parfait ; la ligne brisée, la terre, le principe femelle, l'imparfait, et de leurs combinaisons plus ou moins arbitraires naissent les éléments. Ces symboles linéaires qui, par leur simplicité étaient susceptibles de toute espèce d'interprétations différentes, ont reçu de Confucius un sens moral et politique.

CHAPITRE III.

Les symboles du monde.

›mme les païens rapportent directement à Dieu tous ;rands faits de l'histoire du monde, et qu'à leurs yeux onde participe de la Divinité, il ne se peut que plu-rs des symboles de Dieu ne soient en même temps emblèmes du monde. C'est ainsi que nous avons vu :

›s origines du monde être figurées, en Égypte, soit le scarabée de Phtha[1], soit par le vautour des Gran-Mères ;

ı succession des mondes et celle des grandes pério-de notre monde l'être par les Phénix ;

: renouvellement annuel de la nature terrestre, par rpent ;

substance matérielle, grossière, chaotique du de, par le taureau ;

monde recevant d'en haut la vie divine, par la croix, ; et par les dieux ventrus, l'Aum et les Canopes ;

monde en qui Dieu habite, par une simple croix, ar la croix dans un anneau, ou par six rayons.

nous reste ici à expliquer ce symbole des six rayons ; la *roue*, celui de l'*arbre* et les *animaux fictifs*.

[1] 'est incontestablement d'Égypte que le symbole du scarabée rivé en Grèce, qui avait un Jupiter-scarabée, et en Étrurie. dant cet emblème n'était pas inconnu des Slaves, d'après ch, p. 123. 180.

Roue.

La roue est, sur les monuments babyloniens, l'attribut de la Grande Déesse de la nature. Il y est formé, comme en Chine, de six rayons partant d'un point central et terminés chacun par un point. Ces sept points sont les sept planètes qui, par leur commune action et par leurs révolutions incessantes, règlent les destinées de toutes choses.

Les Grecs ont ajouté des jantes à ces rayons, et leur roue, perdant son sens physique, n'a plus marqué que l'instabilité des choses humaines, si l'on admet l'explication ordinaire. Mais il paraît plutôt que cette roue est une sphère, celle qu'Atlas porte sur ses épaules, et qu'en représentant debout sur ce globe la Fortune, Pallas ou Vénus, on voulait figurer la domination absolue de ces divinités sur le monde. Ixion, attaché à une roue dans les enfers, symbolise les tourments du pécheur qui a voulu se faire égal à Dieu et qui est enchaîné à la terre, au monde, dont les révolutions continuelles ne lui laissent pas un instant de repos[1].

En Inde, les plus anciens rois avaient pour sceptre une roue, et recevaient le titre de *maîtres* ou *conducteurs de la roue*, c'est-à-dire du monde. Cette roue est l'attribut de Vichnou ; elle se nomme Tchakra, et compte quatre rayons d'où jaillissent des flammes. Aujourd'hui encore, les Thibétains portent dans leurs processions religieuses une roue, qui est pour eux l'emblème du soleil régnant sur le monde.

La roue figure dans quelques fêtes populaires de l'Allemagne, restes de l'antique religion païenne.

[1] Comparez Ixion à Sounahsépa, page 276.

Arbre.

.'arbre révèle la puissance productrice qui réside dans terre. Cette vie de la terre est celle de la nature en-'e, et l'arbre est ainsi le symbole de la vie qui circule is le monde, et du monde même.

lupiter, d'après Phérécyde, a jeté un splendide man-u (la toile de Maia=Neith) sur un chêne ailé, ou sur nonde planant comme un oiseau dans le vide[1].

.es Hindous émanatistes, qui placent les sources du nde visible dans le ciel où habite la Divinité, ont choisi ir symbole de l'univers le bananier, l'Aswatha (*ficus in-a*), l'arbre des Gymnosophystes, dont les branches s'a-ssent vers le sol pour y former de nouveaux troncs, qui acquiert une telle extension qu'il peut abriter qu'à sept mille hommes sous son ombrage. Crichna, is le Baghavat-Gita, dit que Pouroucha, l'Être immua-, est l'Aswatha qui a ses racines en haut et ses ra-iux en bas.

.es bouddhistes de l'Inde ont adopté pour symbole du nde un autre arbre de la même famille, le *ficus reli-:a*, qui s'élève à une hauteur immense, et dont les lles en forme de cœur tremblent sans cesse. Il figure perpétuelles agitations d'un monde qui refuse à l'âme :e paix. C'est l'Arbre de Bouddha, le Boghas, le Pi-ı des Védas, l'Asthenteh de l'Oupnékat, le Tchaladala IALA, *tremblant*, et DALA, *feuillage*)[2].

Diog. Laert., liv. I. Comp. Job, XXVI, 7 : Dieu *suspend la terre le néant.*

C. Ritter, *Géographie*, t. VI, p. 656 sq. (en allemand). Cet écri-suppose que des colonies hindoues ont transporté le bananier îles Comores et au Congo, seules contrées de l'Afrique où on le aisse.

Au Japon, chez les bouddhistes, l'arbre cosmique est supporté par une tortue, emblème des harmonies de l'univers ; à son tronc est un affreux serpent que retiennent deux figures. Sur ses branches sont douze coussins, symboles de l'année et du temps, sur lesquels repose l'Esprit créateur.

L'arbre cosmique, qui d'ailleurs semble se confondre parfois avec les arbres du Paradis, apparaît dans une cosmogonie des Laos, dans celle des Iroquois, dans le mythe diluvien des Chippewais. Les Mbocobis le nomment Llagdigua ; il unit la terre au ciel, et c'est par lui que les âmes des morts montent aux cieux. Les Guaranis croient qu'elles s'y rendent par un arbre qu'ils plantent dans le voisinage de leurs habitations. « Une croyance pareille, ajoute M. Le Blanc, existe chez quelques tribus des Mélanésiens de la Nouvelle-Hollande. »

Mais c'est chez les Scandinaves qu'il faut étudier ce symbole du monde. Le frêne Yggdrasil est sans aucun doute un des plus magnifiques emblèmes qu'ait inventés l'esprit humain. Il présente à la fois aux regards le monde et son Dieu, ses dimensions dans l'espace, ses révolutions dans le temps, tous les maux que lui cause le péché, et l'espérance d'un renouvellement futur.

Le frêne Yggdrasil est le plus grand et le plus beau de tous les arbres ; ses branches couvrent la terre entière et s'élèvent par-dessus les cieux.

Sur la cime se tient Odin sous la forme d'un aigle qui voit tout. Comme YGGR, l'*effroi*, est un des surnoms d'Odin, et que DRASIL paraît avoir le sens de *porteur*, le frêne du monde porte l'Être suprême que tous les hommes craignent, et devant qui tremblent les méchants.

L'arbre a trois racines, dont l'une tire sa nourriture (par une ingénieuse inconséquence) du séjour des Ases, l'autre de la demeure des Géants, et la troisième de Nifl-

im, ou du ciel, de la terre antédiluvienne et du chaos. effet, la vie actuelle du monde est constamment alintée par Dieu, est bien la même que celle du monde mitif, et remonte même jusqu'au temps où la terre it informe et vide.

ious la racine de Niflheim est la source des fleuves de ıfer, et là se tient le *Rongeur envieux* et *violent*, Nidgr (NEIDHAUER), qui d'en bas déchire cette racine ır faire périr le frêne ; car, depuis le chaos, ou du ns depuis la chute, le mal mine sourdement le monde sa base.

a seconde racine recouvre la source Mimir, qui donne agesse et la science de l'avenir, et qui représente la é prophétique et la haute civilisation du monde antévien. Odin, le dieu de l'humanité actuelle, voulut nême boire de cette source, mais il n'en obtint la nission qu'après avoir donné en gage un de ses x [1].

ı troisième source est dans les cieux. C'est celle d, la parque du *passé*, qui, avec ses deux sœurs, le ent et l'Avenir, arrose sans relâche les branches du e pour les empêcher de sécher. Urd se confond paravec Iduna, et la source de Jouvence a le même sens les pommes d'immortalité. Ce céleste passé est donc mps où le ciel était sur la terre en Éden.

rs le sol, les racines du frêne sont rongées par plus ers qu'on n'en pourrait compter. Six d'entre eux indiqués par leurs noms ; mais nous en ignorons le

[1] din avait trois yeux ; il ne lui en reste qu'un, et il se nomme *x fois borgne*. C'est-à-dire, Odin a veillé et régné sur trois s : le monde d'avant le chaos, le monde antédiluvien, le actuel ; deux de ces mondes ont péri, et il en reste un.

Quatre cerfs courent dans les branches et en mangent les boutons. C'est là, pour le monde, une troisième cause de mort, qui réside dans l'atmosphère, et vient s'ajouter aux vers de la terre et au serpent de l'enfer. Les noms de ces cerfs font allusion à la courte durée des choses visibles; leur chiffre, à celui des quatre points cardinaux. Le cerf, nous le savons, est un animal typhonien, qui marque ici sans doute les ouragans et les tempêtes, avec les gelées qui détruisent au printemps les fleurs des arbres.

Un cinquième cerf, Eikthyrnir, se nourrit des feuilles de la cime. De son bois tombent tant de gouttes d'eau qu'elles alimentent les fleuves de l'enfer. Emblème de la constante circulation des eaux qui s'élèvent en vapeurs des entrailles de la terre, et retombent en pluie sur le sol.

La cime du frêne nourrit encore une chèvre, symbole des régions les plus élevées de l'air, dont le lait écumant remplit sans cesse la coupe où boivent les guerriers qu'à leur mort Odin a reçus dans son palais.

Du haut de l'arbre, l'aigle tanse le grand Rongeur, qui n'en continue pas moins (avec les vers et les quatre cerfs) son œuvre de destruction. Entre eux deux s'élève une contestation sans fin, dont le messager est un écureuil, qui monte et descend constamment le long de l'arbre du monde.

Cependant les dieux rendent la justice sous les branches de l'arbre, ou le monde est le théâtre des justes vengeances de la Divinité.

Le mal, enfin, serait assez puissant pour détruire l'univers qu'encore la vie triompherait de la mort; car du frêne dégoutte à terre une rosée dont se nourrissent les abeilles, emblème des palingénésies du monde, et tout ce qui tombe dans la source des Ases prend la blan-

ır de la peau qui enveloppe le blanc de l'œuf, ou re-
t à l'état primordial que représente l'œuf cosmo-
que [1].

Animaux fictifs.

Persépolis sont sculptés des taureaux ailés à tête
mme couronnée d'un diadème. Ils rappellent Kaio-
s, le taureau-homme du Zend-Avesta. Le taureau est,
le savons, l'emblème des choses matérielles; la tête
mme, celui de l'humanité qui règne sur la nature;
iles, celui du démiurge qui a produit l'une et l'autre,
la divinité qui s'est comme incorporée en elles.
s Perses avaient emprunté cet être complexe à Ni-
. Ici, la tiare (et non le diadème) couvre la tête hu-
e, pour marquer les fonctions sacerdotales et reli-
ses de l'humanité (au lieu de sa puissance politique
yale). Le dualisme de la chaude lumière et de la
e humidité y est figuré par des lions ailés à tête
mme qui alternent avec des taureaux.
prophète Ézéchiel avait été transporté dans les con-
de l'Assyrie, quand il eut cette vision sublime, où
ymboles des Gentils s'offrirent à lui avec un sens
nouveau. Jéhova, le dieu d'Israël, pour se révéler à
n sa qualité de dieu de la nature et du monde en-
lui apparut porté sur des Chérubins, êtres vivants à
re faces qui figuraient toutes les forces physiques et
ıles, dont la réunion harmonieuse constitue l'uni-
. Le lion marque la force et l'énergie (et tel est le
qu'il avait chez les Hellènes, et qu'il a encore chez

[1] lotons que le symbole de l'Yggdrasil était connu des Germains
ès Grimm, et qu'il est en tout cas antérieur à la conversion des
linaves au christianisme.

les Arabes et les Persans, qui donnent à leurs héros le nom de *lions de dieu*)[1]. Le bœuf, prenant la place du taureau, symbolise la bonté et la patience (comme ceux de Chiwa et de Manou, de Bouddha, de Chin-nong)[2]; l'aigle, l'intelligence; l'homme, la liberté et la sainteté. Ces Chérubins d'Ézéchiel, qu'a revus saint Jean, différaient probablement de ceux du tabernacle, et l'on ne sait absolument pas quelle était l'apparence des Chérubins du paradis, dont le nom paraît d'ailleurs avoir le sens de *bœuf*[3].

Le Ki-lin, dont il est parlé dans les King (aussi bien que des trois autres animaux mystérieux de la Chine, le dragon, la tortue et le Fong-hoang), nous paraît être moins le symbole du monde physique que celui des vertus morales qui sont le partage du monde de la liberté. Confucius voyait dans cet animal « l'emblème de la charité et de la saine doctrine.[4] » Quand il marche, il ne fait aucun mal aux plantes et n'écrase aucun insecte. Il a une corne ainsi que le dragon, mais le bout en est de chair, car la force du vrai homme ne peut faire de blessure. Sa tête est d'une brebis (ou de l'agneau protévangélique), son corps d'un daim (qui doit avoir ici le même sens que le lièvre des Mexicains ou que l'agneau), sa queue

[1] C. Ritter, *Géographie*, t. VI, p. 703 sq. (en allem.)

[2] Les Kymris entendent, par le *taureau de la bataille*, le prêtre (qui fait la guerre au mal), et les bœufs de leur dieu Hu sont des symboles de l'ordre et de la loi.

[3] Je ne puis admettre que le christianisme ne soit pas pour quelque chose dans le Chérubin hindou, dont N. Muller nous a donné la figure (table I, fig. 112). Ces quatre têtes de jeune homme, de lion, de taureau et d'aigle, font une entière disparate avec les productions vraiment indigènes de l'imagination brahmanique.

[4] M. de Paravey, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. VII, 1853.

ːs cuisses d'un bœuf, et ses jambes d'un cheval (au-
nimal domestique qui marque sans doute le cou-
). Le fond de sa couleur est le jaune (qui est celle de
ıg-ti ou de l'Homme); mais le jeu de ses écailles y
ɔriller les couleurs de l'arc-en-ciel (qui est le signe
ardon de Dieu et de l'espérance de l'homme). Il vit
ans. Le Ki-lin des Chinois est le même que le Kirin
ıpon, et c'est sans doute à ces peuples que les Turcs
mprunté leur Kerkès, dont ils racontent « qu'au bout
ille ans, il amasse des morceaux de bois, les allume
brûle ; mais ses cendres, à l'ordre du Dieu tout-
ant, sont ranimées par l'air ; il vit de nouveau
ans, et il en sera de même jusqu'au jour du ju-
ınt[1]. »

ıber, t. I, p. 143.

SECTION DEUXIÈME.

Les cieux et la terre.

Le monde se divise en un certain nombre de régions qui se superposent les unes aux autres depuis les profondeurs inconnues de la terre jusqu'aux dernières hauteurs des cieux.

Il se compose de quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre.

Il comprend un certain nombre de corps célestes et de corps terrestres, dont plusieurs ont de tout temps fortement attiré l'attention et préoccupé l'esprit des hommes.

Nous allons examiner comment l'humanité primitive se représentait le système du monde, quelles idées particulières avaient éveillées en elle les éléments, leurs divers phénomènes et les objets les plus frappants du monde physique, et par quels symboles elle avait tenté de donner un corps à ses intimes pensées.

Nous traiterons, d'abord, du système du monde; puis du ciel et des astres; ensuite du feu, de l'air et de l'eau, et enfin de la terre.

CHAPITRE PREMIER

Système du monde.

a vue impose à tout homme l'idée que le monde se ıpose de deux parties égales, le ciel et la terre.

e ciel et la terre sont le père et la mère de tous les s dans le Rig-Véda. Ils forment avec l'homme la triade ulaire de la Chine. Chez les Phéniciens et dans Hé- e, ils ont été les premiers dieux de l'humanité.

ı forme de la terre était inconnue de l'Antiquité, qui ait point fait le tour de l'Ancien monde, et qui ne vait donc la déterminer que par supposition. Elle se da, d'après ses idées sur la valeur symbolique des res et des figures, tantôt pour le cercle qui est le bole de la perfection, tantôt pour le carré qui est le bole du fini. La terre fut un disque pour les Scandi- :s, et elle l'est encore pour les Arabes qui placent à rconférence, sur les rives de l'Océan, les montagnes ;af. Mais l'autre opinion prévalut généralement: on ıa à la terre quatre angles, auxquels correspondent le ciel les quatre points cardinaux[1]; en Égypte, en , on la compara à la fleur du lotus, dont le calice 'ormé de quatre pétales; on prétend que les Celtes

[1] 'oyez Nonnus, *Dionys.* VI, 99; II, 391.

la divisaient en neuf compartiments égaux ; c'est ainsi que la Chine est partagée dans le Chou-King.

Le ciel était multiple : il y avait le ciel des oiseaux et des nuages, le ciel des astres, et le ciel de Dieu. L'existence des deux premiers est attestée par la vue, et la Vision génésiaque en indiquait fort nettement les différentes origines ; mais le troisième était un postulat de la vraie foi qui a su, dès les temps les plus anciens, que le Créateur habite non au dedans, mais au-dessus du monde. Nous ne pensons pas que, sans la tradition primitive et sa théologie révélée, le paganisme eût jamais inventé pour des dieux fétiches un ciel spécial. Et cependant il en admettait l'existence. Ainsi les Chaldéens, héritiers directs de l'astronomie primitive, partageaient le ciel en trois sphères concentriques : celle des planètes, celle des étoiles, et la sphère invisible. Sur leurs plus anciens monuments, les Égyptiens, qui avaient une déesse spéciale du ciel sous le nom de Pé, et qui la figuraient repliée en arrière et les bras pendants jusqu'à terre pour imiter la voûte céleste, répétaient trois fois son image. De même en Chine, le ciel était censé triple dès la plus haute antiquité. Il est fort probable que les Scandinaves comptaient aussi trois cieux[1].

Les peuples qui prirent intérêt à étudier les astres, distinguèrent bientôt parmi les étoiles fixes les sept planètes, et l'idée se présenta facilement à eux d'assigner à chacune d'elles un ciel particulier, selon l'ordre de leurs distances à la terre ou de la rapidité de leurs mouvements. Les trois cieux de la tradition primitive firent ainsi place : soit à neuf cieux, qui sont les sept cieux planétai-

[1] Simrock, *Manuel de la mythologie allemande*, Liv. 1, p. 31, 1853 (en allemand).

le ciel des étoiles fixes, et celui de Dieu ; soit à huit, a suppression de ce dernier qui était éminemment ›théiste; soit à sept, par prédilection pour ce chif- symbole de la perfection. Ainsi l'une des grandes nides du Mexique a neuf étages, et chez les Finlan- une tour, à neuf étages aussi, figure le monde. La de Babel ou de Bélus n'en avait que huit. Les murs ›ntriques de la citadelle d'Ecbatane étaient au nom- .e sept; à Tahiti, Taaroa a créé sept cieux en étage; les Malais des îles de la Société et les Ariens de la ›, les Hindous divisaient aussi les cieux en sept sphè- ı chacune desquelles présidait un de leurs grands ..

› Hindous appliquèrent la division par sept aux en- :t à la terre. La terre était censée comprendre sept ıents ou presqu'îles, *dwipas*, qui, dans le Zend- a, portent le nom de *keschvars*.

ıs venons de dire que les Hindous divisaient le e en trois régions, en ajoutant au ciel et à la terre .fers. Cette addition, nous le prouverons en son est postérieure au déluge qui a révélé aux hommes :ence de tout un monde souterrain plein de tor- et de feux. Ce fait est devenu depuis lors un des paux dogmes de chaque nation, de chaque peu- ; peu de tribus sauvages l'ont complétement oublié. ›iode place la terre à égale distance du ciel au-des- elle, et de l'enfer au-dessous. Ce double espace est nd, qu'une enclume qu'on y jetterait ne le franchi- ı'en neuf jours. Les Péruviens distinguaient le Haut- ›, le monde-Moyen et le Bas-monde, ou les demeu- s justes, des vivants et des méchants. Dans l'Edda, ne de ces principales régions se subdivise en trois : . des Ases (avec ses douze palais), celui des Elfes

blancs, et celui du feu ou Muspelheim ; le séjour des hommes, Midgard, entre celui des Vanes et celui des Géants ; le Niflheim, l'Enfer ou Hel, et la demeure des Elfes noirs[1]. Mais c'est trop s'éloigner des traditions primitives.

Au nombre de ces traditions se range le mythe d'une immense montagne qui, plongeant ses racines dans les enfers et élevant sa tête dans les cieux, donnait au système du monde une unité matérielle. D'après la description que les Chinois et les Hindous font de cette montagne, de ses jardins et de ses quatre fleuves, il est impossible de méconnaître en elle celle du Paradis, qui se sera d'ailleurs confondue dans l'esprit des hommes avec l'Ararat diluvien. Depuis la Dispersion, chaque peuple aura cru la retrouver dans les plus hautes montagnes des contrées où il s'établissait, et le souvenir ne s'en est complétement perdu que dans les pays qui, tels que l'Égypte, n'offraient aux regards que de basses collines ou de vastes plaines uniformes.

On peut même dire que la montagne mythique, sur la cime de laquelle habitaient les dieux célestes, a partout gardé du plus au moins, dans les cosmographies païennes, la position de l'Arménie, où l'on doit chercher et l'Ararat et le Paradis.

Les Chinois supposaient leur Kuen-loun à leur occident, et telle est bien pour eux la situation de l'Arménie.

D'après Esaïe[2], les Babyloniens, les Sémites plaçaient « au fond du septentrion (c'est-à-dire en Arménie) la montagne de l'assemblée » des dieux.

Le Bordj du Zend-Avesta, « la montagne de la vie, le séjour du bonheur, autour duquel les astres font leurs révolutions, et qui reçoit du ciel les eaux de l'Ardoui-

[1] Simrock, *ibid.* p. 43 sq.
[2] XIV, 14.

r, qui a sa source dans le ciel au trône d'Ormuzd[1], »
t l'Arménie elle-même, ou le Caucase, dont l'un des
mets se nomme aujourd'hui El Burs.

e Bordj des Hindous est le Mérou, ou le haut plateau
'Asie centrale que supporte l'Himalaya, et qui est
ıord des plaines du Gange où règne le brahmanisme.
Thibétans, qui ont reçu de l'Inde leur religion, ont
ıême croyance; seulement ils donnent au Mérou le
ı de Rivou.

ı partie la plus élevée du Mérou, où habitent les
x, se nomme Ilavratta, *le cercle de la terre*. Idavöllr,
ımpagne d'Ida, est le nom de la demeure d'Odin et
es Ases; elle est située au sommet d'une immense
tagne qui est au centre de la terre.

Ida des Scandinaves nous dit assez ce qu'est l'Ida
Crétois, l'Ida de Troie. Mais cette haute montagne
dieux ne diffère que par le nom de l'Olympe des
ènes. Les Arcadiens donnaient aussi le nom d'O-
›e à leur mont sacré, le Lycéon. La Laconie et l'É-
l'Épire, la Mysie et la Cilicie, Chypre et la Crète
ənt chacune leur Olympe.

ı Inde, mais dans l'Inde seule, la montagne du monde
›ortée par des animaux symboliques, par huit ou
re éléphants, une tortue et un serpent. Ce mythe a
ś du brahmanisme dans le bouddhisme, qui a sub-
é à ces emblèmes un tourbillon d'eau, qui est posé
ın tourbillon d'air, que soutient un tourbillon d'é-
Ce sont les trois mêmes éléments qui se superpo-
de la terre vers le ciel, mais dans un ordre inverse.
: fiction bouddhiste se retrouve chez les Malais, qui
ənt à la base du monde la lumière; puis, par couches
llèles, les ténèbres, l'air et l'eau, ensuite un pois-

[1] . II, p. 362 sq. T. I, p. 425, etc.

son, un bœuf et enfin une pierre sur laquelle repose la terre. La pierre marque sans doute l'inébranlable solidité du monde, le sens symbolique du bœuf et celui du poisson nous sont inconnus. Dans les îles de l'Asie orientale, exposées à de fréquents tremblements de terre, les peuples placent sous leur patrie un gigantesque animal qui change de temps en temps de position : les Battas de Sumatra, un serpent, qui est sans doute le même que celui du mythe brahmanique ; les Japonais, une baleine. Aux îles Tonga, c'est le dieu Mawi lui-même qui porte la terre sur son dos. Pindare supposait Typhée enseveli sous cette région volcanique de l'Italie qui s'étend de l'Etna au Vésuve.

CHAPITRE II

Les Cieux.

I. La voute céleste.

portant ses regards en haut, l'homme voit le ciel
dre au-dessus de sa tête comme une voûte surbais-
azurée qui repose de tous côtés à l'horizon sur la

te voûte azurée était pour les Hébreux et pour Ho-
comme de cristal, ou comme de fer et d'airain.
dernière expression, qui n'est pas inconnue des
nts de l'Europe tempérée, nous est arrivée des
du sud où le ciel a, pendant de longs mois d'été,
ct métallique qu'il ne prend dans nos climats que
ent et pour peu de jours.

peuple du Nil, au contraire, voyait dans le pur azur
ı ciel un Nil céleste, un Océan supérieur, que ses
traversaient sur des barques légères, et qui com-
uait de toutes parts avec l'Océan inférieur qui en-
e la terre.

Grecs et les Italiens comparaient la voûte plate
l à un bouclier rond et convexe. Ils le mirent au
e Junon, la déesse de l'air, de Jupiter et de Pallas
ı agitant l'égide, produisent les tempêtes, et dédiè-
Mars les *ancilles* qui, par leur nombre de douze
leur forme en croissant, marquaient les douze

mois lunaires que ce dieu solaire mettait à terminer sa marche annuelle dans les cieux. En Chine, le signe du *bouclier* entre dans celui du soleil ardent. Chez les Wendes, un bouclier colossal était suspendu dans le temple de leur dieu de la guerre et du soleil, Gérowit[1].

Sous le bouclier des cieux, l'homme vit dans une espèce de *caverne*, symbole que les peuples anciens ont tout particulièrement affectionné, et qui s'offre à nous dans les chants du poëte védique Dirghatamas, dans les écrits d'Empédocle et dans ceux de Platon, dans les naissances mythiques des saints de la Chine et dans celles des dieux de la Grèce, tels que Jupiter, Bacchus, Mercure, dans les mystères de Mithras, au Japon, dans l'île d'Haïti, et jusqu'en Amérique[2].

Cette caverne se change en une *prison* pour les âmes des mondes antérieurs qui échangent les cieux pour la terre; en un *creuset* où, d'après un mythe chinois, s'est opérée par le mélange des éléments la formation de l'homme; en une *fournaise*, quand le soleil consume la terre dans une longue sécheresse, comme au temps du héros védique Atri. C'est là le four d'Ève d'où les eaux du Déluge ont jailli. Le four suppose un boulanger: tel est aussi le nom qu'a reçu parfois le Dieu créateur[3].

Les Celtes figuraient le monde actuel par des dolmens, qui sont, d'après M. Le Blanc, des cavernes artificielles. La pierre du fond est percée d'une ouverture ronde, qui figure le sépulcre qui est la porte par laquelle l'âme passe de ce monde ténébreux dans le ciel resplendissant de

[1] Hanusch, p. 175, 256.

[2] Porphyre, qui nous dit que la grotte est le symbole du monde, ajoute que les plus anciens temples, ceux de Jupiter en Crète, de la Lune et de Pan Lycéen en Arcadie, de Bacchus à Naxos, de Mithras, étaient des cavernes.

[3] Voyez plus haut, p. 157.

ère. Les malades qui passaient à travers la pierre ;, espéraient laisser dans la caverne leurs souffrances. ; ciel étoilé est figuré, en Grèce et ailleurs, par *ion*, dont la queue est ornée d'astres ou d'yeux. Il 'attribut de Junon, et naît du sang d'Argus, le gar- d'Io, dont les yeux innombrables marquent les étoi- es cieux[1]. En Inde, Cartikéya, que nous savons être ne Mars un dieu-monde, et qui est fils d'une Junon, ionté sur un paon.

II. Les quatre points cardinaux.

voûte céleste était censée supportée aux quatre s cardinaux : en Scandinavie par quatre nains nom- Est, Nord, Ouest et Sud ; dans l'Yucatan par quatre :, Zacal-Bacab, Canal-Bacab, Chachal-Bacab et Ekel- b. A ces points-là présidaient : en Inde, les dieux ı, Cuvéra, Yama et Varouna ; en Perse, le planètes hter, Satévis, Vénant et Haftorang.

s mêmes points ont, en Chine, pour symboles : l'O- , la couleur verte ; le Septentrion, le noir ; l'Occi- , le blanc, et le Midi, le rouge. Ces emblèmes, qu'of- nt les antiques temples de la *Lumière*, sont certai- ent antérieurs au bouddhisme, auquel d'ailleurs ils nt point étrangers. Ils sont bien connus des Tunqui- qui désignent par ces quatre couleurs la situation s portes de leur villes, et des peuples qui les avoi- ıt. Or l'Asie occidentale a, dès les temps les plus ns, donné à l'Océan Indien le nom de mer Erythrée

ans l'antiquité, le paon symbolisait déjà l'orgueil ; tel l'orgueil ris dans Philostrate. Les Arabes, d'après Bochart, disent que ar le paon que le diable est entré dans le paradis.

ou Rouge, et de nos jours on y appelle la Méditerranée mer Blanche, le Pont-Euxin qui est au nord de l'Asie Mineure, mer Noire, et mer Verte celle des Indes, de la Chine et du Japon. En Inde, le mont Mérou est censé de quatre couleurs, qui sont précisément le rouge, le blanc, le noir et (au lieu du vert) le jaune. Ces quatre couleurs principales étaient aussi celles d'Empédocle et de Démocrite, qui les mettaient en rapport avec les éléments. Enfin, l'île des ombres ou des bienheureux, qu'on plaçait à l'occident, portait en Inde le nom d'île Blanche, qui se retrouve dans celui de Leucé, île du Pont-Euxin, et peut-être dans celui d'Albion. Il y a là les débris d'une symbolique des couleurs plus ancienne que la Grande Dispersion [1].

III. Le soleil et la lune.

Les *deux grands luminaires* des cieux, selon l'expression de la Vision génésiaque, ont à peu près la même dimension apparente, et l'un *préside au jour*, comme l'autre *à la nuit*. Ils sont donc égaux, ils sont frères. Mais le premier produit la lumière, tandis que le second ne fait que la recevoir. Aussi l'esprit mythique de l'Antiquité a-t-il fait d'eux soit un frère et une sœur, soit deux époux. Les Germains et les Scandinaves sont peut-être les seuls qui ont interverti les sexes : la lune, dans leurs longues nuits brumeuses, paraît avoir produit sur eux l'impression d'un être mâle, sévère, puissant, et le soleil, pâle et faible, a été pour eux une déesse souriante et aimable.

Ces deux astres ont en commun la lumière, dont le symbole est :

[1] En partie, d'après M. de Paravey, *Essai sur les Lettres*, p. VI.

arc et la flèche. Nous disons du soleil qu'il darde ses
ns. En chinois, le même mot, SCHE, signifie *tirer une*
e et *briller*. Dans l'ancien allemand, avant qu'on eût
'unté PFEIL, *flèche*, au latin PILUM, STRAHL se disait
flèche et du rayon de lumière. PILUM, en grec BELOS,
ient du sanscrit BAL, PAL, *brûler*. En Égypte l'o*bél*is-
flèche de pierre, était dédié aux divinités de la lu-
. Ce symbole devient en Grèce un mythe : Apollon
ane, ou les deux grands astres des cieux, sont ar-
le l'arc, de la flèche et du carquois. Chez les Scan-
es, la flèche est l'attribut d'Ullr, la forme solaire
n, et de Vali qui est le soleil du printemps [1].
lumière produit la chaleur. Une chaleur trop in-
dessèche la terre, développe des maladies dange-
s, fait mourir. En chinois, le signe de *tuer* entre
celui du soleil, et Apollon, ainsi que sa sœur, frappe
is les hommes de flèches qui tuent par la peste. Les
tes et les Éthiopiens maudissaient le soleil à son le-
à son coucher, parce que sa chaleur brûle et ruine
s, et nous avons déjà vu Seth=Typhon se transfor-
n un dieu solaire.
istoire de la terre a traversé déjà, et peut-être elle
sera encore, certaines périodes d'affreuse désola-
où le soleil déploie une ardeur tout extraordi-
Ces temps sont figurés par l'apparition simultanée
t ou neuf ou dix soleils, sept et dix étant les nom-
le ce qui est complet, extrême, et neuf étant ce-
mal. La tradition chinoise parle de dix soleils qui
évoré la terre après le Déluge. Les bouddhistes en
enir sept avant l'incendie final du monde, et les

s flèches de l'Amour démiurge, de Neith et d'Ilithyie désignent
ement la lumière avec laquelle les divinités du chaos triom-
es désordres des éléments. Voyez plus haut, page 365.

Lithuaniens semblent désigner le dernier jour par celui des neuf soleils.

La lune, qui se promène rapidement parmi les astres, se dit en hébreu JAREAKH, l'astre *voyageur* [1]. Elle erre armée de l'arc dans les prairies célestes, comme le chasseur dans les plaines et dans les forêts. Voilà Diane chasseresse.

Le Soleil.

Nous avons vu plus haut l'histoire, les symboles et les mythes cosmogoniques du soleil. Fils de l'Esprit démiurgique, il a pour attributs le cygne et l'aigle, et les eaux ténébreuses du chaos, qui sont sa mère, lui ont valu pour compagnons et pour ennemis la grenouille, le lézard, le rat et le loup. Mais, par un de ces jeux de l'imagination auxquels nous devons maintenant être habitués, le loup, dont les yeux étincellent dans la nuit, est en même temps le symbole de la lumière qui dissipe l'obscurité.

Comme source première de toute lumière et de toute chaleur, le soleil partage avec les démiurges du feu les symboles du lion, du griffon, du sphinx et du chien.

Nous venons de voir qu'il est, ainsi que la lune, un archer dont les traits font vivre ou font mourir.

Mais ce ne sont point là tous ses emblèmes ; il s'éveille de bonne heure chaque matin comme le *coq ;* il traverse chaque jour le ciel avec la rapidité d'un *coursier ;* il se couche dans l'Océan où doit l'attendre quelque *vaisseau*, et enfin, dans le cours de l'année, il semble grandir et déchoir comme l'homme dans le cours de sa vie. Mais ce dernier symbole appartient à ceux du temps, qui seront l'objet du chapitre suivant.

[1] Delitzsch. *Jescurun*, p. 208.

e *Coq*. La lumière est un guerrier courageux qui, vers atin, attaque et met en fuite les ténèbres. Le coq est nimal belliqueux qui s'éveille aux premières lueurs :répuscule, et qui par son cri donne le signal du bat que les deux adversaires vont commencer dans :ieux. Cet animal est donc le symbole de la lumière ssive du matin, et même son cri concourra à la dé- de la nuit et de ses esprits malfaisants.

:lle est la puissance que lui attribuait en particulier :uple d'Ormuzd et de la lumière. Aujourd'hui encore Persan nourrit un coq dans sa maison.

: Mars des Italiens, dieu multiple qui figurait entre :s le soleil, comptait parmi ses attributs cet oiseau que le loup.

image du coq se voyait à Elis sur le casque de Pallas, dans le monde physique non moins que parmi les mes, donne de jour en jour la victoire à l'ordre et à mière sur le mal.

: coq, qui réveille chaque matin les vivants, rendait ême service, selon les Scandinaves, et aux Ases dans ieux, et aux habitants des enfers[1].

. nuit est l'image de la mort, de la douleur, de la die, et le dieu des Grecs, Esculape, qui par son art illait du dernier sommeil les malades qui se meu- avait un coq pour attribut[2].

ı le coq d'Esculape désigne-t-il simplement la vigi- : du médecin? Ainsi, sur un vase grec qui repré- : une lutte, un coq et un renard désignent la ruse vigilance qui seules assurent la victoire.

'oluspa, str. 34, 35.

nterprétation douteuse : Esculape est Imouteph, Imouteph est ɔth de Memphis, Thoth est la Sagesse divine qui a guéri par nière le chaos de la maladie qui le souillait, et le coq d'Escu- ıurait ainsi un sens cosmogonique.

Nos tours sont aujourd'hui surmontées d'un coq, qui marque de quel côté le vent souffle, et dans nos croyances populaires le cri du coq chasse les mauvais esprits et les revenants, comme en Perse il mettait en fuite les Dews.

Le Cheval. Le cheval possède force et vitesse, et à ce double titre il est l'attribut du puissant roi du jour qui s'élance de l'Orient, et dans sa course rapide s'abaisse bientôt vers le couchant.

En Perse, de blancs coursiers étaient consacrés et immolés au soleil. Son Férouer, d'après le Zend-Avesta[1], a quatre chevaux.

Dans le Rig-Véda, le cheval est ou la monture des deux *Cavaliers*, les Aswins, qui personnifient les premiers rayons du soleil au moment de son lever, ou l'attelage des dieux solaires. Le char d'Indra, que préparent chaque matin dans le ciel les Pères, est traîné par deux coursiers beaux, brillants, azurés ou rougeâtres, impétueux[2] ; celui du soleil, aux sept roues, l'est par sept coursiers purifiants[3], ainsi que celui de Savitri[4]. L'Aurore attelle au sien ou des coursiers rougeâtres, ou la troupe des vaches (nuées) rosées dont elle est la mère[5]. Le plus grand sacrifice qu'on offrait à ces dieux hindous, qui n'étaient tous que des formes diverses du soleil, c'était l'asmawédha, ou l'holocauste du cheval qui, d'après l'Oupnékhat, devenait alors le symbole du monde.

En Thrace, les chevaux anthropophages de Diomède

[1] T. II, p. 275.
[2] I, p. 10, 12, etc.
[3] I, p. 95, 226.
[4] II, p. 128.
[5] I, p. 92, 176, 222, 307, 308.

ıent que le dieu du pays était le soleil, et qu'on lui des victimes humaines.
[talie, les Vénètes sacrifiaient au soleil des cour-ılancs, comme faisaient les Perses, et les Romains, obre, immolaient aussi un cheval, avec certaines ɔnies particulières, à Mars, qui est le soleil.
Grecs ont de bonne heure donné à plusieurs de lieux des chars attelés de chevaux, et le cheval erdu pour eux son sens symbolique. Toutefois le ʒe d'Apollon fut toujours le plus célèbre.
Scandinaves et les Lithuaniens[1], comme les Grecs, :t les noms des coursiers que dirigeait de son char eu du soleil.
Scandinaves et les Germains attribuaient une vertu tique aux chevaux, surtout à ceux de Freyr, le ı jour. Les Slaves nourrissaient des chevaux sa-:s uns blancs, les autres noirs, dont la couleur in-ssez la relation à des divinités solaires, et qu'ils ʒeaient sur les choses futures. Les coursiers d'A-ui prédisent l'avenir, et Apollon, qui rendait des à Delphes, est le soleil à qui cet animal était tout :ment consacré en Orient. Quel dieu possédait en ıs de droits à révéler l'avenir aux mortels que le lémiurge et de la nature primordiale, qui du haut ıx voit tout ce qui se passe ici-bas, et qui a pour dieu suprême dont le *dire* forme le destin, et ère la fatidique déesse du chaos ?

ıpe. Le soleil en se couchant se plonge dans l'Océan. qui enveloppe la terre est le reste de la mer du Cette mer a pour emblème la coupe. Si donc l'as-ɔur ne se noie pas chaque soir dans l'Océan, c'est

[1] ısch, p. 268.

qu'il y trouve une coupe immense toute prête à le recevoir. Elle lui sert de vaisseau pour naviguer pendant toute la nuit sur la grande mer et se trouver le matin, à point nommé, au lieu de son lever. Ce mythe apollinien, qui reparaît accidentellement dans la fable d'Hercule, semble être d'origine grecque. Mais l'association d'idées sur laquelle il repose est certainement de la plus haute antiquité; car le nom grec de la coupe, SKYPHOS, se retrouve en allemand avec le sens de *vaisseau*, SCHIFF.

En Égypte, le soleil et les six autres planètes sont représentés dans une barque, parce que la voûte azurée est l'Océan des cieux. Cet Océan se confond à l'horizon avec celui de la terre.

La mer sur laquelle le soleil fait sa traversée nocturne, explique comment le dieu védique, Varouna, est à la fois un dieu solaire et un dieu maritime. Varouna, c'est l'astre du jour absent de notre hémisphère, et s'éteignant dans les eaux au couchant pour en sortir, rallumé, au levant.

Mais, au lieu de supposer que le soleil fait le tour de la terre par un des pôles, on pouvait avec plus de raison encore le faire passer sous la terre, dans ces régions où l'on plaçait les enfers; et alors il s'identifiait avec Pluton, ou avec Sérapis, le dieu des ombres.

Si, des attributs du soleil, nous passons au soleil lui-même, nous le verrons recevoir à des titres différents un culte de la plupart des anciennes nations, civilisées et sauvages, sauf des Nègres de l'Afrique et de l'Australie, qui ont trop à souffrir de son excessive chaleur pour l'adorer, ou qui sont trop absorbés dans leurs préoccupations matérielles et dans leurs superstitions pour lever les yeux vers la voûte des cieux.

Le Dieu suprême; éternel, démiurge, est adoré dans
s brillante de ses œuvres ou de ses productions.
lans ce sens seulement qu'on peut dire de Bel et
ıl, d'Ilus et de Moloc, d'Amoun et d'Osiris, de Sa-
et de Jupiter, d'Adonis, de Mars, de Néton[1], qu'ils
e soleil. L'astre n'est ici que la révélation de la
é qu'on adore, et qui existait longtemps avant lui.
)ans certaines religions fort mal connues, qui sem-
ıvoir perdu, comme le védisme, leur élément dé-
ıque et cosmogonique, le dieu du soleil est la di-
suprême. C'est ainsi que Gen=Caïn a le premier
un culte à l'astre du jour comme à l'unique *mai-
cieux* et de l'univers. Ainsi encore les villes d'On en
:, de Beth-Schémès en Canaan, d'Héliopolis au Li-
ıdiquent assez par leurs seuls noms quel était leur
dieu. A ces cités ajoutons Damas avec son dieu
dont la tête était couronnée de rayons, et dont le
ıu dire de Scaliger, signifierait en Perse *soleil*. Les
de l'Yémen adoraient certainement aussi ce même
ous le nom de Nasr, de Jaûk et de Jagût, et sous
ıres d'un aigle, d'un cheval et d'un lion, animaux
›us savons être ses symboles. L'indraïsme, avec
uze Adityas solaires, appartient bien jusqu'à un
point à cette même classe de religions, et il en est
ne du culte que les Hyperboréens rendaient à leur
ı, qui s'est confondu avec l'Apollon des Doriens et
llènes. Ajoutons que le soleil était le dieu unique
ssagètes, des Colchidiens, de Taprobane, et qu'il
lieu principal des Tungouses et des Bourïètes.
le Nouveau-Monde, le culte le plus répandu était

Accitains, peuple ibère (ou espagnol), adoraient, sous le
Néton, une statue de Mars, ornée de rayons. Macrobe, *Sa-*
19.

celui du soleil. Peut-être établira-t-on avec le temps que cet astre a été le dieu suprême, du détroit de Magellan à la mer des Caraïbes. Il l'était au Pérou depuis la fondation de l'empire des Incas, et à l'exclusion formelle de la lune. Dans les plaines du Rio de la Plata, on adorait, nous dit-on, le soleil et la lune ; mais le premier de ces deux astres l'emportait certainement de beaucoup sur le second, car le tigre ou le jaguar, qui est un symbole solaire, passait pour un animal presque divin, et quelques tribus adoraient un tigre invisible[1]. Nous savons déjà que les prêtres des Moxos s'appelaient prêtres du jaguar. Au Brésil, les misérables Botocudos, depuis qu'ils vivent au milieu des Portugais, appliquent à leur dieu-soleil tout ce qu'on leur a dit du Dieu des chrétiens, et leur foi dans cet astre n'a fait qu'augmenter. Toutefois, ils lui adressent d'anciennes prières, dans lesquelles ils lui demandent non-seulement la victoire sur leurs ennemis, mais le bonheur après leur mort[2]. Plusieurs tribus de l'Orénoque adorent le soleil et la lune. Le soleil, seul ou avec l'astre des nuits, était la grande divinité de la Trinité, de Cubagua, de Cumana, de Carthagène, de Panama, de l'isthme de Darien, et tout spécialement des Muyscas. En poursuivant notre course vers le Nord, nous trouvons établi, jadis, à Nicaragua le culte du soleil et de plusieurs autres divinités, avec des sacrifices humains. Le dieu suprême des Natchez, des Floridiens, des Apalachites était aussi le soleil[3]. Au Mexique, cet astre avait un dieu du nom de Tonatiuh, et l'on nous dit, en parlant des Peaux-Rouges, qu'il était l'image visible de Dieu dans toute l'Amérique septentrionale[4].

[1] Picard, *Cérém. rel.*, t. I, 1, p. 184.

[2] Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage dans les provinces de Rio-Janeiro*, t. I, p. 1, 171, 230, 439. T. II, p. 155.

[3] Picard, t. I, I, p. 13, 125, 129, 166 sq. 175, 177, 184.

[4] Schoolcraft, t. III, p. 60.

En Égypte, en Perse, en Grèce, en Scandinavie, le du soleil est subordonné au dieu suprême, Amoun et ;, Ormuzd, Zeus, Odin, sous les noms de Ré et ·us II, de Mithras, d'Apollon, de Freyr, auxquels ajouterons celui de Tonatiuh. Comme la lumière 'ennemie victorieuse des ténèbres qui sont l'em- ɜ de la mort et du mal, le dieu solaire devient un ·ur, un destructeur des serpents et des puissances ıales, un médecin, un médiateur. Ainsi Horus ter- Typhon et ses animaux ; Apollon perce de ses flè- Python, se nomme Pæan et a pour fils Esculape; as, armé de son arc, de sa massue et de son poi- l d'or, poursuit partout et combat Ahriman, la e couleuvre. Ces dieux solaires remplissent ainsi nctions des héros protévangéliques.

Ces héros, par un juste retour, s'élèvent au rang eux solaires, comme c'est en particulier le cas ɔule, dont les Travaux ont fini par correspondre louze signes du zodiaque. De même, les dieux- ont revêtu les attributs du soleil qui prouvait le leur sagesse infinie. Si l'on en croyait Macrobe, confondu les sens secondaires des dieux avec leur ɔndamentale, tous ne seraient pas autre chose que ·il.

reste, le culte des vrais dieux solaires, que nous rangé au nombre des religions morales, se distin- ·ès-avantageusement de celui des dieux diluviens ıbsence de sacrifices humains et de fêtes orgiasti- par un enthousiasme contenu, par des cérémonies ; et solennelles, par une morale sévère, par des as- ıns à la sainteté, et souvent aussi par des jeûnes es.

Enfin, parmi les dieux solaires, il en est qui sont ıples mortels qui ont reçu les honneurs de l'apo-

théose. Ce sont, avant tout, ainsi que nous l'établirons ailleurs, les Ribhous ou Lémécides. Comme l'un d'eux avait été sur la terre le premier des bergers nomades, et le second l'inventeur des instruments de musique, le soleil devint, en Grèce, un berger, dont on dut expliquer par de pures fictions le séjour sur la terre au milieu des troupeaux, et on lui mit une lyre dans les mains en même temps qu'on le transformait en un dieu de toutes les harmonies physiques et intellectuelles. Mais Adam avait certainement plus de droits à l'apothéose que Jabal et Jubal ; aussi les Chaldéens lui donnèrent-ils le nom de *Brillant*, Orus, Horus, et les Hindous celui de Vivaswat qui a le même sens. L'histoire du soleil s'identifia ainsi avec celle de l'humanité antédiluvienne, et comme Noë est un second Adam, les traditions de l'arche ou de l'île flottante se mêlèrent avec les destinées du fils de Latone[1].

Si nous voulons résumer le mythe du plus célèbre des dieux solaires, Apollon, nous dirons : Comme fils de Zeus, il est prophète ; comme soleil, il fait vivre, il guérit, il délivre, ou il tue ; comme Jubal, il invente la cithare; comme Jubal et comme soleil, il préside aux harmonies du monde et au chœur des Muses ; comme Jabal, il est berger chez Admète.

La Lune.

A tout bien considérer, l'astre des nuits occupe une fort petite place dans les mythologies et semble avoir plus vivement frappé l'imagination des tribus sauvages que des grandes nations civilisées. L'Égypte n'avait point, à ce que l'on croit, attribué à la lune une divinité spé-

[1] Ce que nous disons d'Apollon dans ce paragraphe, nous laisse beaucoup de doutes.

; au moins l'existence d'un dieu Joh est-elle contes-
le nos jours et était-elle restée inconnue aux Grecs.
les Ariens de la Perse et de l'Inde, adorateurs du
de la lumière et du soleil, la lune est peu en hon-
; le Zend-Avesta fait pourtant d'elle un Amschas-
qui brille par lui-même, mais dont il est fort rare-
: question, et nous ne pensons pas que Tchandramas
ɔte au nombre des trente-trois dieux védiques. Nous
ɔnnaissons dans l'Asie Antérieure, si ce n'est peut-
en Arabie, aucune divinité spéciale de la lune. Mani,
ɜu-lune de l'Edda, ne figure pas dans les grands my-
Ce n'est qu'en Grèce et en Italie qu'Artémis = Diane
s place parmi les divinités de premier ordre.

s noms et les dieux de la lune sont les uns mascu-
ɜt les autres féminins. En hébreu, on l'appelle le
geur, Jaréakh, et la Blanche, Lébanah. Les Égyp-
disaient aussi *le* lune, AAH, IOH, terme qui rappelle
que cet astre porte au Japon, YOUE. Tchandramas,
ndras est pareillement un dieu, ainsi que Men des
ıns, des Cappadociens, des Lydiens, que Mani des
dinaves, le cocher de Freya, et que le dieu-Lune
ʟithuaniens, des Porusses, des Slaves. Cependant les
ens et les Wendes représentaient leur divinité lu-
: sous la figure d'une jeune femme, au vêtement
t qui marquait la rapidité de sa marche, aux oreil-
'âne qui figurent le croissant, un bonnet (de nua-
sur la tête, et la pleine lune sur la poitrine.

témis, armée comme son frère, de l'arc et de la flè-
protégeait et sauvait[1], ou faisait périr, à son exem-
ɜt parfois de concert avec lui. Elle était, à Argos,

[1] ıiane Soteire ou Salvatrix, à Syracuse, à Pellène, à Mégare, à
ːopolis, et (d'après la même attitude de décocher un trait) à
m en Achaïe.

Lycéenne comme lui. Nous avons dit plus haut pourquoi elle était chasseresse. En cette qualité l'ours lui était consacré chez les Arcadiens[1].

Cependant la lune semble produire l'humidité des nuits et la rosée du matin, qui font grandir les plantes, croître tout ce qui a vie, et qui sont aussi nécessaires que les ardeurs du soleil, à la terre, et aux êtres qui la peuplent. L'astre nocturne préside donc à la végétation, à la génération, et à l'eau, non point aux flots des rivières et des mers, qui ont pour symbole le cheval, ni à la pluie, qui est un don du Dieu suprême, mais à la rosée, dont l'emblème est le cerf, attribut habituel de Diane.

Cette rosée est la plus mystérieuse, la plus sacrée de toutes les eaux ; aussi Tchandras se confond-il, en Inde, avec Soma, qui est le dieu de l'eau par excellence ou de la libation.

Mais les gouttes perlées que la lune suspend aux feuilles pendant les ombres des nuits, et qui alimentent toute vie, sont une image, un dernier vestige de ces eaux impalpables du chaos qu'enveloppaient d'épaisses ténèbres et qui ont été les mères de tous les êtres. Avant donc que la lune fût formée, la divinité de la lune présidait déjà à la matière primordiale. De là vient que les Grandes-Mères, telles que Mylitta, Alilat, Astarté, Hathor, Isis, Pascht, étaient en même temps la lune ; que Diane,

[1] Le sens symbolique de l'ours m'est inconnu. Cet animal serait-il simplement le synonyme du loup, et un nouvel emblème de la lumière ? Callisto, qui est manifestement la Diane des Arcadiens, est-elle une ourse comme Artemis est une louve à Argos ? Le nom sanscrit du *loup*, URCA, en ancien allemand WARG, est identique avec l'*ours* des Grecs, ARCAS. De même en hébreu DOB, *ours*, diffère à peine du chaldéen D'EB, *loup*. La Grande Ourse, vers le pôle nord, serait ainsi la constellation qui brille toujours, qui ne se couche jamais ?

ue vierge, était une Lucine, une déesse des accou-
ents, et que la Diane d'Éphèse est, non point une
e astrale, mais la Nature primordiale et actuelle
e. C'est aussi ce que sont la Diane tauropole de la
de, la Diane de Brauron en Attique, et la Diane
ı de Sparte, auxquelles trois on offrait ou l'on avait
des sacrifices humains. Si dans un oracle (d'après
Lydus) la lune s'appliquait à elle-même l'épithète
uropis, aux yeux de taureau; si sur nombre de
ments la lune, Artémis, Diane sont figurées soit
des cornes de taureau, soit assises sur cet animal,
qu'il est l'emblème de la matière et du monde sur
els règne cette déesse cosmogonique.

ne s'étonnera donc pas de voir en Égypte la lune,
le nom d'Isis, devenir la mère du monde[1]. Mais il
rt extraordinaire que les Malais de Célèbes lui at-
ent la même dignité dans un mythe si détaillé et si
que nous le transcrirons ici.

peuples, qui n'ont que deux divinités, le Soleil et
ne, ou Dieu et la Matière, racontent « qu'après un
, sans commencement, de bonne intelligence, le
(le Démiurge, Phtha, Jupiter) avait poursuivi la
(Léda, Latone) dans le dessein de la maltraiter (de
ire violence). S'étant blessée[2] dans sa fuite, la Lune
aux du chaos) avait accouché de la terre, qui était
ée par hasard dans la situation qu'elle garde en-
Dans sa chute, elle s'était entr'ouverte ou brisée
orceaux (allusion aux archipels de la Notasie), et il
sorti d'elle deux sortes de géants (les Antédiluviens
ormés en forces malfaisantes de la nature). Les uns
ent rendus maîtres de la mer où ils commandaient

lutarque, *de Iside*, 43.
lessure est origine : Voyez plus haut, page 245.

aux poissons; dans leur colère ils y excitent des tempêtes, et n'éternuent jamais sans y causer quelque naufrage. Les autres s'étaient enfoncés jusqu'au centre de la terre pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil et la Lune. Lorsqu'ils s'agitent avec beaucoup de violence, ils font trembler la terre, et renversent quelquefois des villes entières. Cependant le Soleil et la Lune (ou Dieu et la Nature), ayant reconnu par une expérience commune que le monde avait besoin de leurs influences, s'étaient enfin réconciliés à condition que l'empire du ciel se partagerait également entre l'un et l'autre, c'est-à-dire que le Soleil régnerait pendant une moitié du jour et la Lune pendant l'autre moitié. Aussi la Lune, qui est encore grosse de plusieurs autres mondes, en accouchera-t-elle naturellement et paisiblement. Ces mondes futurs, qui apparaîtront successivement, sont destinés à réparer les ruines de ceux qui doivent être consumés par l'ardeur du Soleil. » Le même mythe existe chez les Malais des îles Philippines [1].

Mère du monde, la Grande Déesse lunaire réglera les destinées de tous les êtres, comme le font plusieurs autres déesses cosmogoniques : elle sera une parque, et l'on mettra un fuseau d'or aux mains d'Artémis.

Comme les eaux primordiales sur lesquelles règne la déesse de la lune, sont contenues dans la coupe où viennent boire les âmes qui vont se revêtir d'un corps matériel, il n'est pas surprenant que la lune passe pour le séjour momentané des âmes, chez les Hindous, chez les Sabéens, chez les Platoniciens. Dans la doctrine secrète

[1] *Histoire génér. des Voyages*, t. x, p. 470. — Boulanger, t. I, p. 249. — Dans l'Amérique Septentrionale, les Indiens des côtes nord disent, d'après la Poterie, que dans les tempêtes l'esprit de la lune se met au fond de la mer, et y excite l'orage. (Picard, t. I, I, p. 79.) Ici encore, la lune est en relation immédiate avec la mer.

ıystères de Mithras, les âmes descendent du ciel des s fixes par la porte de la lune dans le monde d'ici-andis qu'après avoir subi leurs épreuves et leurs norphoses en expiation de leur faute première, remontent par la porte du soleil dans la demeure parfaite pureté.

lune, par ses phases si rapides et si étranges, est cellent emblème des transformations perpétuelles ıbit la matière, vraie Maia qui n'est qu'*illusion*, 'rotée qui, sans changer de nature, prend mille s différentes. L'Antiquité croyait que l'esprit hu-par la puissance de la prière pouvait à volonté in-ıir dans l'économie de l'univers et y opérer cer-changements extraordinaires. Cet art mystérieux aginaire devait être en quelque rapport avec la et c'est aussi ce que prouvent et la sorcellerie des ; modernes, qui, honteuse d'elle-même, se soustrait ; les regards, et la magie des Romains et des Grecs, 'étendait faire descendre la lune sur la terre, et la tive magie des prêtres ou mages de l'Orient, dont n se rattache peut-être à celui de Maia et à celui de la *lune* en sanscrit.

in, les eaux primordiales ayant, au temps de Noë, ngé la terre dans le chaos, il ne se pouvait que la ıe fût mise en rapport direct avec le grand cata-ıe dans de nombreux mythes que nous examine-plus bas. Puis, un des animaux consacrés à Artémis, le sanglier diluvien; et Artémis elle-même se con-sous le nom d'Hécate, avec Proserpine que le dé-a ravie dans les enfers, et elle devient ainsi fille de ter.

s taches de la lune. Que les teintes différentes qu'offre e de la lune aient occupé de tout temps l'imagination

de l'homme, et que les peuples pour les expliquer aient inventé les fables les plus étranges [1], c'est ce qui ne surprendra personne. Mais comment se fait-il qu'une de ces fables, et l'une des plus bizarres, existe à la fois chez deux nations aussi distantes que les Chinois et les Grecs ?

Les Chinois célèbrent, depuis les temps anciens, en l'honneur de la lune, la fête des *pains de la lune*, Yué-Ping, pendant laquelle on s'envoie mutuellement des gâteaux où est gravée l'image de cet astre, c'est-à-dire un petit bosquet au milieu duquel est un lièvre accroupi [2].

En Laconie, les habitants de la ville de Bœes vénéraient, sous le nom de Diane qui sauve, un buisson de myrte dans lequel s'était caché un lièvre [3], et Diane, c'est la lune.

[1] Au Pérou, c'est un renard qui, étant devenu amoureux d'elle et ayant monté au ciel, l'embrassa si étroitement qu'il lui fit les taches qu'on y voit. Les Yuracarès voient dans la lune un jaguar à qui cet astre donna asile au moment où il allait être percé d'une flèche. A Tahiti, les taches sont des bosquets dont les semences y ont été transportées de la terre par des colombes. L'Edda veut que le dieu-Lune ait enlevé d'ici-bas, dans son astre, deux enfants, comme ils revenaient de la source avec un seau.

[2] Les bouddhistes, s'emparant de cette fable antique, ont prétendu que leur dieu habitait le corps d'un lièvre, quand il rencontra un homme qui mourait de faim, qu'il eut la charité de se laisser prendre et manger, et que l'Esprit tutélaire de la terre plaça aussitôt la figure de ce lièvre dans la lune, pour éterniser la mémoire de cette belle action. Mythe kalmouk. (Pallas, *Voyages*, etc., t. II, page 214.)

[3] Paus. III, 22, d'après la traduction de Clavier, qui nous paraît bien être la plus exacte.

Éclipses.

éclipses semblent menacer d'une mort imminente soleil soit la lune, et donner le signal de la ruine du monde que toute l'antiquité attendait avec an-. Comme du bout de la terre à l'autre elles ont pliquées par des mythes analogues ou ont donné ıx mêmes cérémonies superstitieuses, il faut ad- que le germe de ces pratiques et de ces fables it déjà chez le peuple Primitif, soit qu'on les envi- omme inhérentes à la nature humaine, soit qu'on tribue une origine historique et accidentelle.

talie, d'après Tite-Live, la coutume était, lors d'une de lune, de faire retentir l'air de clameurs et du le vases d'airain. Nous ignorons pour quel motif.

Égyptiens agitaient le sistre pour épouvanter Ty-

oussa, d'après les frères Lander[1], on fait avec tous truments ou les ustensiles imaginables le bruit le ssourdissant; car le soleil traîne la lune à travers ux, et le monde touche à sa fin.

berry a trouvé chez les Nègres du Sénégal une pra- nalogue.

Groënlandais croient le soleil poursuivi par son a lune. Leurs femmes prennent les chiens par les s ; comme ils existaient avant l'homme, ils doivent un plus sûr pressentiment de l'avenir que lui, et e criaient pas, ce serait un signe infaillible que le e va être détruit.

même, les Péruviens, dont un article de foi était terre périra par la chute d'un astre, et qui pen-

[1] *urnal d'une expédition d'exploration du Niger*, t. II, p. 194.

saient que la lune tomberait sur eux, si l'éclipse en devenant totale la faisait mourir, contraignaient à force de coups leurs chiens à hurler, dans la pensée que cet astre aimait particulièrement ces animaux.

Le chien est ici probablement non pas simplement le premier animal domestique qu'on ait sous la main pour le faire hurler, mais le symbole de la lumière qui doit attester par ses cris qu'il est encore plein de vie.

Vers l'Orénoque [1], les Guayanos se mettent à défricher le champ qu'ils ont oublié de destiner à la lune, mais lorsqu'ils voient que sa colère est passée, chacun retourne chez soi. Les Salivas font du bruit avec leurs tambours et leurs armes, et offrent à l'astre de le défendre, on ne dit pas contre qui ; cependant les vieillards (les hommes sages et pieux) flagellent avec des courroies les jeunes gens rangés sur deux files. Chez les Atabacas et les Lolacas, l'éclipse marque que la lune est à l'agonie ; on pousse des gémissements étranges, et les femmes, tout éplorées, vont chacune cacher en terre un tison, parce que la lune allant mourir, tout feu meurt aussi à l'exception de celui qu'on a dérobé à sa vue. Enfin, les Otomaques grondent leurs femmes de ce qu'elles se montrent insensibles à la maladie de la lune qui se meurt ; ils les décident par des présents à aller la saluer et la prier de reprendre sa lumière, et ils leur font mille remerciements de ce qu'elles l'ont touchée par leurs cris lamentables.

Ce rôle des femmes chez les Otomaques, les Atabacas et les Groënlandais est fort remarquable. Il s'explique par le hiéroglyphe chinois de l'éclipse, qui est formé de *femme* et de *manger*. Cette femme est Ève qui, par sa chute, a produit tous les maux sans exception qui affli-

[1] Gumilla, t. III, p. 242 sq.

la nature et l'homme, comme nous le prouverons rs. La flagellation des jeunes gens exprime pament le sentiment que c'est le péché qui est la vraie de l'éclipse.

ez les peuples suivants, la cause de l'éclipse est un nalfaisant qui veut engloutir l'astre défaillant.

indigènes des Antilles disaient, d'après du Tertre[1], esprit ou dieu mauvais, un maboia, mange la lune l elle perd sa clarté, et pendant toute la nuit ils nt sans chanter, mais en jetant de temps en temps ns cris lugubres et épouvantables.

Scandinavie, point de clameurs, point de cliquetis; ɔhon de ces contrées a mis au monde le loup Fen- Sköll qui poursuit le soleil, et la lune est sans menacée par un autre loup. Ces monstres engloucces deux astres au dernier jour.

ez les Muscogees ou Creeks de l'Alabama, l'éclipse usée par un gros chien qui vient on ne sait d'où et enace d'avaler le soleil[2]. Ce chien est ici l'équiva- u loup Fenris.

is l'Amérique-Sud, chez les Chiquitos, qui disent la lune pour mère, ce sont des chiens ou des co- qui la mordent quand elle s'éclipse, et qui la met- out en sang[3]. Pour la délivrer on jette des flèches ir. Le cochon ou le sanglier est un symbole de la iction du monde (par le Déluge).

istoire des Antilles, t. II, p. 371.

hoolcraft, t. I, p. 271. D'après une autre explication, le soleil par l'effet des brouillards qui s'élèvent de la terre au ciel, et viennent des feux qu'on allume ici-bas, ou des rivières.

iarlevoix (*Histoire du Paraguay*, t. II, p. 236) dit : des s ; d'Orbigny : des chiens (t. III, p. 33) ; suivant lui (t. I, p. 266), as, ou Araucans des Pampas n'ont pas de pratique extraordi- ors des éclipses.

Enfin, c'est un dragon qui, depuis un temps comparativement récent, en Chine, en Indo-Chine, aux Philippines, produit l'éclipse en voulant avaler l'un ou l'autre des deux astres. On cherche à l'effrayer par des cris et des tambours. Les Hindous racontent que le démon Rahous, décapité par Tchandras lors du barattement (postdiluvien) de la mer, vola dans les cieux, où, de concert avec un autre monstre, Kétous (ce nom est un emprunt fait à la Grèce), et sous la forme d'une planète invisible, il poursuit sans cesse les deux grands astres. Or nos anciens astronomes et les Arabes appellent *tête et queue du dragon* les deux points d'intersection de l'écliptique et de l'orbite de la lune, où se font les éclipses. Cette bizarre dénomination existe pareillement non-seulement en Inde et à Siam, mais en Chine, mais au Mexique. Ce dragon ne peut être, comme dans les superstitions populaires que nous venons de citer, le symbole du mal et l'équivalent de Fenris ; il signifie, bien au contraire, l'Éternel qui entoure et supporte le monde, et les Chinois qui disent *la tête et la queue du Ciel*, ont certainement conservé le sens primitif de cet emblème. Il faut donc admettre que les Hindous l'avaient entièrement oublié quand ils imaginèrent leur mythe de Rahous, et l'on se demande si l'usage astronomique du dragon dans la sphère céleste n'est pas antérieur à la Dispersion.

Il paraît résulter des faits que nous venons de recueillir et de classer que tous les peuples ont vu dans les éclipses un phénomène effrayant, un prélude de la ruine toujours imminente de l'univers ; que la cause première des éclipses était ici le dieu suprême, qui détruit quand il lui plaît le monde, là les puissances ahrimaniennes, ailleurs, enfin, la femme, source de tous les maux ; et que le plus grand nombre des peuples a cru abréger le danger qui menaçait la nature entière, par des démonstrations effrayantes ou par des plaintes lugubres.

IV. Les cinq planètes.

:inq petites planètes attirent trop puissamment on de l'homme par leur éclat ou par leur marche pour avoir été encore anonymes lors de la Dis- . A cette époque ces astres, comme nous le dirons , avaient même déjà servi à désigner cinq des ırs de la semaine, et nous allons voir comment ɔles s'accordent soit à attribuer à ces corps cé- ərtaines propriétés tout arbitraires, soit à les pla- ıs arbitrairement encore, sous la garde de quel- ıes de leurs grandes divinités.

s est pour nous soit un astre féminin dont le nom : des pensées d'amour, soit un astre mâle qui, nom de Lucifer, est une image de l'Ange déchu. s est la planète de Vénus à Rome, d'Aphrodite en d'Anaïtis en Arménie et d'Anahid en Perse, et ·e de Mylitta à Babylone, d'Astarté en Phénicie, ıtis en Syrie. Atergatis semble signifier *Grandeur .eur*, et la planète de Vénus est désignée, dans ar le terme de Méni, *Fortune*, *Destinée*, *Bonheur*. ıe, les Arabes la nomment Aroubah, *la Bien-Ai-* voient en elle, ainsi que dans Jupiter, l'astre bien- par excellence : Jupiter est *la Grande Fortune* et *a Petite*. Chez les Perses, Anaïtis n'est pas son n, elle porte aussi celui de Mitra, qui vient de *:imer*. Les peuples de race germanique ont consa- endredi à Freya, leur déesse de l'Amour.

ʒypte, notre planète était consacrée à une déesse, .te déesse était Isis=Cérès, et non Hathor=Vénus, :e lui-même était un dieu, Har-tou, l'*Horus des*

deux hémisphères, *des deux montagnes du Soleil*, de celle du levant et de celle du couchant. Aujourd'hui les Coptes l'appellent Siou-tooue, *l'étoile du matin*, ou, selon d'autres, Sourot, sans doute Siou-roout, l'*astre joyeux*.

Cet astre mâle est le Phosphoros et l'Hespéros des Grecs, le Vesper et le Lucifer des Latins, le Soucra ou le *Brillant* des Hindous.

La prophétie d'Esaïe, où Babylone, qui tombe de sa céleste puissance dans les enfers, est comparée à l'astre du Matin, prouve que l'Asie occidentale faisait aussi de cette planète un astre mâle et y voyait un symbole de la chute des princes rebelles tant dans les cieux que sur la terre. Et, en effet, le dieu des deux hémisphères appartenait à la fois au soir et au matin, aux ténèbres et à la lumière, au mal et au bien.

Cette double et contradictoire nature se manifeste en plein dans Ousanas du Rig-Véda, et dans Tchi-yeou des Chinois [1].

Nous ajoutons qu'au Mexique Sitlal choloha, ou Vénus, était l'objet de mille contes fabuleux, qui ne nous ont pas été transmis [2].

MERCURE. La planète qui se cache d'ordinaire à nos yeux dans les rayons du soleil levant et du soleil couchant, et qui est, comme Vénus, à la fois un astre du soir et du matin, a été affectée au dieu-Verbe qui se tient, serviteur fidèle, toujours près de Dieu, et qui a enseigné aux hommes, entre autres sciences, l'astronomie : à Mercure, à Hermès, à Nébo, à Bouddha, à Wodan, à Odin. Les Arabes nomment cette planète Dobbar, Debar ou la *Parole*. Enfin, chez les Chinois, elle s'appelle Chin-

[1] Voyez plus haut, page 306.
[2] Humboldt, *Vues*, t. II, p. 303.

›u *la planète des heures, des jours, des années, des* la planète de l'astronomie. Les Hébreux la dési- simplement par le terme de Cochab, *l'étoile* par ›nce.

ıstre est : bienfaisant en Inde ; équivoque chez les ens qui le plaçaient entre les deux planètes béni- t les deux planètes malignes ; mâle et femelle pour ›ologues ; bienfaisant et malfaisant dans l'antique , où il nous paraît jouer le rôle de l'Ousanas hin- ous le nom d'Her-hekem, terme dont M. Lepsius le sens, il correspond parmi les jours épagomènes Typhon, et est représenté dans les anciens monu- sous la figure d'un homme à deux têtes, dont l'une e de Seth, et l'autre celle de son ennemi mortel, = Apollon.

› a une lumière rouge qui lui a valu ses noms de s, *l'Enflammé*, en Grèce ; de Ba-chun, *le Sanglant*, bie ; de Mahadim, *le Rouge*, chez les Juifs. Cette tance suffit-elle pour expliquer l'accord des na- consacrer cet astre au dieu de la guerre ? Il l'é- lars en Italie ; à Arès, le dieu de la guerre et de age ; à Thuisto, le dieu des tribunaux, et à Tyr, le › la guerre, chez les peuples germaniques ; à Manga- Inde. La statue de son dieu, d'après le Dabistan, la main une épée sanglante et une verge de fer, et damnés à mort étaient exécutés devant lui. Cette s'appelait aussi chez les Juifs l'astre Ocmol, qui ıagramme du sanguinaire Moloc. Chez certains › de l'Arabie, elle se nommait Gebar, *le Vaillant*, nan, *le Guerrier*.

gypte, on ne retrouve pas, semble-t-il, le carac- ›lent et belliqueux qu'on attribuait généralement planète. Elle répondait au jour épagomène de la

naissance d'Hercule=Aroueris. Son nom d'Ertosi, suivant des écrivains grecs, a trait à l'origine de tout être et de toute matière et à la force qui y établit l'ordre. Sur les monuments ce nom se lit Her-tosch, qui nous paraît signifier *Horus l'ordonnateur*. Mais le dieu qui règle le monde, doit, comme Hercule, faire une rude guerre au mal, et la divinité des batailles était, avant l'homme, occupée à lutter contre les éléments. Her-tosch correspondrait à Aziz d'Edesse, au dieu *fort* des combats, qui gouverne le monde.

JUPITER a été, chez la plupart des nations, la planète du plus grand et du meilleur des dieux : de Jupiter ; de Zeus ; de Perkun (sous le surnom de Kralomoc) ; de Bélus ; d'Ormuzd ; d'Osiris, qui est le *taureau de l'Amenthès*, et dont l'astre se nomme dans les anciens monuments Her-ka, *Horus-taureau* ; de Thor, le dieu tonnant des Scandinaves, dont la couronne est entourée des sept planètes.

L'astre de Jupiter était la *Grande Fortune* (GAD) des Chaldéens. Esaïe parle de lui sous le nom de Gad. La ville phénicienne de Baal-Gad lui était certainement consacrée. D'après le Dabistan, le peuple Primitif l'aurait figuré avec une tête de vautour ou d'épervier qui est le symbole du Démiurge, et tenant dans sa main la coupe des eaux primordiales.

En Inde, cette même planète a reçu le nom de Vrihaspati qui, dans les Védas, est Agni, le dieu-médiateur, le dieu bienfaisant par excellence, et qui est devenu plus tard le grand précepteur (gourou) des dieux.

Les Perses appellent Jupiter Taschter, l'astre de la pluie, parce que la pluie est pour leur terre le plus grand des bienfaits qu'ils attendent du dieu suprême.

Pour les Hébreux, cet astre est Tsédek, le *Juste*.

ɴᴇ est la plus malfaisante des planètes. Elle est
še à Saturne et Cronus qui a dévoré ses enfants
Déluge, au cruel et vieux Sater des Scandinaves,
un ou Kéwan de l'Asie occidentale, qui est un
ι Réphan, qui est sans doute le Sev=Saturne
ιue peuple de la Basse-Égypte.

ypte, cet astre correspondait au jour épagomène
esse Nephthys; ce qui semble ne pas se concilier
ιature mâle et redoutable qu'on attribue partout
u. Mais Nephthys porte sur sa tête une oie, qui
mbole de Sev, et les Égyptiens voyaient dans son
lui de Némésis, de la vengeance divine, c'est-à-
jugement de Sev=Élohim sur l'humanité dilu-

ιvenir du Déluge se retrouve dans le corbeau,
inistre qui accompagne le *tardif* Sanis, le dieu
le la plus *lente* des planètes, qui répand le mal-
· la terre. D'après le Dabistan, Saturne régnait
Ithiopiens, c'est-à-dire sur les Antédiluviens; sa
; celle d'un singe, et le singe symbolise les peu-
vages postérieurs au cataclysme. S'il tient dans
: un crible ou tamis[1], et si la moitié inférieure
ɔrps est celle d'un sanglier, c'est que le sanglier
ιis sont deux symboles du Déluge.

ɔrses seuls, pour qui toutes les planètes, vigilan-
nelles des cieux, étaient des créations d'Ormuzd,
le Saturne un astre bienfaisant. Satévis préside
chter à la pluie, et le secourt dans sa lutte contre
o, le démon de la sécheresse.

[1] ès Görrès; une sphère d'après Guigniaut.

V. La Voie Lactée.

Nous réservons pour le livre de l'astronomie primitive tout ce qui a trait aux constellations. Mais nous devons rappeler ici que la Voie Lactée est ce collier célèbre qu'avait fabriqué Vulcain=Phtha ou le démiurge, et que portaient les déesses de la nature, Astarté=Aphrodite à Amathonte, Doto, c'est-à-dire la *Loi* de l'univers, à Gabéla, Harmonie, qui est une simple forme de Doto=Astarté, à Thèbes, Freya=Vénus chez les Scandinaves. Le collier qu'Harmonie avait reçu de Cadmus, à qui l'avait donné Europe=Astarté, avait, d'après Nonnus, la forme d'un serpent dont la tête et la queue étaient ornées d'un épervier et le corps de sept pierres précieuses. Ces pierres sont une allusion aux sept planètes, aux sept cieux qu'enveloppe la Voie Lactée. L'épervier est l'oiseau divin qui a façonné le monde. Le serpent est le même qui dans d'autres mythes, égyptiens et hindous, soutient et entoure l'univers.

Mais pour d'autres peuples la Voie Lactée a été la route qui conduit, après la mort, les âmes bienheureuses dans les demeures célestes.

Elle l'est, aujourd'hui encore, dans quelques provinces de France, pour le peuple des campagnes, qui la nomme « le chemin de saint Jacques, par où il faut aller vivant ou mort. »

Elle l'était dans l'Antiquité pour les partisans de certaines doctrines mystiques sur la descente des âmes vers la terre et leur retour au ciel.

ı reçu de plusieurs nations de l'Amérique du
nom même du *chemin des âmes*[1].
l'Amérique du Sud, les âmes des Patagons font
trée victorieuse dans le ciel en passant par la
:tée, ce jardin lumineux où leurs ancêtres s'amu-
es danses et à des festins.

ɔlcraft, t. I, p. 272.

CHAPITRE III.

Le Feu.

D'après la cosmologie des Grecs, les sphères célestes étaient la région du plus subtil des éléments, le feu. Au-dessous du feu était l'air, au-dessous de l'air, l'eau et la terre.

Nous commencerons par le feu l'examen des croyances religieuses auxquelles les éléments avaient donné lieu de toute antiquité.

Le feu qui consume avec une force irrésistible, qui existe latent dans le bois, la pierre et la nue, et qui se montre subitement à la vue, qui éclaire et réchauffe comme le soleil, qui purifie les corps, qui rend les métaux liquides, transforme le bois en cendres et l'eau en vapeur, le feu toujours actif, insaisissable, incompréhensible, est avec le soleil l'emblème de la divinité le plus généralement usité et le plus ancien.

D'ailleurs le feu, tel qu'il existe dans la nature actuelle, s'offrait aux sens d'une manière trop discontinue et trop accidentelle pour qu'on se sentît porté à lui donner une divinité spéciale, à le figurer par de nombreux symboles. Il avait son maître tout trouvé dans le démiurge du feu-lumière, qui devint le dieu des forgerons. Agni est peut-être le seul dieu du feu qui ne soit pas cosmogonique. La mythologie islandaise en présenterait un second exemple, si l'on pouvait entièrement se fier à l'ingénieuse reconstruction qu'en a tentée M. Pictet.

Le culte du feu commence avec Nemrod dans la ville d'Ur ou du *feu*, et se confond dans toute la Syrie avec celui du soleil.

En Cappadoce, les Mages entretenaient un feu perpétuel dans les temples d'Anaïtis et d'Omanus, ou de Vénus = Lune et du Soleil.

Les Ariens de l'Iran, les Mèdes et les Perses avaient un respect religieux pour tous les genres de feux ; car les feux actuels et visibles leur rappelaient le feu primitif, le dieu du feu et de la lumière, Ormuzd ; mais ils n'adoraient point cet élément.

Chez les Ariens de l'Indus, le feu du sacrifice est un dieu, Agni, qui n'est pas moins présent, invisible, avant l'heure où l'on allume le bois, que, visible, sur l'autel.

Le symbole hindou du feu, le triangle, est celui qu'emploient les Schamans des Bourètes dont la principale divinité est le Soleil.

Le soleil est aussi le grand dieu des Tungouses des steppes, et son emblème est pour eux également le feu.

Les Sauromates ou *Mèdes du Nord* (SHAURE, *nord*, en lithuanien) adoraient le feu. Ils se sont perdus dans les peuples slaves et lettes, dont la religion était solaire comme celle des Ariens, et qui entretenaient des feux sacrés en l'honneur de Péroun à Kiew, de Znicz à Nowgorod et en Lithuanie, de Perkunos à Romowe en Prusse.

Chez les Celtes, des prêtresses vierges étaient chargées du soin du feu sacré, qu'on renouvelait à chaque solstice d'hiver. En Irlande, ce feu brûlait sur la montagne d'Ouisnéach, qui est au centre de l'île, et qui était la résidence des prêtres.

Le feu sacré était alimenté par des Vestales au Pérou, dont le soleil était le grand dieu, et par des hommes chez les Natchez, qui nommaient leur chef *le Grand So-*

leil. Les Peaux-Rouges[1] et les Aztèques avaient aussi leurs feux sacrés.

De nos jours, en Chine, les deux sectes des Tao-ssé et des Bouddhistes confient à des garçons le soin d'entretenir un feu perpétuel[2].

Une lampe brûlait constamment à Athènes dans le Prytanée en l'honneur de Minerve Poliade. Delphes, Argos, Naxos, Rhode, Milet, Éphèse, Ténédos avaient aussi leur feu perpétuel.

Rome adorait Vesta sous la forme d'un feu permanent.

Ces feux sacrés et perpétuels étaient, comme tous les symboles, plus que de simples emblèmes de la divinité; elle y était présente; elle protégeait de là la cité, l'empire, et son autel ou sa lampe devenait comme le talisman auquel était lié le sort du peuple. L'extinction du feu était un événement d'une incalculable portée, qui présageait quelque immense malheur ou même la ruine de la nation. Telle était en particulier la croyance des Romains et des Natchez.

Les Péruviens éteignaient eux-mêmes chaque année leur feu sacré pour le renouveler. Le feu est ici moins l'image d'un dieu que le simple emblème de la vie divine qui alimente la vie physique et morale des hommes, et qui doit se communiquer à eux à frais nouveaux d'année en année. C'est dans cette pensée que les anciens Perses éteignaient le feu sacré à la mort des rois; les Mexicains, tous les feux au terme de leur cycle de cinquante-deux ans; les Lemniens, les Caffres du Monomotapa, et, de nos jours encore, les Guèbres, tous les feux une fois par an. Si les Romains eux-mêmes renouvelaient au commencement de Mars le feu de Vesta, c'est

[1] Schoolcraft, t. I, p. 30.

[2] Barrow, *Voyage* (en allem.), t. II, p. 257.

que dans l'origine ce feu n'avait été pour eux aussi qu'un symbole.

Dans les cérémonies et les mythes du paganisme, *le flambeau* est le symbole de la vie humaine ou de l'âme [1] : de la vie qui naît, quand il est dans les mains des déesses grecques de la naissance, Ilithyie et Diane ; de la vie que ne peut éteindre la mort, sur les tombeaux des Grecs et des Romains ; de la vie qui s'unit à une autre vie par le mariage, aux noces de ces mêmes peuples et des Japonais ; de la vie d'un certain individu, tel que Méléagre dont l'existence dépend d'un tison que la vigilance doit tenir éloigné du feu des passions qui le dévorerait [2]. C'est ainsi que Norna Gest, fils d'un roi danois, qui, à l'âge de trois cents ans, avait embrassé la foi chrétienne, alluma de sa propre main, après son baptême, la bougie à laquelle une Norne irritée avait lié sa vie.

Cependant quelques peuples semblent avoir perdu de fort bonne heure, ou n'avoir jamais connu cette vue synthétique qui identifie le feu avec la lumière et l'un et l'autre avec la vie. Pour les Chinooks de l'Orégon, le feu est la demeure d'un esprit moins puissant que l'Esprit créateur, et qui leur inspire des transes perpétuelles ; il se complaît, disent-ils, dans le mal, quoiqu'il puisse faire le bien [3].

Le langage naïf de ces sauvages nous explique Léhéren des Ibères ou des Basques, dieu équivoque du feu

[1] En grec, PHÔS signifie à la fois *lumière* et *homme*.

[2] Aujourd'hui encore, chez les Albanais, on met au feu et l'on en retire des branches que l'on conserve avec soin jusqu'à un jour déterminé, où on les consume entièrement. (De Hahn, *Études albanaises*, t. I, p. 197 ; en allem.)

[3] Washington Irving, *Voyage dans l'Amérique du Nord*, t. II, p. 110.

souterrain, qui, dragon immense, tantôt détruit la terre, et tantôt la pétrit de nouveau de sa queue.

Le dieu du feu des Scandinaves, Loki, est le génie du mal, l'ennemi des dieux et des hommes, le futur destructeur du monde, et pourtant il vit dans la société des Ases ; car le feu, œuvre ou manifestation de la Divinité, ne peut perdre complétement le sceau de son origine.

Il servira un jour à la destruction du monde. Maintenant déjà, d'après les croyances de plusieurs peuples, il est l'un des tourments des méchants dans l'enfer. Dans les siècles primitifs, au temps de Tchi-yeou et de la *Calamité du feu*, il a désolé la terre entière. Mais quels que soient les maux qu'il cause, il n'est point le mal même. S'il s'est confondu avec lui en Scandinavie, où le dieu du feu est devenu le plus dangereux des dieux et le plus méchant de tous, cette confusion ne s'est opérée que dans la suite des temps, et les deux idées du feu et du mal étaient originairement tout à fait distinctes. En Perse, Ahriman n'a rien de commun avec le feu, il est tout ténèbres.

CHAPITRE IV.

L'Air.

L'air était envisagé dans la haute Antiquité, et sans doute aussi déjà chez le peuple Primitif, tantôt comme la forme définitive de l'air primordial du chaos, tantôt comme un simple élément du monde actuel. Au premier point de vue, la divinité de l'air doit être une des Grandes-Mères de la tradition religieuse, une Héré, une Junon, une Saté qui est une des compagnes d'Amoun et que des inscriptions grecques traduisent par Héré. Dans le second cas, l'esprit humain oubliant les origines de la nature pour la contempler dans sa forme présente, a senti dans l'atmosphère qui s'agite de lui-même, et qui tour à tour s'éclaircit et se voile, sourit et s'assombrit, caresse et s'irrite, la présence d'une force divine mystérieuse, indépendante, capricieuse, aimable, terrible, qu'on a personnifiée soit en une seule, soit en plusieurs divinités.

Citons pour type de ces divinités atmosphériques celles du Rig-Véda. C'est d'abord Vajou qu'on dirait l'égal d'Indra, et qui est assis sur le même char que lui. C'est à lui qu'on demande des pluies abondantes. « Il élève sa grande voix (le vent) et vient attester qu'il reçoit les libations des mortels. » Mais on le redoute, car il est puissant pour la destruction, et on le prie d'éloigner les maux[1].

[1] Rig-Véda, t. I, p. 137. Cp. 178, 316, 349, 355, etc.

A ce dieu général de l'air s'associent : Matariswan, le vent du sacrifice, « dont le souffle excite Agni dans tous les foyers ; » Roudra, qui plus tard s'identifiera avec Chiwa, et ses fils, les Marouts.

Roudra, dont le nom signifie qui *fait pleuvoir* ou qui *fait pleurer*, est un être équivoque, « terrible à la fois et bienfaisant, » dont on exalte la clémence et qui est le fléau des impies, mais qui, comme l'air, s'irrite sans cause, et dans son aveugle colère frappe ses pieux adorateurs. On craint de l'indisposer par le seul partage des invocations. A Varouna, qui est la justice réfléchie de Dieu, on crie : Pardonne ; au capricieux Roudra : Grâce, grâce. Il a d'ailleurs, comme Chiwa, une longue chevelure, qui indique l'état de l'air couvert de nuages légers. Il est un « sanglier rougeâtre qui donne la pluie, » car cet animal affectionne les lieux humides [1].

Les Marouts *tuent* (mr), anéantissent tout ce qui leur résiste. Ils sont les vents, « tantôt purs et beaux comme des soleils, tantôt mouillés de pluie, funestes et horribles comme les mauvais génies. » Les poëtes védiques ne se lassent pas de décrire dans les termes les plus poétiques leurs exploits dans les cieux et les nuées, leurs exploits sur la terre, dans les forêts et les campagnes ; car ils sont des guerriers armés de glaives, lançant les flèches de la pluie, traînés sur leurs chars par des daims ou des chevaux. Ils sont au nombre de quarante-neuf, l'aire des vents se divisant chez les Indiens en sept fois sept parties [2].

Les Japonais, qui n'avaient ni crainte de Dieu, ni sentiment du péché, attribuaient le mal physique à un frère

[1] Rig-Véda, t. I, p. 224 sq. et t. III, p. 382 ; t. I, p. 505 sq. etc.

[2] *Id.* t. I, p. 30. 37. 125 ; t. II, p. 334, etc. L'outre d'Éole est « l'outre du nuage que déchire Roudra ; » t. II, p. 379.

cadet du Soleil et de la Lune, à un Roudra, à un dieu des vents et des tempêtes que la moindre opposition mettait en fureur, et qui était cependant si sensible qu'un rien le touchait jusqu'aux larmes [1].

Certaines tribus mélanésiennes de la Nouvelle-Hollande croient que Potoyan, le mauvais esprit, contre les piéges duquel Koyan les protége, annonce son apparition par un sifflement bas et prolongé, semblable à celui de la brise résonnant au travers des branches des arbres [2]. Ces sauvages ne connaissent donc rien de plus effrayant que l'agitation spontanée de l'air dans les profondeurs de la forêt. Ce même sentiment existe chez les peuplades des forêts vierges du Pérou : elles redoutent le mauvais génie *Pied-perclus*, qui les attire par des sons trompeurs dans les plus profondes solitudes.

Passons à l'examen des symboles de l'air et des phénomènes atmosphériques, qui ne sont certainement pas tous postérieurs à la Dispersion.

I. La Pluie.

La pluie fertilise ou féconde la terre. L'esprit mythique de l'Antiquité a traduit ce fait et cette métaphore en un hymen, dont les accidents ne peuvent se reproduire dans la langue française. Un passage du Rig-Véda [3] sur l'union de Roudra avec sa fille la Nuée, nous offre dans toute sa simplicité le symbole de la pluie dans le cours ordinaire de la nature. Nous verrons plus bas ce symbole se modifier en s'appliquant à certaines pluies extraordinaires dont l'homme a gardé un vif souvenir.

[1] Klaproth, dans Stuhr, t. I, p. 40.
[2] D'Urville, *La Pérouse*, t. I, p. 464.
[3] T. IV, p. 270.

La pluie fertile qui vient du ciel est, en Judée, le symbole des bénédictions divines, de l'action vivifiante de Dieu sur la nature et sur l'homme, de la justice qui doit pleuvoir des cieux sous la forme du saint qui a été promis dans le paradis à l'homme pécheur. Ce symbole existe exactement le même en Chine, où la pluie marque l'action créatrice que le Dieu invisible exerce du haut des cieux, soit sur la matière primordiale, dont les deux principes *yang* et *yin* sont rangés à la clef de la *pluie*; soit sur l'homme, quand les sages naissent, selon la croyance des Chinois, de vierges ou de femmes mariées par une intervention divine et miraculeuse, que figure précisément le nuage de pluie.

La pluie et la rosée ont pour symbole le *daim* ou le *cerf*. En grec PROX *daim, chevreuil*; PRÔX *rosée*; HERSÉ *rosée*, et en allemand, HIRSCH *cerf*. Le cerf est-il ici, comme le cheval (HORSE en anglais), l'animal aux pieds rapides qui devance les vents de pluie? Est-il l'habitant des forêts fraîches et humides, ou celui des déserts qui brame après les sources d'eau vive? Nous l'ignorons, mais son sens symbolique nous paraît suffisamment attesté : par les cerfs attelés aux chars des Marouts ; par ceux qui se substituent au taureau dans les innombrables combats qu'il soutient contre le lion ; par le cerf Eikthyrnir, qui est la pluie alimentant les sources des fleuves, et par les quatre autres cerfs du chêne Yggdrasil, qui sont les vents funestes et pluvieux ; enfin par la biche consacrée à Artémis=Diane. Isis qui, elle aussi, préside à la lune, aux eaux cosmogoniques, à la rosée, avait à Coptos des biches sacrées.

Hercule se rendant maître de la biche aux pieds d'airain, c'est le Sauveur mettant fin aux tempêtes et aux pluies de la période diluvienne.

Quand les habitants du Pélion voulaient obtenir de leur Zeus Actæus des vents frais qui tempérassent les ardeurs de la canicule, ils montaient en procession vers son temple, vêtus de peaux d'animaux (de cerfs) avec leurs poils, qui figuraient l'objet de leurs vœux.

Actæon, ou le ciel serein et ardent, fils d'Aristée, qui est le dieu suprême, et d'Autonoë, qui est une Métis, est entouré d'une meute de chiens, symbole des ardeurs de la canicule. Il veut épouser Sémélé (autre Proserpine), c'est-à-dire ravir la jeune humanité à son époux légitime, Zeus, pour la détruire. Mais Artémis, la déesse lunaire des eaux, couvre Actæon d'une peau de cerf, ou le ciel d'un manteau de nuages pluvieux, et au contact de l'eau qu'elle jette sur lui, il se transforme en un cerf, ou le ciel fond en torrents de pluie qui mettent fin à une sécheresse extraordinaire [1].

La nymphe Argé qui, en poursuivant à la chasse un cerf, s'est écriée : « Je l'atteindrais, fut-il aussi prompt que le soleil, » et que le Soleil a métamorphosée en une biche [2], figure probablement les nuages dont la vitesse surpasse celle de l'astre du jour, et qui, sous l'action de ses rayons, perdent leur forme en se changeant en pluie.

Le mythe de Tithon, fils d'Hersé, amant d'Éos et père d'Ellops, réunit en un même tableau l'Aurore (Éos), la rosée (Hersé) et la pluie ou le *cerf* (Ellops).

Au Japon [3], le cerf est si fort respecté qu'il n'est en aucune manière permis d'attenter à sa vie. Nul mythe ne

[1] Sur un des vases Pourtalès, le bouclier suspendu au-dessus de la tête d'Actæon est l'hiéroglyphe qui désigne le vrai nom et le sens réel de ce jeune homme; Actæon est le ciel d'airain. — Voyez Panofka, p. 53 sq.

[2] Hygin., fable 205.

[3] Picard, *Cérém. rel.*, t. I, II, p. 203.

nous dit d'ailleurs le motif de ce respect, que nous chercherons dans le sens symbolique de cet animal.

En Amérique, quand « les Floridiens offraient, en février, au soleil un cerf empaillé, élevé au sommet d'un grand arbre, pour que l'astre du jour bénit les fruits de la terre[1], » c'était sans contredit la pluie qu'ils demandaient à leur dieu, et dont ils exposaient à ses regards l'image toujours présente.

Le *sanglier*, consacré avec la biche ou le cerf à Diane, est un autre symbole de la pluie et des lieux humides. C'est ce que confirment les divers noms qu'il porte en chinois. Celui de TSCHU se rapporte aux *eaux stagnantes*; celui de JUY, qui s'écrit par *cochon* et *enfanter*, à la *végétation luxuriante* des lieux humides ; celui de KHEN, dont les deux signes sont la *terre* et le *sanglier qui laboure le sol*, à l'agriculture.

TSUNG, *jeune porc*, qui a pour caractère le *temple* et le *sanglier*, fait sans doute allusion à de jeunes porcs qu'on aura sacrifiés très-anciennement aux ancêtres. De tels sacrifices rappelleraient ceux que vers l'Occident on faisait aux dieux diluviens, et nous verrons plus bas que le sanglier est un des symboles les plus remarquables du Déluge.

II. LES NUAGES.

Dans le Rig-Véda, les nuages sont tour à tour des *vaches*, des *montagnes* et les *murs d'une ville* forte.

Des vaches. Nous disons de certains nuages petits, égaux, fort nombreux et bien dessinés que ce sont des *moutons*. Les Ariens de l'Indus ont comparé à des vaches

[1] Picard, *Cérém. rel.*, t. I, I, p. 129.

abondantes en *lait* les nuages qui versent la *pluie* sur la terre, et qui arrivent en rangs serrés des bords de l'horizon comme un immense troupeau. Un des poëtes védiques les dépeint « paissant le gazon et accourant pour manger l'orge de leur maître[1]. »

Qui dérobe les vaches célestes, prive donc le ciel et la terre des nuées et de la pluie, et cause la sécheresse. Celui des Asouras qui se rend coupable de ce vol, se nomme Pani, le *Marchand*, c'est-à-dire le marchand adroit et rusé, l'Hermès *avide de gain*, qui, chez les Grecs, a enlevé les vaches du soleil[2]. Ce vol de vaches-nuages est l'un des mythes favoris des Grecs ; nous le retrouvons dans l'histoire du fils de Mercure, Autolycus, de Bias et de Mélampus, de Pirithoüs et de Thésée, d'Eionéus et d'Ixion, de Cacus.

Les montagnes. En sanscrit, tous les mots qui signifient *mont*, *rocher*, *pierre*, tels que PARVATA, ASMAN, OUPALA, GIRI, ADRI, ont aussi le sens de *nuée*[3]. Quand les poëtes védiques chantent les efforts des Asouras pour escalader le ciel en entassant des montagnes, le sens de leur mythe ne peut être douteux, il ne s'agit que de nuages que les démons amoncellent dans l'atmosphère. Mais ce mythe est le même que celui des Titans, comme l'a déjà fait observer le traducteur français du Rig-Véda.

La ville fortifiée. Le Rig-Véda parle assez fréquemment des villes de nuages que les Asouras ont construites dans les cieux, et que foudroie Indra. Peut-être cette métaphore explique-t-elle les murs de Troie élevés par Apollon et Neptune, et ceux d'Asgard construits par un géant (malfaisant, un Asoura) qui avait offert aux Ases d'entou-

[1] Rig-Véda, t. IV, p. 177.

[2] Sama-Véda de Benfey, p. 116. Rig-Véda, t. I, p. 53, etc.

[3] *Id.* p. 8.

rer leur céleste demeure, en un hiver, de murs infranchissables, si on lui promettait pour prix de son travail Freya (la terre riante) avec le Soleil et la Lune, et qui allait terminer son travail quand il a été entravé par une ruse de Loki et foudroyé par Thor[1]. Nous reviendrons plus bas sur ces mythes.

III. Les Vents.

Si les nuées sont des vaches, et que le soleil soit le loup qui les disperse, les vents peuvent bien être des *taureaux* qui bondissent dans les cieux. « Les taureaux de Vayou (les Marouts), dit un poëte védique, larges et robustes, arrivent faisant retentir l'air de leurs mugissements, et tantôt immobiles, tantôt rapides, se répandent au loin dans les plaines (du ciel) comme les rayons du soleil, et y déploient une force que rien ne peut dompter[2]. » Un autre poëte, faisant un pas de plus, donne aux Vents pour épouses les Nuées qu'ils poursuivent[3]. Mais ces mêmes Nuées étaient déjà les épouses du dieu du ciel et du soleil, Indra, et les Vents se trouvent être les rivaux du dieu suprême.

Le taureau était pareillement le symbole du vent en Égypte, où Typhon chasse devant lui dans le désert des taureaux qui sont le Samoun.

Le *cheval*, qui est déjà l'emblème du soleil par sa force et sa vitesse, pouvait tout aussi bien le devenir des vents impétueux.

Sleipnir, le coursier d'Odin, a huit jambes, soit que ce

[1] Edda pros. § 42.
[2] Rig-Véda, t. I, p. 333.
[3] *Id.* t. I, p. 397. 399.

chiffre de huit marque l'extrême rapidité des vents, soit qu'il se rapporte aux huit principales divisions de la rose des vents. Sleipnir est issu de l'étalon Swadilfari, le vent du nord et de l'hiver qui *traîne* après lui la *glace*, et de Loki, le dieu du feu et de la chaleur, métamorphosé en une jument qui symbolise les vents tièdes du printemps.

Dans le Rig-Véda, le char des Vents, des Marouts, est traîné par des daims ou par des chevaux rougeâtres et jaunes, dont les harnais sont éclatants de lumière[1]. Chez les Lacédémoniens on immolait sur le Taygète un cheval aux vents, et leur souffle emportait au loin sur la contrée les cendres de la victime. Le mythe trojen d'Ericthonius fait des vents les fils de Borée et de douze cavales.

Chez les bouddhistes, le *cheval pourpre* est aussi nommé *le vent fort et rapide*[2].

IV. La Tempête.

Le même mot grec AÏX, qui vient d'AÏSSÔ, *se jeter avec impétuosité*, a le double sens de *bouc* ou *chèvre* et de *tempête*. De même en allemand WIDDER est le *bélier*, WETTER, le *temps* qu'il fait. L'hébreu AÏL, *bélier*, rappelle l'Éole, AIOLOS des Grecs. En effet, la tempête se jette sur les arbres et sur les demeures des hommes par des bonds inégaux et des élans redoublés qui imitent les allures de cet animal. Chez les Scandinaves, le dieu du tonnerre, Thor, attelle des boucs à son char, et comme les nuages que chasse et dissipe la tempête se reforment

[1] I, p. 71. 74. 167.
[2] Foë Kouë Ki, p. 133.

sans cesse, on dit que Thor mange la chair de ses boucs, qu'il met leurs os dans leur peau, et qu'ils reprennent ainsi toujours vie. Le bouc a le même sens symbolique chez les Ossètes.

Nous avons vu que la voûte céleste est un immense bouclier rond, qui est celui de Jupiter. Quand la tempête semble ébranler la voûte des cieux, c'est le dieu suprême qui secoue son bouclier. Alors cette arme prend le nom d'Ægide ou de la chèvre, et les nuages épais aux couleurs métalliques, qui sont suspendus au ciel, deviennent dans le symbole de lourdes franges d'or aux bords de l'Ægide. L'Ægide est, comme la foudre, l'œuvre de Vulcain, ou du feu qui gît latent dans toute la nature.

Quand Justin[1] dit que Caranus s'empara d'Edesse à la faveur d'un orage et d'une pluie épaisse, et qu'il ajoute que ce roi était précédé d'un troupeau de chèvres que le mauvais temps chassait vers la ville, il ne fait que répéter au sens figuré ou symbolique ce qu'il vient de dire au sens propre.

Dans le mythe de Bacchus, le monstre qui sous le nom d'Ægide incendie et ravage la terre est un temps de monstrueux orages.

Les Grecs avaient personnifié les tempêtes dans les Harpyes. Pour Homère et Hésiode, elles étaient des déesses à la belle chevelure, qui enlèvent subitement et avant l'âge les jeunes filles. Mais Eschyle fait d'elles des monstres, et on les voit représentées sous la forme d'oiseaux de proie à face humaine. Les oiseaux de Stymphale étaient sans doute les Harpyes de quelque peuplade arcadienne.

[1] VII, 1.

V. Le Tonnerre.

Le tonnerre, dans un psaume bien connu de David, est la voix de l'Éternel qui retentit avec éclat dans le magnifique sanctuaire de la nature, et il rappelle aux hommes les terreurs de l'antique Déluge.

Tous les peuples tremblent aux roulements du tonnerre [1]. Ainsi les Patagons se mettent en prières hors de leurs tentes, conjurant Dieu de s'apaiser et promettant de devenir meilleurs. Mais, dès que l'orage est passé, ils ne pensent plus à leurs vœux [2]. Les sauvages du Brésil nomment le tonnerre *la voix de la suprême Excellence*, ou du dieu suprême, de Toupan. « Nous ne connaissons, dit un Guarani sauvage à Renger [3], que le Tupa, qui vit vers les étoiles ; c'est lui qui fait la pluie, les orages, qui à la chasse nous envoie les jaguars, qui par un sortilége rend les Mbayas (peuplade voisine) si redoutables ; enfin c'est Tupa qui vous a permis de prendre nos terres, et qui nous a réduits à la misère. » Quand les missionnaires

[1] Sauf les Bagos dans la Guinée. Si Caillé (t. I, p. 248) les a bien compris, quand il tonne, ils se mettent à danser et à boire, disant que Dieu se réjouit et qu'ils se réjouissent avec lui. Il serait intéressant de savoir si ce sentiment est général chez la race si gaie des Nègres. Cependant les orages ont, sur les côtes de la Guinée, une telle violence qu'ils remplissent d'un effroi involontaire les matelots de notre Europe tempérée.

[2] D'Urville, *Voyage au Pôle Sud*, t. I, p. 283.

[3] *Voyage au Paraguay*, p. 130 (en allem.). Ce mot de Tupan, suivant les uns, signifie *excellence terrifiante ;* selon d'autres : *Qu'est-ce que cela ?* Mais au Japon, le cami qui préside aux tonnerres, se nomme Topan, et Tuppa est le nom du dieu suprême à Bornéo. Nouvel indice de l'origine asiatique de plusieurs peuples de l'Amérique-Sud.

parlaient de Dieu aux sauvages du Brésil, on les entendait se dire les uns aux autres : c'est Toupan.

Les Chinooks rapportent de même le tonnerre à leur grand dieu-oiseau. Si quelque chose lui déplait, il exhale sa rage par des tempêtes terribles ; l'éclat de ses yeux en courroux produit les éclairs, le retentissement de ses ailes le tonnerre [1].

Ce dieu-oiseau de l'Orégon nous fait connaître quel est le grand oiseau auquel les Peaux-Rouges attribuent le tonnerre. On le dit entouré d'une multitude immense de jeunes oiseaux qui, dans leur inexpérience et leur indocilité, frappent de la foudre, font périr les hommes et les animaux [2].

Les sauvages des deux Amériques reconnaissent donc dans le tonnerre la voix de l'Éternel, et c'était ce même sentiment qui avait porté les Grecs à mettre aux mains de Zeus la foudre aux deux fois trois pointes, et les Hindous à celles d'Indra « le trait invincible, étincelant d'or, garni de mille pointes [3]. »

La foudre est pour Indra l'arme dont il terrasse les Asouras ; elle est pour Zeus, dans Homère, plutôt le signe de sa suprême puissance. Les Scandinaves l'ont attribuée non à leur grand dieu, Odin = Zeus = Indra, mais au fils d'Odin, à Thor, qui est un dieu sauveur. Il est sans cesse occupé à défendre les Ases et les hommes contre les géants, et comme le plus grand fléau de la nature scandinave est l'hiver qui menace d'envahir l'année entière, le printemps et l'été avec leurs orages sont une preuve toujours nouvelle de l'inaltérable bien-

[1] Wash. Irving, Voyage, etc., t. II, p. 119.

[2] Schoolcraft, t. III, p. 233.

[3] Rig-Véda, t. I, p. 100, 162. L'Egypte, qui n'a ni pluies ni orages, n'a pas eu de dieu tonnant. Celui des Slaves est Perkun.

veillance de ce dieu. Le tonnerre annonce son retour et sa présence ; à cette voix bien connue, ses adorateurs se disent qu'il combat de nouveau pour eux les redoutables géants de la gelée, qu'il veille sur son peuple avec amour, et qu'il est prêt à le secourir dans toutes ses détresses. D'ailleurs, chaque trait du mythe de Thor indique quelle entente les Scandinaves avaient de la nature : quand le ciel se couvre de nuées d'orage, c'est Thor qui abaisse sur ses yeux ses sombres paupières ; le roulement du tonnerre, c'est le bruit de son char sur les cimes des montagnes ; la foudre, c'est son marteau qu'il jette en terre de sa main armée d'un gantelet de fer ; et quand il souffle, irrité, dans sa barbe rousse, ce sont les violents coups de vents par lesquels s'annonce l'orage[1].

[1] Les Chinois et les Kalmouks disent que le tonnerre provient d'un dragon qui vole dans les airs. Les Araucans voient dans l'orage un combat entre les esprits des morts : les éclairs sont maintenant pour eux l'artillerie des Espagnols, et le tonnerre le bruit de leurs tambours.

CHAPITRE V.

L'Eau.

Nous avons parlé déjà de la rosée et de la pluie, ou des eaux atmosphériques. Restent la mer, et les eaux continentales, fleuves, lacs et sources.

La toute-présence de Dieu se révélait avec plus de puissance dans l'immensité des mers que dans de simples ruisseaux, dans la majesté du fleuve qui coule à pleins bords en son vaste lit que dans le lac immobile, dans la source qui jaillit sans relâche du sein mystérieux de la terre sous l'ombre épaisse des arbres qu'elle nourrit, que dans les eaux courantes qui servent à l'irrigation des prairies.

Les impressions diverses que produisent ces diverses espèces d'eaux sur l'esprit humain, selon qu'elles se sont ou non combinées avec les souvenirs des eaux du chaos, ont donné naissance à plusieurs classes de dieux.

1° Certaines divinités des eaux actuelles sont des personnages cosmogoniques qui ont ajouté à leurs primitives fonctions, qui se rapportaient à l'abîme primordial, la surveillance soit des mers et des fleuves à la fois, tels que Poseidon, soit des mers seules, comme Océan et Nérée, soit du grand fleuve de la contrée, comme le Nil en Égypte, l'Achéloüs en Étolie.

Quand les Agows, qui habitent aux sources du Nil sur le haut plateau d'Amhara, honorent ce fleuve, d'après Bruce, des titres pompeux d'Œil de la terre, de Lumière du Monde, de Père de l'Univers, de Sauveur du Monde, de Dieu de paix, de Dieu tout-puissant, de Dieu Éternel, ils adorent évidemment en lui l'image visible du vrai Dieu.

2° La deuxième classe des divinités des eaux comprend celles qui ne sont que la déification de la réalité même. Elles occupent toutes un rang secondaire ou plus subalterne encore dans les théologies païennes. Telles sont : les dieux de la mer chez les Malais ; les « Rivières aux flots gonflés » que les poëtes védiques invoquent quelquefois avec les Ondes, et par lesquels il faut entendre l'Indus et ses affluents; le Gange et ses principaux tributaires dans la religion brahmanique ; l'Ilissus pour les prêtres d'Eleusis ; le Tibre pour les Romains, etc. ; les déesses des sources en Grèce, en Italie, dans la Celtique, en Germanie [1].

3° Les Nymphes et Naïades font la transition aux êtres purement mythiques, tels que les trois mille Océanides ou les Tritons, qu'a inventés le génie plastique des Hellènes.

Les principaux symboles des eaux de la mer et des fleuves, ou de leurs divinités, sont le trident, le dauphin et surtout le cheval. Ce dernier est sans contredit antérieur à la Dispersion.

Le *trident*, que les Grecs placent dans la main de Neptune, et les Hindous dans celle de Chiwa, paraît être un harpon, un simple instrument de pêche.

Le *dauphin*, ennemi du crocodile et ami de l'homme,

[1] Le culte des lacs est presque tout entier diluvien. Voyez plus bas.

était l'attribut : en Egypte, du Nil ; en Grèce, de Neptune et de Vénus. Il est tout spécialement le symbole d'une mer calme, d'une navigation heureuse. Nous le retrouverons dans les mythes diluviens.

Les ruisseaux et les fleuves aux flots onduleux, réguliers et rapides, qui se précipitent à travers les vallées et les plaines, ont pour emblème le *cheval*, qui est déjà celui des vents et du soleil, mais qui l'est tout spécialement des eaux courantes, et comme ces eaux proviennent de sources qu'alimente la pluie, et se jettent dans les mers qui ont aussi leurs flots, le coursier figure l'eau dans son sens général, comme l'atteste la comparaison des langues :

En sanscrit.	AÇWA, *cheval*.	AC, *couler*.
— persan.	ASP. *id*.	
— grec,	HIPPOS, *id*.	EPÔ, *id*.
— latin,	(EPUS, inusité.)	
	EPONA, *déesse des chevaux*.	
	EQUUS, *cheval*.	ÆQUOR, *mer*.
		AQUA, *eau*.
		ROS, *rosée*.
— allemand,	ROSS, *coursier*.	
— slave,		ROSS, *fleuve*.

En chinois, l'*eau* s'écrit par *eau* et *cheval*.

Dans le Zend-Avesta, l'eau Ardouissour, qui jaillit de l'Albordj sous la forme d'une jeune fille à corps de cheval, est qualifiée de coursier vigoureux.

En Grèce, le cheval s'identifiait tellement avec l'eau, que le dieu qui portait tout spécialement le nom d'Hippius, était celui des eaux, Neptune [1].

Plusieurs nymphes se nomment Hippia, Evippé (*la*

[1] Neptune est bien moins le dieu de la mer que celui de toutes les eaux, tant salées que douces.

belle cavale, la belle fontaine), Alcippé, Glaucippé, Mélanippé (la fontaine *forte*, *glauque*, *noire*).

Pour dépeindre une excessive sécheresse que la pluie vient enfin terminer, les Grecs disent que la Terre, Cérès, est devenue une furie, Erinnys, qui tuait les hommes, et que, poursuivie par Neptune Hippius, elle s'est changée en jument, et a mis au monde le cheval Arion, qui personnifie et la pluie des cieux, et les sources qu'elle alimente. Pégase a le même sens, et il est le fils de Neptune et d'une autre Cérès-Furie, Méduse. Le Rig-Véda fait lutter le Soleil qui dessèche la terre, contre Etasa, le *cheval* ou l'eau, et dans le Zend-Avesta, Taschter, le génie de la pluie, combat sous la figure d'un cheval, contre Epéoscho, le génie de la sécheresse.

« Tirer, en faveur d'un mortel, du sabot d'un étalon, comme d'un filtre, des centaines de vases de liqueur[1], » c'est, dans le langage des Védas, faire jaillir de terre une source abondante. Le sabot est un détail insignifiant, et le filtre peint fort bien le sol qui laisse passage à l'eau par mille ouvertures.

Le cheval que Neptune fait apparaître dans son désir de devenir le dieu protecteur de l'Attique, marque la pluie que réclame le sol aride de cette contrée, mais qui est cependant moins précieuse que l'olivier.

Si Minerve a sur son casque un cheval, et si elle reçoit l'épithète d'Hippia ainsi que Junon et Vénus, c'est peut-être que le symbole des flots a été appliqué abusivement aux eaux stagnantes du chaos, avec lesquelles ces grandes déesses étaient en rapport plus ou moins direct.

Mais le cheval figurait fort bien les torrents impétueux du déluge. Tandis que le monstre marin, qui va dévorer

[1] Rig-Véda, t. I, p. 228, 233. — Voyez plus haut, p. 475, le crible ou filtre dans les mains de Saturne.

Andromède ou Hésione, marque les océans qui soulevaient leurs eaux et les précipitaient sur les continents, le cheval diluvien représente plus particulièrement les sources nouvelles qui se formaient de toutes parts et les fleuves qui débordaient au loin. Les deux symboles sont réunis dans la fable d'Hippolyte (l'homme *déchiré par des chevaux*), qu'ont traîné sur le sol ses coursiers épouvantés à la vue d'un monstre marin qu'avait envoyé Neptune. Laomédon qui, au dire de quelques-uns, avait été tué non par Hercule, mais par ses chevaux, et Jasion, qui a péri de la même manière, doivent être l'un et l'autre, comme Hippolyte, des représentants de l'humanité qu'a fait périr le Déluge [1].

Glaucus a été dévoré par ses propres cavales. Le cheval devient ici carnivore et antropophage, et en effet, les eaux du Déluge dont il est l'image, ont englouti toute la race humaine [2].

Le cheval diluvien devient une image de la mort. Dans Homère [3], Pluton, le roi des ombres, a de *célèbres coursiers ;* il les avait attelés à son char lorsqu'il enleva Proserpine. Les Étrusques faisaient de Charon un cavalier armé d'un marteau. Chez les Scandinaves, dont le grand dieu Odin était monté sur un coursier pâle, fils des Enfers, le nom de cet animal était synonyme de celui de mort.

[1] Hygin. fable 250.

[2] On me demandera où est la différence entre ces cavales diluviennes et les cavales solaires de Diomède ? Mais les premières ont dévoré un seul homme, leur propre maître, qui personnifie l'humanité ; les secondes mangeaient tous les hommes que leur maître leur jetait. Il y a donc d'une part un fait unique, de l'autre une longue habitude. Puis Hercule, en faisant périr Diomède, met fin à un culte antérieur qui avait duré longtemps.

[3] Il. XVI, 625.

Cependant le canot, le vaisseau sur lequel on traversait le fleuve, le détroit, la grande mer, était sous la protection spéciale de Neptune, de Neptune Hippius. Aussi sculptait-on en Grèce, à la proue, une tête de cheval, et le vaisseau est *le cheval de la mer*, ainsi que le chameau est celui du désert [1]. En Assyrie, les bateaux étaient aussi ornés de têtes de cheval. La Chine, ici encore, tend la main à l'Occident : *cheval* et *vent*, c'est un bateau que le vent pousse [2].

Les principaux sens symboliques du cheval se trouvent réunis dans un passage de Dion Chrysostome, qui concorde trop exactement avec nos vues sur l'histoire du monde, pour que nous n'en reproduisions pas ici le sens : « Quatre coursiers figurent l'univers. Le plus élevé de tous, le plus brillant, le plus rapide, est celui de Jupiter ou de l'éther (d'Indra et du Soleil). Le second appartient à Junon ou à l'air (celui des vents). Le troisième, celui de Neptune, est plus lent encore que le précédent. Enfin le quatrième, ou la Terre, est immobile. Après de nombreuses révolutions, le souffle enflammé du cheval de Jupiter atteignant les trois autres et surtout le dernier, a brûlé leur crinière et consumé toute leur beauté, lors de l'incendie de Phaëton. Plusieurs années ensuite, le cheval de Neptune a fait de trop violents mouvements, et s'est ainsi couvert d'une sueur qui a inondé son voisin. Ce fut le déluge de Deucalion. Mais la plus effroyable catastrophe sera celle des derniers temps, où les quatre chevaux se métamorphoseront les uns dans les autres. »

[1] Eusthate, Odyss. I, v. 174 : νῆες ἵπποι ἁλος.
[2] Piper, p. 109.

CHAPITRE VI.

La Terre.

L'esprit éminemment religieux, poétique et panthéiste du premier monde, a su discerner les signes de la toute-présence de Dieu dans la terre ferme elle-même, dans ses montagnes, dans ses forêts, dans ses animaux, dans ses rochers.

I. La Terre Ferme.

La terre actuelle étant la transformation finale de la terre informe et vide du chaos, que tous les peuples avaient divinisée, se trouvait tout naturellement représentée, gardée, gouvernée par la Grande-Mère, Cybèle, Astarté, Mylitta, ou par l'une des Grandes-Mères, telles que Déméter, Cérès, Anuké qui est avec Saté une des compagnes d'Amoun et l'une des formes de Neith.

On voit bien dans le Rig-Véda la Terre invoquée de loin en loin avec le Ciel, l'Air, les Montagnes, les Plantes; mais ces divinités purement physiques et nullement cosmogoniques, n'ont ni importance, ni vie propre, ni originalité. Ce sont de pures abstractions qui ne laissent aucune trace dans l'esprit.

Ce que le culte de la terre contient de plus remarquable et de plus antique, c'est le symbole de la vache, qui date de la formation même du langage.

La *terre* en sanscrit se dit BHOU ; BOUS en grec, BOS en latin est le *bœuf*. Le grec dit pour *terre* GAIA, GÉ, et l'allemand pour *terre, canton* GAU, et pour vache KUH. En zend GAYA, en pelhwi GAIO, GO signifie *taureau* (et *vie, âme*).

La vache nourrit l'homme comme fait la terre, et de même que la pluie est le lait des vaches célestes, ainsi les sources et les rivières sont le lait de la grande vache terrestre. Cette association d'idées que nous croyons être la vraie clef du symbole, s'est conservée dans plusieurs mythes du Rig-Véda, comme nous le verrons en son lieu. Dans les fables du brahmanisme, la terre prend la forme d'une vache nommée Kamadhouka, qu'on *trait à souhait*, et qui donne tout ce qu'on peut désirer [1].

En Égypte, en Syrie, en Grèce, les déesses de la terre ont pour attribut la vache. Isis en a la tête, Astarté les cornes, et Junon les yeux. Vénus est une vache allaitant son veau. Pasiphaë, antique déesse crétoise de la terre, a pour amant un taureau. Io, métamorphosée en vache, figure pareillement la terre, et le mythe des filles de Prœtus pourrait bien n'être qu'une variante de celui d'Io. La génisse qui indique à Cadmus le lieu de sa nouvelle demeure est Astarté, comme l'aigle dans le mythe des Toltèques s'établissant à Mexico est leur grand dieu lui-même. La vache de Minos, qui chaque jour était blanche, rouge et noire, s'explique par les trois aspects différents qu'offre la terre à l'éclat brillant du jour, aux teintes pourprées du soir ou du matin, et pendant les ombres de la nuit.

En Chine, à la fête du labourage, on promène une vache de terre cuite, qui figure certainement la terre.

[1] Ce mythe pourrait servir d'épigraphe aux physiocrates qui cherchent dans le sol la source de la richesse nationale.

D'après la cosmogonie de l'Edda, avant le ciel et la terre, naît la vache Audhumbla à l'endroit où les feux méridionaux du Muspelheim faisaient fondre les glaces du Niflheim. Cette vache est la terre cosmogonique, la terre informe et vide.

Dans les *séries* bretonnes recueillies par M. de la Villemarqué, la destruction finale de la terre est figurée par le combat du Sagittaire contre la belle vache, la vache noire qu'il perce de sa flèche et qui expire au milieu des tonnerres, des feux, de la pluie et des vents déchaînés.

Dans la doctrine de la métempsycose, l'âme qui est descendue par le sépulcre dans le sein de la terre, en sort purifiée par une autre ouverture. De là cette bizarre cérémonie de l'Inde, dans laquelle l'homme qui voulait se purifier de toutes ses souillures sans la moindre exception, passait par le corps d'une vache d'or, d'où il sortait régénéré. De là la fable révoltante de Pasiphaë, et le récit étrange qu'Hérodote nous fait de la génisse où Mycérinus avait déposé le corps de sa fille.

II. Les Montagnes.

Toute haute montagne, rappelant aux tribus errantes du Sennaar les souvenirs de l'Ararat et d'Éden, les invitait à se fixer à ses pieds, sur ses flancs, et devenait ainsi leur berceau. En même temps elle leur offrait une image du monde, dont la cime plonge dans les cieux et les racines dans les enfers. Elle leur parlait enfin sans cesse de la Divinité qui, s'enveloppant de sombres nuages sur le sommet inaccessible, faisait partir de cette haute demeure et les tempêtes redoutables et les bienfaisantes pluies, et qui alimentait sans jamais se lasser ces ruisseaux dont les ondes descendaient, bruyantes et claires,

vers les paisibles habitations des hommes. Nous pouvons donc bien répéter après Maxime de Tyr, que les premiers hommes ont regardé les montagnes comme les *symboles* de la Divinité. Elles étaient pour eux sacrées, mais non divines. Ils ne les adoraient pas, mais elles les incitaient à adorer le Dieu invisible qui demeurait vers leurs cimes dans les cieux, et si les Cappadociens donnaient au mont Argée le nom de Dieu, c'est que le symbole visible prévaut aisément chez l'homme déchu sur la Divinité qu'il représente.

L'Argée était pour le peuple des plaines voisines ce que l'Olympe était pour les Hellènes, l'Ida pour les Crétois et l'autre Ida pour les Phrygiens, l'Atabyris pour les Rhodiens, le Liban pour les Phéniciens, l'Arafat pour les Arabes, l'Atlas pour les Lybiens, certaines montagnes du Balkan et de la Transylvanie pour les Thraces et pour les Gètes, plusieurs cimes des Alpes, des Pyrénées pour les peuples qui habitaient à leurs pieds; ce que sont aujourd'hui encore la grande et la petite Finne-Kirke pour les Lapons, le Moo-Bogdo pour les Kalmouks, le Sokonda pour les Tungouses, le Changai pour les Mongols, le Choumoularie pour les Thibétains, l'Himalaya pour les Hindous, le Pic d'Adam pour les Cingalais, et certaines grandes montagnes pour les Nègres de l'Afrique [1]. Le Nouveau Monde avait aussi ses montagnes saintes, telles que l'Olaïmi pour les Apalachites. Chacune de ces montagnes est la demeure des dieux; mais nulle n'était elle-même un dieu. Qui peut sérieusement avancer que la divinité suprême des Grecs était le mont Olympe et non

[1] Je fais ici servir à mon profit l'érudition de Dulaure, qui veut à peu près que toutes les religions soient nées du respect qu'on avait pour les bornes des propriétés et des peuples. (*Des cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie*, p. 30 sq.)

point Zeus ? Et qui signalera quelque radicale différence entre l'Olympe et l'Olaïmi ?

Si la haute montagne est le séjour et l'emblème de Dieu, ce sera sur la colline (sur les *hauts lieux* de l'Ancien Testament) qu'on offrira de préférence à Dieu des sacrifices. Elle domine la plaine, la vallée, on y est plus près des cieux, l'air y est plus pur, le vent y joue plus librement avec la fumée des holocaustes.

Au défaut d'une colline naturelle, on en construira une artificielle qui supportera l'autel. Le terme grec d'*autel*, BÔMOS, vient de l'hébreu BAMAH, *haut lieu ;* l'*autel*, ALTARE, a une certaine *altitude*, et ARA vient du verbe grec AIRÔ, *s'élever*. L'autel de Jupiter à Olympie avait vingt-deux pieds de haut et reposait sur un soubassement de cent vingt-cinq pieds de circonférence.

III. Les Forêts.

« Il y a dans l'arbre, dans la forêt, quelque chose de divin (*arbor numen habet*), » dit Silius Italicus, et Ovide, en parlant du bois de l'Aventin, dit de même qu'on ne pouvait y entrer sans s'écrier : *Numen inest*. Mais pour comprendre cette parole qui résume la croyance de toute l'Antiquité, il faut de nos jours être poëte comme M. de Lamartine dans son hymne au chêne ; il faut savoir s'étonner de cette vie puissante et mystérieuse qui sommeille pendant l'hiver, se réveille au printemps, et par les racines monte des entrailles de la terre dans le tronc pour s'épancher dans les branches et les couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits. L'impression sérieuse que produit la vue d'un arbre colossal, s'accroît quand il est associé à une foule d'autres, et que l'on pénètre sous leur épais ombrage. Le silence de la forêt, sa profondeur où se perd votre vue, les jeux bizarres de la lumière dans

le feuillage, les voix lointaines des oiseaux dans le dôme de verdure et des quadrupèdes ou des reptiles, dans les broussailles, les êtres inconnus qui semblent se cacher derrière chaque grand tronc, tout concourt à remplir l'âme d'une crainte religieuse, qui se traduira chez le chasseur abruti du Pérou, qui passe sa vie dans les bois, par la peur d'un mauvais génie, et chez les Germains, aux nobles instincts, par un culte des grands dieux plein à la fois de solennité et de simplicité. Les Celtes célébraient de même leurs fêtes dans des forêts de chênes.

Partout où la terre se couvre d'une riche végétation, les peuples païens consacrèrent à l'une ou l'autre de leurs divinités supérieures tel bocage ou tel arbre d'une beauté particulière. C'était bien Zeus, et non un chêne, que les Pélasges adoraient à Dodone ; ou les croira-t-on assez stupides pour attribuer la connaissance de l'avenir au tronc qui soutenait quelques bassins d'airain ? Zeus-Phégos des Thessaliens était non point un hêtre-dieu, mais le dieu suprême à qui l'imagination de ce peuple assignait pour demeure favorite quelque hêtre magnifique. Nous dirons la même chose de l'acacia sacré des Arabes de la tribu de Coresh, du chêne des Hessois, auquel Boniface mit la hache, de l'arbre de Bouddha à Siam, à Ceylan, du wansey des Gallas d'Abyssinie[1].

D'autres arbres sont, non plus la demeure du dieu, mais son simple attribut : tels l'olivier de Minerve dans la citadelle d'Athènes, la liane dans le temple de Junon à Samos ; puis, le lierre consacré à Bacchus et à Osiris, le laurier à Apollon.

[1] Si l'antique religion païenne a fait place au monothéisme mahométan ou chrétien, les arbres des dieux deviendront ceux des sorciers et des fées, et le peuple des campagnes aura pour eux un respect superstitieux : tels sont les Dract Fasels ou *arbres par excellence*, que Chardin rencontrait en Perse, chargés d'offrandes.

Quand, avec les progrès de la civilisation et des arts, on se mit à substituer aux symboles naturels des dieux des emblèmes faits de main d'homme, des statues, on commença par ériger dans les bocages ou dans les temples de simples troncs, pris sans doute de tels ou tels arbres sacrés, et grossièrement taillés ou sculptés. Ainsi étaient figurées : Aschéra en Syrie ; à Byblos Baaltis ; Cérès à Paros ; Diane à Orée (en Eubée), chez les Cariens et très-anciennement à Éphèse ; Junon à Thesbies, à Samos et à Argos ; Pallas à Lindus et dans l'Attique ; Latone à Délos. On dirait que l'Antiquité réservait le bois que produit la terre, pour les informes idoles des divinités femelles qui toutes se rapportaient à la terre informe et vide ou à la terre actuelle.

Si nous ne parlons pas ici des Dryades qui personnifient ce qu'il y a de vie divine dans chaque arbre, c'est que cette intuition est particulière aux Grecs.

IV. Les Animaux.

Au point de vue semi-panthéiste du monde Primitif, il ne se pouvait que les animaux ne participassent pas autant et plus que l'arbre, à la vie divine qui circulait dans la nature entière. Leurs allures capricieuses et l'imprévu de tous leurs mouvements, l'étrange ressemblance que leurs caractères offrent avec les passions, les talents, les vertus, les vices de l'homme ; la force redoutable des uns, les brillantes couleurs des autres, les formes bizarres de ceux-ci, le venin mortel de ceux-là ; cette voix qui voudrait parler, semble-t-il, et qui mugit, siffle, chante ; ces regards où se devinent des sentiments qui ne savent pas s'exprimer, ces amours qui sans doute s'oublient si vite, mais qui sont si tendres, si passionnés, ce sublime dévouement de la mère pour ses petits, l'attache-

ment si touchant de l'animal domestique pour son maître, tout concourait à inspirer à la haute Antiquité un respect religieux pour le quadrupède et l'oiseau, et même pour le reptile, pour le poisson. Aussi l'avons-nous vue chercher de préférence parmi eux les symboles de ses dieux, prêter au cheval la parole, aux habitants ailés des airs la connaissance de l'avenir, même reconnaître dans ces derniers les âmes des morts, et ne pas reculer devant la métempsychose.

L'animal, symbole d'un dieu, est devenu dans la poésie et dans la sculpture son compagnon, son attribut, dans le mythe son équivalent, dans la vie publique les armoiries du peuple, et dans l'esprit des gens ignorants ou des tribus sauvages un être mystérieux, sacré, fatidique.

Cependant en Égypte, qui est la terre par excellence des symboles, on se plaisait à garder vivant près du temple d'un dieu l'animal qui lui servait d'emblème. Mais l'homme ne tente pas impunément de figurer aux yeux l'invisible Divinité et de donner un corps à Celui qui est esprit. L'idole avait prévalu sur le dieu : le symbole vivant l'emporta sur la statue inanimée. Il devint aux yeux de plusieurs le vrai dieu du temple. Mais une telle erreur ne prouve nullement que le fétichisme fut l'essence de la religion du Nil ; autrement il suffirait de l'aveugle confiance que de nos jours telle province accorde à une certaine image de la sainte Vierge, pour donner le droit d'accuser d'idolâtrie l'Église romaine.

Ce qu'on appelle d'ordinaire fétichisme commence où finit le symbole ; encore est-il fort difficile de tracer cette limite, car le respect superstitieux des sauvages pour telle ou telle espèce d'animal a son origine, au moins dans plusieurs cas, dans de confus souvenirs du langage emblématique de la Primitive humanité. Nous l'avons vu pour le loup solaire des savanes, pour les oiseaux aqua-

tiques et funèbres de l'Amérique, pour l'araignée-démiurge de la Nigritie. L'escarbot doré que les Hottentots honorent comme ils feraient le grand Dieu, n'est-il point le scarabée de Phtha? Le Gno des Buschmens, chenille qui se construit un étui de brins de paille collés ensemble, et ne montre que sa tête et ses premières pattes, n'est-il point, comme le scarabée, une image du démiurge qui forme le monde, qui s'y enveloppe et s'y cache à demi? Cette grande couleuvre qu'adorent les Nègres circoncis de Juidah sur la côte de la Guinée, qui a son temple, ses prêtres, ses prêtresses, que le roi lui-même ne peut voir, qui rend des oracles et qui préside aux saisons, à la guerre, à l'agriculture, au commerce, n'était-elle point dans l'origine le symbole de la Divinité, comme le célèbre dragon de Bel à Babylone? Était-ce l'animal muet, la brute que les Éthiopiens vénéraient à Axum dans leur serpent Arwé-Midré, lorsqu'au quatrième siècle de notre ère Frumentius leur apporta la foi chrétienne? Si les Caffres Zoulas adorent l'âme de leurs aïeux dans le serpent; si les Béchouanas croiraient faire tarir une source en tuant un des grands serpents qui y demeurent; si dans plusieurs provinces du Congo chaque chef choisit un serpent pour divinité tutélaire et lui rend le même culte qu'à un dieu, cet animal ne représente-t-il pas ici, comme en Égypte, comme sur tout le reste de notre globe, ou Dieu lui-même, ou les esprits finis qui sont censés participer de sa sublime essence? Ce qui nous autorise à émettre ce doute, c'est qu'un chef du Congo, celui de Malomba, vers le Zaïre, portait sur lui un fétiche que Tuckey compare aux figurines égyptiennes ou étrusques, et qui représentait deux hommes peints en blanc, au front haut et découvert, au nez aquilin, au profil européen, dans la posture la plus indécente et tenant chacun un globe dans

ses bras. N'est-ce pas là un double Khem générateur et porteur du monde? Les Jaggas adoraient principalement un grand bouc à poils très-noirs et à barbe très-longue; à la nouvelle lune, les ministres de son culte lui peignaient le dos avec l'ocre rouge, le promenaient dans les chemins, l'encensaient et lui faisaient des sacrifices. N'est-ce point là le bouc de Menth et de Pan qui se confondent avec Khem? Et ce culte du bouc n'est point un caprice des Jaggas; car, dans le royaume d'Angola, la plupart des idoles ont la figure d'une chèvre (l'épouse de Pan), avec une tête d'écaille de tortue (symbole des harmonies cosmiques) et les jambes et les pieds de quelque autre animal.

Si l'on admet que le culte que les sauvages rendent aux animaux remonte au symbolisme de l'humanité primitive, on expliquera sans peine comment les tribus ou familles des Béchuanas et des Caffres se disent chacune issues d'un animal qui est leur *grand* (aïeul), leur *père*, *un des leurs*, leur *maître*, qu'ils *chantent* (adorent), duquel ils s'appellent et par lequel ils jurent. Ainsi la *nation* politique (SÉCHABA) des Bassoutos est formée de la *tribu* (SÉBOKO, qui signifie *gloire*) des Bakuéna, ou de *ceux du crocodile* (KUÉNA). Les Mantætis sont des Bakuabi, *ceux du chat sauvage*. Les Lighoyas ou Bataoung sont *ceux du lion*; les Batloous, *ceux de l'éléphant*; les Bamatlabaneng, *ceux du bœuf*; les Batsueneng, *ceux du singe*; les Bakoubou, *ceux de l'hippopotame*. Les Bapéris sont ou des Bonokou, *ceux du porc-épic*, ou des Baletsatsi, *ceux du soleil*. Les Mangolas révèrent le rietbock, mais surtout la vigne sauvage (MORARA), dont ils ne touchent point les grappes, ni ne brûlent le bois. Ajoutons que les Barolongs sont des Batsipi, *ceux du fer*. Chaque tribu mange d'ailleurs l'animal qu'adore sa voisine [1]. On dirait

[1] Ces renseignements fort curieux sont dus au missionnaire français M. Arbousset, p. 212, 349 sq. 421. 543 sq.

l'Égypte avec ses nomes, et comme l'histoire des Pharaons est trop bien connue pour qu'on puisse intercaler entre le Déluge et les plus anciens temples une longue période de vie sauvage, comme d'ailleurs la religion d'Amoun et de Kneph, de Phtha et de Neith, d'Osiris et d'Isis est bien trop théiste pour être issue du fétichisme, il faut expliquer les nomes des Caffres par ceux du Nil, et leurs dieux-animaux par les animaux symboles des grandes divinités de Mitsraïm.

Cependant les Caffres ont probablement perdu tout souvenir du symbolisme de leurs premières croyances. Pour eux, comme pour tous les autres peuples sauvages qui adorent des animaux, ils ne savent plus pourquoi ils adorent l'un plutôt que l'autre, et dans la longue série des siècles leur choix s'est fait, dans nombre de cas, par des raisons tirées, non plus de vieilles traditions, mais des particularités de telle bête, ou par de purs caprices et comme au hasard. Tout animal, ainsi que tout arbre, tout rocher, tout ustensile, peut donc devenir leur dieu, leur fétiche. Mais la sphère du fétichisme est fort étroite, même en Afrique, et ne comprend que les peuplades les plus dégradées.

V. Les Rochers.

La pierre, qui n'a ni vie, ni mouvement, ni organes, semble bien impropre à servir de symbole à la Divinité, à revêtir aux yeux des peuples un caractère sacré, à prendre place dans leurs mythes. Et cependant ils ne lui avaient point refusé une part dans leurs saintes méditations, et avaient su découvrir sur ses flancs informes le sceau à peine visible du Créateur.

Elle pouvait, en effet, être du moins « l'emblème de la

durée de l'Être éternel et de son immutabilité. » C'est dans cette idée, assure-t-on, que les Indiens de la Virginie élevaient dans les lieux de leur culte des pyramides et des colonnes de pierre, et qu'ils gardaient dans leurs cabanes des paniers de pierres. On ajoute qu'ils rendaient des honneurs aux rivières et aux fontaines parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu. Ce sont sans doute des vues bien profondes pour des sauvages, chez qui l'on ne s'attend pas à trouver le plus pur symbolisme. Mais nous ne voudrions toutefois pas nier que tel ait bien été à sa première origine le sens du culte qu'ils rendaient aux pierres et aux eaux[1].

Si toute pierre peut servir de symbole divin, plus aisément encore les rochers qui vous étonnent par leur forme bizarre, par leur situation dans un endroit dangereux, par certains phénomènes atmosphériques qu'ils déterminent, passeront-ils pour être l'habitation spéciale du grand Être inconnu qui est présent partout, et deviendront-ils l'objet d'un culte particulier. Tel le culte que les Jakoutes rendent à un certain rocher qui trouble leurs chasses en excitant des tempêtes; tel celui des Finnois, des Slaves, pour des pierres qui offrent quelque ressemblance avec un objet connu, et qu'ils prennent pour un don des dieux ou pour un être vivant enchanté. Les Groënlandais, qui ne rendent aucun culte au Bon Esprit, lui offrent cependant dans leurs chasses, auprès d'une grande pierre, un morceau de l'animal qu'ils ont pris[2].

Mais les pierres qui avaient le plus de droits aux honneurs divins, c'étaient celles que les Anciens nommaient *pierres animées*. Il faut entendre par là des aérolithes.

[1] *Histoire génér. des Voyages*, t. XIV, p. 521.

[2] *Ibid.* t. XVIII, p. 303; XIX, p 107. Hanusch, p. 303. Mone, t. I, passim.

Tombant du ciel, ils ne pouvaient être que la preuve directe que la Divinité donnait à ses adorateurs de sa présence et de sa bienveillance. Telle la pierre (PESSOS) noire, informe et très-petite, qui avait donné son nom à Pessinonte, et qui tenait lieu de statue dans le temple de la grande déesse des Phrygiens, Cybèle. Telle la pierre toute semblable de la même divinité sur le mont Ida. Telles les pierres qui étaient tombées du ciel à Orchomène au temps d'Etéocle, et qu'on adorait dans le temple des Grâces, parce que les Grâces étaient la principale divinité de cette ville [1]; celle que Thespies vénérait sous le nom de l'Amour [2]; l'astre tombé du ciel qu'Astarté consacra dans la ville de Tyr; la pierre conique d'Héliogabale ou du soleil à Emèse; la pierre de la Caaba à la Mecque, et en général toutes les pierres noires qu'on adorait ou qu'on adore encore dans les sanctuaires.

Enfin, la pierre fut la plus ancienne idole que les hommes érigèrent aux dieux. Elle tint lieu d'idole jusqu'à la renaissance des beaux-arts chez les peuples qui avaient le plus souffert de la grande Dispersion. Pour rappeler constamment à leur esprit la présence de leurs dieux invisibles, ils dressèrent et groupèrent avec symétrie dans leurs bourgades un nombre de grandes pierres égal à celui de leurs divinités. Ainsi l'on voyait à Pharos, en Achaïe, encore du temps de Pausanias, tout auprès d'une statue en marbre d'Hermès, de forme carrée, trente pierres, aussi carrées, auxquelles on rendait un culte et qui portaient chacune le nom d'un dieu. « Dans les temps les plus reculés, ajoute l'écrivain grec, tous les Hellènes en général rendaient de même les honneurs divins à des pierres brutes qui leur tenaient lieu de statues [3]. »

[1] Paus. IX, 38.
[2] *Ibid.* 27.
[3] L. VII, 22. Cp. IX, 24.

On cite, en effet, plusieurs pierres informes ou de grossières colonnes qu'on adorait, sous le nom d'Apollon, à Delphes et à Mégare, de Jupiter Mélichius à Sicyone, de Bacchus à Thèbes, puis de Junon à Argos, de Diane près de Corinthe, etc.

Aujourd'hui encore, les Lapons, identifiant l'image avec son objet, croient que des pierres brutes qui leur servent d'idoles vivent et peuvent marcher[1].

En France et ailleurs, le peuple des campagnes parle de certaines pierres qui à certains jours se remuent, et même vont à la rivière et en reviennent. Elles étaient jadis sans aucun doute des idoles, et il nous paraît fort probable que, dans ces nombreux et étranges groupes ou cercles de *pierres levées*, les unes simples, les autres triples, que la race celtique a laissés après elle, et dont les plus célèbres sont le monument de Carnac, celui d'Avebury et les Stone-henge, chaque menhir ou du moins les plus importants d'entre eux étaient consacrés à une divinité particulière comme les trente pierres de Pharos et comme les pierres vivantes des Lapons[2].

L'Espagne et surtout le Portugal, le Maroc, la Scandinavie et l'Allemagne, la Crimée, l'Inde et les îles de la Sonde[3], l'Amérique-Nord, possèdent un nombre trop

[1] *Hist. génér. des Voyages*, t. XIX, p. 529.

[2] Carnac avec son armée immense de pierres brutes, est d'une date antérieure aux Stonehenge qui sont des pierres taillées. Ici, *cinq* trilithes de plus en plus hauts figureraient cinq divinités principales; au dedans de ces trilithes est un ovale formé de *trente* pierres plus petites, et en dehors un cercle de *quarante*; enfin un cercle extérieur compte *trente* pierres énormes, qui en supportent d'autres formant une espèce d'architrave. A Avebury, où les pierres sont brutes, les chiffres sont *cent, trente, quarante, vingt-six*, etc.

[3] En Inde, nous citerons des cercles de grandes pierres et des tombeaux remplis de cendres, d'urnes et d'ornements d'argile, qu'on

considérable des *pierres levées* isolées (menhirs) ou en cercles (cromlechs) pour qu'il soit possible d'en rapporter l'érection à la seule nation des Celtes.

trouve recouverts de verdure dans les Nilgherry, et qui proviennent d'un peuple dont aucun souvenir ne s'est conservé chez les habitants actuels de ces hautes montagnes. (C. Ritter, t. v, p. 1038.) — Dans l'une des petites îles de la Sonde, les rajahs de Sawu dressent chacun une grande pierre en monument de son règne, au sommet des collines. (Hawkesworth, t. iv, p. 201.)

SECTION TROISIÈME.

Les révolutions du temps.

La Divinité ne parlait pas aux premiers hommes avec moins de force dans le temps que dans l'espace. Tandis qu'elle leur manifestait sa toute-présence par certaines de ses œuvres où sa puissance, sa bonté, sa sagesse, sa vie brillait d'un éclat tout particulier, sa gloire, qui se voile dans le cours ordinaire du temps, resplendissait à leurs yeux, chaque jour, chaque mois, chaque année, dans ces moments de transition et de crise où le soleil et la lune marquent soit le commencement, soit la fin d'un de ces périodes plus ou moins longs dont l'immense série embrasse l'histoire du monde.

L'aurore aux doigts de rose, que les poëtes védiques ont chantée avec une richesse inépuisable de brillantes images, ouvre le jour, que le soir clôt dans le silence et la paix.

La nouvelle lune annonce le commencement du mois, que la pleine lune divise en deux parts égales, et dont elle marque le point culminant.

Au printemps la nature endormie se réveille, le ciel sourit avec amour à la terre, la terre au ciel, le soleil triomphe du froid, de la pluie, de la neige, les campagnes et les vergers se parent de nouveau de leurs fleurs, la vie divine circule, rajeunie, dans tous les êtres. Elle semble au contraire épuisée et mourante pendant l'hiver

où la terre est comme abandonnée à toutes les puissances malfaisantes du monde invisible.

Les phases de l'année, du mois et du jour avaient pour la haute Antiquité un intérêt, une importance que nous ne saurions imaginer. Elle vivait dans la nature comme l'Église vit en Jésus-Christ ; elle célébrait par des sacrifices, par des fêtes le lever et le coucher du soleil, la nouvelle et la pleine lune, les solstices et les équinoxes, comme nous nous pressons dans nos temples aux anniversaires des grands événements de la vie du Sauveur. L'antique *année ecclésiastique* était, dans un certain sens, une année toute physique ; Court de Gébelin et Dupuis ont donc eu raison d'expliquer par l'astronomie et l'agriculture, par le calendrier, la plupart des fêtes du paganisme et plusieurs de ses mythes ; car c'était bien à l'occasion des saisons, des mois et des heures que les peuples anciens donnaient essor à leurs sentiments de reconnaissance et de crainte envers la Divinité. Mais il ne fallait pas soutenir avec Dupuis que leur divinité était le soleil et la lune, la nature, la matière. C'était les calomnier, c'était en particulier méconnaître leur génie symbolique qui leur faisait découvrir de toute part des analogies entre des faits appartenant soit au même ordre, soit à des ordres fort différents.

C'est ainsi que l'année, le mois et le jour étaient pour eux semblables à des cercles concentriques qui traversent en des temps de plus en plus courts les mêmes régions de lumière et de ténèbres, de vie et de mort. Le solstice d'hiver, où le soleil semble prêt à succomber dans sa lutte contre la nuit, correspond au jour de la lune invisible et à l'heure de minuit ; l'équinoxe du printemps au deuxième quartier et au matin ; le solstice estival à la pleine lune et à midi ; l'équinoxe d'automne au quatrième quartier et au soir.

Mais ce n'était pas dans ces comparaisons des faits physiques avec d'autres faits physiques, et dans ces analogies plus ingénieuses que fécondes en grandes idées, que se complaisait l'esprit religieux de la Primitive humanité. Elle savait que l'homme avait été créé à l'image de Dieu, que sans le péché les liens du corps et de l'âme n'auraient jamais été brisés, que l'œuvre et la puissance de la mort seraient détruites par le Fils de la Femme, et qu'ainsi l'âme, se réveillant de son sommeil, sortirait un jour des ténèbres du sépulcre. Cette espérance était la grande consolation des anciens peuples, et l'une de leurs pensées habituelles. On sait que les Égyptiens nommaient leurs demeures des hôtelleries et leurs tombeaux des habitations éternelles. Or il ne se pouvait faire qu'avec de telles pensées on ne saisît pas l'analogie de la mort avec le soir, avec la fin du dernier quartier, avec l'hiver, et de la renaissance future avec le matin, la nouvelle lune et le printemps[1]. La nature entière,

[1] L'analogie entre les phases de la lune et les destinées de l'homme s'était-elle présentée à l'esprit des peuples anciens? Je n'en ai pas de preuves directes. Mais de nos jours, les Indiens de la Californie disent, d'après Mofrat (t. II, p. 379), dans des chants, que de même que la lune meurt et revient à la vie, de même ils renaîtront après la mort. Ce passage peut servir de commentaire au mythe suivant de Tahiti, qui oppose au ciel où rien ne meurt, la terre où tout périt. J'en dois la connaissance à M. Le Blanc (t. II, page 353) : Hina disait à Fatou : « Faites revivre l'homme après sa « mort. » Fatou répond : « Non, je ne le ferai point revivre. La terre « mourra, la végétation mourra, elle mourra ainsi que les hommes « qui s'en nourrissent. Le sol qui les produit mourra, la terre finira, « elle finira pour ne plus renaître. » Hina répond : « Faites comme « vous voudrez, moi je ferai renaître la lune. » Et ce que possédait Hina, continua d'être; et ce que possédait Fatou, périt, et l'homme dut mourir. Ce mythe qui nie l'immortalité de l'âme est certainement d'une date récente.

le soleil et la lune dans les cieux, la terre ici-bas, tout attestait à l'homme son immortalité, tout lui disait que dans la grande lutte de la vie et de la mort, la victoire, en dépit des apparences, appartient toujours à la vie. Oh! pourquoi les peuples modernes n'ont-ils plus d'oreilles pour ce langage de la nature? Mais ils ont refusé d'écouter Celui qui est venu mettre en pleine évidence la vie et l'immortalité par la bonne nouvelle de sa mort expiatoire et de sa résurrection, et leur châtiment est un complet et final endurcissement.

La foi dans l'immortalité de l'âme était si puissante chez les anciens que la mort n'existait en quelque manière pas pour eux. Citons ici les remarquables paroles de M. Lajard : « S'il est un fait avéré parmi ceux que de « nos jours les études archéologiques ont acquis à la « science, c'est assurément l'usage où furent les anciens « peuples, de placer dans la composition de leurs monu« ments funéraires les mêmes objets, les mêmes symbo« les, les mêmes accessoires dont ils se servaient ailleurs « pour exprimer les idées de vie et de génération. Une telle « coutume, ajoute M. Lajard, se trouvait en parfaite har« monie avec l'antique adage qui, dès l'institution des mys« tères, fut un des corollaires du dogme de la descente et « de l'ascension des âmes : la vie du corps est la mort « de l'âme, et la mort du corps est la vie de l'âme [1]. »

Les pensées qui remplissaient le cœur des païens quand ils travaillaient à leurs tombeaux, les accompagnaient au milieu de leurs fêtes de l'hiver et du printemps, qui avaient donc pour objet les destinées de l'homme non moins que celles de la nature.

Mais, si l'année et l'homme ont leurs saisons de mort et de renaissance, le monde entier, l'univers avait eu les

[1] *Mémoires* de l'Académie des Inscript., t. xv, part. 2, p. 63.

siennes aussi. Il était sorti, d'après la Vision génésiaque, d'un chaos de ténèbres et d'eaux, premier *soir*, premier hiver, qui avait été suivi, à la naissance de la lumière, d'un *matin*, d'un printemps, prototype de toutes les aurores qui, sous des formes diverses, ont ouvert dès lors les périodes cosmiques, les années et les jours. Chacun des cinq autres *jours* génésiaques avait commencé comme le premier par un soir, où les puissances du chaos avaient fait irruption dans le monde en formation, et à chacun de ces soirs avait succédé une période de lumière, de vie et de paix. Mais ces détails de la cosmogonie révélée avaient laissé peu de traces dans la mémoire des anciens peuples. Ce qu'ils n'avaient pas oublié, c'était le doux et brillant printemps d'Éden, ou l'âge d'or ; c'était l'été caniculaire, torridien du temps de Caïn, qui avait menacé d'une ruine totale la nature et l'humanité; c'était l'humide, le riche, le splendide automne des Lémécides; c'était surtout cet hiver pendant lequel les pluies des cieux et les débordements des fleuves et des mers avaient fait périr, sauf Noë, tout ce qui avait vie sur la terre. C'était ensuite ce second printemps qui vit l'ordre se rétablir dans les éléments, le soleil réchauffer de nouveau la terre impatiente de sa nudité, les familles des Noachides repeupler les régions désertes. Cependant l'année nouvelle inaugurée par cette renaissance de la nature et de l'humanité ne devait pas durer toujours ; d'anciennes et véridiques prophéties annonçaient que le monde actuel périra à la fin des temps par un autre incendie, et ce ne sera qu'après cette ruine que tout sera restauré pour ne plus être détruit. Le monde avait donc ses saisons comme l'année, ses âges comme l'homme. Le même rythme marquait la mesure du jour, du mois, de l'année, de la vie de l'homme, de celle de l'univers. Chaque fête du calendrier devenait, par la force irrésistible de

l'analogie, un souvenir et une prophétie du sort de l'homme individuel et des destinées de l'humanité. Le paradis, le fléau du feu, le déluge et ses redoutables conséquences, la résurrection du monde après le cataclysme, l'incendie final, la renaissance de toutes choses dans l'éternité, les grandes ruines des peuples et leurs éclatantes délivrances : toutes ces sublimes pensées s'alliaient aux supplications craintives, aux actions de grâces qu'on faisait monter au ciel lors des semailles, lors des moissons, à l'approche de l'hiver, au retour du printemps, et confirmaient dans le cœur des hommes pieux par la voix imposante de l'histoire les assurances de la miséricorde divine et de l'immortalité de l'âme que le temps leur donnait sans relâche dans ses rapides ou lentes révolutions. Ramenée à sa pureté originelle, la vie ecclésiastique de la haute Antiquité, ou plutôt du peuple Primitif, rivalisait de sublime grandeur avec celle de l'Église chrétienne. Mais tant de vérités divines et humaines ne préservèrent pas l'humanité de tomber, d'abord, dans toutes les erreurs d'un panthéisme qui, par l'identification de Dieu avec le monde, lui fit attribuer à la Divinité même la mort et la renaissance de l'humanité primitive, et, plus tard, dans cet insondable abîme de corruption où elle gisait à l'agonie quand le Fils de Dieu descendit du ciel pour la sauver.

Le sens moral et symbolique des fêtes religieuses de l'Antiquité a été développé d'une manière fort ingénieuse par M. Creuzer et son école. Précédemment le sens historique l'avait été avec un tact exquis par Boulanger. Les mythologues actuels, qui ont sous les yeux les interprétations historique, morale et physique des fêtes anciennes et des mythes qui s'y rapportent, discerneront sans grande difficulté quel est des trois sens celui qui prévaut dans chaque fête en particulier et quelle en a été

la pensée originaire. Nous indiquerons dans le livre suivant les fêtes essentiellement diluviennes. Nous ne pouvons ici faire une étude spéciale de celles qui se rapportent avant tout aux saisons : les calendriers des Anciens nous sont trop imparfaitement connus pour que nous puissions espérer de reconstruire celui du peuple Primitif. Nous citerons seulement comme derniers restes des fêtes païennes des solstices et de l'équinoxe vernal : nos feux de la Saint-Jean dans tout le sud de l'Allemagne, en Angleterre, en France, en Grèce, chez les Slaves ; les feux de Pâques dans l'Allemagne-Nord, et ceux de Noël.

Nous passons aux symboles du temps. Nous connaissons déjà celui de l'anneau et de l'année. Restent ceux des saisons.

Le plus simple de tous est celui que fournissent les *âges de la vie humaine*. En Grèce et en Italie, d'après Macrobe, on figurait le soleil, enfant ou adolescent au solstice d'hiver, homme barbu en été, et vieillard en automne. Junon, ou la nature, avait à Stymphale trois temples que lui avait érigés le même roi, et qui lui étaient consacrés sous les noms de Junon vierge, Junon femme et Junon veuve.

Le printemps avait pour emblème, en Grèce et chez les Slaves, l'*hirondelle*, qui annonce par son retour l'approche des beaux jours ; chez les Grecs et chez les Celtes, le *rossignol*, que Sophocle appelle dans Électre le messager de Jupiter, parce qu'il ne fait entendre son chant que lorsque la nature se couvre de nouveau de sa riante parure. Mais, le printemps lui-même étant le symbole des temps de renaissance du monde, et la grande période palingénésiaque de l'humanité étant celle qui a suivi immédiatement le Déluge, le mythe de Procné-hiron-

delle et de Philomèle, rossignol, est tout diluvien, aussi bien que celui d'Isis-hirondelle volant autour de l'arbre dont le tronc renferme le corps d'Osiris.

La *caille*, autre oiseau qui arrive vers le printemps en Grèce, marque plus spécialement encore la renaissance et la résurrection. Délos, ou une île voisine, se nommait Ortygie, la terre de la *caille*, parce qu'elle était consacrée à Diane, qui était le monde nouveau issu de Latone ou des ténèbres du chaos. Hercule, le héros protévangélique que le serpent doit blesser mortellement au talon, est rappelé de la mort à la vie par une caille dont Iolaüs lui fait respirer l'odeur.

Les fleurs du printemps ne résistent pas, dans les pays du sud, aux ardeurs de l'été, qui les tuent. L'*hyacinthe*, qu'aime le vent humide et doux de l'Occident, Zéphire, périt sous le disque solaire d'Apollon qui jouait avec elle, et qui devient ainsi son meurtrier involontaire. Mais cette scène de la nature n'était que l'emblème de la mort bien autrement lamentable de la jeune humanité, qui était dans la fleur de sa beauté quand le dieu suprême l'a fait mourir par le Déluge, et le jeune Hyacinthe est l'Adonis=Attis de la Laconie.

Le frère d'Hyacinthe se nomme Kynortas, *le lever du chien* ou de Sirius qui annonce ces chaleurs dévorantes que nous appelons aujourd'hui encore la *canicule*.

Le chien, dans le langage symbolique, est soit un chien de chasse, soit un chien de garde. Dans le premier sens, il est tantôt la prière qui dans les Védas conduit les mortels à la caverne où les Asouras retiennent les nuages; tantôt l'Euménide qui poursuit des meurtriers tels qu'Oreste; tantôt le simple attribut de Diane chasseresse; tantôt le compagnon d'Isis à la recherche du corps d'Osiris. Mais l'autre sens est le plus ordinaire. C'est pour marquer la vigilance qu'il est placé tantôt avec le coq aux

pieds d'Esculape, tantôt auprès des Lares et des Pénates qui gardent le foyer ; au Japon, il prête sa tête au dieu du mariage[1]. Le chien Argus aux mille yeux est le ciel étoilé qui surveille Io. En Perse, on tenait et l'on tient encore un chien devant un mourant, pour que l'âme puisse traverser heureusement, guidée par lui, le fameux pont Tchinevad. Le gardien des Enfers est un chien, Cerbère en Grèce, Karbura en Inde, Garmr en Scandinavie. Le chien joue pareillement un grand rôle dans les enfers de l'Égypte. Cependant le chien le plus célèbre, c'est Sirius, qui garde le ciel contre les puissances typhoniennes, et dont le lever héliaque correspond avec le temps des plus grandes chaleurs de l'été. C'est à Sirius que cet animal doit d'être devenu le symbole de l'été, et celui des extraordinaires sécheresses qui produisent la famine et la peste. Dans le mythe attique d'Icare, dans le mythe étolien d'Oresthée, le chien marque la bienfaisante action de l'été qui fait mûrir le raisin. Mais les chiens qui poursuivent l'Égyptien Ménas, qui déchirent Actéon et Linus, sont l'emblème d'effroyables sécheresses[2].

La riche et brillante végétation que produit le printemps, était figurée en Grèce par la *rose*, attribut de Vénus ou de la nature souriante, d'Apollon, le soleil qui fait germer et croître toutes les plantes, de Bacchus, le dieu du vin, de la joie et de la délivrance. Mais le vrai temps des roses pour l'humanité fut le paradis ; aussi était-ce du milieu d'un délicieux jardin de rosiers en fleurs que Silène faisait entendre des accents d'une insondable tristesse sur les misères sans nombre qui assaillent l'homme déchu. Enfin, si la rose se fane rapidement, elle renaît

[1] Charlevoix, t. I, p. 130.

[2] Le chien nous paraît avoir dans l'Amérique-Nord le sens symbolique du loup-soleil ou du renard-soleil. Voyez plus haut, page 452, et plus bas notre livre des cosmogonies.

en quelque sorte bientôt après, tant l'abrisseau est prompt à produire des fleurs nouvelles ; de là vient que les Grecs sculptaient sur les tombeaux des roses pour emblème de l'immortalité.

Le *gui* était chez les Celtes le symbole de l'hiver, symbole d'une naïve profondeur, d'une foi ingénieuse et touchante. Le chêne sacré, qui figure le monde, a perdu son feuillage ; Dieu semble l'avoir abandonné à la mort. Mais « sur ce captif de la mort hibernale, dit M. Le Blanc[1], se « développe une verdure naissante et pâle, emblème de « la vie qui commence à poindre, d'où s'échappent des « touffes abondantes de fleurs jaunes, semblables à des « épanouissements lumineux. Ce gui, à qui l'épaisseur de « ses feuilles d'un vert clair donne un aspect délicat, est « seul vivant au sein de la désolation générale, il est « pour toute la nature une promesse de résurrection, à « laquelle fait allusion son nom qui signifie : *ce qui gué-« rit tout*.... Le gui apportait le bonheur et la fécondité, « il était regardé comme un antidote contre le poison, et « guérissait l'épilepsie, emblème de l'agonie et de la « mort. »

Les Grecs, au lieu du gui, avaient le *blé*, qu'on dépose à la fin de l'automne dans le sein de la terre, qui, pendant tous les longs mois d'hiver, reste caché à nos yeux sans donner le moindre signe de vie, et qui tout à coup apparaît au printemps plein de fraîcheur et de force. Ce symbole de l'immortalité de l'âme et de la résurrection, qui était familier aux initiés d'Éleusis, Jésus-Christ en a fait usage en parlant de lui-même, et saint Paul, en répondant à ceux qui disent : Comment les morts ressusciteront-ils ?

Le mot latin ROGUS signifie le *bucher funèbre*, ROGOI en

[1] *Etude sur le* Symbolisme druidique, p. 156.

grec une *meule de blé*. SOROS en grec est un *cercueil*[1], SÔROS un *tas de froment*, SEIROS en thrace un *grenier souterrain*. Les pyramides d'Égypte étaient, disait-on, aussi bien des greniers que des tombeaux des rois. Pour les Étrusques, la porte des enfers était celle d'un grenier, et les productions de la terre étaient en un certain rapport avec l'action des forces cachées dans les entrailles de notre globe[2]. Un peuple de la Guinée va jusqu'à dire que les habitants de la terre ne se nourrissent que des prémices du repas que font les âmes dans leur monde souterrain, et qu'ils doivent par réciprocité jeter leurs prémices sur le sol pour les nourrir à leur tour. Les semences que nous confions à la terre nourriraient donc les mânes avant de nous donner leurs épis et notre pain. A ce point de vue, on ne sera pas surpris que Proserpine soit à la fois la personnification des âmes diluviennes et celle du froment semé dans le champ, la reine des enfers et une déesse de l'agriculture.

[1] Ce mot explique le nom du Pluton des Sabins, Soranus, qui correspond au Mantus des Étrusques, Mantus étant l'Amenti ou Amenthès des Égyptiens.

[2] J. Grimm, *De la crémation des corps morts*, p. 21 (en allem.).

NOTES DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTE *A*, p. 404.

Castor et Pollux, images du monde tout jeune encore, étaient adorés à Amphissa sous le titre de *Rois enfants* (ANACTES PAÏDES). Le bonnet qui couvre leur tête est un débris de l'œuf cosmogonique ; leur lance rappelle le combat de la Divinité contre le chaos, et les chevaux qu'ils domptent, sont les eaux primordiales qui détruiraient le monde si elles n'étaient pas incessamment contenues. Partout ils sont associés à d'autres divinités cosmiques, qui confirment notre explication. A Bérytus, à Tyr et ailleurs on les adorait avec Astarté=Vénus=Hélène. Sur les miroirs étrusques, ils assistent soit (sous les noms de Préalé et de Lalan) à la naissance de Minerve ou du monde, soit aux amours de Mars et de Vénus. A Rome, qui leur rendait un culte spécial, leurs statues se voyaient au Capitole devant le temple de leur père Jupiter. Ils y recevaient, et à juste titre, le nom de *Grands dieux ;* tel était aussi celui que leur donnaient les Arcadiens, et, dans l'Attique, les habitants du bourg de Céphale. Le nom de Cabires, qui leur est fréquemment attribué, a le même sens dans les langues sémitiques. Ces Grands dieux étaient solaires, comme Ré et Atmou, comme Horus, comme Apollon ; aussi en Étrurie, Préalé s'appelait-il Aplun, qui est le nom que Platon donne à Apollon dans le Cratyle, et le culte des Dioscures ou Cabires s'associa à celui d'Apollon à Lacédémone, à Syracuse, à Thessalonique et à Tripoli de Phénicie. Leur chlamyde de pourpre, à Sparte et à Rome, faisait allusion soit à leur royauté, soit à l'éclat du soleil.

NOTE *B*. page 415.

La nuit n'est point, pour les Ariens védiques, le reste et l'image des fécondes ténèbres du chaos. Ils la disaient, bien au contraire, « fille du Jour » qui la précède (Rig-Véda, t. I, p. 220), et ils l'appelaient avec l'Aurore au sacrifice du matin. Mais elle existait à peine pour eux qui n'avaient d'yeux que pour le soleil. Seulement les *noires vapeurs* qui serpentent dans les airs ou se traînent sur le sol vers la fin de la nuit, étaient *issues de génies malfaisants*. On les nommait les déesses *Invisibles qui* cherchent à *envelopper les deux flambeaux lumineux* du ciel. *Surprises par l'Aurore, elles se retirent, et le Soleil les tue*. Il s'élève, *tel qu'un magnifique oiseau,* absorbe ces vapeurs, en dévore la substance, et en forme *les nuées* chargées de cette pluie qui est pour les hommes *une douce liqueur d'immortalité*. C'est ainsi que *le venin du scorpion est devenu innocent*. (*Ibid.*, p. 438 sq., 571 sq. Cp. *ibid.* p. 91 et 522. Plus tard, les Hindous ont imaginé une guerre du Soleil, transformé en oiseau sous le nom de Garouda, contre les serpents célestes. Cette guerre a-t-elle quelque rapport avec celle que les ibis de l'Égypte faisaient, disait-on, aux serpents?)

Les Eaux sont bien nommées, dans un hymne védique, « les Mères des êtres, » et l'on pourrait y voir une allusion aux eaux cosmogoniques du chaos. Mais il n'en est rien. Ces eaux sont simplement celles des pluies et des rivières, qui font croître et vivre les plantes, les animaux, les hommes, et qui sont d'ailleurs un moyen ou un emblème de purification. Dans les Eaux « est la « santé pour les mortels, l'ambroisie pour les dieux. Dans les « Eaux se trouvent les remèdes à tous les maux. Les Eaux purifient « en enlevant tout ce qui est en nous de criminel. » (*Ibid.* p. 38. 39.)

Le Ciel et la Terre sont « les deux divinités qui ont enfanté les dieux; » ils sont « le père et la mère » de tous les êtres. (*Ibid.*, p. 168. 205. 214.) On croirait lire un vers de la *Théogonie* d'Hésiode. Mais que dit Agastya? « De ces deux divinités quelle « est la plus ancienne? quelle est la moins âgée? Comment sont-

« elles nées? O poëtes! qui le sait? » En effet, le Ciel et la Terre sont ici les deux moitiés du monde qui s'offrent constamment à nos regards, sans aucune allusion à leur état antérieur et à leurs origines. Aussi leur hymen n'a-t-il absolument rien de cosmogonique : « A la fois unis et séparés, éloignés et voisins, ils veillent « au poste solide qui leur est assigné. Et jeunes, dans cette car- « rière qu'ils fournissent ensemble, ils se disent : soyons époux. « Et aussitôt (chaque matin) tous les êtres apparaissent au jour. « Sans peine, le Soleil et la Terre ont produit les grands dieux.» (*Id.*, t. II, p. 81.)

La lumineuse Aditi, qui est la mère d'Indra et des autres grands dieux, tous solaires, et que Gautama dit même être le ciel, l'air, tous les dieux et les cinq espèces d'êtres, le passé et l'avenir, la Mère, le Père et le Fils, n'est point, comme Vesta, la lumière du premier Jour, ou comme Phtha, le démiurge de l'Univers. Il ne faut voir en elle qu'une pure abstraction, que la lumière saisie dans sa *complète* unité, dans sa *bonté* et dans son action *salutaire*. (Tels sont les trois sens du mot ADITI.) Dans un sens plus spécial, elle est l'aube du jour et la sœur des Ténèbres « Chaque matin, « cette grande déesse apparaît avec majesté, escortée de ses fils, « de ses généreux enfants qui s'élèvent (lentement au-dessus de « l'horizon), ouvrant la voie à l'immortalité et assurant la marche « de l'astre voyageur. » (*Id.*, t. I, p. 140. 334. 438.)

Indra est le grand dieu du ciel et du tonnerre; au temps du brahmanisme il ne règnera plus que sur le soleil. Mithra est le soleil diurne, comme Pollux et Ré; et Varouna le soleil nocturne, comme Castor et Atmou. Pouchan, à la fois blanc et noir, personnifie l'alternative du jour et de la nuit. Aryaman, d'après un ancien commentateur, serait « l'Aditya de la mort, » (*Ibid.*, p. 560.) un Seth=Ré, un Apollon apollyon. Sourya est l'astre même du soleil; la chevelure couronnée de rayons, il est monté sur un char traîné par ses coursiers purifiants. (*Ibid.*, p. 95. 226.) La force productrice du soleil est personnifiée dans Savitri. Cet astre est l'œil de Bhaga. Enfin le grand Vichnou, « le sauveur invisible, l'ami, le compagnon d'Indra, » « parcourt en trois pas sa carrière, » de son lever à midi, de midi à son coucher, de on coucher à son lever, et « chacun de ses pas indique aux

prêtres dont l'œil est tendu sur la marche du dieu, l'heure des trois sacrifices journaliers. » (*Ibid.* p. 36.)

Les deux Aswins, sauveurs à cheval, qui ont un faux air de ressemblance avec les Dioscures, et qui ne sont, semble-t-il, que les rayons qui précèdent le soleil au moment de son lever, sont tantôt les fils de cet astre, tantôt les pères du soleil et de la lune, tantôt les enfants de la mer, dans les flots de laquelle le soleil est censé passer la nuit, et dans le même hymne ils ont pour père d'abord le Ciel, puis Roudra. (*Ibid.* p. 87. 420; t. III, p. 137. 374; t. IV, p. 270 sq.)

L'Aurore est de même, tour à tour, sœur, épouse, amante et mère du Soleil, fille du Ciel, sœur de la Nuit, parente de Varouna. (*Id.*, t. I, p. 176. 220. 305; t. II. p. 98.)

Le grand et redoutable dieu de l'air, Roudra, qui se confondra plus tard avec Chiwa, n'a point de père ni de mère connus. Mais il a pour enfants les Marouts ou les Vents, qu'a mis au monde Prisni, qui est *celle qui mouille, arrose,* la nuée.

Enfin, Agni, le feu du sacrifice, a deux mères, les deux bois de l'*Arani*, et un père, le maître du sacrifice, qui l'en tire avec effort, et qui l'engraisse de libations. Aussi le dit-on fils de la Force, enfant des Ondes.

La plupart des généalogies des Védas sont, non point des dogmes sanctionnés par le temps, par le sacerdoce, par l'assentiment général, mais de simples métaphores que les poëtes inventaient, au gré de leur imagination, et qu'ils auraient variées à l'infini si les phénomènes naturels qu'ils avaient en vue, ne les eussent pas retenus dans d'étroites limites. Les dieux védiques du monde n'ajoutent donc rien à ce que nous savons déjà de la religion primitive, et le seul service qu'ils nous rendent, est de nous faire apprécier dans sa pleine valeur l'élément traditionnel des théogonies du monde occidental.

Ajoutons que le culte antébrahmanique de l'Inde explique le culte antémazdéien de la Perse tel que nous le fait connaître Hérodote (I, 131). Ce dernier explique à son tour celui des Scythes (4, 59), d'après Zeuss. (*Les Allemands et les peuples voisins,* p. 285 sq. en allem.)

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

ITRODUCTION V

LIVRE PREMIER.

LE MONOTHÉISME PRIMITIF, FONDEMENT DE TOUTES LES RELIGIONS SUBSÉQUENTES.

HAPITRE Ier. — *L'homme, être religieux.* Les deux éléments de la vie religieuse, l'un humain, l'autre divin. — De la méthode à suivre dans l'étude de toute religion. . . . 1

HAP. II. — *Première période du développement de l'humanité.* Origine du langage qui doit sa forme à l'abstraction et à l'analogie, ou à la personnification et à la métaphore. 12

HAP. III. — *Deuxième période du développement de l'humanité.* Epanouissement de l'esprit humain, et formation d'une science poétique et d'une poésie philosophique, qui doit sa forme à la métaphore et à la personnification . . 17

HAP. IV. — *Troisième période du développement de l'humanité.* Altération de la science poétique de la précédente période. — 1° La tradition devient légende. — 2° La métaphore ou le symbole produit le mythe. — 3° La personnification produit le polythéisme. — Classification des faux dieux. — Le polythéisme conduit à l'idolâtrie ; en même temps s'altèrent le culte et le sacerdoce. — Règles pour l'interprétation des symboles, des mythes et des dieux. 24

23*

Pages.

CHAP. V. — *Les religions païennes.* Les trois races. — Les peuples sauvages et les peuples civilisés 59

CHAP. VI. — *Histoire des religions de l'Antiquité.* Lois de leur développement : Judée, Égypte, Phénicie, Chaldée, Perse, Chine, Inde, Grèce. — Comment les religions se survivent 77

CHAP. VII. — *Histoire générale des religions païennes et de la religion révélée.* Identités du paganisme et de la révélation, et les diverses explications qu'on en donne. — Religion primitive, souche de toutes les autres. La Dispersion. Le paganisme et ses chutes successives d'après saint Paul. Le judaïsme. (Le bouddhisme.) Le christianisme. (Le mahométisme.) — Utilité de nos recherches pour les études classiques, et pour les missions chez les païens 93

NOTES 115

LIVRE DEUXIÈME.

DIEU.

CHAPITRE Ier. — Monothéisme primitif : son caractère naïvement panthéiste. — Les noms du seul vrai Dieu communs à plusieurs peuples : chez les peuples de langue sémitique, et chez les peuples indo-celtiques, malais, mongols, américains et finnois ; mais non chez les Camites. — Les dieux suprêmes des païens sont de vrais *théothées* d'après leurs attributs : Jupiter, le Destin, Zeus, Indra, Chang-ti, dieux des Sauvages. — Toutefois les païens : 1° refusent à Dieu le pouvoir de créer la matière ; 2° exagèrent ou amoindrissent ses divers attributs ; 3° en certaines contrées ne lui rendent aucun culte ; 4° le divisent en plusieurs grands dieux 125

CHAP. II. — *Elohim-Jéhova et les dieux doubles.* Les dieux cachés et les dieux révélés. Les dieux sans culte et les dieux adorés, extramondains et intramondains. 160

CHAP. III. — *Dieu triple.* 165

I. Les Hébreux et l'Église 168

II. La Trinité en Chine. 170

III. Les dieux triples de l'Amérique 174

Pages.
IV. Les fausses trinités des Hindous et des Malais. . . . 176
V. Les triades du monde occidental 179

HAP. IV. — *Le Verbe*. 194
I. La Parole impersonnelle. 195
II. La Sagesse, ou les dieux-Verbe. 199

HAP. V. — *L'esprit de Dieu planant sur les eaux*. 211
I. Dieu-Esprit et souffle 213
II. Dieu-oiseau . . . . *Ibid.*
Cygne. 219
Coucou 220
Pivert. 221
Aigle . . . . *Ibid.*
Épervier. 224
Colombe. 226
Les Phénix 228
Les oiseaux-âmes. 230
III. L'Amour. 231

HAP. VI. — *Dieu faisant sortir des eaux la lumière*. . . . 236
I. Le dieu des eaux primordiales. . . . . *Ibid.*
II. Le dieu du feu-lumière. 239

HAP. VII. — *Dieu séparant les éléments*. 245

HAP. VIII. — *Symboles de la Divinité*. 248
I. Symboles de l'éternité et de la vie divine.. 249
Le serpent et l'anneau. . . . . *Ibid.*
II. Emblèmes de la primauté. 255
Bélier. *Ibid.*
III. Emblèmes de la puissance créatrice. 256
Phallus . . . . *Ibid.*
Bouc 257
Taureau. 258
IV. Emblème du dieu-lumière. 261
Le Lion. *Ibid.*
V. Emblèmes des divines harmonies du monde. 264
La Tortue et la Lyre. . . . . *Ibid.*
VI. Emblèmes de la force vivifiante de Dieu. 267
Croix ansée . . . . *Ibid.*
Dieu difforme, ou l'homme-monde. 277

TES. 279



LIVRE TROISIÈME.

Pages.

LES ANGES.

Des anges en général, et chez les sauvages en particulier. 297
I. Les bons Anges. 303
II. Les mauvais Anges. 306
III. Symboles du Génie du mal, ou du mal en général. . 311

LIVRE QUATRIÈME.

LE CHAOS.

Objet de ce livre. 315
CHAPITRE Ier. — *Traditions des païens*. Le chaos d'Hésiode et des autres cosmogonies païennes. — Baaut et Tauthé. — Le chaos tombeau et berceau, résultat d'un incendie; souillé et malade; formé d'atomes. — Les deux systèmes sur les origines de notre monde. — La matière cause du mal chez quelques peuples sauvages. 317
CHAP. II. — *Symboles apocalyptiques* 324
I. Les eaux du chaos . . . . *Ibid.*
Poisson . . . . *Ibid.*
Grenouille. 327
Lotus. 328
Coupe. 329
II. Les ténèbres du chaos. 332
Crocodile . . . . *Ibid.*
Musaraigne et rat. 335
III. La lumière apparaissant dans les ténèbres. 337
Chat . . . . *Ibid.*
Hibou. 338
Loup 339
CHAP. III. — *Les Déesses* 345
I. Les Grandes-Mères . . . . *Ibid.*
Mer et Mère 346
Déesses filles du dieu suprême 357
Déesses mères des dieux suprêmes . . . . *Ibid.*
Déesses androgynes 359
Fonctions multiples des Grandes-Mères 362
Attributs des Grandes-Mères 365
II. Les autres déesses cosmogoniques 368

Pages.
Déesses de la sagesse et de l'harmonie 369
Déesses du feu 372
Déesses de la séparation des éléments. 373

IV. — *L'OEuf cosmogonique* 375
D'où provient l'œuf? . . . . *Ibid.*
Que renferme l'œuf? 379
Sens dérivés de l'œuf. 380
L'œuf dans les rites 382

LIVRE CINQUIÈME.

LA NATURE.

Considérations générales. 383
ION Ire. — *Le monde considéré dans son ensemble*. . . 387
TRE Ier. — *Les dieux-monde* 388
Égypte . . . . *Ibid.*
Grèce et Italie. 396
Scandinavie. 411
Inde 414
Les grands dieux des nations. 415

II. — *Le dualisme* 422
Dualisme cosmogonique 423
Dualisme physique 425
Dualisme spirituel 429

III. — *Les symboles du monde*. 431
Roue 432
Arbre. 433
Animaux fictifs. 437

ION IIme. — *Les cieux et la terre*. 440

TRE Ier. — *Système du monde* 441

II. — *Les cieux*. 447
I. La voûte céleste . . . . *Ibid.*
II. Les quatre points cardinaux. 449
III. Le soleil et la lune 450
Le soleil. 452
La lune. 460
Éclipses. 467

Pages.
IV. Les cinq planètes 471
V. La voie lactée 476

CHAP. III. — *Le feu* 478

CHAP. IV. — *L'air*. 483
I. La pluie. 485
II. Les nuages 488
III. Les vents. 490
IV. La tempête. 491
V. Le tonnerre. 493

CHAP. V. — *L'eau* 496

CHAP. VI. — *La terre* 502
I. La terre-ferme . . . . *Ibid.*
I. Les montagnes 504
III. Les forêts. 506
IV. Les animaux. 508
V. Les rochers. 512

SECTION III[me]. — *Les révolutions du temps*. 517

NOTES. 528

CLEF

DES SYMBOLES[1].

Abeilles, renaissance. II, 221 sq. I, 436. Indo-celtique.
Ache, deuil. II, 264. Grec.
Ægide, I, 492. Voyez *Bouclier* et *Chèvre*. Grec.
Aérolithe. Voyez *Pierres*.
Ages de l'homme, les saisons. I, 523. Javanide.
Agneau, sacrifice, ou charité et sainteté. II, 121 sq. Primitif.
Aigle, le démiurge suprême (et l'âme). I, 218, 221 sq. 217, 230, 544. Général.
— *Id*. le vent. I, 225. II, 296. Egyptien et scandinave.
— *Id*. intelligence. I, 438. Hébreu.
Ailes, de l'oiseau démiurge. I, 218, 205, 233, 237, 373, 380. Grec. — 437. Perse. — 219. Phénicien. — 251. Egyptien. — 209. Celte.

[1] La clef des symboles étant moins utile pour le second volume que pour le premier, nous la plaçons à la fin de celui-ci. — Nous donnons ici l'épithète d'*universel* au symbole en usage chez les Indo-celtiques, les Egyptiens, les Sémites, les Chinois ou autres Mongols, et chez quelques peuples de l'Amérique. Quand le symbole, à notre connaissance, fait défaut chez une ou deux des grandes familles ethnographiques de l'Ancien monde, mais existe dans le Nouveau monde, il reçoit ici la désignation de *général*. Le symbole *primitif* est celui qui n'existe que chez certaines nations de l'Ancien monde, mais qui, par son origine ou par des raisons empruntées à la linguistique, doit avoir pris naissance avant la Dispersion. Sous le nom de *javanide*, nous comprenons les Grecs et les Italiens, et sous celui d'*antique*, les Javanides, les Sémites et les Egyptiens.

Airain. Voyez *Métaux*.
Allaiter. Voyez *Hymen*.
Alligator. Voyez *Crocodile*.
Amphisbène. Voyez *Serpent*.
Androgyne. Voyez *Hymen*.
Ane, dieu générateur? II, 12. Hindou.
— *Id*. animal typhonien. I, 354. Égyptien.
— *Id*. *Oreilles d'* —, croissant de la lune. I, 461. Slave.
Anguille, eaux du chaos ou du Déluge. II, 11. Malais.
Anguipède et *Anguiforme*. II, 31.
Animaux vivants ou sculptés, symboles des dieux. I, 44, 49, 508 sq. Général.
Anneau, temps, éternité. I, 139, 251, 254, 267.
— *Id*. *au nez*, dépendance. I, 255.
Antre. Voyez *Caverne*.
Araignée, formation du monde. I, 367. Grec et nègre. — V. *Fileuse*.
Arbre, le monde. I, 433 sq. 225. II, 25, 546 sq. Général.
— *Id*. la terre, II, 13, 11, 501. Général.
— *Id*. *de vie*, II, 22 sq.
Arc. Voyez *Armes*.
Arc-en-ciel, arc du dieu sauveur et symbole de salut et de consolation. II, 203 sq. Primitif.
— *Id*. pont des âmes, *id*.
Architecte. Voyez *Ouvrier*.
Argent. Voyez *Métaux*.
Armes. I, 365.
Faux, *glaive*, *épée*, *harpé*, *cimeterre*, *couteau* du dieu qui sépare les éléments du chaos. I, 245, 205.
Hache de Vulcain, même sens, 241.
Flèches avec *arc* et *carquois*, symbole des rayons de lumière, cosmogonique. I, 365, 253, 331, et cosmique, 451, 461, 413. II, 81.
— *Id*. symbole de la pluie. I, 484. Hindou.
Lance, *pique*, attributs des dieux qui défendent le monde contre les puissances malfaisantes. I, 288, 362 sq. 404, 408, 412.
Massue, même sens. I, 292. II, 81.
Lance, *épée*, guerre. I, 407.
Lance, pique, royauté militaire, souveraineté. I, 376, 45.

Hache, souveraineté. I, 246.
— *Id.* civilisation. II, 387. Mexicain.
Bipenne, double souveraineté. I, 246. Égyptien.
Attitudes. *Être assis sur un trône*, souveraineté. I, 184, 185, etc.
— *Id.* *Être debout devant un autre*, subordination et respect. I, 184 sq.
— *Id.* *Être debout et marcher*, surveillance active. I, 180.
— *Id.* *Immobilité*, symbole des dieux extramondains. I, 180.
— *Id.* *Être caché, voilé*, se dit du Dieu irrévélé. I, 141, 161, 181, 421, ou de la matière ténébreuse. I, 181, 353.
Autour, le démiurge. I, 223. Hindou.
Autruche, an. typhonien. I, 312. Babylonien.

Baies, atomes. II, 505. Peaux-Rouges. Voyez *Riz*, *Sable*.
Balance, harmonies cosmiques. I, 370. Phén.— Justice. I, 374. Grec.
Baleine. I, 446. Japonais.
Banquet, communauté de vie et de joies. II, 27. Indo-celtique. — Ou simplement joie. II, 103. Hébreu et chinois.
Barbe, éternité de Dieu. I, 209, 237, 288, 364. II, 118, 497. Général.
Bassin. Voyez *Coupe*.
Belette. I, 338. Égypte. Voyez *Chat*.
Bélier, le chef, le premier. I, 255 sq. 161, 351, 399. Antique et hindou.
— *Id.* le sacrifice, le culte. I, 206. Grec.
Bétyle. Voyez *Pierres*.
Biche, pluie. I, 486, 428. Voyez *Daim*, *Cerf*.
Bipenne. Voyez *Armes*.
Bison, dieu générateur. II, 11. Voyez *Taureau*. Peaux-Rouges.
Bled, vie dans la mort. I, 526. Grec.
Blessure, commencement. I, 425, 463. Voyez *Armes*. Chinois et malais.
Bœuf. Voyez *Taureau*.
— *Id.* nuée pluvieuse? II, 296. Voyez *Taureau* et *Vache*. Scandinave.
— *Id.* bonté. I, 438. Hébreu, indo-celtique, chinois.
Boiter, être tombé des cieux. I, 307. Grec, germain.
Bonnet, nuages couvrant le ciel. I, 461. Slave.
Bouc, dieu générateur. I, 257 sq. 280, 511. Général.
— *Id.* tempête. I, 491. II, 142. Voyez *Ægide* et *Chèvre*. Scandinave.
Boucle de cheveux, jeunesse. I, 241. Égyptien.

Bouclier, voûte céleste. I, 447, 487. Voyez *Égide*. Japonais et slave.
chinois.
Boulanger. Voyez *Ouvrier*.
Branche d'arbre, symbole d'un des arbres du Paradis. I, 374. Grec.
— *Id. d'olivier* ou de *bananier*, paix. II, 197, 259. Primitif.
— *Id. de palmier*, année. I, 201. Égyptien.
Bras, force, puissance. Hébreu, égyptien.
Brochet, an. typhonien. II, 275. Finlandais.
Bûcher, fléau du feu antédiluvien. II, 154. Brésilien. — Peut-être. 151. Slave.
— *Id.* incendie final. II, 365. 151? I, 229 sq. Égyptien, sémitique? indo-celtique.
Buffle, le monde et sa vie créatrice. I, 261. Voyez *Taureau*. Laos.
— *Id.* an. typhonien. I, 428. Hindou.

Caille, printemps, résurrection. I, 524. Sémitique et grec.
Calathus, l'éther. I, 288. Syrien.
Canard, le démiurge. I, 219 sq. Voyez *Cygne*. Finlandais et celte.
Capricorne, les tempêtes diluviennes. II, 220. Grec.
Carder. Voyez *Fileuse*.
Carpe, les eaux du chaos. I, 378. II, 11. Peaux-Rouges.
Carré. Voyez *Figures*.
Castor, animal diluvien. II, 12, 192, 203, 211. Celtes et P.-Rouges.
Caverne. II, 187; voûte céleste. I, 448, 229. II, 50, 117, 142, 273, 505, 512, 550. Général.
— *Id.* l'arche diluvienne. II, 187. Celtes et américains.
Cercle. Voyez *Figures*.
Cerf, pluie, rosée. I, 480 sq. 462. II, 141. Tempêtes. I, 436. Voyez *Biche*. Général.
Chaînes, victoire incomplète sur un ennemi qui vit encore. I, 307 sq. 340, 412. II, 79.
Chaîne des êtres? I, 144. Grec.
— *Id.* échelle, communication. II,27. Nègres.
Chalumeau. Voyez *Instruments de musique*.
Chant, harmonies du monde. I, 353, 369 sq. 411. Voyez *Instruments*. Italien.
Char, la nature en mouvement. I, 180, 263. Asie occidentale.
Chasse, symbole diluvien. II, 213 sq. 126, 202, 546. Général.
Chat, la lumière brillant dans les ténèbres. I, 324, 337 sq. Égyptien et scandinave.

Chauve-souris, l'âme coupable s'enfuyant dans les ténèbres. II, 43; I, 307, 311. Hébreu, chinois, grec.

Chêne, symbole de la Divinité. I, 45, 507. Indo-celtique.

— *Id.* le monde. I, 366, 410. II, 13, 311. Voyez *Arbre*. Grec et finlandais.

Chenille à étui, le démiurge? I, 510. Buschmen.

Cheval, eau, I, 498 sq. II, 19, 140, 202, 210, 368. 152. Indo-celtique.

— *Id.* bateau. I, 501. Assyrien, chinois, grec.

— *Id.* vent. I, 490 sq. 484. II, 279. Indo-celtique.

— *Id.* soleil. I, 454, 412, 457. Indo-celtique et arabe. (V. 500, note.)

— *Id. blanc*, victoire. II, 92, 93, 365. Arien.

Chevelure (de la terre), végétaux, I, 413. II, 141. Scandinave.

— *Id.* (des cieux), nuages. I, 484. Hindou et (Jupiter) javanide.

Chèvre, force créatrice. I, 258, 511. Voyez *Bouc*. Africain, javanide.

— *Id.* tempêtes, pluies, air. I, 491 sq. 436. II, 282, 284. Voyez *Bouc*. Indo-celtique.

Chien, chaleurs caniculaires, sécheresse de l'été. I, 525, 394, 390, 426, 487. Antique.

— *Id.* soleil, lumière, vie. II, 239. Perse. — II, 489. Malais. — I, 467; II, 12, 177, 499 sq. 547. Américain.

— *Id. de chasse*, poursuite infatigable. I, 524. Égyptien, indo-celtique.

— *Id. de garde*, vigilance. I, 525. Égyptien, indo-celtique, japonais.

Id. représentant des animaux domestiques? I, 290. Perse.

— *Id.* puissance malfaisante. I, 469. Américain.

Chiffres. I, 416 sq. 267 sq. 184, 515. II, 374 sq. — Notons *neuf*, symbole du mal. II, 141, 167, 277, 366, et symbole de la grossesse de la femme, de l'enfantement d'un monde. 198.

Chouette, sens inconnu, chez les Kalmouks. I, 339, et en Californie. II, 111. Voyez *Hibou*.

Ciel, Dieu. I, 136 sq. 147 sq. II, 97. Surtout chinois.

Cimeterre. Voyez *Armes*.

Citrouille, forme altérée de l'œuf cosmogonique. I, 261, 380. Laos.

Coffre, symbole de l'arche. II, 185, 250 sq. Égyptien, indo-celtique, malais, primitif.

Colibri, âme d'un mort, au Mexique. I, 231. — Oiseau diluvien. II, 553.

Collier, voie lactée. I, 476. Phénicien, scandinave.

Colombe cosmogonique. I, 226 sq. 268, 326, 363. II, 196, 493; — diluvienne. II, 195 sq. 245, 550. Général.

Condor, le démiurge. II, 497. Péruvien.

Congre, eaux du chaos. I, 237. Grec.

Conque marine, eaux du chaos. I, 233. Grec.

Coq, soleil. I, 452 sq. 206. Indo-celtique. — ? 228, chinois, et 273 à Palenque.

Coquille, chaos ou déluge. II, 187, 12. Grec, osage.

Corbeau, diluvien. II, 193 sq. I, 354. Primitif.

Cornes, force. I, 259, 438.

— *Id.* rayons solaires, *id.*

Corne d'abondance, Paradis. I, 374. II, 216. Grec et slave.

Corneille, démiurge. I, 216. Américain.

Couches. Voyez *Hymen*.

Courou, le démiurge (et l'âme). I, 220, 230. Indo-celtique.

Coudée, justice. I, 374. Grec.

Couleurs, I, 416, 449. Chine. II, 384 sq.

Blanc, pureté, salut I, 272. II, 124.

— *Id.* vieillesse, éternité. I, 192, 248. II, 118.

— *Id.* occident. II, 321.

Noir, la nuit. I, 393.

— *Id.* le chaos. I, 363, 391.

— *Id.* la mort, les enfers. I, 192, 272.

Bleu, le dieu irrévélé, insondable. I, 248.

Rouge, la vie. I, 217, 272.

— *Id.* la lumière éclatante. I, 216, 229.

— *Id.* la guerre sanguinaire. I, 473.

— *Id.* ou *jaune*, la terre dont l'homme a été formé. I, 439. II, 8, 10.

Jaune, la lumière. I, 367

Vert, les eaux du chaos. I, 248. II, 118.

Couleuvre. Voyez *Serpent*.

Coupe, eaux du chaos. I, 328 sq. 278 et 426, 474, 174. Universel.

— *Id.* eaux du Déluge. I, 330. II, 226, 256 sq. Surtout grec.

— *Id.* eaux du monde actuel, bassin des mers. I, 331, 253. II, 141, 194. *Idem*.

— *Id.* eaux qui restaurent la santé. I, 374. Grec.

— *Id.* vaisseau. I, 435. Grec.

Couronne, temps, longue durée. I, 134, 254. Voyez *Anneau*.

Couronne royale, souveraineté. I, 209.
Course gymnique, vie humaine. II, 45. Grec.
Courses errantes, à la recherche de la pluie. II, 137. Hindou.
— *Id.* symbole diluvien. II, 234. Général.
Couteau. Voyez *Armes*.
Crapaud, animal typhonien. I, 312, 319, 389. Indo-celtique.
Cratère. Voyez *Coupe*.
Créneaux, ville. I, 292. Asie Mineure.
Creuset. I, 448. II, 477. Voyez *Caverne*. Chinois.
Crible ou *Tamis*, symbole diluvien. I, 475. II, 202. Arien.
Crocodile, eaux et ténèbres du chaos et leur dieu. I, 332 sq. 389, 254. II, 11. — Eaux et dieu du Déluge. II, 220, 187, 312. Général.
— *Id.* animal typhonien. I, 512. Égyptien.
Croix, la perfection. I, 269. II, 117, 122. Chinois.
— *Id.* le monde, et *Croix ansée*, la vie divine dans le monde. I, 267 sq. 225, 255. Universel.
Cygne, le démiurge. I, 217, 219 sq. 233, 371. Surtout indo-celtique. Comp. II, 196, le cygne chez les Peaux-Rouges.
— *Id.* vaisseau. I, 28. Peaux-Rouges.
Cyprès, vie dans la mort et symbole diluvien. II, 189, 341. Comp. II, 23. Universel.

Daim, I, 484, 486. Voyez *Biche* et *Cerf*.
Danse, mouvements harmoniques des cieux. I, 410. Grec et hindou.
Dauphin, navigation heureuse. I, 497, 233, 237. II, 221 Égyptien et grec.
Démons, dans l'Asie Ultérieure, les Nègres. II, 481.
Désert, le mal. I, 312.
Diote. I, 408. Voyez *Coupe*. Grec.
Disque, jeux paisibles. II, 21. Scandinave (et grec).
Divorce. Voyez *Hymen*.
Dragon. Voyez *Monstre* et *Serpent*.

Écureuil (sens inconnu). I, 436. Scandinave. II, 545. Peaux-Rouges.
Éléphant, sagesse et force de Dieu ou du monde. I, 208, 248, 263, 265. II, 19. Hindou.
Émeraude. Voyez *Pierres*.
Enfant. Voyez *Hymen*.

[illegible] I, [illegible] sq., 346. [illegible]
[illegible]
[illegible] I, 324 sq.
[illegible]
[illegible] Perse.
[illegible]
[illegible]

[illegible] II, [illegible] Phrygien et [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] I, [illegible]
[illegible] 511.
[illegible] 515; [illegible] Voyez [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] sq. [illegible] II, 31. [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] I, 313. [illegible]

Fleuve, vie, immortalité. II, 18 sq.
Flûte. Voyez *Instruments de musique*.
Forgeron. Voyez *Ouvrier*.
Forteresse. Voyez *Ville forte*.
Fossé franchi, loi transgressée. II, 126. Javanide.
Fouet, souveraineté. I, 249. Égyptien.
— *Id. de peau de bouc* (sens douteux). I, 258. Italien.
Four. Voyez *Boulanger*.
— *Id*. excessive sécheresse. I, 448. II, 137. Hindou et mahométan.
Fourmis, les nombreux habitants de la cité. II, 12, ? 505. Grec, haïtien (ou plutôt symbole diluvien).
Frélon, an. typhonien. I, 312.
Frêne. I, 435. II, 13. Scandinave. Voyez *Arbre*.
Fruit fécondant. II, 67, 90, 117. Voyez *Grenade*. Mongol et phrygien.
Fuseau. Voyez *Fileuse*.

Gaîne, état d'enveloppement, premières origines. I, 241. Égyptien.
Gazelle, pluie. I, 389. Babylonien. Voyez *Cerf*.
Générateur. Voyez *Hymen*.
Giraffe, an. typhonien. I, 394. Égyptien.
Glaive. Voyez *Armes*.
Globe. Voyez *Figures*.
Gourde, œuf cosmique. I, 381. Antilles.
Grande-Mère. Voyez *Hymen*.
Grenade, chute et amour. II, 36, 67, 117. Antique
Grenouille, chaos et origines. I, 327. Égyptien et américain.
Griffon, feu, lumière. I, 426 sq. II, 59. Arien.
Grotte. Voyez *Caverne*.
Grue, lettres et sciences. I, 206. Grec et mongol. Voyez *Ibis*.
Guêpe, an. typhonien. I, 312.
Guerre. Voyez *Lutte*.
Gui, vie dans la mort. I, 526. Celte.
Guitare. Voyez *Instruments de musique*.

Hache. *Harpé*. Voyez *Armes*.
Hermaphrodite. Voyez *Hymen*.
Hibou, la lumière dans les ténèbres. I, 337, 338. Grec.
— *Id*. le mal. I, 310, 338. II, 43. Indo-celtique, mexicain.
Hippopotame, an. typhonien. I, 312, 393. Égyptien.

[illegible] — [illegible] I. [illegible] [illegible] I. [illegible]. Chinois.
— [illegible] [illegible] I. [illegible] II. [illegible] sq. Indo-celtique, [illegible].
[illegible] [illegible] I. 14. [illegible] *Grand-Homme*. [illegible] 341. [illegible] du monde. [illegible] sq.
[illegible]
[illegible] I. [illegible]
[illegible] I. [illegible]
— [illegible] I. [illegible]
[illegible] de Dieu ou de l'Esprit de Dieu sur la matière. I. [illegible] sq. [illegible] sq. 21. 28. 35. 67 et passim. [illegible].
[illegible] de toutes choses, le *Generateur*, Dieu. I. [illegible] sq. [illegible] [illegible] — Grèce. 205, 235, 373. — [illegible]. [illegible] — [illegible]. 155. — Amérique. 356.
[illegible] la *Grande-Mère* du monde, la matière. I. [illegible] et passim.
Elle [illegible] du monde. I. 181 sq. 351 sq.
Le monde est son enfant. I. 36. 241. 388 sq. et plus spécialement l'homme. II. 9. 47.
Elle [illegible] son enfant. I. 354. 389 sq. 503. Egyptien. [illegible] indo-celtique et bouddhiste.
[illegible] [illegible] opposée par la matière à Dieu. I. [illegible]. [illegible]. II. [illegible] Grec. II. 34. Laos.
[illegible] [illegible] de la Grande-Mère avec l'Esprit de Dieu qui est censé être son fils. I. 181 sq. 232, 393, 358. Egyptien et [illegible].
[illegible] *Androgynisme*, confusion de Dieu et de la matière. Dieu-matière. I, 209, 360 sq. 380. Matière-Dieu. [illegible] sq. 408.
[illegible] du Ciel et de la Terre. I, 424, 517, 529 et passim.
[illegible] II. 256.
[illegible] de la terre de produire de nouveaux êtres. I, 372. [illegible] II. 32. Egyptien et grec.
[illegible] le monde mâle et femelle. I, 189, 361.
[illegible] de Dieu et de l'âme humaine. II, 48 sq. — *Inceste*. *id*. — [illegible] de la vierge. 30 sq. 42. — Pour fils, l'Homme-Dieu, 63 sq. Javanide.
[illegible] de l'homme avec une *divinité*, symbole de la primitive [illegible]. II, 41. Grec, Scandinave.

Ibis, *cœur* et *culte*. I, 201. Égyptien. Voyez *Grue*.
Ile, monde antédiluvien. 2, 247 sq. 179, 321 sq. Universel.
Inceste. II, 52. Voyez *Hymen*.
Instruments de musique, harmonies cosmiques, I, 264 sq.
Chalumeau. I, 205, 410. Grec.
Guitare. Chinois.
Kantèle. II, 275 sq. Finlandais.
Lyre et *Tortue*. I, 205, 410, 292, 207, 434, 511. II, 11, 508 sq. Universel.
Sistre. I, 368. Égyptien.
Vina. I, 208, 265. Hindou.

Jaguar, soleil, lumière. I, 264, 280, 343, 458. II, 134, 179. 237, etc. Amérique du Sud. Comp. *Lion*, *Loup*, *Tigre*.
Jeter derrière soi, sens non déterminé. II, 179.

Laie. Voyez *Sanglier*.
Laine. Voyez *Fileuse*.
Lait, pluie, eau des sources. I, 488, 503. II, 18. Indo-celtique.
Lance. Voyez *Armes*.
Lapin, ? fécondité, force productrice. II, 302. Peaux-Rouges. Voyez *Lièvre*.
— *Id*. l'agneau des Mexicains. II, 124.
Laurier, victoire. I, 376. Celte (et grec).
Lézard. I, 333 sq. Grec. Voyez *Crocodile*.
Licorne représente les animaux d'Ormuzd. I, 312.
Lièvre, fécondité. I, 292. Asie Mineure. — Sens douteux : 466. Chine et Grèce. 280. II, 11, 505. Peaux-Rouges.
Lion, lumière, soleil, sécheresse. I, 261 sq. 180, 253, 268, 290, 292, 389, 426 sq. 457. II, 11, 547. Avec le *Jaguar*, symb. génér.
— *Id*. eau. I, 263. II, 202, 214. Égyptien et grec.
— *Id*. an. typhonien. I, 312.
— *Id*. force, courage. I, 437.
— *Id*. et *Lionne*, isolement dans l'amour. II, 46. Grec.
Livre de Dieu, décrets éternels. I, 142 sq. 148. Antique et chinois.
Lotus, chaos. I, 328, 238, 277, 441.
Loup, lumière. I, 339 sq. 407, 217. II, 11, 239 sq. 295, 312. Univ.
— *Id*. ténèbres. I, 339. Grec.
— *Id*. an. typhonien. I, 312, 340, 469. Scandinave.

[illegible], nom de Dieu. I, 136 sq. 259 sq. Général.
— *Id.* félicité et gloire. II, 9, 12.
Lune, eaux primordiales. I, 463 sq. Symb. des dieux-Verbes. 201-208. — de déesses. 234, 292, 377, 408. à Sumatra, 366. en Amérique, 356. II, 12. — Eaux diluviennes. II, 245 sq. Universel.
Lutte ou guerre contre le mal : des dieux. I, 306 sq. 429 sq. II, [illegible] sq. — des déesses I, 394, 407, 428. — des messies, les grands *Lutteurs*. I, 404. II, 68, 72 sq.
— *Id.* antédiluvienne, lors du fléau du feu. II, 136.
— *Id.* diluvienne, entre dieux. II, 180.
— *Id.* postdiluvienne. II, 272 sq. 284 sq. 289 sq.
— *Id.* éternelle des éléments. I, 425 sq. 393 sq. 180, etc.
Lyre. Voyez *Instruments de musique*.

[illegible], le feu. I, 242. Celte.
[illegible]. Voyez *Fileuse* et *Toile*.
— *Id.* orages. II, 214. Germain.
Marteau, foudre. I, 195. II, 141, 283. Scandinave.
Masque. Dieu invisible. I, 161, 163. Égyptien et mexicain.
[illegible]. Voyez [illegible].
[illegible]. Voyez [illegible].
Métaux, or, argent, airain, fer, symboles de la pureté et de la prospérité relatives des âges du monde. II, 380 sq. — Grec, thibétain et mongol.
Métamorphoses de la matière primordiale se changeant en une multitude d'êtres particuliers. I, 237, 235. — 252, 373, 453. — Comp. 242. Grec et ? sémitique.
[illegible]. Voyez [illegible].
Miel. Voyez *Abeilles*.
[illegible], le démiurge. I, 214. Malais.
Miroir, toute science, ou intelligence. I, 163, 367. Général.
Monstre. II, 115. Diluvien. I, 499. II, 75, 202, 210 sq. 545.
— *Id.* des éclipses. I, 470.
Montagne, nuage. I, 489. II, 138. Hindou et grec.
Mort d'un dieu créateur, fin de la création du monde. I, 393. Égyptien.
— *M.* d'un dieu de l'humanité, qui ressuscite (II, 129), destruction par le Déluge de l'humanité qui renaît. I, 39, 69, 124, 330. II, 235 sq. Général.

rt d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui se noie, ou que déchire un animal diluvien, destruction de l'humanité par le Déluge. II, 235 sq. 126 sq. 186, 202, 209, 213, 228 sq. 303. Comp. 259 sq Universel.

Id. violente d'un jeune dieu ou d'un jeune homme, fragilité de la vie humaine et souvenir d'Abel. I, 123. II, 121 sq

uche, an. typhonien. I, 312.

uton, au Pérou ; sens douteux. I, 280.

rs. Voyez *Ville fortifiée*.

saraigne ou *Rat*, le chaos. I, 325 sq. 208, 366. II, 215. Primitif.

rte, bonheur dans l'innocence et amour. II, 25, 46, 51. I, 363.

ette. Voyez *Fileuse*.

omètre, stabilité. I, 240. Égyptien.

es. Voyez *Hymen*.

ter. Voyez *Mort* diluvienne.

lisque, rayon solaire. I, 451. Égyptien.

il, vue, connaissance, science, surveillance. I, 289. *Trois yeux*, I, 166, 435 ; *mille yeux*. II, 81. vue parfaite.

Id. rouge unique, le soleil. I, 216. Peaux-Rouges.

uf, le chaos ramené à une forme régulière. I, 21, 123, 375 sq. — Syrie. 326. — Rokh. 230. — Grèce. 234, 251, 373, 403. – Scandinavie. 437. — Inde. 278. — Laos. 261. — Sandwich. 214. — Chine. II, 117. — Japon. 240. — Basque. 522. Universel.

, le démiurge. I, 219, 220, 237, 363, 373. – ? 228. Indo-celtique ; ? chinois.

non, l'univers et symbole diluvien. II, 226, 259. Égyptien et grec.

seau, l'Esprit de Dieu sur le chaos, le démiurge. I, 212 sq. 21, 23. — 191. — Malais. 156, 179, 225. — Chine. 254. II, 117. — Hongrois. 12. — Basque. 523. — Pérou. I, 372. — Yuracarès. II, 576. Voy. *Aigle*, *Canard*, *Colombe*, *Condor*. *Corneille*, *Coucou*, *Cygne*, *Épervier*, *Faucon*, *Hirondelle de mer*, *Milan*, *Oie*, *Percnoptère*, *Pie*, *Pivert*, *Ramier*, *Vautour*. Universel.

Id. âme de l'homme. I, 219 sq. 250. II, 153, 388, 552.

Id. qui monte, qui descend. I, 217. Chinois.

Olivier, symbole diluvien du salut et de la paix. Voyez *Branche*.
Or, pureté originaire. II, 21. I, 239. Voyez *Métaux*.
— *Id.* lumière. I, 408. Grec.
Oreille, ouie. *Mille oreilles*, ouie parfaite. II, 81.
Oryx, an. typhonien. I, 312 Égyptien et babylonien.
Ours, sens non déterminé. I, 462. II, 11, 547.
Outre, ? œuf cosmique. I, 381. Arabe.
Ouvrier, démiurge, Dieu formant le monde. I, 136, 256.
Architecte. I, 156, 183, 243. II, 497. Égyptien, chinois, péruvien.
Boulanger, *Meunier*. I, 213, 448. Javanide.
Forgeron. I, 183, 190, 242 sq. Égyptien, indo-celtique, finlandais.
Potier. I, 183, 243. Égyptien.
Sculpteur. I, 240. Égyptien.

Panthère, feu, lumière. I, 426 sq. Voyez *Lion*.
Paon, ciel étoilé. I, 362, 449. Grec, hindou.
Parole, révélation. I, 196 sq. 279.
Passion d'un dieu. Voyez *Mort* et *Résurrection* diluviennes.
Péplus. Voyez *Fileuse*.
Percnoptère, le démiurge. I, 223. Assyrien.
Père. Voyez *Hymen*.
Pesée des âmes, jugement. II, 328. Égyptien.
Peuplier. II, 14. Voyez *Arbre*.
Phallus, force créatrice. I, 249, 256.
Pie, le démiurge. II, 90.
Pieds, marcher, vivre parmi. I, 203.
Être blessé au pied, au talon, symbole protévangélique. II, 30 et 51, 32, 86, 75. Grec, hindou.
Écraser sous son pied, *son talon*, autre symbole protévangélique. II, 68, 114.
Empreinte du pied, *vestiges* d'un dieu, signe, parfois tout-puissant, de son passage. II, 114, 116, 117. Général.
Pierre, éternité et immutabilité. I, 513. Peaux-Rouges.
— *Id.* image visible de la Divinité, en particulier du dieu-Verbe. II, 157. — *levée*. I, 45, 515. — *carrée*. I, 45, 514. — II, 516.
— *Trilithe*. I, 188. II, 516.
— *Id. à fusil*, vie latente. 289. Lapon. — à feu. II, 302. Peaux-R.

Pierre tombée du ciel, aérolithe, bétyle. I, 44, 513. II, 139.
— *Id. précieuses.* Émeraude, perle. I, 280. II, 21, 117.
— *Id.* nuées. II, 279. Scandinave.
— *Id.* symbole diluvien. Voyez ***Rocher.***
Pin. II, 189, 263. Voyez ***Cyprès.***
— *Id.* II, 152. Voyez ***Arbre.***
Pique. Voyez ***Armes.***
Pivert, le démiurge. I, 221, 215. II, 515. Grec, ? malais, haïtien.
Pluie, action vivifiante de Dieu sur la terre. I, 486, 220. Hébreu, indo-celtique, chinois.
Plume de l'oiseau démiurgique. II, 117, 118. Chinois et mexicain.
— *Id. d'autruche,* justice et vérité. I, 201. Egyptien.
Point, unité de Dieu. I, 153. Chinois.
Poisson, eaux du chaos. I, 324 sq. ? 215, 228, 421. Primitif.
— *Id.* eaux diluviennes. II, 268, 220, 388. Primitif.
Homme-Poisson, dieu des eaux du chaos. I, 203, 326, 238.
Femme-Poisson, déesse, etc. I, 326, 355, 370 sq.
Pomme, symbole paradisiaque d'amour. II, 36. I, 363. Indo-celtique, chinois. — d'immortalité. II, 37, 294 sq. Scandinave. — II, 17?
Pot, eaux du chaos, du Déluge. II, 502. Amérique. Voyez ***Coupe.***
Potier. Voyez ***Ouvrier.***
Prison, voûte céleste. I, 448. Indien.
— *Id. d'airain,* excessive sécheresse. II, 137.
Puits, symbole diluvien. I, 222, II, 245.

Quenouille. Voyez ***Fileuse.***

Ramier, le démiurge. I, 217, 225. Basque.
Rapt en enfer, symbole diluvien. II, 200, 231. Grec et lithuanien.
Rat. II, 507. Voyez ***Musaraigne.***
Renard, le soleil. I, 343. Peaux-Rouges. Voyez ***Loup.***
— *Id.* le mal. I. 340. Japonais.
Rênes, répression du mal. I, 374. Grec.
Résistance. Voyez ***Hymen.***
Résurrection. Voyez ***Mort,*** symbole diluvien.
— *Id.* des messies. II, 70 sq. 131.
Ret, réseau. Voyez ***Filet.***

Riviere. Voyez *Fleuve*.
Riz. atome. I. 135. II. 472. Chinois et [illegible].
Rocher, matière primordiale. I. 287. [illegible].
— *Id*. terre postdiluvienne. II. 24 sq. 122. Universel.
Roitelet. ? printemps. II. 213. Grec.
Roi. Voyez *Livre*.
Rose. printemps de l'année ou de l'humanité. I. 325. II. 17. Indo-celtique.
Roseau. écrivain. I. 201. Egyptien.
— *Id*. eaux du chaos. I. 416. II. 13. Grec. [illegible].
Rossignol. printemps. I. 325. Grec.
Roue. le monde. I. 432. 261. 374. [illegible].

Sable. atomes. I. 320. II. 50. sq. Egyptien. Peaux-Rouges.
Sacrifice d'un dieu. symbole cosmogonique. I. 248. 380.
— *Id*. d'un messie. II. 102 sq. Chinois.
Saint. paroles. II. 150. Scandinave.
Sang. substance. essence. I. 147. II. 18. Sabéen. [illegible].
— *Id*. [illegible] pluie. II. 140. Phénicien.
Sanglier. lieux humides. I. 406. 454. 391. Sémitique. indo-celtique, [illegible].
— *Id*. [illegible] du déluge. II. 2[illegible] sq. [illegible] [illegible] [illegible].
— *Id*. [illegible] sens non déterminé. [illegible] Scandinave.
[illegible] [illegible] [illegible].
Id. [illegible] [illegible] Sémitique.
[illegible] symbole [illegible] I. 380. Egyptien.
[illegible] [illegible] I. [illegible] 241.
[illegible] I. [illegible] [illegible]. II. 22. Egyptien et Grec.
[illegible] Voyez [illegible].
[illegible] I. 2[illegible]. 385. Egyptien.
— *Id*. [illegible] Inde.
Serpent. [illegible] sq. — [illegible] en Egypte. I. 383. 532. en Phénicie. [illegible] en Grèce. II. 51. I. 380 et 374 avec Celtes; en Perse. 2[illegible] en Judée. 365. chez les Malais. 446. II. 11. [illegible] 280. en Chine. I, 365. 225; au Mexique. [illegible] au Pérou. I. 380; chez les Nègres. 510; en Ethiopie et en Inde. II. 99. — Vie divine. I. 387 sq. 180. Serpent autour d'une déesse. 252 sq. 288. Double serpent. 389 sq. — Vie et santé. 374. — ? Monde. II. 12. géants anguipèdes. Universel.

Serpent infernal dans le Paradis. II, 30 sq. 26, 33, 50, 51. — Génie ou emblème du mal. I, 308 sq. 291, 435, 434. 222. II, 520. — Vaincu par le Messie. II, 68 sq. Universel.
— *Id.* représentant les animaux malfaisants. I, 290
— *Id.* autour d'un dieu, marquant la marche du soleil. I, 253, 289. — Caducée. 206.
Serpent, dieu des eaux. II, 545. Peaux-Rouges.
Serpent gardien. II, 31.
Serpent, foudre. I, 288.
Singe, symbole de l'écriture. I, 201. Egyptien.
— *Id.* homme sauvage postdiluvien. II, 308, 300, 388. I, 475. Général.
Sistre. Voyez *Instruments de musique.*
Soleil, symbole de Dieu. I, 457 sq. Universel.
— *Id.* symbole du Messie. II, 67, 76, 81, 90. Surtout mongol.
— *Id.* avec ou sans la lune, symbole et résumé du monde. I, 182, 403, 190. Egyptien, grec, lapon.
Source, éternité et vie. Voyez *Fleuve.*
Sphère. Voyez *Figures.*
Sphinx, symbole solaire. I, 426 sq. Antique.
Style. I, 204. Voyez *Roseau.*

Tablettes. Voyez *Livre.*
Tamis. Voyez *Crible*, *Filtre.*
Taon, an. typhonien. I, 312.
Taureau, I, 258 sq. force créatrice. 292; slave. 191 et 289. le monde créé des eaux du chaos. 390, babylonien. 379 et 290, perse. 380, laos. II, 142, japonais. 222 et I, 427, grec. — l'humide en lutte avec le chaud. 426 sq. — pluie. II, 296. Scandinave. Voyez *Bison*, *Bœuf*, *Buffle*. Univers.
— *Id.* vent. I, 490. Egyptien.
— *Id.* *ailé.* I, 437. Perse et assyrien.
Tendons, *nerfs*, force. II, 284. Antique.
Ténèbres, Dieu irrévélé. I, 141. Egyptien.
— *Id.* le mal. I, 422 sq.
Terreur panique, symbole diluvien II, 191, 214, 220, 245. Antique et malais.
Tête d'homme, intelligence. I, 203. *Trois têtes*, intelligence parfaite. 166, 174, 176, 379.

[illegible] . 435. [illegible]
[illegible] . 398 sq.
[illegible] . 176. 172. I. 8. [illegible] et [illegible]
— [illegible] . 425. I. 396. Voyez [illegible]
[illegible]
[illegible] I. 27. [illegible]
[illegible] . 481. 488. [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] . 457. I. 448. [illegible]
[illegible] . 157. 186. [illegible]
[illegible] —
[illegible] I. 386.
[illegible]
[illegible] . 84. Voyez [illegible]

[illegible] Voyez [illegible]

[illegible] . 396. I. 41. 222. 273. 304. [illegible]
— [illegible] . 448. I. 136 sq. 297. Voyez [illegible] et grec.
[illegible] I. 392. [illegible] et grec. Voyez [illegible]
[illegible] . 342. [illegible]
— [illegible] Voyez [illegible]
[illegible] . 254. 258 sq. [illegible] 253. [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] Voyez Sanglier.
[illegible] . 298. [illegible] et grec.
Veillard [illegible] . 138. Voyez [illegible] Général.
[illegible] I. 480. II. 273 sq. Indo-celtique.
[illegible] Voyez [illegible]
[illegible] Voyez [illegible]
— [illegible] I. 298. 304.

Rimes d'un voyageur, par Ami Conte. Genève. 1 vol. in-12. 2 fr.

Biographie sacrée, par Ath. Coquerel père, pasteur de l'église réformée de Paris. 1 vol. grand in-8. 7 fr.

Un dogme nouveau concernant la Vierge Marie, sermon prêché à Paris le 12 novembre 1854, par M. le pasteur Ath. Coquerel père. in-12. 60 cent.

Bremer, Mlle Fréd. Scènes de la vie Dalécarlienne. Paris. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Bungener, F. Histoire du Concile de Trente, 2e édit. 2 vol. in-12. 6 fr

Un Sermon sous Louis XIV, 4e édit. in-12. 3 fr. 50

Trois Sermons sous Louis XV, 3e édit. 3 vol. in-12. 7 fr. 50

Voltaire et son temps, 2e édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

Julien ou la fin d'un siècle. 4 vol. in-12. 12 fr.

Buisson, pasteur à Lyon. Paraboles de l'Evangile. Paris. 1 v. in-12. 3 fr.

La Famille, son influence sur l'être moral. 1 vol. in-12. 2 f. 50

Chastel, F. professeur à l'Académie de Genève.

Conférences sur l'histoire ecclésiastique. Paris. 2 vol. in-8. 7 fr.

Histoire de la destruction du paganisme en Orient. Paris. 1 v. in-8. 7 fr. 50

Châtelain, N. Histoire du synode de Dordrecht. Genève. 1 vol. in-8, portraits. 6 fr.

Chenevière, professeur à l'Académie de Genève.

Essais théologiques. Genève. 6 parties in-8. 14 fr.

De la divine autorité du Nouveau Testament. Paris. in-8. 1 f. 50

Dogmatique chrétienne. Genève. in-8. 5 fr.

Faits principaux de l'histoire sainte. Genève. 1 v. in-12. 1 fr.

Introduction au Nouveau Testament, traduit de l'allemand de Michaelis. Genève. 4 vol. in-8. 12 fr.

Sermons choisis de Saurin. Genève. 4 vol. in-8. 6 fr.

Cherbuliez, A-E., prof. d'écon. politique et de droit public.
Théorie des garanties constitutionnelles. Paris. 2 vol. in-8. 8 fr.
De la démocratie en Suisse. Paris, 1843. 2 vol. in-8. 9 fr.
Riche ou pauvre. Genève. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
Le socialisme, c'est la barbarie. Paris, 1848. in-8. 50 cent.
Simples notions d'ordre social. Paris. 1 vol. in-18. 1 fr.
Le potage à la tortue. Paris. 1 vol. in-18. 1 fr.
Étude sur les causes de la misère. Paris. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

Cherbuliez, JOËL. Revue critique des livres nouveaux. Paris, 1833 à 1854. 22 vol. in-8. 150 fr.
L'abonnement à l'année est de 7 fr. 50 c., et franco par la poste, 8 fr. 50 c.
La Suisse sous le gouvernement des radicaux. Genève, 1851. in-8. 75 cent.
Les Matinées suisses, contes trad. de l'allemand, de Zschokke. Paris. 10 vol. in-12. 18 fr.

Gotthelf, J. Le Dimanche du Grand-père. Genève. 1 vol. in-12. 1 fr.
Nouvelles bernoises. Berne. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Le Miroir des paysans. Berne. 1 vol. in-12. 4 fr.
Ulric le valet de ferme, 2e édit. Paris. 1 vol. in-12. 3 fr.

Gumal et Lina, ou les enfants africains. Genève. 3 vol. in-12. 3 fr. 50

Haag, frères. La France protestante, ou vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire. Paris; tomes 1 à 4, en 8 parties grand in-8. 32 fr.
L'ouvrage formera 8 volumes en 16 parties.

Hebel. Catéchisme chrétien, traduit de l'allemand par Montandon. Paris. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Hess, F.-G. Vie d'Ulrich Zwingle. Genève. 1 vol. in-8. 1 fr. 50

Hirzel, G. Astronomie des gens du Monde. Genève. 1 vol. in-8, fig. 5 fr.

Huber, F. Nouvelles observations sur les abeilles, 2e édition. Genève. 2 vol. in-8 fig. 12 fr.

Huber, P Recherches sur les fourmis. Genève. 1 vol. in-8 fig. 3 fr. 50

Jurine. L., docteur de la Faculté de médecine de Genève.

Mémoire sur l'angine de poitrine. Genève. 1815. 1 vol. in-8. 1 fr. 50

Histoire des monocles qui se trouvent aux environs de Genève. 1 vol. in-4. fig. color. 20 fr.

Méthode de classer les hyménoptères. Genève. 1 vol. in-4 fig. color. 20 fr.

Krasinski. V. Histoire religieuse des peuples slaves. Genève. 1 beau vol. in-8 fig. 8 fr.

Lectures élémentaires, traduites de l'italien, à l'usage des écoles. Genève. 1 vol. in-18. 75 cent.

Le fermier aveugle et sa famille, histoire pour la jeunesse. Genève. 1 vol. in-12. 1 fr.

Morin-Derivaz. Traité élémentaire de musique. Genève. 1 vol. in-12. 3 fr.

Mulhauser. A. Fables. Genève. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Muller. J. Histoire universelle. Genève. 4 vol. in-8. 9 fr.

Histoire de la Confédération Suisse, traduite et continuée par MM. Monnard et Vulliemin. 18 vol. in-8. 126 fr.

Munier. professeur à l'Académie de Genève.

Conférences sur la lecture de l'Ecriture Sainte. Paris. 1 vol. in-8. 4 fr.

Necker. L.-A. Voyage en Écosse et aux îles Hébrides. Genève. 3 vol. in-8. fig. 6 fr.

Odier. P., professeur à l'Académie de Genève.

Traité du contrat de mariage. Paris 1847. 3 vol. in-8. 21 fr.

Paley. W. Théologie naturelle. Genève. 1 vol. in-8. 2 fr.

Pestalozzi. Manuel des mères. Genève. 1 vol. in-12. 1 fr 50

Petit-Senn. Bluettes et Boutades. Paris. 1 vol. in-32. 1 fr. 50

Picot. F. Histoire de Genève. 3 vol. in-8. 6 fr.

Histoire des Gaulois. Genève. 3 vol. in-8. 5 fr.

Tablettes chronologiques. Genève. 3 vol. in-8. 5 fr.

Pictet. Ch. Cours d'agriculture anglaise. Genève. 10 vol. in-8. 15 fr.

Traité des assolements. Genève. 1 vol. in-8. 3 fr.

Faits concernant les mérinos. Genève. in-8. 1 fr.

Pictet, Ad. Du culte des Cabires. Genève. in-8. 1 fr.

Pictet, J.-P. Itinéraire de Genève à Chamounix. Genève. 1 v. in-12, cartes. 2 fr. 50

Recueil de méditations et de prières pour le culte domestique, 4e édition. Paris. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Réguis. La voix du pasteur, sermons choisis. Genève. 2 vol. in-8. 5 fr.

Rey, W. Autriche, Hongrie, Turquie. Paris, 1849. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Les Grisons et la haute Engadine. Genève, 1850. 1 vol. in-8. 2 fr.

Calculs du système décimal. Genève, in-8. 1 fr. 50

Reynier. L. Économie publique et rurale des Arabes et des Juifs. Genève. 1 vol. in-8. 6 fr.

Économie publique des Égyptiens et des Carthaginois. Genève. 1 vol. in-8. 6 fr.

Économie publique des Grecs. Genève. 1 vol. in-8. 6 fr.

Économie publique des Perses et des Phéniciens. Genève. 1 vol. in-8. 6 fr.

Rizo, J. Histoire moderne de la Grèce. Genève. 1 vol. in-8. 5 fr.

Sayous. A. Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation, 2e édition. Paris. 2 vol. in-12. 7 fr.

Histoire de la littérature française à l'étranger, XVIIme siècle. Paris. 2 vol. in-8. 12 fr.

Schlegel, F. Histoire de la littérature ancienne et moderne, traduit de l'allemand par M. Duckett. Paris. 2 vol. in-8. 12 fr.

Schmidt, C. Histoire de la doctrine et de la secte des Cathares ou Albigeois. Paris. 2 vol. in-8. 10 fr.

Sordet, L. Cours d'arithmétique, 2e édition. Genève. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Souvestre, E. Causeries historiques et littéraires. Genève, 1854. 2 forts vol. in-12. 8 fr.

Mémorial de famille. Paris, 1854. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Staël, Mme de. L'Allemagne. Genève. 3 vol. in-12. 1 fr. 75

Stein. Cinquante lettres d'enfants, traduites de l'allemand. Genève. 1 vol. in-16, fig. color. 2 fr.

Susanne, imité de l'anglais, par Mlle H. Chavannes. Genève. 1 v. in-12. 3 fr. 50

Thérèse, par l'auteur des Réalités de la vie domestique. Genève. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Tillier. Histoire de la République helvétique, traduite de l'allemand, par A. Cramer. Genève. 2 vol. in-8. 12 fr.

Topffer, R. Mélanges. Paris. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Tourte-Cherbuliez, Mme. Journal d'Amélie, 2e édition. Genève. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

La fille du pasteur Raumer. Genève. 2 vol. in-12. 7 fr.

Vaucher, L., professeur. Traité de syntaxe latine. Genève. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Études critiques sur le Traité du Sublime et sur les écrits de Longin. Genève. Un beau vol. in-8, papier vélin, tiré à 300 exemplaires numérotés. 20 fr.

Vidart, P. Docteur, directeur des bains de Divonne.

Cure d'eau froide à Divonne. Paris. 1 vol. in-8, fig. 3 fr. 50

Manuel du Baigneur. Genève. in-12. 1 fr. 50

Études d'hydrothérapie. Paris. 1 vol. in-8. 2 fr. 25

Voyages d'un ex-officier. Paris. 1 vol. in-32. 1 fr.

Zollikoffer. Exercices de piété et prières pour le culte domestique. Genève. 3 parties reliées en 1 vol. in-8. 4 fr. 50



